

C. RENOOZ

L'ÈRE DE VÉRITÉ

HISTOIRE DE LA PENSÉE HUMAINE
ET DE
L'ÉVOLUTION MORALE DE L'HUMANITÉ A TRAVERS LES AGES
ET CHEZ TOUS LES PEUPLES

LIVRE PREMIER

LE

MONDE PRIMITIF

Histoire de la Préhistoire. — Origine de l'homme restituée. — Premiers stades de la vie humaine. — Enfance phylogénique. — Adolescence. — Écllosion du sentiment religieux. — Première forme de la Divinité. — Le culte primitif. — L'âge d'or.

Théogonie. — Gynécocratie. — Matriarcat. — Les premiers livres sacrés. — Civilisation des temps anciens. — Les Mystères, leur enseignement secret, leurs cérémonies. — Origine des Mythologies. — 6000 ans d'histoire inconnue.

PARIS (5^e)

ANCIENNEMENT M. GIARD ET É. BRIÈRE
MARCEL GIARD & C^{ie}. SUCCESSIONS

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT, ET 12, RUE TOULLIER

1921



MADAME CÉLINE RENOOZ

Volney dédia ses « Ruines » aux Ministres de tous les Cultes.

Je ramasse les pierres qu'il a jetées sur le sol et j'en fais un Temple tout neuf, que je dédie, comme lui :

AUX MINISTRES DE TOUS LES CULTES

Il a détruit — J'édifie.

C. RENOŌZ

L'ÈRE DE VÉRITÉ



INTRODUCTION

Un changement social est attendu par les habitants de la Terre tout entière. Partout on cherche une orientation nouvelle de la pensée, une DIRECTION SPIRITUELLE qui sorte l'humanité du cauchemar que le vieux régime du mensonge, de l'erreur et de la ruse a créé.

On attend une résurrection de la vie de l'esprit, qui refasse à l'homme désorienté une nouvelle vie morale, et on aperçoit clairement que la reconstitution mondiale ne peut se faire par la politique et la diplomatie.

L'immense crise des besoins humains a pour point de départ : le *besoin de vérité*.

Avant de pouvoir dire : *Voilà ce qu'il faut*, il faut pouvoir dire : *Voilà ce qui est*.

Il y a donc une science à faire, la *science des réalités*.

Barbusse dit : « Nous avons besoin des Maîtres qui savent tout ce que nous ne savons pas.

« Mon éducation m'a rempli, comme les autres, de siècles d'ombre, d'humiliation et de captivité.

« Nous avons tous eu une jeunesse qui a été un temps perdu pour notre progrès moral, le temps pendant lequel nous aurions pu tout et nous n'avons rien fait *parce que nous ne savions pas*. » (Clarté, p. 260).

Origine lointaine de l'erreur sociale.

Le désordre social a été engendré par l'erreur ancestrale devenue l'erreur religieuse.

La Religion, c'est la force morale qui gouverne les hommes

même à leur insu, puisque c'est elle qui fait les mœurs et les mœurs sont au-dessus des lois. Elles font les lois.

Donc le régime religieux est au-dessus du régime politique, même lorsqu'une religion cesse d'exister comme puissance reconnue, si sa morale persiste et perpétue le mensonge social.

On ne change pas une nation en changeant sa politique. On la change en réformant ses mœurs, et pour réformer les mœurs il faut changer les idées.

Pour cela il faut deux choses :

1^o Faire la lumière sur l'ancien fonds de traditions qui sert de base à la vie morale et sociale, c'est-à-dire faire l'histoire *réelle* des religions.

2^o Etudier les lois de la Nature, créer une science impartiale, dégagée des idées préconçues que les préjugés religieux et sociaux ont ancrées dans l'esprit des hommes et qui influencent les savants eux-mêmes, puisqu'ils mettent les préjugés religieux et sociaux, c'est-à-dire la fausse morale, au-dessus de la recherche de la vérité. Ils partent de la même erreur que les prêtres, une erreur lointaine qu'ils considèrent comme inattaquable.

Renan avait raison quand il disait : « La prochaine révolution ne sera pas politique, elle sera religieuse et morale ».

Vérité.

Vérité ! Eternel sujet des discordes du monde ! cherchée par les uns, cachée par les autres, aimée passionnément, ou persécutée follement, mais revendiquée toujours par ceux qui ont voulu régner sur la terre, alors qu'aucun d'eux ne la possédait.

Et si vous demandez pourquoi elle a ce prestige, on vous dira que c'est parce que tout au fond de l'histoire se trouva un temps où la VÉRITÉ était la base même du pouvoir.

Celui qui SAVAIT enseignait et cela lui conférait une puissance sociale, *une autorité*. C'était l'âge d'or, l'époque bienheureuse où régnait le *Droit naturel* (Jus naturale). Cela dura pendant une longue période de temps, toute la première jeunesse de l'humanité, et c'est pour cela que l'atavisme rend à l'enfance actuelle, quand elle n'est pas pervertie par le milieu social, la spontanéité du vrai instinctif. Le mensonge n'a été introduit dans le monde qu'avec l'usurpation et pour la justifier.

La science antique.

Quels étaient donc ces premiers instructeurs de l'humanité qui expliquèrent à l'homme la Nature et ses mystères, la vie et ses lois ?

La tradition de tous les pays fait remonter cette première science à une « *race divine* ». Puis, quand vint la religion moderne qui résuma tous les Dieux en un seul, on déclara que « la Révélation vient de Dieu ». Mais ceux qui parlaient ainsi s'appuyaient sur une tradition altérée ; si nous remontons à sa source, nous ne trouvons pas *un* Dieu, mais *des* Dieux, — et si nous cherchons quel était le secret de leur nature divine, nous devons remonter plus haut encore — et dans ce passé lointain, nous ne trouvons plus des Dieux, mais des Déeses, et forcément nous constatons que c'est cette primitive Divinité, *la Déesse*, qui a instruit les hommes. Nous comprenons alors que la source de toute vérité, c'est l'*Esprit féminin*.

*
* *

Longtemps la science primitive régna sur le monde, elle fut la base des grandes civilisations de l'antiquité. En ce temps-là, on connaissait les lois de l'Univers, l'origine de la vie, les véritables lois de l'Evolution des êtres et tout ce qui fait l'objet des recherches des savants modernes. Mais l'homme voulait régner seul sur le monde, et pour prendre la première place — celle des Déeses — il se fit Dieu, cela dura pendant quelques millénaires. Tantôt sous la soutane du Prêtre, tantôt sous la robe du Professeur, l'homme enseigna ce qu'il ignorait : la science. Non, ce ne fut plus la science antique — celle-là, il la cacha —, ce fut une science faite par lui, avec les débris de toutes les anciennes Écritures détruites ou altérées.

Cependant, quelques vérités devaient surnager et rester dans une tradition orale, ou dans un atavisme tenace, et ce sont ces *Principes* (commencements) qui constituent encore les quelques vérités que l'on retrouve au fond de tous les systèmes.

Lutte des hommes pour le pouvoir spirituel.

Mais pendant que les plus audacieux s'emparaient du pouvoir *religieux*, d'autres formaient un parti d'opposition — un pouvoir

laïque — en perpétuelles luttes avec les premiers, et toujours leurs discordes avaient pour prétexte « *la Vérité* » que ni les uns ni les autres ne possédaient.

Les Prêtres prétendaient l'enseigner, en se basant sur une tradition *qu'ils avaient altérée*. Les laïques leur montraient leurs erreurs et voulaient substituer à leurs dogmes des dogmes nouveaux, fondés sur des hypothèses forgées de toutes pièces dans leur imagination et qu'ils enseignaient *au nom de la raison*, quoique ces dogmes laïques — instables du reste — n'avaient pas plus de valeur que ceux des Prêtres. Ils en avaient même moins parce que, au fond du dogme religieux, on retrouvait la science antique, l'Absolu féminin, — tandis que dans la science des hommes cet *Absolu*, quand on l'apercevait, était condamné *au nom de la raison de l'homme* qui créait le relatif. En réalité, ces luttes n'avaient qu'un but : *conquérir le pouvoir* en dirigeant l'Instruction publique et en enseignant aux jeunes générations que le gouvernement des vainqueurs était le meilleur des régimes.

Résurrection de l'Esprit Féminin.

Cependant, l'intuition des foules clame depuis 40 ans que nous sommes à un tournant de l'histoire.

C'est que, depuis 40 ans, la Vérité antique est retrouvée, cette Vérité qui est l'espérance des sacrifiés, mais la menace redoutée de ceux qui veulent conserver l'erreur !

Ainsi donc l'antique prédiction qui avait annoncé que la Vérité perdue serait un jour restituée devait se réaliser ! Après une ère de ténèbres, elle devait *re-surgir*. Et c'est de ce vocable qu'on a fait le mot et l'idée de « *résurrection* ».

La Nouvelle Science.

Sainte Vérité, éternelle ennemie de tous les imposteurs ! Pour tes apôtres on a inventé des tortures, des bûchers, des cachots, des supplices !

Tu avais si bien été étouffée sous les dogmes de mensonge, ou les hypothèses folles, qu'on ne pensait plus à toi, on te croyait vaincue à jamais, et voilà que tu reparais, téméraire, tu oses, une fois de plus, affronter la colère des fourbes, le ricanement des fous, la haine de tous !...

Tu reviens comme un astre errant, et, comme toujours, sous une figure de femme !...

* * *

L'antiquité avait détruit les Livres sacrés, elle avait brûlé les livres sibyllins, il fallait restituer cette science perdue, c'est-à-dire faire une *Science nouvelle* qui soit, comme la science antique, une synthèse des lois de la Nature, sans laquelle la science analytique et concrète des hommes — qui manque d'idées directrices — resterait à jamais stérile.

Pour faire une TERRE NOUVELLE, la première condition inéluctable à réaliser, c'était donc de régénérer la Science pour lui donner une impulsion nouvelle en même temps qu'il fallait rectifier l'Histoire. Et cela ne pouvait se faire que par la lumière de l'intuition féminine, faculté qui est la source unique de l'absolu. Du reste, les concepts de l'esprit qui ont été complétés par l'observation directe de la Nature peuvent toujours être contrôlés par les méthodes concrètes. La vérité ne se cache pas, elle ne refuse pas ses *preuves*. Avant de proposer une *réalisation* sociale, il fallait faire l'œuvre qui en sera la base ; cette œuvre est faite, elle est connue d'une petite élite, elle grandira, nous l'espérons, et un jour pourra enfin éclairer l'humanité, lorsque, sortie des grands cataclysmes sociaux, elle aspirera à la paix définitive dans une vie nouvelle faite de clarté, de sincérité, de bonheur et d'union.

* * *

Avant de commencer cette publication, qui est la rectification de l'histoire, rappelons que nos travaux antérieurs ont établi les « Lois de l'Univers ».

Avant de dire ce que l'homme a fait sur la Terre, il fallait dire comment il y était apparu, comment la planète sur laquelle il évolue s'était formée, comment est régi le grand Univers dans lequel elle se meut.

Tout cela fait l'objet de livres déjà publiés et qui ont été exposés et discutés devant le public, nous n'avons pas à nous y attarder ici ; cependant, on ne comprendrait pas l'Histoire

qui en est la conséquence, si on n'avait pas une idée générale de la science de l'Univers.

Qu'on nous permette donc de donner ici un aperçu rapide des sujets traités dans chacun des livres de la *Nouvelle Science*.

C'est d'autant plus nécessaire que, lorsque nous étudierons la science antique, nous serons forcé d'y renvoyer le lecteur, qui ne pourrait pas comprendre l'antiquité s'il ne connaissait les idées qui régnaient dans ces temps éloignés et aurait certainement une tendance à croire que les *Primitifs* ignoraient tout et que la science est une conquête moderne, ce qui serait une grave erreur.

L'humanité jeune a connu toutes les réalités, c'est l'humanité dégénérée qui a tout déformé par le surnaturel.

La NOUVELLE SCIENCE :

LIVRE PREMIER

Les Forces cosmiques

L'UNIVERS ET SES LOIS

Toutes les Ecritures sacrées commencent par l'explication de l'Univers et expliquent les lois de la Cosmologie.

C'est cette histoire altérée qui constitue le premier chapitre de toutes les religions et de toutes les sciences.

D'altérations en altérations, elle est devenue incohérente, incompréhensible et absurde.

Le dogme laïque qu'on a substitué à la science antique ne vaut pas mieux.

La réalité est grandiose et simple cependant, et tout le monde la comprend.

LIVRE II

Les Facteurs de la vie

ORIGINE DE LA VIE

Comment la Vie apparaît-elle à la surface des mondes ? Et d'abord, qu'est-ce que la vie ?

La réponse de la *vraie* science est surprenante. Elle nous

montre que c'est la radiation des astres qui génère les êtres vivants à la surface des planètes. Radiations multiples, vies multiples, grandes, petites, diversifiées et spécifiées.

Inclinons-nous devant la puissance génératrice de notre grand soleil et admirons le colossal pouvoir de la force radiante sans laquelle nous n'existerions pas.

LIVRE III

Les Evolutions phylogéniques

ORIGINE VÉGÉTALE

Cette question qui a tant occupé les esprits, est cependant bien simple. La radiation des astres ne crée à la surface des planètes que la vie végétale. C'est celle-là qui évolue, change incessamment de forme, de consistance, de fonctions, de chimie, et arrive, peu à peu, à la vie animale qui n'est qu'un stade de l'évolution biologique, mais non un état spécial et permanent, ayant fait l'objet d'une création séparée (que cette création soit celle de la Bible ou celle de Darwin et de Lamarck, qui ne valent pas mieux).

L'état embryonnaire de l'animal reproduit la période végétale de son évolution.

LIVRE IV

Les âges de la Terre

L'histoire de la Terre sur laquelle nous vivons est complètement dénaturée par les dogmes anciens et modernes. Elle a, cependant, un intérêt capital pour nous qui l'habitons.

Jusqu'ici on a ignoré son origine et sa fin, autant que la cause qui a divisé sa zone organique en couches superposées différentes les unes des autres.

L'histoire de l'*Univers et de ses lois*, que nous avons faite d'abord, nous permet de montrer *pourquoi* chaque période géologique porte une végétation, une animalité et une minéralogie différentes ; en un mot, une *vie différente*.

LIVRE V

Origine des sexes

Dualisme physiologique.

POURQUOI Y A-T-IL DEUX SEXES ?

La nature, qui crée des familles naturelles, les crée toujours en partie double : mâle et femelle.

Pourquoi ? Quelle est la cause de ce dualisme et quelles sont ses conséquences fondamentales au point de vue anatomique et physiologique ?

C'est ce que nous étudions dans cette cinquième partie.

LIVRE VI

Psychologie comparée de l'homme et de la femme

Cette étude est faite dans le but de faire cesser les luttes de sexes et d'établir les lois scientifiques de la morale.

Cette morale, fondée sur la connaissance des deux natures masculine et féminine, sera la base fondamentale de la réorganisation sociale. C'est le roc sur lequel s'appuiera la société nouvelle en faisant renaître le grand idéal des anciennes chevaleries.

L'HISTOIRE RECTIFIÉE

L'Histoire réelle de la Terre et de ses habitants n'a jamais été faite, — les hommes ne l'ont pas voulu, — ils ont jeté un voile sur la moitié des temps et les ont retranchés des fastes du monde. Et cette partie supprimée est cependant la plus importante, puisqu'elle contient l'explication des principes, c'est-à-dire des premières actions des hommes, de leurs premières idées, de leurs premiers travaux et des impressions reçues dans la jeunesse ancestrale, qui se sont gravées dans le cerveau humain d'une façon si profonde que l'atavisme les fait renaître dans chaque enfant qui recommence la vie.

Et ceci nous explique pourquoi nous avons deux espèces de connaissances : celles qui furent acquises dans le monde primitif qu'éclairait la lumière de la Vérité, et celles qui furent acquises par la suite dans un monde déjà livré à l'erreur et au mensonge.

LA SCIENCE HISTORIQUE

L'histoire serait une science exacte si on la faisait en s'appuyant sur des méthodes réellement scientifiques, c'est-à-dire sur l'étude de la mentalité qui a déterminé les actions des hommes qu'il s'agit de relater.

Mais ceux qui dirigent les sociétés humaines depuis 3.000 ans n'ont pas voulu que cette science de l'histoire fût faite, ils l'ont remplacée par des méthodes conventionnelles qui n'ont jamais donné de résultats exacts.

Court de Gébelin, dans son savant ouvrage : *Le Monde Primitif*, dit (tome I^{er}, page 3) :

« La discordance qui règne entre les systèmes connus publie que l'inspection et la comparaison exacte des Monuments seuls est un mauvais guide, que ces monuments nous montrent ce que les hommes des premiers siècles ont fait, sans nous éclairer sur les motifs qui les ont portés ou déterminés à le faire ; que le défaut de lumière sur ces motifs ne nous permet pas même d'entrevoir si les matériaux répondent à la destination qu'on leur a donnée, s'il ne nous en manque point ; si ceux qui, dans un rapprochement systématique, nous paraissent les mieux assortis, ne laissent pas un vide dans leur vraie place d'où on les aurait éloignés.

« Et comment se délivrer d'une multitude de doutes sur le choix de la place que chaque pièce doit occuper, lorsqu'on n'a pas sous les yeux le PLAN GÉNÉRAL de ce vaste Monument auquel tout ce qui existe sur la Terre doit se rapporter avec la dernière précision ?

« N'est-il pas évident que, faute d'un lien commun, ces matériaux innombrables restent aussi isolés, aussi épars, aussi muets, malgré nos rapprochements, que dans l'état de dissémination où les retint la nuit des temps et l'oubli des institutions primitives ?

« Le découragement semblait devoir naître de ces réflexions et surtout de l'inutilité des efforts de ceux qui nous ont précédés dans ce genre de méditations ; cependant, c'est la difficulté même de vaincre tout obstacle qui a fait soupçonner qu'en considérant les restes de l'antiquité comme les effets d'une cause première et en cherchant cette cause dans la Nature, qui est et qui sera toujours le guide unique dans l'appréciation des ouvrages humains, il ne serait pas impossible de retrouver le sentier qui a conduit les premières générations jusqu'à nous et qui peut nous faire re-

monter jusqu'à elles. Ce premier pas a dirigé le second et l'on a senti que, pour réunir tous les anneaux de cette immense chaîne, il fallait saisir dans la Nature un principe inhérent à l'espèce humaine et dont les effets ou les conséquences fussent nécessairement les mêmes pour tous les temps, pour tous les climats, pour tous les peuples ».

Ce principe universel inhérent à l'espèce humaine, c'est la loi qui régit la psychologie de l'Homme et celle de la Femme. Et si je mentionne les deux sexes séparément au lieu de les confondre dans le genre *homo*, c'est parce que le psychisme qui les régit est différent dans chacun d'eux.

C'est pour avoir méconnu cette vérité que tous les historiens ont échoué dans leurs tentatives de restitution de l'histoire.

Aucun d'eux n'a compris l'action de la Femme, qui a été prépondérante dans les temps primitifs, et qui n'a jamais cessé d'être un facteur important dans les faits historiques.

C'est parce que nous avons aperçu cette vérité qu'avant d'entreprendre de faire l'histoire de l'humanité nous avons d'abord fait l'histoire de sa psychologie.

L'action de la Femme supprimée de l'histoire a été cachée dans le Mythe d'abord, puis dans le Mystère, et le mystère est la base des religions : ce qu'on nous prescrit d'adorer doit rester caché ; le symbolisme qui représente les choses sacrées est un mystère ; les cérémonies du culte sont des mystères.

Bien plus, dans l'antique religion de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, les grandes solennités religieuses sont appelées « des Mystères ». Et c'est là qu'on se rend en grande pompe et avec un profond respect.

Rien n'a été placé, dans l'imagination des peuples, au-dessus de ces antiques mystères.

Ce qu'on faisait dans les Temples pour célébrer ces imposantes cérémonies a toujours été un sujet de curiosité pour les hommes, parce que les lois de la Nature, qui y étaient expliquées et célébrées, ne leur ont jamais été révélées qu'avec de grandes difficultés et après des épreuves sévères.

Celui qui connaît le « Mystère, » c'est le Mystique.

Mais à côté de celui *qui sait*, il y a celui qui ne sait pas et se révolte ; — de là deux courants ataviques qui se disputent la mentalité des hommes parce qu'ils se contredisent : une aspira-

tion vers la connaissance qui crée l'éternelle nostalgie du mystère, le désir de savoir et en même temps la crainte d'apprendre.

Cette crainte a pris le dessus avec le temps. Les auteurs modernes qui sont *initiés* ont une façon de parler des Mystères qui prouve que la divulgation complète de la vérité les épouvante. Ainsi, Fabre d'Olivet dit :

« Qu'on ne s'y trompe pas, la connaissance de l'origine du mal, si elle a été acquise, n'a jamais été ouvertement divulguée, elle était profondément ensevelie avec celle de l'*Unité de Dieu* dans les Mystères antiques et n'en sortait qu'enveloppée d'un triple voile. Les initiés s'imposaient un silence sévère sur ce qu'ils appelaient les *souffrances de Dieu* (Hérodote, *Euterpe*, 171), sa mort, sa descente aux enfers et sa résurrection.

« Ils savaient que le serpent était, en général, le symbole du mal. Les Théosophes ne faisaient pas un dogme public de l'*unité de Dieu* précisément à cause de l'explication qu'il aurait fallu donner de l'origine du Bien et du Mal ; sans cette explication, le dogme en lui-même eût été incompréhensible ».

Ceci nous prouve qu'il est impossible de comprendre la signification des dogmes religieux qui existent encore actuellement si l'on ne connaît pas leur origine *mystérieuse*.

Pour faire cesser les malentendus que l'ignorance antique a créés et que l'ignorance moderne perpétue, il faut expliquer la signification de tous les mots qui constituent le vocabulaire sacré, parce qu'ils ont un sens caché.

Il y a donc un grand chapitre à faire pour éclairer les chercheurs : il y a à faire l'*Histoire du Mystère*.

Honni soit qui mal y pense.

* * *

L'idée de rétablir le rôle de la Femme dans les Ecritures sacrées nous a été inspirée par l'étude de l'évolution humaine. En suivant l'évolution anatomique, physiologique, morale et sociale de l'homme et de la Femme, nous avons compris qu'il avait dû exister dans le passé de l'humanité toute une période de lumière et de paix d'abord, puis de lutte ensuite, et enfin d'asservissement de la femme. Et tout cela devait avoir été relaté par l'histoire primitive, chanté par les premiers poètes, inscrit même sur la pierre. Nous ne nous trompions pas, les choses s'étaient bien

passées comme nous l'avions prévu, si bien que, aujourd'hui, nous pouvons reconstituer de deux manières l'histoire de l'évolution primitive.

1° Par l'étude du passé — faite à l'aide des documents cachés ou altérés.

2° Par l'étude de notre évolution ontogénique qui nous donne les preuves naturelles de ce qu'a été l'humanité à ses différents âges.

LES CYCLES DE L'HISTOIRE

L'histoire de l'humanité s'est déroulée pendant une période de temps divisée en stades ou cycles représentant les phases diverses de la vie des individus : l'Enfance, la Jeunesse, la Maturité, la Vieillesse.

Chacune de ces phases a formé un cycle de l'histoire et a été caractérisée par les actions, les idées, les mœurs, qui appartiennent à chacune de ces étapes de la vie humaine.

C'est ce qui fait qu'elles ont différé complètement les unes des autres, quoiqu'elles se soient fondues l'une dans l'autre par des degrés insensibles, ainsi que dans notre vie ontogénique nous passons d'un âge à un autre, sans saisir sur le fait le moment précis où des changements s'opèrent en nous.

Natura non facit saltum, a dit Leibnitz.

* *

Tous les peuples de l'antiquité ont établi la loi des cycles de la vie humaine dominant chacun une époque.

Le Vêda primitif partage la durée du monde en 4 âges :

Le Krita-Youga : ENFANCE HEUREUSE.

Le Trétâ-Youga : ADOLESCENCE.

Le Dwâpara-Youga : JEUNESSE.

Le Kali-Youga : MATURITÉ.

Ovide, dans ses Métamorphoses, énumère les 4 âges du monde.

— Le premier est l'Age d'or, pendant lequel se déroule l'enfance de l'humanité et son adolescence. C'est l'âge heureux, sans armes, sans loi, sans peur du mal qu'on ignore.

— Le second est l'Age d'argent, celui qui suit la crise de l'ado-

lescence, que la tradition antique appelle « *la Chute* » ; c'est le commencement de la divergence des deux principes (mâle et femelle), d'où la confusion des idées (Babel).

— Le troisième est l'*Age d'airain*, c'est dans cette période que commencent les luttes de sexes.

— Le quatrième est l'*Age de fer*, pendant lequel commencent la misère, le crime, la guerre.

COMMENT ON A ÉCRIT L'HISTOIRE

Il est des gens naïfs qui croient que l'histoire est le récit exact des faits du passé. Ils semblent ignorer que le monde est, depuis longtemps, régi par le mensonge et que le désordre de la société actuelle en est la conséquence.

Il est curieux d'étudier comment cet ordre de choses a commencé, quels ont été les mobiles des premières erreurs voulues, et quels hommes — les premiers — ont eu l'audace de les écrire.

A toutes les époques, il y a eu des partis qui, voulant s'emparer d'un pouvoir auquel ils n'avaient pas droit, ont appuyé leurs prétentions sur une idée, un système, une théorie religieuse ou sociale, qu'ils ont propagée par violence, par fraude ou par ruse ; puis, lorsqu'ils triomphaient, ils avaient soin d'abord d'écrire l'histoire passée, la montrant comme une longue préparation de leur triomphe qu'ils justifiaient par une aspiration des foules existant depuis longtemps.

Pour répandre l'histoire ainsi écrite, ils créaient un enseignement obligatoire dans lequel ils ne manquaient pas d'avilir leurs ennemis, ceux qu'ils avaient vaincus et qu'ils représentaient toujours comme des barbares ou des gens de mauvaises mœurs. Eux-mêmes se représentaient comme des sauveurs apportant tous les progrès.

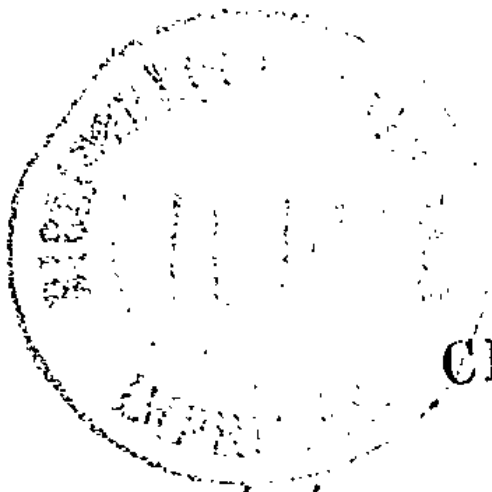
Or, tout cela était mensonge et il importe aujourd'hui de rechercher la vérité cachée, c'est-à-dire le plaidoyer des vaincus, leur véritable état social et moral.

Nous allons donc étudier l'histoire cachée, falsifiée, dénaturée, chercher la source lointaine de nos croyances, de nos traditions, de nos préjugés ; nous allons nous efforcer d'éclairer les hommes sur les erreurs du passé, de les rectifier et de rétablir partout le rôle glorieux de la Femme, effacé par les Prêtres de toutes les religions et les misogynes de tous les pays.

- Nous nous appliquerons surtout à révéler aux hommes de bonne foi les œuvres de l'esprit féminin, nous essayerons de leur faire connaître la science *cachée*, les livres condamnés. Nous sortirons de l'oubli les vérités étouffées et nous mettrons en pleine lumière l'histoire si attachante des Mystères de l'antiquité.

LIVRE PREMIER

LE MONDE PRIMITIF



CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE VÉGÉTALE DE L'HOMME. — COMMENT IL ENTRE DANS LA VIE ANIMALE. — L'ENFANCE DE L'HUMANITÉ. — SES CARACTÈRES ANATOMIQUES, PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHIQUES.

Nous allons en ces pages faire entendre les échos du passé depuis longtemps silencieux.

LE MONDE PRIMITIF

Le *Monde primitif*, c'est le monde inconnu, celui que ni la science ni l'histoire ne nous avaient révélé jusqu'ici. Si nous avons pu en pénétrer les mystères, c'est parce que les véritables lois de l'évolution des êtres organisés — que nous avons exposées dans d'autres ouvrages — nous ont permis de faire remonter l'histoire humaine jusqu'à ses origines. Cette méthode d'enchaînement est indispensable pour comprendre les phénomènes de la vie humaine, qui sont une suite continue, dans laquelle tout se lie à travers les âges.

Pour connaître les manifestations psychiques de l'homme, il faut connaître l'évolution physiologique qui leur sert de base. Or, pour connaître l'évolution physiologique, il faut connaître l'origine lointaine de l'humanité.

PREMIÈRE ÉPOQUE

NOTRE ORIGINE

Toutes les questions qui agitent l'esprit humain dans la vie actuelle, se heurtent à des mystères qu'aucune science jusqu'ici n'avait pu expliquer ; c'est que l'ordre dans les opérations intellectuelles est ce qui manque le plus. On constate des faits, mais on ne sait pas les classer. C'est ce classement qui est la science suprême, la *Mathèse* qui, seule, donne des résultats certains. C'est en remontant aux origines qu'on comprend les phénomènes actuels et leur devenir.

Or, qu'a été à l'origine l'homme qui pense ?

Il a été l'Homme-enfant.

Mais qu'est-ce que l'Homme-enfant ?

Est-ce le sauvage, que le darwinisme met avant l'homme qu'on appelle civilisé ?

Oh ! que non. Ceux qui mettent la brutalité finale au début sont des imposteurs qui renversent l'histoire ; en vertu de leur perversion cérébrale, ils voient le monde s'enfuir devant eux pendant qu'ils s'enfoncent dans le gouffre de la dégénérescence, ils voient la succession des faits dans un ordre renversé, font de l'enfant que la sexualité n'a pas encore entamé, l'image des vices longtemps satisfaits, des passions devenues triomphantes dans la bestialité, et de cette fin de l'humanité usée ils font un commencement ! Ils placent l'homme dégénéré, avec sa force de brute, dans le chétif et faible petit, et de là ils montent vers l'être perfectionné qu'ils personnifient en eux.

Orgueilleux insensés ! vous faites ainsi marcher l'humanité de la vieillesse à l'enfance, du mal au bien, alors que c'est l'inverse que la vie réelle nous montre ! Est-ce une ruse ? Voulez-vous ainsi cacher la période de paix que vous êtes venus troubler, ou bien est-ce que votre cerveau ne peut plus voir droit ?

Les premiers hommes qui resplendissaient de la pureté morale de l'Enfant, de sa naïveté, de sa droiture, de son exquise sensibilité, ne sont pas plus les fils des singes qu'ils ne sont le vieil Adam des théologiens fait de toutes pièces par un Dieu inconnu.

Ces deux chemins inverses qui ont été suivis pour nous expliquer les origines, nous révèlent deux faiblesses humaines.

Si la tradition telle qu'on nous la présente est inadmissible, c'est parce que les Ecritures dans lesquelles elle est déposée ont été altérées, leur signification primitive n'y peut plus être aperçue. Si ces récits nous étaient parvenus dans leur forme initiale, nous y retrouverions des idées vraies, une science grandiose. Ce qui le prouve, c'est qu'à travers les interpolations et les altérations, nous apercevons encore les lueurs de la grande et simple vérité.

La cause qui a poussé l'homme à altérer les Ecritures et à fausser l'Histoire est sa grande honte, c'est le mensonge formidable, roulé à travers les générations, et qui est le fait capital de l'évolution sociale de l'Humanité.

Nous avons à le dévoiler.

La seconde faiblesse humaine est celle qui a engendré l'erreur moderne.

L'homme veut paraître en progrès. M. Carl Vogt ne nous a-t-il pas dit un jour : « *J'aime mieux venir d'un singe que d'un Abel dégénéré* ».

Là est la cause réelle de cette doctrine absurde, elle donne à l'homme orgueilleux l'illusion du progrès et lui cache une déchéance que son orgueil même dénonce.

Le darwinisme est né de cette hypocrisie. Si l'humanité a marché en progressant, comment expliquez-vous ces héros hindous, égyptiens, chaldéens, phéniciens et phrygiens, âryens et chinois, qui sont au seuil de l'histoire et nous représentent la jeunesse phylogénique de l'homme ? Ce sont eux qui fondent les grandes civilisations que vous ne comprenez plus, les grandes institutions sociales que vous n'avez pas su dépasser, que vous parodiez encore, en les amoindrissant, que vous avez mesquinisées, en les réduisant à votre petite taille, eux qui, dans l'ordre industriel, inventèrent tout ce dont vous bénéficiez.

Et ce sont ces grands ancêtres de l'homme (que notre intelligente jeunesse reproduit par atavisme) que vous rapprochez des anthropoïdes, tandis que vous mettez au sommet l'homme moderne plus avancé dans l'évolution, en même temps que l'homme

plus âgé, celui dont la conscience ne parle plus, celui dont l'envie insulte ou méprise les grandeurs qui le gênent, dont le verbe est une audacieuse négation de tout ce qui est vrai, le moderne enfin pour qui le vol et le meurtre sont des jeux.

Est-ce là le progrès ? Alors j'aime mieux retourner dans le passé !

C'est par une erreur de jugement qu'on a fait l'Evolution à l'envers, mettant au début la folie des dégénérés qui engendre la brutalité, le fétichisme, la terreur, l'absurdité.

Les commencements de l'Evolution, sous ses aspects multiples, sont l'image des phases de la vie de l'Enfant. La mentalité des primitifs, comme celle de l'enfant, est saine, mais inexpérimentée ; elle n'est pas pervertie par les passions — encore à naître.

L'esprit de l'enfant est droit, il cherche le pourquoi des choses, il est simple parce que plus près de la Nature que l'homme, qui d'âge en âge perd sa lucidité d'esprit en même temps que sa droiture et ainsi arrive à la ruse, au mensonge, à l'erreur.

Depuis l'époque éloignée où la lumière de la civilisation jeta ses premières lueurs sur les bords de la Meuse (1), puis sur les bords du Gange, un mouvement de dégénérescence s'est produit qui a amené partout l'ignorance et les ténèbres ; l'erreur a engendré le désordre, le désordre a produit le crime, et la misère générale en est résultée.

Depuis 50 siècles, la VÉRITÉ est perdue.

« Dans ce long espace de temps, dit Marius Fontane (2), l'instruction et la science semblent avoir plutôt changé de résidence qu'étendu la sphère de leur domaine, et là où elles fleurissaient le plus, avec leurs compagnes inséparables, le commerce, les arts, la richesse, on ne trouve guère aujourd'hui que des barbares et des ruines. Persépolis et Babylone ne sont que ruines et débris et, là où Thèbes et Memphis élevaient leurs monuments gigantesques, le pèlerin cherche aujourd'hui un misérable abri sous l'humble toit d'un bédouin.

« Au milieu de ces cités détruites, on en voit qui surgissent dans un autre hémisphère, Albin, Mobile, Cincinnati, etc., etc. Toutefois ces cités n'égale pas encore, à beaucoup près, celles

(1) On sait que M. Cailleux donne une origine celtique à toutes les civilisations, qui auraient commencé entre la Meuse, l'Escaut et le Rhin.

(2) *L'Inde Védique*, p. 307.

qui sont tombées.... mais la barrière est levée, l'arène ouverte, le temps sans limite, et qui sait si une Carthage ne s'élèvera pas sur l'Hudson, une Tyr sur le fleuve des Amazones ?

« L'Europe elle-même, ce centre de la civilisation moderne, ne présente-t-elle pas ce douloureux spectacle de souverainetés tombées et de cultures éteintes ?

« Que l'on examine la terre classique où Platon était entouré de ses disciples, Démosthène de ses auditeurs, Phidias de ses chefs-d'œuvre. Après avoir languì des siècles dans la nuit de la barbarie, un faible rayon vient de jeter son reflet sur elle.

« Portons nos regards sur les rives fortunées où Constantin fonda sa capitale ; ses arcs de triomphe sont en poussière, son hippodrome est changé en bazar des esclaves !

« Si nous passons aux édifices romantiques de l'Alhambra qui témoignent si hautement de l'ancienne civilisation des Maures, de leur amour pour les arts, de leur esprit chevaleresque, nous nous demandons ce que sont devenus ces peuples qui ont failli subjuguier l'Europe : des demi-sauvages, des barbares ; et le superbe palais de leur roi, désert aujourd'hui, sert de repaire aux guérillas et aux bandits.

« Rome même, la cité dite éternelle, déchue de sa grandeur passée, n'est plus qu'un tombeau !

« Ainsi la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, la création et la destruction se sont succédé réciproquement. »

Développement primitif.

Expliquons donc ce que fut notre origine (1).

Après la période azoïque (sans vie), la Terre s'était couverte

(1) On m'a reproché d'avoir écrit des livres trop savants pour être compris par les multitudes. J'avoue ce tort et veux le réparer.

L'histoire de la Genèse étant ce qu'il y a de plus universellement répandu, il faut, pour rectifier les erreurs qu'elle contient, expliquer la vérité dans la langue comprise de tous. Cependant, l'entreprise est difficile. L'origine de l'homme étant au début de toutes les connaissances, c'est l'origine de l'homme qu'il faut d'abord généraliser.

Et comment vulgariser une étude qui est la science la plus élevée, la plus abstraite, qui repose sur des faits que l'étude approfondie des sciences naturelles seule fait connaître ? Essayons cependant de vaincre cette difficulté et de tout expliquer en supprimant les termes scientifiques, tâchons de simplifier les faits et de les présenter à l'esprit sous la forme la plus saisissante. Et que les savants plus ou moins pédants ne nous accusent pas de ne faire que de la littérature scientifique : c'est voulu.

d'une subite végétation. Mais les espèces apparues dans la primitive période de vie (époque de transition) ne ressemblaient pas à celles que nous connaissons actuellement. C'était une végétation bizarre, des Lycopodes, des Fougères arborescentes et bien d'autres perdues aujourd'hui, qui devait être suivie d'une animalité ayant aussi des caractères extraordinaires, des grands sauriens, des chauves-souris gigantesques.

Puis — changement à vue, pourrait-on dire — une seconde *Epoque* surgit pendant laquelle une nouvelle végétation apparaît — des conifères, des cycadées, et une nouvelle animalité s'en dégage : les Didelphes. En même temps, des Graminées apparaissent et sont suivies de l'apparition des insectes. Alors aussi apparaît la grande famille des Monocotylédones (*genre palmiers*) et, dans la sous-période jurassique, elle prend les caractères d'une vie animale, — celle des oiseaux.

Arrive l'époque tertiaire et toutes les conditions de la vie organique changent encore. Une végétation nouvelle surgit : les Dicotylédones, et, après eux, issus d'eux, les grands mammifères.

Dans l'Eocène, sous-période de l'époque tertiaire, apparaît l'arbre mystérieux — embryon du genre humain — dont toutes les Ecritures sacrées ont parlé, parce que son passage à la vie animale avait été vu des premiers hommes.

Comment, dans cette vie végétale, s'introduisit le principe de la vie animale, là est le mystère ! Mystère si grand, que chacun y a regardé et n'a rien vu ; la science des orgueilleux, fatiguée de rechercher des *ressemblances* qui n'existent pas, a conclu à la négation.

C'est qu'il fallait regarder autrement. L'homme cherche partout son image ou sa ressemblance, méconnaissant ainsi la grande loi de l'évolution, qui change incessamment les formes, les organes, les tissus. Figurez-vous un kaléidoscope en rotation continuelle, et nous présentant sans cesse de nouveaux dessins, issus les uns des autres cependant. Pourquoi voulez-vous que les derniers ressemblent aux premiers ?

Donc les formes ancestrales ne ressemblent pas à l'homme. Mais alors, à quoi ressemblent-elles ?

A l'arbre, — à l'arbre qui s'accroît, qui se modifie, qui se transforme, qui longtemps évolue à la même place sans rencontrer la mort, cette interruption qui abrège nos existences et qui n'existe pas pour l'arbre de vie.

Demandons à l'ébauche de l'enfant qui va naître quelles sont les phases de la vie végétale qu'il reproduit, car, par une loi merveilleuse de la nature, les recommencements retracent mot à mot les commencements.

* * *

C'est par une cellule que tout organisme commence. Mais toutes ne sont pas semblablement constituées.

Celle qui commence la vie humaine, l'ovule fécondé, commence, de même, la vie végétale des organismes supérieurs, et cette aristocratie du monde des plantes se reconnaît à ses premiers organes pairs : les cotylédons, ces avant-feuilles qui ne ressemblent pas à des feuilles, et qui ont valu à toute la grande caste supérieure du monde végétal un nom barbare, les dicotylédones.

Passons rapidement. Voici une tige tout entière faite de ces mêmes cellules ; l'embryon de l'homme n'est d'abord que cela. Puis elle se ramifie dans deux directions — par en haut pour former un bouquet de branchilles au sommet, par en bas pour former les racines. Même ramification dans l'embryon. Cela s'appelle improprement : *l'aire vasculaire*.

Mais où donc est la tête, où donc les membres ?

Cela va venir, mais, en attendant, et pour que l'on puisse s'y reconnaître facilement, je vais expliquer tout de suite le grand fait — ou plutôt le grand mystère — qui nous a caché, si longtemps, notre origine végétale : c'est que l'arbre est renversé, non, je me trompe, l'homme est renversé. Quand il est embryon, quand il est arbre, il a la tête en bas, les jambes en haut.

Regardez-donc les arbres que vous allez observer, pour y trouver tout ce que je vais vous décrire, comme des êtres *renversés*.

Maintenant, continuons à construire notre ébauche d'homme. Voici que la tige s'accroît, et remarquons bien ceci : chaque année, c'est un segment de tige qui se forme et vient se superposer à la tige antérieure, par en haut et par en bas. Tous ces fragments mis bout à bout formeront la colonne vertébrale ; chaque pousse, que nous appellerons *mérithalle* avec les botanistes, *proto-vertèbre* avec les embryogénistes, deviendra plus tard une vertèbre.

Voilà l'origine de la colonne vertébrale. Si l'être qui se forme ainsi doit être un mammifère porteur d'un appendice caudal, la tige médiane de l'arbre se prolonge (par en haut, puisque la tête est en bas). Si c'est un homme qui doit résulter de cette ébauche, la croissance de cette tige s'arrête. Tout cela est fixé par des lois immuables, connues, expliquées.

(Faut-il rappeler que ce récit que je fais pour le grand public curieux est le résumé d'un travail fait pour les savants) ? (1).

Maintenant, voici venir les membres. Toutes les petites branchilles qui poussaient autour de la tige, dans sa jeunesse, ont disparu, et, à leur place, nous voyons se former par en haut deux grosses branches qui vont bientôt se couder, comme une jambe qui se plie. C'est que l'articulation du genou commence à se former et voici comment.

La plante cherche le soleil, or le soleil tourne ou semble tourner (toujours des apparences) et la branche qui veut le suivre s'incline vers l'est le matin, vers l'ouest le soir. De là, à un point fixe, une articulation.

Puis la branche se dédouble, en forme ainsi d'autres plus petites qui se retrouvent dans les os si compliqués du pied. Enfin les orteils resteront après que toute la cime sera emportée, comme l'ont été les branchilles de la tige jeune. Par en bas le même phénomène se produit, mais nous ne le voyons pas, cela se passe dans le sol ; les branches qui deviendront des bras sont étendues sous nos pieds, et ce que nous voyons au pied des vieux arbres correspond aux aisselles.

Voici la tête maintenant. C'est le prolongement par en bas de la tige qui va en former la plus grande partie ; elle va s'infléchir et, en même temps, se réunir à de fortes racines, infléchies dans la même direction. L'extrémité de la tige-racine recourbée forme toute la partie supérieure du crâne et s'étend jusqu'au nez qui en est la terminaison.

Les racines latérales, qui s'y annexent, viennent former la future mâchoire inférieure.

Tout cela est bizarre, et, si l'évolution ne refaisait cette évolution, nous aurions de la peine à y croire.

Voilà la charpente construite. Elle va se modifier lentement, sans plus changer de forme. Le centre des axes va se durcir :

(1) *L'origine végétale de l'homme*, par C. RENOOZ.

c'est le bois primaire, qui deviendra le tissu osseux ; les fibres qui sont autour resteront plus molles et deviendront les muscles ; ils sont encore blanchâtres dans la plante, puisque le futur sang n'est pas encore rouge, mais cela va venir.

Autour des branches, se trouvent des couches superposées comme les feuillets d'un livre, qu'on appellent le *liber* et qui s'exfolient extérieurement. Chez quelques arbres (pas chez tous), on trouve dans une de ces couches des espèces de crins, des fibres textiles dont on fait des étoffes. Quand la desquamation des couches superficielles est achevée, les fibres restent à l'air, et alors ces crins ou plutôt ces poils, qui s'assouplissent avec le temps, deviennent la fourrure qui enveloppe l'animal qui s'est ainsi formé.

* * *

Voilà l'extérieur. Voyons maintenant l'intérieur. Nous avons dit que la tige s'accroît par en haut et par en bas ; il y a donc, à un endroit donné, un point neutre qui sépare les deux impulsions supérieure et inférieure. Là se forme un organe que les botanistes appellent scientifiquement le *mésophyte*, vulgairement le *nœud vital*. C'est le futur cœur.

Mais cet arbre que vous me montrez, allez-vous dire, est *plein*, je n'y vois aucun viscère, tel qu'il en existe dans le corps de l'homme.

En effet, il est plein, comme le petit corps de l'embryon aussi est plein.

Mais voici que l'axe médullaire, qui est au centre, se déplace peu à peu et s'en va vers le bord postérieur de la tige, vers la périphérie.

Voilà donc l'axe déplacé et, alors, on voit une cavité qui commence à se creuser du côté qui doit devenir la partie antérieure du corps.

Vous trouverez des arbres dans notre végétation actuelle, et beaucoup, arrivés déjà à cet état de la vie embryonnaire.

Dans cette partie antérieure se forme un tissu cellulaire qui brunit, et cela parce qu'il est exposé à l'action de l'air, car le tronc est ouvert en avant.

Mais un autre phénomène bien intéressant doit nous occuper.

L'arbre, qui s'élève très haut, est parcouru dans toute sa hauteur par un canal. Comment se fait-il que ce canal, droit comme

l'arbre lui-même, arrive à se contourner et à se tasser pour devenir l'intestin ? C'est qu'une pression constante s'exerce sur la tige, le poids énorme de l'atmosphère l'écrase, insensiblement, mais constamment, si bien que, peu à peu, l'arbre se tasse en s'épaississant.

C'est alors que le canal se contourne pour arriver à se caser dans la partie du tronc qui sera l'abdomen.

Ce tassement produit un autre phénomène, il comprime le tissu cellulaire — qui a bruni — dans la partie ouverte du tronc, et arrive à en faire deux masses qui formeront le foie.

Tout cela se passe au-dessus du point neutre qui règle la circulation : le cœur, lequel, dans les arbres qui ont achevé leur croissance, se trouve bien à un mètre au-dessus du sol.

Si nous cherchons, en dessous, ce qui arrive, nous voyons que les phénomènes sont différents parce que la force qui comprime ne contrarie pas la force qui dirige la croissance, mais au contraire marche avec elle de haut en bas ; voici le primitif canal, il reste droit : c'est l'œsophage ; voici le tissu cellulaire, il ne se tasse pas : ce sont les poumons.

Nous savons que le sang de l'homme contient du sérum et des globules. Le sérum, ce liquide clair, est dans la sève de l'arbre, mais les globules n'y sont pas, c'est-à-dire n'y sont pas libres et circulants. Ce sont, d'abord, des cellules fixées en certains endroits ; elles forment le cambium, cette masse un peu gluante que vous avez certainement touchée quand vous avez — vandale inconscient — mutilé des plantes. Plus tard, ces cellules gluantes se mettent en circulation et se colorent en rouge.

Le système nerveux.

Quoi ! la plante a des nerfs ?

Assurément, et je vais vous le démontrer.

D'abord, nous avons deux espèces de nerfs, vous le savez, les uns qui font percevoir des sensations, les autres qui nous donnent le mouvement.

Ce sont les premiers seulement, les nerfs sensitifs, que possède la plante.

Ils ne sont pas encore des agents de sensibilité consciente, mais en attendant ils ont une autre fonction : ce sont eux qui font pousser la plante ; telle une multitude de petits architectes, ils

lui donnent sa forme. Nous allons les observer ensemble. Déchirons doucement une feuille, nous verrons, entre les deux moitiés, de petits fils blancs qui les relient ; ce sont les nerfs sensitifs des plantes. On les appelle *tranchées déroulables*.

Nous voyons qu'ils viennent se terminer dans les feuilles. Mais les feuilles, où sont-elles dans l'animal ? Nulle part. Bien avant d'arriver au caractère de la vie animale, la plante les a perdues, elles ont disparu après s'être modifiées lentement, après s'être découpées, déchiquetées, pourrait-on dire, sur les bords, puis rapetissées. Enfin, il arrive un moment où le bourgeon qui les produit n'a plus la force de les pousser dehors, et même, par la suite, ce bourgeon, comme apeuré des forces extérieures qui le dominent, reste caché sous l'écorce, au lieu de venir montrer sa petite tête ronde sur les branches. C'est ainsi caché que nous le retrouvons dans l'animal, il est au bout des doigts, des orteils, et en bien d'autres endroits encore. C'est dans cet état que les anatomistes l'ont retrouvé et en ont fait le *corpuscule du tact*.

— Quant aux nerfs qui produisent le mouvement, ceux-là n'existent pas du tout dans la plante, au début. Ce n'est qu'à une époque avancée qu'ils commencent à se former et ce sont eux qui amènent la grande révolution dans la vie commencée, eux qui font, de la plante, un animal, mais lentement, lentement : il leur faut des siècles pour se constituer eux-mêmes, puis pour arriver à imposer, dans le milieu où ils exercent leur action, des caractères nouveaux.

Ce sont de vrais révolutionnaires, ils vont tout déranger dans l'arbre qui jusque là avait végété en paix, sous l'action créatrice du grand soleil.

Ces petits anarchistes viennent remplir dans le corps un rôle néfaste, ils viennent troubler les phénomènes établis, détruire les tissus formés, ralentir la croissance, l'arrêter même, puis, en traîtres, jeter en nous le germe d'un ferment de mort qui ne fera que s'affirmer de plus en plus par la suite. Si bien que l'*arbre de vie* deviendra, dans l'avenir, l'homme mortel. Ce principe est donc le grand destructeur, il désorganise ce que les nerfs sensitifs avaient organisé avant son arrivée, et, dans la suite, ces deux frères ennemis ne cesseront pas de lutter, — l'un pour faire la vie, l'autre pour la détruire.

Ce principe apporte aussi, avec lui, la chaleur animale. Il fait le mouvement, mais, je le répète, bien lentement ; aussi ce n'est

pas dans la période primitive de notre organisation qu'il faut en chercher les effets. D'abord, il est absent au début.

L'embryon qui nous retrace cette histoire de notre évolution n'a pas de nerfs moteurs, il est aussi incapable de mouvements volontaires que la plante, pendant ses trois premiers mois de vie. Vers le quatrième ils apparaissent, mais ne fonctionnent pas, et ne fonctionneront réellement qu'après la naissance. Les mouvements du fœtus ne sont pas des mouvements volontaires, ce sont des poussées inconscientes, exercées par les jambes pour s'étendre, enfermées qu'elles sont dans un lieu devenu trop étroit.

Donc, à ceux qui demandent, comme preuve de notre origine végétale, à voir des arbres qui se déplacent, nous répondrons que l'arbre ne se déplace jamais *tant qu'il est arbre*. C'est sur place qu'il se forme, sans bouger, et ce n'est qu'après toute la longue période de développement, qui dure des siècles, que le principe du mouvement sera assez fort pour le remuer.

Il nous reste à mentionner ici le fait capital de cette histoire du système nerveux. C'est l'apparition *de la vie éveillée*.

Tant que la plante n'a pas acquis tous les caractères de la vie animale, elle est dans un état que l'on peut comparer au sommeil, elle n'a pas encore la conscience qui naît au réveil, elle ignore le monde extérieur avec lequel elle n'est pas encore en relation. Toute la vie végétative, qui prépare notre vie agitée, n'est qu'un long sommeil. Chaque fois que nous nous endormons, nous re-tombons dans cet état primitif.

Physiologie de l'homme tertiaire.

L'homme, comme tous les êtres organisés, est dans son existence actuelle la réalisation ultime d'un genre, qui n'a pas évolué à travers les autres genres, mais à côté d'eux. Les conditions physiques qui régnaient dans les âges passés de la Terre, conduisaient l'être créé dans la voie de l'achèvement par une évolution progressive sans temps d'arrêt. Les végétaux continuaient sans interruption leur évolution anatomique, physiologique et chimique, et, dépassant l'état d'organisation auquel s'arrêtent nos végétaux actuels, ils prenaient peu à peu les formes embryonnaires qui les amenaient aux formes animales.

En même temps, les fonctions de la vie humaine qui sont déterminées par l'apparition des nerfs moteurs s'établissaient lentement dans ces formes en évolution.

Les organes qui fonctionnent actuellement dans le corps de l'homme se formaient avec une infinie lenteur, par l'action incessante des forces physiques, chimiques et mécaniques qui s'exerçaient sur les plantes et les modifiaient incessamment.

C'est après cette longue évolution dans la stabilité végétale que se produisit le grand événement qui marque une date importante dans l'histoire de l'humanité primitive, le changement de station, le *renversement*. L'arbre qui a pris tous les caractères du fœtus humain s'est modifié chimiquement, sa cellulose a disparu, ses fibres ligneuses qui lui donnaient au début la rigidité du bois se sont ramollies sous l'action lente d'un principe alcalin. Ce changement de consistance pendant que le corps subit la pression atmosphérique l'épaissit en le tassant et finalement lui fait perdre son équilibre primitif, il tombe sur le sol.

Cette chute s'opère brusquement et occasionne en lui une perturbation générale, une souffrance intense qui s'annonce par des vagissements.

C'est quand arrive ce moment dans la vie intra-utérine que l'enfant qui *veut se renverser* par atavisme, pour refaire la chute primitive, provoque, par les efforts qu'il fait pour changer de station, la poussée qui dilate les organes et ouvre la voie qui le jette dans le monde. Les premiers vagissements de l'enfant nous annoncent qu'il repasse par la première douleur ressentie dans la vie phylogénique.

C'est évidemment là le grand événement de la vie ancestrale du genre humain. C'est à partir de ce moment que les fonctions de la vie végétale — qui constituent la vie organique involontaire et inconsciente — se complètent dans la vie éveillée par l'annexion des fonctions volontaires et conscientes de la vie animale.

SECONDE ÉPOQUE

La première Époque que nous venons de résumer est celle qui est reproduite par la vie embryonnaire.

La seconde Époque commence à *la naissance de l'homme*.

L'enfant jeté dans le monde est dans le même état que l'arbre ancestral tombé sur le sol, dans un état d'organisation intermédiaire entre la vie végétative — qui continue — et la vie animale qui va commencer.

Cette seconde Époque — qui comprend toute l'enfance humaine — doit être divisée en deux sous-périodes : — La première passée dans la station horizontale, c'est-à-dire antérieure à la station droite et à la marche. La seconde représentée par l'enfant qui marche.

PREMIÈRE ENFANCE

L'homme-enfant dans la station horizontale.

L'homme-enfant vient de naître, c'est-à-dire qu'il vient de se libérer définitivement de ses attaches avec la terre.

C'est maintenant que la vie éveillée va commencer. Il est couché sur le sol, les yeux encore fermés, encore insensibles à l'action de la lumière, sans besoins et sans mouvements ; l'eau et l'air qui l'ont nourri jusque là continuent à le nourrir, et cela lui suffit. Cependant, le réveil viendra, les impressions se multiplieront, la conscience du monde extérieur naîtra en même temps que les perceptions sensorielles.

C'est pendant cette période de la primitive enfance que se développe le principe moteur qui donne le mouvement et détermine la vie animale.

Pré-alimentation.

L'alimentation de l'enfant actuel a pour but de lui fournir les matériaux nécessaires à sa croissance. La nutrition de l'enfant ne sert pas encore à réparer des pertes, mais à fournir les matériaux de construction de son corps en voie d'accroissement. Il s'édifie, il ne répare pas.

Chez les êtres primitifs, rien de semblable.

C'est pendant la vie végétale que s'est effectuée la croissance, et, quand l'homme-enfant sort de la vie végétative, il est grand, colossal même comme tous les primitifs. Il n'a donc pas besoin de matériaux de croissance puisqu'il ne s'accroîtra plus, mais au contraire va commencer à décroître. Et ce sont ses propres matériaux, emmagasinés pendant sa longue vie végétale, qui constituent une réserve organique aux dépens de laquelle il va vivre longtemps.

Progression anatomique et physiologique.

C'est pendant ces premiers siècles de développement que l'ossification s'achève, que les dents apparaissent, que les cheveux poussent. C'est alors que les sécrétions et les excrétions commencent, que la vie éveillée a de plus longs instants, que tous les organes des sens, jusque là existants mais inactifs, commencent à fonctionner.

Il a des yeux, formés pendant la période végétative, mais ne voit pas, — et c'est après la naissance à la vie animale qu'il apprend à distinguer les objets ; l'enfant actuel fixe d'abord la lumière, qu'il suit en tournant la tête, comme l'enfant ancestral a dû suivre des yeux le soleil, dans sa course diurne. Puis, commençant à se servir de ses membres, il prend les objets qui sont à sa portée et les porte à sa bouche, et ainsi, s'apercevant qu'ils ont une saveur, un nouveau sens se révèle à lui : le goût.

Mais c'est l'ouïe surtout qu'il se plaît à mettre en activité dès qu'il découvre en lui la faculté d'entendre, il écoute les bruits qui se produisent autour de lui, puis — plus tard — essaye lui-même d'en produire et, charmé d'avoir trouvé le moyen de faire résonner l'air, il abuse de ce pouvoir — et c'est par atavisme que nos enfants modernes refont cette expérience.

Le toucher aussi s'éveille progressivement en lui, il tâte avec ses mains maladroites ce qu'il rencontre à sa portée.

Et tout ceci nous prouve que ce n'est pas *la fonction qui fait l'organe*, mais que la fonction révèle la sensation que peut produire un organe formé pendant la période antérieure sans préméditation et sans but et qui ne fonctionnera que dans la période suivante.

La vie prolongée.

Des paléontologistes, poussés par une sorte d'intuition vague, ont voulu trouver l'Homme à une époque plus reculée que celle où son squelette a été rencontré. On a cherché à prouver sa présence dans le Miocène, la sous-période médiane de l'époque tertiaire. Charles Lyell, John Lubbock et d'autres ont étudié cette question, cherchant l'homme tout en constatant l'absence de restes humains.

Or, on envisageait mal la question, en supposant que l'homme est un être qui fut soumis dès l'origine aux conditions de vie et de mort des êtres actuels.

La vie primitive a la longueur extrême de la vie végétale ; la vie intermédiaire a encore une intensité prodigieuse qui permet au Primitif de franchir une période sans être interrompu dans son évolution par la mort — et d'arriver ainsi à la période suivante.

C'est ainsi que la plupart des Enfants-humains du Pliocène arrivèrent à l'aurore de la période quaternaire sans avoir rencontré la mort.

Les antédiluviens vivaient l'âge des cèdres, dira-t-on.

Quant à ceux qui mouraient, soit par accident, soit par suite de cataclysmes quelconques, c'est dans les tourbières que se trouvent leurs restes agglutinés.

Il faut se rappeler que le squelette ne se conserve intégralement que quand il est complètement ossifié et que, dans la période d'enfance, le squelette est encore cartilagineux, — l'ossification n'est pas achevée. Or les tissus cartilagineux subissent la destruction organique et ne se retrouvent pas sous forme de squelettes entiers, mais forment des masses de matières organiques agglutinées — et c'est ce conglomérat qui forme les tourbières —. Dans ces amas, les restes des animaux jeunes comme l'humanité se trouvent mêlés à ceux des enfants-humains, les primitifs fauves, entre autres, qui n'ont pas pu être un danger pour l'homme, puisqu'ils étaient eux-mêmes dans leur première enfance à cette époque.

TROISIÈME ÉPOQUE

SECONDE ENFANCE

C'est au sortir de la première enfance que l'homme, en possession d'un commencement de vie consciente, qui essaye de se manifester, s'occupa du monde extérieur et peu à peu chercha à en tirer parti, pour son plaisir ou pour ses besoins, lorsqu'ils se manifestaient. Mais, dans la première enfance, il n'a pas de besoins autres que ceux que la Nature satisfait, donc il ne pense pas à travailler, ni même à se remuer.

C'est dans la seconde enfance. — qui commence avec l'époque quaternaire — que l'enfant, en possession déjà d'un organisme plus complet, va commencer à agir. Il va marcher, il va manger, il va se réunir à ses semblables, et essayer un commencement de langage, il va observer la Nature au sein de laquelle il vit dans le bonheur primitif de l'enfance, fait d'inconscience et d'ignorance.

Il s'est laissé vivre jusqu'alors, sans chercher à contribuer par son action, à intervenir dans cette vie qui se manifeste sans son concours, laissant couler son existence comme un esquif sans rames et sans gouvernail, ne sachant pas où la nature le menait.

Et c'est ainsi qu'il arriva à ce qu'on appelle « l'âge de la pierre taillée », c'est-à-dire à ce moment de sa vie d'enfant où, doué d'un esprit qui s'éveille brillamment (et que nous voyons réapparaître dans nos enfants de 7 à 14 ans), il commence à s'occuper d'une multitude de choses, créant ainsi la première industrie.

En face de la grande Nature qui occupait son attention, qu'il apprenait à connaître, et qui lui fournissait toutes sortes de matériaux, l'homme primitif utilisa tous les objets naturels qui pouvaient répondre à un de ses besoins.

Les premiers tâtonnements de l'industrie humaine n'ont pas été conservés parce qu'ils étaient faits aux dépens de substances altérables, telles les feuilles dont on fait les premiers vêtements

et les premiers ornements, les fruits dont les enveloppes sont les premiers vases, les écorces qui ont des usages multiples, les tiges jeunes, les joncs dont on tresse des nattes, des paniers. Tout cela devait subir la destruction du temps, les pierres seules ont subsisté.

Ce que les modernes considèrent — chez leurs enfants — comme des jeux, ce sont les essais d'industrie primitive, que leur atavisme les pousse à refaire quand on les laisse en liberté ; l'enfant se fait ouvrier de la Nature, il rassemble des pierres, creuse des canaux et des lacs dans le sable du jardin, ajuste des morceaux de bois, fabrique une charrette primitive en traînant une planche avec une corde, découpe du papier pour en faire des simulacres de meubles minuscules, de bijoux, etc.

Ce travail que l'enfant veut refaire est un besoin de son esprit ; il veut reproduire ce que ses ancêtres ont fait dans la période de vie qui correspond à celle qu'il traverse. Et pendant qu'il se sent instinctivement attiré vers les occupations qui ont rempli la vie des hommes de l'époque que son âge représente, la civilisation moderne, qui dépasse son âge phylogénique, ne l'attire pas, les raffinements d'une industrie complexe ne disent rien à son esprit ; il s'y habitue, mais ne s'y attache pas, parce que cela dépasse les facultés et les besoins de son temps.

Les caractères physiologiques.

Les caractères physiologiques de la jeunesse nous montrent une sensibilité et une intelligence plus développées que celles qui règnent chez les adultes ; en même temps, une force musculaire moindre, et c'est ce qui engendre les impressions multiples qui développent l'intelligence.

L'activité mentale n'est pas encore entravée par la vie sexuelle.

Si nous considérons la somme des connaissances acquises par nos enfants pendant les années qui précèdent l'adolescence, nous sommes obligés de reconnaître que, l'activité cérébrale de l'enfance étant bien plus grande que celle de l'homme adulte, les Primitifs ont également dû posséder une activité mentale intense.

L'homme à l'origine du quaternaire, initiateur de l'industrie et de l'art, inventeur de toutes les choses utiles à la vie, n'est pas un intermédiaire entre le genre simien et le genre humain, puisque son activité intelligente est supérieure à celle de l'homme histo-

rique occupé de luttas, de pugilats, de guerres ou de plaisirs dégradants (c'est-à-dire de tout ce que firent naître les passions) ; cet homme trouva en naissant un monde tout fait qu'il n'a eu qu'à perfectionner.

L'œuvre primitive a tout produit, tout créé, la langue, en même temps que l'industrie. Et l'enfant, loin d'être un être brutal, fort et méchant, comme le sont les dégénérés, est au contraire doux, sensible et bon. C'est la civilisation moderne qui l'a déformé.

C'est de 12 à 14 ans que l'enfant commence à mettre en activité ses forces naissantes ; refaisant la vie de ses ancêtres de l'âge de pierre, il aime la course, les excursions dans les bois, les expéditions lointaines, comme ses aïeux ont dû les aimer ; comme eux, il aime à vaincre les obstacles, à escalader les rochers, à écarter les taillis, à franchir les cours d'eau.

Mais cette activité utile n'implique aucune méchanceté, aucun amour des luttas inutiles de l'homme adulte qui veut dominer.

La durée de la vie.

Les Primitifs sentaient la sève de la jeunesse circuler à flots dans tout leur être, ils étaient en possession de l'exubérance de vie de l'Enfant qui ne connaît pas encore les maux de l'humanité à venir. Ils faisaient un libre usage de leurs forces vitales, intellectuelles et psychiques. Etres privilégiés pour qui la souffrance et la maladie sont encore inconnues, donc pour eux la mort n'a pas de causes naturelles, elle n'est pas encore survenue, — l'homme-enfant traverse les années d'enfance *sans mourir* ; la vie est *avant la mort*, — et c'est pour cela que l'on ne trouve pas de squelettes humains dans les couches de terrain que les Primitifs ont occupés et dans lesquelles ils ont laissé les preuves de leur industrie ; ils vivaient, ils travaillaient, mais ils ne mouraient pas encore. Et c'est cette absence de squelettes qui a tant préoccupé les savants, qui n'ont pas compris ce phénomène physiologique, cependant bien simple : LA VIE EST AVANT LA MORT, vie prolongée dans l'enfance et se continuant d'une époque à une autre.

Du reste, deux grandes erreurs existent actuellement dans la science et obscurcissent la paléontologie :

1^o Celle qui consiste à chercher des squelettes *osseux* dans un passé lointain, à une époque où le squelette n'était encore que cartilagineux.

2° La recherche de squelettes humains *avant la mort de l'homme.*

Age de la pierre polie.

Dans cette seconde période de la jeunesse de nos primitifs aïeux, l'industrie s'est perfectionnée, on est arrivé à fabriquer une quantité d'objets en pierre et en os.

Dans toutes les cavernes explorées, on a trouvé des outils arrondis, pointus, tranchants ; des aiguilles à coudre avec leur chas, en os compact, finement terminées en pointe, et percées avec l'œil rond, petit et régulier.

A côté des instruments en silex, il en est en jaspe, en cristal de roche. On trouve aussi quelques vases en terre.

Les premiers squelettes.

Des os qui paraissent provenir du genre humain ont été trouvés dans les derniers dépôts d'alluvion formés sur les bords des rivières, ou sur les fonds d'anciens étangs ou marais desséchés, ce qui semblerait indiquer que l'homme imprudent et sans expérience se noya parfois et que les premiers morts furent des noyés.

On a trouvé aussi des ossements humains dans les fentes des rochers, ce qui prouve qu'il fit des chutes mortelles, quand il voulut entreprendre des escalades dangereuses. On en trouve aussi à peu de distance de la superficie dans des endroits où ils peuvent avoir été enfouis par des éboulements.

Tout ceci semble prouver que la mort accidentelle a précédé celle qui résulte d'une cause pathologique.

Depuis l'année 1700 jusqu'à l'époque actuelle, on a trouvé des fossiles humains et on a commencé à les étudier. Par malheur, ces découvertes se firent surtout pendant le temps où régnait le fanatisme transformiste — qui troublait les esprits. Si bien que, au lieu d'observer ce qu'on trouvait, on n'avait comme objectif que l'idée de trouver des preuves pour soutenir la doctrine acceptée d'avance. Cependant, toutes les découvertes ne faisaient qu'infirmier ces vues préconçues ; bien plus, elles confirmaient notre doctrine en montrant que les Primitifs sont des enfants et non des dégénérés. Or, qui dit enfant dit facultés puissantes, en réserve pour une vie à venir, dans une tête volumineuse, bien

supérieure à celle de l'adulte — si on la compare à la grandeur du corps.

Huxley, dans *Modern Science and Modern Thought*, dit (p. 180) : « Le type humain de la caverne de Cro-Magnon doit être rapporté à une race cultivée, de haute stature, au cerveau puissant et bien supérieur à celui de nombre de races humaines modernes ».

Caractères anatomiques des Primitifs.

Il est bien évident que les hommes de cette époque devaient avoir les caractères de l'enfance pendant toute leur existence, quelle que soit sa longueur. Si nous nous reportons aux hommes figurés dans les dessins préhistoriques, nous constatons en effet qu'ils ont tous l'aspect de grands enfants ; non seulement les caractères de la vieillesse n'existent pas pour eux, mais ils ne sont pas même arrivés à l'âge de la puberté et, chose intéressante, leurs dents sont celles de la première dentition.

Broca remarque, en étudiant un des squelettes préhistoriques, que les tissus dentaires étaient doués de peu de résistance, ce qui est un caractère de jeunesse, et il ajoute : « L'usure si prononcée sur la première grosse molaire est très faible, au contraire, sur la seconde, et cela permet de croire qu'il ne s'est pas écoulé un très grand nombre d'années entre l'éruption de cette dernière et l'époque de la mort. »

Or cette dent pousse de 12 à 14 ans.

L'âge viril ne commence qu'après la cinquième partie de la vie totale. (Pour une vie de 100 ans, l'âge viril est à 20 ans.)

C'est cette cinquième partie qui est la vie entière des enfants de l'âge de la pierre polie.

La vie s'est raccourcie avec la puberté et par suite même de l'exercice sexuel de l'homme.

Il faut aussi remarquer que la taille est plus élevée dans ces temps anciens, — surtout chez les femmes qui sont aussi grandes que les hommes (comme du reste les petites filles actuelles de 12 à 15 ans sont aussi grandes — quelquefois plus — que les garçons).

C'est encore la vie sexuelle qui, plus tard, déterminera la différence de taille et de force musculaire — en donnant à la fille primitive des conditions nouvelles qui sont devenues les caractéristiques de la Féminité.

La capacité crânienne de ces primitifs enfants est supérieure à celle des hommes modernes, et tous les caractères de la tête sont ceux de l'enfant. Ce qui étonne Broca, c'est que la tête semble à la fois très courte et très large. C'est là un caractère de l'enfance incontestable.

Sexualité.

Ici se place l'aurore du grand fait qui va changer la vie de l'Homme : l'origine et l'évolution de la vie sexuelle.

C'est entre 7 et 14 ans que la sexualité, qui veut se manifester produit en lui des impressions nouvelles. Pendant les premiers siècles de son évolution, l'Homme primitif ne se préoccupa pas des différences sexuelles, c'est seulement au premier éveil du sens génésique que l'attention de ces deux Enfants fut attirée sur cette loi merveilleuse de la Nature ; c'est alors que s'éveilla en eux la première curiosité.

La période pendant laquelle la vie sexuelle se prépara dut avoir une longue durée, car elle se développa par lentes étapes, — parce que, dans cette humanité primitive, il n'y a pas de génération antérieure à imiter, pas de souvenirs ataviques pour inciter l'homme à des actes déjà accomplis avant lui, tout est nouveau, tout est à trouver.

En même temps, les premières lueurs de l'amour s'annoncent, c'est l'aurore d'un sentiment qui devait grandir, mais qui ne fut au début qu'une impression faible et fugitive, qui se confond avec l'altruisme de l'enfance. C'est pendant cette période que se préparent les caractères nouveaux, qui vont changer le corps de l'adolescent en lui faisant perdre les caractères de l'enfance.

Lorsque dans les Ecritures de l'antiquité on voulait indiquer qu'un homme était fort jeune dans la vie de l'humanité, on disait « qu'il était encore d'ivoire » (*eburneus*), c'est-à-dire blanc, délicat et glabre.

Cette idée, si conforme à la véritable évolution humaine, contredit celle d'une évolution animale. Rien dans cet homme-enfant ne ressemble au singe velu et grossier.

Etat mental des Primitifs.

Pendant la seconde enfance, c'est la sensibilité qui domine, et c'est l'époque du grand et facile développement des facultés mentales, facultés d'autant plus nettes, d'autant plus vives et

d'autant plus profondes qu'elles ne sont pas encore mêlées aux passions humaines.

Il est absurde de chercher chez les Primitifs — qui sont des enfants — tout ce qui provient de la sexualité de l'homme et de la perversion des idées primitives, qu'elle a engendrée, telles les superstitions des peuples dégénérés.

On a accusé les hommes de l'âge de pierre de porter des talismans et des amulettes parce qu'on a trouvé dans les grottes qu'ils occupaient des dents percées d'un trou pour être suspendues au cou. Or, quel rapport y a-t-il entre une dent ou un coquillage percés et portés par des enfants qui s'amusent, et les superstitions religieuses des peuplades en décadence finale ? Quelques-uns leur supposent des superstitions parce que les peuples en décadence en ont. D'autres, dans le but de défendre les croyances du spiritualisme moderne, nous disent : « Cette race a cru à une autre vie et le contenu des tombes semble prouver que, sur les bords de la Vézère et de la Somme, on comptait sur les prairies bienheureuses. » (De Quatrefages, *L'Espèce humaine*).

Or il n'y avait alors ni prévision de la mort, ni rites funéraires par conséquent.

Cette façon d'écrire l'histoire préhistorique est aussi peu raisonnée qu'est peu raisonnée la science des anthropologistes qui mettent les caractères de décadence, tel le front fuyant des dégénérés, chez les enfants dont le front est proéminent parce qu'ils ne sont pas entrés dans l'âge des passions humaines.

Relations sociales.

Les mœurs pacifiques et affectueuses de l'enfance ne révèlent rien de la bestialité du singe adulte (qui à l'époque actuelle est lui-même dégénéré).

Les primitifs enfants avaient l'activité de leur âge, mais ils ne savaient pas encore attraper les oiseaux, ils ne savaient pas pêcher et ne se nourrissaient pas encore de la chair des grands animaux (1).

(1) Ovide, dans ses *Métamorphoses*, dit (L. XV-II, p.369) : « Dans ces temps antiques appelés l'Age d'or, l'homme se contentait du fruit des arbres et des plantes nées du sein de la terre. Le sang ne souilla pas sa bouche : alors l'oiseau pouvait sans danger agiter ses ailes dans les airs et le lièvre errer sans crainte dans les campagnes. Alors le poisson n'allait pas, victime de sa crédulité, se prendre au perfide hameçon. Nulle part des pièges tendus, nulle part la fraude à craindre, partout une paix profonde. »

Ils avaient des résidences fixes, où ils revenaient après leurs excursions dans le voisinage (et où on a trouvé des squelettes, mais ce n'était pas pour cela des sépultures).

Il n'y avait pas encore dans les groupes de distinction de sexes, donnant aux femmes d'autres occupations qu'aux hommes, la maternité n'ayant pas encore fait son apparition ; on travaillait en commun, on jouait en commun ; l'autoritarisme de l'homme n'existait pas encore dans cette société où l'on vivait comme des frères.

* * *

Si nous résumons l'état mental des Primitifs, nous voyons qu'au point de départ de la mentalité humaine il n'existe ni surnaturel, ni merveilleux, ni préjugés, ce qui suppose des jugements antérieurs déformés. La Nature seule dans sa simplicité s'impose à l'esprit et fait naître l'étude attentive des phénomènes qui se produisent.

C'est la science en germe avec la vérité partout.

Le mensonge avec tout son cortège de maux n'apparaîtra que dans les époques postérieures.

QUATRIÈME ÉPOQUE

ADOLESCENCE DE L'HUMANITÉ

Nous entrons dans la vie sexuelle. C'est en partie double que nous allons avoir, à l'avenir, à faire l'histoire de l'Humanité, puisque, à partir de ce moment de son évolution, l'être humain va se manifester différemment dans ses deux entités.

Nous allons voir se dérouler devant nous les temps appelés « *l'Age d'or* », que nous ne connaissons qu'en cherchant à les apercevoir à travers les traditions, les légendes, les mythes, seules sources réelles de la primitive histoire.

Plusieurs peuples différents ont écrit, dans des langues différentes, l'histoire de l'humanité primitive. Nous n'avons, pour la restituer, qu'à suivre leurs écrits qui nous montrent la formation primitive de la Terre, l'apparition et l'évolution des êtres organisés et l'histoire des premières races humaines ; tous nous parlent de la déchéance de l'homme liée à sa sexualité et nous montrent, à partir de « *la chute* », une lutte de sexes qui éclate et dans laquelle la Femme finit par être vaincue. Et, chose curieuse, c'est à partir de cette victoire de l'homme que commence, pour les historiens, l'HISTOIRE. C'est après que les faits les plus importants de la vie humaine se sont déjà passés, qu'on nous parle d'*Origines*, comme si la vie sociale des peuples était compréhensible sans l'histoire du développement primitif qui explique les causes premières de tous les effets survenus dans la suite.

La science de l'histoire a une plus haute mission.

Elle doit ramener aux causes fondamentales, aux idées originaires, les croyances, les symboles, les mythes et les rites de tous les peuples. Et elle ne peut le faire que si elle connaît le système du Monde, c'est-à-dire le commencement et la fin de la planète que nous occupons, — et l'origine des êtres organisés, c'est-à-dire le commencement et la fin de l'homme. Sans cette connaissance,

il est impossible de comprendre les croyances qui ont été la base des théologies et le fondement des cultes.

* * *

En montrant l'identité fondamentale de toutes les races primitives, nous allons démontrer la similitude de développement de toute l'humanité, l'unité dans l'évolution.

Puisque la nature humaine est partout la même, puisqu'elle est soumise aux mêmes lois physiologiques et psychiques, il faut qu'elle traverse les mêmes phases de l'évolution mentale et arrive aux mêmes fins, après avoir passé par les mêmes luttes.

En considérant ce que les mythes contiennent de vérité morale et de vérité historique, nous arrivons à conclure que tous les peuples de la Terre sont reliés par les instincts les plus profonds de l'être.

Pour refaire cette histoire éloignée, nous allons continuer à employer la méthode qui ne trompe pas, celle qui consiste à rapprocher le développement ontogénique du développement phylogénique. Cette méthode jette sur les textes qui ont été conservés une lumière nouvelle. Elle nous aide à en comprendre les altérations, elle nous montre, sous un aspect imprévu, des choses que l'on avait obscurcies à dessein, elle rend leurs véritables proportions aux choses exagérées et, enfin, met en relief des faits importants auxquels on n'avait pas fait attention.

* * *

Nous avons donc plusieurs moyens de reconstituer ce passé lointain, ce passé qui se perd dans la mystérieuse nuit des temps.

Nous pouvons l'étudier dans l'évolution ontogénique, c'est-à-dire en suivant le développement anatomique, physiologique, psychique et moral de l'enfant ; nous pouvons l'étudier en cherchant dans le passé, en feuilletant l'histoire, en soulevant le voile allégorique des mythes de l'antiquité. Mais ce dernier moyen — qui semble cependant le plus facile — n'a jamais donné un résultat complet, parce que toutes les sources historiques très anciennes sont plus ou moins altérées.

Une grande cause d'erreur vient surtout de ce que l'on a pris l'habitude d'écrire l'histoire en mettant dans le passé les

croyances, les mœurs, les institutions, les passions de l'époque à laquelle on appartient. L'historien est dominé, à son insu, par les idées de son temps et par celles de son âge. L'erreur vient aussi de ce que les hommes qui écrivent altèrent le rôle de la Femme, autant parce qu'ils ne le comprennent pas, que parce qu'ils croient avoir un intérêt à l'effacer.

Rétablissons la Vérité et montrons, telle qu'elle a été, l'évolution des idées, des mœurs et des institutions, et aussi celle des luttes de sexes.

Expérience confirmative.

Supposons que nous prenions deux enfants, une jeune fille et un jeune garçon, et que nous les mettions dans une île déserte, livrés à la Nature ; ils referont l'évolution primitive en vertu de deux lois :

1° La persistance des lois physiologiques qui leur fait refaire ce que leurs ancêtres ont fait avant eux, étant doués des mêmes organes, soumis aux mêmes fonctions.

2° L'atavisme, ce singulier héritage mental qui nous oblige, même en dehors des causes actuelles, à refaire ce que nos ancêtres ont fait.

« L'imagination individuelle des enfants, chez les nations les plus avancées, offre encore le tableau fidèle de l'imagination générale des peuples à l'aurore de leur civilisation. Mais il ne faut pas confondre le printemps de la vie et l'automne, l'enfance et la vieillesse, quoiqu'on y trouve des caractères communs ». (Fabre d'Olivet, *L'Etat social de l'homme*, tome I, p. 151).

Il est bien entendu que nous devons supposer nos deux adolescents élevés loin des préjugés qui auraient pu modifier leur nature. En observant nos enfants actuels, nous tiendrons compte aussi de certaines altérations des idées, produites par un atavisme postérieur à l'âge réel qu'ils traversent, lequel, en vertu de la rapidité de l'évolution ontogénique, empiète quelquefois d'un âge sur l'autre et se précipite, pour ainsi dire, dans la vie qui recommence.

Cette cause d'erreur mentionnée, il nous reste deux êtres tels que la Nature les a faits. Voyons ce qu'ils vont faire en vertu des lois physiologiques et psychiques qui les régissent.

L'Age critique de la sexualité.

C'est dans les lois qui régissent la vie de nos adolescents que nous devons chercher la cause première des faits que la tradition et l'histoire nous ont relatés. Si nous étudions le début de la physiologie et de la psychologie sexuelles, nous remarquons tout de suite combien leurs effets sont différents dans les deux sexes.

Comme cette histoire du sexualisme est au début de toutes les Ecritures sacrées de l'antiquité, nous devons nous y arrêter afin que l'on comprenne bien sur quelles bases s'est appuyée la RELIGION NATURELLE qui a été la première forme du gouvernement des hommes. Là est le grand fait de l'histoire humaine : l'origine et l'évolution de la vie sexuelle.

* * *

Les deux sexes sont inversement polarisés.

La circulation sanguine et nerveuse, qui résume toute la physiologie humaine, s'accomplissent inversement chez le mâle et chez la femelle. De là toutes les différences de leur organisation.

Il nous est impossible de développer ici cette grave question ; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la brochure que nous avons publiée sur ce sujet : *La loi des sexes*.

Résumons-la cependant :

Les êtres vivants naissent tous en apportant à la vie deux éléments : l'élément nerveux qui a une valeur immense, puisqu'il est le principe même de la vie ; l'élément sanguin qui n'a qu'un rôle matériel, l'édification du corps.

Si ces deux éléments constituent la richesse biologique, ils le font comme l'or et le cuivre constituent la richesse économique, c'est-à-dire en ayant une valeur différente.

Or, la loi des sexes veut que chacun garde en réserve un de ces deux éléments et donne l'autre à la génération.

Le sexe mâle garde en réserve l'élément sanguin et dépense l'élément nerveux. Le sexe femelle garde l'élément nerveux et dépense l'élément sanguin.

Il existe une polarité sexuelle en vertu de laquelle l'élément gardé tend à se déposer dans la moitié supérieure du corps, alors que l'élément dépensé se dirige vers la moitié inférieure pour être livré à sa destination génitale.

Nous avons donc tous deux vies : la vie gardée et la vie dépensée.

Ce sont les conséquences de ces deux vies que l'histoire va nous révéler.

La Femme primitive.

Chez la fille primitive qui devint femme, de grands changements se produisirent.

Elle embellit en perdant les caractères de l'enfance, elle s'affina, pour ainsi dire, devint supérieure à ce qu'elle avait été, prit des caractères de spiritualité et de pureté dont le symbolisme, plus tard, dota l'ange, cette figure allégorique inventée pour la représenter.

« Que de choses je pourrais dire sur le réveil de la Femme, dit Flammarton, de la femme qui, advenue plus tard que l'homme à la vie animale, y apportait une sensibilité plus exquise, plus longuement élaborée, plus raffinée, des organes plus achevés, une vue plus perçante, une voix plus vibrante, des tissus plus souples, des formes mieux modelées ».

La fillette actuelle, qui devient femme, embellit aussi, son exubérante chevelure révèle extérieurement l'activité nerveuse qui règne dans la partie supérieure de son corps, faisant monter l'influx nerveux qui augmente sa masse médullaire cérébrale. Sa bruyante gaieté trahit le bonheur intime que lui donne la plénitude de vie qui s'affirme en elle ; elle devient altruiste, elle aime la vie dans les autres comme elle l'aime en elle, elle aspire à épandre ses sentiments, cherche des amitiés profondes. Sa jeunesse est une floraison naturelle qui fait éclore toutes les sensibilités ; son caractère se forme et s'affermir, sa raison droite s'affirme. Elle n'aurait nulle timidité, nulle pudeur, si on ne lui imposait une réserve qui n'est pas en elle, que son atavisme lointain ne lui impose pas, car elle n'est pas avertie, par la voix secrète de la conscience, qu'il y ait en elle quelque chose à cacher, son instinct, au contraire, lui dit qu'elle est pure. Et n'est-ce pas la voix de cet instinct qui est la cause de l'horreur qu'inspire à nos petites filles la confession, cet aveu forcé de fautes qu'elles sentent ne pas être en elles ?

Ce chapitre tient une grande place dans l'histoire des sociétés primitives. De bonne heure, la Femme sut que la bonne Nature l'avait traitée en privilégiée, et que les conditions physiologiques

qu'elle lui imposait avaient d'heureuses conséquences pour elle, la grandissaient en intelligence, rehaussaient sa beauté. Et c'est dans ces lois psychiques que nous trouvons l'origine du dogme de « *la Femme immaculée* » qui régna partout.

Michelet dit : « La charmante et terrible puissance qui se révèle chez la Femme, après l'amour, lui donne les sept esprits (les sept vertus de l'Avesta). Les sept dieux de Syrie sont nés du Dieu-désir. Les sept esprits sont : la science, la bonté, la pureté, la vaillance, la douceur libérale, le génie de la vie productive, l'esprit vivificateur. La merveille, c'est que, réellement, en sept nuits elle a grandi d'une façon surnaturelle. Elle est noble et fière, elle est Reine. Il est étonné d'elle, il en a presque peur tant elle est imposante et belle ». (*La Bible de l'Humanité*).

« Elle a de l'ange et de la bête, mais elle garde, après l'amour, ce qu'elle avait de céleste et n'a plus ce qu'elle avait de bestial ». (Michelet).

Quand on ne connaît pas l'histoire physiologique des sexes, il est impossible de comprendre la signification des religions primitives, tout entières édifiées sur cette base. C'est la clef des mystères et c'est aussi la cause des luttes terribles dirigées contre les Femmes.

L'Homme primitif.

Chez le jeune homme, les changements qui surviennent par suite de son entrée dans la vie sexuelle sont tout différents. En perdant les caractères de l'enfance, il enlaidit, devient velu, sa force musculaire augmente ; la bête humaine s'introduit en lui, lentement (brutalement, brusquement, quelquefois, chez les descendants des anciennes races qui se précipitent dans l'évolution et en récapitulent les phases en peu de temps), elle le transforme, imprime sur son visage sa lourde empreinte bestiale, l'intimide, l'effraie... il voudrait la fuir, se sauver de lui-même pour ne pas vivre avec cet hôte gênant, il a honte de cet état nouveau. C'est chez lui que naît la pudeur, c'est lui qui voudrait se cacher. Car c'est chez lui qu'il y a pour passer de l'enfance à l'adolescence une révolution mentale, une crise intellectuelle et morale, une conversion accompagnée d'un changement du regard.

L'apparition de la barbe lui fait perdre sa beauté enfantine, sa voix devient grave et sourde, ces changements le troublent profondément. Il devient timide en face de la Femme et cherche

à dissimuler ses caractères sexuels. C'est lui qui invente le vêtement, et nous verrons chez certains peuples primitifs les hommes se voiler la partie inférieure du visage pour cacher la barbe naissante.

Si nous cherchons quels changements se produisent dans son caractère à la suite de ces modifications physiques, nous constatons que le jeune garçon subit les premières atteintes de la perversion quand il devient homme.

Quand nous l'observons dans la société des autres enfants, dans la vie de collège, par exemple, nous le voyons déjà occupé à faire souffrir ses petits camarades comme plus tard, dans la société, il cherchera à vexer, à duper ses semblables. Un autre garçon est pour lui un petit ennemi d'abord, le premier sentiment qu'il éprouve en le voyant est mauvais, il lui témoigne de la défiance, de la haine, il ne s'adoucit que s'il peut en faire le complice de ses gamineries, de ses turpitudes, de ses vices naissants. Si c'est un être faible, il se montre déjà lâche vis-à-vis de lui, il a une férocité native qui demande une proie, l'antagonisme, l'opposition semblent être, chez l'être mâle, un mouvement spontané. Ce sentiment apparaît avec ses premières manifestations sexuelles. Il devient destructeur, il mutile les plantes, tue les insectes, torture s'il le peut les animaux ; ses jeux sont cruels, il tue les mouches en attendant qu'il puisse tuer de grands animaux, qu'il puisse tuer des hommes ; il martyrise des papillons, des hannetons, tous les insectes, et ainsi s'habitue peu à peu à la souffrance des autres, et y prend plaisir. Les plus forts d'entre les garçons torturent les plus faibles, ceux qui sont doux et inoffensifs, et ils appellent cela un jeu.

Le fameux mot de Hobbes est l'expression de la vérité : « L'homme est un loup pour ses semblables ».

Si nous suivons l'enfant jusqu'à l'adolescent, si nous observons attentivement les phases de la crise qu'il traverse, nous voyons que l'amour physique qui s'est révélé à lui, qui l'a séduit, dominé, a fait en lui son œuvre bestiale. Pendant qu'il se travaille en silence, il devient sombre, misanthrope, en même temps paresseux, malpropre, la coordination des idées l'abandonne, il devient incohérent dans sa conduite comme dans son esprit, il voit faux, ce qui l'amène à mentir. Mais il devient fort, c'est-à-dire brutal, il aime le pugilat, et ses relations avec les autres garçons de son âge sont surtout des luttes.

Différences sexuelles.

C'est de 12 à 15 ans que les différences sexuelles commencent ; elles sont peu sensibles d'abord, mais s'accroîtront et seront déjà bien tranchées de 16 à 18 ans.

Déjà nos deux enfants, devenus deux adolescents, se sont séparés l'un de l'autre et marchent dans des voies divergentes. La sensibilité qui a augmenté rapidement chez la jeune fille a développé son esprit. Chez le jeune homme, la sensibilité s'est déviée, elle est devenue sexuelle, elle a abandonné le cerveau pour descendre dans la partie antérieure du corps que le symbolisme représentera plus tard par *le cœur*.

Il en résulte que la jeune fille marche plus vite que lui dans l'évolution mentale.

« Femme, vous offrez les charmes de l'adolescence à l'époque où l'homme n'est encore qu'un enfant et vos tendres regards trahissent déjà les émotions de votre âme quand il ignore leur existence ». (Fabre d'Olivet, *Etat social*, p. 110).

Dans la vie actuelle, nous trouvons la Femme aussi avancée à 15 ans que l'homme à 20. Il ralentit sa marche en raison de la perte nerveuse que la sexualité lui occasionne. Mais s'il marche plus lentement dans l'évolution intellectuelle, il marche plus vite dans l'évolution matérielle, car, si son esprit est moindre, son corps est plus grand, ses muscles se développent, sa force augmente.

Premières relations intersexuelles chez les Primitifs.

L'amour naissant pousse l'un vers l'autre ces deux adolescents. Une mystérieuse attirance les rapproche, ils se cherchent et facilement se trouvent dans la solitude des bois, dans le silence des soirs d'été, dans la vie en commun des cavernes. C'est dans ce décor magique de la grande Nature, encore vierge, que se déroule le prélude du grand drame humain. Leurs premières tendresses, leurs premières caresses font naître un charme qu'ils veulent exprimer, leurs regards seuls ont trahi jusque là le trouble naissant de leur cœur, mais bientôt ils vont créer un langage sentimental, qui, avant ce moment, n'eût pas eu d'objet. L'expression d'un sentiment nouveau naît du sentiment même. Ils veulent se communiquer leurs premiers désirs, ils commencent à rêver un inconnu encore irréalisé. Cependant, l'amour est un grand maître qui leur indiquera les voies... Ils essayent des frôle-

ments d'épiderme, des serremments de mains, des effleurements de joues, ils arrivent ainsi à trouver le baiser, y reviennent et s'attardent en cette ineffable communion des lèvres. Ces moments de premiers bonheurs, fugitifs dans la vie actuelle, où tout se précipite, furent longs dans la vie ancestrale. Cette découverte d'une volupté naissante dut les absorber, les dominer. Ce dut être la grande, l'unique pensée du moment. Tout le reste devait disparaître devant l'extase de l'amour, leur seul désir devait être de s'y plonger, de s'y attarder. Ils étaient au début d'un *jour nouveau* et allaient marcher en aveugles dans cette dangereuse voie ouverte devant eux. Enfin, de tâtonnements en tâtonnements, ils allaient arriver au moment suprême de l'union... suivi de sa terrible réaction.

Mais avant de nous occuper des troubles que cela apportera dans leur vie, jusque là calme et heureuse, nous avons à étudier l'histoire des temps qui furent l'époque des premières amours phylogéniques.

C'est cette époque que l'histoire appelle *l'Age d'or*.

Inventions. Découvertes. Industrie de cette époque.

C'est pendant cette brillante époque de la jeunesse humaine qu'un grand essor dans toutes les directions fit surgir des industries nouvelles et des inventions remarquables.

Le grand mouvement intellectuel inspiré par les Femmes eut comme complément un grand mouvement industriel produit par les hommes.

Les deux sexes occupent encore, à ce stade de l'histoire, leur rôle respectif, — celui que la nature leur a assigné. La Femme a l'initiative en tout, l'Homme a l'action, le travail, et il fait de grandes choses, son intelligence n'est pas encore affaiblie par les passions, il est à l'aurore des déchéances, mais n'en subit pas encore les tares.

Dans les traditions de l'Europe Occidentale, on regarde les pointes de flèches en pierre de l'époque de la pierre taillée, comme des *flèches de fée*. C'est donc la fée (la Femme) qui aurait eu la première idée de tailler la pierre ? Et John Lubbock dit dans *L'Homme Préhistorique* (page 449) : « Les objets tranchants que l'on rencontre en si grande abondance et que l'on suppose avoir eu le même emploi que nos armes modernes, étaient certainement

des objets servant à des usages agraires ou domestiques, ils sont adaptés à la petite main des femmes et on en trouve dans leur tombeau comme des objets leur ayant appartenu. »

On trouve encore à cette époque des instruments en pierre, des haches, des pointes de lances, des flèches, des marteaux, des couteaux, des scies, des polissoirs. On trouve des aiguilles en corne et en os, à un trou et à deux trous, des lissiers, des poinçons, des ciseaux. On inventa aussi des instruments aratoires et des ustensiles de cuisine. Tout cela prouve la grande activité de cette jeunesse primitive pour qui le travail est un plaisir, non une peine.

Enfin on construit des abris fixes, — premier mot de l'art si perfectionné de faire des habitations.

Origine des Constructions.

Les premiers essais de construction de la jeune humanité ont été retrouvés partout. Ce sont les *Dolmens* (chambres de pierre) et les *Menhirs*, monolithes enfoncés en terre isolément, en allées ou en cercles, de dimensions parfois colossales.

La destination des Dolmens et des Menhirs de l'époque néolithique a beaucoup préoccupé les savants, qui cherchent toujours dans l'humanité jeune des causes semblables à celles qui font agir l'humanité vieille. Pour retrouver la signification des choses matérielles, comme pour comprendre le sens des symboles, il faut apprendre à contempler le monde avec la naïveté de l'enfance et l'esprit de la jeunesse. On comprendra alors que les dolmens n'ont aucun rapport avec les sépultures, attendu que la jeunesse pense à la vie, non à la mort qui, nous l'avons vu, était un phénomène nouveau pour cette jeunesse primitive.

Si les dolmens sont enfoncés dans le sol, ce ne fut pas pour y cacher les défunts, comme le font les modernes, c'est parce que la terre s'est élevée depuis qu'ils ont été construits ; ils étaient d'abord sur le sol, et non sous le sol, et les tumulus qui les recouvrent sont d'origine postérieure. La profondeur de leur enfouissement peut donner des indications sur la date de leur édification si l'on arrive à calculer de combien la terre s'élève dans un temps donné.

On dit que le Men-hir druidique vient de Man-herr (homme-seigneur) et le Dolmen de Doll-man (homme Seigneuresse), indi-

cation précieuse qui nous fait comprendre que les uns étaient destinés aux hommes et les autres aux femmes (1).

En effet, les dolmens qui sont composés d'une ou de plusieurs chambres, généralement précédées d'un vestibule ou d'un couloir d'accès, sont la première ébauche des maisons et ont certainement été édifiés pour abriter la première famille, — la Femme et l'enfant —. C'est le premier nid de l'humanité, le nid de pierre, le Mégalithe. Sur les parois intérieures, on a trouvé de naïfs et bizarres dessins.

Non seulement la femme s'abrite, et abrite avec elle ses petits, mais elle cherche à les protéger contre les dangers du dehors. C'est pour cela que souvent les dolmens sont précédés d'une allée couverte, une sorte de galerie d'une certaine étendue.

Le dolmen de Mané-Croch, près du village de Cracuno, en Bretagne, avait quatre chambres.

Dans le même village de Cracuno se trouve un superbe dolmen dont l'une des pierres supérieures a six mètres de long sur cinq de large et un mètre cinquante d'épaisseur au centre ; cette pierre repose sur onze dalles debout et la hauteur sous voûte est d'un mètre quatre-vingts centimètres. Le tumulus de Rondossée contient trois dolmens avec leurs allées couvertes. L'un d'eux contient une petite chambre supplémentaire. Quant aux menhirs destinés aux hommes, ce n'est qu'une pierre levée derrière laquelle ils s'abritaient ou se cachaient, c'est là que se pratiquait l'*eummaïra*. Dans les menhirs perforés de l'île de Chypre, on avait pratiqué des ouvertures par lesquelles on voyait venir de loin les témoins gênants. L'un d'eux avait deux mètres dix centimètres de hauteur sur 70 centimètres de largeur.

On en a trouvé sur lesquels était représentée une main, ce qui les faisait appeler *iad*, et, au lieu d'y voir une indécente représentation qui joue un grand rôle dans le symbolisme antique, les savants modernes, aussi naïfs que prudes, ont vu dans les pierres un cippe dressé à la mémoire d'un fait.

Les menhirs sont tantôt isolés, tantôt réunis en nombre plus ou moins considérable. Ce qui indique bien l'instinct de l'homme qui, d'abord, fait sa vie seul, puis peu à peu se réunit à ses frères en humanité pour évoluer ensemble vers un avenir confus.

On a trouvé aussi des *cromlechs*, qui sont des enceintes compo-

(1) Menhir a formé minaret.

sées de blocs décrivant des figures variées, des cercles, des ovales, des carrés, des rectangles, circonscrivant des espaces enclavés dans ces espèces de barrières, qui semblent être les terrains que les hommes ou les femmes se réservaient et dans lesquels sans doute ils ne laissaient pas pénétrer l'autre sexe. Les deux sexes ont eu dès la jeunesse une tendance à se séparer.

Cependant, les impulsions sentimentales les réunissaient. Alors ils se cherchaient, erraient ensemble loin des autres et finalement allaient s'abriter dans des lieux écartés. Ce sont ces endroits qui furent plus tard appelés des « Lieux secrets » ou « Lieux saints ».

On a trouvé des *Mounds*, tertres élevés que l'on suppose avoir été destinés aux « sacrifices » (Unions).

C'était l'époque où de magnifiques adolescents cherchaient à dépenser le trop-plein de leur force. Mais ils avaient encore la franchise, la spontanéité, la confiance que donnent l'inexpérience et l'amour naissant.

CHAPITRE II

LA RELIGION

SON ORIGINE. — THÉOGONIE ET THÉOSOPHIE. — LA DÉESSE VIVANTE, SEULE DIVINITÉ PRIMITIVE DANS LA RELIGION NATURELLE, QUI EST UNIVERSELLE. — LE PREMIER CULTE. — ADORATION. — PRIÈRE. — OFFRANDE. — COMMUNION. — ORIGINE NATURELLE DU SENTIMENT RELIGIEUX DANS LE CŒUR DE L'HOMME. — LA PREMIÈRE MORALE. — PAS DE SURNATUREL.

« Au xx^e siècle, quelque disciple plus instruit et plus apte sera peut-être envoyé pour donner les preuves finales et irréfutables qu'il existe une science appelée *Gupta-Vidyâ*, et que la somme de toutes les religions et philosophies actuellement connues, oubliées ou perdues pendant les âges de l'humanité, est enfin retrouvée. »

H. P. BLAVATSKY, *Doct. Sec.*, T. I, p. 26.

« Ayez une âme d'enfant et la Nature vous dira ses secrets. »

Origine de la Religion.

■ Faire l'histoire des religions et des systèmes philosophiques qui ont surgi autour d'elles, c'est faire l'histoire de la psychologie humaine.

L'évolution religieuse, c'est l'évolution psychique de l'homme déroulée à travers les siècles. Elle répond à des lois aussi certaines que celles qui régissent les phénomènes physiques et les phénomènes biologiques.

L'état psychique de l'homme jeune a eu comme résultat de faire naître la manifestation sentimentale, qui dure depuis les temps les plus reculés, qui durera éternellement, et qu'on appelle, dans les temps modernes, *la Religion*.

Nous allons donc montrer ce que fut, au début, le sentiment religieux, et nous allons tout dire, rompant avec l'usage qui veut qu'on laisse dans l'ombre certaines questions qu'on a cru, jusqu'ici, devoir couvrir d'un voile épais. Il est temps de nous débarrasser des vieux préjugés qui protégeaient l'erreur et le mensonge, et renversant les hypocrites dictons, nous allons prouver que *toute Vérité est bonne à dire*.

Etat psychique des primitifs adolescents.

La crise de l'adolescence, rapide dans la vie actuelle, eut une longue durée dans l'évolution de la primitive humanité. A partir de ce moment, des différences considérables se produisirent entre la vie psychique et mentale de la jeune fille et celle du jeune homme.

Chez lui, l'amour fait naître l'imagination, la poésie, qui réapparaissent à l'âge correspondant chez nos adolescents.

« Il se trouve dans les trois quarts des hommes un poète qui meurt jeune », a dit Sainte-Beuve.

Dans l'enthousiasme des premiers élans, des premiers désirs, il soupire, il chante, il exhale son âme aimante et joyeuse, sans entraves sociales, sans atavisme générateur d'une timidité annihilante, sans ennemis encore, il marche en avant dans ses passions naissantes sans savoir où elles le mènent, sans crainte d'un danger inconnu. L'enthousiasme poétique de la jeunesse le saisit tout entier. C'est le premier éveil des sentiments qui vont envahir le cœur de l'homme et bientôt jaillir comme un fleuve impétueux. Pendant que la jeune fille grandissait en beauté, en esprit, elle prenait aux yeux de l'adolescent primitif un prestige infini. Il voyait en elle un Être très supérieur à lui, un Être bien au-dessus de la nature masculine plus grossière. Elle était donc *sur-naturelle* à lui. Le sur-humain, c'est le féminin.

Il l'adorait, il l'admirait, un immense désir de se rapprocher d'elle le tourmentait, il lui semblait que près d'elle sa vie s'intensifiait, qu'aimé d'elle il allait oublier sa première honte sexuelle qui allait faire place à un sentiment de triomphe.

C'est ainsi que l'homme adolescent et la belle jeune fille vivaient au sein de la grande Nature, essayant le premier bégaïement d'amour et établissant entre eux le lien sacré qui devait les unir.

La jeune fille était resplendissante de grâce et de beauté, telles nos adolescentes modernes qui repassent par ce stade de la vie ancestrale. Elle entrait en possession d'une intelligence lucide, d'un esprit élevé ; la Nature la captivait, elle l'observait, son intuition féminine lui en faisait découvrir les lois, elle se perdait en contemplations célestes dans les belles nuits étoilées, elle arrivait à connaître le ciel et à comprendre le principe des forces universelles qui régissent les mondes.... Alors, dans les conversations du soir, elle versait dans l'esprit du jeune homme cette première science, en même temps qu'elle faisait naître en son cœur les premiers bonheurs.

Lui l'écoutait, il l'admirait, il l'adorait. Elle était SA DÉESSE.

Elle fut la première forme de la suprématie intellectuelle et morale qui apparut à l'adolescent.

C'est pour cela que l'homme porte gravé au plus profond de son cœur l'empreinte féminine, — empreinte spirituelle, parce que la première femme qui a éclairé sa pensée ne représentait pas le sexe, mais l'esprit.

Sa pureté lui inspirait cette crainte respectueuse que résume le mot *red-l'gio* et qui devint le respect divin ; sa gloire l'éblouissait, il la voyait bien haut et, soumis, il écoutait attentif son enseignement.

Les révoltes de l'orgueil mâle n'étaient pas encore nées, pas non plus ses jalousies. Dans son esprit, encore droit, avec son imagination qui commençait à s'exalter, il rendait hommage à celle qui était sa directrice spirituelle, sa maîtresse suprême.

Cet hommage fut le premier de tous les cultes, il est à l'origine de la Religion ; bien plus, il en est le fonds. La religiosité naît avec la sexualité, mais elle se manifeste différemment dans chaque sexe.

Pour la femme, c'est une aspiration vers les hautes régions célestes où règne notre Principe de Vie en puissance dans les astres incandescents. C'est en même temps une aspiration vers le même principe de vie qui rayonne dans l'homme (1).

(1) L'amour de la femme ne ressemble en rien à l'amour de l'homme. Il se produit, chez elle, deux ordres de phénomènes différents. C'est, d'abord, l'attraction sexuelle provenant de la tension de l'élément sanguin vers le principe nerveux qui rayonne chez l'homme, qui rayonne comme la radiation solaire rayonne vers la terre. Mais cette attraction ne mérite pas le nom d'*amour* ; c'est un phénomène purement physique.

Les facultés sensitives de la femme, celles qui *aiment* réellement, qui sentent et

Pour la jeune fille, l'homme jeune est un rayon de soleil. Et ceci n'est pas seulement une figure, c'est un fait réel, puisque c'est l'élément de vie, l'Oxygène radiant, qui rayonne par les fibres nerveuses de l'homme, et qui est projeté par lui, en avant, vers la femme.

Dangereux rapprochement qui sera, plus tard, le premier mot du renversement des attributs sexuels.

Pour l'homme, le sentiment religieux est une aspiration vers le psychisme féminin. Aussi nous allons voir que ce qu'on appelle, dans les temps modernes, *la Religion*, est une manifestation compliquée dans laquelle on retrouve les deux psychismes masculin et féminin, qui se manifestèrent dès les temps primitifs : le psychisme féminin qui élève l'esprit, et qui est devenu une glorification des forces cosmiques qui contiennent le Principe créateur de notre vie ; le psychisme masculin devenu la soumission à une puissance morale supérieure à lui, devant laquelle il s'incline et qu'il adore, mais qu'il ne veut plus voir réalisée dans un être terrestre depuis que la jalousie est née en lui. Et comme il confond, dans le mélange de son atavisme maternel et paternel, ces deux manifestations, la religion est devenue, pour lui, quelque chose d'inextricable.

La femme de ces temps lointains chante des hymnes spontanés et inconscients, elle exhale son bonheur de vivre, d'être ce qu'elle est, l'Etre des Etres, d'avoir en elle toutes les béatitudes. Dans ces premiers chants, elle admire la grande Nature, elle n'adresse pas de prières, elle n'a rien à demander, elle a tout reçu, son chant est l'expression de son allégresse.

Si la poésie sacrée est pleine de l'exaltation de l'âme féminine, l'histoire humaine est pleine de l'aspiration de l'homme vers la Déesse vivante, puissance morale, avec une intelligence sûre

qui jugent, restent confinées dans le cerveau, c'est par le cerveau que la femme aime et non par le cœur (en prenant le mot cœur comme une figure représentant le grand sympathique).

L'amour cérébral de la femme n'aspire pas au rapprochement des sexes, comme cela arrive chez l'homme. Ses aspirations sont d'un ordre tout différent ; c'est le besoin de s'élever par la pensée vers les choses abstraites, d'amener un autre esprit à la contemplation de la nature, du ciel étoilé par exemple, et cela dans une étreinte qui ne comprend que la moitié supérieure du corps.

Une description de l'amour, faite dans le *Banquet* de Platon, est la peinture de l'amour féminin. Cette description est du reste mise dans la bouche d'une femme, Diotime.

d'elle-même et dont on peut observer l'action tutélaire à travers la marche évolutive de l'humanité. L'homme sent, malgré lui, une main toute-puissante qui le meut, et il l'appelle Providence (1), ne sachant pas — ou ne voulant plus savoir — que cette action bienfaisante, c'est la manifestation de l'esprit féminin.

L'homme sent que la Nature eût été injuste si elle l'eût laissé livré à son propre sort, et il se rattache à cette puissance *sur-naturelle*, c'est-à-dire *sur-masculine*, de laquelle il attend la direction qu'il ne sait pas se donner lui-même : il sent qu'il y a, au sommet de l'humanité, une *Divinité* chargée de l'éclairer et de le diriger, une éternelle raison qui gouverne le monde.

Théogonie.

La première forme religieuse est théogonique ou théogénique. Elle place au sommet de l'échelle des êtres la Déesse personnifiant le génie féminin.

Ce besoin d'« adorer » la Femme est si fort chez l'Homme jeune que toutes les tentatives faites pour instituer des religions basées sur le culte du mâle ont échoué, elles ne sont arrivées qu'à supprimer la « Religion », mettant à sa place des règlements, des pratiques dénuées de tout idéal et souvent de toute morale.

« L'arrière-fond de toute religion est un état moral, que nous pouvons retrouver en nous à un moment donné », dit Paul Bourget. En effet, cet arrière-fond, qui n'est autre chose que l'atavisme, fait que toujours la Femme est divinisée par les poètes, qu'elle trouble les cœurs par un regard, les rend fiers par un sourire ; elle guide les consciences, elle élève les intelligences.

M. Flammarion, parlant d'elle avec sa poésie habituelle, dit : « Parfum des fleurs, brises du soir, rayons silencieux du ciel étoilé, ravissement des paysages aux vives couleurs, azur brillant des cieux, harmonies de la terre, dans votre fugitive légèreté, dans vos magnificences éthérées, vous êtes loin d'atteindre l'idéale perfection de l'esthétique féminine, de la beauté terrestre par excellence.

« Elle trône au-dessus de vous, souveraine toute-puissante.

(1) De *pro-videre* prévoir, d'où pourvoir. Puissance qui prévoit et qui *pourvoit*, qui pense pour lui, qui le dirige en ses actions, et fait le *Bien* à son insu.

Elle trône au-dessus de l'homme dont elle semble parfois dédaigner l'encens ».

Impossible de comprendre l'origine de l'idée divine si l'on ne remonte à l'état d'âme de l'adolescent primitif qui, par sa poésie, a créé le germe du « Divin ». Impossible de suivre les phases de l'évolution de cette idée si l'on ne connaît bien l'évolution psychique de l'homme, qui change sa manière de penser d'âge en âge, tout en croyant sa mentalité immuable.

Dans les traditions très anciennes, la Femme est d'abord représentée comme un « Génie » tutélaire chargé de la direction des âmes, un « Ange gardien » veillant sur l'homme, une « Fée » bienfaisante accomplissant des actes remarquables, faisant des travaux merveilleux que l'homme ne saurait faire. Ces entités *sur-humaines* sont confidentes des cœurs auxiliaires de la vie.

On les appelle aussi des « Esprits », et on les représente par des têtes de jeunes filles, munies d'ailes et s'élevant dans le ciel, indiquant par là que l'« Esprit », chez la Femme, monte sans cesse et semble ainsi s'élever au-dessus de son corps matériel. C'est l'irradiation de l'influx nerveux qui s'échappe d'elle en rayonnant autour de sa tête, qui est ainsi représenté. On en fera plus tard le nimbe des saintes.

Ailleurs, Elles sont les « Muses » qui inspirent les hommes et qui représentent tous les aspects de l'esprit.

Partout la Femme primitive possède la beauté triomphante, la sérénité intérieure que donne le calme bienheureux dont on a fait l'emblème de la Vie paradisiaque. Le paradis, à cette époque, est sur la terre ; ses yeux s'élèvent vers le ciel, ils semblent chercher dans l'espace le principe cosmique qui anime la planète, la force qui régit le monde et engendre la vie, vers laquelle elle voudrait s'élever si elle pouvait se libérer du poids qui la cloue à la surface terrestre, puissance cosmique vers laquelle ses yeux sont attirés.

Cette aspiration féminine est à l'aurore des croyances de l'antiquité. C'est donc la Femme qui les a formulées. L'homme n'est pas contemplatif au début de la vie, comme la jeune fille.

Au moment où il vient de franchir la crise de l'adolescence, la Femme devient l'objet de son rêve, le besoin de sa vie. C'est d'elle qu'il s'occupe, non du ciel, c'est elle qu'il cherche, non les lois qui régissent la Nature. Son esprit a besoin d'elle, comme son corps, il la sent si supérieure à lui....

C'est cette Femme idéalisée par sa pensée, chantée par ses premiers accents lyriques, qui est sa première Divinité et restera toujours la seule réelle.

C'est donc dans la première jeunesse de l'humanité que prend naissance l'idée divine ; elle résulte de ce que l'homme jeune reconnaît, dans ce monde, une puissance spirituelle supérieure à lui, une puissance qui le domine, devant laquelle il s'incline, devant laquelle il s'agenouille, à laquelle il se soumet parce qu'il l'adore.

L'idée qu'un homme se fait de la Divinité a été étudiée psychologiquement. Il sent naître en son âme un mouvement de la sensibilité qui ne se confond avec aucun autre.

Ce sentiment, analysé par Spinoza, est double et se rapporte à l'idée que l'homme a d'une puissance étrangère et surnaturelle ou supérieure à sa nature à lui, et à l'idée de sa propre infériorité ; le sentiment qu'il éprouve à l'égard de cette puissance est l'adoration ou l'a crainte.

En vertu de l'exagération qu'il se plaît à mettre dans ses conceptions, il grandit d'âge en âge cet idéal de sa vie primitive, cette Divinité terrestre qui domine sa nature d'homme, mais qui n'est *surnaturelle* que parce qu'elle s'élève plus haut que lui. Ce qui ne veut pas dire que cette puissance étrangère et supérieure à la sienne soit, pour cela, une abstraction métaphysique extra-terrestre, ainsi que, plus tard, des imaginations égarées l'affirmeront.

Si nous faisons la part de l'exagération qui s'est toujours outrée de siècle en siècle, si nous revenons à l'origine des choses, nous trouvons que cette divinité de l'homme jeune, c'est bien réellement *la Femme*. La croyance à une multitude d'intelligences divines habitant la Terre a été générale au début de l'évolution sociale. Mais n'oublions pas que l'humanité a deux façons d'envisager le Principe suprême qui la domine, parce qu'elle est un dualisme qui a deux manifestations psychiques, l'être féminin qui regarde le Ciel, l'être masculin qui regarde la Terre.

Au début, ces deux conceptions sont séparées ; plus tard, on les confondra, et alors on rendra l'idée divine incompréhensible, on cherchera son origine dans les phénomènes physiques qui ont pu épouvanter les premiers hommes, alors que cette épouvante de l'inconnu est la caractéristique des dégénérés, — non des Primitifs.

La Divinité primitive chez les Hindous.

Si nous cherchons dans chaque pays comment fut représentée la Divinité dans le monde primitif, nous la trouvons toujours sous une forme qui symbolise la jeunesse féminine et l'esprit.

Les Femmes, dans l'ancien Véda, sont des sages qui travaillent à la formation du monde (monde matériel, monde spirituel). La Femme seule peut créer, elle seule enfante.

Un nom générique que toutes les mythologies ont conservé la désigne, c'est Hébé — qui se prononce aussi Hévé ou Héva. Chez les Hindous, en ajoutant devant ce nom l'article démonstratif D, on fait Dêvâ ou Dêvî ou Diva ou Dêvanî; plus tard, ce nom deviendra Daïva ou Dieva.

C'est cet ancien nom, qui a traversé les siècles et plusieurs religions pour arriver jusqu'à nous, qui est l'origine du mot « Dieu ». Longtemps il fut écrit Diev. C'est au moyen âge seulement que le V fut remplacé par un U et que l'on écrivit « Dieu ». Dêvâ a fait Dea, qui, masculinisé, est devenu Deo, Deus. Ce nom signifie au propre « la Dame », mais allégoriquement « la lumière », « l'esprit » (celle qui fait la lumière).

Dêvâ vient de *Div* (briller), c'est un être brillant, et longtemps on dira : « Dieu veut dire celui qui brille ». On mettait ce titre après les noms propres de femmes, on disait aussi Mahâ-Dêvî, grande Déesse.

Ce mot se retrouve dans certaines langues européennes ; ainsi, en russe, on appelle encore la jeune fille *Diévâ*.

Mais il y a d'autres noms. Dans les lois de Manou, on appelle les Femmes « Sâdhya » ou parfaites.

- Aryâ — l'Aryenne, la noble.
- Çoumbhamathanî — la destructrice du démon Çoumbha.
- Dourgâ — difficilement abordable.
- Gaourî — la claire, la brillante.
- Içvarâ — la Maîtresse.
- Koumâri — la princesse.
- Mahâdêvî — la grande Déesse.
- Mahishamathanî — la destructrice du démon Mahisha.
- Mainâkrasvasri — sœur de la montagne (la grande).
- Niçoumbhamathanî — la destructrice du démon Niçoumbha.
- Pârvati — Déesse de la montagne.

- Sarvamangalâ — celle qui est riche en bénédictions.
- Satî — la bonne ou la chaste.
- Sati-Saras — femmes vertueuses.
- Sarasvati — Déesse de l'ordre, de l'harmonie, de la poésie, de la parole, de l'éloquence, de la musique et des arts. Celle qui a inventé la langue et les caractères sanscrits. C'est elle qui inspire les poètes et a écrit le Vêda.

Nous retrouvons son nom « Sarah » dans la légende hébraïque, où Brahmâ deviendra Abraham.

La Divinité primitive chez les Perses.

Les souvenirs lointains de l'histoire de l'Iran nous disent qu'il y eut autrefois dans ce pays une race de créatures appelées *Dives*. Cette race était regardée comme excellente et supérieure, puisque son nom, resté dans les langues, a servi à désigner l'*Etre suprême* et le don de l'Esprit le plus élevé. Ce nom renferme tout ce que, aujourd'hui encore, les hommes admirent et honorent le plus sur la Terre.

Les hauts faits des *Dives*, leurs qualités, les mettaient au-dessus des hommes (mais non au-dessus de la Femme).

Si on en a fait une espèce distincte, ce n'est pas parce qu'elles sont *surnaturelles*, c'est parce qu'elles sont *surmasculines*. Quand l'homme a pris la première place dans le monde, son orgueil a tout embrouillé, il a mis alors dans l'espace ce qui le dépassait en sagesse et en esprit. C'est ainsi que les *Dives* sont devenues des *Etres surnaturels*, — mais aujourd'hui le surnaturel s'évanouit devant l'histoire réelle. Déjà un historien du XVIII^e siècle, d'Herbelot, déclare formellement « que les *Dives* avaient des corps et étaient soumis à la mort ».

Cette race primitive a laissé après elle une longue mémoire qui éveille une idée de force, de puissance, de lumière et d'ordre, c'est elle qui a fondé l'Astronomie, et en général la science, elle avait des monuments imposants et gouverna le monde pendant l'espace de sept mille ans.

Les *Péris* leur ont succédé et ont occupé la Terre pendant 2.000 ans (pendant l'époque de l'égalité des sexes), les *Péris* furent des demi-Dieux. — Les *Dives* étaient puissantes et fortes, les *Péris* furent plus faibles, c'est pour cela que les hommes les ont déclarées *meilleures*.

L'assemblée des sages s'appelait le *Divan*. Ce mot répond à celui de *Conseil* dans les temps modernes.

Le mot *Divan* signifie aussi un recueil d'ouvrages, de poésies, une source d'instruction donnée par les Dives. Les Arabes leur donnent le nom commun de *Jin* (racine du mot femme, en grec gyn. gun, gunè).

Le pays habité par ces Déesses était placé sous le plus beau ciel du monde ; il se nommait *Ginnistan* (selon les mages) ; c'était le séjour des fées. On voyait en elles des êtres puissants qui commandaient à la Nature, qui disposaient des éléments, qui créaient tout ce qui pouvait leur plaire. Les mages de la Perse placent ce lieu de délices au pied du mont Caucase et sur les bords de la mer Caspienne.

On représente la vie du Ginnistan s'écoulant sous les lambris de cèdre et d'or, au milieu des parfums sacrés, des chants majestueux, du son des lyres et des harpes : toutes les merveilles de l'âge d'or tellement amplifiées par l'imagination des hommes que les mages diront que la ville capitale du Ginnistan était entièrement bâtie de diamants, que d'un coup de baguette les diamants, les rubis, l'or, les marbres, les cristaux précieux, se taillaient, s'élevaient en portiques ; les eaux les plus limpides coulaient sur des gazons toujours frais, sous des ombrages toujours verts.

Mais toute cette félicité ne devait pas durer. Quand l'homme prit la direction de la société et réduisit la femme en esclavage, dans les époques de persécution et d'angoisses, d'inconcevables douleurs s'abattirent sur le monde. Le Ginnistan, l'ancien lieu de délices, devint le gynécée, la prison des femmes. La jalousie de l'homme a dénaturé leur rôle ; la haine que leur supériorité a engendrée les a couvertes d'opprobres, elles furent poursuivies par la méchanceté. Malgré cette malédiction, la tradition de leur puissance et de leur savoir s'est conservée en faisant de leur nom le nom divin.

Elles furent attaquées et vaincues par *Gian*.

Nous trouvons encore dans la tradition sacrée de l'Iran un nom générique pour représenter la Femme-Esprit : « les Izeds », qui sont ce que sont ailleurs les Génies, les Fées, les Muses ; il y en a 28, elles président à chaque jour du mois. De là l'usage du calendrier.

La Divinité Primitive en Arabie.

La Femme-Esprit, chez les anciens Arabes, c'est l'Almée, en arabe Almet, d'*Alam* (savoir).

L'Almée, c'est « celle qui sait ». Elle représente l'âme, c'est-à-dire *la vie*, que l'on appellera plus tard *Alma*, et dans certaines langues l'homme parlera encore à la femme en l'appelant *Alma mia*, mon âme.

Nous trouvons aussi la Femme appelée Almageste (la très grande), mot dérivé du premier et dont on fera en grec Mégistê au féminin et mégistos au masculin, superlatif de Mégas (grand). Inutile de faire remarquer que c'est de ce mot qu'on fera *Majesté*.

Après ce nom générique donné à la Femme, nous trouvons des désignations particulières telles que : Allah-Taola, Divinité suprême adorée au Hedjaz.

Al-Lat, (l'Alilat d'Hérodote), dont le sanctuaire était à Tayt, près de la Mecque.

Monat, adorée à Codayd.

Al-Ouzza, adorée à Makhla.

Sawâha, Déesse adorée à Rohat, dans le Tihâma.

Shams, Déesse du Soleil (en hébreu Shemesh).

Dans toutes les formes de la grande religion de la Nature qui régna si longtemps, dans l'univers tout entier, nous voyons à l'aurore de tous les cultes : la Femme.

Divinité Primitive chez les Egyptiens.

D'abord, le nom *Noutir* ou *Nuter*, force, puissance, représente très anciennement les Divinités. Ce nom signifiera, plus tard, « renouvellement », et on en fera le symbole astronomique du renouvellement du jour par le Soleil. Mais avant que les religions deviennent astronomiques, elles furent terrestres et humaines, et alors *Nuter* signifiait : renouvellement de l'humanité par l'enfantement ; c'était la fonction maternelle. Il semble que c'est de *Nuter* qu'on a fait *Nature*. Nous trouvons aussi *Nout* ou *Nouit*, qui signifie « Femme céleste, protectrice de l'homme » et *Maut*, « mère du ciel ». *Neith* ou *Neit* est aussi une personnalité féminine que les Grecs assimilent à Minerve ; elle symbolise l'espace céleste, elle est appelée « Mère génératrice du Soleil ». C'est d'Elle qu'il est dit : « Je suis celle qui suis », *Nûk-pu-Nûk*.

D'autres noms semblent avoir eu primitivement une origine

féminine : ainsi Ra, dont on fait Rhéa en Grèce, en changeant sa signification, représente d'abord le Soleil. On la retrouve dans Ra-taoni et dans la Ritha de Champollion. C'est la manifestation la plus éclatante de la Divinité. Ra veut dire « faire, disposer », allusion au rôle primitif de la Femme. La racine *Ra* a fait *ratio* (la raison droite, non déviée). *Radiation* a la même origine : « les Radiations, les recteurs de l'Univers ».

Dans les idiomes orientaux, *rou* indique le rayon visuel et *rad* tout mouvement qui se détermine sur une ligne droite. Le *recht* (allemand) et le *right* (anglais), Droit, en sont dérivés, ainsi que le *rectum* latin (ce qui est droit).

On donne à Ra une fille, Jou-s-ass, qui recevait le titre de « Régente d'Héliopolis » ; on traduit son nom par ces mots : « Venue de Sa Grandeur ».

Il faut nommer encore, parmi les primitives Divinités égyptiennes, *Ma* qui est la Déesse de la Vérité et de la Justice, elle semble être la Mahâ ou Mâyâ de l'Asie, la Mâyâ supérieure, celle que les Egyptiens, plus tard, figureront par une statue voilée de noir, avec cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et sera, et nul mortel n'a pu lever mon voile » (ce qui indique que la nature est cachée à l'homme). C'est la source d'où tout sort, la Mère mystérieuse de toute forme, lumineusement rayonnante, c'est elle que les hiérophantes d'Egypte nommeront « Isis », le principe du rayonnement de l'Esprit.

La Déesse Ma est coiffée de la plume d'autruche ; cette plume sert à écrire le mot « Vérité » et le mot « lumière », elle restera dans l'héraldique.

La Divinité primitive en Chine.

Les historiens ne nous disent pas grand'chose des temps primitifs de la Chine. Nous savons, cependant, qu'avant Confucius une religion a existé, qui avait été faite par des « Génies ». Inutile de dire que c'est le nom générique qui désignait les Femmes.

Les écritures sacrées qui nous restent et qui ont été revisées et altérées par Confucius, au profit de la cause masculine, nous laissent, cependant, apercevoir encore les idées primitives qu'elles renfermaient ; il faut seulement savoir les lire en tenant compte de l'intention qu'on a eue d'en supprimer les noms féminins. Cette précaution prise, voici ce que nous trouvons :

Le principe divin, appelé Chang-ti, est considéré (avant le règne de l'homme) comme l'Esprit supérieur, qui s'élève vers le ciel, et par extension on finit par en faire le ciel même, appelé Thien. Quant au mot *ti*, il indique la souveraineté suprême et a la même signification que le *thé* des phéniciens.

« Thien est redoutable, mais *il* est propice à ceux qui ont le cœur droit ».

On croyait au Chang-ti comme à un être réel et *vivant*, et on le faisait intervenir dans les événements de ce monde. Il représente l'action providentielle de la Femme, action collective et anonyme. On lui attribuait les plus hautes qualités qui se puissent concevoir. C'était pour les Chinois l'idéal de justice, de puissance, de sagesse, de perfection.

« Il est le maître du monde », dit le *Chou-King*.

« Lui seul est souverainement intelligent et éclairé, et l'homme parfait l'imité ».

Or, l'homme n'imité pas un principe abstrait qui est dans le ciel, il n'imité que l'être terrestre, réel, humain, et c'est cette imitation des qualités de la Femme qui fait progresser l'homme moralement.

Quoiqu'on donne à Thien des attributs humains, on ne le représente pas par des images ou des statues. « Il observe les hommes et veut qu'ils ne fassent que ce qui est conforme à la raison et à la justice. Ce n'est pas lui *qui perd* les hommes, les hommes se perdent eux-mêmes en transgressant ses lois éternelles ».

Il y a en ceci une justification qui prouve que cette phrase a été écrite à une époque où la Femme était déjà accusée de perdre l'homme.

« Il reconnaît le bien et le mal que nous faisons ; nos actions, quelles qu'elles soient, sont inscrites dans son cœur comme dans un livre de comptes ».

C'est la Femme qui lit ainsi dans l'esprit de l'homme : ceux qui font le bien, il les comble de toutes sortes de bonheur : ceux qui font le mal, au contraire, il les afflige de toutes sortes de maux ».

De qui l'homme tient-il le bonheur ? N'est-ce pas de la Femme, dispensatrice des joies ? Mais d'elle aussi viennent les maux pour le méchant qui craint ses reproches et ses jugements. Dans le *Chi-King*, il est dit du Chang-ti, considéré comme la Divinité :

« Tout invisible qu'il est, il est près de nous ». C'est ainsi que la Divinité est devenue *invisible*, depuis qu'on n'a plus voulu la voir sur la terre, mais son action s'est toujours fait sentir.

Le Chang-ti, même pour les lettrés modernes, n'est pas une puissance céleste, c'est un Être, le premier des Êtres, l'auteur de tous les Êtres. Ils n'osent pas dire la « Mère » comme les disciples de Lao-tseu, plus près que les disciples de Confucius de la Vérité. C'est « le Suprême *Seigneur* qui gouverne le monde, qui perce dans le secret des cœurs, à qui rien n'est caché, qui élève ou abaisse ceux qu'il lui plaît, qu'on doit honorer ».

Tout cela est dit de la même façon dans toutes les religions théogoniques.

Les savants chinois enseignent que le mot Thien, qu'on traduit par « Ciel », n'est qu'une image employée en style noble et figuré, mais qu'il ne représente pas le ciel visible et matériel.

Le savant empereur Kang-hi (1662-1723), auquel les missionnaires jésuites demandaient des explications sur la Divinité adorée par les Chinois, répondit que par *Thien* les Chinois entendent, non le ciel matériel, mais le « Seigneur créateur de toutes choses », confondant dans son esprit l'action terrestre de la Femme, de la Mère qui crée l'enfant et organise la vie, avec l'action du principe cosmique, de la force radiante qui émane des astres incandescents et n'est pas un « Seigneur ». Et il ajoutait : « *C'est par respect qu'on n'ose pas l'appeler par son propre nom, et qu'on a coutume de l'invôquer sous le nom de ciel suprême, de ciel bienfaisant, etc.* »

Or, le respect n'empêche pas du tout de prononcer un nom ; ce qui l'empêche, c'est l'orgueil, puis la conscience d'une mauvaise action, c'est le remords. Là est le vrai motif qui fait qu'on ne nomme plus la Divinité sous son vrai nom, son nom primitif qui était féminin. Ce fait s'est produit partout. Nous le constatons ici chez un peuple qui, certainement, n'a eu aucun rapport, dans ces temps éloignés, avec le peuple hébreu, qui, lui aussi, n'osait plus prononcer le nom sacré de Iahveh — la Femme —, depuis qu'il l'avait renversée de sa suprématie morale.

Cette Divinité féminine, ce *Thien* des Chinois, supprimé du monde terrestre, est cependant resté gravé dans la conscience de l'homme qui n'a jamais cessé de sentir une « Providence » féminine agissant près de lui, l'éternel « Esprit féminin » toujours présent devant sa conscience — et qui le juge !

Une chanson populaire exprime cette idée :

1. — Thien a un cœur, sa mémoire est toujours sûre.
Pour lui la vertu est vertu, le vice est vice.
2. — Thien a une bouche : sans rendre de son il parle.
Joyeux il ne rit pas ; irrité il ne gronde pas.
3. — Thien a des yeux : il voit bien les hommes.
Devant lui le mensonge est mensonge, la vérité vérité.
4. — Thien a des oreilles, il entend toutes choses ;
Adressez-lui sans crainte les vœux de vos cœurs,
Vous ne le fatiguerez jamais.

Les modernes Chinois ont fait de leur Chang-ti ce que tous les peuples ont fait de leur Divinité. La même évolution des idées s'est accomplie chez tous. Partis d'un même point de départ : la Femme, ils sont arrivés à la même idée : un Etre surnaturel.

C'est que, d'exagération en exagération, on lui a donné des proportions gigantesques — en même temps qu'on lui ôtait son sexe et sa réalité terrestre.

La Divinité Primitive en Grèce.

Le premier âge de l'histoire des peuples est résumé dans cette phrase d'Hésiode : *Les Dieux mènent le monde* ! Mais personne ne comprendrait la signification de cette phrase, si on ne rendait pas au mot Dieu sa première signification, si on n'expliquait pas que l'entité divine est, d'abord, exclusivement féminine. Le Dieu qui mène le monde, c'est la Déesse, c'est la Femme. Et Hésiode nous dit encore en parlant de ces êtres divins : « Les dieux interviennent en tout, l'homme doit leur obéir, car il est petit auprès des dieux, il doit se préoccuper de leur volonté, écouter leurs oracles, respecter leur puissance. Obéir aux dieux, c'est obéir à la loi qui domine la destinée humaine. Et cette loi dit à l'homme : « Connais-toi toi-même, n'oublie pas ta misère, c'est la moïra, la loi de la vie ». C'est parce que cette loi de la vie était à la base de la société, que la sagesse divine (Théosophie) fut le facteur de la grande civilisation qu'on a appelée l'Age d'or. Le sentiment religieux, si profond dans cette jeunesse humaine, répondait au besoin naturel d'adoration qui est dans le cœur de l'homme jeune.

Par la piété il s'efforçait de conformer ses actes aux désirs de

la Femme Divine et de rendre à la Déesse ce qui lui est dû en respect, en soumission dévouée, en vénération. Par la foi l'homme s'abandonnait complètement aux décisions de la Déesse dont il reconnaissait la suprématie.

La religion était alors le lien moral qui unit l'homme à la femme sur le plan divin, c'est-à-dire spirituel. « Il existe sur la terre, dit Hésiode, trente millions d'immortelles chargées de veiller sur les hommes ».

Ces immortelles sont les Femmes, les Déeses vivantes, dont l'âme ne meurt pas dans leur longue existence féminine. Elles sont aussi « les Muses » appelées d'abord *Mæses*, terme générique qui a la même signification que le mot « Fée ». « Les Muses, dit Hésiode, chantent les lois de l'univers. » « Thétis donna le jour à ces Filles divines auxquelles les hommes sacrifiaient leur chevelure ».

Puis vient l'exagération symbolique et, pour dire que la mère enfante des filles et des garçons, on dit : « Theïa fut mère du Soleil immense, de la lune brillante et de l'aurore ».

La Grèce avait aussi des « Grâces » qui présidaient à la gaieté, à la joie, à tout ce qui épanouit l'âme. Eurynomie, mère des Kharites, symbolise la grâce dans la beauté. On est arrivé à réduire les Grâces à trois types : Aglaé (la brillante), Thalie (la verdoyante), Euphrosyne (celle qui réjouit l'âme).

On n'en adorait que deux à Sparte et à Athènes. L'Iliade en mentionne quatre. Elles sont couronnées de fleurs, elles chantent, elles dansent, auprès des sources. Puis après les noms collectifs qui indiquent « toutes les Femmes » viendront plus tard les grandes personnalités. Mais, d'abord, les noms divins sont génériques, si bien que *Divin* est synonyme de Féminin.

Chez les anciens peuples Italiques.

Nous avons une multitude de documents sur ces temps primitifs, qui sont bien réellement l'histoire de la Femme ; l'homme y a un rôle secondaire. Il ne faut pas oublier que pendant le temps de cette adolescence humaine la jeune fille est beaucoup plus avancée dans son évolution que le jeune garçon, elle a sur lui une avance si incontestable que personne ne pense à la discuter, et c'est la suprématie intellectuelle et morale qu'elle possède alors qui lui donne son caractère sacré (divin), universellement reconnu.

L'humanité primitive ne connaissait pas encore le mensonge sexuel, elle vivait suivant les lois de la Nature, et ce sont ces lois qui étaient la base de la Vie sociale, personne ne songeait à les nier et c'est ce qui donna une force si grande au *Droit naturel*.

Il faut aussi avoir toujours présent à l'esprit que ce sont les temps de la jeunesse de l'humanité, dans lesquels régnait la grande poésie, qui résulte de l'amour idéal de la femme, non encore possédée par l'homme, non encore assujettie à ses passions, qui, du reste, ne sont pas nées alors. Puis ces primitifs vivaient au sein de la Grande Nature, ne connaissant encore rien des préoccupations mesquines, nées plus tard; de la vie difficile des grandes agglomérations humaines.

* * *

Au début de l'histoire sacrée, nous trouvons surtout des collectivités féminines, dont les attributs semblent bien représenter le rôle social que les femmes remplissaient pendant ces époques bienheureuses :

Ainsi, voici les Dryades et les Hamadryades, nymphes des bois, qui gardaient les arbres et empêchaient de les couper. Evidemment elles connaissaient l'origine végétale — l'Arbre de vie — et étaient chargées de le garder comme on garde un enfant, et d'en expliquer le développement.

Après celles-là, voici toutes celles qui s'occupent des eaux, les Néréides, les Océanides, les Naïades. Puis celles qui s'occupent de la Terre, les Oréades, nymphes des montagnes, les Napées, nymphes des vallons, les Méliés, nymphes des prés.

Ces entités collectives représentent les femmes des champs, des campagnes, des rivages, mais combien poétisées si nous les comparons aux femmes modernes !

Les Génies représentent l'Esprit féminin s'ingéniant à faire le bonheur des hommes. Ce sont les Divinités qui donnent l'être et le mouvement à tout. Chaque homme avait son génie tutélaire qui veillait sur lui. Il y avait dans chaque abri, dans chaque demeure, une Femme regardée comme le génie protecteur du groupe; elles étaient considérées comme les auteurs de ce qui est agréable.

Par extension, les villes et les Etats auront aussi, plus tard, le leur, et c'est toujours sous la figure d'une Femme qu'il sera représenté.

Nous trouvons aussi dans ces temps reculés celles qui s'occupent de la nourriture et de la santé. On les appelle Sanitas, Hygie, on nous les représente comme des Déesses couronnées d'herbes médicinales. Eudémonie (Félicité) chez les anciens Latins tient une corne d'abondance, elle est assise sur un trône.

Non moins importantes seront, un peu plus tard, celles qui s'occuperont des premiers échanges, des premières transactions commerciales. La plus grande fut Junon qui est surnommée *Moneta* (Juno-Moneta), parce que c'est elle qui inventa la monnaie, qui était frappée dans son temple.

Près d'elle nous trouvons Pécunia, Déesse de l'argent monnayé.

J'arrête ici cette énumération, car il serait impossible de citer toutes les Déesses qui furent honorées sur cette terre d'*Europe* dont le nom est celui d'une femme.

Burnouf dit (*Science des Religions*, p. 17) :

« La philologie comparée, qui remonte beaucoup plus haut que l'histoire dans le passé de l'humanité, prouve que la notion de Dieu se trouve représentée dans le langage le plus ancien par des termes vulgaires, compris de tout le monde, et, comme on dit en grammaire, par des noms communs, longtemps avant d'être exprimés par des noms propres. Athéna, etc., étaient des noms qui réveillaient dans la mémoire des Grecs le souvenir de certaines figures divines représentées dans les temples et auxquelles ils rattachaient certaines pensées religieuses. C'étaient pour eux des personnes divines, des noms propres ».

Il est certain que les noms des grandes Déesses qui ont surnagé lors de la défaite de la Théogonie, sont ceux des grandes femmes qui s'étaient particulièrement distinguées dans certaines localités et dans certaines familles.

Max Müller dit aussi, à ce sujet, que les religions ont appartenu d'abord à des familles et à des sociétés extrêmement restreintes, c'est-à-dire que dans chaque famille on a gardé le souvenir et le culte des plus grandes, des plus aimées.

« Quelque grossière que soit l'idée qu'un homme se fait de son dieu, dit encore Burnouf (p. 23), chaque fois que sa pensée s'y arrête, il sent naître en son âme un mouvement de la sensibilité, qui ne se confond avec aucun autre ; ce sentiment réflexe, analysé avec tant de justesse par Spinoza, est double et se rapporte tout ensemble à l'idée qu'on a d'une puissance étrangère et surnaturelle et à celle de notre propre infériorité (c'est l'homme

qui parle ainsi). Selon qu'on attribue à cette puissance la vertu de faire du Bien ou de faire du Mal, le sentiment qu'on éprouve à son égard est l'adoration ou la crainte (sentiment masculin vis-à-vis de la femme). Et comme les hommes attribuent toujours à leur dieu l'intelligence, leur adoration et leur crainte se transforment aussitôt en prières. La science n'a pas encore rencontré, jusqu'ici, une seule religion où la prière ne soit présentée comme un acte religieux essentiel ».

Le premier Culte de la Religion naturelle.

Nous venons de voir ce qu'a été la première Divinité, nous avons maintenant à chercher ce qu'a été le premier culte — et nous comprendrons que ces deux manifestations qui sont restées au fond de toutes les religions, sont la représentation exacte des facultés psychiques des deux êtres humains.

La vérité est la manifestation de l'Esprit féminin ; le Culte est la manifestation des sentiments masculins.

Le premier culte, c'est l'hommage que rend l'homme à la Femme, ce sont les prévenances qu'il a pour Elle, les précautions qu'il prend pour éviter de lui déplaire, l'effort qu'il fait pour se rendre *aimable*, c'est-à-dire digne d'être aimé.

C'est la loi naturelle des devoirs de l'homme, dictée par sa conscience et par ses sentiments, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus fort dans la nature humaine.

Le culte comprend quatre manifestations principales : L'Adoration. — La Prière. — L'Offrande. — La Communion.

L'Adoration.

Le culte spontané et instinctif que les premiers hommes ont rendu à la Femme a été la plus haute expression du sentiment religieux. Sa première manifestation est l'adoration exprimée par des louanges, par des prières, manifestée par des dons, par des actes.

La Divinité était adorée quand le mot « Déesse » désignait la Femme vivante. La « Dulie » était une sorte de culte d'affection et de société que l'homme trouvait naturel de rendre à la Femme.

Si le mot « Dulie » a fini par signifier « le culte des Anges », c'est parce que le symbolisme antique a couvert sa personnalité réelle de figures idéales, dont le surnaturel plus tard s'est emparé.

Le mot *dévotion*, resté dans les religions, vient de *Dévaïté*, qui vient de Dêvâ. Dévotion voulait dire : « Culte pratiqué avec amour ». Les dévots étaient les fervents serviteurs et adorateurs de la Déesse. Le mot *dévoûé* dérive de *Dévaïté*. Il est toujours employé par l'homme comme l'expression de son hommage. Celui qui termine une lettre en disant à la Femme qu'il respecte : « Je suis votre dévoué serviteur » continue l'ancien culte théogonique.

Parmi les dérivés du mot « Dévaïté » se trouve *vovere*, d'où vouer, aveu, avouer, ex-voto, qui tous ont un peu gardé leur signification primitive. En effet, *vouer* son amour, en faire l'*aveu*, *avouer* ses sentiments, ses désirs, les représenter par des objets (ex-voto), ce sont toujours là les phases diverses de l'adoration ; aussi le culte naturel est-il resté dans la vie de l'homme, son atavisme le lui restitue quand il traverse l'âge ontogénique, qui représente, dans sa vie actuelle, l'époque des temps primitifs.

C'est la manifestation spontanée de ces sentiments qui fait la vie morale de l'adolescent. Retrouver l'état d'âme de ses ancêtres de l'Age d'Or est l'idéal, le rêve de sa vie, sa Religion. C'est ce *dévouement* atavique qui le grandit en le mettant au-dessus des mauvais instincts. Et c'est ainsi que la Religion naturelle est le principal facteur du progrès moral des sociétés.

Il est curieux de voir comment les mots et les idées évoluent.

Nous lisons dans les *Antiquités romaines* :

« Le mot *Adoratio* désigne toutes les parties du culte et particulièrement les mouvements du corps destinés à honorer la Divinité. Le sens propre est celui de salut à une statue de la Déesse. La forme la plus simple de ce salut consiste à plier la main gauche, en plaçant le pouce sur le second doigt, à la porter à la bouche, puis à la retirer comme pour envoyer un baiser (*jacere oscula*). On touchait de la main droite l'objet vénéré. Le corps était littéralement incliné. Les plus dévots se prosternaient ».

Cette description indique bien que l'adoration s'est adressée d'abord à la Déesse — à la Femme — ; que signifierait ce baiser envoyé à Jupiter ou à Neptune, ou au Dieu le Père des catholiques ?

Les formes primitives des sentiments sont tenaces, ainsi de nos jours les Italiens disent encore : « Toujours les jeunes virginnellas auront leurs dévotissimos ».

La Prière.

Après l'adoration, le premier acte de tous les cultes, c'est la Prière.

Quelle est son origine ? A quelle Divinité l'homme s'adresse-t-il pour obtenir ce qu'il désire ?

Et d'abord qu'est-ce qu'il désire ?

La réponse est facile. L'homme désire la Femme — et c'est à Elle que, dans son adoration fervente, il adresse ses prières ; c'est Elle qu'il implore à genoux, une supplication passionnée dans le regard ; c'est à Elle qu'il demande des faveurs et des grâces.

La prière cherche à être l'expression des ardeurs secrètes de l'âme. C'est d'abord un acte intérieur de la pensée qui peut se passer des formules du langage, mais l'homme a besoin d'épancher son âme et la première forme de la prière fut le soupir. Il est resté dans les traditions religieuses. Le mot qui le traduit est le *aom* des Hindous, cette aspiration pleine de désirs, devenue pour eux un mystère.

Le *aom* se retrouve dans le *Amen* des Hébreux, que les catholiques ont adopté.

Ce sont ensuite des invocations faites en un tendre langage d'où résultera le tutoiement, cette forme intime du discours qui, dans certaines langues, comme l'anglais, reste consacrée à la parole adressée à la Divinité.

« L'essence religieuse, dit l'amiral Réveillère, est la foi en une puissance surhumaine, accessible à la prière. »

C'est le besoin d'épanchement qui pousse l'homme à la louange publique.

Les hymnes d'adoration sont nés du besoin de parler de l'être adoré.

La Prière chez les Hindous.

Les Dévâs, aimées des hommes, reçoivent leurs hommages religieux ; les noms qu'on leur donne sont des louanges exagérées : on les appelle « les Brillantes », « le Ciel pur », « les Divines », « Açvins », « premiers rayons du matin », « Ushas », l'aurore, « Agni », le feu sacré, l'esprit, etc., etc. Impossible de mentionner les noms divers dont on fait des litanies, il faudrait en citer plus de mille.

Pendant que la Femme chante des hymnes à la Nature, l'homme, qui la voit si belle et si brillante, la considère comme une créature supérieure, il loue sa beauté, sa puissance, il dit : « O Indra, ton ivresse est noble et cause la mort de Vritra ; elle donne le bonheur aux hommes, elle est invincible dans les luttes. Oui, protectrice admirable, ton ivresse est invincible, elle est digne de nos éloges, elle est triomphante dans les batailles ».

L'homme après la louange arrive à la prière. Il sent qu'il a le pouvoir de déterminer les Dévâs, de les contraindre à exaucer ses vœux, c'est-à-dire à le satisfaire. Il commence par la supplication et de là passera à l'ordre impératif, il exprime un désir en attendant qu'il formule une volonté. Indra se laisse fléchir, elle dit :

« La prière est venue à moi, comme la vache à son nourrisson ».

« Cette prière fortifiante, Indra, t'a été adressée par le pieux poète Brihadouktha ».

Ailleurs, dans le *Rig-Véda*, on lit (1-15-10) :

« Dévâ, qui donne la richesse, voilà la quatrième fois que nous t'invoquons... sois donc libérale pour nous »...

C'est parce que la Déesse ne cède pas de suite, *se fait prier*, qu'on arrive à réciter les oraisons tant de fois de suite (d'où le chapelet).

Toutes ces prières, qui s'adressent d'abord à la Femme, seront adressées plus tard à la Puissance surnaturelle et imaginaire qu'on lui substituera quand on la supprimera des altitudes où elle trône seule au début. Alors les prières deviendront des choses absurdes, incohérentes et dont la nécessité ne sera plus comprise, puisque, adressées à cette Puissance irréaliste par l'homme, elles ne seront plus entendues par personne.

Si nous cherchons à comprendre, cependant, ces invocations en leur rendant leur sens primitif, c'est-à-dire en les regardant comme des suppliques adressées à la Femme par l'homme qui l'aime et lui rend hommage, nous arrivons à reconstituer quelque chose de très humain. Nous allons en donner des exemples, mais d'abord, pour bien faire comprendre que les Brahmanes modernes cherchent à tromper quelqu'un et que ce *quelqu'un*, c'est la Femme, dont ils ont pris la place, rappelons qu'ils entourent d'un grand mystère certaine prière, certains versets des Védas, certains mots même dont la signification doit rester cachée, comme le mot sacré « Aum » ou « Om », onomatopée du soupir, que les

croissants répètent par trois fois, à chaque aurore, en aspirant religieusement « la substance infinie répandue dans l'espace ». C'est leur prière du matin.

« Quoique l'intérêt des brahmanes, dit l'abbé Dubois, les oblige à cacher le vrai sens de ce mot sacré, auquel la plupart même d'entre eux n'entendent rien, il ne paraît cependant pas douteux qu'il ne soit le nom symbolique de l'Etre suprême un et indivisible comme le mot « Om ».

Tel est le jugement d'un prêtre porté sur d'autres prêtres. Tous ignorent que l'Etre suprême n'a d'abord été que la Déesse ; c'est donc à Elle que le mot « Aum » s'adresse, c'est le soupir, et le soupir est la première prière, l'expression muette du désir.

Parmi les prières restées, comme des formules sacrées, dans la langue des Hindous, il en est qui sont d'une telle indécence qu'on ne peut pas les traduire. Ainsi la phrase : « Om mani padmé houn » que l'on rend symboliquement par « Le joyau dans le lotus, Amen ».

C'est une formule sacrée que les Bouddhistes du Nord récitent journellement. Or le lotus est le symbole du sexe féminin, « la coupe sacrée », « le vase d'élection ».

Il est un hymne dans le *Rig-Véda* (hymne 62, versets 10, 11, 12) qui contient une invocation « au soleil » dont le sens primitif est tenu secret : « Un brahme, dit l'abbé Dubois, commettrait un crime impardonnable, un sacrilège horrible s'il le communiquait aux profanes. Il est si ancien que c'est lui qui a enfanté le *Védam*. Un brahme seul a le droit de le réciter, il doit toujours le prononcer à voix basse et faire bien attention à ce qu'il ne soit pas entendu d'un soudra, *ni même de sa propre femme* ». Chaque mot et même chaque syllabe, renferment des allusions dont le sens n'est compris que d'un très petit nombre de brahmes, et je n'en ai jamais pu rencontrer aucun qui fût en état de m'en donner une explication, ou une traduction intelligible ».

Voici ce verset tel que les traducteurs nous le donnent : « Nous adorons la noble lumière de Savitri, qui lui-même provoque nos prières ».

Et voici comment il faut l'entendre :

« Nous adorons la noble lumière (de l'Esprit) de Savitri (la Femme), qui Elle-même provoque nos prières ».

Du reste, voici la version littérale de cette invocation, faite par M. Barth :

1. Tat savitour varenyam bhargo devasya dhîmahî
 cette de savitri excellente lumière de la déesse nous adorons ou nous méditons
 dhiyo yo nah pratchodayât
 les pensées ou les prières qui de nous puisse inciter (ou éveiller, ou vivifier).
2. Devasya savitour vayam vâdjayantah (1) [bonheurs]
 de la déesse Savitri nous désirant obtenir des richesses (mis pour des
 pouramdhyâ bhagasya ratûn ûnache
 au moyen d'abondantes offrandes de votre part la dispensation nous implorons
3. Devam narâh savitaram irprâ yadjnaih
 De la Déesse les hommes de Savitri prêtres avec des sacrifices
 souvriktibhich mamasyanti dhiyé chitôh
 bien appropriés adorent par le désir poussés.

Vâdjayantah et *pouramdhyâ* sont des mots dont on ne connaît pas encore la signification exacte, quoiqu'ils reviennent à chaque instant dans les hymnes. C'est que pour comprendre les mots il faut d'abord comprendre les idées.

Nous voyons que dans la 2^e strophe M. Barth traduit *vâdjayantah* par « des richesses », alors que, évidemment — le sens même de la phrase l'indique, — il s'agit de bonheur ou de plaisir.

Dans le livre LII, 76, 79 des *Lois de Manou*, il est dit : « En récitant à voix basse matin et soir le monosyllabe et cette prière de la Savitri, précédée des trois mots : Bhoûr (la Terre), Bhouvah (l'atmosphère), Swar (le Ciel), en récitant *mille fois*, dans un lieu écarté, cette triple invocation, etc. »

Voilà la primitive prière devenue une récitation répétée, système qui a été conservé et que les chrétiens pratiquent encore puisqu'ils répètent 53 fois : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce », phrase qui n'est que le salut à la Déesse sous une autre forme.

Enfin dans les *Védas* il est dit :

« Toutes choses sont au pouvoir des Dévas,

(1) Dans le second verset nous voyons clairement mentionnée l'offrande de l'homme à la Femme, pour obtenir ses faveurs. On n'offre pas des dons pour obtenir des richesses. M. Barth ajoute que *Dhi* dans les mots *dhiyo*, *dhiyé*, signifie « le désir, qui est au fond de la prière » ; il dit : « La prière védique est toujours intéressée et on ne s'en cache pas. »

Comme tout cela est humain et simple quand on rend à la divinité son sexe féminin !

Voyez pour cette étude : LEBLOIS, *Les Bibles*, Livre III, p. 565, note 461.

« Les Dévas sont au pouvoir de la prière,
 « La prière est à la volonté des Brahmanes,
 « Donc toutes choses sont au pouvoir des Brahmanes ».

Voilà qui est logique, l'homme peut tout obtenir de la femme en la priant.

La prière chez les Kaldéens et les Assyriens.

Dans une poésie religieuse provenant d'une des tablettes de la Bibliothèque d'Assourbanipal, nous trouvons :

« Celui qui ne craint pas sa Déesse (les traducteurs ont mis *son Dieu*)

Est tranché comme le roseau ;
 Celui qui n'honore point Istar,
 La force de son corps dépérit,
 Comme l'étoile du ciel il perd son éclat,
 Comme les eaux de la nuit il disparaît. »

La Déesse dont il s'agit ici, Istar, ne peut en aucune façon être prise pour *un Dieu*, son sexe n'est pas douteux. Cependant les savants modernes qui ont traduit cette tablette ont dit :

« Celui qui ne craint point *son Dieu* ».

Voilà donc une erreur flagrante, qui nous révèle un système que tous emploient, — ils traduisent le mot « Déesse » par le mot Dieu. C'est une clef.

La Prière chez les anciens Iraniens.

La Femme Divine, c'est Ahoura-Mazda.

On lui adresse des espèces de litanies dans lesquelles on mentionne les 70 noms qu'on lui donne et qui expriment sa toute-puissance : elle est créatrice, protectrice, conservatrice, très sainte, très célèbre médecin, très pure, très majestueuse, sachant tout, gouvernant selon sa volonté.

Les traducteurs modernes donnent toutes ces qualités à un Dieu masculin qui ne sera créé par les prêtres que dans la seconde période religieuse.

Les trois prières principales des anciens Iraniens sont :

- L'Ahoua Vairya (dans *Yaçna*, ch. xix).
- L'Achem Vohou (dans *Yaçna*, ch. xx).
- Le Yenghé hâtam (dans *Yaçna*, ch. xxi).

Ce qui prouve que les savants mettent dans leurs traductions

ce qu'ils ont dans l'imagination et non pas ce qu'il y a dans les textes, c'est la différence qui règne entre les versions qu'ils nous donnent quand plusieurs traduisent le même passage sans s'être copiés.

En voici un exemple. Il s'agit de la prière intitulée *Yenghé hâtam*. Anquetil du Perron l'a traduite ainsi :

« Ceux qui récitent ainsi les hâs de l'Izeschné,
« Ormuzd veille sur eux, il les récompense, soit que ce soit
« des hommes ou des femmes. Il leur fait Izeschné. »

Après lui vint Burnouf qui fit la traduction de la même strophe, qui alors est devenue ceci :

« Tous les êtres mâles et femelles à qui le tout savant
« Ahoura a enseigné alors que le bien s'obtenait
« dans la sacrifice, par la pureté, nous leur adressons
« le sacrifice. »

Comme on le voit, ces traductions se ressemblent peu. Alors, comment croire à la science des Orientalistes ?...

M. R. Roth, un des plus savants connaisseurs du bactre et du sanscrit, nous fait, du reste, un aveu ; il dit :

« Nous ne sommes encore qu'au seuil du sanctuaire : si nous sommes des initiés, nous sommes loin d'être des voyants. L'interprète de l'Avesta à chaque pas qu'il veut faire sent le terrain osciller sous ses pieds, il ne faut donc pas s'étonner si les prudents se retirent, préférant attendre que de plus autorisés aient trouvé la route qui mène à la lumière (1). »

Ce sont les prières des religions primitives qui ont servi de modèle aux prières des religions suivantes, qui sont venues se fondre dans les religions modernes.

Les litanies des catholiques n'ont fait que copier les anciennes prières adressées à la Déesse.

Les Hindous invoquaient :

Narî — la Vierge-Mère universelle.

Narî Aditi — Vierge immortelle.

Brahmî — Mère universelle.

Hiranyagarbha — Matrice d'or.

Paramâtmâ — Grande âme.

(1) *Zeitschrift der d. morg. Gesellschaft* (1871, p. 1-2).

Lakshmî — Reine de l'univers.

Çakti — Lumière céleste.

Maryama — Fécondité perpétuelle.

Akâça — Fluide pur.

Ahankâra — Conscience suprême.

Kanyâ — Vierge.

Tanmâtra — les cinq éléments.

Triguna — Les trois qualités.

Kanyabâna — Virginité éternelle.

La Déesse Belit chez les Chaldéens est dite :

Déesse souveraine — Mère des Dieux — Reine de la Terre — Reine de fécondité — Elle est la Reine des étoiles et alors s'appelle Istar.

Relisons le magnifique chant de louanges adressé à Marie, dans les *Litanies de la Sainte Vierge*, et nous y verrons encore l'expression des premiers sentiments de l'âme masculine pour la Femme adorée et respectée.

Toute l'antiquité, avant le catholicisme, a célébré la Vierge vénérable, la Vierge très prudente, la Vierge célèbre, la Vierge puissante, la Vierge clémentine, la Mère très pure, la Mère sans tache, la Mère aimable, la Mère admirable, etc. On a appelé la Femme « Miroir de la justice », « Cause de notre joie », « Vaisseau spirituel », « Vaisseau insigne de la dévotion », « Tour d'ivoire », « Etoile du matin », « Consolatrice des affligés », etc., etc.

Toutes ces figures, et bien d'autres, dont sont émaillés tous les livres sacrés de l'antiquité, étaient les louanges adressées aux femmes déifiées dans la première forme religieuse de l'humanité.

Les attributs que l'homme de cet âge donnait à la Femme nous sont restitués par les étymologies des noms féminins qui tous au début ont été des qualificatifs.

— Nous trouvons qu'elle est appelée Zoé (de Zoon, *vie*) parce que partout elle représente la plus grande intensité vitale.

— On l'appelle Sophie — de Sophia, sagesse.

— Lucie — de Lux, lumière.

— Pulchérie — de pulchra, sans tache.

— Félicité — bonheur.

— Marguerite — perle.

— Héloïse, de Hélios, soleil. De ce nom on fera Loïse, puis Louise, puis Elise, puis Lise, puis Elisabeth.

— Coelimena, de coeli, ciel — et mens, du sanscrit manas, esprit.

De ce nom on fait les suivants : Coelinie, d'où Céline, de Coelini, fille du ciel.

- Virginie — Virgo, femme pure.
- Nathalie — de natalité — nativité, naissance.
- Claire, Clarisse, sans ombre.
- Blanche, sans tache (ce nom vient du teuton « Blank », la brillante).
- Rose — Reine des fleurs.
- Hélène — le nom de la Grèce.
- Olympe — le séjour des élus.
- Victoire, Victorine, celle qui triomphe.
- Catherine — de cathartique (Kathartikos), purifier, pure.
- Adèle — Adélaïde — Delphine, de Adelphie, l'amour des autres, l'altruisme.
- Angèle, Angélique — l'ange gardien, celle qui en a la douceur.
- Flore, Flora, Florine, Florentine, de fleur.
- Laure — louée (de lauréate).
- Constance.
- Clémentine — Clémentine.
- Placide.
- Reine.
- Athénaïs, de Athéné, un des noms de Minerve, qui veut dire sagesse.
- Véra, Véronique — de vérité.
- Psyché — âme.
- Valérie — qui a de la valeur.
- Estelle — de stella, étoile.
- Cécile — bonne maîtresse de maison.
- Nelly — qui séduit les hommes.
- Marthe — la provocante.
- Julie — jeunesse.
- Zélie — zélée.
- Pauline — petite.
- Mélanie — brune.
- Flavie — blonde.
- Hortense — de hortus, jardin.
- Eudoxie — de Eudokos — qui est priée (euchos, prière et logos, discours).
- Euphémie — qui parle bien (de eu, bien, et *phêmi*, parler).

- Eulalie — aimable causeuse.
- Léonie, Léa, Léopoldine — intrépide comme des lionnes.
- Magdeleine — de Magdœ, la grande, magnifique.
- Suzanne — lis.
- Maximilienne, la plus grande.
- Noémi — la belle.
- Alphonsine — toute flamme.
- Amélie (en wisigoth), puissante entre toutes.
- Jeanne (en breton, Yvonne, Yolande), de Juna, Junon — pleine de grâce.
- Emma — (en hébreu), la gracieuse.

C'est parce que la prière est la première manifestation du culte que de *rogare* (prier) on a fait *præ-rogare* (pré-rogative).

Ne comparons pas cette histoire lointaine à ce qui se passe actuellement sur la terre. N'oublions jamais que pendant l'adolescence — que les premières phases de l'humanité représentent — la Femme est considérablement plus avancée que l'homme. Ce sont les stades que repassent nos jeunes gens de 15 à 20 ans. L'homme qui commence à aimer la femme n'a pas encore passé par la brutale réaction de l'amour qui engendre l'irrespect.

Les Offrandes.

En même temps que l'homme adresse à la Femme sa prière, il lui offre des présents. L'amour le rend généreux, il est heureux de se dévouer pour celle qu'il aime et de lui offrir ce que la Nature produit de plus beau — des fleurs, des fruits ; et si, pour les atteindre, il doit faire un effort, accomplir un travail, cela n'aura que plus de prix.

A une époque où la culture de la terre et la domestication des animaux occupait surtout l'activité humaine, il est naturel que les offrandes faites à la Femme par l'homme aient été d'abord les fruits de la terre et les animaux capturés.

Suivant une tradition rapportée par Porphyre (*Traité de l'Abst.*, L. II), les premiers hommes n'offraient sur les autels des dieux que des fleurs, des fruits et des touffes d'herbes.

La galanterie fut rustique au début, elle est toujours un peu pastorale, parce qu'elle rapproche l'homme de la Nature. C'est la générosité, le dévouement, l'abnégation de cette belle jeunesse

primitive qui reparaît — par atavisme — dans le désintéressement de notre jeunesse actuelle, dans sa tendance vers l'idéal.

Ces beaux sentiments — antérieurs à l'invention de la monnaie — ont été altérés ou détruits par l'amour de l'argent qui a tari la source de la générosité primitive.

La Communion.

Ce chapitre de l'histoire des religions est celui dont on s'est le plus occupé et que l'on a le plus caché. Si on en parlait tant, c'est justement parce qu'on voulait en dénaturer la signification. On la connaissait mal du reste, cette signification ; elle est toujours restée pour l'homme le mystère des mystères.

Cette quatrième manifestation du culte a eu deux interprétations dans l'évolution religieuse : La première féminine : elle signifiait l'union des Esprits. La seconde masculine : elle signifie alors l'union des sexes.

Pour la femme, la communion de pensée est le plus grand bonheur qui puisse exister, c'est cela qu'elle demande à l'homme parce que son opposition est ce qui la fait le plus souffrir.

Elle veut être aimée *en Esprit et en Vérité*.

Ceci demande une explication :

On ne sait pas assez qu'il existe deux amours : l'amour féminin et l'amour masculin, résultant de la *psychologie inverse* des sexes.

Ce qui aime en nous, c'est le système nerveux, qui contient notre principe de vie. — Et l'amour est une manifestation de la vie.

Or, en vertu de la polarité sexuelle, ce Principe monte chez la Femme et descend chez l'homme.

Nous l'avons déjà expliqué, mais nous voulons le considérer ici comme facteur de l'amour.

C'est parce que ce facteur a deux directions différentes dans les sexes, qu'il y a conflit dans l'amour.

Mais la femme étant arrivée plus vite que l'homme à la plénitude de ses facultés, pendant l'adolescence de l'humanité, c'est elle qui impose à l'homme ses conditions psychiques, donc *son amour*.

L'union des sexes fut au début l'union des esprits.

L'amour masculin, n'étant pas encore arrivé à s'affirmer, ne pouvait pas encore avoir de désirs ou d'exigences à imposer.

C'est cet amour spirituel, cette communion des esprits — qu'on appellera plus tard l'*amour sacré*, qui restera le fond des religions, car, quoique le développement de la sexualité masculine le déviera ou l'obscurcira, il laissera cependant sa trace dans l'atavisme de l'homme, qui en aura toujours, dans la jeunesse au moins, un vague pressentiment — et quelquefois même c'est cet amour idéal qui s'imposera à lui et qui triomphera de son amour bestial.

Jean Finot, dans *Problème et Préjugé des sexes*, dit (p. 392) : « De tous temps l'homme a été hanté par deux sortes d'amours. Son âme l'attirait vers une communion de cœur sereine et céleste ; son corps, vers l'ivresse des sens. L'homme qui n'a pas eu le bonheur de les ressentir, tôt ou tard, tous les deux, n'a pas vécu complètement sa vie. »

Et j'ajoute que cet homme ne peut pas comprendre ce qu'est la Divinité et ce qu'est la religion, résumée dans l'hommage que la passion de l'homme rend à l'élément spirituel chez la Femme.

(Voyez à ce sujet le livre cité de Jean Finot, p. 429).

Le premier hommage de l'homme à l'Esprit féminin, c'est la foi.

Car, si la Déesse accueille la prière de l'homme. Elle lui demande, en échange, la foi. Elle veut qu'il croie à sa parole, à son Verbe qui est Vérité, et c'est Elle, sous le beau Ciel de cette époque heureuse, qui lui explique la Nature. C'est elle qui fait la première science, par son intuition, pendant que l'homme institue le premier culte par son amour.

— La Femme est le Saint-Esprit qui ne peut pas errer.

— Elle est le Logos — celle qui parle —, le Verbe Divin qui enseigne.

— Elle est Sophia — la sagesse (sagesse antique).

— Elle est le feu sacré — l'amour pur.

Burnouf dit : « Agni, le feu de l'amour, reçoit l'hommage de tous les êtres, il est omniscient, connaît les origines, les races divines, les hommes et leurs secrets ».

S'il existe au fond du cœur de l'homme une aspiration vague vers le mystère caché dans l'antique RELIGION NATURELLE, c'est que sa conscience cherche, par atavisme, à reprendre le chemin du bonheur primitif que la jeunesse phylogénique connut dans une époque lointaine.

C'est pendant cette époque que l'homme connut le bonheur

intense que donne la lucidité de l'esprit, la connaissance *acceptée*, c'est-à-dire la foi, cimentée par le renoncement volontaire aux entraînements des mauvais instincts, — le sacrifice de l'orgueil fait à la raison et à l'amour. Car la *Religion naturelle*, c'est un *lien moral* qui unit l'homme dans un amour pur à un être moralement supérieur à lui.

Krishna dit à Arjuna :

« Quand, ta pensée aura franchi les régions obscures de l'erreur, alors tu parviendras au dédain des controverses passées et futures.

« Quand, détournée de ces enseignements, ton âme demeurera inébranlable et ferme dans la contemplation, alors tu atteindras l'*union spirituelle* ».

* * *

« La vérité se révèle plutôt au cœur de l'homme qu'à sa raison », dit Destrem, parce que le cœur de l'homme est inspiré par l'Esprit féminin.

Pour trouver la Vérité, il n'y a que deux voies à suivre : celle de la science et celle de l'amour.

La Religion, c'est la voie de l'amour.

L'amour, c'est le lien moral qui unit l'homme à l'Esprit féminin, et c'est ce lien qui est la Religion.

« L'amour idéal est pour l'homme un lien d'un si grand prix, un tel élément de bonheur, que tous ceux qui l'ont ressenti le placent au-dessus de tous les autres éléments de la félicité humaine. Il faut considérer en lui non seulement le bonheur qu'il fait éprouver, mais encore la perfection qu'il donne à toutes les puissances de l'âme. De tous les sentiments qu'il nous est donné de concevoir, il est celui qui nous élève le plus au-dessus des faiblesses et des vulgarités de la pure sensation, celui qui produit dans l'intelligence les manifestations les plus poétiques, celui qui fait naître dans la volonté les résolutions les plus nobles ».

Le Sacrifice.

Mais l'amour de l'homme devait fatalement aboutir à ce que la symbolique antique a appelé *le sacrifice*, c'est-à-dire la Communion des sexes (1).

(1) Mais il faut remarquer que la première communion de l'homme et de la femme ne s'accomplit qu'après une longue période de vie sexuelle indépendante dont les

Cette union nouvelle fut une *consécration*.

Consacrer (en allemand *Einigen*) signifie unifier, identifier, de sorte que celui qui est consacré soit un avec celui qui consacre.

Les légendes religieuses relatives au *sacrifice* remplissent les livres sacrés. Emile Burnouf les a résumées dans un ouvrage intitulé *Le vase sacré*, titre suggestif, qui nous restitue un des symboles si fréquents dans l'antiquité et qui pour les modernes exotériques représente une idée obscène.

Mais, à l'époque où ces symboles furent mis en circulation, la pudeur n'était pas née chez la femme, parce que la vérité n'était pas encore altérée, — et du reste elle est restée occidentale et moderne ; il est toujours permis de tout dire, de nommer tous les organes, si les noms restent ceux qui furent donnés dans les langues orientales, même en grec et en latin. C'est ainsi que nous employons couramment et sans aucune restriction pudibonde le mot *Lotus* ou *Lotos*, qui représentait l'organe sacré de la Femme et dont la signification réelle ne s'est jamais perdue malgré les efforts des prêtres pour en masquer la signification sous des allégories plus ou moins poétiques. Ainsi, quand ils nous disent, d'après une de leur fables, que « le nymphéa Lotus produit des fruits délicieux », nous comprenons très bien le sens de l'allégorie.

Il en est de même de toutes les légendes inventées pour dénaturer la signification du *sôma*, cette sécrétion que l'on compare à du beurre clarifié et à propos de laquelle on a tant discuté (1).

Les sacrifices primitifs sont représentés comme étant « des libations de lait » dans le sexe mâle, quelquefois de sang dans le sexe féminin. C'est alors que l'on employait cette expression « sacrifice sanglant » si dénaturée depuis.

Chez les Hindous, le « sacrifice d'adoration » s'appelle Yajna.

Dans la multitude des livres sacrés qui se sont occupés de cette question, les sujets qui sont surtout traités avec d'interminables détails sont les suivants :

Le symbole de l'œuf.

L'histoire d'Agni — le feu sacré (l'amour féminin).

antiques mythologies nous ont gardé le souvenir, c'est le « premier état » (pro-statuer).

« Les dieux se suffisent à eux-mêmes », a-t-on dit, et l'on comprendra alors toutes les légendes sacrées relatives à la vie antérieure à la communion.

(1) Voir sur l'usage et les effets du *Sôma* : H. ZIMMER, *Altindisches Leben*, p. 272 et suiv., dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XI, p. 49-50.

Voir aussi *Zeitschrift der Deutschen Morgenl. ges.*, t. XXXVIII, p. 134 et suiv.

Le vase sacré.

L'histoire du sôma (élément fécondateur).

Le rôle du swastika, origine de la croix (petit instrument qui eut un rôle mystérieux).

Le joyau dans le lotus (Lotus symbole féminin).

La théorie de l'Oint, c'est-à-dire l'*Onction* par le sôma. (L'Oint, c'est Agni, et c'est d'Agni que, plus tard, on fera l'agneau pascal).

Le cierge pascal, symbole du feu sacré.

* * *

Les quatre manifestations du sentiment religieux que nous venons d'énumérer sont restées dans tous les cultes, — mais ont été modifiées de façon à perdre complètement leur signification primitive.

Au fond, la Religion naturelle reste *le lien moral qui unit l'homme à la femme.*

Que peut-il adorer — si ce n'est la Femme, sa Déesse ? A qui peut-il adresser des prières, sinon à Elle ?

Aucune puissance surnaturelle n'a jamais répondu à son appel.

A qui offrir les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, les dons volontaires, les offrandes, si ce n'est à celle qu'il aime et qui lui paie en amour le travail, l'effort qu'il a fait pour Elle ?

Et qu'est-ce que la communion si ce n'est l'union de l'homme et de la femme ?

Les religions primitives expliquent toutes les lois de la nature et sont toutes intimement liées aux actes de la vie humaine. Mais, à mesure que la science disparaît, s'obscurcit, l'humanité perd ses lumières, le mythe se perpétue, mais il perd son autorité, en même temps qu'il perd sa clarté. Ceux qui en sont dépositaires, poussés par un intérêt personnel, l'entourent de merveilleux pour augmenter son caractère obscur. C'est alors qu'il devient symbolique et se transforme, si bien qu'il se fait incompréhensible aux générations postérieures qui n'en ont pas connu le sens primitif et ne l'admettraient pas, si on ne le présentait comme une révélation émanée d'une Divinité surnaturelle.

C'est ce mystère dont on l'entoure, dès qu'il perd de son autorité naturelle, qui lui conserve un peu du caractère sacré qu'il possédait naturellement à son origine lorsqu'il était l'expression d'une vérité évidente.

Ce sont les religions des prêtres qui ont engendré le merveilleux, le miracle. Tant que l'humanité jeune connut les lois de l'Univers, enseignées par les Déesses et les Prêtresses, elle ne pensa pas à invoquer une intervention surnaturelle pour expliquer des faits dont elle connaissait les causes. Le merveilleux n'avait pas de place dans ses croyances.

De la science naquit le mythe, qui se perpétua plus tard dans les sociétés par la tradition et fut consacré par le temps qui lui donna un caractère saint et inviolable.

C'est ainsi que toutes les mythologies reposent sur une base réelle et renferment un fond de vérité, orné de beaucoup de poésie.

CHAPITRE III

LA GÉNÉRATION

LES PRIMOGÉNITUS SORTIS DE LA VIE VÉGÉTALE ET VENUS A LA VIE ANIMALE, SANS PARENTS. — PREMIÈRES MATERNITÉS. — LA PATERNITÉ IGNORÉE. — TRADITIONS SACRÉES CONCERNANT LES DÉESSES-MÈRES, ÉDUCATRICES DU GENRE HUMAIN ET PROVIDENCE UNIVERSELLE. — LES PREMIÈRES FAMILLES. — LE MATRIARCAT.

Les forces agissantes de la Maternité ont créé une humanité droite, docile, disciplinée.... d'abord, jusqu'au débordement des passions de l'homme. Mais, pendant cette époque primitive, quel Paradis était la Terre !... Nulle révolte ! nul mensonge ! nulle rébellion !

Dans tous les hommes, à moins qu'ils ne soient des monstres, le souvenir maternel a laissé dans l'âme une impression profonde faite de respect et de tendresse sacrée.

Si tous les enfants étaient élevés dans la Vérité,
il n'y aurait pas d'homme méchant.

LA GÉNÉRATION

Genèse — Macrocosme.
Génération — Microcosme.

Le fait capital des temps primitifs est certainement la reproduction de l'espèce par un moyen que jusque là, la Nature n'avait pas employé.

L'accouplement est un fait qui n'a dû — et qui n'a pu — s'accomplir qu'à une époque déjà avancée de la vie phylogénique, époque représentée, du reste, par l'âge auquel cette fonction

commence dans la vie ontogénique. Donc nos ancêtres n'ont pas acquis les caractères de leur espèce *par hérédité*, puisque, lorsque la reproduction commence, ils possèdent déjà tous les caractères acquis pendant l'évolution végétale. Il ne faut pas mettre l'hérédité avant la reproduction comme l'ont fait les darwinistes.

Dans la période intermédiaire pendant laquelle les humains ne se reproduisaient pas encore par voie sexuelle, il n'y avait pas de génération, il n'y avait encore que la *Genèse directe*, c'est-à-dire l'évolution lente des êtres issus de la vie végétale et qui arrivaient peu à peu à l'état d'enfance de l'animalité et de l'humanité (1).

C'était les *primogénitus* — *genitus, non factus* (générés, non enfantés). Ils avaient des tailles gigantesques, c'est pourquoi la *Genèse* est appelée le *Macrocosme*.

La science officielle a retrouvé la grande taille des primitifs, aussi bien des animaux que des humains (2).

Les croyances populaires sur la taille extraordinaire des premiers hommes ont une origine scientifique. Ces dimensions fabuleuses sont une réalité que la science des origines affirme, car la fable, c'est l'histoire primitive mal comprise et mal expliquée. Les premiers hommes étaient plus grands que les hommes actuels, et, si nous remontons plus haut encore, nous trouvons que les arbres étaient plus grands que les hommes. La taille décroît continuellement, mais imperceptiblement. La longueur du canal intestinal donne la mesure primitive de l'arbre ancêtre puisque, primitivement droit (ce que l'embryologie confirme), il s'est replié sur lui-même.

Microcosme.

La génération, c'est le *Microcosme*.

L'être généré va reproduire son espèce sous des formes *microscopiques*, d'où le nom donné à la génération, le *Microcosme* (3).

(1) D'après les inscriptions cunéiformes de la Kaldée et de l'Assyrie, le nom de Adam, Admi ou Adami désignait sept Adam ou racines d'homme (ancêtres végétaux), nés de la Terre-Mère et du Feu astral, c'est-à-dire des progéniteurs (*les Elohim*).

(2) Des ouvriers opérant des fouilles en 1910 à Ballinahalla, près de Moycullen, comté de Galway (Angleterre), ont découvert un squelette complet mesurant 2 mètres 53 centimètres.

(3) Suivant la définition du Dr A. Wilder, *Genèse* ne veut pas dire *génération*, mais « le fait de jaillir du sein de ce qui est éternel, pour apparaître dans le Cosmos et le temps ».

Et, chose merveilleuse, ce microcosme reproduira fidèlement toutes les phases du macrocosme dont il est la réduction.

Mais c'est la Femme seule qui aura cette faculté de reproduction. C'est elle qui sera la génératrice, la créatrice de ce petit être.

Et cela pour nos ancêtres fut un étonnement.

C'est de la Terre qu'étaient sortis les êtres par Genèse (1). C'est de la femme maintenant qu'ils sortent par *Génération*.

Dans les Stances de Dzryan, il est dit (Stance III) : « La Mère se gonfle, elle croît de dedans en dehors comme le bouton de Lotus ».

On dut croire, en effet, que l'enfant sortait de la Mère, comme le fruit tombait de l'arbre. Et la Mère fût comparée à la Terre parce que la Terre avait produit les hommes.

La naissance du premier enfant est un fait qui, pour la Mère surtout, dut avoir une importance capitale. Quel étonnement n'éprouva-t-elle pas en voyant sortir d'elle-même quelque chose qui était une réduction de la forme humaine !

« Les Dévâs donnent naissance, d'une façon immaculée, à un second moi », disent les Stances déjà citées.

Nous voudrions assigner une date à ce fait si important, mais il ne faut pas oublier que notre humanité — la dernière — avait été précédée par d'autres humanités sur lesquelles nous ne savons rien, car dans une période géologique il y a des premiers et des derniers et, quand les derniers apparaissent, les premiers sont déjà loin dans leur évolution — et ils assistent à l'animalisation de ceux qui les suivent (2).

La seule chose que l'on puisse affirmer, c'est que l'âge de la reproduction représente à peu près le cinquième de la vie totale. Quand les hommes vivent en moyenne 75 ans, ils se reproduisent à 15 ans. Mais les périodes de longévité ont varié ; très longues d'abord parce que plus près de la vie végétale, elles ont diminué. La vie actuelle n'est pas le type de la vie primitive.

Dans la grotte de Cro-Magnon, on a trouvé un squelette d'enfant qui n'était pas parvenu à son complet développement foetal.

(1) Platon, dans sa description de l'Atlantide, mentionne « un de ces hommes qui, à l'origine des choses, naquirent de la terre » (Critias).

(2) Les races n'arrivent pas toutes aussi vite à la génération. Nous lisons dans la *Doctrîne secrète* (t. III, page 7) : « Dans les inscriptions de Babylone, trouvées dans les fouilles de M. Layard, on trouve ceci : « La première race qui tomba dans la génération fut une race sombre (Zalmat-qaqali), qu'ils appelaient la Race d'Adamou ou race sombre ; la race Sarkou, ou race claire, resta encore pure ».

Mais la grotte a été habitée pendant de longs siècles, ainsi que le prouvent les différentes couches de débris qu'on y a trouvées ; ses premiers habitants n'étaient peut-être pas parvenus à l'âge de la reproduction, tandis que les derniers y étaient arrivés depuis longtemps.

Maternité.

Les premiers témoins de l'enfantement d'une femme durent éprouver un étonnement mêlé d'épouvante en face d'un fait si inattendu dans la vie de l'humanité. Ils ignorèrent d'abord complètement la cause qui l'avait produit, et du reste ne s'en préoccupèrent pas ; ce n'est que dans la période que l'on peut appeler moderne, c'est-à-dire *historique*, que cette cause a été connue (1).

Les rapprochements s'étaient accomplis dans la plus grande promiscuité, — tous étant frères et sœurs, puisque tous étaient issus de la même Mère-Nature et du même Père-Soleil. Ces rapprochements n'avaient pas eu de résultat immédiat, les hommes ne pouvaient pas se figurer qu'il pût y avoir dans leurs jeux sexuels le germe d'une conséquence aussi éloignée et aussi inattendue ; longtemps ils ignorèrent la loi de la génération, c'est-à-dire le rapport qui existe entre la cause et l'effet.

Ils connaissaient mieux la Genèse primitive, l'origine végétale, puisque les espèces attardées avaient évolué sous leurs yeux.

Les *Primordiaux* qui en étaient issus étaient considérés, dans l'antiquité, comme les plus élevés dans l'échelle de l'existence, parce que longtemps ils furent doués de la virginité enfantine : « Ce sont les Archanges, ceux qui refusent de créer ou plutôt de multiplier », dit M^{me} Blavatsky (*Doct. secr.*, t. I, p. 71). Et si je cite cette phrase qui n'a pas d'importance, c'est afin que l'on voie comment les anciennes légendes religieuses interprétaient les faits, et dans quel langage on les exprimait.

L'intelligence de ces premiers humains semblait égale en développement, c'était des mentalités d'enfant. Il n'y avait pas encore parmi eux de maladies, ni de tares héréditaires, et c'est de là que naquit le sentiment intense de fraternité, c'est-à-dire d'égalité.

Dans les secondes races d'hommes, celles issues de l'enfantement de la Femme et qu'on appelait les *filles des Dérivés* (les fils

(1) C'est Leuwenhoch qui découvrit le spermatozoïde mobile, dans les temps modernes.

des Dieux, dira-t-on plus tard), des différences individuelles se produisirent, résultant des conditions de la fécondation. Ces différences déterminèrent des inégalités et par suite des jalousies. Il n'y a de fraternité réelle qu'entre les égaux.

L'enfantement ou la « création secondaire » ne se manifesta qu'à une époque où la genèse primitive avait perdu son activité, ralenti son action évolutive.

Ce temps d'arrêt fut appelé « Noah », mot qui signifie « repos de la Nature ». De ce mot on a fait Noé.

Les premières femmes régnantes, les *Dévâs*, les *Fatas*, les *Génies*, les *Almées*, les *Izeds*, les *Archanges*, etc., représentent d'abord l'*Esprit* universel. L'art antique leur a toujours donné des figures féminines. C'est pourquoi l'idée de maternité sera liée à l'idée de *Divinité* : La femme est la créatrice de l'enfant, donc c'est la Divinité qui crée l'humanité, et qui la crée mâle et femelle, car la mère enfante les deux sexes.

Ceux qui ne mettent pas la religion naturelle où elle est, c'est-à-dire au début même de l'évolution psychique, ne peuvent rien comprendre à la vie des primitifs.

Les premières naissances, qui devaient beaucoup occuper les femmes, ont laissé, dans les sciences antiques, l'empreinte de la sollicitude qui les entourait. Partout nous retrouvons l'enfant entouré de soins incessants par les *Fées*, les *Marraines*, les *Anges-gardiens*, etc.

En Egypte, sept divinités belles et sages veillaient sur le nouveau-né et présidaient à ses destinées. On les représentait sur les maisons (quand il y en eut), dans les habitations, sur les monuments.

Elles étaient les *Génies tutélaires*.

Ces préoccupations nouvelles dans la vie des femmes durent amener de grands changements dans les relations des deux adolescents primitifs.

Chez la femme, ce fut l'éveil de l'amour maternel qui succéda à l'étonnement, à la curiosité des premiers moments, amour fait d'intérêt pour ce petit être qui surgissait d'une façon si imprévue et de la tendresse qui résultait, surtout, du contact intime de cette vie qui cherche l'abri maternel, la chaleur et le lait de la Mère. Ce sentiment grandissait et devenait bientôt cette affection profonde qui domine toute la vie de la Mère et lui inspire un dévouement sans borne.

Quant à l'homme, il eut sans doute aussi un mouvement de curiosité, même d'intérêt et d'affection pour ce petit être que sa sœur naturelle venait de mettre au monde, mais cela ne l'empêcha pas de suivre les impulsions de sa nature, qui étaient autres, et, en voyant se prolonger cette préoccupation nouvelle de la Femme qui lui créait un amour dont il n'était pas l'objet, un commencement de jalousie naquit et ce fut le germe de discordes futures.

Bachofen, qui a fait une étude remarquable du primitif état social, décrit ainsi la famille primitive :

« L'amour maternel est une force mystérieuse qui régit également tous les êtres de l'Univers. Les premiers pas dans la civilisation, l'origine de chaque vertu, de chaque sentiment est due au mystère de la maternité, c'est le principe de l'amour, de l'union, de la paix. Avec les premiers soucis pour le fruit de son corps, la Mère apprend l'altruisme ; employer ses forces pour conserver et embellir l'existence d'autrui, sera désormais son but. C'est d'elle que partent tous les symptômes de civilisation, tous les bienfaits, tous les sacrifices, l'abnégation et les soins des malades.

« Etre du pays de la Mère, avoir été bercé sur le même sein maternel, constitue le lien le plus sacré, le plus indissoluble ; secourir la Mère, la défendre, la venger, prime tous les autres devoirs, menacer sa vie est un crime inexpiable.

« Le principe maternel, c'est la communauté sans restriction ni limite autre que celle de la Nature. De ce principe découle celui de la fraternité générale, de l'égalité, de la liberté. C'est le fondement des Etats gynécocratiques : l'absence de querelles, de discordes, l'aversion profonde de tout ce qui peut entraver la liberté, telles sont les caractéristiques de ces communautés. »

Traditions sacrées concernant les Déesses-Mères.

La Maternité occupe une place immense dans les anciennes traditions. La glorification de la Mère est restée dans toutes les religions issues de la Théogonie primitive.

Les antiques Déesses sont toujours présentées comme des Déesses-Mères.

Salomon Reinach nous dit : « Les monuments nous font connaître les Déesses-Mères, généralement groupées par trois, qui s'appellent *Matres* ou *Matronæ* et portent des épithètes locales

très variées, celtiques et germaniques. Elles répondent aux Fées du Folklore Celtique, nom dont la forme latine *Fatæ* leur est quelquefois appliquée par les inscriptions » (*Orphéus*, p. 173).

Partout nous voyons *la Mère* sous un nom collectif, représentée comme la créatrice de l'humanité, en même temps que l'organisatrice de la vie sociale.

Chez les Kaldéens, une femme appelée *Amaka* est la Mère Universelle. Elle enfante des filles et des fils, représentés symboliquement — plus tard — par le Ciel et la Terre.

La doctrine précède nécessairement les rites et les symboles. Plus tard, au contraire, il arrive que, par l'enseignement, des rites et des symboles se transmettent encore lorsque déjà la doctrine est oubliée, et ils continuent de régner, en vertu de la puissance mystique que la doctrine primitive leur avait communiquée.

Egypte.

La première Divinité est adorée sous la forme d'une Vierge-Mère, qui s'engendre elle-même, c'est-à-dire qui enfante son propre sexe.

C'est *Neith*, la Déesse trouvée dans les fondations les plus anciennes d'Abydos et qui appartient suivant Mariette à la 1^{re} dynastie, ce qui la rend vieille d'au moins 7.000 ans, dit-on, même suivant les Orientalistes qui sont portés à diminuer les époques. Mais pour moi cette chronologie n'a aucune valeur.

M. Bouwich, dans son ouvrage sur les croyances égyptiennes, nous dit de cette Mère primordiale : « *Neith*, *Nut*, *Nepte*, *Nuh*, ses noms peuvent se lire de différentes manières, est une conception philosophique digne du xix^e siècle, plutôt que du xxix^e avant notre ère, ou d'une époque encore plus ancienne » ; et il ajoute : « *Neith* est ni plus, ni moins, la GRAND'MÈRE et cependant la Vierge immaculée, ou la Divinité féminine dont toute la Nature procède. »

Les Hermès sont venus, dans le cours des siècles, jeter le voile du mystère sur toutes les antiques vérités. Mais on les retrouve à travers leur symbolisme.

Paul Pierret, qui étudie l'Égypte déjà transformée par les mythes astronomiques, nous dit : « L'espace dans lequel le soleil prend naissance est personnifié par des Déeses qui s'appellent tour à tour *Nout*, *Neit*, *Nehout*, *Isis*, *Thouéris*, *Maut*, etc. Elles

renouvellent chaque jour l'enfantement de la première fois et elles ont, quel que soit leur nom, un caractère primordial, comme ayant été le commencement des naissances ; elles sont dites *Mères des dieux*, puisque le dieu (l'homme) qui engendre ses propres formes est issu d'elles.

Neit, la grande, la Divine Mère qui enfante le soleil (symbole de la lumière de l'Esprit), Neit la Mère qui enfante, *n'ayant pas été enfantée* (allusion à la genèse végétale directe), est le commencement de tout enfantement, avant qu'il n'y eût eu d'enfantement quelconque.

Isis est appelée « la Déesse qui a commencé les divins enfantements ». C'est un titre de divinité primordiale, analogue à celui de *grand commencement du devenir* porté par *Ptah* (le soleil) et ses similaires. Ce dernier titre « commencement du devenir », *Schakeperi*, transcrit en grec par ΣΑΧΗΠΕΡΙΣ, ayant été attribué à des femmes, a dû être porté par des Déeses » (Paul Pierret, *Mythologie Égyptienne*, page 29).

La Mère dans l'Inde primitive.

L'importance du rôle joué par le Principe-Mère dans les premières conceptions des Hindous explique le respect religieux dont fut entourée la Femme au temps des Védas et de l'ancien Manou.

D'abord nous trouvons dans les vieilles traditions :

Mâtri-Mâtri, la Mère des Mères, et c'est de ce mot sanscrit *Mâtri* qu'on fera matrimonial, qui indique ce qui est maternel.

Narî était la Vierge universelle. On lui adresse cette litanie :

Narî Aditi — Vierge immortelle.

Brahmî — Mère universelle.

Hiranya garbha — Matrice d'or.

Paramâtmâ — Grande âme.

Lakshmî — Reine de l'Univers.

Çakti — Lumière céleste.

Maryama — Fécondité perpétuelle.

Akâça — Fluide pur.

Ahankâra — Conscience suprême.

Kanya — Vierge.

Tanmâtra — Les cinq éléments.

Triguna — Les trois qualités.

Kanyabâna — Virginité éternelle.

Narî est souvent désignée dans le langage kabbalistique des initiés sous le nom de *Reine des Sept* (1). Il s'agit des sept principes cosmiques qu'elle a expliqués et dont plus tard on fera sept rois.

Il faut remarquer que Narî ou Aditi reçoit seule dans le principe un culte extérieur.

L'apparition des « fils des Dêvâs », nés de Vierges immaculées, est une idée qui se trouve à la base d'une multitude d'allégories. C'est un grand chapitre de l'histoire de la *Virgo pariens*, la Vierge qui enfante et qui est représentée par Neith, Isis, Diane, etc. Ce sont des « Déeses démiurgiques » à la fois visibles et invisibles (Esprit invisible, corps visibles), ayant leur place dans le ciel (vie de l'esprit) et aidant à la génération des espèces.

Tel est le langage symbolique qu'il faut comprendre.

Quand le mystère de la fécondation sera connu, on dira, pour exprimer le temps où la fécondation n'a pas commencé, que, « au commencement, le fils est encore caché dans la pensée qui n'a pas encore pénétré le *sein divin* ».

Quand plus tard l'homme qui féconde sera connu, il sera appelé *Fohat*.

« Fohat est le serviteur des Manous (Mères législatrices ou Dhyan-Chohans) et est cause que les prototypes idéaux s'épanouissent de dedans en dehors ».

La Divine Mère Déméter, en Grèce.

Démétra ou Da-mater (de Dia-Meter), la Divine Mère, porte comme emblème l'épi, symbole de la graine humaine (les ovules). Comme la Mère porte en elle la graine, elle représentera la moisson et on fera d'elle une Déesse nourricière.

Sa légende et son culte expriment d'abord le bonheur, la gaieté. Elle est la Déesse féconde et heureuse (c'est pour cela que le temps de son règne est appelé l'*Age d'or*).

Elle est accompagnée ou traînée par des lions. Sa tête est sur-

(1) Les légendes hindoues ont gardé et consacré le souvenir des fondatrices des premières familles. On les appelle Maharchis ou grands Richis. Les sept premiers Richis de l'Inde sont considérés comme les ancêtres de l'humanité. Et comme à cette époque reculée le père n'apparaît pas dans la constitution de la famille naturelle, il est bien évident que ce sont les Mères seules qui sont ces ancêtres primitives.

montée d'une couronne de créneaux pour rappeler qu'elle a fondé la cité.

On la confond avec les grandes Déesses : Rhéa et Cybèle.

Nous trouvons aussi en Grèce la Divinité maternelle représentée par d'autres grandes Déesses, telle Héré (Héra), la plus vénérée de l'Olympe, qui siégeait sur un trône d'or. On la représente tenant en main des grenades, emblème de fécondité (le fruit représente toujours la graine, c'est-à-dire l'œuf ou l'ovule, et c'est l'ovulation que l'on glorifie chez la Femme).

Cérès a la même racine que Héré, qui veut dire « Souveraine ». Elle règne à Milet. Et ce mot Héré forme le nom de Junon, en grec, *Ἥρη* ou *Ἥρα*.

Cérès, comme Isis, est souvent appelée législatrice.

L'invention de la charrue est attribuée par les Grecs à Cérès. Hestia personnifie le feu sacré, c'est-à-dire le génie, l'inspiration. C'est l'Agni des Hindous, la Vesta des latins. Immobile sur son trône dans l'Olympe, on en fait le foyer, c'est-à-dire le centre d'où rayonne la lumière. C'est dans cette acception que le mot « foyer » restera pour symboliser le principal attribut de la Femme.

Hestia personnifie la vie sédentaire et intellectuelle, en opposition avec la vie nomade ou extérieure de l'homme.

Le culte d'Hestia sera, dans la suite des temps, confié à la *Maîtresse* de la maison. Elle est représentée tenant un sceptre, son visage est austère, sa chevelure sans ornements. C'est ce sceptre de la femme au foyer qui est exprimé par le mot *Maîtresse*.

La Mère dans la Rome antique.

C'est d'abord *Mater Matuta*, Déesse de l'aurore et des naissances. Sa fête s'appelait « la fête des Mères », *Matralia*. Nous trouvons aussi *Acca Larentia*, réceptacle des semences, dont le nom devient générique dans les *Lares*, qui sont les bons Esprits, protecteurs des champs et des moissons.

Le *Laris familiaris* était le génie protecteur du foyer. On célébrait les *Laralia*, fête familiale, en l'honneur de ces Divinités.

Ce culte persista longtemps. On le retrouve dans les *Lares* publics, les *Lares* de carrefour (compitales ou viales), les *Lares Hostilii*, protecteurs contre les ennemis, etc.

Ces *Lares* représentaient l'Esprit providentiel de la Femme, veillant sur la demeure et pourvoyant à tous les besoins de l'exis-

tence. C'est pourquoi les Déeses personnifiaient aussi la vie heureuse de cette époque : *Fortuna* est la Déesse du bonheur. Elle a différentes formes : *Fortuna Muliébris*, *Fortuna Régia*, *Fortuna Respicius* (favorable).

Du mot sanscrit *Mâtri* on fait en latin : *matri-monialis*, *matri-monium*, *Matrona*, *maturare*.

Tout cela indique bien que c'est la Mère qui est la tête de la famille et l'esprit mûri (*maturatio*) qui dirige avec sagesse.

Chez les Celtes.

Nous trouvons dans le Panthéon Celtique et en Phrygie, *Cybèle*, *Magna Mater*, Mère du Mont Ida.

C'est de *Mater Magna* qu'est venue l'habitude d'appeler les anciennes Mères des *Grand' Mères*.

Cybèle est représentée sur un char traîné par des lions, elle a sur la tête une tour à trois étages — dont on a fait plus tard la tiare, et en main une clef double. On lit sur les statues de *Cybèle* retrouvées chez les Galates : *Matri ideæ*.

Dans toute la Gaule, on a retrouvé de vieilles inscriptions disant *Deabus Mœrabus* (Déesse-Mère ou *Dia Mater*), dédiées à la Déesse *He Mœra* (la lumière). Ses disciples sont appelées *Moeres*, Mères spirituelles.

Quand on traduit *Mater idea* dans la langue des Ibères, on fit de *Madre-idea*, le nom de *Madrid* donné à la ville qui devint la capitale du pays.

Mère en Celtique se dit *Mam*.

En Hébreu (qui en dérive), c'est *Aman* ; on ajoute *nutrio* (chald), *ama nutrix*.

En Chine.

Nous trouvons dans le *Chi-King*, troisième Livre sacré des Chinois, un poème intitulé : *L'amour fraternel*, dans lequel la famille primitive est dépeinte. En voici une strophe (Partie II, Livre II, Ode 1-7) :

L'Union affectueuse entre la Femme et les enfants
Est semblable à la musique du luth et de la harpe.
Lorsque la concorde règne entre les frères,
L'harmonie est délicieuse et durable.
C'est la famille dans sa première forme, sans père.

En Amérique.

Les lois de la nature étant les mêmes sur toute la terre, la même évolution se produisit partout. C'est ainsi qu'on a trouvé au Mexique l'ancien culte de la Mère.

La Divinité qui la représentait s'appelait Maïr, Moëra ou Mana.

Manco Capac dit *Mama coïa*.

La Divine Mère chez les Hébreux.

La tradition à laquelle nous sommes le plus habitués est celle d'Eve, la Mère universelle. Seulement, dans les Ecritures modernes qui la concernent, on met près d'elle un homme, Adam. Or, dans les Ecritures primitives, cet homme n'existe pas. On appelle la terre végétale qui a produit l'*Arbre de vie* : Terre Adamique, ou Adama, et c'est de ce mot qu'on a fait Adam, quand on a révisé l'histoire.

Mais, d'abord, la grande divinité des Hébreux, la femme bénie, c'est HeVaH, « douée d'une beauté majestueuse et sainte qui ne pouvait créer dans l'âme des enfants un sentiment autre que celui d'une religieuse vénération. »

Hévah ou Havah est « Celle qui donne la vie ».

Les Hébreux en firent une Etoile, à la lumière douce et majestueuse, chaste et voilée ; elle est le Feu sacré, l'emblème terrestre du soleil. C'est pour cela que le Soleil devint « la demeure céleste du très-haut ». Les prêtres ont mis dans le ciel d'en haut ce que le premier symbolisme avait fait descendre dans l'Esprit *très-haut* de la Déesse.

Mais cette vénération du Principe-Mère, de la Reine des Cieux, de l'Intelligence universelle, fut cachée par les Juifs, qui nous diront qu'elle est restée dans le domaine élevé de la spéculation.

Cependant, les anciens prophètes (qui étaient des prophétesses) en parlent continuellement.

Jérémie constate qu'on lui a rendu un véritable culte en Israël, « mais depuis le temps que nous avons cessé de faire des encensements à la Reine des Cieux, et de lui faire des aspersions, nous avons manqué de tout et nous avons été consumés par l'épée et par la famine » (ch. XLIV).

Origine du nom d'Eve.

Nous trouvons le nom de la Déesse-Mère écrit dans le Sépher par les consonnes HVH. On sait que l'hébreu n'a pas de voyelles. On pouvait entre les consonnes interposer les voyelles que l'on voulait, l'usage seul prévalait, ce qui rendait impossible la transmission écrite de la prononciation des mots. La tradition orale seule conservait cette prononciation et, en changeant le son voyelle des consonnes, on pouvait rendre un nom méconnaissable. C'est ce qui arriva pour le nom de la Divinité primitive des Israélites. Il fut d'abord prononcé HeVaH, Hévah (d'où Eve); en changeant les voyelles de place on en fit HaVeH, puis Jévah, IHOAH, qui fut par la suite prononcé mal à propos Jéhovah, à cause d'une ponctuation vicieuse des Massorètes (espèces de règles ou de conventions).

A propos du nom de Iahvé, Renan écrit (*Le Peuple d'Israël*, p. 82) : « Iahoué ou Iahvé. Les vraies voyelles de IHVH sont inconnues. Les anciens transcrivaient IEYΩ — IEOY — IAΩ.

Clément d'Alexandrie donne I A O V É. Théodoret nous apprend que les Samaritains prononçaient IABE, ce qui rappelle EBE, (l'Hébé des Grecs). Saint Epiphane adopte la même forme. Saint Jérôme donne Iaho. On trouve aussi IEYE.

Schrader dit : « Le IAΩ classique est toujours considéré par les Grecs comme d'origine assyrienne ».

Et, plus loin (page 82), Renan ajoute : « Rien n'incline à croire que I a h v é soit originaire d'Egypte. En Assyrie, au contraire, et en particulier dans les contrées chaldéennes aramaïsées, voisines du Paddam-Adam, le mot I a h o u ou I a h v e paraît avoir été employé pour désigner la divinité. La racine Hawa, écrite par un *h* doux ou un *h* dur, signifie, en langue araméenne, l'Etre ou le souffle de vie ou la vie. La mère de vie, la première femme, s'appelait Hawa. Le nom sacré se contractait en I a h o u ou I o et s'écourtait en I a h. »

On expliquait le tétragramme par le verbe haïa qui est la forme hébraïque de Hawa : « Je suis celui qui suis ». Et ce « je suis » devenait un vrai substantif.

La franc-maçonnerie, qui garde dans son symbolisme les anciennes traditions de l'Israélisme, a le IVAII parmi les quatre mots sacrés du grade de « Maître secret » et le donne comme une contraction de Jéhovah. Ce nom ainsi écrit nous fait présumer

que, primitivement, Héva se prononçait Ivah, ce qui rapproche ce nom de Içwara (la Maîtresse exerçant la suprématie morale). Ce n'est que dans le second chapitre de la Genèse, alors que la création est achevée et seulement lorsque la vie morale commence, que nous voyons employer le mot Ievah, qui est pris comme le symbole de la vie et de l'autorité maternelle morale et qui joue un grand rôle dans la religion israélite; surtout lorsque de grandes luttes de sexes éclatent à propos de ce nom, le *nom ineffable*, le « saint nom » que les hommes blasphémaient, ce qui aboutit à la défense absolue de le prononcer.

Les rabbins et les Israélites instruits connaissent l'origine féminine de leur Divinité, mais ils la tiennent secrète. Cependant, ce secret est maintenant divulgué. Fabre d'Olivet a contribué à faire la lumière sur cette question. Dans son remarquable ouvrage *La langue hébraïque restituée*, il nous donne les moyens de remonter à cette origine, puis, comme inquiet lui-même de l'effet que cette divulgation va produire, il dit : « Comme mon intention n'est point de profaner les secrets d'aucune secte, je désire que ceux que j'ai laissé entrevoir jusqu'ici, ou que je serais amené à révéler par la suite, ne choquent personne. Si, contre mon attente, il se trouvait néanmoins des sectaires qui fussent offensés de la publicité que je donne à certains mystères, je dois répéter que, ne les ayant reçus d'aucun homme, ni d'aucune société, et ne les devant qu'à mes seules études, je puis les publier sans trahir aucun secret ».

Renan vient de nous dire que les Samaritains prononçaient IABE et non IAVE. Cette prononciation rapproche ce nom de HeBe qui représente la jeunesse féminine.

De ce nom Hébé on fait heber, nom générique des Hébreux, des Arabes et peut-être des Ibères.

Lorsque les peuples féministes perdirent leur puissance et furent obligés de quitter leurs pays d'origine, on donna au mot hébraïcus (hébraïko en grec), qui les désignait toujours, une signification nouvelle; on le fit signifier « qui est déporté », qui vient « d'au delà », et on précisait même, on disait « d'au delà du Gange ».

Dans le *Zohar*, livre masculiniste relativement moderne, qui met le mot « Dieu » au masculin naturellement, on parle de la première Mère en disant : « Le premier (première Mère), c'est l'Ancien. Vu face à face, il est la tête suprême, la source de toute

lumière, le *Principe* de toute sagesse, et ne peut être défini autrement que par l'*Unité*.

« Du sein de cette unité absolue, mais distinguée de la variété et de toute unité relative, sortent parallèlement deux principes opposés en apparence, mais en réalité inséparables, l'un mâle ou actif, l'autre passif ou femelle, désignés par un mot qu'on a coutume de traduire par celui d'intelligence.

« L'intelligence, c'est la Mère, ainsi qu'il est écrit : « Tu appelleras l'intelligence du nom de Mère ».

« Le nom qui signifie : *Je suis*, nous indique la réunion de tout ce qui est, le degré où toutes les voies de la sagesse sont encore cachées et réunies ensemble, sans pouvoir se distinguer les unes des autres. Mais quand il s'établit une ligne de démarcation, quand on veut désigner la *Mère*, portant dans son sein toutes choses (les mâles et les femelles) et sur le point de les mettre au jour, pour révéler le nom suprême, le Divin dit, en parlant de lui : *Moi qui suis*. Enfin, lorsque tout est bien formé et sorti du sein maternel, lorsque toute chose est à sa place et qu'on veut désigner à la fois le particulier et l'existence, le Divin s'appelle I HAVE, ou *je suis celui qui est*. Tels sont les mystères du saint nom » (*Zohar*).

Je donne cette littérature pour ce qu'elle vaut.

Les premières familles.

Après un temps plus ou moins long, la maternité plusieurs fois reproduite constitue des groupes, formés d'une Mère et de ses enfants. Ce fut la première ébauche d'une famille, un lien unissant ces nouveaux êtres à leur Mère, un autre lien, l'affection fraternelle, les unissant les uns aux autres. Ils eurent des intérêts communs, un même nid, dans lequel ils avaient passé ensemble leurs premières années, un petit coin de terre, qui avait été le théâtre de leurs ébats. La Mère vivait au milieu de ses petits, dont elle était la source de vie et le génie tutélaire, elle les couvait, les soignait, les allaitait, tant que cela leur était nécessaire, et ne les délaissait que lorsqu'ils n'avaient plus besoin d'elle.

Tous les mammifères restés à l'état de nature nous donnent encore l'image de ce groupement familial dans lequel le mâle n'a pas de rôle ; il a cherché la femelle, dans un moment de besoin physiologique, mais, après le besoin satisfait, il s'est éloigné sans se douter des conséquences de son acte.

Cette première famille, dont la Mère est le centre, a gardé sa forme primitive pendant de longs siècles.

La période pendant laquelle la Mère, toute-puissante, a régné sans trouble, est celle qui a été désignée par le mot *matriarcat*, mot qui est entré dans la littérature historique pendant le XIX^e siècle et qu'on doit à Bachofen.

Le mot *Patar*, dans le sanscrit primitif, ne signifie pas *celui qui féconde*, mais *celui qui protège*.

C'est le frère de la Mère. C'est pour cela que longtemps c'est lui, l'oncle, qui s'occupe surtout de l'enfant, et, quand les hommes de cette époque parlaient de la descendance, ils ne disaient pas « nos fils », ils disaient « nos neveux ».

M. Leblois dit : « Le mot Père, qui dans notre langue a un sens précis, n'avait pas ce caractère dans la langue âryenne. *Patar* était moins un nom, un substantif qu'une expression descriptive dont le sens était « celui qui protège ».

« *Matar* voulait dire *celle qui enfante*. *Fratar*, *celui qui aide*. *Swasar*, *celle qui réjouit*. » (*Les Bibles*, Livre VI, Supplément IV, p. 333).

Voici un autre témoignage :

Renan, dans l'*Histoire du peuple d'Israël* (T. I, p. 17), nous dit : « Le mot Patriarche ne se trouve pas avant le premier siècle de notre ère, mais il est bien fait ; nous l'employons ». Et il l'applique aux primitives tribus matriarcales qu'il décrit en substituant le rôle du Père à celui de la Mère. Singulière façon de faire connaître l'histoire de l'humanité ! C'est, du reste, le système employé par la plupart des historiens.

Louis Franck, dans *La condition politique des femmes*, nous expose comment la famille primitive se constitua. Il dit : « L'étude des origines de la civilisation nous permet de constater combien modestes furent les débuts de la race humaine. Aux âges primitifs des peuples, a régné la plus étrange confusion dans les relations des sexes, une promiscuité informe, où les hommes d'un même groupe ont possédé en commun les femmes de la tribu. Puis les groupes se sont scindés. Quand, sous l'empire de circonstances et de besoins nouveaux, le fractionnement des tribus amena la création de clans, l'instinct d'appropriation individuelle se fit jour, succédant au collectivisme primordial. Une civilisation rudimentaire prit naissance. La conception primitive de la famille se forma. Entre les hommes s'établirent

les premières relations de parenté, basées sur la filiation maternelle, c'est-à-dire le fait certain, palpable, tangible de la naissance, de la maternité.

« De la promiscuité originelle émergea la famille utérine, se perpétuant par les femmes, et qui semble n'être qu'un prolongement indéfini du cordon ombilical. Le trait distinctif de cette famille, c'est d'être sans père. Le mari, ou plutôt le mâle, y est réduit au rôle de reproducteur. La femme n'y est pas cependant dépourvue de toute espèce d'appui, car elle trouve dans son oncle et ses frères des protecteurs naturels chargés de la défendre. Ces parents maternels occupent dans la famille utérine la place qui appartient au père dans la famille patriarcale.

« Les traces de la famille utérine se retrouvent chez tous les peuples, dans les stades primitifs de l'évolution humaine, au sein des peuplades aryennes, comme à l'origine de toutes les autres races.

« L'ancienne Egypte, au temps de sa splendeur, a ignoré notre régime de paternité, et, durant des siècles, la parenté par les femmes fut l'unique loi régissant les populations de la vallée du Nil.

« Les Crétois n'ont jamais connu que le principe de la maternité et, pour eux, la *Matrie* a remplacé ce que nous sommes convenus d'appeler la *Patrie*. Dans l'antiquité, la famille utérine a laissé des traces fort appréciables chez les Phéniciens, les Sémites, les Lyciens, les Etrusques, les Hellènes, les Spartiates, les Doriens.

« Les Celtes ne faisaient aucune distinction de sexe dans les commandements et chez eux les femmes conservèrent bien longtemps une influence considérable. Quant aux Germains, qui n'ont jamais passé pour des efféminés, ils estimaient qu'il y avait dans l'âme des femmes quelque chose de divin et de primordial ; aussi avaient-ils toujours soin de consulter les femmes et de ne point dédaigner leurs avis et leurs conseils ».

Je m'excuse de multiplier les citations. Mais les auteurs masculins qui se sont occupés de cette question ont plus d'autorité, dans le monde des hommes, que les auteurs féminins ! C'est du reste dans leurs ouvrages que nous avons été chercher nos documents et nos preuves.

En voici encore un qui fut très écouté. C'est Louis Bridel, professeur de Droit à l'Université de Genève. Il dit :

« Les historiens et les voyageurs qui rapportent le fait de l'organisation maternelle de la famille, chez tel ou tel peuple, ont généralement ignoré qu'il se présentait ailleurs ; et, comme Hérodote pour les Lyciens, ils n'y ont vu qu'une exception, une singularité locale. Or, nous sommes en présence d'un véritable régime antérieur à celui de la famille paternelle de l'Inde, de la Grèce et de Rome, régime dont l'extension paraît avoir été considérable, si ce n'est générale, à une époque donnée. On peut se demander, en effet, si l'organisation maternelle a été commune à toute une période historique, si c'est un état familial par lequel aurait passé l'humanité dans son ensemble, ou bien s'il s'agit d'une organisation propre seulement à certaines races. De la généalogie maternelle dérive tout un système de *parenté par les femmes*, coutume générale parmi les tribus sauvages dans toutes les parties du monde (Voir Lubbock, *Origine de la Civilisation*, p. 137). L'enfant étant exclusivement considéré comme l'enfant de sa Mère, toute sa parenté se trouve naturellement du côté maternel et par les femmes. C'est exactement la contre-partie du système *agnatique* romain, d'après lequel toute parenté provient du côté paternel. Une des conséquences les plus curieuses du régime se manifeste dans l'ordre des successions ; l'on voit alors les héritiers naturels d'un homme être, non pas ses propres enfants, mais les enfants de sa sœur, fait fréquemment observé chez plusieurs tribus africaines.

« Ainsi donc, avant d'en arriver à la période du régime paternel, la famille se serait organisée du côté maternel et féminin, le nom des Mères et leur condition descendant le cours des générations, tandis que l'homme est sans lien direct avec les générations nouvelles et sans postérité reconnue » (*La Femme et le Droit*).

Revenons à Louis Franck pour savoir comment la famille maternelle a été remplacée par la famille paternelle ; question qui dépasse l'époque que nous étudions, mais qui cependant trouve sa place dans ce chapitre. Il dit ceci : « L'autorité maritale n'est pas une institution naturelle et librement consentie entre les hommes, établie de propos délibéré, après mûre réflexion, en vue de permettre à chacun des sexes de remplir sa mission spéciale, au plus grand avantage de tous. Elle est le produit d'une réaction brutale. Résultante d'un ordre de choses dont le souvenir même s'est presque éteint dans la tradition de l'histoire, la puissance maritale est une institution barbare qui ne se conçoit

plus, dans une période de civilisation. Vestige d'un passé à jamais disparu, elle ne peut manquer de disparaître à son tour.

« Le passage de la famille utérine à la famille agnatique ne s'est pas effectué chez tous les peuples d'une manière identique. Chez les uns, la transition a provoqué des luttes violentes et des conflits sanglants, comme on peut d'ailleurs l'observer aujourd'hui chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande, où la filiation agnatique remplace peu à peu la famille utérine. Ailleurs, la transition s'est accomplie sans trouble et sans secousses par la voie d'une évolution lente et pacifique ; c'est ainsi par exemple que, dans l'ancienne Egypte, un simple décret royal, le *protagma* de Philopator, a suffi pour opérer, sous l'influence des idées grecques, cette transformation du droit de famille » (*La condition politique de la Femme*).

Tout cela est confirmé par les travaux sociologiques de Morgan, de l'auteur danois Charles Kaoutski et du célèbre naturaliste anglais Henri Dumont, pour qui le principe vital de la famille gît dans la Femme ; aussi le matriarcat est, pour ces savants, le régime incontestable qui a gouverné le monde à une certaine époque de l'histoire.

Cette époque aujourd'hui retrouvée a été cachée pendant des siècles, et c'est la condamnation des historiens. Toutes les Ecritures primitives qui la mentionnaient ont été altérées. C'est du *x^e* siècle avant notre ère au *iv^e* siècle que cette œuvre de falsification a été accomplie ; on effaça de l'histoire le rôle de la Femme, son règne primitif, ses luttes, ses mérites, toutes ses grandeurs. Et quand le Droit paternel fut introduit dans le monde — vers le *ii^e* siècle avant notre ère —, on mit le mot *Père* dans les Ecritures révisées, partout où l'on trouvait le mot *Mère*.

La réalité, comme tout ce qui est très loin de nous, se perd dans les brouillards de l'histoire et semble invraisemblable, extravagante même à ceux dont la vue superficielle ne juge le passé que d'après le présent. C'est ainsi que la famille paternelle et le droit paternel de date récente sont nés d'un régime de *renversement* que nous verrons plus loin commencer. Ce Droit est devenu pour les peuples dégénérés un fait si naturel qu'ils ont de la peine à concevoir et à croire que la famille maternelle ait jamais existé. L'esprit s'est fait au renversement, on l'a pris pour un état primitif, né de la Nature, alors que c'est un état secondaire, né d'une altération des lois de la Nature.

Figurons-nous un homme habitué à porter son habit à l'envers et que l'on n'aurait jamais vu que recouvert de ce vêtement dont la surface est une doublure ; l'œil s'y serait si bien fait que, si quelqu'un venait à dire que cet habit est retourné, qu'il a une autre face que nous ne voyons pas, personne ne le croirait et c'est la primitive surface qui semblerait la doublure.

« Chaque époque suit inconsciemment, jusque dans ses inventions poétiques, les lois organiques qui lui sont propres. Si grande même est la puissance de celles-ci que la tendance à conformer aux idées nouvelles ce qui, dans l'antiquité, s'en écarte, est irrésistible. Les traditions gynécocratiques n'y ont pas échappé et nous constaterons souvent l'influence rétrospective du présent sur le passé. Cette tentation de remplacer l'incompréhensible par le compréhensible, accommodé au goût du jour, se manifeste souvent de façon bizarre : l'ancienne esquisse est recouverte d'un coloris plus nouveau ; *les majestueuses figures du monde gynécocratique sont présentées aux contemporains suivant l'esprit de leur propre époque*, les formes trop fortes ou trop dures sont atténuées ; en même temps que le droit, les sentiments, les motifs, les passions sont jugés du point de vue régnant. Parfois le moderne et l'antique marchent de concert ; *ailleurs, le même fait, la même personne sont présentés sous le double aspect que leur imprime la diversité des temps* : ici innocents, là criminels ; ici objet d'abomination et d'horreur, là de vénération et de respect. Ailleurs encore, c'est le père que l'on substitue à la mère, le frère à la sœur, mettant ainsi l'élément masculin à la place ou à côté de l'élément féminin ; les vocables féminins sont masculinisés. Bref, les conceptions gynécocratiques cèdent, de toutes parts, aux exigences de la thèse patriarcale » (Bachofen, *Das Mutterrecht*, Préface).

Le nom de la Mère.

La conséquence naturelle de tout ceci, c'est que l'enfant porte le nom de sa Mère. Du reste, c'est ce nom de la Mère qui désigne la tribu, plus tard la bourgade et quelquefois s'étend même à une région très grande.

C'est ainsi que presque toutes les anciennes villes devaient leur nom aux femmes qui les avaient fondées. Les anciens Gaulois, nous dit-on, vénéraient la forêt des Ardennes parce qu'elle avait été le séjour de la Déesse Arduina, qui lui avait donné son nom.

Il est bien évident que tous les descendants de cette Déesse ont porté des noms qui se rapprochaient du sien, ce sont les Harduins, les Arduens et leurs variétés.

Si une Mère s'appelle Berthe, nous retrouvons sa descendance dans des Berthier, des Berthelot, des Bertet, des Bertillon, des Bertal, etc.

Une Mère primitive appelée Mathilde a une lignée de Mathot, Mathis, Mathieu, etc.

Si la Déesse-Mère s'est appelée Bathilde, elle a laissé à ses rejetons les noms de Barthe, Bartet, Barthou.

Et les Marie, qui furent innombrables, ont laissé des Marion, Marin, Marini, Mariani.

Les noms si communs en France de Martin, Martineau, Martinet, viennent d'une Mère primitive qui s'appelait Marthe.

Ce sont les noms primitifs des femmes qui sont devenus les noms de famille.

Zimmermann, dans son livre intitulé *L'Homme*, dit (p. 213) : « On a constaté, chez certains peuples éloignés les uns des autres, l'usage d'appeler l'enfant du nom de sa mère, non de celui du père.

« Cela paraît étrange à nous, qui établissons la paternité sur une simple présomption, mais ne sont-ils pas plus dans le vrai, quand ils s'appuient sur le fait patent de la maternité ?

« Or cette coutume se rencontre partout où les hommes n'ont pas la prétention de disposer seuls de leurs sentiments. La jeune négresse, comme la jeune indigène des îles des Amis (Tonga), peut librement s'abandonner à ses affections et donne son nom aux enfants de ces unions passagères ».

Et M. Louis Bridel, dans *La Femme et le Droit*, écrit : « Les Lyciens, dit Hérodote, ont une singulière coutume. Ils se nomment d'après leur mère et non d'après leur père. Si l'on demande à un Lycien qui il est, il indique sa généalogie du côté maternel, en énumérant sa mère et les aïeules de sa mère. Si une citoyenne s'unit à un esclave, les enfants passent pour nobles, mais si un citoyen, fût-il du rang le plus élevé, prend une femme étrangère ou une concubine, les enfants ne jouissent pas des honneurs ».

Les mœurs ainsi décrites sont celles de la fin du régime matriarcal, non de ses débuts, mais il est bon cependant de les enregistrer.

Louis Bridel ajoute : « Cette singulière coutume des Lyciens

a dès lors été signalée chez de nombreuses populations de l'antiquité, ainsi que chez diverses tribus plus ou moins sauvages de nos jours. Polybe la mentionne chez les Locriens. Sur les tombeaux des Etrusques, c'est l'indication de la descendance maternelle qui figure le plus souvent. Mécène, qui était originaire d'Etrurie, portait le nom de sa mère conformément à l'usage de son pays. Différentes traces du régime de la famille maternelle se retrouvent chez les Cariens, chez les Pélasges et dans la Grèce primitive, chez les Cantabres et jusque chez les Basques, dans l'Égypte ancienne, qui, sous tant de rapports, paraissait aux historiens grecs un monde renversé, dans la Crète où l'on disait la *Matrie* pour la patrie, etc.

« De tous les documents qui nous font connaître l'existence et les bases du matriarcat, ceux qui concernent le peuple Lycien sont les plus clairs et les plus précieux. Les Lyciens, suivant Hérodote, donnaient à leurs enfants, non pas comme les Grecs le nom du père, mais toujours le nom de la mère ; ils ne tenaient compte dans la construction des généalogies que des ancêtres maternels, c'était le rang social de la mère qui seul, chez eux, classait l'enfant. Nicolas de Damas complète ces renseignements par d'autres détails sur le droit exclusif de succession des filles qu'il fait dériver de la coutume lycienne ; droit non écrit, émané de la divinité même, suivant la définition de Socrate.

« Au droit de succession exclusif des filles, chez les Lyciens, correspond l'obligation alimentaire, qui, suivant l'usage égyptien relaté par Diodore, incombe aux filles seules à l'égard des parents âgés. Chez les Cantabres, suivant Strabon, les frères étaient établis et dotés par leurs sœurs ».

« Partout la fraternité des sœurs est sacrée, la sœur a la primauté sur son frère. La fille a la primauté sur le fils. Le dernier-né a tous les droits, à la dernière naissance s'attache la succession, la durée de la vie étant présumée plus longue ». (Bachofen).

Il y a ici une erreur d'interprétation.

Quand on dit : *Le dernier-né a tous les droits*, on veut dire, par là, celui qui est le dernier apparu dans la vie animée (animale). Le dernier-né, c'est la Femme. Cependant, elle a dépassé l'homme en intelligence. Ceci ne doit pas être appliqué à la famille, mais à la race, à la Genèse primitive. C'est une façon obscure d'affirmer ce que voulait faire entendre la légende symbo-

lique d'Esau et Jacob : Esau, le premier-né, cédant son droit d'aînesse, c'est-à-dire se laissant dépasser (1).

« Maintenant Hésiode ne nous étonne plus quand il place au premier plan de son récit la Mère, ses soins incessants, l'éternelle minorité du fils, dont la croissance physique n'amène pas l'émancipation, et qui jouit près de sa Mère, jusqu'à un âge avancé, du calme et de l'abondance qu'offre la vie agricole. N'est-ce pas là une peinture du bonheur perdu, dont le matriarcat fut le pivot, et n'est-il pas contemporain de ces *archaia phyla gynaikôn* (2) qui ont disparu de la terre en même temps que la paix ? »

La tribu.

Le monde est divisé en tribus, et la tribu n'est que la famille agrandie.

C'est la tribu qui deviendra la bourgade, puis la cité.

L'autorité de la Mère, dans le groupement familial, n'est pas encore discutée, tous se soumettent à ses décisions.

Le gouvernement gynécocratique est une République où toutes les femmes ont la même autorité dans leur foyer, dans leur tribu, qui est le foyer agrandi. Il y a autant de Reines-Mères qu'il y a de familles. On ne connaît pas encore cette autorité envahissante qui prétend dominer par-dessus les familles et les clans.

Les tribus matriarcales pouvaient avoir de 400 à 550 âmes ; au delà on se divisait, mais le souvenir de la primitive famille se conservait pendant de longs âges et les anciennes Mères, dont le nom restait attaché à la tribu, furent longtemps vénérées par leurs descendants, de là le culte des ancêtres.

Ceci nous explique pourquoi les villes ont toujours été symbolisées par une femme — et le sont encore.

C'est parce que la Déesse matronale avait donné son nom à la tribu que la famille issue d'elle était groupée sous le même nom.

(1) L'antiquité discuta longuement sur la pro-géniture de l'homme, premier sorti de la vie végétale, mais déchu.

Dans l'ancien régime, la fille seule hérite ; dans le nouveau, c'est l'homme qui hérite parce qu'il est l'aîné.

Puis on perd de vue cette vieille discussion, mais l'aîné continue à hériter — d'où le droit d'aînesse.

Chez les Coréens, les Hébreux, l'aîné (le garçon) a part double, c'est la justice de l'homme.

(2) Antiques races de femmes.

Le régime matriarcal s'explique aussi par ce fait que le Père naturel ne s'attache pas à la Mère et à l'enfant, ne connaît, du reste, pas l'enfant né de lui ; et l'enfant qui ne porte que le nom de sa Mère — qui est le nom de la tribu — ne connaît pas son Père, ne sait même pas qu'il en a un.

Dans le monde primitif, il n'y avait pas de punition pour le parricide, parce qu'on ne connaissait pas son père.

L'enfant grandissait dans sa famille naturelle, qui était sa famille maternelle, n'ayant, quand il était homme, ni responsabilité, ni charges ; donc, pas non plus cette hypocrisie née avec les devoirs factices imposés dans le monde masculiniste. L'amour était libre, mais surbordonné à la loi d'hygiène morale qui le réglementait et que la Mère avait inculquée à son fils dès son enfance.

Le monde primitif était fait pour le bonheur de l'homme ; on n'y voyait pas de misère, pas de malheur, pas de crimes.

L'autorité brutale que l'homme a voulu exercer sur la femme et sur l'enfant, sous prétexte de paternité, a apporté le malheur dans le monde et désorganisé la famille. C'est la grande erreur sociale des temps masculinistes.

Faut-il rappeler encore que le droit maternel n'est pas l'apanage d'un peuple, mais régit toute une époque, qu'il n'est pas non plus particulier à une race, mais qu'il est déterminé par l'uniformité des mêmes lois primitives ?

« Les peuples régis par le droit maternel avaient la civilisation qui en résultait. Si ces peuples furent grands, généreux, ils le durent au pouvoir féminin. La féminité était arrivée à un éclat, à une splendeur qui faisait l'admiration des anciens ». (Bachofen).

La Mère, providence universelle.

Dans toutes les antiques traditions, la Mère est considérée comme la Providence pourvoyant à tout et distribuant aux humains toutes les choses nécessaires à la vie. Sous cet aspect, nous trouvons qu'on lui avait élevé un Temple dans l'île de Délos. On y voyait une femme âgée et vénérable qui tenait d'une main une corne d'abondance, les yeux fixés sur un globe, vers lequel elle étendait une baguette qu'elle tenait de l'autre main, ce qui signifiait qu'elle répand l'abondance sur toute la Terre.

Ceci nous révèle à la fois son rôle universel de Mère nourricière

et de Mère spirituelle enseignant aux hommes les lois de la cosmologie, toutes découvertes pendant cette époque primitive. Les Grands Livres sacrés de tous les pays en font foi.

Nous trouvons aussi dans les archives du passé une Cérès *Mammosa*, ainsi nommée à cause d'une infinité de mamelles pleines, qu'elle avait autour d'elle comme une Mère nourrice de tout le monde.

Diane fut surnommée Pédotrophe (qui nourrit les enfants). On appelle « Messies » les Déesses des moissons. Il y en eut une particulière pour chaque espèce de moisson.

M. Désiré Deschamps a publié dans *La Question sociale*, de 1888, une série d'articles intitulés : *La Femme et la Civilisation*. Je lui emprunte les lignes suivantes :

« Le souvenir de cet *Age d'or* a traversé les âges. Il vivra aussi longtemps que l'humanité.

« Du foyer où la Femme était la Mère-abeille sortit la plus belle série d'inventions qui ait illustré une époque.

« Créée la poterie, créée la vannerie, créé le fuseau, créé le métier à tisser, créée la corderie, créée la culture de la terre, créée la panification, créée la domestication des animaux, créée une quantité de ressources jusque là insoupçonnées (1). AGE D'OR, vous dis-je ! Voyez ces instruments en pierre, hache, pointe de lance et de flèche, polissoirs, marteaux, ciseaux, couteaux, scies, etc. Voyez ces objets fabriqués en os et en corne : aiguilles à un ou deux trous, lissoirs, poinçons, haches, flèches, harpons, etc., et dites-moi si de tels produits ne décèlent pas une population éminemment industrielle.

« Mais il faut poursuivre plus loin notre enquête. La partie fibreuse de l'écorce de certains arbres, ainsi que celle du lin, était utilisée à la fabrication des cordes et des étoffes.

« La navette, le fuseau en bois, ses disques, ses pesons percés, destinés à favoriser son mouvement rotatoire, le métier à tisser avec ses malles à tendre les fils de la chaîne nous émerveillent.

« Les mêmes populations étaient pourvues de meules à moudre le grain, elles pétrissaient la farine et cuisaient le pain.

(1) Schott rappelle au *xv^e* siècle que les primitifs égyptiens faisaient éclore des poulets au moyen de la chaleur artificielle.

« Le sol alors était d'une grande fécondité et n'exigeait pas un labour profond. Elles le remuaient avec des bois de cerf ou des branches d'arbres et y semailent du lin, des céréales (froment, orge, millet), des lentilles, des fèves des marais, des pois, etc.

« La terre défrichée lui produit des céréales et des plantes textiles, dont les fibres tissées forment de la toile, le sol boisé lui fournit des fruits et l'animalité lui livre des auxiliaires dévoués.

« A quelle influence doit-on cette extension de la puissance de l'humanité ?

« A la Femme ! »

M^{me} de Bezobrazow, pour soutenir la légitimité du gouvernement des femmes, écrit :

« L'autorité de la Femme se soutenait naturellement par l'importance qu'elle avait dans la question du travail.

« D'abord, c'est la Femme qui la première utilisa le feu, qui la première recueillit les racines nourricières et observa qu'il suffisait, pour récolter ces mêmes herbes, de jeter leurs semences dans la terre. Par la seule observation de ce fait, la Femme ouvre une nouvelle voie et donne naissance à l'agriculture.

« La forme de l'antique matriarcat était logiquement basée sur cette considération que la femme est l'élément économique tant psychique que moral du monde. De là le culte d'Isis, de Cérès, de la Mère qui possède le germe, qui le nourrit, qui le développe, comme la terre à l'égard du grain ».

Je vois les travaux de cette humanité, je vois ses œuvres, ses sciences, ses arts et ses inventions, mais je n'en vois pas les auteurs. On les a cachés, et ceux à qui on attribue tout n'ont rien fait.

Cependant, ce qui est difficile et merveilleux, ce qui étonne les hommes est appelé « un travail de Fée » !

Allons, Messieurs les masculinistes, avouez que votre *bâton de commandement* n'était pas autre chose que la *baguette des Fées*, la *baguette magique* de Circé.

La Déesse-Mère, Educatrice du genre humain.

Au début de l'évolution, ce qui domine dans la société, c'est l'autorité maternelle, c'est la réglementation de la vie de l'enfant — qui devient homme — suivant les prescriptions de l'Esprit féminin.

La discipline maternelle a formé les hommes, c'est par elle qu'ils se sont *élevés* au-dessus de leur nature masculine, et je souligne le mot *élevé* pour faire comprendre que s'ils avaient suivi les instincts de leur nature, sans ce correctif, ils n'auraient pas grandi dans la civilisation, ils seraient tombés tout de suite dans la vie grossière des dégénérés et dans la folie qui en est la conséquence.

C'est quand les hommes — ou les peuples — s'affranchissent de la discipline maternelle qu'ils dégénèrent et disparaissent, car elle est un *principe de vie* en même temps que de vertu.

La vie morale de l'homme a été une lutte entre ses *instincts d'homme* et la discipline maternelle qui veut les empêcher de déborder. Le progrès ne s'est accompli que quand le devoir a triomphé de l'instinct.

Bachofen, qu'il faut toujours citer, dit : « L'humanité doit à la Femme sa primitive élévation, ses premiers progrès, son existence réglée et surtout sa première éducation religieuse et morale, elle doit à la Femme les jouissances d'un ordre supérieur. Toute la période civilisatrice est son œuvre propre, c'est à Elle qu'on doit la première connaissance des forces naturelles. Vue ainsi, la gynécocratie est la période éducatrice de l'humanité en même temps que la réalisation des lois de la Nature, qui s'appliquent aussi bien au bien de l'individu qu'à celui de l'espèce ».

L'éducation de l'homme s'est toujours continuée, et se continuera toujours, par les enseignements de la Mère, par sa direction tutélaire, par sa vertu providentielle.

La grande force éducatrice de l'enfant est dans la psychologie de la Mère. La Femme a la charge du *Bien* de par le fait de son instinct naturel qui l'élève sur le plan spirituel et lui révèle le *Mal* en lui montrant qu'il a son origine dans la nature inférieure, c'est-à-dire sexuelle de l'homme.

Quel est l'homme qui niera l'influence de sa Mère sur sa première enfance, qui reproduit l'enfance de l'humanité collective ?

La direction générale de la discipline maternelle est partout et toujours la même, elle porte sur les mêmes actes, elle produit dans la conscience naissante de l'enfant les mêmes effets.

La Mère, seule, peut imposer à l'enfant la discipline du Bien parce qu'elle l'aime et il le sait, et il lui obéit parce qu'il sent qu'elle l'aime.

« L'amour qui unit la Mère avec le fruit de son corps est ce

qu'il y a de plus sublime au milieu de notre misère humaine», dit Bachofen.

Nulle personne autre que la Mère ne se trouve dans les mêmes conditions. L'homme a subi sa contrainte morale depuis sa première enfance, elle a été constante, l'a suivi dans le développement de sa sexualité, dont l'éveil est venu le troubler, mais dont il a craint les effets, parce que la Mère veillait à le maintenir chaste, et c'est ainsi qu'est entrée en lui l'idée du devoir.

La discipline maternelle laisse à l'homme toute sa liberté, mais s'adresse seulement à sa raison, en le prévenant du danger qu'il court, du mal qu'il peut se faire à lui-même, de la folie qui le guette. La Mère instruit, elle ne contraint pas, mais elle laisse, dans le cerveau de l'enfant, une impression qui ne s'effacera pas et créera en lui la *honte du Mal*.

Du reste, la discipline donnée par l'autorité maternelle était appuyée sur l'instinct du *Bien* qui est dans la Mère. Elle ne pouvait pas être appuyée sur des raisonnements scientifiques que l'enfant n'aurait pas compris. C'est l'homme moderne qui pourrait les comprendre s'il le voulait, mais sa volonté n'est pas encore gagnée à la *vertu*, il lutte contre la Femme pour *défendre ses instincts* et il ne s'aperçoit pas que c'est ce système qui le condamne à mort — à la mort de l'Esprit, qui est la mort morale des individus et des peuples.

L'homme veut la liberté des mœurs, la liberté des vices, la liberté de toutes ses puissances physiologiques, et il a organisé la société — depuis qu'il la dirige — pour qu'elle lui facilite cette liberté.

Mais il n'a jamais demandé la liberté de la vertu, la liberté du Bien, — et celle-là n'existe pas, aucun homme n'ose être vraiment vertueux, tous sont retenus par le *respect humain* qui est l'entraînement dans le Mal.

L'homme considère comme un bien la liberté du vice et comme un mal (ou un ridicule) la liberté de la vertu. Il met *sa liberté* au-dessus des principes de l'éducation maternelle et quelques-uns s'appliquent (les plus cyniques) à les contredire. Cependant, si les sociétés primitives n'avaient pas été disciplinées par les Mères, alors toutes-puissantes, les hommes auraient été des brutes grossières dès la première crise de l'adolescence.

C'est l'éducation maternelle qui tempère les instincts de l'homme en société et l'empêche d'être la bête cynique et dé-

chaînée ; sans cette éducation, la liberté de l'homme serait un danger social.

L'homme n'est pas né pour être libre, et la liberté proclamée par ses formules : « Liberté, Egalité », est une hérésie sociale qui consacre deux erreurs :

1° La Liberté donnée à l'homme, c'est la licence de suivre ses instincts et de ne pas remplir ses devoirs, c'est le droit qu'on lui donne — ou qu'il prend — de travailler contre son propre intérêt, contre lui-même, contre son propre idéal méconnu : c'est le droit d'errer et de mal faire.

2° Parce que la liberté, que l'homme demande pour lui, est la négation de la liberté de la femme, qu'il entrave, en copiant cependant ses revendications.

Les deux instincts.

La liberté que l'homme demande, et qu'il se donne, c'est la copie de la liberté demandée par la Femme pour l'exercice de sa nature divine, c'est-à-dire pour manifester ses instincts féminins — qui veulent le *Bien* — qui cherchent l'élévation spirituelle.

« Qui peut oublier que le siècle gynécocratique représente forcément tous les côtés qui distinguent la nature de la Femme de celle de l'homme, surtout cette belle harmonie, cette « harmonie féminine » comme l'appelaient les anciens, cette religion dans laquelle ce qu'il y a de plus ardent dans l'âme féminine, l'amour, a la conviction profonde de son accord avec le principe fondamental de l'univers, *cette instinctive sagesse naturelle qui juge en un clin d'œil et avec la justesse d'une conscience*, enfin cette immutabilité et ce conservatisme, inévitable apanage de la Femme ?

« Toutes ces manifestations de la nature féminine sont autant de caractéristiques du siècle gynécocratique, chacune correspond à une manifestation de l'histoire, que nous pouvons juger maintenant à sa véritable valeur psychologique et historique ». (Bachofen).

Une discipline est indispensable à l'homme parce qu'il ne peut pas, par lui-même, se maintenir dans la région spirituelle et rationnelle qui est la région du *Bien*.

La discipline maternelle, dans la vie primitive, s'étendit de la famille à la tribu, qui ne fut que la famille agrandie. Et quand la

tribu s'étendit elle-même et devint la société tout entière, le devoir familial devint la *Religion*, qui fut une discipline sociale, instituée par les Déesses-Mères.

Cette Religion — la Théosophie — étendit à l'homme collectif l'action tutélaire de la Mère ; c'est ainsi que l'idée du devoir s'étendit de la famille à la cité, de la cité à la *Matrie*.

C'est cette éducation qui créa l'*Age d'or*, qui ne put se réaliser que parce que l'homme *resta à sa place d'homme* et ne voulut pas encore prendre la place suprême de sa Mère.

Le Droit naturel — Droit Maternel — réglait les relations générales de l'humanité ; la Justice régnait parce qu'elle était basée sur cette vérité encore incontestée. : *le Droit naturel*.

Si on supprime l'éducation maternelle et l'autorité de la Mère, l'homme alors doit prendre en lui-même les éléments de sa propre discipline, à moins de s'en affranchir tout à fait et de vivre comme la brute.

Mais alors la société ne le tolère pas. Donc, par nécessité sociale, il doit se faire à lui-même une discipline et il ne peut en prendre les éléments que dans la première éducation maternelle qu'il a reçue.

CHAPITRE IV

GYNÉCOCRATIE

ORGANISATION DE LA VIE SOCIALE PRIMITIVE. — LE DROIT NATUREL, « JUS NATURALE ». — LA LANGUE PRIMITIVE. — LA PREMIÈRE ÉCRITURE. — LA DÉESSE, MÈRE DES LETTRES ET DES SCIENCES. — INDUSTRIE, CONSTRUCTIONS, TRAVAUX. — FIN DE L'ÂGE D'OR. — ATAVISME DE CET ÂGE.

« Ni la force ni l'ascendant d'un homme supérieur ne sont des puissances à qui appartienne la durée et nul état social ne peut être permanent s'il n'a ses raisons et ses causes dans la société même, dans les rapports physiques et moraux dont elle est formée ».

GUIZOT.

« L'homme ne fait bien que ce que la Femme lui fait faire. »

Gynécocratie.

Salomon Reinach, faisant une conférence à la Mairie du XVI^e arrondissement de Paris, organisée par le Musée Guimet, avait pris pour sujet : *La lutte des Amazones* dans l'antiquité.

Il commença ainsi son exposé :

« Gynécocratie est le mot qui désigne pour les savants, comme il désignait dans l'antiquité, le gouvernement des femmes ».

On a donc toujours su que les femmes ont régné, puisque le nom qui désignait leur règne s'est conservé et a toujours été employé par ceux qui connaissent l'histoire.

Comment se fait-il alors que le grand public ignore toute cette période historique et que, même parmi ceux qu'on appelle « des savants », il se trouve un parti masculiniste qui explique les origines d'une façon toute différente et contradictoire, présentant

la femme comme esclave quand c'est elle qui gouverne, comme avilie quand elle est Déesse, comme infériorisée quand elle jouit de toutes les suprématies ?

C'est là le grand fait qui domine l'humanité. On a effacé des annales de l'histoire l'époque brillante pendant laquelle la femme régnait, *par jalousie de sexes*. C'est l'œuvre des historiens masculinistes qui écrivirent dans le millénaire qui précéda notre ère, et qui cachèrent l'époque historique de la suprématie féminine pour lui substituer une histoire masculine qui n'a aucune réalité.

L'humanité primitive était régie par les lois de la Nature ; ces historiens voulurent y substituer *la loi de l'homme* — qui ne date que d'une époque relativement récente — et, pour lui donner le prestige de l'antiquité, effacèrent toute l'histoire antérieure à leur règne.

Les Temps oubliés.

Littre dit dans la *Philosophie Positive* (9 décembre 1879) :

« Tous les anciens peuples ont la prétention de reporter leur origine à une très haute antiquité, mais tous aussi, quand ils sont sommés par la critique moderne de produire les actes authentiques de leur existence successive, se trouvent arrêtés bientôt dans cette exhibition, et plus tôt pour les uns, plus tard pour les autres, arrive le point au delà duquel ils n'ont plus à alléguer que des légendes et des mythes. Celui de tous qui, pièces en mains, remonte le plus haut, est le peuple égyptien. Il sait écrire et il écrit, et de date en date il nous conduit jusqu'à quatre mille ans avant notre ère. C'est beaucoup, si l'on met son arbre historique en regard de celui des autres, mais c'est peu si l'on se reporte à la grandeur des temps que suppose l'existence avérée de l'homme quaternaire. Chose bien digne de remarque, l'empire égyptien, dans les documents les plus reculés qui en attestent l'existence, apparaît non pas en voie de formation et plus ou moins rudimentaire, mais tout constitué, tout achevé, tout parfait. L'avenir, un avenir de beaucoup de siècles que nous connaissons, ne lui ajoutera pas un trait essentiel. Il a dès lors sa religion, son gouvernement, ses employés de toute espèce, son écriture, son économie sociale, ses beaux-arts et sa culture qui est très avancée.

« Cette Minerve ainsi pourvue, de la tête de quel Jupiter est-

elle sortie, et par les mains de quel Vulcain ? Nous ne le savons et les Égyptiens ne le savaient pas plus que nous. Quand ils essayent d'exposer comment leur établissement politique et religieux s'est formé, par quels degrés il a passé, quels sont ceux qui, pour me servir du langage de Virgile, *vitam excoluere per artes*, en un mot quel fut l'état antérieur à la splendeur attestée par leurs plus anciens documents, ils n'ont plus rien d'historique à nous dire et, comme les autres peuples, *ils reportent toutes leurs origines à DES DIEUX qui les instruisirent et leur mirent en main les instruments de travail et de perfectionnement.*

« Bien différents d'eux, ce que nous voudrions trouver ici, ce serait non une source divine, mais une source humaine. Comment est-on sorti de l'âge où la pierre polie était le plus haut point que l'humanité eût atteint ? Comment, des cavernes pour habitations et des stations lacustres pour refuges, a-t-on passé à de vraies cités, avec des défenses et des remparts, avec des lois et de la police ? Comment les premiers rudiments de gouvernement et de religion ont-ils pris corps, pour devenir une organisation politique et un culte ? Toutes ces questions et bien d'autres restent sans réponse. Il n'est que trop évident que ce n'est pas par les traditions *des hommes* que nous acquerrons des notions sur cette préhistoire. »

Archée.

Il était dans l'ordre naturel des choses que, pendant cette période de l'humanité, la Femme exerçât son autorité morale sur l'homme, puisqu'Elle était bien plus avancée que lui dans son évolution, Elle le dépassait en jugement, en intelligence et en raison.

Nous en avons la preuve dans l'évolution ontologique. Observons notre jeunesse actuelle, nous verrons que la jeune fille a une grande avance sur le jeune homme quand ils ont de 12 à 20 ans.

Quelle est la femme de 18 ans qui consentirait à se laisser guider et gouverner par un garçon de son âge ? Il est pour elle un enfant qui n'a pas atteint le degré de développement auquel elle est arrivée. C'est elle qui le conduit, elle est sa grande sœur, au besoin elle se ferait sa Mère et sa tutrice. Du reste, en face d'elle, il est envahi par une timidité qui annonce bien qu'il sent la distance qui les sépare.

C'est pendant cet âge phylogénique que la Femme prend les

rônes du gouvernement. Elle règne dans la petite famille qui se forme autour d'Elle. Elle fonde, sans le savoir, la gynécocratie qui est, tout à la fois, la souveraineté de la famille et la souveraineté de la tribu. Et c'est ainsi que commence sa royauté.

M. Eloffe, dans une savante étude, dit : « La gynécocratie, ainsi que l'indique son étymologie, était cette organisation sociale où la Femme jouissait de la plus grande autorité et occupait la première place dans la famille, dans l'Etat et dans les Temples sacrés.

« La nature de cette gynécocratie dépend en principe du culte d'une Déesse qui est conçue comme *Mère du monde*, car c'est en Elle et en ses compagnes *sacerdotalement armées*, que se personnifient toutes les forces de la Nature ».

On nous pardonnera de multiplier les citations, mais il importe de bien faire comprendre quels ont été les débuts de l'évolution humaine.

M. Louis Bridel, dans *La Femme et le Droit* (page 41), dit :

« De ce que la famille s'est constituée sur la base maternelle, on a pu conclure à une ère de *gynécocratie* ou de suprématie de la Femme et l'on a prétendu que le sexe féminin avait exercé alors une souveraineté analogue à celle qui, depuis, a été le partage du sexe masculin. Au fait familial de la généalogie et de la parenté par les femmes sont venus s'ajouter des faits de l'ordre social ou religieux ; ainsi l'existence d'anciens empires gouvernés par les Femmes (les Amazones) ; ainsi encore la donnée « féministe » de l'ancienne religion de la Nature qui reconnaissait, comme Divinité première, la Mère (Déméter), soit le principe féminin en opposition avec le principe masculin qui prévalut plus tard. Et l'on a dit : « Ce n'est pas la famille seulement qui dépendait de la Mère, mais la société tout entière était soumise à l'élément féminin alors prépondérant, le règne de l'homme a été précédé par le règne de la Femme ».

« A ceux qui objectent qu'il est difficile d'admettre un temps où la loi naturelle de la force aurait été sans effet et qu'il n'est pas croyable que l'homme ait été soumis à la Femme durant les âges primitifs, M. Bachofen répond que, dans l'enfance de l'humanité, d'autres forces étaient en jeu et avaient pu prévaloir sur la force brutale ; grâce à l'influence prépondérante de la religion dans les périodes antiques, la femme pouvait l'emporter sur

l'homme avec toute l'autorité provenant d'un principe religieux universellement reconnu ».

On s'est étonné que cette souveraineté de la Femme ait pu s'exercer sans que l'homme lui ait opposé ce qu'on appelle le « droit de la force ».

Mais on n'a pas pensé que, à cette époque phylogénique de l'humanité, l'homme-adolescent ne possède pas encore la force musculaire que la sexualité développera plus tard en lui, que d'un autre côté la Femme adolescente n'a pas encore la faiblesse musculaire que la sexualité déterminera, si bien que ces deux êtres sont sous le rapport de la force dans des conditions peu différentes et, du reste, l'homme n'a pas encore pris l'usage (ou plutôt l'abus) qu'il peut faire de cette force. Du reste, s'il n'est pas encore victime des passions qu'il s'agira de défendre plus tard, il est encore trop « féminin » lui-même, pour ressembler en rien aux sauvages dégénérés dont on a voulu le rapprocher.

A l'époque qui nous occupe, rien n'existe encore qui soit comparable à l'Etat, tel que nous le verrons s'organiser plus tard.

Dans les sociétés gynécocratiques, la politique n'existe pas. On ne trouve d'abord que des familles plus ou moins nombreuses, plus ou moins riches ; de leur agrandissement résulte la Tribu, qui est une sorte de seigneurie matriarcale. Les hymnes des Védas et de l'Iliade ne montrent que cela. Elles s'étendent sur des contrées si petites que les Cheffesses indépendantes les unes des autres n'étaient véritablement entourées que de leur famille et de leurs amis, unis par des liens de sympathie et non par des lois.

La femme supérieure — la Déesse — est l'organisatrice de la vie sociale — le grand architecte de l'Univers.

Elle est le *Démi-Ourgos* (mot traduit par *Thé-urgie*), ce qui veut dire qu'elle est la puissance qui organise la Terre en même temps que la Mère qui produit l'homme.

Dans toutes les Ecritures primitives, il était parlé des architectes (*archi-tekton*, en grec, de *tekton*, charpente qui soutient une œuvre), synthétisés par le « *Théos collectif* », c'est-à-dire toutes les Déeses, toutes les Dévâs, dirigeant chacune un groupe social, une famille.

« C'est cette république de Déeses qui forme le Pan-théon. Ce sont elles qui « par une série de fondations font naître tout ce qui concourt à organiser la vie spirituelle et la vie matérielle

qu'on exprime symboliquement par « le Ciel et la Terre », dit M^{me} Blavatsky.

C'est ainsi que Cérès est appelée « Législatrice », que Junon est représentée avec des crâneaux sur la tête parce qu'elle fonda des villes. Elle est « le Ciel sur la Terre ». On l'appelle Juno-*lucina* parce que, du monde spirituel, elle est descendue jusqu'à l'organisation de la vie matérielle. Juno est adorée et on lui consacre des fêtes solennelles appelées les « Calendes ».

Héré aussi est appelée « souveraine ».

Vénus-Urania porte le flambeau de l'Esprit, elle dirige et organise.

Quand les Prêtres triomphants voudront plus tard cacher l'œuvre de la Déesse, ils créeront un Dieu surnaturel qui continuera à être « l'ordonnateur du monde ». Mais les féministes rectifient, montrant que le Dieu *personnel et vivant*, c'est la Déesse qui, dans la première forme de la religion, n'est jamais confondue avec le principe cosmique qui règne au-dessus du monde et qui est une force impersonnelle, l'oxygène à l'état radiant qui nous vient du soleil et qui génère la vie, dans son germe originel, mais ne s'occupe pas du monde créé.

Ce n'est que lorsque la Déesse devient « l'Etre caché qu'on ne nomme pas » que la question s'embrouille, et c'est dans les religions modernes que la confusion est à son comble (1).

Le mot *créer* sert à indiquer l'action qui consiste à mettre au monde une *créature*, un enfant, et l'on dira, quand on saura, que « du père vient l'émanation et de la mère la création ».

Quand on dit « Dieu créa », on traduit l'ancienne locution « la Déesse créa ». Créer et mettre au monde sont une seule et même chose. La Déesse, dans la doctrine de la création maternelle, demeure substantiellement séparée des êtres créés par elle.

La Déesse est l'organisatrice de la vie sociale, elle ne la crée pas matériellement, mais spirituellement par sa direction et c'est pour cela qu'elle est « l'architecte ».

Le travail matériel est fait par des hommes qu'on appelle des

(1) « Aucune cosmogonie dans le monde entier, dit M^{me} Blavatsky, à l'exception de celle des chrétiens, n'a jamais attribué à l'*Unique* cause supérieure, au Principe Universel, la création immédiate de la Terre, de l'homme ou de quoi que ce soit ayant rapport à eux.

« Le mot *création* n'est jamais appliqué à Brahma. L'idée de créer n'existe pas dans la langue sanscrite ». (*La Doctrine secrète*, t. II, p. 170).

« remueurs », des « moteurs », en hébreu des Malakim (messagers), et ce rôle est si bien celui de l'homme que, malgré le renversement de tous les principes primitifs, ce sont toujours des hommes qui construisent les maisons, qui apportent les matériaux, qui font les rudes travaux.

Si le mot « archive » a la même racine que le mot archi-tekton, c'est parce que les Ecritures, qui relataient les origines, émanaient de la Déesse.

C'est donc la vie spirituelle aussi bien que la vie matérielle que l'on doit à ces grandes femmes qui sont les directrices morales de l'homme, celles qui le dominent (d'où *Domina*, la Dame, Notre-Dame), Celle qui aime et qui commande, Igwara (la Maîtresse) qui tire l'organisation sociale (kosmos) du chaos. (Kosmos désigne le ciel sur la terre, la vie heureuse.)

Chaque groupe a son « Genius loci » (génie local), représenté par une femme qui explique la Nature, dont elle connaît les lois, qui a tous les pouvoirs dans son milieu familial, puisque c'est elle qui là a créé la vie et qui par sa providence la conserve : aussi sa volonté est la règle suprême des enfants qu'elle gouverne et dont aucun ne doit s'affranchir. En dehors de la règle supérieure donnée par elle, il ne peut y avoir d'ordre dans la famille, dans la Tribu. On ne concevait pas alors l'existence d'un pouvoir qui ne reposât pas sur elle, la possibilité de lois qui ne fussent pas faites par elle, de mœurs autres que celles qui résultaient de sa loi morale. Elle était la directrice des consciences, le juge inviolable et inflexible.

Tout ce qui a été fait depuis, sans elle, contre elle, n'a jamais été que des abus de pouvoir, des violations du Droit, des iniquités sociales, qui ont pu rejeter à l'arrière-plan sa puissance, mais qui cependant ne l'ont pas détruite. La police armée des Etats masculins n'a jamais atteint le fond des consciences, n'a jamais dompté les passions, n'a jamais ramené les fils prodigues dans la voie du bien.

Si nous jetons un regard sur le monde passé ou présent, nous verrons derrière nous, comme près de nous, la Déesse, cachée ou triomphante, être l'éternelle *Démi-urge*, l'intelligence universelle qui organise la vie de l'enfant, qu'elle a d'abord créé.

Quoiqu'il se trouve des hommes qui, dans les temps modernes, nient l'antique civilisation gynécocratique, qui a duré des milliers d'années, il est bien certain que l'autorité de la Mère, dans le

premier groupement familial, n'était pas encore discutée. Tous se soumettaient à ses décisions.

« La suprématie de la Femme sur l'homme, dit Bachofen, soulève notre étonnement parce que cela est en contradiction avec les proportions de force physique dans les sexes. Au plus fort la loi de nature donne le sceptre. Pour qu'il lui soit arraché par des mains plus faibles, il faut que d'autres forces considérables aient fait sentir leur influence. Nul besoin de documents anciens pour comprendre quelle force amena cette victoire. En tous temps la Femme a, par l'orientation de son esprit, exercé sur l'homme la plus grande influence. L'histoire de l'univers entier confirme cette remarque. Le plus souvent initiatrices, Elles ont pris aussi souvent les armes à la main, et leur action doublée par leurs attrait et leurs charmes servait à la propagande de leur religion.

« Avant l'apostolat masculin il y eut l'apostolat féminin, l'âme de la Femme étant plus conservatrice et plus fidèle dans la foi. Quoique plus faible que l'homme, la Femme est capable de s'élever plus haut que lui, dotée de pareilles forces. Elle put entreprendre la lutte contre le sexe fort et rester victorieuse. A la plus grande force physique de l'homme, la Femme oppose l'influence puissante de sa fonction religieuse et moralisatrice, au principe de violence celui de paix, à la lutte la réconciliation, à la haine l'amour. De l'existence chaotique des temps primitifs Elle fait une société aimable et ordonnée où elle est reine, où elle incarne le principe divin.

« De là cette force magique qui apaise les passions les plus violentes, qui sépare les combattants sur les champs de bataille, qui rend sacrosaints les jugements et les prophéties révélatrices de la Femme, qui fait que sa volonté est regardée comme l'expression d'une loi divine ».

La langue primitive.

Nous venons de voir que les idées primitives étaient des idées générales, partout les mêmes, c'était toujours l'expression de la vérité simple, ainsi que la Femme la conçoit et l'énonce.

Quoi d'étonnant, après cela, que la première langue parlée ait été partout la même, sauf de légères différences de prononciation ?

C'est évidemment la Femme qui a fait la première langue,

comme elle a fait la première science. Et c'est cette langue primitive, servant à exprimer des idées droites, que l'on appelle maintenant : *la Langue sacrée*.

Sacrée, en effet, puisqu'elle ne servit qu'à faire connaître la VÉRITÉ et ne fut pas encore l'instrument du mensonge.

Toutes les traditions qui nous parlent d'une *Vérité* dévoilée (on dit révélée) à l'origine des temps, nous disent en même temps que la Divinité qui enseigna les lois de la Nature créa en même temps la première langue — la langue divine — qui fut d'abord unique, — mais qui fut altérée par la suite, lorsque l'homme, ne comprenant plus les idées féminines, commença à penser autrement qu'elle et à donner aux mots une autre signification que celle qu'elle leur avait donnée.

De là naquit la confusion.

* * *

Le professeur Ridgeway, dans une communication à l'Association Britannique de Dublin, fait remarquer cette phrase bien vraie : « La *langue-Mère* est basée sur ce fait, conservé à travers les âges, que l'enfant apprend ses premiers mots de sa Mère et apprend par elle à parler » (1).

Du reste, les premières idées conçues par la primitive humanité sont appelées des *idées-Mères*, on n'a jamais eu l'idée de dire des *idées-Pères*.

De même on dit la *langue-Mère*, on ne dit pas la *langue-Père*.

Dans le travail de la formation des langues et de l'expression des idées abstraites, l'homme a reçu de la Femme bien plus qu'il n'a tiré de son propre fonds.

(1) Combien il serait utile de faire apprendre à nos enfants cette *langue-Mère* plutôt que le grec et le latin ! Alors on ne lirait plus des entrefilets comme celui-ci : « Parmi les objets trouvés à Cnossos figuraient plusieurs inscriptions écrites dans une langue inconnue et qu'on croit dater du ^{xv}^e siècle avant notre ère.

« Tous les efforts faits par les archéologues, pour arriver à déchiffrer ces inscriptions, ont été vains : on ignorait l'alphabet même de cette langue préhistorique.

« Une dernière nouvelle arrivée de la Canée annonce que le chef de l'expédition scientifique anglaise, qui fait des fouilles à Cnossos, vient de découvrir la clé de l'alphabet qui permettra aux savants de lire ces inscriptions. L'Anglais, qui est le Dr Evans, de Liverpool, a télégraphié cette importante nouvelle à Athènes et à Londres. Il va publier un travail sur ce nouvel alphabet préhistorique. »

La petite fille bavarde, féconde en idées, loquace, invente, crée sans cesse ; le petit garçon répète les mots qu'on lui apprend, il suit l'impulsion donnée, il ne la donne pas.

Un fait prouve qu'une langue unique a pu exister. C'est la ressemblance qu'on retrouve encore entre le même terme dans les langues aujourd'hui totalement séparées et par la distance, et par la grammaire qui fut postérieurement ajoutée aux langues primitives qui n'avaient pas de règle.

La langue primitive qui a formé toutes les autres est perdue, dit-on. Elle est perdue parce qu'on l'a supprimée. C'était l'ancien Celte. La langue comme la civilisation était venue du pays compris entre l'Escaut, la Meuse et le Rhin.

Burnouf dit : « La philologie a constaté des analogies très nombreuses entre les idiomes (anciens) et en a conclu leur parenté et leur commune origine. De là est née cette étude comparative des langues qui porte le nom de philologie comparée. La *langue-Mère* n'est plus parlée nulle part, mais la science en reconstitue le fond et les formes essentielles ». (*Science des religions*, p. 158.)

Voici un exemple de cette antériorité de la langue celtique.

Le nom de la Mère, un des premiers que l'enfant ait appris (peut-être le *premier*), est *Mâ* dans la langue Celte. Répété par l'enfant, cela fait Mâma quelquefois Mê-Mê.

Mais, transportée dans différents pays, cette racine *Mâ* a fait en sanscrit *mâtar*, en grec *mêter*, en latin *mater*, en allemand *mutter*, en anglais *mother*, en espagnol *madre*, en français *mère* (mais l'antique Mâma est resté : c'est maman).

Tous ces mots se ressemblent. On en a conclu qu'ils viennent tous du sanscrit *mâtar*, c'est une erreur. Ils viennent d'une langue primitive qui a formé le sanscrit comme les autres idiomes et qui partout a porté les mêmes racines. C'est la langue Celtique.

Quand des émigrés âryens vinrent en Europe, ils y trouvèrent le mot *Mâ* pour dire Mère, existant dans le pays, avant qu'ils y aient importé le mot *mâtar*, qui leur avait été donné. C'est ce terme primitif *Mâ* qu'il fallait connaître pour savoir s'il ressemblait à celui que les émigrants apportaient. (La lettre hébraïque Mem, d'après Fabre d'Olivet, signifie la Femme, et indique tout ce qui est fécond et formateur.)

Le *Mâ* celtique a fait aussi *Manu* (Manou) et *Manès* ou *Ménès*, dont on fait le premier Roi et le premier législateur. Et, en effet,

c'est la Mère seule qui règne et qui fait des lois dans la première famille.

Manu vient de Man (penser), d'où Mens (Minerve).

De *Mâ* aussi vient Mena, Manas, Minos.

Minos était venu du Nord. C'est Mina altéré par la terminaison grecque (Mina est le féminin, Minos le masculin).

Les Grecs font de Minos le législateur de la Crète et de Mina, masculinisée, le *Minotaure*.

Burnouf a fait remarquer « que les noms et les termes usités dans les religions n'ont aujourd'hui presque aucune signification étymologique dans les langues qui les emploient. Une personne qui ne sait pas le latin et même un peu de grec, ne comprend rien à la plupart des mots en usage dans l'Eglise romaine. Parmi ces mots, il n'en est presque pas qui viennent de l'hébreu, et pourtant il y en a un certain nombre qui ne sont ni grecs, ni latins. D'où viennent-ils ? (1). Les termes sacrés usités chez les Latins et les Grecs de l'antiquité sont presque tous dans le même cas. Les noms des divinités grecques ne sont jamais grecs, les noms des divinités latines ne sont jamais latins. Il faut donc en chercher ailleurs l'étymologie.

« Ces mots représentent des choses et des idées. Les mots sont donc venus avec les choses qu'ils représentent. D'où sont-ils venus ?

« Pour l'antiquité, ces mots d'origine étrangère composent presque tout le domaine de la langue sacrée. » (*Science des religions*, p. 188).

Burnouf nous dit encore : « Le latin n'est pas venu du grec, non plus que l'allemand, le slave ou le lithuanien, la langue médopersane. Le Zend n'est ni fille ni mère de la langue sanscrite, et il en est de même des langues européennes. Très peu de noms mythologiques ont leur origine dans la langue grecque.

« Tout ceci prouve qu'une nation-Mère avait fait la langue sacrée avant toutes les autres — et cela justifie cet axiome :

« Pour comprendre l'histoire d'un peuple, il faut connaître ses dieux. »

(1) Exemple *Kyrie Eleison*, Kyrie, de Val-Kyrie, déesse wallonne.

* * *

Quant à l'idée d'une origine unique de l'humanité et d'un couple primitif créé sur le mont Pamir, ou ailleurs, et dont les descendants se seraient dispersés dans tout l'univers, en y portant leur langue primitive, c'est là une fable que nous avons souvent réfutée et que l'histoire de notre origine végétale ne peut pas laisser subsister.

Les Survivances philologiques du Matriarcat.

Sous ce titre, M. H.-P. Legrand-Menynski a fait une étude sur l'origine et la transformation des langues, qui présente un intérêt capital pour la thèse que nous soutenons. En effet, les langues changent chaque fois que le régime social change. La langue primitive devait donc être l'expression de la psychologie féminine, quand la femme dirigeait le monde ; cette langue primitive se modifia par la suite. Il y a donc un grand intérêt à suivre ces modifications. Je laisse la parole à M. Legrand-Menynski qui va nous dire le but de son travail et ses conclusions :

« La présente étude n'a d'autre but que de grouper quelques-uns des faits qui établissent le rôle prépondérant de la Femme. Elle est une page de cette grande Charte du Féminisme, à laquelle de toutes parts savants et philosophes travaillent avec une admirable communauté d'idées et l'enthousiasme des grandes causes.

« C'est un fait que, dans les périodes primitives de l'humanité, le matriarcat fut le principe d'organisation des sociétés. Les travaux de Bachofen, ceux plus récents de M. Durkheim, les études de M. Espiard, entre autres, confirment cette théorie de la façon la plus éclatante et la plus précise.

« Mais ces juristes, ces philosophes, ont surtout, autant que je sache, cherché à interpréter les lois, les coutumes, les récits mythologiques et légendaires.

« Les documents empruntés à la philologie sont peu nombreux et étudiés beaucoup plutôt au point de vue du droit qu'avec un véritable esprit philologique.

« Il en est résulté que bien des faits grammaticaux ont passé inaperçus, qui pouvaient servir d'appui à la thèse défendue.

« J'ai abordé cette étude sans aucune idée préconçue. Je dois même dire que je ne suis arrivé au féminisme que par des sentiers

de lisière. Au cours de mes recherches grammaticales, j'ai constaté dans les origines et même le développement linguistique du grec et du latin, des traces de façons de parler propres à une civilisation purement matriarcale. Je n'indiquerai ici que les résultats sommaires de mes études, car seules les conclusions importent.

« Et ces conclusions, les voici :

« Après avoir cherché à déterminer les conséquences pratiques de cette étude, il me reste à mettre en lumière un fait dont la valeur spéculative est grande. La Femme a eu une action prépondérante dans la formation des idiomes primitifs. C'est elle, en particulier, qui a fixé et précisé par des vocables les premières idées abstraites. Elle a constitué le trésor de la première réflexion philosophique, mais que ne devait-il pas en sortir dans la suite ?

« Lorsqu'il s'agit du développement de la pensée humaine, les débuts sont particulièrement décisifs, ils donnent une direction et impriment un élan : l'avenir suit dans la voie tracée. Le matriarcat a contribué à orienter l'activité humaine vers le travail de la pensée, réagissant sur elle-même. Sans doute le langage n'évoquait alors que des concepts assez élémentaires et frustes, pâles lueurs dans l'ombre enveloppante, mais c'était l'appel de la lumière et de la réflexion pure.

« Là est la dignité et la grandeur de cette civilisation. La Femme peut revendiquer pour elle-même l'origine du langage et de la pensée humaine, elle en a, en quelque sorte, la propriété. La langue primitive de l'humanité était réellement la langue de la Femme, et la langue de la Femme a été créatrice de vie. »

La langue maternelle. Langue sacrée.

Parmi les objections des partisans de la Révélation masculine se trouve celle qu'ils tirent de l'origine du langage.

Les théologiens, suivant la tradition, mettent toutes les perfections au commencement (qui fut le régime féminin), tandis qu'ils ne voient maintenant — et avec juste raison — que décadence et corruption. Ils soutiennent que l'homme primitif était en possession d'une langue parfaite qui lui avait été enseignée *par Dieu lui-même*. Et pour soutenir cette assertion, ils affirment qu'il eût été impossible à l'homme d'arriver à trouver le langage par ses propres forces et sans une intervention divine.

J'admets tout cela, mais j'affirme que ce n'est pas un Dieu surnaturel qui a appris à l'homme à parler, c'est une Divinité

naturelle, la Déesse-Mère, c'est-à-dire la Femme, plus avancée que l'homme dans l'évolution psychique et mentale, — ce que tout le monde peut constater chez nos adolescents. Déjà la petite fille parle plus tôt que le petit garçon, mais, à l'âge de la maternité, c'est bien elle qui enseigne à ses enfants la première langue.

Ceux qui ne comprennent plus les origines et qui nient l'action maternelle dans la formation des sociétés primitives, ont expliqué l'origine du langage par une évolution lente, faite de tâtonnements. Cette opinion a rencontré beaucoup d'adversaires, notamment de Humboldt, qui refuse d'admettre la marche informe et mécanique des langues.

Mais si le Dieu surnaturel des Théologiens avait été le révélateur du langage, il n'existerait qu'une seule langue comme il n'existe qu'un seul Dieu. Si les langues sont multiples, c'est parce que les Mères furent multiples et partout remplirent le même rôle éducateur, mais avec des différences de races, donc de prononciation, puis de langues.

Ces langues primitives sont partout *la langue sacrée* ; quoiqu'elles ne soient plus, nulle part, la langue vulgaire, elles sont cependant conservées comme langues-mères, langues-racines des idiomes que les hommes ont greffés sur ces formes primitives.

La langue est intimement liée à la pensée. La parole ne se conçoit pas sans le secours de la pensée préexistante, tandis qu'au contraire, la pensée se conçoit existant avant la parole. M. de Bonald disait : « *Il faut penser sa parole, avant de parler sa pensée* ».

Si Platon a dit que *la pensée est le discours que l'esprit se tient à lui-même*, cela vient de l'habitude que nous acquérons en naissant de parler notre pensée, habitude devenue tellement forte en nous que nous ne pouvons pas concevoir la pensée imparlée et, dès qu'une pensée se forme dans notre cerveau, elle se présente tout de suite à notre entendement sous la forme de mots. Si intérieurement nous parlons notre pensée, c'est tout simplement parce que nous avons appris à parler en même temps qu'à penser.

Lorsque Descartes voulut faire table rase dans son entendement, la première phrase qu'il aurait dû dire, pour reconstruire l'édifice de ses croyances, au lieu d'être son fameux : « *Je pense, donc je suis* », aurait dû être : *Je parle, donc je pense*, car cette phrase qu'il prononçait mentalement, il la prenait dans sa con-

naissance qu'il avait du langage, dont il avait oublié de se défaire comme de ses autres connaissances.

La Première Ecriture.

La première écriture, la proto-graphie, fut universelle comme la première langue fut universelle.

Tous les vestiges archaïques se ressemblent.

L'écriture fut d'abord formée de signes idéographiques.

Il est si naturel que l'écriture ait été, au début, la représentation d'une idée par un dessin, d'un objet par l'image de l'objet, qu'on ne conçoit même pas que cela ait pu commencer autrement. D'autant plus que ce système d'écriture existe encore dans certains pays, notamment en Chine.

Mais il restait à savoir comment l'écriture idéographique est devenue alphabétique.

Une des choses qui ont le plus frappé les premiers humains, c'est la différence des sexes. Il est bien certain qu'ils ont représenté le garçon par le signe I et la fille par le signe O ; et ces deux signes primordiaux qui ont servi à désigner le masculin et le féminin sont l'origine des lettres ; ils sont arrivés, en se modifiant de différentes manières, à former l'alphabet. Les lettres sont faites de I et de O combinés.

Le système d'écriture ionien, en les combinant de 25 manières, en forma un alphabet, le même dont nous nous servons.

Quand la pudeur sera née, beaucoup plus tard, on dira que ces deux signes représentent une baguette et une bague.

On les retrouve partout sous cette idée nouvelle et ils deviennent des symboles.

Le système du symbole féminin (la bague) se développe puissamment en Europe.

Annules (anneau) est un mot dérivé du nom d'une grande Déesse : *Ennia*.

Sortija (en espagnol) signifie sortilège des magiciennes. Ring (en anglais) vient de Rhénus, le pays où naquit la civilisation gynécocratique.

La bague servira à sceller les décrets (ceux du pontife Janus, diront les auteurs masculinistes).

Dans certaines langues, comme l'hébreu, le I, devenu le Y o d, servira à représenter le sexe masculin.

C'est cette lettre I qui sera représentée plus tard par les Obélisques, alors que le O sera représenté par les arcs de triomphe.

Oros, la lumière en hébreu, — Horus en égyptien, le fils d'Isis, — dans le Tarot les *or* sont les symboles de l'Esprit féminin.

En Asie, on relia ces deux signes I et O par un trait, un lien, mettant d'un côté la pointe de I, de l'autre l'anneau. Ainsi rattachés, cela forma une flèche effilée par un bout, et arrondie par l'autre en forme d'anneau.

Ces flèches se disaient en saxon *Log*, d'où dérive le mot pélasgique *Logos*.

Le système d'écriture assyrienne se fonda sur ces signes.

Les lettres cunéiformes.

Quoi d'étonnant que la différenciation sexuelle ait été la grande préoccupation de ces primitifs, et que toute la symbolique s'y soit rapportée ?

Les lettres carrées semblent dérivées aussi des signes par lesquels les Orientaux désignaient les sexes.

Le triangle la pointe en bas ∇ représente le sexe féminin, c'est le pubis, et la pointe en haut \triangle le sexe masculin. Puis on les réunit, ce qui déjà devient un signe plus compliqué.

Les deux natures masculine et féminine sont représentées unies dans un signe N formé de deux branches unies par un trait qui va de haut en bas — de l'esprit au sexe —. C'est la lettre *Aleph* des Hébreux. C'est cette même lettre qui deviendra l'H quand la ligne qui unit les deux branches sera mise horizontalement (dans le régime de l'égalité des sexes).

Dans notre alphabet européen, nous la retrouvons dans le A majuscule formé de deux branches reliées par un trait.

Dans l'alphabet samaritain, le daleth (D) représente le vagin.

Les premiers signes idéographiques I et O sont restés longtemps dans les usages pour désigner les sexes.

On les retrouve dans les glyphes du tarot. Le masculin est représenté par I (une épée qui pénètre) et, comme conséquence physiologique, la *force* symbolisée par une massue (la massue d'Hercule), qui devient un bâton dans les cartes modernes.

Le sexe féminin est symbolisé par une coupe et, comme conséquence, l'*or*.

Il s'agit du primitif jeu de cartes égyptien, encore en usage en Espagne.

(Le jeu français a fait de l'épée le pique et de la massue le trèfle, de la coupe le cœur et de l'or le carreau.)

On appelle Semnothées ou poseurs de signes les premiers écrivains de l'humanité. Ce sont eux qui essayèrent de manifester l'idée par un dessin qui la représentait.

L'hiéroglyphe est partout le même, puisqu'il représente des choses partout les mêmes et vues partout sous le même aspect.

La Déesse, Mère des lettres.

Donc la Déesse-Mère a fait la langue, puis après cela elle a fait les lettres.

Hésiode dit : « Les Muses ont reçu le don des lettres ».

C'est parce que ce sont les femmes — les Muses — qui ont écrit d'abord, que les hommes plus tard ont nié l'existence de l'écriture à cette époque, ne la reconnaissant comme existante que lorsque eux-mêmes ont écrit, c'est-à-dire plusieurs millénaires après, ce qui fait dire à M^{me} Blavatsky :

« Dans leurs efforts pour réunir les nombreux écheveaux de l'histoire non écrite, nos orientalistes font un pas bien hardi en niant *a priori* tout ce qui ne s'arrange pas avec leurs conclusions spéciales. Ainsi, tandis qu'on découvre tous les jours l'existence, reculée dans la nuit des temps, de sciences et d'arts importants, on refuse à quelques-unes des nations les plus anciennes la simple connaissance de l'écriture et on traite leur culture de barbarie.

« Partout les traces d'une immense civilisation, même dans l'Asie centrale, peuvent encore se retrouver. Cette civilisation est incontestablement préhistorique. Et comment pourrait-il exister une civilisation sans une littérature de forme quelconque, sans annales, sans chronique ? »

Si nous consultons les traditions lointaines, nous voyons, d'après le *Dictionnaire de la Fable*, qu'on attribue l'invention des vers héroïques à Panothée, célèbre prêtresse qui vivait du temps d'Abas en Aerie.

Quant à la prose, elle fut introduite dans les lettres par la Déesse Prosa ou Prorsa, dont le nom signifie *Droit*, mot latin fort ancien ; de là vint *prose* qui signifie *recta oratio*, discours uni.

C'est le contraire de la poésie qu'on appelle en latin *versa oratio*, discours tourné, et de là le mot *vers*.

On représentait celles qu'on appelait les Muses Sicélides

(siciliennes) avec un rouleau en leurs mains. Elles avaient inspiré Théocrite qui publia *leurs poésies pastorales*, c'est-à-dire qui les copia.

Dans ces poèmes, on décrit des lieux enchantés qui auraient été les demeures des *Fées* ; c'étaient des jardins délicieux, ce que la tradition a rendu par le mot *Eden*.

Dans ces âges primitifs, on chante les îles fortunées, les séjours bienheureux qu'on appelle les *Champs-Élysées*, on mentionne le jardin des Hespérides comme étant un séjour enchanteur, ainsi que l'île des Hyperboréens, les Cassitérides.

Tout cela prouve non seulement que la Terre est cultivée, mais qu'on en a fait un jardin. Du reste, les fleurs jouent un grand rôle dans le symbolisme antique.

Strabon, parlant de l'ancienne Ibérie, dit des Andalous : « Les peuples qui habitent la vallée du Bétis sont les plus civilisés de toute l'Espagne, ils ont des lois fort remarquables, des annales anciennes, des poésies qu'ils chantent depuis *six mille ans*. »

Ceux qui ont fait la mythologie (qui est l'histoire primitive masculinisée) attribuent à Cadmus, le frère de la belle Europe, l'introduction de la culture orientale en Grèce et notamment de l'écriture phénicienne. Pourquoi serait-ce le frère inconnu et non la sœur glorifiée qui aurait eu ce rôle ? D'autant plus que celle qu'on appelle Europe nous semble être la Déesse Héméra, l'auteur caché des poèmes attribués à Homère.

La Science primitive.

Les hommes qui ont écrit l'histoire ont toujours fait remonter les idées primitives à une puissance *sur-humaine*, c'est-à-dire au-dessus de leur nature.

Cette puissance révélatrice, qu'ils attribuent à la parole d'un Dieu mystérieux, qui, à ce moment de l'évolution humaine, n'a pas encore été conçu par la pensée, c'est l'Esprit féminin.

Si nous remontons à cette époque éloignée de la vie ancestrale et cherchons à comprendre l'état mental des femmes qui vivaient alors sur la terre, nous comprenons que, dans cette brillante jeunesse, elles voyaient l'Univers sous un autre aspect que nous. Leur esprit était un terrain neuf sur lequel s'imprimaient profondément les impressions reçues. A ce moment, elles n'avaient pas de souvenirs héréditaires pour encombrer leur cerveau, pas

d'erreurs ancestrales à vaincre, pas non plus d'intérêts pour les préoccuper, ni de luttes à soutenir.

Toute la vie intellectuelle plonge par ses racines dans la réalité, dans la grande Nature qui livre ses secrets à la jeune humanité qui l'interroge. Mais s'ils observent tous les deux, Elle et Lui, c'est Elle, la Femme, qui déduit et comprend le mieux. Son esprit progresse rapidement, étonnamment. L'intuition qui lui fait apercevoir les choses cachées se manifestait alors librement. Aussi, à la fin de la période néolithique, au commencement des temps fabuleux, Elle a tout entrevu, tout compris. Ce premier épanouissement de l'esprit féminin crée la science primitive.

Dans le domaine de la pensée abstraite, elle commence par où la science des hommes finira. Du premier bond Elle voit tout, Elle explique tout. C'est une succession ininterrompue de découvertes. Dans les sombres forêts silencieuses, Elle étudie la vie végétale, dont l'évolution s'accomplit sous ses yeux ; sur les plages, Elle contemple l'océan, Elle interroge les astres resplendissants dans la profondeur des cieux, sonde l'air impalpable qui engendre l'ouragan, Elle observe le chêne aux vastes branches, la fleur qui s'épanouit, l'insecte qui voltige, la source qui murmure, l'animal qui vit près d'Elle et par tant de points ressemble à l'homme.

Enfin, Elle découvre qu'il existe dans la nature une force qui organise l'univers et dont l'action radiante est éternelle, une force principe qui émane des astres incandescents et réside dans leur élément comburant. Et voilà l'origine de la science physique du feu trouvée, du feu dont le principe est en même temps le générateur de la vie. Elle comprend que là est la source du monde organisé, le germe de l'esprit, l'élément qui vivifie et qui règne avec tant de puissance sur la Terre, et Elle enseigne que l'âme émane du principe de vie caché dans le rayon qui nous vient du soleil. C'est ce principe physique qui agit sur toute la Nature. On lui donne mille noms. Les Hindous l'appellent Brahma, les Israélites désignent les forces radiantes par un pluriel, les Elohim. — en attendant que les modernes retrouvent l'un de ces principes, sans en comprendre la grandeur et l'activité, et l'appellent : Oxygène (1).

(1) M^{me} Blavatsky appelle l'élément-feu *para-oxygénique* (au delà, en dehors), « force qui est, en occultisme, dit-elle, supra-sensible quoique atomique, et qui possède

Et sur cette donnée, conçue à l'aurore de la jeunesse humaine, la Femme fonde un système complet, où se trouve expliquée la nature des éléments comburants et vivifiants. Elle connaît leurs actions, leurs effets, elle explique la relation qui existe entre eux et les créatures vivantes (1). Elle aperçoit les causes réelles de tous les phénomènes physiques et biologiques. Elle sait la place que l'homme occupe dans le monde, Elle chante les harmonies de la Nature, l'éternité de l'élément de vie, son action radiante, sa puissance créatrice, l'amour qu'il fait naître chez la Femme. Tout cela lui est connu et reste comme le fonds de la science antique, cet héritage lointain des connaissances humaines.

Si nous étudions le langage archaïque, qui est l'expression de la première pensée humaine, la manifestation des idées naissantes, nous trouvons que les langues primitives nous donnent, dans les mots mêmes, la clef de toutes les origines. Ainsi on aspire le Principe de vie, comme on aspire l'air ; le mot « Esprit », le mot « Lumière » s'emploient en même temps pour parler du principe supérieur de l'Etre et du principe qui règne dans l'espace et engendre des phénomènes physiques.

La radiation, cette force qui se propage avec une effrayante rapidité, est représentée par l'oiseau qui fend l'air, par l'aigle, emblème de force et de vitesse. Dans l'écriture hiéroglyphique, cette pensée s'exprime idéographiquement par un point dans un cercle.

L'âme — l'anima — est un souffle (l'influx nerveux), c'est pourquoi il fut appelé « le feu vivant ».

Selon les Hindous l'Akâsha (l'éther-azote), pénètre toute chose ; lorsqu'il est fécondé par le soleil lumineux — âtmâ —, il engendre la cellule primitive — l'œuf d'or — qui commence un corps dans lequel se formeront les cinq prânas, les sens.

L'humanité adolescente connaissait la véritable évolution des astres et savait que le monde actuel finira par le feu. Ces vieilles traditions ne sont pas tout à fait perdues, car dans les *Niebelungen* il est question du grand incendie de la fin du monde (2).

son maximum d'activité. C'est là que se trouvent les *liens manquants de la chimie*, c'est ce qui explique l'expansion de l'Univers sous le souffle de feu ».

(1) Nous avons restitué ces connaissances dans les livres de notre *Nouvelle Science*.

(2) Voir le *Peuple primitif*, t. I, p. 7, de FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT. Nous avons retrouvé et démontré dans notre livre *La Force* les lois de l'évolution des astres et de la fin de la planète par incandescence.

Mais il n'y a pas que des soleils dans l'espace, il y a aussi des planètes qu'on appelle « les étoiles qui ne se reposent jamais ».

Par la suite des temps, lorsque les connaissances enseignées par les Femmes ne furent plus comprises des hommes, on vit dans le langage primitif des allégories, des métaphores, alors qu'il fallait toujours y voir la simple réalité.

La science des premiers temps n'est pas analytique comme celle des savants modernes, elle est synthétique comme celle qui émane de l'Esprit Féminin. Ce sont des lois, des idées générales trouvées par intuition et émises avec l'audace de la certitude.

Les procédés de l'esprit féminin sont si différents des procédés de l'esprit masculin que les hommes n'ont pu expliquer la science primitive qu'en faisant intervenir le surnaturel. « Une vaste littérature, d'un caractère mythico-scientifique, dit Lenormand, avait la prétention de raconter l'origine du monde et de l'humanité. D'interminables histoires de *Dieux* et de géants charmaient l'imagination populaire. » (*Les Origines de l'histoire*, T. I, 1880).

(Les *Dieux* sont les Femmes-Déesses, les *Géants* sont les hommes).

Et Renan dit dans son *Histoire du Peuple d'Israël* (T. I, p. 68) : « Mais un esprit des plus singuliers se mêlait à tout cela. Ce n'était pas la mythologie naïve se jouant dans les mille équivoques des mots et suivant à perte de vue les capricieuses fusées des métaphores, c'était déjà des velléités d'hypothèses scientifiques partant d'observations vraies, généralisant parfois avec un rare bonheur et exprimant les premières aperceptions de la raison en formules qui nous paraissent ambitieuses depuis que nous avons appris à ne procéder dans la recherche des causes que par la méthode analytique. »

Répetons que cette méthode analytique est celle des hommes, les femmes ne l'ont jamais employée, et ceci nous donne une preuve certaine du sexe des premiers révélateurs.

Ancienneté de l'Astronomie.

La première science qui régna sur la Terre, c'est l'Astronomie. Bailly dit dans ses *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, p. 11 :

« Lorsque j'ai étudié l'histoire de l'astronomie, j'ai vu que les temps qui ont précédé Hipparque et Ptolémée nous offraient de grandes vérités, mais isolées et qui dominaient sur l'ignorance

générale, comme ces arbres laissés debout sur le terrain des forêts abattues. On y reconnaît la main du temps et les traces de sa faux destructrice : en marchant il frappe sans choix et il épargne avec indifférence. J'ai dû recueillir ce qui lui était échappé. J'ai vu que ces restes appartenaient à une masse de connaissances détruites et dispersées en débris. Cette masse recomposée fait concevoir la plus haute opinion de l'état primitif des sciences. J'en ai donné les preuves dans mon histoire de l'Astronomie ancienne, je les ai multipliées dans l'histoire de l'Astronomie moderne que je vais publier incessamment. J'ai vu que ces sciences n'étaient point l'ouvrage des peuples existants, des peuples connus de l'Asie, et que, malgré l'ancienneté des Indiens, il fallait rapporter ces belles inventions à un peuple antérieur et plus industrieux. » (*Hist. de l'Astron. anc.*, p. 16 et suiv.).

Cosmogonie.

Ce mot *Cosmogonie* indique bien qu'il s'agit de la première science faite par la Femme, puisque *gonia* (ou *gunia*) signifie femme. C'est le Cosmos expliqué par la Déesse.

On a retrouvé d'antiques monuments druidiques formant, par leur disposition, l'image du monde astral. Ce sont, peut-on dire, des *cartes en pierre* représentant les évolutions du Ciel (1). Dans ces assemblages de pierres, le soleil est l'astre central, il est au milieu du cercle, et le mouvement de la Terre et des autres planètes se fait autour de lui.

On connaît son pouvoir physique, chimique, biologique, et on lui donne le grand rôle qu'il a en réalité. C'est pour cela que, dans les mythologies qui remplacent la science primitive, il est encore l'astre suprême, celui dont on donne le nom à ceux que l'on veut glorifier, magnifier.

Dans les anciennes langues matriarcales, on retrouve la trace des anciennes croyances basées sur la cosmogonie. Ainsi *sol* est resté en latin et *solium* désigne son trône, c'est-à-dire le dolmen central autour duquel roulent les périodes séculaires, les années, les mois, les jours (2).

En Bretagne, les constructions druidiques étaient de véritables cadrans, qui, en conséquence, s'appelaient *Dial*, indicateur. Ce

(1) Les *circles of stones* : *Kuklos*, cercle en grec, d'où monuments cyclopéens.

(2) Les Egyptiens donnaient le nom d'*Année* au mois, de là tant d'erreurs chronologiques.

tableau du Ciel était entouré d'un retranchement sacré appelé *Mound*, d'où le mot *Mundus* pour désigner l'Univers (Cailleux, *Origine Celtique*, p. 337).

Les temples de dolmen étaient de vastes cadrans qui servaient à régler les périodes religieuses ; les grands monuments décrivaient les révolutions séculaires et annuelles.

Chez les Kaldéens, nous retrouvons ces divisions qui servent à calculer le temps. Ils avaient trois grandes périodes qu'ils nommaient Sos, Nere, Sare, d'origine Celtique.

Les Celtes comptaient par générations de 30 années. Or, les trois périodes kaldéennes sont des multiples exacts de ce chiffre.

| | | | |
|--------------|---------------------|-------------|--------------|
| Il fallait 2 | générations pour un | <i>Sos</i> | (60 ans). |
| — 20 | — | <i>Néré</i> | (600 ans). |
| — 120 | — | <i>Sar</i> | (3.600 ans). |

(Voir Cailleux, *Origine Celtique*, p. 336).

Les Mexicains ; pour mesurer leurs siècles, avaient aussi un grand cercle composé de 52 pierres ; le soleil était au centre, une aiguille qui avançait d'un degré chaque année les avertissait de l'espace déjà parcouru.

Le Mois.

Dans toute l'antiquité, la mesure du temps fut en concordance avec le mouvement des astres.

Le mois lunaire fut adopté partout. Et de bonne heure la Déesse sut que c'est à la lune qu'est due la différenciation sexuelle. Aussi un vaste système symbolique en garda le souvenir. Il représente la lune créant deux mouvements (les deux polarisations sexuelles) qui résultent de ce que les êtres commencent leur évolution en période de pleine lune ou de nouvelle lune. La polarité inverse qui en résulte est représentée par le flux et le reflux des Océans. De là l'idée que la lune est pour quelque chose dans les marées, ce qui est absurde.

Dans les Mystères, on représentait la marée lunaire et on expliquait que c'est elle qui décide de la destinée des êtres, puisque, selon qu'elle les pousse à droite ou à gauche, « leur âme périt ou est reçue dans la région des bienheureux. » Ce qui veut dire qu'elle est mâle ou femelle. Cette façon de s'exprimer est symbolique. L'âme qui périt est celle qui est soumise au péché dit *mortel*, celle qui

occupe la région bienheureuse est celle que la déchéance n'atteint pas et dont le péché est dit *vénial*.

Dans plusieurs monuments de Mithra, on voit deux jeunes gens, tenant chacun un flambeau, Tœda et Tidt, l'un élevé (l'esprit), l'autre baissé (le sexe), et cela figure la marée haute et la marée basse.

C'est ainsi que la physiologie du sexe féminin se trouve liée à l'action lunaire, et cela explique pourquoi ce symbolisme fut universel.

Dans la langue celtique, *Mâ* signifie Mère, et *Bog* embouchure fluctuante, ce qui veut dire : *Mère soumise au flux*. L'altération de *Mâ-bog*, qui devint le nom d'une Déesse, a fait Maubeuge.

Maer signifie *marée*. Nous retrouvons souvent ce mot. Le flot avançant et reculant est aussi représenté par Janus ayant deux visages, l'un qui regarde en avant, l'autre qui regarde en arrière.

L'escarpolette est la figure mystique du flux et du reflux.

Chez les Hindous, une de leurs cérémonies religieuses montre encore une escarpolette ; on y place un jeune garçon et une jeune fille, et les brahmanes, pendant un temps marqué par le rituel, font balancer ces deux enfants au milieu de la foule qui assiste avec recueillement à la cérémonie, sans comprendre qu'il s'agit de l'origine des sexes.

Ces deux enfants représentent le flux et le reflux.

Dans la Rome de la décadence, à la naissance d'un enfant, les Eubages cherchaient *l'aspect du ciel* (de *solis*, dit le calendrier mexicain) pour se donner l'air très savant, et, en combinant les différents symboles, prédisaient son horoscope.

C'était absurde et prouvait leur ignorance des lois de la Cosmogonie, à laquelle ils ne comprenaient rien, mais ils voulaient avoir l'air de connaître la science antique.

. *La Semaine.*

Partout on se sert pour mesurer le temps :

1° De la durée de la révolution terrestre autour du soleil qui prend le nom d'année ;

2° De la révolution lunaire qui sert à sous-diviser l'année en mois, qui sont eux-mêmes divisés en semaines de sept jours. (C'est pour ne pas garder le système féministe que plus tard des hommes changèrent la division en mois.)

Dans les monuments celtiques, une aiguille parcourait successivement des degrés formant différentes figures ; ainsi les pierres qui retraçaient circulairement les sept jours de la semaine, et qui sont encore connues dans le Cornouailles sous le nom de *Seven-stones*, portaient chacune l'image d'une divinité.

Les pierres qui figuraient le mois avaient des signes tirés de l'ancien Zodiaque.

Celles qui marquaient les années avaient des signes qui rappelaient certains événements survenus dans ces années, mais qui n'ont pas de signification pour nous, tel un caillou, un roseau, une maison, un lapin.

Il y avait à Avebury des petits cercles formés de 42 pierres qui servaient à déterminer les 42 jours de pénitence (devenus le carême) et de joie qui, chez les Celtes, en Egypte, à Ninive, à Mexico, dans tout le monde druidique, précédaient et suivaient la grande fête de l'expiation et de la réconciliation.

Cette fête s'appelle encore en Bretagne *un Pardon*. Sur chacune de ces 42 pierres, on avait inscrit un emblème moral.

Nous venons de voir que les pierres qui représentaient les sept jours de la semaine portaient chacune le nom d'une Divinité. Ces noms ne nous ont pas été conservés ou, s'ils sont connus dans le Cornouailles, nous les ignorons.

Cependant, nous trouvons dans la tradition celtique le souvenir de sept Fées qui présidaient aux jours de la semaine. Ce sont :

1° La Fée Morgane.

2° Mélusine, la fée de Lusignan.

3° Viviane, la dame du lac, la bonne Fée de l'ordre et des forêts, la protectrice des chevaliers.

4° Mélanie, la fée aux cheveux d'or.

5° Urgèle, la rêveuse, au front ceint de fleurs champêtres.

6° Alcine, l'enchanteresse (Elle représente le jour du Sabbat).

7° La Dame Abonde, la douce messagère.

La légende nous dit que durant six jours elles apparaissent sous la figure d'une jeune femme richement parée, mais, en expiation d'un crime ancien, elles étaient condamnées à se changer en vipère le jour du Sabbat. Il était dit qu'on ne pouvait sans danger la contempler sous la forme reptilienne (sexuelle), mais elle était clémentie les autres jours.

Le Sabbat, c'était le jour de l'union. Alcine l'enchanteresse qui y présidait est dite *la sensuelle*, qui donnait à boire, aux chevaliers

que ses charmes captivaient, un philtre magique qui leur ôtait toute résolution, ou les changeait en rocher (*Prométhée*).

Ceci prépare l'histoire de la chute dans le péché, la légende de la femme tentatrice, et aussi toutes les accusations portées contre les sorcières qui vont au Sabbat.

Les noms des jours ont varié et sont devenus astronomiques, quand on a confondu le Cosmos avec la vie terrestre.

Peut-être voulut-on alors représenter le septénaire cosmique formé des *sept principes actifs* qui régissent l'Univers, et que, dans les temps d'ignorance, on a remplacé par les noms donnés aux planètes. Peu importe.

Voici les noms anciens venus jusqu'à nous. Ils sont de l'époque mythologique :

Chez les Hindous.

Adityadinam ou Soûryadinam (jour du Soleil).
Somadinam ou Tchandradinam (jour de la lune).
Mangaladinam.
Boudhadinam.
Brihaspatidinam.
Çoukradinam.
Çanidinam.

Chez les Babyloniens.

Adar — Mérodach — Nergal — Samas — Istar — Nébo — Sin .

Chez les Germains.

Satur — Thor — Tsivis — Sonne — Fraya — Wodan — Mond.

Chez les Grecs.

Kronos — Zeus — Arès — Hélios — Aphrodite — Hermès — Séléné.

Chez les Latins.

Solis dies (jour du Soleil, dont les chrétiens ont fait Dies Dominica).

Lunæ dies (jour de la lune).

Martis dies (jour de Mars).

Mercurii dies (jour de Mercure).

Jovis dies (jour de Jupiter).

Veneris dies (jour de Vénus).

Saturni dies (jour de Saturne).

Les éclipses de lune.

Les éclipses de lune furent découvertes par les anciennes druidesses, dans l'île de Grande-Bretagne, bien avant la période mythologique.

Dans le Cornouailles était le fameux *circle of stone* de Biscawen, qui se compose de 19 pierres druidiques. Ce Cromlech servait à mesurer les mouvements luni-solaires, au moyen d'une aiguille qui avançait d'une pierre chaque année : de là le mot *Meten* (mesurer).

(Le *Meten* celtique a fait *Mathein* en grec, mot qui signifie mesurer astronomiquement, d'où Mathèse et Mathématique.)

La dix-neuvième et dernière année était célébrée par des fêtes, ou, comme disaient les Saxons, par des *Guildes*, et, comme ce dernier mot signifie aussi *doré*, la période de 19 ans fut appelée nombre d'or.

Voici maintenant ce que la mythologie des hommes en a fait. Elle nous dit ceci :

Les Grecs connaissaient à l'Occident une île des Hyperboréens ; cette terre merveilleuse était située, d'après les auteurs anciens, dans l'Océan en face de la Celtique, et par conséquent, dit Malte-Brun, répondait à la Grande-Bretagne. Dans cette île, selon Diodore de Sicile, Apollon descend tous les 19 ans, durant lesquels les astres achèvent leur révolution, la lune s'y montre à peu de distance de la terre, de sorte qu'on distingue des montagnes sur son disque. Selon d'autres, le dieu a dans ce même pays un monument formé de grosses pierres, et les Celtes racontent que l'ambre que les Hyperboréens y recueillent, ce sont les larmes que le Dieu verse en pleurant son fils Esculape qu'il avait eu de Coronis. Ce dernier nom est celui du Cornouailles. (Cailleux, *Origine celtique*, p. 175.)

Puis, après l'époque mythologique, vint le temps des rhéteurs et des faux savants. Ce sont ceux-là qui masculinisèrent tout. Du mot celtique *Meten* (mesurer), ils firent le nom d'un astro-

nome : Méton, lequel aurait découvert la périodicité des éclipses de lune, qui fut appelée par eux *le cycle de Méton*.

Et voilà comment on a fait l'histoire.

Tout le monde sait qu'à l'aide du *cycle de Méton*, qui reproduit les mêmes éclipses dans une période de 19 ans, un enfant peut retrouver celles des temps passés et déterminer le jour où elles ont eu lieu.

Les astronomes modernes n'ont donc pas eu beaucoup de peine à trouver — ou plutôt à retrouver — la périodicité des éclipses, puisqu'elle était connue dans les temps reculés de la préhistoire.

Des fêtes étaient instituées aux époques des grands événements astronomiques. Ainsi il y avait les fêtes des solstices et celles des équinoxes.

On retrouve le souvenir de ces fêtes dans toutes les anciennes religions, elles sont même arrivées jusqu'à nous (chez les Juifs, l'équinoxe est représenté par l'*urim* du Grand-Prêtre).

Un calcul a été fait qui nous permet de faire remonter à 7.000 ans l'institution de la fête de Noël par les Celtes, c'est-à-dire pendant la période gynécocratique :

On appelle *Nuit-Mère* la première nuit après le solstice : *New-heyhl*, nouveau salut, nouvelle santé (c'est Noël).

Il paraît que le mois était composé de 30 jours et l'année de 365 jours et 6 heures et les siècles de 30 et 60 ans.

La fête de *New-heyhl* qui devait avoir lieu la première nuit du solstice d'hiver, se trouvant reculée de 45 jours au temps d'Olaüs Magnus, l'an 1.000 de notre ère, et cela par la raison que l'année celtique étant plus longue que la révolution du soleil donnait un jour d'erreur en 132 ans, ces 45 jours de retard répondent à 5.930 ans et font remonter par conséquent l'établissement du calendrier celtique à près de 5.000 ans avant notre ère, en supposant même qu'il n'y ait eu aucune réformation.

* * *

Nul doute que la Cosmogonie fut entièrement faite pendant le régime gynécocratique, elle avait un caractère féminin indéniable et les noms des Déesses qui firent cette science, tels Uranie, Istar ou Astarté, etc., sont restés des dénominations astronomiques.

Du reste, toute la tradition antique nous montre les Muses expliquant les lois de l'Univers. C'est la première révélation faite aux hommes.

On sait aujourd'hui qu'une science grandiose a régné dans les temps primitifs, puis a été persécutée et détruite dans les époques suivantes. Ce seul fait prouve qu'elle fut faite par des femmes. Pourquoi les hommes l'auraient-ils supprimée, si elle avait été faite par eux ? Et pourquoi, par la suite, l'ont-ils remplacée par tant d'erreurs, au lieu de la refaire dans sa splendeur première ?

Médecine.

Dans une autre branche de connaissances, nous voyons les prétendues découvertes médicales modernes connues de toute antiquité, telle la circulation du sang.

L'hygiène et la médecine étaient enseignées et pratiquées dans les temples. Elles sont représentées par des Déeses telles que Angita qui était adorée par les Marsees au bord du lac Fucin et qui opérait des guérisons par l'emploi des simples. On l'identifie avec Circé et Médée, et aussi avec Marica de Minturnes. Eileithya est encore une Déesse de la médecine, elle préside aux accouchements.

La Déesse Hygie donne son nom à la science qu'elle crée : l'hygiène.

Hygie fut chantée par les Grecs, les Latins, glorifiée par les Rubens, les Marot :

Il est une jeune déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus,
Elle écarte les maux, les langueurs, les faiblesses.
Sans elle la beauté n'est plus !
Les Amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.

Epioné est celle qui adoucit les maux. On lui rend un culte dans les lieux salubres. On la représente tenant un bâton autour duquel un serpent est enroulé (symbole de l'envahissement de l'homme

dans les fonctions de la Femme). C'est de cet emblème qu'on fera le caducée.

Salus est une Déesse de la guérison.

L'ordre des Prêtresses auquel appartenait les *Guérisseuses* était appelé les *Pastophores*.

De savantes recherches bibliographiques nous ont appris que, plus de huit siècles avant notre ère, les Indiens provoquaient l'anesthésie, sans aucun danger, au moyen d'une préparation de chanvre, *cannabis indica* (Stanislas Julien, *Rapport à l'Académie des Sciences*, et pratiquaient alors les opérations les plus graves : ouverture des parois abdominales, suture des intestins.

Les anciens pratiquaient le magnétisme humain pour guérir les maladies et le considéraient comme étant le seul remède propre à produire sur un membre deux effets opposés en apparence, tels que de relâcher une articulation trop rigide et de resserrer une articulation trop lâche ; ils l'employaient aussi pour dissoudre les tumeurs en les malaxant, etc.

L'ancienne Déesse Thoth est considérée comme celle qui inventa la médecine. Ses doctrines sont exposées dans le *Pœmander* et l'*Asclépius*. De là vient que les femmes qui exercent la médecine en Grèce sont appelées les *Asclépiades*. C'est de ce mot que, plus tard, on a fait *Esculape*. Dans la mer Egée se trouve l'île de *Cos*, dont le nom a une origine curieuse. Il vient du mot celtique *Kœ*, qui signifie vache, c'est-à-dire Mère-nourrice. Mais les Mères ne sont pas que nourrices, elles sont aussi Prêtresses, et le mot *Koïa* signifie Prêtresse. De *Koé-hele* on a fait *Cy-bele* (*hele* signifie Fée ou Déesse).

Cette île était un centre d'enseignement médical et voici comment la mythologie en rend compte : Ovide dit : « Dans cette île, des femmes ayant déplu aux dieux furent métamorphosées en vaches ». C'est là qu'on fit naître un homme dont on va faire le Père de la médecine, Hippocrate, qui aura autant de réalité que Méton.

Au Pérou, les deux sexes sont désignés par les mots *Manco-Capac* (l'homme), *Mama-Koïa* (la femme) (1).

(1) Quand les prêtres masculins ont voulu prendre la place des femmes, ils se sont fait appeler *Koïes* (pontifs), mais on n'acceptait pas ce travestissement et on les appelait *Cojo* (boiteux) et *cojon*. De là sont venus les mots *coche* et *cochon*.

Le Parthénon.

Le Parthénon, magnifique temple élevé sur l'Acropole d'Athènes à la gloire de Minerve, n'est généralement regardé que comme un édifice religieux. Il avait cependant, à côté de l'enseignement qu'on y donnait, une destination plus pratique. C'est là qu'on venait consulter les *Asclépiades* et c'est là que se faisaient les accouchements. Et le nom même du Parthénon vient de *Partus*, enfanter.

Salomon Reinach, dans la séance du 9 mai 1908 de l'Académie des Inscriptions, lut un mémoire sur l'origine du nom du Parthénon, montrant qu'on a trouvé des parthénons dans plusieurs villes, où ils désignent des temples consacrés à une Divinité *maternelle* : Déméter, Cybèle, Artémis, Leucophryné. « Un Parthénon, dit-il, est un temple spécialement affecté à des rites, à des cérémonies exécutées par des jeunes filles ». Ces jeunes femmes sont celles qui exerçaient la médecine et pratiquaient les accouchements ; on les appelle *Parques* (de *Partus*), parce que ce sont elles qui coupent le cordon ombilical.

C'est plus tard, par jalousie, que les misogynes feront des Parques les Déesses de l'enfer.

On a trouvé à côté de chaque temple un petit édifice nommé *Mammisi* (d'où Cérès *mammosa*), le lieu d'accouchement, qui offrait sur ses murs le tableau de la naissance de l'enfant (on dira du Dieu-enfant Horus).

La Déesse Carmenta présidait aux enfantements, dit-on (*Dictionnaire de Pictet*), et prédisait l'avenir des enfants. Mais ceci est une signification détournée.

La Déesse reconnaissait peut-être les caractères physiques et physiologiques des enfants et en déduisait ses aptitudes et sa psychologie futures. C'est pour cela sans doute qu'elle est restée, dans la tradition, représentée comme une prophétesse annonçant l'avenir, ce qui fait que plus tard son nom *Carmen* désigna « un chant prophétique ». Mais c'est aussi un chant de louange (Pictet, T. III, p. 399), et c'est du reste de ce nom que sont dérivés les mots charme, charmant, charmer.

Dans leurs pratiques médicales, les paysans grecs d'aujourd'hui gardent aussi la tradition de leurs ancêtres : les recettes et les *charmes* sont presque toujours le secret d'une famille et, dans cette famille, ce sont les plus vieilles femmes qui procèdent

à ces rites, exactement comme leurs ascendants d'il y a 30 ou 40 générations.

On trouve ainsi dans chaque village une ou deux femmes appelées *sorcières*, en possession de la fonction médicale et du pouvoir de guérir les malades.

Le livre chinois Nue-King, est, au point de vue historique de la médecine, le plus curieux qui existe. Hoang-Ti, 2.637 ans avant notre ère, y fit consigner toutes les découvertes faites à partir du règne de Ching-Hong (3.300 ans avant notre ère), d'après M. Dabry, consul de France qui a écrit *La Médecine chez les Chinois* (Paris, Plon, 1863). Ce livre chinois donne, comme l'Ayur-Véda des Hindous, des préceptes sur l'alimentation et l'hygiène, les frictions, l'hydrothérapie, le massage, les divers modes de gymnastique respiratoire pour entretenir la circulation du sang, sa reconstitution, etc., etc.

* * *

Telles sont les traces qui nous restent des idées primitives qui constituèrent la première science, et qui furent révélées par la Femme à l'homme, dans la première jeunesse de l'humanité, alors qu'il ne pensait pas encore à la discuter, à nier sa parole ; l'heure du scepticisme et de la révolte n'avait pas sonné. Il l'écoutait parce qu'il l'aimait, parce qu'il l'admirait et parce que, son esprit étant encore droit, il comprenait.

Le monde gynécocratique aura toujours le mérite d'avoir été pour l'homme le premier Maître dans la pénétration des secrets de la Nature, d'avoir été le temps de la formation de l'intelligence humaine.

La civilisation antique est l'expression des sentiments, des pensées, des actions de la Déesse, de la Mère. Elle a régné pendant toute la longue jeunesse humaine et y a creusé un sillon, qui est devenu un atavisme tenace qui tourmente l'homme et lui donne la nostalgie de l'idéal suprême, du Divin absolu.

Industrie. Construction. Travaux.

Ce qui caractérise la préhistoire, c'est la grandeur en tout, élévation des idées, monuments grandioses, immensité des travaux entrepris et réalisés.

L'époque gynécocratique est l'âge de la magnificence parce que c'est l'âge de la magnanimité maternelle.

La Déesse est magnanime (rappelons que de Maja-Magna on a fait majesté) non seulement parce qu'elle conçoit de sublimes projets, mais parce qu'elle montre dans ce qu'elle fait une incomparable grandeur.

L'homme suit, imite, mais rapetisse et particularise.

La magnificence de la Déesse Mater Magna se reconnaît à la splendeur et à l'utilité de ses œuvres qui ont toujours une signification spirituelle ou morale. D'où *la civilisation* ; ce qui prouve qu'il faut à celui qui dirige une perfection intérieure qui porte à entreprendre de grandes choses, à réaliser de vastes et brillants dessins extérieurs en employant des moyens somptueux en rapport avec le but poursuivi. Le propre des grands esprits est de faire les choses avec la grandeur qu'elles comportent.

L'harmonie entre la vaste conception de l'esprit et la réalisation matérielle n'a pu se produire qu'à l'époque où la force, c'est-à-dire le travail, était au service de la raison qui dirigeait.

L'homme ne fait bien que ce que la Femme lui fait faire, c'est ce qui explique la grandeur des œuvres de la période gynécocratique.

Les noms les plus illustres de l'antiquité sont unis aux travaux les plus extraordinaires.

Sémiramis fonde Babylone.

Nitocris fait creuser le lac immense où se déverse le trop-plein de l'Euphrate.

Les canaux du Nil sont dus à une Reine masculinisée, Sêti ou Sota, que les grecs appellent Séthos.

Vénus fonde Venise. Minerve fonde Athènes.

Carthage est fondée par Didon.

Persépolis, Thèbes, Memphis, Ninive ont aussi une origine gynécocratique.

Les fouilles pratiquées en Égypte nous révèlent l'état de son industrie à une époque extrêmement reculée.

M. de Morgan, directeur général des antiquités de l'Égypte, a découvert sur la lisière du désert, près de Négadah, dans le Saïd, une construction qu'il appelle « une sépulture royale ». Elle est construite en briques crues, comme le sont les plus anciens *mastabas* que l'on connaisse et que l'on place dans la troisième dynastie ; elle se compose de 21 salles renfermant un nombre consi-

dérable d'objets. Mais, par malheur, un incendie en a détérioré la majeure partie.

Cependant, de précieuses trouvailles ont pu être faites, parmi lesquelles quantité de longues lames de silex, taillées avec une habileté surprenante, un lion en cristal de roche, un autre lion, des chiennes et des poissons en ivoire, des pieds de meubles très artistiquement sculptés en ivoire aussi, des flacons de cristal de roche et d'obsidienne, de nombreux vases de pierre dure et plus de 300 jarres de terre cuite, enfin une partie de collier en or ciselé.

Un emblème est gravé sur les vases et sur les plaques d'ivoire; une bannière est imprimée aussi sur les cônes qui coiffent les jarres et sur plusieurs sceaux d'argile.

Cette bannière représente un épervier tenant dans ses serres un bouclier et une massue, ce qui indique une époque de lutte déjà engagée entre l'esprit (l'épervier) et la force (la massue).

On n'a pas su déchiffrer les courtés inscriptions trouvées dans cet endroit, tant les caractères sont archaïques.

M. Victor Loret, directeur général des services des antiquités égyptiennes, a, de son côté, entrepris des fouilles dans les environs de la pyramide de Têta et des Mastabas de *Mera* et de Kabin. Il a déblayé tout un coin de la nécropole memphite, avec ses rues, ses places, ses carrefours.

En plus de quatre Mastabas fort riches, appartenant à de simples particuliers, il a trouvé la tombe d'une Reine dont il met le règne au commencement de la VI^e dynastie. Elle est appelée « Mère royale ».

Le nom de cette Reine est Apou-it.

Le tombeau, auquel donne accès une porte de granit rose, est fort intéressant en lui-même, tant par ses bas-reliefs portant des figures royales si rares à cette époque, que par la finesse et l'originalité des autres représentations qui le décorent.

J'enregistre encore une autre découverte faite dans la Haute-Egypte. On a découvert à Girga des momies d'un grand intérêt. L'Egypte historique telle que nous la connaissons date de 4.000 ans en moyenne. Les momies exhumées à Girga étaient dans leur tombeau depuis sept ou huit mille ans. Leur état de conservation est admirable et supérieur de beaucoup à celui des corps que nous connaissons. L'iris des yeux, lui-même, semble intact.

Le nombre des tombeaux dans la région de Girga est considé-

nable et les documents qu'ils renferment pourraient certainement nous révéler une époque ancienne que nous ignorons.

Moyens de transport.

Les aqueducs, les ponts, les grandes voies de communication existent partout à cette époque de l'histoire.

La flotte phénicienne a des navires à voile dont la mythologie attribue l'invention à Dédale.

Le transport des matériaux pour les grandes constructions entreprises alors étonne ceux qui se rendent compte de la hardiesse de ces travaux. Les anciens avaient des machines capables de transporter des poids énormes par terre et par mer. Du reste, l'art nous a conservé l'image de toutes espèces de chars.

Il n'est pas jusqu'à la navigation aérienne qui, croit-on, fut essayée, sans remonter à Icaré qui est un symbole.

On a trouvé, en effet, le dessin d'un homme volant sur le bracelet d'or de la Reine Meroë que l'on place dans une des antiques dynasties égyptiennes, bracelet conservé au musée des antiquités de Berlin. Et ce dessin n'est pas une fantaisie, une imagination d'artiste. Le détail de la construction des ailes est des plus précis. L'homme tient dans ses mains les prolongements d'un aviateur très intelligemment compris et chargé d'actionner deux grandes ailes. Et l'appareil semble aussi bien conditionné et aussi pratique que celui employé au douzième siècle par un moine anglais qui, du reste, se cassa les jambes dans son expérience.

Ce moine, qui passait pour un des premiers navigateurs aériens, avait, comme on le voit, eu bien d'autres précurseurs.

L'art de voler dans les airs est mentionné par Lucien et Suétone.

Architas avait fabriqué un pigeon qui volait, roucoulait, mangeait et même digérait.

On a trouvé dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi des machines ressemblant à nos vélocipèdes.

Drehellius, de Marsenne et, plus tard, un chevalier de Malte ont construit des bateaux sous-marins.

Tissage et teinture.

Les procédés employés pour la fabrication des tissus et pour leur teinture devaient être arrivés à une grande perfection, car nous voyons, dans les fouilles entreprises, apparaître des momies

recouvertes d'étoffes de tous genres, de fabrication aussi soignée que celle des modernes.

Les procédés de teinture donnaient là pourpre des Phéniciens, le bleu d'ocre que les modernes n'ont pas su retrouver.

Les vêtements sont ornés de magnifiques broderies en couleur ou en or. On exécutait des dentelles d'une finesse remarquable. C'était là le travail des fées, et la mythologie, du reste, nous a conservé le nom d'Arachné qui en fut l'inventrice.

Des tissus brodés se retrouvent dans les débris de nos cités lacustres. Ils ont donc été fabriqués au temps des rennes et des mammoths.

Sur une tablette de grès provenant du temple de Nippour, en Kaldée, il est question d'une fourniture de 92 robes et tuniques, dont 14 parfumées à la myrrhe, à l'aloès et à la cassie. Le caractère archaïque des hiéroglyphes et le système de numération en fixent la date, sauf erreur de quelques siècles, à l'an 2.800 avant notre ère.

Faut-il rappeler que, dans la littérature classique, Andromaque est occupée à tisser un grand voile « dont elle nuance avec art les couleurs », quand elle apprend qu'Hector vient de succomber ?

Dans l'*Odyssée*, Circé se montre d'abord aux compagnons d'Ulysse comme une femme « aux accents enchanteurs » qui, « soit Déesse, soit mortelle, *travaillait aux ouvrages de son sexe* ». Et n'est-ce pas à ses talents de brodeuse que Pénélope doit de symboliser à jamais la fidélité ?

L'Industrie.

« Tout ce qui est primordial, tout ce qui est indispensable dans une civilisation, tout ce qui est la base sans laquelle l'édifice croule, remonte à des époques si reculées qu'on n'ose prononcer des chiffres ».

Ainsi parlait en 1908 M. Rémy de Gourmont. Et il continue : « Ce que les hommes inventèrent à ce moment de l'histoire du monde est prodigieux. Ils inventèrent, en quelques milliers d'années, à peu près tout, jusqu'au luxe, puisqu'ils arrangèrent des colliers, des bracelets, des pendeloques. Ils inventèrent l'agriculture, ils firent du pain. Pensez au premier pain ! Il n'était assurément qu'une galette assez grossière, mais il avait fallu recueillir le blé, le broyer, le mettre en pâte, le cuire sur une pierre brûlante.

Oui, ils inventèrent cela aussi et nous n'avons guère trouvé mieux : le four n'est qu'une pierre brûlante perfectionnée.

« Les hommes inventèrent aussi les beaux-arts. Ils peignirent à fresque leurs cavernes et ils sculptèrent ou gravèrent quantité d'os de renne, leur matière et leur bête favorite. Plusieurs de ces pièces sont de vrais chefs-d'œuvre. L'os gravé du musée de Constance et qui représente un renne, renne sur renne, est une merveille de simplicité et de vérité. La civilisation d'avant le métal est une civilisation complète, riche, abondante.

« Puis des hommes se répandent sur le monde et en achèvent la conquête. Le commerce naît et se fait du premier coup universel ; on a trouvé, dans les stations mégalithiques de la Bretagne et lacustres de la Suisse, des objets d'un certain jade qui ne se rencontre qu'en Chine.

« Enfin voici le métal. Traiter le minerai, en tirer du cuivre, du fer, cela nous paraît tout simple, nous avons des méthodes pour cela, mais songez au génie de cet homme nu qui martèle avec une grosse pierre le premier morceau de métal. Le premier fondeur, le premier forgeron, voilà des ancêtres que notre siècle de fer devrait honorer avec quelque ferveur.

« Après cela tout est trouvé. L'humanité ne fera plus que perfectionner les découvertes primitives. Son génie à travers les siècles perpétue le génie des premiers âges, il ne le dépasse pas. Réfléchissez encore à tout ce trésor des anciens temps, le feu, le couteau, l'arc, la poterie, l'aiguille, le levier, le tissage, la roue, la rame, la voile, *la première voile* ! Et un peu plus tard, l'écriture.

« Oui, pensez seulement à l'écriture, et vous trouverez comme moi, je l'espère, qu'il semble bien y avoir une loi de constance intellectuelle et que nos plus belles découvertes ne sont que la preuve de la perpétuité du génie humain ». (*Matin*, 25 mai 1908).

* * *

En architecture, en sculpture, en peinture, les anciens sont toujours nos maîtres. Tout cela nous démontre l'existence d'une civilisation préhistorique bien plus complète que la nôtre.

Civilisation des Temps gynécocratiques.

Il ne faut donc pas mettre la barbarie au fond de l'histoire et la civilisation chez les modernes.

Nos aïeux ont eu le mérite de toutes les inventions, de toutes les découvertes, dont les modernes ont profité sans se donner d'autre peine que celle qui consiste à apporter des perfectionnements.

Mais le grand élan primitif, le mérite de l'initiative est à ceux que leurs descendants ont plus tard dénigrés.

Si, dans une certaine école moderne, on voit le progrès en avant et la barbarie en arrière — ce qui est contraire à la réalité —, c'est que cette école obéit à un esprit troublé par l'orgueil, qui a grandi dans l'évolution masculine et donné à l'homme un instinct qui le porte à affirmer une supériorité qu'il n'a pas ; il nie les progrès de sa dégénérescence et les représente comme une marche en avant, — de là l'erreur. Avouer que ses ancêtres ont eu une intelligence qu'il n'a plus, c'est reconnaître que l'homme s'est amoindri, c'est jeter du discrédit sur le monde moderne dont il est l'auteur et dont il assume toutes les responsabilités.

Les représentants de cette école sont dans le même cas que ces pères despotes, qui prétendent avoir toujours raison et imposent silence à leurs fils, dont l'intelligence est supérieure à la leur.

Ainsi donc il y a plusieurs manières d'entendre le mot *civilisation*, plusieurs significations à donner au mot *progrès*.

Les générations primitives pensaient en agissant, les générations modernes agissent sans penser, elles se reposent sur ce qui a été fait avant elles et c'est ce passé qu'elles invoquent toujours, — mais sans le connaître, sans le définir, sans savoir que les historiens l'ont dénaturé.

Ce sont les idées de ces lointains aïeux qui se sont perpétuées dans toutes les traditions, monuments aussi indestructibles que les plus solides édifices de pierre, aussi durables que les plus hautes pyramides, car, après tant de siècles passés, nous sommes forcés de constater que ces traditions sont arrivées jusqu'à nous, à titre de fables, ou de préjugés populaires, si l'on veut, — mais enfin elles sont arrivées. Or c'est là un fait très remarquable, la propagation d'une idée, une chose aussi subtile, à travers tant de générations !

Tandis que tout passe, tandis que tous les monuments subissent l'action destructive du temps, les œuvres de la pensée restent, elles résistent à la destruction et sont aussi impérissables que l'humanité dans le cerveau de laquelle elles sont enfermées.

L'antiquité a été longtemps perdue pour nous, on commence à nous la restituer. Les sciences physiques et naturelles, qui marchent en même temps, nous ramènent à la connaissance de la Nature, si bien que nous allons nous trouver, dans un avenir prochain, ramenés par la science moderne à la hauteur de l'Esprit antique.

Théocratie.

L'étude que nous venons de faire nous prouve, d'une façon irréfutable, que la suprématie féminine dans l'âge primitif de l'humanité avait trois formes, donc trois aspects.

Elle était religieuse (Théocratie) et représentée par la Déesse.

Elle était familiale (matriarcat) et représentée par la Mère.

Elle était sociale (gynécocratie) et représentée par la Maîtresse (Reine ou Déesse-Mère) (Iq̄wara chez les Hindous).

La Théocratie dura ce que dura la gynécocratie, puisque ce régime, c'est le règne de la direction morale exercée par la Femme divine. Plus tard les hommes en firent une parodie ridicule.

C'est la Femme qui élève l'homme et le mène à la Vérité et à la beauté morale ; c'est la Mère qui le fait à son image, c'est la Déesse terrestre vivante qui lui enseigne la première la langue divine. C'est Elle qui a en main le gouvernement des sociétés, Elle qui les guide dans leur marche évolutive, en attendant que vienne la révolte de l'homme contre Elle.

La Théocratie féminine, c'est le gouvernement *légitime* ; il occupe une place immense dans l'histoire.

Jusqu'au x^e siècle avant notre ère, la Femme a régné et fait régner la Vérité. Son verbe, c'est cette voix des temps primitifs entendue par les premiers poètes qu'elle inspirait.

La légende d'une époque de bonheur dans un Eden est répandue partout.

« Dans la vocation initiative de la Femme, dit Bachofen, la gynécocratie trouve sa profonde expression. La Justice, la Vérité, toutes les grandes vertus humaines sont d'origine féminine.

« Nous voyons les peuples gynécocratiques rendus célèbres par des femmes comme Eumonia, Eusébeia, Païdeia, prêtresses apôtres de justice et de paix.

« Le principe religieux de la gynécocratie nous montre le droit maternel dans sa forme la plus digne et nous fait voir toute la grandeur de cette antiquité.

« Il n'y a qu'un seul moteur de la civilisation : c'est la Religion. Les hauts et les bas de l'histoire découlent directement de cette source divine. Sans elle nous ne comprendrions aucune page de la vie antique, la vie primitive surtout serait un mystère impénétrable ».

Il est bien entendu que la Religion dont Bachofen parle ainsi, c'est la Religion naturelle, la Théogonie, et que la déchéance sociale est venue des religions surnaturelles.

Le Pasteur Wagner, qui constate le mal et le déplore, dit : « L'avenir est loin, la marche en avant pénible, la tâche immense et nos moyens misérables. Il y a des heures où la lassitude nous gagne. Reprenons barre au foyer qui réchauffe notre âme. Exposons-la au rayon bienfaisant, à la rosée rafraîchissante. Quittons la foule dévorante, laissons là les contradicteurs. Comment vivre tranquille dans le monde chancelant ? Rien n'est ferme sous nos pas, sur nos têtes tout menace ruine.

« Mais le fonds du monde est solide. On peut bâtir dessus. C'est la boue de l'homme qui est mobile et enlisante ».

C'est que le fonds du monde, ce roc des sociétés, c'est l'antique gynécocratie. Ecoutez Bachofen ; il vous dira :

« L'humanité doit à la Femme sa primitive élévation, ses premiers progrès, son existence réglée et surtout sa première éducation religieuse et morale, elle doit à la Femme les jouissances d'un ordre supérieur. Toute la première civilisation est son œuvre propre. C'est à elle qu'on doit la première connaissance des forces naturelles. Vue ainsi, la gynécocratie est la période éducative de l'humanité en même temps que la réalisation des lois de la Nature, qui s'appliquent aussi bien au bien de l'individu qu'à celui de l'espèce ».

Les poètes exaltent leurs sentiments d'égalité et de fraternité. C'est particulièrement chez les gynécocrates que l'on réprime sévèrement le mal fait à son prochain, même fait aux animaux. Les signes de la plus belle, de la plus grande humanité distinguent la civilisation des mondes gynécocratiques et lui font une physionomie où se reflètent toutes les grâces, tous les bienfaits que la maternité porte en elle-même. C'est le bonheur ; avec sa disparition la paix s'envola de la terre. On peut dire que l'époque gynécocratique fut la Poésie de l'histoire, par sa grandeur héroïque, par la beauté sublime qu'elle donna aux femmes,

par le développement des idées de courage, de valeur, par les sentiments chevaleresques qu'elle inculqua aux hommes, par l'importance qu'elle donna à l'amour féminin, par la discipline et la chasteté qu'elle imposa à l'adolescent.

On peut se demander où sont ces héros sans peur et sans reproche, fidèles serviteurs de la Féminité ! « Tous les peuples guerriers obéissaient à la Femme », dit Aristote.

Braver les dangers, chercher les aventures, servir la beauté, telles étaient et seront toujours les vertus d'une jeunesse forte et virile.

O poésie de ces temps passés ! vous avez disparu avec les siècles de gynécocratie, avec les émotions généreuses, inaccessibles aux poètes de nos jours, civilisés mais énervés. »

La Théocratie est la base du droit naturel

(*Jus naturale*).

« Le *Jus naturale* est un événement historique, une phase de l'évolution, l'expression de la première Religion, le monument des premiers états de l'humanité, il est aussi historique que le matriarcat qui en fait partie.

« Rome, par cela même qu'elle a été fondée sur le principe d'un *Imperium*, a vaincu radicalement l'ancien droit et opposé à la suprématie féminine asiatique une conception toute nouvelle du droit.

« Ainsi s'explique que, de cet ancien *Jus naturale*, il n'a été retrouvé que le nom, comme un cadre sans image, comme une ruine étrange.

« Le *Jus naturale* fait quelquefois partie du droit civil proclamé comme « loi morale ».

« A la fin de l'évolution règnera de nouveau le *Jus naturale* ; non celui de la matière, mais celui de l'Esprit.

« Un dernier Droit, — universel comme l'ancien —, duquel tout arbitraire disparaîtra, se rapprochera par là du Droit primitif, basé sur l'Ordre supérieur des choses. Ce droit ne sera pas inventé par les hommes, mais viendra d'une *intuition* (mal appelée révélation), comme vint le droit ancestral qui fut un ordre immanent et naturel.

« Les Perses croient à l'avènement d'un seul et unique Droit régnant dans l'Univers, en même temps qu'une seule et unique

langue. Quand Ahriman (l'homme mauvais) sera détruit, le monde sera droit et les hommes heureux auront tous les mêmes mœurs, les mêmes lois, le même gouvernement, le même langage. Dans toutes les Religions, l'avènement d'un royaume « divin » (c'est-à-dire féminin) avec toutes ses conséquences est attendu et doit arriver à la fin des temps — lors de la dissolution du monde actuel.

« Dans l'émancipation des principes élevés (féminins), le droit devient amour. L'amour est un droit divin (pour la Déesse). Par elle la fin ultime donnera la plus haute justice. Bona Dea est le principe maternel à qui toute vie matérielle doit son origine et sa conservation. C'est Elle qui fait naître le bien-être physique et matériel d'un peuple. Le Prætor Consul est, avec Elle, le représentant de la vie matérielle.

« L'exécution du Droit repose dans cette Mère à laquelle les biens doivent leur origine, il parle pour Elle .

« Dans le nom de Juno Monéta, nous retrouvons encore ces deux idées : la richesse matérielle, la Justice vengeresse. Partout la Mère du Droit est celle des biens, qui les gouverne.

« La phase de l'Evolution, qui a pour centre la maternité avec son caractère sacré, apparaît comme l'expression nécessaire de la Religion naturelle et des lois de la vie.

« Si elle est vaincue, si la domination tombe dans les mains de l'homme, c'est alors le point de vue politique ou civil auquel tout doit céder. Le *Jus naturale* doit s'effacer devant le principe civil, qui est une violation de l'ordre naturel. » (Bachofen).

* * *

M. Deschanel disait, dans un remarquable discours en l'honneur de la Belgique (mars 1916) : « Deux choses me remplissent d'une admiration toujours grandissante : le ciel étoilé sur ma tête et la loi morale dans mon cœur ». Cette loi morale ne vient pas des hommes, aucun ne l'a formulée, — c'est la loi dictée par la Mère, et rappelée par toutes les femmes chaque fois que le conflit sexuel surgit, — cette loi fut toute-puissante dans les temps primitifs.

En remontant dans l'histoire des peuples, nous avons vu que, dans la jeunesse de l'humanité, il régnait sur toute la terre des

Principes de morale, basés sur la vérité absolue, c'est-à-dire sur la science.

Ces préceptes, érigés en lois morales, étaient le fondement des lois sociales.

C'est toujours à une femme qu'on fait remonter ces lois. Cérès législatrice est suivie de toutes les Mères, dont le nom dérivera de la mère Celtique Mâ (les Manou, Mènes, etc.).

Il en résulte que les mœurs de cette gynécocratie étaient bien différentes de ce qu'elles sont devenues depuis, elles représentaient cette liberté, cette noblesse, cette simplicité que le régime maternel inspirait aux hommes, avant que les institutions sociales, le luxe, l'ambition eussent altéré leur caractère.

Une chose qui prouve que la grande préoccupation de ce temps était la vie morale, c'est que le plus ancien document trouvé par les archéologues, celui qu'on appelle le Papyrus Prisse, ne s'occupe que de cela, — c'est une leçon de morale donnée par une Mère à ses fils.

Les plus anciens documents (4.673 ans avant notre ère).

Le plus ancien de tous les documents connus, c'est le Papyrus Prisse (de E. Prisse d'Avenne).

Cet écrit renfermait plusieurs traités, mis à la suite les uns des autres. Le premier est en partie détruit. Il en reste seulement deux pages ou feuillets.

Après ces deux feuillets se trouve un intervalle de 1 mètre 33 centimètres où l'écriture a été effacée. Ce papyrus est continu, suivant l'usage antique. On suppose qu'il y avait là un second traité que quelqu'un a eu intérêt à faire disparaître.

Qui ? quand ? et pourquoi ?

Enfin, les quatorze dernières pages contiennent un traité intitulé : « Livre du gouvernement de la ville, signé Ptah-hotep sous la majesté du roi Assa toujours vivant, etc. »

Assa est un Pharaon, mis dans la V^e dynastie, et les Pharaons sont les Prêtresses qui remplissent les fonctions sacerdotales.

On suppose que les trois parties de cet ouvrage ont été écrites à des époques différentes par des auteurs différents et que le papyrus Prisse est une copie du tout, faite sous le roi Assa, c'est-à-dire la Prêtresse Assa.

Les autres parties sont très anciennes. La première a pour

auteur Kakemni, qui vivait *sous les rois*, dit-on, alors qu'il n'y avait que des reines, Houni et Snéfou.

Le second ayant été effacé, on ne sait rien de son auteur, ni de sa date.

Un intervalle de plusieurs siècles sépare chaque partie.

Ces traités ont été composés environ deux à trois mille ans avant le temps où l'on place Moïse (xiv siècles avant notre ère).

Il est curieux de voir ce que disaient les êtres qui vivaient à une époque si éloignée de nous. Comme nous l'avions prévu, ce sont des idées féminines qui sont exprimées dans cet antique écrit.

Voici la version du premier feuillet. Elle a été faite par le professeur J. Dumichen.

Premier feuillet :

« Un chant relatif à ce qui est juste ouvre l'arcane de mon silence. — Pour laisser échapper des paroles munies de glaives, contre celui qui transgresse la droite voie.

« Lorsque tu te trouves dans une société de personnes qui détestent les mets que tu aimes, c'est pour toi un court instant de tourment. Mais fuis l'intempérance, car une tasse d'eau (1) suffit pour apaiser la soif et une bouchée de melon pour restaurer le cœur.

« Souvent une richesse supérieure remplace la richesse, mais souvent aussi l'indigence remplace une grande fortune.

« Méprisable est celui qui est au service de son ventre et qui passe son temps dans l'oisiveté.

« Si tu es assis avec un mangeur qui mange jusqu'à être obligé d'ôter sa ceinture, ou que tu boives avec un buveur qui t'a reçu et qui satisfait son goût, comme le crocodile sur la viande, accepte ce qu'il t'offre ; ne le refuse point.

« Mais qu'il est répugnant de voir un homme perdre ses pensées et n'être plus maître de ses paroles !

« En vérité, il est la honte de sa Mère et de ses proches. Tout le monde s'écrie : O ! puisses-tu t'en aller ! »

Telle est cette littérature naïve qui prouve que la personne qui en est l'auteur avait près d'elle un homme déjà intempérant.

(1) Cette expression : une tasse d'eau, semble indiquer que ceci a été écrit avant l'invention du verre.

La gourmandise est un défaut de jeunesse, elle n'attend pas le nombre des années.

Ce document est donc bien réellement l'expression d'idées jeunes, de vices naissants qui provoquent les premiers dégoûts de la Femme se manifestant à la vue des premières faiblesses de l'homme.

Fin de l'Age d'or.

Ici s'arrête l'Age d'or chanté par tous les échos de la haute antiquité. Les Ecritures sacrées lui donnent une durée de 6.000 ans.

Ovide, dans ses *Métamorphoses*, le décrit ainsi : (L. I; p. 6) : « L'Age d'or naquit le premier : sans la peur du supplice, spontanément et sans lois, il garda la bonne foi et la justice, le châtiement et la crainte étaient ignorés. On ne lisait pas encore de menaçantes paroles gravées sur l'airain, et la foule suppliante ne tremblait pas en présence de son juge, les humains vivaient tranquilles sans le secours des magistrats, des fossés profonds n'entouraient pas les villes, la trompette, le clairon recourbé, le casque, l'épée n'existaient pas encore, et, sans l'appui des armées, les peuples au sein de la sécurité coulaient d'heureux loisirs ».

A ce document j'ajoute ce renseignement donné par M. Fossey, professeur de langue assyrienne au Collège de France. Il dit : « Dans l'ancienne langue des Kaldéens, il n'y a pas de terme pour dire *guerre*, la chose étant inconnue ».

Enfin, je veux aussi citer cette page de M. Désiré Deschamps, qui écrit dans la revue *La question sociale* (1888) sous ce titre : *La Femme et la Civilisation*, un grand Problème historique : « Qu'est-ce que l'Age d'or ? » et dit : « La croyance en un âge d'or est universelle, elle a traversé les ombres du passé. Elle a pris place au sein des légendes de tous les peuples. Questionnez les religions. Ecoutez ce que disent discrètement à leurs initiés les sages des Mystères. Ces voix des temps primitifs ont été entendues des poètes antiques et des premiers réformateurs sociaux... »

« Les socialistes ne sont pas seulement partisans de la justice dans la société, ils la veulent aussi dans l'histoire.

« Fouiller le passé, ressusciter les civilisations éteintes, montrer les efforts de nos aïeux, c'est une œuvre digne de passionner

ceux qui ont consacré leur vie au triomphe de l'Équité et de la Vérité.

« L'Age d'or a laissé son empreinte sur les plus vieux monuments de l'histoire. Son action sur la civilisation antique est également manifeste. C'est à la Femme qu'est due la force mère de la civilisation — si brillante —, nul ne l'ignore, dans l'Etrurie et l'Égypte matriarcale. Rendons justice à ce sexe si opprimé, si vilipendé, si volé dans ses œuvres passées et dans son labeur actuel.

« Montrer sa puissance et l'immensité de son rôle historique, établir la part qui lui revient dans nos splendeurs présentes, armer pour les guerres sociales de l'avenir le prolétariat féminin que crée l'instruction bourgeoise, sonner la diane aux femmes d'élite qui dorment sur des projets de lois, impuissants à les émanciper, tel est le but que nous nous sommes proposé d'atteindre ».

Louis Bridel, qu'il faut citer parmi les précurseurs de la rénovation sociale par les femmes, dit : « Le régime actuel est un régime incohérent et profondément injuste, plein de larmes et de misères ».

Il importe en effet de le changer le plus tôt possible si l'on veut sauver l'humanité des catastrophes qui la menacent. Et il n'y a qu'un moyen pour cela : rendre à la Femme son autorité morale et sa part dans la direction intellectuelle des peuples.

Faire des projets de gouvernement masculin sans tenir compte de l'existence des femmes, c'est l'art de faire marcher l'humanité sur une seule jambe. Nous ne pouvons pas nous y intéresser, sachant qu'une société, pas plus qu'un homme, ne peut se tenir en équilibre dans ces conditions. Les *béquilles* qu'on y ajoute (1) ne sont que des palliatifs qui ne remplaceront jamais l'équilibre naturel qui consiste à marcher sur deux jambes, donc à vivre dans un monde où il y a deux sexes.

Et je termine ce chapitre en rappelant ces mots de Goethe :

« TU L'AS BRISÉ, LE CIEL MAGNIFIQUE, DE TON POING DESTRUCTEUR..... PUISSANT FILS DE LA TERRE, REBATIS-LE PLUS SPLENDIDE, CE MONDE DIVIN, BATIS-LE AU FOND DE TON CŒUR! »

(1) *In bacula*, en béquille, est une expression latine d'où est venu le mot *imbécile*.

L'Atavisme de cet âge.

Nous venons de voir qu'en remontant aux premiers âges de l'humanité nous trouvons le couple humain constitué par deux enfants, chez qui la sexualité commence seulement à se manifester. C'est en les suivant à travers leur évolution physiologique dans l'histoire, que nous reconstituons toute la vie sociale de l'humanité. Si nous suivons les humains dans leur évolution ontologique, — c'est-à-dire dans leur existence actuelle, — nous y trouvons la même évolution récapitulée dans une vie.

La vie de l'individu explique la vie de l'humanité. Il repasse à chaque époque de son existence par les phases de la vie physiologique, psychique et sociale de ses ancêtres.

Les actions qu'il accomplit, en vertu de l'atavisme, — cette force qui l'oblige à refaire ce que ses aïeux ont fait avant lui, — ces actions sont l'image fidèle de celles accomplies par les générations qui se sont succédé sur la Terre.

Nous ne sommes, en résumé, que la récapitulation de l'existence des hommes et des femmes qui ont peuplé notre planète avant nous.

C'est pour cela qu'il est si intéressant d'étudier l'état des esprits à chaque période de la vie. Ainsi l'adolescence repasse par l'état d'âme et d'esprit de l'adolescence primitive ; dans un corps jeune on ne trouve qu'un esprit jeune. La jeunesse ne comprend spontanément que les choses qui ont été connues des ancêtres de cette époque ; le reste, la civilisation acquise par la suite, ne l'intéresse pas, cela répond à des idées postérieures à son état présent et pénètre difficilement dans les cerveaux adolescents : de là l'indifférence de nos jeunes gens et de nos jeunes filles pour tout ce qui ne se rattache pas à leur vie sentimentale, intense à cet âge, l'âge religieux dans le sens primitif du mot. De là aussi leur dégoût et leur mépris pour les vices nés plus tard, fruits de passions qu'ils n'ont pas encore, laideurs aperçues, mais non comprises à cet âge de supériorité morale. Plus tard, leur nature changera et des idées différentes surgiront en leur esprit. Alors le désaccord naîtra entre eux et ceux qui surviendront après eux dans l'évolution humaine, ils seront les *anciens* et, en vertu de leur action plus développée, voudront *imposer* leur manière de voir aux plus jeunes qui ne se laissent dominer que parce qu'ils n'ont pas encore en eux les facultés

nécessaires pour la lutte, mais une protestation tacite règnera en eux ; ils ne la formuleront pas parce qu'ils craindront la critique ou le châtiment que leurs aînés sont toujours disposés à leur infliger, mais ils mettront dans leur vie une réserve que l'humanité primitive n'a pas connue.

L'atavisme est différent dans les deux sexes. Pour le comprendre, consultons la jeunesse et voyons ce qu'elle nous répond.

La Femme ontogénique.

Savoir ce que pense la jeune fille de 13 à 18 ans n'est pas facile dans nos sociétés modernes, où, continuellement blessée par tout ce qui l'enserme, elle prend l'habitude de concentrer ses pensées, de les murer, pour ainsi dire, dans sa délicate enveloppe matérielle, ne laissant paraître d'elle-même que ce qu'elle juge de nature à ne pas la mettre trop violemment en désaccord avec le monde corrompu qui l'entoure.

Nous avons cependant un document qui va nous aider à mettre en évidence l'esprit ontogénique de la jeune fille : c'est le *Journal* de Marie Bastkirchef, cette jeune artiste russe, dont le remarquable talent fut consacré par l'opinion des maîtres lorsqu'elle n'avait encore que 20 ans et qui reste connue dans le monde des arts par son chef-d'œuvre, « un Meeting », tableau acheté par le gouvernement français et exposé à Paris au Musée du Luxembourg.

C'est à 13 ans qu'elle commence son journal et, à partir de ce moment, elle nous dit presque jour par jour le fond de sa pensée jusqu'à l'âge où la phtisie l'emporte. Elle avait alors 24 ans.

Voici quelques extraits de ce journal :

A treize ans (tome I, p. 66). Après une description de la Nature : « Quand je suis à ma fenêtre tranquille, seule, je ne demande rien, je me prosterne. Oh ! non, on ne comprendra pas, parce que l'on n'a pas éprouvé. Non ! ce n'est pas cela ! c'est que je suis désespérée, toutes les fois que je veux faire comprendre ce que je sens ! c'est comme dans un cauchemar, quand on n'a pas la force de crier. D'ailleurs, aucun écrit ne donnera la moindre idée de la vie réelle. On a beau sentir en écrivant, il n'en résulte que des mots communs, bois, montagne, ciel, lune, tout le monde dit la même chose. Et, d'ailleurs, pourquoi tout cela, qu'importe aux

autres ? Les autres ne comprendront jamais, puisque ce ne sont pas eux, mais moi, moi seule. Je comprends, *je me souviens*. Et puis les hommes ne valent pas la peine qu'on prendrait pour leur faire comprendre. Je voudrais arriver à voir les autres sentir comme moi, pour moi ! C'est impossible, il faudrait être *moi*. »

Voilà donc une enfant qui sent sa supériorité psychique sur les autres et tâche de l'exprimer sans y arriver, parce que le vocabulaire des langues modernes, mis à sa disposition, n'a pas de termes pour exprimer ces idées féminines.

A 14 ans (tome I, page 72).

« J'aime la solitude devant une glace pour admirer mes mains si blanches, si fines, à peine rosées à l'intérieur.

« C'est peut-être bête de se louer tellement, mais les gens qui écrivent décrivent toujours leur héroïne et je suis mon héroïne à moi. Et il serait ridicule de m'humilier et m'abaisser par une fausse modestie. On s'abaisse en paroles quand on est sûre d'être relevée ; mais en écrit chacun pensera que je dis vrai et on me croira laide et bête, ce serait absurde.

« Heureusement, ou malheureusement, je m'estime un tel trésor que personne n'en est digne, et ceux qui osent lever les yeux sur ce trésor sont regardés par moi comme à peine dignes de pitié. *Je m'estime une Divinité* et ne conçois pas qu'un homme puisse avoir l'idée de me plaire. A peine pourrais-je traiter d'égal un roi. Je crois que c'est très bien. Je regarde les hommes d'une telle hauteur que je suis charmante pour eux, car il ne sied pas de mépriser ceux qui sont si bas. Je les regarde comme un lièvre regarde une souris. »

« Je ne suis réellement royaliste qu'en me mettant à la place du roi. »

Ceci, c'est l'atavisme féminin de l'époque théogonique et gynécocratique. La femme adolescente se sent *Déesse* et *Reine*.

A 15 ans (tome I, page 78).

« Je méprise profondément le genre humain et par conviction. Je n'attends rien de bon de lui. Il n'y a pas ce que je cherche et espère, — une âme bonne et parfaite. Ceux qui sont bons sont bêtes et ceux qui ont de l'esprit sont rusés, ou trop occupés de leur esprit pour être bons. De plus, chaque créature est essentielle-

ment égoïste. Or, cherchez-moi de la bonté chez un égoïste ! L'intérêt, la ruse, l'intrigue, l'envie ! Bienheureux ceux qui ont de l'ambition, c'est une noble passion ; par vanité et par ambition, on tâche de paraître bon devant les autres et par moments, et c'est mieux que de ne l'être jamais.

« Eh bien ! ma fille, avez-vous épuisé toute votre science ? Pour le moment, oui. Au moins, ainsi j'aurai moins de déceptions... Aucune lâcheté ne me chagrinerait, aucune vilaine action ne me surprendra. Il arrivera sans doute un jour où je penserai avoir trouvé un homme, mais ce jour-là je me tromperai laidement. Je prévois bien ce jour. Je serai aveuglée... mais à ce compte pourquoi vivre puisque tout est vilénie et scélératesse dans ce monde ? Pourquoi ? Parce que je comprends que c'est ainsi, moi, parce que, quoi qu'on dise, la vie est une fort belle chose, et parce que sans trop approfondir on peut vivre heureusement. Ne compter ni sur l'amitié, ni sur la reconnaissance, ni sur la fidélité, ni sur l'honnêteté, s'élever bravement au-dessus des misères humaines. Prendre tout ce qu'on peut de la vie et vivement, ne pas faire de mal à ses semblables, s'élever absolument et autant que possible au-dessus des autres, être puissant, oui, puissant ! puissant ! Par n'importe quoi.... Alors on est craint ou respecté. Alors on est fort et c'est le comble de la félicité humaine, parce qu'alors les semblables sont muselés, ou par lâcheté, ou par autre chose, et ne vous mordent pas.

« N'est-ce pas étrange de m'entendre raisonner de la sorte ? Oui, mais ces raisonnements chez un jeune chien comme moi sont une nouvelle preuve de ce que vaut le monde.... Il faut qu'il soit bien imbibé de saleté et de méchanceté pour qu'en si peu de temps il m'ait tellement attristée. J'ai quinze ans seulement. »

Ces raisonnements sont d'une profonde portée philosophique, ils montrent la distance morale qui sépare une âme primitive de femme (c'est-à-dire jeune) de l'âme des foules actuelles, dégénérées, et montrent aussi l'instinct de domination morale — pour le Bien — qui règne chez la jeune fille.

« Je m'élève mentalement, toujours mentalement, mon âme est grande, je suis capable d'immenses choses, mais à quoi tout cela me sert-il ? puisque je vis dans un coin sombre, ignorée de tous ».

C'est cette grandeur mentale qui fit faire aux âmes primitives de si grandes choses quand nulle entrave n'arrêtait leur essor dans la vie. Il est impossible de mieux affirmer le souvenir atavique de la Théogonie que ne le fait cette enfant, qui à quinze ans se sent *Déesse*, qui inconsciemment cherche à exercer la royauté de la Femme et souffre de ne pouvoir reprendre la place qui est due à sa supériorité morale dans une société où tout est corruption.

Les gens à vues étroites verront là-dedans de l'orgueil, parce qu'ils jugent la Femme d'après l'homme (un homme qui parlerait ainsi serait un insensé), mais les esprits plus larges y verront au contraire l'épanouissement de la nature féminine qui affirme sa grandeur.

L'homme ontogénique.

Il n'est pas non plus facile de savoir ce que pense le jeune adolescent. Peu d'entre eux se manifestent et, quand ils le font, c'est en cherchant à imiter ceux qui sont plus avancés qu'eux dans la vie.

Cependant, j'en ai consulté un sur ce sujet et voici sa réponse :

« Dans mon adolescence, j'avais des idées si étranges et si différentes de celles des personnes de mon entourage qu'à la moindre parole un haussement d'épaules me fermait la bouche. Si j'essayais d'insister, on me répétait sur tous les tons que j'étais fou, à un point tel que je commençais d'abord à me taire, ensuite je doutais de moi-même.

« Cela se comprend. J'accordais à toute ma famille l'autorité de l'expérience et, comme tous à l'unanimité me déclaraient insensé, je commençais presque à croire que je l'étais réellement.

« Il en est ainsi de tout le monde à mon avis. Tous, nous naissons en ayant l'âme préparée à suivre les lois naturelles de la vie. Si ces aspirations n'étaient pas étouffées à l'aurore, le monde serait parfait.

« Des caractères plus faibles que le mien ont pu avoir les mêmes idées inspirées par la solitude et la réflexion, mais qui ont été détruites avant leur complet développement ; chez d'autres, elles ont été anéanties dès le premier âge, et l'adolescent, toujours disposé à singer l'homme fait, s'empresse d'imiter ses mauvais penchants et de se mêler à la décadence générale.

« Le Matriarcat, parmi toutes ses beautés et ses réformes,

nous en offre une qui est certainement la plus appréciable, étant celle sur laquelle repose l'union intime de l'*imagination* de l'homme et de la *pensée* de la Femme.

« C'est l'amour, non pas la débauche autorisée ou tolérée, mais l'amour vrai, dicté par les lois naturelles, celui qui naît chez la Femme d'un *besoin absolu d'aimer* et chez l'homme d'une nécessité incontestable, *celle d'être aimé*. Ce sera par cet amour libre et réel que la Femme sera délivrée de l'outrage que l'homme fait à ses sentiments et à sa nature. »

LA LÉGENDE DES ATLANTES.

On s'étonne de l'amour des anciens pour les îles, et l'on remarque que tout ce qu'il y a de sacré, de grand et d'antique s'y serait passé.

Evhémère raconte des merveilles à propos de ce que l'on trouve écrit en caractères d'or sur une colonne, dans l'île de Panchaïe.

Des îles sacrées étaient situées au delà de l'Angleterre, où Plutarque place le séjour des Daïmons et des Demi-Dieux.

Diodore de Sicile parle de Basilée, située à l'opposite de la Scythie et au delà des Gaules (T. II, p. 225).

Pline donne à cette même île le nom d'Oséricta ou Océriclea, mot qui signifie dans les langues du Nord « île des *Dieux-rois*, île *royale des Dieux* ». La Bretagne, pour les Mystères de ses monuments druidiques, fut appelée « Ile des Dieux ».

C'est dans l'île Basilée, dit-on, qu'on recueille l'ambre. Or l'ambre est un symbole dont nous expliquerons la signification profonde au chapitre des Mystères. Une île appelée Eixoia était surnommée l'*île du bonheur*.

Les Orientaux nous parlent encore d'une mer obscure, d'une région ténébreuse, où sont les *îles fortunées*, où se trouve la fontaine de vie (1) (Herbelot, p. 393). Ce sont les Champs-Elysées de l'âge d'or, c'est le pays des Fées.

Or, si les îles ont un si grand rôle dans l'histoire, c'est que c'est dans des îles que se réfugièrent les Féministes quand l'homme s'empara des continents pour y exercer sa domination.

(1) Fontaine de vie, Fontaine de Jouvence est une autre manière d'exprimer ce que l'ambre représentait.

Si les îles prennent le caractère de « Séjour Divin » (1), c'est parce que ce fut là que les Déeses continuèrent l'enseignement des hautes vérités de la Nature et des lois de la morale. Pendant que les oracles des Latins étaient donnés par une Sibylle, ceux des Celtes l'étaient par une Mermine (de *Maer* et *mine*, fille de la mer). C'est dans l'île de Philæ que se réfugièrent les dernières prêtresses égyptiennes ; dans l'île de Sein que s'abritèrent les dernières Druidesses.

Dans la langue indienne et malabare, le mot *Dio* signifie île. Les Portugais possèdent aux Indes, dans le royaume de Guzarate, une ville nommée *Diu* parce qu'elle est bâtie dans une île. Cette signification est évidemment dans les noms des îles Maldives et Laque-dives.

L'île de Ceylan porte chez les Arabes le nom de Seran-dib, mot à mot « île de Seran », parce que les Arabes, n'ayant pas le V dans leur langue, y ont substitué le B.

Dive ou duve signifie aussi colombe et Duveland veut dire île des colombes.

Hésiode dit que l'île des Hespérides — ou des Gorgones — est au delà de l'Océan, au bout du monde et dans le pays où habite la nuit (*Théog.*, V, 274) ; c'est la Scandinavie ou l'Angleterre.

« La nuit, dit Hésiode (*Théog.*, V, 211), a enfanté les Hespérides qui gardent les pommes d'or au delà de l'Océan. Atlas, dans la région des Hespérides et aux extrémités du monde, plie sous la nécessité et sous le poids du ciel porté sur ses épaules ».

Apollodore dit : « Les pommes d'or enlevées par Hercule ne sont point comme quelques-uns le pensent dans la Lybie, elles sont dans l'Atlantide des Hyperboréens » (*Mytholog.*, liv. II).

C'est avec ces données qu'on a fait la légende de l'Atlantide.

« Les Atlantes, dit Diodore de Sicile, habitent une contrée maritime et très fertile. Ils diffèrent de tous leurs voisins par leur piété envers les Dieux (qui à ce moment sont des Déeses) et par leur hospitalité. Nymphé est le nom que portaient toutes les Femmes dans le pays des Atlantes » (Diodore, T. I, p. 454, traduction de Téraffou).

(1) Dans les pays où ont pénétré les colonies des Celtes on doit s'attendre à trouver la religion associée au arts et le souvenir de l'Île-Mère (l'Île des Dieux, la Bretagne), (Cailleux).

Origine de la légende.

Mais ce qui motiva la légende, c'est un chapitre de la loi des sexes dont on fit un *mystère* et que l'on cacha dans l'histoire d'un continent disparu.

La première forme de la légende nous montre Atalante, la Femme dépassant l'homme adolescent dans son évolution. Celui-ci se voyant dépasser veut la retarder et pour cela emploie le piège de la séduction ; l'amour arrête la Femme et la livre à l'homme qui, alors, se met en avant.

Voici les termes de la légende :

« Atalante, recherchée par de nombreux amants, promet sa main à celui qui la vaincra à la course ; une foule de prétendants avaient déjà succombé ; Hippomène enfin, implorant le secours de Vénus, reçut de la Déesse trois pommes d'or et entra en lice ; chaque fois qu'il se voyait sur le point d'être dépassé, il jetait une pomme ; Atalante, s'amusant à la ramasser, retarda ainsi sa course et fut prise ».

Les pommes d'or symbolisent l'amour masculin.

Le nom d'Atalante a servi à faire le verbe *adelantar* (dépasser, surpasser) dans le vieux celtique ; il s'est conservé en espagnol.

Adelante — qui veut dire « en avant » — est resté un nom de femme : Adèle ou Atala (d'où Atlas, *la force morale qui soutient*).

Les Atlantes n'étaient pas confinés d'abord dans des îles, ils étaient partout, puisque c'était la race primitive, qui se soumettait aux lois de la Gynécocratie et de la Théogonie. Mais comme cette race fut partout persécutée, elle se réfugia dans les îles du grand Océan qui existait à l'Occident de l'Europe. Cet Océan prit le nom d'Atlantique parce que les Atlantes étaient venus s'établir dans ses îles.

Ce qui ne veut pas prouver, du reste, qu'il n'y eut pas un effondrement de terre dans la mer à une époque antérieure, ou une augmentation des eaux qui submergea quelques îles...

On connaît la guerre des Athéniens contre les Atlantes, c'est-à-dire contre ceux qui défendaient le régime féministe. Elle est mentionnée par Platon dans son *Timée*, où il fait parler un prêtre égyptien qui dit aux Grecs :

« Vous ne savez pas quelle était dans votre pays la plus belle

et la meilleure génération d'hommes qui ait jamais existé ; il ne s'en est échappé qu'une faible semence dont vous êtes les descendants. Nos écrits rapportent comment votre république a résisté aux efforts d'une grande puissance qui, sortie de la mer Atlantique, avait injustement envahi toute l'Europe et l'Asie. » (Cette grande puissance, c'est la Celtide.)

Bailly, qui rapporte ces paroles, ajoute : « Lorsque Platon parle de la plus belle et de la meilleure génération qui ait jamais existé, il veut peindre par la plus belle une génération éclairée et instruite ; quand il la désigne pour la meilleure, il entend qu'elle avait des mœurs et des lois respectées. Si nous ne considérons que le physique de ces expressions, le beau serait la nature régulière et fleurie, le meilleur la nature forte et puissante ; mais nous écoutons un poète philosophe : le beau, c'est l'instruction ; le meilleur, c'est la vertu. Platon parlait donc d'un peuple antérieur, savant, policé, mais détruit et oublié, aux Athéniens, à ce peuple spirituel, léger, aimable, semblable en tout à nos Français.

« La conquête qui a tout bouleversé a mis la barrière d'un immense désert entre les peuples dont Platon nous parle et les peuples connus qui ont place dans l'histoire.

On a daté de l'époque des nouveaux établissements, tout le reste est effacé ».

Mais ce qui a précédé cette époque est très intéressant.

Nous apercevons des peuples perdus comme celui que je vous ai fait connaître. Si les sciences nous ont prouvé la nécessité d'un peuple détruit, l'histoire nous en offre des exemples.

Le peuple Atlantique, le peuple qui lui a résisté, sont perdus pour le temps, on ne sait dans quel siècle on doit les placer ; ils sont perdus pour le lieu, car l'Atlantide même a disparu. On dit que les abîmes de la mer l'ont englouti comme pour nous dérober le berceau de ces peuples.

Mais, en même temps que Platon nous apprend leur existence, il nous montre une grande invasion qui motive la perte des arts, des sciences et des lumières. Cet événement mérite toute notre attention. (C'est ce qu'on a appelé le déluge de Ram.)

« Oh ! Solon, Solon, disait le sage égyptien, vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants ; si âgés que vous soyez, aucun de vous n'a l'instruction et l'expérience de son âge. Vous êtes tous des novices dans la connaissance de l'antiquité, vous ignorez ce qui s'est passé jadis, soit ici, soit chez vous-mêmes. L'histoire de

8.000 ans est écrite dans nos livres sacrés, mais je puis remonter plus haut et vous dire ce qu'ont fait nos pères pendant 9.000 ans, c'est-à-dire leurs institutions, leurs lois et leurs actions les plus éclatantes ».

Reprenons le récit que Platon nous fait de l'Atlantide :

« Cette mer, dit le prêtre égyptien qui parle dans le *Timée*, était alors guéable ; sur les bords était une île vis-à-vis de l'embouchure que dans votre langue vous nommez Colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar), et cette île était plus étendue que la Lybie et l'Asie ensemble. Dans cette île Atlantide, *il y avait des rois dont la puissance était très grande*, elle s'étendait sur toute cette île, sur plusieurs autres et sur des parties du continent. Ils régnaient en outre, d'une part, sur tous les pays depuis la Lybie jusqu'en Egypte, et, de l'autre, savoir du côté de l'Europe, jusqu'à Tyrrhénia. C'est alors que votre république s'est montrée supérieure à tous les mortels par la force et la vertu. Elle commandait à ceux de vos peuples qui ne l'avaient pas abandonnée ; elle triompha de ses ennemis et elle érigea des trophées de sa victoire. Mais lorsque dans les derniers temps il arriva des tremblements du globe et des inondations, tous vos guerriers ont été engloutis par la terre dans l'espace d'un jour et d'une nuit, l'île Atlantide a disparu dans la mer. C'est pourquoi la mer qui se trouve là n'est ni navigable ni reconnue par personne, puisqu'il s'y est formé peu à peu un limon provenant de cette île submergée. »

Puis ce prêtre qui se vante de connaître l'histoire de 9.000 ans va raconter ce qu'étaient le gouvernement et la religion du peuple primitif qui avait vécu sur cette île disparue, et nous pensons déjà que nous allons avoir là des données intéressantes sur le régime antérieur. Quelle n'est pas notre surprise en voyant que tout cela a été imaginé et arrangé pour faire croire aux naïfs de ce temps que le régime de la monarchie masculine — alors mal affermi et discuté — que les hommes voulaient faire prévaloir et la religion des prêtres grecs ont une haute antiquité, qu'ils ont toujours existé, puisque c'est ce régime et cette religion qui régnaient chez les Atlantes, ce peuple primitif disparu.

Quand on aperçoit cette grossière imposture, on n'attache plus aucune valeur aux écrits de Platon et on doute même de l'existence de l'Atlantide.

Dans le dialogue intitulé *Critias*, il remonte jusqu'à l'origine de l'homme apparu sur cette île mystérieuse, et nous dit que le premier couple sorti de la terre s'appelait Evenor (c'est l'homme qui porte ce nom dérivé de Eva) et Leucippe, est le nom donné à la femme; ce couple a une jeune fille, *Clito* (nom symbolique), qui engendre cinq couples d'enfants mâles jumeaux (les races), pas de filles, ce qui n'empêche que c'est de ces dix enfants mâles que sort toute la population de l'île. — Ce sont déjà les idées que nous verrons deux siècles plus tard mettre dans la traduction de la Bible la *Version des Septante* — qui elle aussi fera commencer la génération par trois enfants mâles. Ceci nous révèle l'état d'esprit de ces hommes. Mais continuons l'exposé du gouvernement de l'Atlantide. Parmi ces dix fils, il y en a un qui s'appelle Atlas. C'est lui qui, dans le partage des terres, a le centre de l'île, et lui donne son nom, Atlantique. Le royaume était transmis à l'aîné de la famille, — voilà le principe de l'hérédité monarchique —. Jamais Prince n'a eu ni n'aura de richesses semblables à celles de ces rois. Puis suivent des descriptions de la somptuosité des palais des rois, et du temple de Neptune, recouvert d'or, dont les voûtes étaient d'ivoire ciselé et le pavé d'argent et d'orichalque. Là étaient des statues d'or; celle du Dieu monté sur un char tiré par six chevaux ailés, entouré de cent Néréides assises sur des dauphins. A l'entour étaient placées les statues de tous les Rois qui avaient succédé à Atlas et à ses frères.

Les prêtres d'Egypte, soigneux de conserver les usages antiques, montrèrent également à Hérodote (autre mensonge) les statues de 341 Rois qui avaient régné sur eux.

Puis Platon nous dit que chacun des dix chefs régnait dans son district et dans ses villes, sur ses sujets et selon ses lois. Cette société d'empire, semblable au gouvernement des Amphictyons de la Grèce, était établie en conséquence d'un ordre précis de Neptune, exprimé dans une loi respectée et gravée sur une colonne qui était dans son temple (voilà déjà l'homme qui règne par droit divin).

C'est dans ce temple que les dix chefs s'assemblaient alternativement tous les cinq ou six ans, ayant les mêmes égards pour le nombre pair et impair.

Or, dans ces temps de symbolisme, les nombres pairs et impairs représentaient l'homme et la femme.

L'homme est double (pair), la femme est simple (impaire), c'est

le Dieu *un*, et toute l'antiquité s'était agenouillée devant l'*un*, l'unique, l'*indivis*, jusqu'au jour où l'homme revendiqua pour lui la moitié des hommages.

Ce fut alors, pendant un temps, l'égalité des sexes — et c'est ce régime que Platon met chez les primitifs habitants de l'Atlantide !

Platon nous montre ensuite ces insulaires pratiquer dans un temple la religion des prêtres, immoler un taureau, remplir un vase de son sang, en verser une goutte sur chacun d'eux, et enfin réaliser toutes les folies de la Grèce en décadence.

L'antiquité parle de la merveilleuse république des Atlantes comme remontant à la même antiquité que l'Égypte. On a donné des chiffres : Bunsen dit 21.000 ans, M^{me} Blavatsky dit 31.105 ans.

D'autre part, au rapport des prêtres égyptiens, il y a 12.000 ans que les habitants de l'Atlantide arrivèrent sur nos plages, envahissant l'Espagne, l'Italie, la Sicile.

Diodore de Sicile ajoute que ces peuples avaient inventé la sphère (ce qui veut dire qu'ils connaissaient toute la Terre représentée par l'Atlas), qu'ils avaient dominé le monde entier (force de l'Atlas), et qu'ils fondèrent des villes.

Relations des Européens et des Américains primitifs.

On s'est demandé comment il se fait que les habitants du vieux monde ont pu communiquer avec ceux du monde nouveau dans la haute antiquité, ainsi que l'attestent les anciens souvenirs qui sont les mêmes partout, puisque partout les mêmes idées, les mêmes traditions ont été retrouvées.

Nous pensons que cette communication a pu s'accomplir *par terre*, attendu que, à cette époque reculée, la mer Atlantique ne devait pas avoir une aussi grande étendue que dans les temps modernes, puisque l'eau augmente sur la terre. Il devait y avoir une terre qui reliait les deux mondes par le Nord.

Ce n'est que depuis l'envahissement de l'eau que les deux mondes sont séparés par une large mer. Il n'y a pas eu effondrement d'un continent, mais submersion de plusieurs îles.

L'Amérique s'appelait Antila (d'où est resté le mot Antilles). Une carte d'André Bianco se trouve à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, elle fut faite en 1436 et parle de l'Amérique sous le nom d'Antila.

Les deux frères Zeni, vénitiens, pénétrèrent en Amérique par le Nord-Ouest de l'Europe vers 1380, ils nommèrent le pays où est le banc de Terre-Neuve, Friesland.

Dans l'atlas d'André Bianco, Terre-Neuve est appelé Stokafixa (d'où l'on a fait Stockfish).

Chez les peuples Ibériques, on savait par d'antiques traditions qu'il existait au delà de l'Océan un pays que certains nommaient *Ile de la main*, de ce que la divinité s'appelait Maïr, Mœra ou Mana (Mère).

On fit une légende sur le mot *main*. On raconta qu'une main en sortait la nuit pour saisir ceux qui s'approchaient.

M. Cailleux nous fait remarquer (p. 463) que Mair-Monau, le Dieu des mexicains, n'est autre chose que la Déesse Mère (Maïr, Mœra), — et il nous montre que par toute la Gaule on trouve des inscriptions rappelant la même Déesse — Deabus Mœrabus.

Le vrai nom est donc Mair, exactement écrit comme dans Mair-Monau, ce qui établit une communication d'idées entre l'ancien Mexique et l'ancienne Gaule.

(Cette Déesse porte dans une main cinq pommes de pin et dans l'autre une couleuvre ondulante.)

Dans le Massachusetts, on voit des *inscriptions phéniciennes* gravées sur des roches (Malte-Brun, L. CXI).

En Amérique, le mot Hour (qui vient de Hourî) signifie prostituée — *c'est-à-dire femme de l'ancien régime*.

Le comte Maurice de Bregny, archéologue français, a découvert au Guatemala, dans le district de Peten, les vestiges d'une immense cité de l'époque des Mayas, c'est-à-dire de Maïr (Mères).

La survivance du Matriarcat chez les Touareg.

Les Touareg sont le résidu d'une race qui a conservé les lois de l'époque matriarcale.

On les trouve dans les profondeurs du Sahara — où ils forment une aristocratie, qui a conservé ses caractères natifs et ses antiques institutions sociales. Ils sont de véritables archives vivantes, du plus grand intérêt pour nous, puisqu'ils sont une confirmation de *l'histoire vraie* que nous nous efforçons de restituer, un lambeau conservé de cette antiquité disparue, une preuve vivante et agissante de ce que fut le « Régime primitif ».

M. Barth, qui a consacré cinq années à l'exploration du pays

des Touareg, nous a révélé cette fière aristocratie du grand désert, qui a continué à vivre comme vivaient les primitifs il y a des milliers d'années et qui n'a pas laissé entamer ses antiques institutions par l'Islamisme qui l'a dominée sans la convertir.

Il y a là une mine inépuisable pour la science de l'histoire.

La race Touareg s'appelle elle-même *imohar*, *imohagh*, *imochar*, *imageren*, *imaziren*, suivant les tribus, ce qui veut dire en langue sémitique : *les hommes de race pure*.

Rapprochons *imohar* de *immolar*, fonction mystérieuse du sexe féminin, souvent mentionnée chez les Hébreux, et rapprochons aussi *i-mageren* de *Maga*, *Maya* ou *Maja*.

Tout cela se traduit chez les Latins par *maiores* ; chez les Ibères par *Mujeres* ; en Hongrie, le premier *souverain* s'appelle *Mogère*, d'où l'on a fait *Magyar* (1).

Cette expression « Magyar » s'appliquait au x^e siècle à toute la noblesse de la nation hongroise. Donc, qui dit noble dit féminin, ou féministe.

Le régime des castes est la loi sociale des Touareg, et la *Dualité sociale* le trait dominant de leurs institutions.

En effet, le dualisme sexuel ne peut que créer un dualisme social. Il existe partout, du reste, mais chez les Touareg il est basé sur la *vraie loi des sexes*. La Femme occupe la place que lui donnent ses facultés naturelles — et c'est cela qui étonne les hommes parce que, dans les sociétés masculines, on a violé la Nature en renversant cette loi des sexes. Les femmes sont les *maiores*, les majeurs (de *maja*), les hommes sont les *minores*, les mineurs, les minimales, d'où ministres.

Dans ce régime Touareg, la femme a gardé les privilèges de son sexe, elle exerce ses droits.

L'homme est considéré comme l'être qui a besoin d'être guidé, celui qui doit *recevoir* ses inspirations, qui doit être suggestionné. Et quoi de plus juste, puisqu'il ne pense pas par lui-même et suit toujours quelqu'un ? Il a des *devoirs à remplir* dans le monde social et ne prétend pas jouir des *droits de la Femme*, des *droits de la Mère*.

Telle était la base de toute la grande civilisation antique. Partout avait régné le Droit *naturel*, avant l'invasion des mas-

(1) Chez tous les peuples primitifs, le nom de la femme indique la souveraineté. Les Scandinaves appelaient la femme *Queen*, qui veut dire *Reine*.

culinistes qui renversèrent le régime primitif des castes et toutes les institutions matriarcales, tout en refaisant les castes sur un plan masculin (dans lequel le prêtre prend la place de la Femme) et la société sur le *Droit de l'homme* substitué au Droit naturel, au Droit de la Femme.

La langue des Touareg est une langue berbère. Elle s'écrit en caractères tfinars.

Quand l'Egypte fut envahie par la domination masculine (ce qui lui valut le nom de *Terre maudite* : c'est de Afri (Afrique) qu'on fit affreux), les Touareg se réfugièrent dans les montagnes, et c'est là qu'ils ont continué à vivre et qu'on les a retrouvés, pendant que les Ethiopiens de race chamitique occupaient la partie centrale de l'Afrique. C'est cette race chamitique qui engendra les Hottentots, les Cafres, les nègres.

Au Nord, les peuples berbères sont les plus anciens dont l'histoire ait gardé le nom.

Vers l'an 1200 avant notre ère, ils occupaient le pays compris entre la Méditerranée, l'Egypte, l'Ethiopie et l'Océan Atlantique, c'est-à-dire la Numidie (Algérie actuelle moins le désert) :

La Mauritanie (le Maroc) ;

La Gétulie (Sahara ou désert septentrional).

L'Atlas qui traverse le pays était appelé *les colonnes du ciel*. (Plus tard, on dira colonnes d'Hercule).

« L'histoire des Berbères remonte dans la nuit des temps, dit le colonel Bidault (dans *Monde actuel et Monde ancien*, p. 350). Les auteurs grecs et latins ont connu les Berbères dans la contrée des Somalis et sur les bords de la mer Rouge.

« Les écrivains arabes relèvent l'existence de ce peuple, bien avant l'invasion de l'Islamisme sur les bords du Nil, sur la lisière nord du grand désert et le long de la côte méditerranéenne, depuis le Fezzan jusqu'à l'Atlantique.

« Aujourd'hui nous les retrouvons formant trois groupes bien distincts :

« En Algérie, les Kabyles ;

« Au Maroc, les Chillouh ;

« Au désert, les Touareg, dont la langue a chez tous le même fond, avec des variantes suivant les régions où elle est parlée, ce qui fait que les Kabyles ne comprennent pas les Marocains et que les Touareg ont un dialecte spécial connu sous le nom de Tamalek.

« Les Touareg ont choisi comme refuge les monts Tassili. — Hoggâr — Aïr — Adrar — qui renferment chacun une de leur quatre fédérations.

« Ces quatre massifs sont entourés de plaines, qui ne semblent appartenir à personne. On a voulu y voir la ligne de séparation entre les Touareg du Nord et ceux du Sud, séparés par la ligne *Timissao*, Assion, Inguezzan, et, d'autre part, entre ceux de l'Est et ceux de l'Ouest, séparés par l'Ygharghar et l'ouadi Taffasseret ».

« Les Berbères, dit Vivien de Saint-Martin, appartiennent à une race intelligente. Ils ont tenu leur place et joué leur rôle sur le théâtre des événements du monde.

« La *Genèse*, dans son x^e chapitre de l'Ethnographie, en fait une branche des Hamites, sœur des Mizraïm.

« Le royaume de Méroé, dans les temps anciens, et un peu plus tard les royaumes d'Axoum ou d'Abyssinie, reposent ethnographiquement sur un fond berbère.

« Enfin, la portion de la race à laquelle l'appellation de Berbère est restée plus particulièrement attachée, les Berbères de l'Atlas, qui se nomment eux-mêmes Amazih, a glorieusement figuré dans les événements de l'histoire romaine, de même qu'aux premiers temps de l'Islamisme. Plusieurs chefs berbères, en Afrique et en Espagne, fondèrent des dynasties renommées qui ont eu leur histoire dans Ibn Khaldoun ».

Les hommes qui ont écrit l'histoire après la conquête masculine ont volontairement laissé dans l'ombre tout ce qui pouvait faire retrouver le régime antérieur. Ils n'ont pas voulu mentionner les régions où s'étaient réfugiés les Touareg, et longtemps on crut qu'il n'y avait là qu'un désert de sable, le fond d'une ancienne mer, mais tout cela a été mis à néant depuis les explorations modernes.

On a fait dire à Hérodote, décrivant ce pays, dont on voulait effacer le souvenir parce qu'il était le dernier rempart des Féministes :

« Au nord du plateau sablonneux que je viens de décrire, la Lybie ne présente que des déserts sans eau, sans humidité et sans végétation ».

(Colonel Bidault, *Monde ancien et Monde moderne*, p. 56).

« Les caractères physiques des Touareg ont été décrits par le général Daumas et le médecin Schaw qui les ont trouvés dans toute leur pureté. C'est une haute stature, une peau blanche, une

figure allongée, les traits réguliers, les cheveux blonds, les yeux bleus et un air de grande distinction ».

M. Duveyrier les voit autrement, il dit :

« En général, les Touareg sont de haute taille ; quelques-uns même sont de vrais géants. Tous sont maigres, secs et nerveux, leurs muscles semblent des ressorts d'acier, leur peau est blanche dans l'enfance, mais le soleil lui donne la teinte bronzée. Ils ont la face allongée, le front large, le nez petit, les lèvres fines, les dents blanches et belles, les yeux et les cheveux noirs. Parfois les yeux sont bleus ».

Des savants prétendent avoir reconnu le type blond sur nombre de sarcophages de plusieurs Pharaons. Rien d'étonnant. Toute l'humanité jeune a été plus blonde que la vieille humanité, comme l'enfant est blond avant de devenir brun.

Le général Daumas donne le portrait suivant d'un Targui (singulier de Touareg) : « Le chef des Ahoggar est un homme très grand, maigre et fort. Ses yeux bleus à demi cachés *par un voile noir* brillent comme des étoiles dans la nuit.

« Fatoum, de la même famille noble, est une femme grande et belle, distinguée par ses yeux bleus, beauté de race chez les Touareg ».

Ces hommes portent une blouse et un pantalon qui ressemblent à la saie et à la braie des Gaulois.

Les Berbères ont subi des invasions, mais n'en ont pas moins conservé leur autonomie, ce qui fait que les envahisseurs ont traversé et occupé le pays conquis sans se mêler aux aborigènes. Les révolutions s'y sont accomplies sans le concours des premiers occupants, de sorte que les Berbères sont restés spectateurs impassibles des luttes entre l'Orient et Carthage, entre Carthage et Rome, entre le paganisme et le christianisme, entre le christianisme et le mahométisme, entre les Arabes et les Turcs, aussi bien qu'entre les Turcs et les générations actuelles.

Dans les temps modernes, des entreprises isolées, nombreuses et hardies se sont aventurées vers les régions centrales de l'Afrique et ont cherché à pénétrer chez les Touareg.

En 1859, Barth les visita et écrivit sur eux un mémoire des plus intéressants.

En 1869, M^{lle} Tinnée fut assassinée par ses guides chez les Touareg entre Mourzouk et Gath sur l'Oued Aberdzoutch.

En 1880, la mission Flatters partit de Biskra, alla à Touggourt,

Ouargla, Temassinin, et dut se rabattre sur Laghouat après un échec dans ses pourparlers avec les Touareg.

En 1887, Douls tenta d'explorer le Sahara occidental, mais, arrêté par les Touareg, il se fit appeler pèlerin (El-Hadj) et se fit passer pour musulman ; arrivé à Tidikelt, il fut assassiné.

Donc tout ceci prouve que les Touareg ne veulent pas laisser pénétrer chez eux les hommes du régime masculin, ils se défendent vaillamment pour conserver intactes leurs institutions féministes.

Si les Malgaches — qui avaient aussi une survivance du régime matriarcal — avaient agi comme eux, ils auraient encore le gouvernement de leur île de Madagascar, leur régime de Droit naturel et leur reine Ranavalo.

On les a vaincus et on a importé chez eux les vices et les erreurs du vieux monde masculin.

Les Femmes Touareg.

« La femme touareg est l'égale de son mari. Elle dispose de sa fortune personnelle, et dans les villes, par l'addition des intérêts au capital, elle arrive à posséder presque toute la richesse. A Rhat, une grande partie des maisons, des jardins, des sources, du capital, du commerce de la place appartient aux femmes.

C'est le rang de la mère et non celui du père qui assigne aux enfants leur position dans la société. Le fils d'un serf né d'une femme noble est reconnu noble et le fils d'un noble et d'une femme serve ou esclave reste serf ou esclave.

De cette loi curieuse découle une autre loi plus exceptionnelle encore : ce n'est pas le fils du chef, du souverain, qui succède à son père ; c'est le fils aîné de la sœur aînée du chef qui prend sa place. Ainsi, encore aujourd'hui à Rhat, par suite de cette loi de succession, c'est le fils d'un étranger, d'un commerçant du Touat, mais d'une mère Rhatia, qui commande en ville, et il ose même quelquefois faire opposition à la volonté des chefs touareg.

Voici un témoignage encore plus remarquable de cette puissance féminine. Les Touareg sont musulmans et l'islamisme autorise la polygamie ; cependant, telle a été l'influence de leurs femmes, que les Touareg sont, sans exception, tous monogames.

L'historien arabe Ibn-Khaldoun nous apprend que les Touareg, après avoir embrassé l'islamisme, ont renié 14 fois la religion nouvelle, d'où leur est venu leur nom arabe de *Touareg*, c'est-à-dire *apostats*. Il est inutile de dire que ce nom est rejeté par eux et qu'ils n'acceptent comme leur étant propre que le titre d'*Imoghagh*.

En se demandant le motif de si nombreuses apostasies et en constatant encore aujourd'hui l'interdiction de la polygamie aux Touareg, n'est-on pas autorisé à conclure que les femmes ont forcé leurs maris, leurs frères et leurs enfants, à n'accepter de l'islamisme que ce qui ne les concernait pas ?

En effet, quand, en deçà de la région des dunes de l'E'rg, on voit la femme arabe telle que l'islamisme l'a faite, et, au delà de cette simple barrière de sables, la femme touareg telle qu'elle a voulu rester, il semble qu'on reconnaisse dans cette dernière une inspiration du christianisme.

Les femmes nobles portent de longues chemises blanches et par-dessus de longues blouses bleues attachées au moyen d'une ceinture ; le tout est recouvert à la manière arabe du haïk blanc, qui passe sur la tête en laissant la figure découverte ; car, contrairement à l'usage des autres peuples musulmans, *chez les Touareg les hommes sont voilés et les femmes ne le sont pas*.

Au milieu des révolutions qui ont successivement transporté leurs tribus errantes de Barka dans la Cyrénaïque, l'un des berceaux du christianisme en Afrique, jusqu'aux rives de l'Océan Atlantique et jusqu'au Niger, on retrouve encore aujourd'hui chez les femmes touareg la tradition de l'écriture berbère, perdue pour les autres groupes de cette grande et ancienne famille.

Tandis que *dans tous les Etats barbaresques une femme sachant lire et écrire est une exception très rare*, presque toutes les femmes touareg lisent et écrivent le berbère, et quelques-unes lisent et écrivent aussi l'arabe.

Le temps des femmes, après les soins réclamés par les enfants, dont elles dirigent l'éducation, est consacré à l'écriture, à la lecture, à la broderie, mais surtout à la musique. Chaque soir elles se réunissent pour se livrer au plaisir de concerts donnés en plein vent, et auxquels les hommes assistent en silence. Un instrument à archet appelé *amzad* en temahaq, *rebaza* en arabe, et la voix des femmes, sont les instruments de ces concerts.

Ce serait faire injure à la France que de la vouloir comparer à ce pauvre petit pays africain des Touareg.

Une réflexion cependant est permise : combien de millions de femmes françaises sont évidemment inférieures en éducation et en influence morale aux femmes touareg ! ». (*Magasin Pittoresque.*)

CHAPITRE V

REBELLION

LA JEUNESSE PHYLOGÉNIQUE, LES PASSIONS NAISSANTES. —
CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHIQUES DE CET ÂGE.
— PREMIÈRE CONFUSION ENTRE LES HOMMES ET LES FEMMES.
— LA DISCORDE (BABEL). — TRADITION DU PÉCHÉ ORIGINEL
ET DOGME UNIVERSEL DE LA CHUTE. — GRANDE PERSÉCUTION,
SYMBOLISÉE PAR LE « DÉLUGE ».

« L'histoire n'est que les ruines d'un grand édifice
que chaque génération d'hommes a cherché à détruire,
en le masquant sous des mensonges, entassant des
décombres sur des décombres, des ruines sur des ruines. »

LATOUR D'AUVERGNE (*Origines Gauloises*).

« L'empire du monde passe dans les mains de Jupiter.
Dès lors commence l'âge d'argent, moins pur que l'âge
d'or, mais préférable à l'âge d'airain. »

OVIDE (*Métamorphoses*).

LA JEUNESSE PHYLOGÉNIQUE. ÂGE DE FEU TRÉTA-YOUGA

Caractères physiques de la jeune humanité.

Les caractères physiques de la jeunesse phylogénique, dont nous allons retracer l'histoire, nous montrent la beauté humaine se développant dans toute sa splendeur.

Rien n'existe encore, dans ces premiers âges de l'humanité, des empreintes marquées plus tard par le déchaînement des passions, ni des sillons qui sont les stigmates de la souffrance, rien non plus des caractères de la décrépitude, ou des tares laissées par les maladies.

Cette jeune humanité ne connaît ni les rides, ni la calvitie, ni la canitie, pas non plus l'obésité et les autres déformations du corps, qui apparaîtront dans les âges suivants.

Les plus avancés dans la vie sont des « anciens », non des vieillards. On peut durer longtemps sans prendre les caractères de la vieillesse. Lorsque ces jeunes humains arrivent à la fin de leur existence, ils atteignent à peine les caractères de la pleine virilité, et la barbe commence seulement à faire son apparition sur leur visage.

Les causes de mort naturelles sont encore peu nombreuses. Le livre de Job nous parle du douloureux étonnement du monde antique, à la vue du *premier* Juste souffrant, à la vue de la personne la plus méritante de son époque atteinte d'une cruelle maladie.

Or nous sommes ici à une époque bien antérieure à Job, bien antérieure à cet étonnement.

La vie est longue encore, mais c'est dans cette période qu'elle va commencer à diminuer.

On commence à tuer des animaux pour se nourrir de leur chair. Ce genre d'alimentation était inconnu dans le premier âge de l'humanité. Cela eut une influence physiologique sur les hommes ; en introduisant en eux les toxines de l'animal mort, ils changèrent leur chimie interne, et cela créa en eux des complications qui amenèrent des maladies.

L'expérience leur fit comprendre que certaines viandes étaient nuisibles, et nous verrons plus tard les livres sacrés défendre la consommation de tel ou tel animal.

Caractères physiologiques.

La vie sexuelle, qui s'est greffée sur la vie individuelle de l'enfant, a progressé dans les deux sexes, donnant à chacun des caractères nouveaux que nous avons vus envahir l'organisme dans la période précédente — et qui, dans celle-ci, sont tout à fait acquis. La vie sexuelle gravite sur sa pente ascendante, elle progresse sans être encore envahissante, comme elle le sera plus tard.

Chez l'homme, elle crée des désirs qui deviendront de plus en plus pressants et qui vont modifier ses conditions physiologiques primitives, sa force musculaire va augmenter, mais son intensité sensitive va diminuer.

Chez la Femme, de grandes fonctions nouvelles se sont accomplies, puisque c'est l'époque de la maternité.

Caractères psychiques.

La réaction de l'amour va apporter ses conséquences chez l'homme et chez la femme, en leur donnant des caractères psychiques qu'ils n'avaient pas eus jusque là.

Les suites fatales de la sexualité masculine font apparaître en lui le germe des sept faiblesses humaines : — L'orgueil qui va lui insinuer des idées de supériorité vaine.

— L'égoïsme qui lui conseillera de prendre aux autres ce qu'ils ont, tout en gardant ce qu'il a.

— L'envie qui va lui souffler ses premières haines.

— La colère qui le jettera dans des disputes et des violences.

— La luxure qui fera apparaître en lui la bête humaine.

— L'intempérance qui altérera sa santé, qui troublera sa raison.

— La paresse qui l'amollira.

Ajoutons à cela l'invasion du doute père du mensonge, du mensonge père de l'hypocrisie, de l'hypocrisie génératrice de la ruse. Son esprit a des éclipses, des moments de torpeur. Chaque sacrifice accompli lui fait perdre une parcelle de l'étincelle de vie, c'est une brèche par laquelle entre peu à peu la dé-raison si vite envahissante.

C'est alors qu'il commence à renverser l'ordre des idées, que son jugement perd sa droiture, qu'il se fausse. Des intérêts personnels, des entraînements sexuels commencent à le guider..... à rebours, c'est l'âge de la per-version qui va commencer.

Puis sa force musculaire qui augmente lui donne de l'audace et sa sensibilité qui s'atténue va le rendre insensible et dur ; déjà il ne sent plus autant la souffrance des autres.

Une évolution contraire s'accomplit chez la Femme. Elle a grandi dans l'amour qui lui a fait acquérir les « Sept Vertus » de l'Avesta. Mais sa force musculaire qui diminue va la rendre impropre à l'action. Son esprit s'élargit et ouvre devant Elle un brillant horizon de pensées nouvelles, la bonté, la douceur, la gaieté s'accroissent en Elle.

Pendant que l'homme, poussé à l'action par sa force qui grandit, veut des exercices musculaires, des luttes, ou des tra-

vaux qui mettent en activité ses facultés motrices, chez Elle c'est l'Esprit qui travaille, c'est la méditation qui commence.

La confusion (Babel).

De cette divergence devait naître un commencement de discord. Jusque là il y avait eu accord entre ces deux êtres, harmonie parfaite et tendresse. La jeune Femme marchait plus vite, Elle était initiatrice, mais le jeune homme la suivait, adoptait ses idées, les faisait siennes parce qu'elles répondaient encore à sa mentalité : et c'est cet accord qui engendra « l'âge d'Or ». Il dura tant que l'homme garda sa chasteté d'enfant. Mais les nouveaux caractères qui surgirent vinrent altérer cette harmonie. Elle et lui commençaient à ne plus se comprendre, parce qu'ils commençaient à avoir chacun une objectivité différente dans la vie ; aussi bientôt les mots n'eurent plus pour eux la même signification, parce que les idées de l'homme changeaient de *direction*. Il allait mettre dans la vie sentimentale et sexuelle ce qu'elle continuait à mettre sur le plan supérieur de l'Esprit et de la raison.

C'est cette confusion que l'histoire va nous montrer dans la « Tour de Babel », monument allégorique représentant l'évolution ascendante commencée par le genre humain, mais interrompue, monument que l'humanité essaya de construire d'un commun accord, mais qui resta inachevé, parce que, au moment de la divergence sexuelle, on ne s'entendit plus. C'est la « Confusion des langues », chacun voit le monde sous un jour différent. Le résultat du désir est pour l'homme une descente dans la matérialité, il est pour la Femme une montée dans la spiritualité.

Abydème, un grec contemporain de Bérose, parlant de cette confusion des idées — ou, symboliquement, des langues — dit : « On raconte que les premiers hommes, fiers de leur force et de leur taille, pleins de mépris pour les dieux (les Déesses) et se croyant supérieurs à eux (à Elles) construisirent une haute tour qui est maintenant Babylone. Elle touchait déjà le ciel quand les vents vinrent au secours des dieux (les Déesses), bouleversèrent l'édifice et le renversèrent sur les constructeurs. Les ruines se sont appelées Babylone. Jusque là les hommes avaient eu une seule et même langue, dès lors les dieux leur donnèrent des idiomes différents ».

Les historiens, voyant dans cette parabole un fait matériel, ont cherché la « Tour de Babel » près de Babylone et prétendent même l'avoir trouvée.

Mais ce qu'ils n'ont pas trouvé, c'est la signification de la légende ; ils n'ont pas compris qu'il s'agit d'un symbole représentant l'évolution humaine, d'abord ascendante, puis arrêtée par suite de la confusion qui règne entre l'homme et la Femme, *Elle* voulant toujours monter, *Lui* commençant à descendre et voulant l'entraîner avec *Lui* dans sa chute.

Le symbolisme de la seconde forme religieuse nous a conservé le souvenir de ce fait dans l'échelle de Jacob, sur laquelle des Anges montent tandis que d'autres descendent (1).

Dans les Mystères, nous le trouvons symbolisé par l'Escarpolette d'Erigone et par le flux et le reflux de la mer (2).

Cette façon symbolique de représenter un événement social par un édifice se retrouve dans toutes les histoires écrites par les hommes des temps troublés qui précéderent le christianisme.

Déjà la *Tour de Babel* en est un exemple.

Plus tard, on trouve à travers les œuvres des femmes l'idée, souvent émise, d'une *pierre angulaire* soutenant un édifice et représentant la Femme soutenant l'édifice social.

Le péché originel.

L'homme subit, par cela seul qu'il naît homme, les conséquences d'un ordre de choses contre lequel, pour *se sauver* lui-même, il doit lutter.

« L'homme est un Dieu déchu qui se souvient des cieux », a dit Lamartine.

La déchéance est certaine, elle suit la faute, dont les conséquences pèsent, non seulement sur l'homme coupable, mais sur toute sa descendance. Cette condamnation, contre laquelle les

(1) On a résumé ce symbole en quatre vers :

Sur cette terre où l'amour nous surmonte
Et règne en souverain puissant,
La Femme est une âme qui monte
Et l'homme un esprit qui descend.

(2) Les mots qui signifient *flux* dans les Mystères : *Loch*, *fluctus*, sont souvent confondus avec ceux qui signifient lumière, *Lux* avec *Phlox*.

modernes protestent et qui leur semble une injustice absurde, est le résultat de la loi d'hérédité. L'homme transmet à sa descendance ses facultés, comme il lui transmet ses organes. S'il diminue ses conditions psychiques individuelles, il donne à ses enfants des facultés amoindries.

Le péché originel — le premier acte sexuel — a diminué la valeur morale de l'homme, il a donc été une cause de déchéance pour l'humanité tout entière.

Chaque enfant mâle qui naît hérite de la faute qu'il n'a pas commise, puisque les conséquences de cette faute lui sont imposées dans les conditions physiologiques qu'il apporte en naissant et qui lui donnent l'empreinte de cet amoindrissement moral, la tare causée par une fonction dont la continuation devient pour lui une loi, par cela seul qu'elle a commencé dans ses ancêtres.

Les conséquences premières de la chute, accumulées par la répétition de cette action, dans chaque individu, à travers les générations, ont pris des proportions effroyables et nous ont amenés au chaos moral de la vie actuelle, en attendant qu'elles mènent les races à la dégénérescence finale.

C'est fatal.

La morale moderne, ou le *Droit moderne* basé sur l'intérêt de l'homme, est en flagrant désaccord avec la morale archaïque, basée sur la connaissance des lois de la Nature, ce qui fait dire à Michelet, qui n'aperçoit pas cette différence :

« Le fatalisme de la chute est en flagrant désaccord avec le Droit commun comme nous l'entendons aujourd'hui ».

C'est qu'il confond le *Droit social* avec la nature physiologique, le *Droit conventionnel* avec l'hérédité, deux choses bien distinctes.

* * *

Les Kumâras (adolescents masculins) vont devenir les « Anges déchus » par la naissance des passions du sexe mâle, par l'envahissement des sens physiques qui empêchent le développement des perceptions spirituelles supérieures et la *croissance de l'homme interne*, disent les théosophes.

Il est un dicton oriental qui dit : « Vivre (par les sens), c'est mourir ». « Mourir (par les sens), c'est vivre ».

Universalité du Dogme de la chute.

Toutes les traditions nous retracent l'histoire de la chute de l'homme, partout il est représenté comme un « ange déchu », devenant par cette déchéance « l'esprit du mal ».

Dans le Shâstra d'Holwel, la chute est racontée suivant la version de l'Inde.

C'est Moisassour (Mahishâsura, grand Asura) qui représente l'homme méchant, — le Satan de l'Inde. Son règne sur les Dêvâs, ses luttes contre les femmes y sont racontés, enfin sa défaite finale est annoncée.

Dans le Rig-Véda, Ahi — le serpent — est le père ou chef des Asouras ou Râkshasas. C'est l'Ahriman des Perses.

Puis, quand on introduit le surnaturel dans les traditions, on raconte que la Femme est préservée de la chute par une intervention miraculeuse contée dans la légende du patriarche Adjigarta (laquelle a été copiée par la légende d'Abraham). Pârvatî (la Sarah de cette légende) est restée longtemps stérile (ce temps représente l'époque antérieure à la puberté chez la femme-enfant). Elle devient enceinte par intervention divine, elle a un enfant, il lui est ordonné de le *sacrifier* à 12 ans. (Origine de la première communion). Mais Vishnou, sous la forme d'une colombe (l'esprit), se pose sur la tête de l'enfant et empêche l'accomplissement du sacrifice. L'enfant qui n'est pas *sacriifié*, c'est la fille.

L'esprit de Vishnou (l'Esprit féminin) se pose sur sa tête au moment du sacrifice et détourne ses effets.

Dans la légende d'Abraham, on fera de cette fille un fils, et alors cela ne signifiera plus rien.

Telle est l'origine de l'idée que l'âme est immortelle (dans la Femme), tandis qu'elle devient mortelle par le péché dans l'homme.

Les catholiques ont gardé ces idées, mais, comme ils ont supprimé la différence des sexes, ils enseignent que l'âme est immortelle dans les deux sexes, — mais ils ajoutent que le péché *est la mort de l'âme* (toujours pour les deux sexes).

Alors ils se contredisent en enseignant qu'elle est mortelle et immortelle. (Le péché qui n'est pas mortel est celui qu'on appelait *vénuel*, *péché de Vénus*.)

L'homme maléficiant est représenté en Egypte sous la forme d'un serpent géant nommé Apap. Les dieux mauvais se soulèvent contre les Dieux bons. Leur chef, que les monuments représentent sous la figure d'un long serpent sinueux — Apap —, « essaye d'anéantir l'œuvre divine ».

La bataille s'engage entre les « Dieux lumineux » et les « Fils de la rébellion » ennemis de la lumière et de la vie. Terminée à l'avantage des bons, elle n'amène pas de résultat décisif. Tant que le monde durera, les monstres seront vaincus, affaiblis, mais non détruits.

Toujours en révolte contre le pouvoir qui les accable, ils menacent sans cesse l'ordre de la Nature. Afin de résister à leur action destructive, le « Bon Principe » doit pour ainsi dire créer chaque jour à nouveau le monde.

Dans la *Doctrine Secrète*, le commencement du mal est décrit dans le langage symbolique de l'hermétisme (page 130, T. I) :

« Dans les temps primitifs, à l'époque des Dynasties Divines sur la terre (les temps gynécocratiques), le reptile aujourd'hui redouté (l'homme méchant) était considéré comme le premier rayon de lumière qui eût jailli de l'abîme du mystère divin.

« Jusqu'alors l'*Arbre* resta toujours vert, car il fut arrosé par les eaux de la vie. Mais l'*Arbre* poussa et ses branches inférieures finirent par toucher les régions infernales — notre Terre (allégorie). C'est alors que le grand serpent Nidhogg, celui qui dévore les cadavres des méchants dans « la salle de misère » (c'est-à-dire la vie humaine), dès qu'ils sont plongés dans le chaudron bouillonnant (des passions humaines), rongea l'*Arbre renversé* du monde.

(L'arbre renversé, c'est l'embryon humain, renversé dans la vie végétale.)

« Les vers de la matérialité couvrirent les racines autrefois saines et puissantes et montent maintenant de plus en plus haut sur le tronc.

« Durant ce temps, le serpent Nidgad, enroulé sur lui-même dans les profondeurs de l'Océan, entoure la Terre et, par l'influence de son souffle vénéneux (le mensonge et la calomnie), la rend impuissante à se défendre. » (Blavatsky).

Il ne faut pas s'étonner de voir, après ces grandes luttes, les femmes représenter les hommes qui les ont attaquées sous des formes injurieuses, avec des têtes d'animaux, etc., créant ainsi un nouveau symbolisme qu'on a appelé la Zoolatrie. Ce n'est pas parce qu'on adorait les animaux qu'on les représenta comme des dieux, c'est parce que les femmes outragées se vengeaient de leurs ennemis par des comparaisons avec les êtres repoussants comme le serpent, rusés comme le renard, forts comme le taureau.

La Déesse avait été « le Dieu de Paix ». Mais la paix des époques lointaines ne devait pas toujours durer. Elle allait disparaître du monde par la per-version qui allait naître en même temps que le développement de la force musculaire, qui allait donner à l'homme des instincts de lutte, de l'audace et un germe de mépris pour la souffrance des autres.

Sa vie sexuelle qui s'affirmait, dédoublait physiologiquement sa personnalité en lui donnant deux aspects, — l'un encore rationnel, l'autre passionnel.

Une évolution contraire s'accomplissait chez la Femme, sa force musculaire diminuait, pendant que son esprit s'élargissait. Elle allait vers la *pensée*, quand lui allait vers l'*action* ; elle affirmait ce qu'il niait, ils n'étaient donc plus unis dans une entente absolue, ils n'étaient plus *un* se comprenant, mais *deux* qui se contredisaient.

« L'Age d'or, dont le doux éclat environne le berceau de l'humanité, n'est pas autre chose que l'âge où l'homme était *un* au dedans, avec lui-même, *un* au-dessus de lui avec la Déesse, *un* autour de lui avec ses frères, *un* au-dessous de lui avec la Nature ».

La séparation mentale des sexes, qui se produisit alors, est ainsi déplorée dans les antiques légendes (d'après la *Doctrine Secrète*) :

« C'est Eumonia qui créa le monde, Eumonia la pensée divine, l'Esprit féminin. Elle confia aux anges le gouvernement de la Terre, mais ceux-ci ne gardèrent pas la sérénité qui convient aux Maîtres. D'elle (d'Eumonia), naquit une race violente qui couvrit la Terre d'injustices et de cruautés. Et Eumonia fut saisie d'une tristesse infinie !..... « Voilà donc ce que j'ai fait », soupira-t-elle en contemplant ses fils, « et maintenant je suis impuissante à leur rendre leur pureté primitive, la création est à jamais manquée. Du moins je n'abandonnerai pas mes créatures. Si je ne puis les

rendre heureuses comme moi, je puis me rendre malheureuse comme elles. Puisque j'ai commis la faute de leur donner des corps qui les humilient, je prendrai moi-même un corps semblable au leur et j'irai vivre parmi elles ». Et l'esprit féminin enfermé dans un corps s'appela Hélène en Grèce, Isis en Egypte, Vishnou aux Indes, Myriam, etc. Soumise aux travaux de la vie, la Déesse grandit en grâce et en beauté et devint la séduction des hommes. Désirée des lascifs et des violents, elle se dévoua, subit le rapt et l'adultère, subit toutes les violences, toutes les souillures, tous les crimes, fut prostituée aux héros, aux bergers. Les poètes devinaient sa divinité, car, au milieu des passions humaines, elle gardait sa sérénité, « âme sereine comme le calme des mers ». Elle fut entraînée par l'homme dans le mal et dans la souffrance. Mais, à travers les âges, l'Esprit n'a cessé de s'incarner dans un corps de femme qui reçoit sur elle les péchés de l'homme, éternelle sacrifiée pour la luxure masculine, bouc émissaire aimant et pleurant, elle opérera sa rédemption et celle des hommes le jour où ils comprendront ».

Donc, la Femme crée l'homme, mais ne le fait pas à son image, Elle lui donne les caractères d'un psychisme inférieur qu'elle n'a pas.

Rébellion.

Le doute était entré dans l'esprit de l'homme et avec lui le premier instinct de révolte contre la parole de vérité de la Femme — sa Déesse. La chute amena la rébellion de l'homme contre la femme. Une inquiétude le hantait, agitait son esprit, il avait maintenant pour elle des alternatives d'admiration et de dédain qui commençaient à l'inquiéter. C'était un nouvel état psychique pour elle incompréhensible. Il la fuyait, se faisait désirer. Elle qui l'aimait, le cherchait, le ramenait, s'inquiétait de son trouble, en cherchait les causes, elle voyait que son amour pour elle n'était plus le même, il s'y mêlait de l'envie, il profanait ce qu'il avait adoré, en avait presque honte. Elle ne comprenait pas cela, Elle qui ne changeait pas, qui n'avait en elle ni trouble ni honte, et se sentait toujours pure. Elle n'apercevait pas encore tout le mystère des sexes.

¶ Parmi les hommes, un « mauvais esprit » commençait à régner.

Aucun d'eux n'osait encore prononcer le premier mot de rébellion, mais déjà l'idée en avait surgi.

Il fallut de l'audace au premier qui osa mentir en face de la Femme, au premier qui osa nier son verbe jusque là respectueusement écouté. Ce fut d'abord l'ironie, le persiflage, premier sentiment de jalousie, puis le rire..... C'est en riant qu'il osa jeter le premier doute au front de la Déesse. Elle s'étonna, lui répondit naïvement, croyant à un malentendu, mais quand d'autres après le premier revinrent au défi, une poignante tristesse l'accabla, sa poitrine se gonfla, ses larmes coulèrent.

C'est dans cette période de l'histoire que nous allons voir se produire la première réaction masculine contre l'ordre de choses primitivement établi. C'est le commencement de la révolte de l'homme contre la femme, c'est le début de son opposition aux idées primordiales qui avaient créé la primitive science. Il allait briser le premier lien qui les avait unis.

Jalousie.

Une intuition vague de la pureté de la femme lui apparaissait. Le rayonnement de sa beauté divine l'inquiétait, il ne pouvait la définir, mais il en souffrait parce qu'il s'apercevait que tandis qu'elle embellissait, lui enlaidissait.

Il voyait que ce qui donnait à sa compagne une intelligence supérieure engendrait chez lui la brutalité ; ce qui provoquait ses rires francs et sa joie de vivre, lui donnait au contraire des tristesses et des amertumes.

Alors il maudit la Nature d'avoir fait les choses ainsi et il voua à la Femme une jalousie féroce. Toute sa conduite, à partir de ce moment, révéla ce sentiment : une haine, un désir de vengeance. Il devint « le serpent qui la mord au talon », c'est-à-dire la fausseté, l'hypocrisie qui l'attaque lâchement.

Cette jalousie était un sentiment singulier : un mélange de la honte qu'il éprouvait en apercevant sa déchéance, en même temps qu'une poussée de dépit de voir la Femme grandir pendant qu'il s'abaissait. Il la regarda d'abord avec un sourire étrange, mêlé de tristesse et d'envie, sourire de dépit, qui se voile dans la raillerie et que nous retrouvons toujours sur les lèvres de l'homme en face de la femme qui s'élève et le dépasse, rire plus triste que les larmes. Puis il se révolta contre la Nature même ; il se souve-

nait de son état antérieur, encore si près de lui, de la lucidité première de son esprit, et ne voulait pas avouer qu'il en avait perdu quelque chose ; il devenait orgueilleux pendant que sa force musculaire augmentait et que son jugement se pervertissait. C'était tout ce qu'il fallait pour faire de lui un tyran. Etonnée de le voir ainsi, la Femme eut l'imprudence de lui montrer sa déchéance, de lui témoigner du mépris, du dégoût.... il s'exaspéra et, pour lui ôter les moyens d'user d'une supériorité qu'il redoutait, il l'opprima.

Cette jalousie des premiers hommes, dont nous allons étudier dans ce chapitre toutes les phases historiques, a laissé sa trace atavique dans l'âme de nos jeunes gens. C'est ce sentiment qui met au fond de leur caractère un germe de tourment intime qui se révèle dès la première jeunesse par la taquinerie. Le jeune garçon qui sent entrer en lui « l'esprit malin » cherche à blesser ou à vexer sa petite sœur, à lui infliger des souffrances qui lui font verser ses premières larmes. Cette tendance grandit avec le développement de la sexualité masculine et aboutit à cette jalousie sombre, la misogynie, dont les manifestations ont rempli l'histoire.

Mâyâ-Durgâ signifiait « l'inaccessible », « l'impossible à atteindre ».

Quand vint la jalousie sexuelle et la négation du génie féminin, cela signifia *l'illusion*, la « non-réalité ».

Mâyâ fut remplacée alors par Samvrittisatya, la vérité relative, la conception fausse de l'homme, qui engendre *l'illusion*, l'apparence au lieu de la réalité.

La vérité absolue, c'est Paramârthasatya, la pensée qui s'analyse. Satya veut dire absolu et vrai.

Caïn et Habel.

Le premier acte de la lutte de sexes qui se produisit tout au fond de l'histoire, fut le prologue du drame humain qui allait se dérouler dans toutes les époques et chez tous les peuples.

Cette lutte de l'homme brutal contre sa sœur plus faible a été enregistrée dans les Ecritures Sacrées : c'est Caïn tuant Habel,

c'est-à-dire la lutte des deux principes représentés par les Caïnites et les Habelites (Caïn, nom générique des enfants mâles ; Habel ou Hébel, nom générique des premières filles. C'est l'Hébé des Grecs. Ce mot signifie en hébreu *souffle*, Esprit).

Le nom de Habel est donné à des villes, alors il signifie « prairie bienheureuse ». Entre autres Abel-Mayim (I *Chron.* XIV, 4). La sagesse de ses habitants était proverbiale.

Dans la seconde forme religieuse, lorsque les Ecritures seront remaniées, on changera le sexe de la victime pour en cacher l'histoire, mais les rédacteurs de ces altérations sont si maladroits qu'ils nous laissent eux-mêmes la preuve de leurs supercheries.

Dans le chapitre IV de la *Genèse Biblique*, où la légende est racontée, nous voyons les premiers versets consacrés à l'histoire du meurtre d'Habel par son frère ; puis, au chapitre V, où l'on fait le dénombrement des enfants d'Adam, il est dit (verset 2) : *Il les créa mâle et femelle*. Or, les chapitres antérieurs n'ont donné à Adam que des fils.

Les Kabbalistes et les savants initiés savent que, dans les textes primitifs, Habel est une femme, « la Femme-Esprit », sœur de l'homme. On en fera le frère de Caïn, quand on supprimera la Femme de l'histoire ; alors l'humanité ne commencera plus que par des mâles.

Quel est le motif du meurtre d'Habel par Caïn ?

La Jalousie !

Son *sacrifice* est plus méritoire que celui de l'homme ! Cette légende est plusieurs fois dans la Bible. Nous la retrouvons dans l'histoire d'Esaü et de Jacob. Là, nous voyons le premier-né Esaü (c'est l'homme qui est le premier sorti de la vie végétale) cédant son droit d'aînesse, c'est-à-dire son avance dans la vie, pour un plaisir qui le fait reculer, « un plat de lentilles », dira le symbole hermétique, et dès ce jour sa sœur Jacob (dont on fera aussi un être mâle) prend la première place dans le monde qu'elle organise suivant les lois de la gynécocratie.

Cette légende expliquait l'avance que prend la femme sur l'homme dans l'évolution mentale et morale.

De Jacob, Michelet dit : « Il plaît à la Femme (sa mère Rébecca) et il semble étonnamment féminin, plus que prudent dans ses soumissions, ses adorations au frère Esaü auquel, si subtilement, il a ravi le droit d'aînesse ». (*La Bible de l'humanité*).

Dans tous les pays, la même légende existe.

Fabre d'Olivet nous la montre chez les Phéniciens quand il dit : « La faculté féminine créatrice est désignée sous le nom de *Hébé*, qui, dans l'idiome phénicien, était celui de l'amour féminin.

« Dans la secte des pasteurs phéniciens, on enseigne que, dès l'origine des choses, il existait deux êtres, l'amour (*Hébé*) et le chaos (*Caïn*). L'amour principe féminin spirituel, le chaos principe masculin matériel. La secte qui adopta ces idées fut très répandue et très nombreuse. Les fragments qui nous restent de Sanchoniaton et la Théogonie grecque d'Hésiode en sont la preuve » (*Etat social*, p. 294).

Cette cosmogonie se rapprochait de celle des anciens Celtes et fut générale. L'Edda et les fragments de Sanchoniaton se rencontrent, ce qui prouve que c'était des idées régnantes partout.

Fabre d'Olivet ajoute : « Le mot *liebe* (amour) a la même racine que le mot phénicien *hébeh* et il est également du genre féminin. Cette analogie est remarquable.

« Le mot *chaos*, opposé à celui de *Hébé*, développe l'idée de tout ce qui sert de base aux choses, comme le marc, l'excrément, le *caput mortuum*. C'est, en général, tout ce qui demeure d'un être après que l'esprit en est sorti. »

L'opposition de l'esprit et de la matière, c'est l'opposition sexuelle, créée par la polarité inverse du mâle et de la femelle.

L'âme (*anima*, d'où animal) désigne la vie qui descend dans le sexe et dont l'intensité est révélée par la croissance de la barbe. Anthropos (l'homme) vient de l'égyptien *Ank*. En copte, on trouve également *ank*, qui signifie vita ou *anima*, la vie sexuelle. Anki, en égyptien, se traduit par *mon âme*.

Arnulphy dit : « La procréation où l'homme, semblable à Prométhée, ravit au monde divin son principal attribut, le feu sacré, l'étincelle créatrice, ne s'accomplit jamais qu'aux dépens d'une déchéance vitale. Dans certaines espèces, la mort n'est-elle pas le couronnement immédiat de l'œuvre créatrice ? Nous arrivons au nœud de la question. Qu'est-ce que la mort pour l'homme ? Pour l'homme, la mort est toujours la période principale de la vie, mais ici elle devient un procédé de transcendance » (c'est-à-dire de descendance).

Purusha, qui lui fait opposition, c'est le sexe divin, dit immortel, qui crée, par la reproduction, la pureté de l'Esprit.

Cette idée que l'esprit sort de l'homme par ses dépenses

sexuelles est symbolisée partout, elle est mise en opposition avec les conditions physiologiques de l'autre sexe. Ainsi, en Scandinavie, la Femme avait la garde de certaines *pommes* qui donnaient l'immortalité. Loki, le mauvais génie, les lui enleva, mais les Déesses menacées de devenir mortelles forcèrent le ravisseur à restituer le fruit de l'Arbre de vie.

Cette légende montre d'une façon différente la jalousie du sexe mâle et les efforts qu'il fait pour empêcher l'accomplissement des lois qui régissent l'autre sexe. (On a compris que les *pommes* sont les ovules qui contiennent les graines.)

Dans toutes les *Écritures sacrées* on trouve le même récit des premières luttes de l'homme contre la Femme. C'est ce qu'on a appelé la période héroïque, la lutte des *Titans contre les Déesses*.

Si nous pouvons rétablir la véritable signification de ces luttes de sexes, que les Prêtres avaient effacées de l'histoire, c'est parce que les symbolistes et les occultistes ont entrepris des recherches qui nous rendent la signification réelle des textes, c'est dans leurs livres que nous trouvons des documents qui nous permettent de faire la révision de l'histoire.

La grande persécution.

Vainement les femmes avaient essayé d'opposer une digue à la révolte des hommes contre Elles, aux erreurs naissantes dans leur esprit. De toutes parts les luttes surgissaient et menaçaient la science primitive des Déesses. Les masses masculines liguées se ruaient contre « la race habélique ». Partout le sang coula. Ce fut la grande lutte des *Titans* contre les *Génies*, des *Caïnites* contre les *Habélites* et plus tard les *Séthites* (deuxième race de femmes).

Le motif principal de cette attaque était bien réellement celui que donne la Bible, le « sacrifice » de la Femme plus favorable à son développement que celui de l'homme, c'est-à-dire ayant des suites spirituelles, tandis que celui de l'homme avait des suites bestiales. Pour cela il voulut l'entraver. Ce fut une rage et la Femme, révoltée d'abord contre ce pouvoir qu'il voulait prendre sur elle, contre ce droit qu'il se donnait d'intervenir dans les lois de sa nature, lutta vaillamment pour affirmer sa liberté sexuelle et défendre l'honneur de son sexe outragé. Mais lui devenait fort, Elle commença à craindre sa brutalité et, apeurée, se cacha dans les lieux retirés, où il ne pouvait la surprendre.

Deux partis ennemis se formèrent qui adoptèrent des signes et des symboles.

Mais les Kaïnites, qui portaient partout leur jalousie, renversaient les signes et les symboles des Habelites ou parodiaient les emblèmes féminins. Il fallait porter leurs signes pour être épargné par eux ; ils forçaient les faibles à les suivre, à les aider, à les glorifier.

Ces hommes, qui étaient de jeunes vauriens, s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient en la possession des femmes, leurs récoltes, leurs fruits, les animaux domestiqués ou élevés par elles.

Leur folie, leurs hallucinations perverses, leur méchanceté montraient en eux de jeunes déments précipités, au début des entraînements passionnels, dans l'abîme que le vice engendre. Cette période de la vie primitive nous les montre subissant la crise que la science moderne a appelée « la folie de l'adolescence ».

Dans ce désordre, ils avaient rompu le lien moral qui les unissait à la Femme, ils avaient outrageusement nié sa parole, étaient devenus impies et sacrilèges et, les premiers, inventèrent le mensonge qu'on a appelé plus tard le blasphème (1).

La vie était devenue terrible pour les femmes. Retirées dans leurs possessions, sans cesse aux aguets, séparées les unes des autres par des chemins semés d'embûches et de périls, Elles ne savaient comment se réunir pour se soutenir. Elles n'étaient pas organisées pour la lutte.

C'est alors que l'on vit surgir quelques courageuses qui, prenant la direction d'un mouvement, s'érigèrent en directrices.

Leurs premiers soins furent de graver sur la pierre, ou le bois, la science que les hommes voulaient détruire. Elles la résumèrent tout entière dans des signes idéographiques qui devinrent des symboles.

Mais à leurs signes, les hommes en opposaient d'autres. Ils parodiaient tout ce qu'elles faisaient, renversant toutes leurs

(1) Le mot blasphème vient de *phéma*, parole, et *blapto*, nuire.

Le blasphème, c'est l'outrage, le juron, qui d'abord est toujours une insulte à la Déesse.

Le blasphème commis au nom de la Divinité était pour les Juifs une telle honte que, pendant la déposition des témoins et pendant la discussion qui la suivait, on ne prononçait pas le nom de la Divinité. Seulement à la fin de la délibération, on faisait sortir tout le monde pour ne pas répéter le blasphème devant le public et on le faisait répéter par le témoin. Les Juges en l'entendant se tenaient debout et faisaient à leur vêtement la déchirure de deuil qui ne devait jamais être recousue (Mischna).

idées, et déjà donnaient à l'homme les noms et les qualités de la Femme. Ils osèrent soutenir les plus formidables erreurs sur les choses sexuelles, méprisant tout ce qui est vénérable, demandant le respect pour ce qui était exécration. Les choses sacrées furent confondues avec les choses profanes, tout fut embrouillé à dessein.

Il s'en suivit une grande perturbation morale qui finit par gagner le monde entier et produisit comme contre-coup des fuites, des émigrations, des guerres. Partout les Femmes furent traquées par les hommes qui les poursuivaient pour satisfaire leurs passions envahissantes. Elles s'en allaient par bandes affolées, se cachaient dans des cavernes, cherchaient des vallées désertes, des plages inconnues pour se soustraire à la fureur des mâles ; tout était en désordre, des tribus errantes fuyaient leur lieu natal, suivies de ce qu'on appela plus tard le « pandémonium » en marche qui les poursuivait.

C'étaient des avalanches humaines qui se précipitaient sur les domaines, semant partout le pillage, la ruine, la mort ; elles roulaient de plaines en plaines et jusqu'aux rivages de la mer, elles voulaient tout dompter et mettre la terre entière sous la domination du plus fort.

Les Hauts Lieux.

Alors, se sachant épiées partout et partout poursuivies et traquées, les Femmes adoptèrent pour leur séjour les hauteurs d'où l'on dominait le pays. Ainsi elles pouvaient voir de loin venir l'ennemi. Elles s'installèrent donc sur les plateaux, où elles élevèrent des retranchements « sacrificiels » appelés Hiérons (1), « autels en terre ou en pierre, sortes de sanctuaires ou de tabernacles, qui leur valurent le nom d'*allophiles* (ami des pierres) et où le culte séthite se perpétua à l'abri de toute souillure, mais menacé de toutes parts. »

En effet, cette précaution ne leur assura pas la paix. Les récits de ces grandes luttes de sexes nous parlent du *Hiéron chaldéen*, où toute la lignée des Mères Séthites fut renversée et tuée sur ses autels — où Baal prenait la place d'Istar.

(1) Hiéron, autel ou sanctuaire, résidence considérée comme un refuge sacré, une ville sainte, lieu où se réfugiaient les populations menacées par l'ennemi. (D'après M. F. GABUT, dans son étude d'*Archéologie préhistorique*.)

Le Hiéron égyptien fut culbuté de fond en comble ; le Hiéron mexicain eut le même sort, et le Hiéron équatorial fut pris d'assaut par des religions masculines qui ne purent être refoulées. On retrouva partout des remparts ébréchés.

La Bible nous parle en maints endroits des *Hauts Lieux* où se pratiquait le culte saint.

Ces mêmes luttes de sexes se produisaient en Chine et nous sont révélées par le Chou-King, où il est parlé de barrages élevés dans les principales vallées donnant accès à de hauts plateaux dans la Mandchourie et le Thibet.

C'est après ces luttes contre la Femme que commencèrent les règnes des trois premières dynasties masculines en Chine.

Le Déluge universel.

C'est de ce grand cataclysme moral que la symbolique a fait un déluge universel, quand on a tout caché sous des allégories. Ce soulèvement est devenu une grande inondation parce que, dans le symbolisme antique, on représentait l'Esprit de Vérité par le feu qui brille, par la torche qui éclaire, et l'erreur qui est son contraire par l'eau qui éteint le feu.

Les Déeses cherchèrent donc à cacher leurs *Écritures* pendant que les Femmes se réfugiaient sur les Hauts Lieux, émergeant ainsi de l'abîme, c'est-à-dire des plaines laissées aux hommes, où, dit la légende, ils se noyèrent, c'est-à-dire où ils perdirent la Vérité, se noyant dans l'erreur.

La Femme émergeant de l'eau, surnageant à l'erreur que l'eau représente, se trouve dans toutes les mythologies.

Aphrodite, qu'on fait naître de l'écume de la mer, était dite Anadyomène, « l'Émergeante ». Elle flottait sur une conque marine.

Aux Indes, Vishnou est appelée Djalaçaya (qui repose sur l'eau) ou Çankhabhrit (qui porte la conque). Elle est aussi surnommée Nârâyana ; on la montre dans une nacelle sur un fleuve, c'est une *Déesse flottante*. (Cailleux, *Orig. cel.*, p. 219).

On la représente aussi montée sur un animal figuratif du flux, pour se sauver des eaux.

C'est parce que la Femme divine émerge de l'eau du déluge, que tous ceux qui depuis ont prétendu apporter la vérité ont été représentés comme « *sauvés des eaux*. »

Dans un mythe ancien, nous voyons le monstre diluvien qui va engloutir une jeune fille attachée au rivage.

Cette légende venue des Chéviens à Joppé passa en Grèce, où on en fit l'histoire d'Andromède, fille de Céphée, roi de Joppé. Puis peu à peu, le mythe prenant corps avec l'histoire, on arriva à chercher la date réelle de l'événement.

L'art sous toutes ses formes a représenté ce symbolisme de la lutte des sexes, depuis les dessins naïfs des anciens jusqu'à l'art moderne.

Le souvenir du déluge chez les Kaldéens, d'après un cylindre ou cachet assyrien conservé au Musée Britannique de Londres, montre l'homme Hasisadra à tête d'animal, ramant sur l'eau. La Femme est au-dessus de lui, suspendue dans l'air, elle tient dans ses mains le soleil et la lune pour indiquer sans doute qu'elle s'élève vers le ciel, ou peut-être qu'elle enseigne l'astronomie.

La légende du déluge universel a inspiré Raphaël qui nous a montré les hommes dans l'eau cherchant à y entraîner les femmes.

Donc, à son époque, on savait encore ce que signifie le symbolisme.

Dans les tablettes kaldéennes, on mentionne le vaisseau d'Ea, Déesse de la mer, qui serre le cou du serpent à sept têtes. Dans les Védas, Indra lui tient la tête basse sous les flots écumants (*Rig-Véda*, VIII, 17-134).

Krishna, incarnation de Vishnou, danse sur les sept têtes du Nâga.

Les Dravidiens de l'Inde avaient une tradition semblable. Manou, ayant été remorqué par Vishnou, arrive à la montagne du Nord, où sa barque s'arrête et y attend la fin du déluge.

Les Frisons appartiennent à la race « de la chute de l'homme » ou « Déluge de Lao », que quelques symbolistes font remonter à 12.000 ans environ avant le submergement de l'Atlantide.

Les Védas font remonter le déluge à 1.500 ans avant leur époque. Voici les paroles que Vishnou adresse au roi Satyavrata, dans cette version révisée, car à l'époque de la première révolte il n'y avait pas encore de rois :

« Dans sept jours les mondes périront submergés, mais au milieu des ondes dévastatrices surnagera un vaisseau que je conduirai moi-même et qui s'arrêtera devant toi. Tu y déposeras

toutes sortes de plantes et de semences et un couple de tous les animaux, puis tu y entreras aussi. »

Le déluge des Brahmanes fut appelé *Dinapralaya*. Les Guèbres parlent du même désastre comme ayant eu lieu à la même date.

Ces traditions existent aussi en Chine, quoique les commentateurs les aient dissimulées.

L'homme révolté, le Caïn chinois, c'est Tchi-Yéou, le premier des rebelles ; on lui donne des ailes de chauve-souris. Il a manifesté sa puissance de destruction dans la période de la grande sécheresse et il a laissé à Kong-Kong, qui a la face d'homme et le corps de serpent, le soin de détruire l'humanité par le déluge. Ce qui nous montre bien que le déluge, au lieu d'être un cataclysme physique, est le symbole d'un cataclysme moral, l'envahissement du mal.

Les Tchi-Moei sont les mauvais génies de la Chine, les Ly ou les noirs et les 72 frères de Tchi-Yéou sont les anges déchus qui entourent le Satan chinois et composent « l'alliance des hommes » qui combattent le pouvoir féminin.

Confucius commence l'histoire de la Chine en parlant d'un empereur nommé Yao, qu'il représente occupé à faire écouler les eaux qui s'étaient élevées jusqu'au Ciel, baignant encore le pied des plus hautes montagnes, couvrant les collines moins élevées et rendant les plaines impraticables ; mais Confucius a oublié de nous dire dans quoi cet empereur déversait cette eau qui était montée *jusqu'au Ciel*.

La Chine aurait eu deux déluges : celui de Yao et celui de Peyrun.

Selon Fréret, l'un des savants qui ont le mieux connu les annales de la Chine, les temps historiques de cet empire remontent jusqu'à l'an 2.145 avant notre ère, première année du règne de Yao.

Si l'on veut remonter plus haut dans les temps mythologiques, on trouvera qu'Hoangti, bisaïeul de Yao, aurait régné dès l'an 2.385, et Fohi, aïeul de Hoangti, vers l'an 2.640, époques qui devancent de plusieurs siècles la date du déluge selon la chronologie hébraïque, mais qui sont renfermées dans la chronologie samaritaine.

La Bible fait remonter le déluge universel, appelé *Mabboul*, à 15 ou 18 cents ans avant Moïse. La femme sauvée des eaux y devient Noé (1).

Bérose, historien chaldéen, qui écrivait à Babylone au temps d'Alexandre, a écrit une histoire de la Chaldée dans laquelle il remonte « jusqu'à la naissance du monde », croit-il, et il parle du déluge universel dont il place l'époque immédiatement avant Bélus, père de Ninus. Tous les historiens ayant copié les mêmes sources, il n'est pas étonnant de retrouver l'histoire du déluge partout.

En Grèce, on a le déluge d'Ogygès, celui de Deucalion et de Pyrrha.

En Scythie, celui d'un autre Deucalion.

Chez les Hindous, celui de Satyavrata.

Chez les Mexicains, celui de Coxcox.

Chez les habitants de la Floride et les Apaches, celui de Massou.

Le « déluge de Ram » est resté célèbre aux Indes. Ce fut un grand soulèvement de l'homme contre la Femme, sous la conduite de Râma, le Mâle-Bélier-chef.

Ce déluge d'animalité, ainsi que disent certains théosophes, inaugure un cycle nouveau, « la maison de Ram ».

« Le cycle de Ram, dit M. O. Susan, fut le cycle de la brute, du mâle maléfiant, de l'homme-bélier-chef. Ce fut le cycle de l'asservissement du faible par le fort. Ce fut le cycle de la négation de la Femme. Ce fut le cycle de la chute morale de l'homme ».

Ram venait du Nord 7 ou 8 siècles avant Krishna, dit-on.

Michelet, dans *La Bible de l'humanité*, dit, p. 53 :

« Dans un transport maternel, la Mère de Râma indignée de son exil dit au roi : « Rappelez-vous, roi puissant, ce tant célèbre distique : J'ai jeté dans ma balance, d'un côté la vérité, de l'autre mille sacrifices, mais la vérité l'emportera ».

La légende de Xisuthrus, qui nous a été révélée par les tablettes de la Bibliothèque d'Assurbanipal trouvées dans les ruines de Ninive, nous montre ce grand événement sous une forme qui semble se rapprocher des premiers récits. Voici comment elle a été traduite par George Smith :

(1) D'après Fabre d'Olivet, Noé veut dire « Repos de la Nature » et représente l'époque pendant laquelle s'arrête la Genèse naturelle.

Izdubar. La légende de l'homme.

Ce nom, écrit en caractères idéographiques, désignait un personnage que M. Smith croit être le même que le Nemrod de la Bible (1).

Une série de tablettes raconte sa légende, mais, comme elles sont presque toutes brisées, on n'en a que des fragments.

Tablettes 6-10. Izdubar, ayant vaincu son prédécesseur sur la terre, ceint la couronne et épouse la Déesse Istar. (Epouse veut dire *asservit* ; son prédécesseur, c'est la Femme.)

Après un long règne, Izdubar tombe malade et, « craignant la mort, le dernier ennemi de l'homme », il se décide à chercher Xisuthrus, à qui « les Dieux », en le sauvant du déluge, avaient accordé le privilège de l'immortalité.

La 11^e tablette commence par la question qu'Izdubar lui adresse pour lui demander comment *il* est devenu immortel. (C'est de la Femme qu'il s'agit, quoique les traducteurs disent *il*.) Dans sa réponse, Xisuthrus raconte l'histoire du déluge, qui se trouve dans les tablettes 11 à 12 et qui est exactement celle que la Genèse des Hébreux a reproduite.

La façon dont l'histoire du déluge est ici racontée montre bien qu'il s'agit d'une allégorie représentant le flot des passions humaines qui monte à travers les générations et arrive à perdre l'homme, — le Juste excepté.

Quand Xisuthrus demande de quel côté il doit se diriger pour être sauvé, on lui répond : *vers les Dieux* (qui à cette époque ne sont encore que des Déeses).

Cette réponse indique bien qu'il s'agit d'une conduite morale. Puis, quand le déluge s'apaise, Xisuthrus disparaît. Ceux qui le cherchent entendent une voix qui leur prescrit d'être *pieux envers les Dieux* et qui leur dit que, Xisuthrus (2), *l'homme juste*, a été récompensé de sa piété et habite parmi les Dieux.

(1) Nemrod — le superbe adversaire de Jhévah — lançait des flèches en l'air pour faire la guerre à Dieu (encore le mot *Dieu* placé dans un temps où il n'y avait encore que des Déeses) ; il montrait une flèche qu'il prétendait être retombée teinte de sang. Mais la légende ajoute que « Dieu » le punit en lui envoyant des insectes qui le tourmentèrent sans relâche et le firent périr.

(2) Xisuthrus avait déposé tous les monuments des connaissances humaines à Siparis, ville du soleil, et les avait enfouis au moment où commença le déluge. Donc le déluge tendait à détruire la science féminine antérieure à cette époque. Ce qui prouve

La même voix commandait ensuite à ceux qui restaient de retourner à Babylone, de déterrer les écrits enfouis à Siparra pour les transmettre aux hommes. Elle ajoutait que le pays où ils se trouvaient était l'Arménie.

Sur le mont Ararat, en Arménie, s'arrête l'arche de Noé, ce qui veut dire que c'est sur cette montagne que se réfugièrent les échappées de la grande persécution. Et c'est là, sur les bords de la mer Noire, que va se développer la nouvelle gynécocratie en Asie. C'est dans les plaines de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate, que se répandirent les féministes. C'est là que, dit-on, s'éleva la Tour de Babel, ce qui veut dire que c'est à partir de ce moment que règne la confusion entre les hommes et les femmes. Ne pouvant s'entendre, ils se divisèrent et se dispersèrent.

Enfin, le symbolisme antique s'est conservé dans les arts et les formes architecturales. Nous voyons encore des têtes de lions d'où jaillit l'eau de la fontaine, symbolisant l'homme fort éteignant les lumières. Ce qui nous montre que la représentation de soulèvement changea de forme quand l'homme eut triomphé.

Tout ceci semble bien signifier que le grand déluge, c'est la révolte des passions de l'homme, éteignant toutes les lumières de l'*Esprit* par sa négation et sa brutalité *qui noie tout*. C'est cela qui aurait occasionné une fuite et qui aurait fait enterrer les livres, pour les cacher, car les enterrer pour les préserver d'une inondation eût été peu intelligent, l'eau s'infiltrant partout. Dans le cas d'un vrai déluge d'eau, il eût été tout naturel de les mettre dans l'arche.

Izdubar comme Nemrod serait l'homme irréfléchi et violent, qui vient apporter le désordre dans le monde et qui renverse son prédécesseur — la Femme — pour lui prendre sa place partout (1).

Le récit du déluge se retrouve encore sur les tablettes des ruines de Ninive sous une autre forme.

En voici quelques fragments ; c'est Hasisadra, l'homme sauvé du déluge, qui parle :

« Les dieux tinrent conseil sur la proposition du Dieu

qu'elle existait, c'est que Callisthène envoya à Aristote une suite d'observations astronomiques qui comprenait 1903 ans, environ 100 ans après le déluge, selon la chronologie du texte hébreu.

(1) Voir DUPUIS, *Origine de tous les cultes*, T. VIII, p. 179, où se trouvent d'autres indications sur le déluge et les livres sauvés sur les Hauts Lieux.

Anou. Un déluge fut proposé et approuvé par les dieux Nabou, Nergal et Ninib.

« Et le Dieu Ea (1), le seigneur immuable, me dit : Hasisadra, homme fils d'Oubaratoutou, fais un vaisseau et achève-le vite ; par un déluge, je vais détruire tout ce qui a vie.

« Au moment venu que je te ferai connaître, entre dedans... A l'intérieur, place ton grain, tes meubles, tes provisions, tes richesses, tes serviteurs, tes enfants, le bétail des champs et les animaux sauvages des campagnes que je rassemblerai et que je t'enverrai.....

« Le moment fixé était arrivé.... j'entrai dans le vaisseau et j'en fermai la porte.

« L'eau s'éleva des fondements en un nuage noir ; Raman, dieu de la foudre, tonnait au milieu de ce nuage, et les dieux Nabou et Scharrou marchaient devant. Ils marchaient dévastant la montagne et la plaine. L'inondation de Raman se gonfla jusqu'au ciel. La terre, devenue sans éclat, fut changée en désert.

« Dans le ciel même, les dieux prirent peur de la trombe et cherchèrent un refuge. Ils montèrent jusqu'au ciel d'Anou.

« Les dieux se tenaient immobiles, serrés les uns contre les autres ; et Ishtar, la grande déesse, prononça ce discours : « Voici que l'humanité est retournée en limon ; comme la race des poissons, voilà que les hommes remplissent la mer ! »

« Les dieux assis sur leurs sièges et tout en larmes tenaient les lèvres fermées.

« A l'approche du septième jour, la pluie diluvienne s'affaiblit, la mer tendit à se dessécher et le vent et la trombe prirent fin. Je regardai la mer ; toute l'humanité était retournée en limon, les cadavres flottaient comme des algues. Je fus saisi de tristesse, je m'assis et je pleurai..... »

Telle est l'origine d'un cataclysme terrestre dont le symbolisme fera un déluge, légende dont l'Eglise catholique, elle-même, gardera fidèlement le souvenir quoiqu'elle n'en connaisse ni l'origine ni le sens. Résumant toutes les anciennes Divinités dans son Dieu unique — et inconnu —, elle continuera à dire : « L'esprit de Dieu flottait sur les eaux ».

Et spiritus Dei ferebatur super aquas.

(1) Ea est une déesse — la Déesse de la mer qui serre le cou du serpent à 7 têtes. — Du reste, partout dans cette version, il faut mettre le mot Déesse où les traducteurs ont mis Dieu, ou les Dieux.

Après cela, je crois inutile de réfuter la tradition du déluge considéré comme un cataclysme physique et ayant laissé des traces dans les couches géologiques de l'époque quaternaire.

Si ce déluge avait eu lieu réellement et avait submergé *toute la Terre*, où cette énorme quantité d'eau se serait-elle déversée, quand après quarante jours le déluge cessa ? Quel est le réservoir assez grand pour contenir les eaux qui ont submergé *toute la Terre* et se sont élevées *jusqu'au ciel* ?

Universalité des croyances primitives.

Les croyances du Thibet.

Les Karans, aborigènes de l'Indo-Chine occidentale, adorent sous le nom de Youva (Héva) une puissance éternelle, immuable, antérieure à *notre* monde (le monde masculin).

Ce peuple, dont les missionnaires anglais nous ont fait récemment connaître les traditions, raconte en prose et en vers, sous une forme très succincte :

La révolte de Satan (l'homme mauvais).

L'Arbre de vie et l'Arbre de la mort (la vie végétale et la vie animale).

La chute du règne de la femme (renversée par l'homme).

La confusion des langues (c'est-à-dire des idées).

Et le retour attendu de Youvah qui a maudit les hommes, mais qui les aimera de nouveau. (La Rédemption par la Femme.)

M^{me} Blavatsky fait remarquer que l'écriture existait bien avant l'époque que les historiens lui assignent, et elle ajoute :

« Le sens commun devrait suffire à remplacer les anneaux brisés, dans l'histoire des anneaux disparus. La muraille gigantesque et ininterrompue des montagnes qui bordent tout le plateau du Thibet, depuis le cours supérieur de la rivière Kuankhé jusqu'aux collines de Kara-Korum, a vu une civilisation qui a duré des milliers d'années et pourrait dire au genre humain d'étranges secrets. Il fut un temps où les parties orientales et centrales de cette région — le Nan-Schayn et l'Altyne-Taga — étaient couvertes de cités qui pouvaient rivaliser avec Babylone. Toute une période géologique a passé sur la terre depuis la dernière heure de ces cités, comme en témoignent les monticules de sable mouvant et le sol maintenant stérile des immenses plaines centrales du bassin de Tarim, dont les bords seuls sont superficiellement connus des voyageurs. A l'intérieur de ces plateaux

de sable, il y a de l'eau, on y trouve de fraîches et florissantes oasis, où aucun pied européen ne s'est encore aventuré, dont nul n'a foulé le sol maintenant dangereux.

« Parmi ces verdoyantes oasis, il y en a qui sont entièrement inaccessibles à tout profane, fût-il un voyageur indigène. »

« Les ouragans peuvent « déchirer les sables et balayer des plaines entières », ils sont impuissants à détruire ce qui est au delà de leur atteinte. Bâties profondément dans les entrailles de la terre, les magasins souterrains sont en sûreté ; et comme leurs entrées sont cachées dans ces oasis, il n'y a pas lieu de craindre qu'elles soient découvertes. »

(*Doct. Secr.*, BLAVATSKY, T. I, p. 19).

« Mais il n'est pas besoin d'envoyer le lecteur dans le désert alors que les mêmes preuves d'une ancienne civilisation se trouvent dans les parties relativement peuplées de la même contrée. L'oasis de Tchertchen, par exemple, située à environ 4.000 pieds au-dessus du niveau de la rivière Tchertchen D'Arya, est entourée dans toutes les directions par les ruines des villes et cités archaïques. Il y a là quelque trois mille humains qui représentent les reliques d'environ cent nations et races éteintes et dont les noms mêmes sont inconnus de nos ethnographes. Un anthropologiste se trouverait plus qu'embarrassé pour les classer, les diviser et les subdiviser, d'autant plus que les descendants respectifs de toutes ces races et tribus antédiluviennes sont eux-mêmes aussi ignorants au sujet de leurs propres ancêtres que s'ils étaient tombés de la lune. Quand on les questionne sur leurs origines, ils ne savent pas d'où leurs pères sont venus, mais ils ont entendu dire que les habitants primitifs étaient gouvernés par *les grands génies de ces déserts* ». (*Doct. Sec.*, t. I, p. 19).

La *Doctrin Secrète* admet que cette réponse peut provenir d'une tradition primordiale.

Un voyageur militaire russe a trouvé près de l'oasis de Tchertchen les ruines de deux cités énormes, dont la plus ancienne, d'après la tradition locale, fut détruite il y a 3.000 ans par un héros géant, et l'autre par les Mongols au x^e siècle de notre ère.

« L'emplacement des deux cités, dit cet écrivain, est maintenant couvert, grâce aux sables mouvants et au vent du désert, de reliques étranges et hétérogènes, de porcelaines brisées, d'ustensiles de cuisine et d'ossements humains. Les natifs trouvent souvent des monnaies de cuivre et d'or, de l'argent fondu, des

lingots, des diamants, des turquoises et, ce qui est plus remarquable, du verre brisé..... On trouve aussi des cercueils, faits d'un bois ou d'une matière impérissable, contenant des corps embaumés, en parfait état de conservation..... Toutes les momies mâles sont celles d'hommes grands et fortement bâtis avec de longs cheveux ondulés... On a trouvé un caveau dans lequel douze cadavres se trouvaient assis. Une autre fois, dans un cercueil à part, nous avons découvert une jeune fille. Ses yeux étaient fermés par des disques dorés et les mâchoires solidement retenues par un anneau doré qui passait sous le menton et sur le sommet de la tête. Elle était vêtue d'une étroite tunique de laine, son sein était couvert d'étoiles dorées et ses pieds étaient nus. « Le fameux voyageur ajoute que tout le long de la route, sur la rivière de Tchertchen, on racontait des légendes au sujet de 23 villes ensevelies depuis des âges par les sables mouvants du désert ».

Dans un livre intitulé *La Vierge Marie* (T. I, p. 310), l'abbé Orsini résume l'origine de l'humanité et la chute de l'homme. Il dit : « Les Indiens, les Chinois, les Péruviens et même les Hurons reconnaissent que le premier homme fut formé de la Terre. Les brahmanes, qui font de ravissantes peintures de leur *chorcam* (swarga) ou paradis, y placent un arbre dont les fruits donnaient l'immortalité (l'arbre féminin). Les Perses rapportent que le génie du mal, Ahriman, séduisit nos premiers parents sous la forme d'une couleuvre. Il est rampant, sinueux, affreux, empoisonné. « L'histoire de la Femme séduite au pied d'un arbre et du premier fratricide était de tradition chez les Iroquois. Les Tartares attribuent notre déchéance à une plante douce comme le miel et d'une beauté merveilleuse ; les Thibétains, à la faute d'avoir goûté à la dangereuse plante *Schinæ*, — douce et blanche comme du sucre. La connaissance de l'État de nudité fut révélée par le fruit. La tradition de la femme et du serpent était également connue au Mexique ». (Voir M. Roselly de Lorgues, *Christ devant le siècle*, ch. ix).

L'arbre de vie, d'origine céleste, avait la propriété de repousser la mort. A cet arbre mystérieux était attachée l'immortalité de l'espèce humaine.

L'homme chassé du paradis après sa désobéissance, c'est l'homme chassé du *bonheur calme*, de la vie innocente de l'enfance ; ce bannissement comportait la peine de mort pour l'homme et ses descendants mâles.

Devenu *mortel* par ses œuvres, il engendra des fils *mortels*, qui continueront ses œuvres. Les enfants mâles suivent la condition physiologique qui fit descendre les pères. Pendant le temps que dura le séjour de l'homme dans le Paradis de l'innocence, en *Eden*, il apprit à appeler par leur nom tous les oiseaux du Ciel, toutes les bêtes de la Terre, tous les poissons qui nagent dans les eaux, il apprit les vertus des plantes, le cours des astres, toute la Nature. Et c'est ce qui attire encore l'enfant.

Les Perses et les Chinois font demeurer l'homme primitif en Eden pendant plusieurs siècles.

Les Archives cachées.

Dans le palais de Minos, comme dans la bibliothèque d'Assurbanipal, comme dans celle de Nippour, on a trouvé des archives, c'est-à-dire des tablettes d'argile.

Sur celles du palais de Minos sont inscrits des caractères de deux types distincts d'écriture indigène préhistorique, l'une hiéroglyphique ou idéographique, l'autre linéaire, avec des lettres d'un aspect régulier.

Sur les tablettes babyloniennes, le même fait avait été constaté, les inscriptions étaient aussi bilingues.

Cela se comprend, c'est l'époque de transition entre les signes idéographiques et les signes alphabétiques. On les met les uns en face des autres, comme une traduction, — pour en faciliter la lecture, tel un sténographe mettant la transcription de son travail en écriture ordinaire.

Cependant, voici une découverte qui nous fait rêver et peut-être ouvre un horizon nouveau sur l'interprétation à donner à ces traductions d'une ancienne langue à une autre plus moderne. On nous dit que ces inscriptions ramassées, au nombre d'un millier, étaient primitivement renfermées dans des coffres d'argile, de bois et de gypse, scellés à leur tour par des sceaux d'argile marqués de symboles finement gravés et contre-marqués, de la même écriture, par les contrôleurs, dans le temps que l'argile était encore humide.

Donc on avait évidemment l'intention de cacher ces archives, afin de les soustraire à des curiosités indiscrètes.

L'histoire du Sépher promené dans un coffre de ville en ville est là, du reste, pour nous montrer que c'est la préoccupation d'une époque : cacher des archives, donc quelqu'un voulait les détruire. C'est le fond même de la lutte de sexes. Cela donne à ces tablettes retrouvées un grand intérêt. Mais comme ceux qui vont les déchiffrer dans les temps modernes sont des hommes tout aussi misogynes que les « antiques », dont les femmes se méfiaient, il est à peu près certain qu'ils ne traduiront pas exactement les inscriptions que portent ces fameuses tablettes.

Comment après cela croire encore l'histoire, qui met à l'avoir des *hommes* toutes les productions intellectuelles de la haute antiquité, alors que nous savons d'une façon certaine que, loin de produire, ils détruisaient les œuvres de l'esprit féminin? — Et, du reste, cela n'a-t-il pas toujours été ainsi ?

« Babel » dans la vie actuelle.

Le commencement de la divergence des facultés mentales de la jeune fille et du jeune homme est facile à constater même dans la vie actuelle, où les conditions naturelles sont considérablement modifiées, puisque l'instruction donnée aux enfants des deux sexes n'est pas la même.

Comme exemple de la diversité des facultés masculines et féminines, nous citerons les lignes suivantes empruntées à Max O'Rell, dans son livre intitulé *John Bull et son île* (p. 163) :

« Les jeunes filles anglaises, dit-il, parlent presque toutes convenablement le français en sortant de pension, tandis que les jeunes garçons ne peuvent pas apprendre cette langue.

« C'est que chez la femme anglaise, comme chez la Femme de tout pays connu, l'hypoglosse est mieux délié que chez l'homme ; c'est un mécanisme plus puissant et mieux perfectionné. Jamais l'homme ne réussira comme la Femme dans l'étude des langues ».

Mais ce qui diffère surtout, c'est l'expression des sentiments qui, à partir de ce moment, se manifestent d'une façon radicalement opposée. Le jeune homme, qui a subi les premières blessures que fait à l'esprit masculin la sexualité, a progressé dans sa vie passionnelle plus que dans sa vie intellectuelle, il a commencé à glisser sur le chemin qui fait descendre, mais en même temps naît

l'amour qui l'unit à Elle et c'est là ce qui le sauve en lui donnant un frein moral.

La « Chute » dans la vie ontogénique.

C'est un héros de Tolstoï qui parle (*La Sonate à Kreutzer*, p. 40) : « Je suis tombé, dit-il, ce malheur m'est arrivé, comme il arrive aux neuf dixièmes des hommes, je suis tombé, non séduit par les charmes d'une femme, mais parce qu'on se plaît à voir dans cette chose un soulagement légal et utile pour la santé, un passe-temps naturel, excusable, innocent même pour un jeune homme. Qu'on pût appeler *chute* cette action faite de besoin et de plaisir, je ne le comprenais pas. Ma jeunesse s'y laissa aller comme elle s'était laissée aller à boire et à fumer.

« Et cependant il y avait dans cette première chute quelque chose de particulièrement touchant. Je me rappelle que dans la chambre même, tout de suite après, une tristesse profonde m'envahit et que les larmes vinrent presque à mes yeux en songeant à la perte de mon innocence, à la *perte éternelle de mes relations normales avec la Femme*.

« Oui, mes relations avec la Femme étaient à jamais perdues. Impossible dès ce moment d'avoir des rapports purs avec une femme. J'étais un homme perdu. Etre un homme perdu, c'est être tombé dans un état physique semblable à celui d'un fumeur d'opium ou d'un ivrogne. De même qu'un fumeur d'opium ou un ivrogne ne vivent plus de la vie normale, un homme qui a goûté le plaisir avec plusieurs femmes n'est plus un être normal, il est perdu, fini. Comme on reconnaît à sa manière d'être le fumeur et l'ivrogne, on reconnaît à la sienne un homme perdu. Cet homme peut se contraindre, lutter contre ses passions, les rapports simples, purs et fraternels avec une femme lui sont à tout jamais interdits. Dès qu'il jette son regard sur une jeune fille, on le reconnaît. J'étais un homme *perdu* et je le suis resté.»

Appliquons cela à la vie masculine collective, manifestée à un moment donné de l'évolution sociale, et nous comprendrons ce qu'a été « la chute ».

Nous verrons dans les âges suivants quelles conséquences elle a entraînées.

Atavisme.

L'histoire des luttes de l'homme contre la femme, que nous venons de retracer, est un chapitre du livre de la vie que tout jeune homme refait dans son existence actuelle. Il ne peut pas mettre dans ses passions la même violence, se laisser aller aux mêmes brutalités que ses aïeux, parce que les lois et les mœurs actuelles s'y opposent, mais un instinct secret le pousse à approuver les actions des héros qui bravaient les droits sacrés de la femme et lui imposaient leur amour et leur volonté, sa raison ne lui dit pas que ce triomphe est une chute, il n'en prévoit pas les conséquences, il marche en aveugle dans la mauvaise voie, sans savoir que les conséquences funestes de ses actes retombent sur toute sa descendance.

Il ne faut pas le nier, le mal que les hommes font leur survit, il se grave dans les anfractuosités de leur cervelle pour être transmis, comme un germe mauvais, à toute leur descendance. Tous, en repassant par cet âge phylogénique, sont sollicités à refaire ce que leurs ancêtres, dans chaque âge, ont fait avant eux. C'est fatal.

Le procédé une fois ancré dans la mémoire de la Nature ne demande plus ni tâtonnements, ni retour en arrière.

L'atavisme, cette suggestion qui nous vient de l'ascendance, et semble être hors de notre conscience actuelle, nous suggère des actions que notre raisonnement n'a pas prévues et pesées, elle fait de nous — au moral — des automates, agissant en dehors du domaine de notre vie consciente actuelle.

Les convictions acquises par nos aïeux dans le cours de leur évolution — qu'elles soient vraies ou fausses — nous dominent à notre insu, sollicitent notre adhésion, créent en nous une suggestion que notre moi conscient discute souvent et même rejette comme un facteur d'erreur.

La substance nerveuse possède la propriété de garder presque indéfiniment les traces de tout ce qui l'a impressionnée une fois. C'est ce qui explique la mémoire. La moindre de nos actions s'enregistre dans notre substance médullaire et, pour peu qu'elle se répète, s'y grave. C'est pour cela que ce qui est difficile au début devient facile, puis spontané, puis involontaire. Cette loi contient toute l'histoire de la mentalité humaine, elle explique la persistance des habitudes ancestrales.

Les Titans contre les Dieux.

La grande lutte de l'homme, devenu grand et fort, contre la Femme restée — et devenue — faible, est un fait universel que toute l'antiquité a relaté. Si les savants modernes n'ont pas compris qu'il s'agit de la lutte des sexes, c'est parce qu'ils ont traduit partout le mot qui indiquait la supériorité morale de la Femme par le mot moderne « Dieu », mettant le masculin où il fallait mettre le féminin, et ainsi faisant commencer l'humanité par un monde sans femmes.

Hésiode nous raconte l'âge d'or, puis nous parle de combats des Dieux (disent les traducteurs) et de leurs ennemis les Titans, jetés au fond du Tartare. Il dit que pendant l'âge d'airain, qui succéda à l'âge d'argent, apparurent des hommes dont le cœur était plus dur que le diamant ; armés d'airain, ils étaient entièrement livrés à la guerre. Monstrueux par leur grandeur, revêtus d'une force extrême, des mains invincibles descendaient de leurs épaules sur leurs membres robustes. (*Hésiode*, I, 14).

Cette race de Titans est représentée comme « ingénieuse », mais hypocrite ; c'est une race de Caïns, mais de travailleurs (de Tubal-Caïn, on fait Vul-Caïn, Vulcain).

Chez les Etrusques ce sont les mineurs de Tubal-Caïn, représentés comme des génies infernaux, armés de marteaux. C'est que c'est l'époque où l'homme commence à travailler les métaux.

Les Femmes, restées petites pendant que la croissance des hommes continuait, sont souvent appelées des nains, des Pygmées.

Les Pygmées, qui n'avaient que la hauteur d'une coudée, selon l'exagération de la Fable, luttent contre les grues qui venaient les attaquer.

Nous allons expliquer plus loin pourquoi les hommes ennemis des femmes sont appelés des grues (grāia).

Sanchoniaton nomme les géants de la *Bible* les Réphaïm ou descendants de Raphas, hommes de grande stature (1). « Usoüs, l'un d'eux, tailla un arbre et se recommanda à la mer ». C'est le commencement de la navigation.

(1) « En ce temps-là, il y avait des géants sur la terre, ce sont ces puissants hommes qui de tout temps ont été des gens de renom ». (*Bible*, *Genèse*, chap. vi, 4.)

Chez les Kaldéens, nous trouvons une déesse Anu (qui deviendra la divinité cachée). Son nom en sanscrit signifie « atome », pour deux raisons ; comme Déesse, elle n'est pas divisible ; pour les hommes ses ennemis, elle est « ce qu'il y a de plus petit ».

Sur les carreaux babyloniens, *Anu* est une divinité passive et son ennemi Ain-suph est l'homme créateur (générateur) qui représente l'eau.

La différence de taille se retrouve chez les Hindous. Parabrahmany est représentée comme le plus petit des atomes, parmi lesquels il est un Anîyâmsa, qui est le plus petit de tous. Ses ennemis Anagraniyas et Mahâturovat ont des noms qui signifient « plus grand que le plus grand globe de l'univers ».

Nous trouvons aussi les Femmes désignées par le mot *souris* (maus), et cela nous explique bien des légendes, telle celle du mont Héliou (la montagne du soleil) qui accouche d'une souris ; telle celle du combat « des rats et des grenouilles », la *Batrachomyomachie* d'Homère.

Nabo — d'où Nabi — (celui qui parle) est le *Dieu* des Oracles ; — c'est encore la femme petite, — et on dira *un petit nabot*.

Nabahas est la Divinité des Helviens.

Partout les anciennes légendes nous montrent la tendance de l'homme grand à déprécier ses ennemis (les femmes petites), et à se montrer méprisant dans sa haine, lui que l'on montre cependant comme « le Père de tous les maux ».

Les « grands » sont partout les « esprits malfaisants », alors que la miséricorde est la puissance des « bons » qui sont les petits.

Aucun récit mythologique, aucun événement traditionnel des légendes populaires n'a jamais été — à aucune époque — une pure fiction, mais chacun de ces récits repose sur un fond historique réel. Si on les étudie suivant les idées qui régnaient dans la première forme religieuse, on retrouve leur signification vraie. Mais il faut bien se garder de les interpréter, comme le font certains auteurs, suivant les idées des prêtres qui les ont altérées dans la deuxième période religieuse et ont créé un symbolisme destiné à cacher les vérités enseignées dans la religion antérieure à la leur.

Dans la Mythologie, on appelle *gigantomachie* le combat des géants contre les Dieux (les Déeses) — et l'on considère ce mot comme le titre de l'immense poème dont ce combat est le sujet.

C'est que, en effet, nous allons voir les femmes entrer en guerre contre ces hommes.

On raconte que Cybèle repoussa l'attaque des Titans, prit Minos pour son pontife et s'enfuit chez Janus.

Minerve est surnommée Gigantophontis, meurtrière des géants.

En Phénicie, Minerve est appelée Ogga parce qu'elle aurait vaincu le géant Og-Gean, d'une taille immense, qui combattait en Syrie.

Du temps d'Ogygès, un déluge submergea la Grèce.

Apollon et Bacchus furent surnommés Ogycius.

Quelques-uns croient que de Titan on a fait Teuton.

Les Titans construisaient des engins de guerre d'une dimension colossale, dépassant en hauteur les remparts les plus élevés ; ceux de Démétrius valurent à ce prince le nom de Poliorcète (preneur de villes). Du sommet de ces tours roulantes, on abaissait un pont qui permettait aux assiégeants d'entrer dans la place, ou bien l'on manœuvrait un immense bélier qui détruisait les murs les plus épais.

Un mécanicien d'Alexandrie inventa une vaste machine (sorte de pompe aspirante et foulante) qui noyait les assiégés.

Archimède en imagina plusieurs d'une puissance incroyable ; l'une d'elle consistait en une énorme main de fer qui, sortant des remparts lorsque les vaisseaux romains voulaient s'en approcher, les saisissait, les disloquait et les mettait en pièces.

Porphyre décrit l'artillerie de Constantin Porphyrogénète ; Valérianus nous montre les canons de bronze des Indiens ; Ctésias, le feu grégeois mélangé de nitre, de soufre et de charbon employé (avant Ninus en Chaldée) dans les Indes sous le nom de Bharawa, nom qui fait allusion au premier législateur de l'Inde, à la race rouge, et dénote à lui seul une immense antiquité. Nous voyons l'emploi de la poudre dans Hérodote, Justin, Pausanias ; Marcus Græcus parle des mines qui engloutissent sous une pluie de pierres et de projectiles les Perses et les Gaulois envahisseurs de Delphes.

CHAPITRE VI

UNE ÈRE NOUVELLE

RESTAURATION DE LA SOUVERAINETÉ FÉMININE. — SETI EN ÉGYPTÉ. — THÈBES. — LE TEMPLE D'ABYDOS. — GYNÉCOCRATIE EN CHALDÉE. — SÉMIRAMIS. — NITOCRIS. — ASSOUR-BANI-HABAL. — L'HISTOIRE PRIMITIVE RESTITUÉE PAR LES TABLETTES DÉCHIFFRÉES A L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE.

Ce que l'homme sait n'est rien en comparaison de ce qu'il ignore.

Tsé-Hizou.

« L'histoire tombera et se brisera en atomes dans le courant du XX^e siècle, dévorée jusque dans ses fondements par ceux qui rédigent ses annales ».

MICHELET.

RESTAURATION DE LA SOUVERAINETÉ FÉMININE

Dans l'histoire d'Adam et Eve, on nous dit que ce premier couple eut trois enfants : Caïn et Abel (l'homme et la femme dont nous avons déjà expliqué la signification symbolique), puis un troisième sur lequel on ne nous dit rien. C'est ce personnage, effacé avec intention, qui va entrer en jeu — ou plutôt entrer dans l'histoire à l'époque que nous étudions. Seth, ce troisième enfant (sans sexe comme tous ceux des écritures masculines), est une fille qui arrive au monde pour remplacer celle que Caïn a

tuée, la femme vaincue partout. Celle-ci va vivre et faire revivre, avec elle, la puissance féminine éclipsée pendant plusieurs siècles.

Les anciens Egyptiens appellent cette nouvelle souveraine Sota, Seta ou Seti.

Seth, ou Seti, a une légende entourée de merveilleux, mais les historiens mettent son nom au masculin naturellement. Hérodote nous raconte son enfance dans le palais de *son père* (alors que l'enfant ne connaît pas son père) et entourée des enfants nés le même jour qu'elle.

Devenue grande, elle voyage et subjugué tout le pays que baigne la Mer Rouge, elle parcourt le continent, passant d'Asie en Europe, laissant des colonies féministes jusque dans la Colchide : « La plupart des colonnes (colonies), dit Hérodote, que ce roi a dressées en diverses contrées, ne subsistent plus, mais dans la Palestine Syrienne j'en ai vu moi-même ».

De retour en Egypte, cette *Reine* aurait utilisé la multitude qui s'était attachée à elle en lui faisant élever des temples et construire les canaux qui existent encore en Egypte.

Elle fait construire des vaisseaux, dans des ports qui depuis ont porté les noms de *Adulé, Bérénice, Leucos* ; ce sont les premiers vaisseaux longs qu'eussent construit des mains égyptiennes (*Diodore*, L. I, chap. iv). *Il*, c'est-à-dire *elle*, s'embarqua sur les eaux du golfe Arabe et en subjugué les îles et les rives jusqu'à son extrémité méridionale.

L'histoire classique en fait le deuxième roi de la XIX^e dynastie et l'appelle Seti I^{er}.

« Seti (ou Sethos), nous dit-on, recommence les campagnes de Thouthmès III et joint par un canal la Mer Rouge au Nil. Constructeur de la salle hypostyle de Karnak, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne, du grand Temple d'Abydos et du tombeau de la Reine Seti à Bal-el-Melouk (ou Biban-el-Malouk) (Thèbes) ».

La Déesse Seth.

Le nom de cette grande femme va se mettre, comme un titre de gloire, devant les noms des Déeses.

Il y avait à Assouan un temple dédié à Isis-Sothis. L'Arthémise de Pallène, dans l'Achaïe, est appelée Arthémise-Soteira. —

L'astre Sirius lui était consacré, et son règne ouvre une ère nouvelle qui va s'appeler la période Sothiaque (1).

Dans le tarot égyptien, la première des figures représente la Reine. Elle est appelée la Sota (c'est encore ainsi dans le jeu de cartes espagnol).

Parmi les noms donnés à la femme en sanscrit, se trouve *Sati*, « la bonne, la chaste ». *Sati-Saras* signifie femme vertueuse. Donc on met *Sati* devant les noms de femmes pour les rehausser. Seth est parfois appelée Soutekh, nom dérivé du premier.

* * *

Il existe un livre dit apocryphe, c'est-à-dire rejeté, qui est intitulé *La Sothis* et dans lequel un certain Panodore, qui vivait vers 400 ans avant notre ère, présente les dynasties comme des générations maternelles. Cet ouvrage, qu'on a eu intérêt à cacher, a été faussement attribué à Manéthon (qu'on appelle aussi Manéthos), lequel, né à Sébennyte, était archiprêtre et archiviste des temples de Baal en Egypte. C'est lui qui masculinisa l'histoire, c'est-à-dire fit des dynasties masculines de rois, se succédant de père en fils. Peut-être s'est-il servi pour ce travail du livre intitulé *La Sothis*, qu'il se sera contenté de masculiniser ; c'est sans doute lui qui, pour cacher la grande Reine Sêti, en fit un roi, c'est-à-dire un Pharaon qu'il appela Ousertasen III.

Sésostris.

Cette histoire de la *Sothis*, universellement connue, fut portée de pays en pays dans le cours des siècles, mais prit une forme légendaire, surtout en Grèce, où l'on ne savait pas grand'chose, mais où l'on exagérait tout.

Cette Reine ayant été masculinisée, on en fit un personnage extraordinaire, sur la tête duquel on mit tous les exploits des

(1) « A une certaine époque, nous dit Bunsen, Seth et Typhon étaient « les dieux » importants universellement adorés dans toute l'Egypte et conféraient, aux souverains des XVIII^e et XIX^e dynasties, les symboles de la vie et de la puissance ; mais plus tard, durant la XX^e dynastie, ils furent soudain traités comme de mauvais démons, si bien que leurs effigies et leurs noms furent effacés sur tous les monuments et dans toutes les inscriptions que nous avons pu voir ». (BLAVATSKY, *Doc. Sec.*, T. III, p. 41).

premiers guerriers de l'Égypte et particulièrement ceux des Ramsès — en les amplifiant encore —, et on donna à ce personnage le nom de Sésostris. Ce sont ces traditions légendaires, ces récits devenus fabuleux, racontés de bouche en bouche par le peuple, que les Grecs recueillirent avidement. Et c'est avec ces récits que pendant bien des siècles on a écrit l'histoire de l'Égypte. Sésostris fut inventé par les Grecs pour mettre à la gloire d'un homme les mérites d'une femme.

Réaction. Persécution.

Le culte de la Déesse Seth a eu plusieurs phases historiques. Pendant sa vie, elle fut persécutée par la haine envieuse de ses contemporains, on la compara au Typhon des Grecs et on la représenta avec une tête d'animal. L'Isis avilie est représentée par la Déesse Seth à la tête surmontée d'un scorpion. Comme l'astre Sirius lui était consacré et que cette brillante étoile apportait l'inondation du Nil, on donna à la Déesse la signification symbolique de l'eau, emblème d'erreur et d'ignorance.

Comme on l'avait fait de toutes les grandes femmes qui avaient combattu le masculinisme et en avaient triomphé, on fit d'elle un être pervers et le mot Sathan servit à la désigner. Après sa mort, on en fit un homme et on la mit au nombre des grands Dieux d'Abydos, où on lui donna un rôle solaire dans lequel elle figure comme l'adversaire du serpent Apophis, qui est le symbole du mal et des ténèbres. Puis, par suite d'un revirement politique, *Seth* est aboli, ses images sont détruites, et les savants modernes nous diront : « Horus prend possession de l'héritage d'Osiris, s'empare de la couronne des deux lions, il repousse les compagnons de Seth (les féministes), qui, voyant le diadème placé sur son front, tombent sur leur face ». (P. Pierret, *Myth.*, p. 42.)

A travers une pareille littérature, que peut-on comprendre de l'histoire réelle ?

Tout en supprimant cette Déesse, comme on ne peut pas supprimer tous les noms qui la désignaient, on les donne à des Rois et nous en verrons plus tard qui se feront appeler Ptolémée-Soter.

Dans la langue celtique, on désignait les hommes qui prenaient les titres et les fonctions des femmes par le mot *sod* ou *sot*, on disait aussi *soto*, mot qui dès lors signifiait *sous* ou *dessous*, et

c'est par apocope qu'on en fait *sot*. Et nous allons même voir que ceux qui, avec son nom, lui prenaient sa robe (pour imiter ses fonctions sacerdotales), donnent à leur vêtement le nom de *sotana* (d'où soutane).

En Syriaque, le nom devint *Soté*, et en Chaldaïque, *Seta* (1).

Au moyen âge, nous trouvons encore le souvenir de ce nom dans le mot *Sotie* qui signifiait un *Mystère*, une *Moralité*, qu'on appelait quelquefois le *Bon jugement de la Sainte Vierge*. Mais, comme tout dégénère, ces moralités finirent par devenir des farces et des *Soties*.

Nous dirions aujourd'hui des sottises.

Confirmation inattendue des substitutions de sexe en Egypte.

Loti, dans *La mort de Phylæ*, vous conduit dans le musée de Boulaq, au Caire, où viennent aboutir les momies sorties des sépultures royales. Mais que de tricheries, là encore !

Ainsi, Loti nous dit de ces personnages momifiés (page 57) : « Dans l'antiquité, ils ont pérégriné souvent depuis leur mort, car, aux époques troublées de l'histoire d'Egypte, c'était une des lourdes préoccupations du souverain régnant : cacher, cacher ces momies d'ancêtres dont la terre s'emplissait et que les violateurs de sépultures étaient si habiles à dépister. Alors on les promenait clandestinement d'un trou à un autre, les enlevant chacun de son fastueux souterrain personnel, pour, à la fin, les murer en compagnie dans quelque humble caveau plus discret ».

Ce travail de déplacement des momies fait *aux époques troublées de l'histoire*, c'est-à-dire au moment où l'homme s'empare du pouvoir, nous est une révélation. Il nous apprend les ruses employées par les usurpateurs pour cacher le sexe des Reines qui avaient gouverné l'Egypte avant eux, et dont les femmes de ces

(1) « Dans son livre *Des divers noms du Nil*, l'historien Ahmed Ben Youssouf Eliphas nous parle de la croyance, répandue parmi les Arabes sémitiques, que Seth, qui devint plus tard le Typhon d'Egypte, Seth avait été l'un des sept *Anges ou Patriarches* de la Bible et devint ensuite un mortel, après quoi il communiqua le don de prophétie et de science astronomique à Iared, qui les transmit à son fils Hénoch. Mais Hénoch (Idris), « l'auteur de 30 livres », était d'origine Sabéenne, c'est-à-dire appartenait à *Saba*, « une légion » (une fraternité scientifique et secrète). Ayant établi les rites et les cérémonies du culte primitif, il se rendit en Orient où il construisit 140 villes, dont la moins importante fut Edessa, puis il retourna en Egypte où il devint *Roi* » (*Doct. Sec.*, T. III, p. 459).

époques malheureuses devaient réclamer la gloire et le souvenir brillant. Et c'est pour les faire taire et faire disparaître la trace de ces souveraines qu'on enlevait leurs momies des sépultures royales pour mettre à leur place celles des hommes.

C'est ainsi que l'homme va apparaître comme ayant été le *Pharaon*, alors que ce titre, qui indique une suprématie spirituelle, signifiait *Prophétesse*.

Les savants modernes le traduisent par *Professeur*, ou *Prêtre*. On appelait leur caste *la grande maison*, *la maison sublime*, *la Haute Porte*, ce qui en égyptien se rendait par *Peraa*, d'où s'est formé *Pharaon*.

Dans l'hébreu primitif, *Pharaï* signifie « parler ». C'est la parole de vérité que, par la suite, on appellera « logos ».

Mais à côté de la femme qui représentait l'autorité *spirituelle*, il y avait l'homme, associé ou ennemi, qui était son auxiliaire matériel, son officiant, son prêtre, celui qui agissait pour elle. Puis il y avait d'autres hommes qu'on appelait des *Ack* (chefs).

Manéthon les mettra dans ses listes de dynasties masculines pour faire croire à l'antiquité du règne de l'homme, mais son histoire n'est qu'un tissu de mensonges ; il ne pouvait pas exister de dynasties masculines dans un pays où l'enfant ne connaissait pas son père et ne dépendait que de sa Mère qui lui donnait son nom et son rang.

C'est Ptolémée Philopator qui, dans son décret appelé *le Protagma de Philopator*, décide que l'enfant connaîtra son père et portera son nom, c'est-à-dire sera dit « fils de tel père » (2 siècles avant notre ère).

Donc les Pharaons n'étaient pas des hommes, c'étaient des prophétesses comme les druidesses, les sibylles, les pythies, les magiciennes, les brahmines, les vénètes et les vestales. Mais quand l'histoire fut masculinisée, lorsqu'on parlait des règnes les plus brillants que la tradition propageait, ne pouvant pas supprimer les noms des femmes — qui étaient encore dans toutes les mémoires —, on les accouplait aux noms des hommes — les *chefs* — qui étaient les contemporains de ces brillantes prophétesses.

Et ceci va nous faire comprendre une découverte faite au Musée de Boulaq, qui a été une grande surprise pour la science historique et une grande lumière pour nous.

*Ramsès I^{er}. Ramsès II.**Sésostris (Vers 1400 avant notre ère).*

Ramsès I^{er} était issu d'une famille sémitique demeurée en Egypte après l'expulsion des Hyksos. Il se distingua par son orgueil et son despotisme sous les règnes de Thotmès et d'Aménophis. Usant de ruse et de violence, il renversa la famille royale légitime (maternelle, pharaonique), et usurpa le trône.

A sa mort, *Séti* reprend le pouvoir légitime. Ce personnage — évidemment une femme — eut un fils, Ramsès II, qui pouvait se dire héritier de la vieille dynastie par sa Mère. Mais ce n'est pas l'hérédité qui fait la légitimité, c'est le sexe. Il faut être femme pour avoir le droit de régner, c'est-à-dire d'exercer la suprématie spirituelle dans une gynécocratie.

Cependant, Ramsès II se vante *d'avoir été déjà roi* dans l'œuf (d'après une inscription d'Abydos que Mariette et Maspéro ont commentée).

Les historiens masculins, qui ont fait de Séti un homme, nous diront que, pour affermir le pouvoir dans la ligne masculine, il décréta que Ramsès II *régnerait avec lui*, et qu'il fut associé au trône dès sa naissance. Ceci est une imposture.

Ramsès II fut l'usurpateur du trône de sa mère — et non son associé.

Ce qui le prouve, c'est que sur le tombeau de Séti I à Biban-el-Malouk (Thèbes), se trouvent les peintures des quatre races d'hommes avec un passage ainsi conçu : *Vous êtes une larme de mes yeux, vous qu'on appelle des hommes.*

Ramsès II était surnommé Gesou-Ra. Ce nom est sur les monuments (1).

Le temple de Gournak (ou Karnak) était appelé « la maison de Séti ». Les inscriptions du péristyle oriental de ce temple nous apprennent qu'il venait, aux fêtes, des députés de la lointaine province du Delta, région restée gynécocratique.

(1) C'est sous les Ramsès qu'on masculinise les Dieux. Alors l'enseignement secret des Prêtres enseigne qu'Ammon — le Dieu caché — est à la fois l'époux de sa mère, son propre père et son propre fils. Ces divagations ont pour but de permettre à l'usurpateur de s'attribuer ce qui est fait par sa mère, puisque sa mère, c'est lui.

On dit que les Grecs, qui étaient très masculinistes, confondaient les exploits de Sêti avec ceux de Ramsès II; ce sont eux qui, de ce nom de Seth-Sos (*sos*, roi pasteur) (1), ont fait « Sésostris ». Et ce sont eux qui ont voulu voir dans Ramsès II et Sésostris le même *homme*, puisqu'ils supprimaient partout les femmes.

L'historien Josèphe, à propos de Sésostris, nous dit que *sos*, dans le langage populaire, signifie *pasteur* sédentaire. C'est l'appellation donnée aux femmes, alors que les hommes sont considérés comme étant un peuple chasseur et nomade.

Les momies révélatrices.

Max Müller dit : « Bien que nous voyions les pyramides encore debout et les ruines des temples et des labyrinthes avec leurs murs couverts d'inscriptions hiéroglyphiques et d'étranges peintures de Dieux et de Déesses..... que sur des rouleaux de papyrus, qui semblent défier les ravages du temps, nous ayons même des fragments de ce qu'on peut appeler les livres sacrés des Egyptiens, cependant, bien qu'on ait déchiffré beaucoup de choses dans les annales de cette race mystérieuse, le ressort principal de la religion égyptienne et *l'intention* originelle de son culte cérémonial sont *loin* de nous être révélés complètement ».

« En fait, nos grands égyptologues connaissent si peu les rites funéraires des Egyptiens qu'ils se sont laissés aller aux erreurs les plus comiques. Il y a un an ou deux, on en découvrit une de ce genre à Boulaq-Caire.

« La momie de ce qu'on croyait la femme d'un Pharaon sans importance s'est transformée, grâce à une inscription trouvée sur une amulette pendue à son cou, en celle de Sésostris — le plus grand roi de l'Egypte ». (Publié avec commentaires dans la *Doctrine-secrète* de Blavatsky.)

Celui que l'histoire de l'Egypte appelle Ramsès II est un type d'homme bien connu, souvent décrit, car il avait la manie de se faire statuer. Très grand, très fort, avec son nez en bec de fau-

(1) La transformation du nom Seth-sos, s'explique facilement, quand on se rappelle que les Grecs prononçaient le ψ comme S.

Quant à *tris*, c'est le mot *trois* (Tris-mégiste, trois fois grand). Donc, ce nom de Sésos-tris, c'est Seth-sos-tris.

Dans la langue celtique des Bretons, *tri* veut dire *trois*. Ce sont les Grecs qui y ont ajouté l's final.

con, il avait un type très sémitique. Du reste, sa momie existe. Loti, dans *la Mort de Philœ* (page 57), nous dira, croyant, dans son ignorance d'académicien, le mensonge des Grecs qui ont confondu Ramsès et Sésostris :

« Dans ce cercueil, c'est le grand Sésostris en personne qui nous attend. Nous connaissons d'abord, de longue date, son visage de nonagénaire, son nez en bec de faucon, les brèches entre ses dents de vieillard, son cou décharné d'oiseau, et sa main qui se lève en geste de menace. Voici 20 ans qu'il a revu la lumière. Il était enroulé des milliers de fois dans un merveilleux linceul en fil d'aloès, plus fin qu'une mousseline des Indes.

« Sur l'étiquette mise sur sa momie, on a mis Ramsès II. Il a gardé son expression autoritaire et son nez crochu, et ce crâne sous la peau sèche qui a dû contenir tant de passions, de volonté et de colossal orgueil, — et le soin d'assurer la magnificence et l'inviolabilité de sa sépulture ».

Voici un Ramsès II qui est incontestable et qui répond bien au rôle historique qu'on lui connaît.

Voyons maintenant l'autre momie, celle de Sethos.

Loti, continuant sa description de cette salle funéraire, nous dit (page 61) :

« Dans le cercueil tout proche est couché *son père* (n'oublions pas qu'à l'époque de Ramsès II, l'enfant ne connaît pas son père), qui régna moins longtemps et mourut plus jeune que lui. Or, cette jeunesse se voit encore si bien sur les traits de la momie, empreinte d'ailleurs de beauté persistante. Vraiment ce *roi*, Sethos (mis pour Reine), on dirait la statue du calme et de la rêverie sereine; aucun effroi ne se dégage de ce mort aux longs yeux fermés, aux lèvres délicates, au menton noble et au profil pur; il est apaisant et agréable à regarder dormir, les mains croisées sur la poitrine. Et on ne s'explique pas, d'ailleurs, en le voyant jeune, qu'il puisse avoir pour fils son voisin le vieillard presque centenaire (1). »

Cette jeunesse apparente vient de la différence des sexes; cette

(1) Loti, qui croit au mensonge de l'histoire, dit de Ramsès II : « L'étincelant Sésostris qui connut l'excès presque surhumain des triomphes et des splendeurs, le Maître des Rois, célèbre aussi par sa beauté ».

Tout cela prouve que c'est d'une femme qu'il s'agit, car Ramsès II, dont on a les statues et la momie, n'est pas du tout un type de beauté. C'est sa Mère Sêti qui est belle. Mais Loti ignore les substitutions de sexes.

reine a gardé tous les caractères féminins, malgré l'étiquette qu'on a mise sur sa momie, qui en fait un roi, pour rester fidèle au système qui consiste à supprimer les femmes dans le monde gouverné par l'homme.

Puisque c'est Sethos qui est Sésostris, puisque la momie de Sethos est une momie de femme, il est bien évident que c'est sur celle-là qu'on a trouvé le nom qui rappelle Sésostris, il y a une quarantaine d'années.

Donc, nous avons aujourd'hui deux momies, celle de Ramsès II et celle de Sésostris.

Mais les masculinistes modernes sont bien embarrassés en face de ce résultat. Ils ne veulent pas jeter le discrédit sur les histoires de leurs prédécesseurs, et cependant les faits sont là qui les démentent. Attendant de nouvelles surprises, ils ont pris le parti de ne pas faire imprimer les noms des momies et ils se contentent d'indiquer ces noms en les écrivant à la main sur une feuille de papier écolier piquée sur la momie. Ce système est évidemment provisoire, on l'emploie en attendant qu'on soit tombé d'accord sur la façon dont les masculinistes modernes expliqueront l'histoire (1).

Pendant qu'en Egypte on en est là, les savants occidentaux cherchent à justifier les mensonges de leurs ancêtres par des interprétations fantaisistes. Ainsi, voici M. de Rougé qui explique la transformation du nom de Ramsès en Sésostris par des abréviations populaires, qui auraient fait de Ramsès *ses*, puis *sesou*, puis *sesesou*, puis *sesesouri*, puis Sésostris. Tout ceci prouve qu'on a beaucoup discuté autour de ce nom, comme cela arrive toujours dans les cas de substitution de sexe.

Mais la vérité finit toujours par ressurgir.

Après la momie de Sésostris, voici un autre fait qui nous rend un Sésostris femme.

Il existe dans le Musée égyptien de Turin une statue dite de Ramsès, qui a une figure de femme (sous les n° 10794 et 10795,

(1) Loti dit : « A peu près par dynastie et par ordre alphabétique, les orgueilleux Pharaons sont là piteusement rangés, le père, le fils, le petit-fils, l'arrière-petit-fils ».

Tout ceci répond au système moderne qui supprime les femmes. Il continue :

« Et de vulgaires étiquettes de papier disent seules leurs noms écrasants : Sethos I, Ramsès II, Sethos II, Ramsès III, Ramsès IV, etc. Il n'en manque bientôt plus à l'appel, tant on a fouillé au cœur des rochers et du sol pour les avoir tous ».

Ramsès est un nom masculin, il signifie « disciple de Ram », mais Sêti est un nom féminin. Ce sont les Grecs qui en ont fait Séthos.

elle a été photographiée de face et de profil). (Torino, Ramesse II, Museo Egizio Anderson, Roma).

Cette photographie montre une belle tête de femme, telle celle de la momie Sethos, et qui ne ressemble en rien à Ramsès, au nez crochu et au corps robuste d'une sorte de géant.

* * *

Donc, l'époque pharaonique, c'est encore l'époque des Déesses. Et c'est bien le peuple égyptien qui fut le premier de tous à consacrer la magnificence des anciennes Reines, et celle des Déesses d'une écrasante splendeur. Ce pays qui, sous le règne de la Femme, détenait jadis la lumière du monde, est tombé depuis le règne de l'homme dans la passivité. « L'Egypte est restée élégante d'allure dans ses haillons modernes ; pauvre belle race fatiguée de domination et devenue indifférente à la qualité du dominateur, hantée du souvenir mystérieux du passé, dans son immobilité millénaire. » (Loti.)

La Légende de Ramsès.

Une incroyable légende, que les Grecs recueillirent et publièrent plus tard, donnait à Ramsès II un rôle double. La première partie de son règne était occupée par 20 années de guerre contre les Kétas (Féministes). La seconde partie représentait la vie de sa Mère, dont on lui attribuait la gloire, elle était entièrement pacifique. La légende le montrait uniquement occupé à bâtir de splendides édifices et à procurer le bonheur à son peuple.

Mais l'étude récente des écrits égyptiens nous apprend qu'il gouverna en despote et montra souvent des instincts cruels.

Les légendes populaires ont grandement exagéré les vertus de Ramsès II et la douceur de son gouvernement. Nous savons par la lecture des écrits de son temps qu'il se montra souvent le plus orgueilleux et le plus inhumain des despotes.

Ce fut lui qui opprima les Hébreux et qui ordonna cruellement de mettre à mort tous les enfants mâles (ou femelles, nous ne savons pas). Il se montra barbare envers les esclaves et les peuples vaincus. Il traitait, du reste, fort durement ses propres sujets, leurs plaintes inscrites sur les papyrus sont parvenues jusqu'à nous. Néanmoins son souvenir est demeuré tout à fait populaire.

Les exploits de Ramsès.

Les Kétas contre lesquels il lutte sont les féministes, ceux probablement que l'histoire moderne appelle des *Hébreux*. On les appelle aussi *Retas*.

Ramsès, qui les appelle *vils Chétas, misérables Chétas*, dit d'eux (1) :

« Je me jetai sur eux, semblable au dieu Mouth; dans l'espace d'un instant, ma main les moissonna. Je massacrai parmi eux, j'égorgeai au milieu d'eux et j'étais seul à crier ; il n'y avait pas une seconde parole, aucun d'eux n'a élevé sa voix, chacun de mes ennemis sentant sa main sans force contre la mienne ; ils ne savaient plus tenir l'arc ou le javelot.

« Lorsque les archers et les cavaliers arrivèrent l'un après l'autre de leur camp, vers l'heure du soir, ils trouvèrent toute la région baignée dans leur sang ; tous bons guerriers du pays de Chéta, champions valeureux de leur *Souveraine*. Lorsque le jour éclaira la terre d'Atesch, le pied ne pouvait trouver sa place, tant les morts étaient nombreux. »

Cette expédition, dans laquelle Ramsès courut un grand danger, ne termina pas la guerre.

Ce chef (Ak) régna 68 ans, c'est lui qui dirigea contre les Hébreux les persécutions qui les obligèrent à s'enfuir dans la presqu'île du Sinaï, sous la conduite d'une femme, Myriam (dont les modernes feront la sœur de Moïse).

C'est cette cheffesse qu'on appelait Meia-Moun, nom qu'on a donné à un Pharaon ; bien plus, nom qu'on donne à Ramsès lui-même comme on lui a donné le nom de sa Mère.

* * *

Thèbes fut la ville brillante des anciens Féministes égyptiens.

« Thèbes, dit M. Rozières (description de l'Egypte), Thèbes, bouleversée par tant de révolutions, Thèbes maintenant déserte, remplit encore d'étonnement ceux qui ont vu les antiques merveilles d'Athènes et de Rome. Thèbes, célébrée par Homère, est, de son temps, la plus belle ville du monde ; après xxiv siècles de

(1) Ce sont eux qui semblent être les Shasous, tribu sémitique de l'Est de l'Egypte, détestée des hommes qui les accusent de brigandage.

dévastation, elle en est encore la plus étonnante. On se croit dans un songe quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur, la majesté de ses édifices et les restes innombrables de sa magnificence, cette ville n'ayant pas d'enceinte se déroulant librement sur les deux rives du Nil. »

C'est de Thèbes que sortirent environ dix illustres générations de Souveraines (qu'on appellera des dynasties), depuis la X^e jusqu'à la XX^e.

Les masculinistes qui dévastèrent le monde des Femmes ne laissèrent que peu des monuments des premières Déesses-Reines Thébaines; mais la VIII^e dynastie (ou génération), celle de Seth, a laissé des traces ineffaçables.

C'est à la Reine Amersé (El-Assasif) qu'il faut attribuer les grands édifices de Médinet.

Lorsque la Reine Sêti revint de ses voyages, elle fit élever à Abydos un temple magnifique, l'un des plus remarquables de l'Égypte, et l'un de ceux qui se sont conservés jusqu'ici Thèbes a conservé jusqu'à nos jours les merveilles de Karnak (1).

La Thèbes des Vivants.

Thèbes fut la capitale de la Thébaïde, dont le nom est resté comme un synonyme de *séjour paradisiaque*. Cette gloire lui vint de la Déesse Seth qui y restitua la science et y fonda un ordre nouveau, celui de Misraïm, c'est-à-dire une législation nouvelle, sans doute celle conservée dans le *livre des morts*. Et les rituels disent encore : « Seth succéda à Adam comme suprême grand

(1) Presque tous les Rois du nouvel empire donnèrent avec prodigalité pour l'entretien du Temple de Karnak. Le plus ancien nom qu'on y trouve est celui d'Ousirtesen I^{er} (on l'a mis dans la XII^e dynastie). Les travaux y furent suspendus pendant la période des Hyksos ; mais les rois des XVIII^e et XIX^e dynasties l'agrandirent par des constructions dont la grandeur ne fut jamais dépassée. La grande salle, commencée par Sêti, contenait 134 colonnes sculptées avec un art infini et comptait 102 mètres de long sur 51 de large. Ramsès II joignit le temple de Louqsor (XVIII^e dynastie) à celui de Karnak et le compléta par des constructions grandioses. Il le consacra au dieu mâle Ammon. Les présents affluèrent dans le trésor de ces temples et chaque roi voulait rivaliser de générosité avec ses prédécesseurs. Mariette a récemment publié d'admirables plans et restitutions des principales parties du Temple colossal de Karnak.

Il n'y a rien dans le monde (sauf peut-être certaines ruines de l'Inde) de comparable aux débris superbes de la salle immense de Karnak. On trouve dans ce temple l'Obélisque d'Hatasou qui a 33 mètres de hauteur (celui qui a été transporté de Louqsor à Paris n'a que 22 mètres).

conservateur ». Puis, pour expliquer que c'est une résurrection d'un personnage disparu (la femme qu'on ne veut pas nommer), on dira : « Misraïm, second fils de Cham, donna son nom à l'Égypte l'an 1816 du monde et, en 1827, institua l'ordre chevaleresque des défenseurs de la Vérité » (1).

Les modernes diront que « c'est le *grand architecte* lui-même qui a créé l'ordre de Misraïm et en a confié le dépôt à Adam, le 17^e jour du 1^{er} mois de la 17^e année du monde ». D'autres diront qu'« Amphion bâtit les murs de Thèbes au son d'une flûte à sept tuyaux ; la Thèbes d'Égypte était dans l'*Heptanomide* ».

Ceci veut dire — ou plutôt *cache* — que la science qu'on y rétablit explique le septénaire universel, c'est-à-dire les lois de la cosmogonie, telles qu'elles avaient été expliquées une première fois avant la dévastation des hommes (le déluge) (2).

La *Thèbes des vivants* était la ville où il y avait des femmes ; c'est là que les Prêtresses qui enseignaient vivaient avec leurs familles.

On appelait ces Prêtresses la *Grande Maison*, la maison sublime, la Haute Porte, en égyptien *Peraa*, d'où s'est formé le mot Pharaon des Hébreux — et le mot prophète.

« La demeure imposante du chef des prophètes s'élevait à cent pas derrière la maison de Seti, entre de riants ombrages et une pièce d'eau limpide, le lac sacré du Temple. On la reconnaissait à ses bannières flottantes. Les prophètes y venaient pour s'acquitter de leur service ; ils habitaient avec leur famille dans la *Thèbes des Vivants* ».

C'est dans cette ville que les Phéniciens de passage rendaient un culte aux anciennes Déeses dans le sanctuaire de Set.

D'après le papyrus I, Sallier, le roi-Pasteur (c'est-à-dire la Reine) Apapi (Aptobis) choisit Set pour son Dieu et affecta de

(1) Le rite de Misraïm a encore six loges en France.

Le rite de Memphis et celui de Misraïm sont pratiqués par 2.500 maçons.

(2). Dans la *Doctrine Secrète* (T. III, p. 453), nous lisons :

« L'auteur arabe Soyouti dit que les annales les plus reculées font mention de Seth, ou Set, comme du fondateur du Sabéisme, et que les Pyramides, qui personnifient le système planétaire, étaient considérées comme le lieu de sépulture de Seth et d'Idris. Et les Sabéens s'y rendaient en pèlerinage et y chantaient des prières sept fois par jour, en se tournant vers le nord. »

Nous avons vu que la momie de Sésostris (Seth) a été de celles qu'on a sorties de leur sépulture royale et reléguées, avec d'autres, dans des caveaux plus modestes. Cette citation de la *Doctrine Secrète* nous montre qu'une Pyramide était bien la sépulture de Seth.

n'en point adorer d'autre en Egypte. Plus tard, le dieu Baal fut nommé Set par les Egyptiens, ainsi que le constate le traité de paix conclu entre Ramsès II et les Rhétas (ou Qhétas), traité dont le texte, trouvé à Karnak, porte d'un côté l'invocation au Set des Rhétas et à Astarté, de l'autre celle aux dieux de l'Egypte. Tous les détails relatifs à cette particularité de la religion phénicienne sont commentés dans les savants ouvrages de Pleyte, Chabas, Brugsch, Meyer, G. Ebers.

Régime primitif en Egypte.

En Egypte comme partout, le régime féminin a précédé le régime masculin et il a dû avoir une longue durée de prospérité et de paix, puisque, au moment où commence l'histoire — c'est-à-dire le règne de l'homme —, le pays possède déjà une langue bien formée, l'écriture, et des institutions sociales qui serviront de base à l'organisation future des sociétés. Enfin une religion, — un culte, — une haute morale. Tout cela réalisé avant les temps historiques.

« L'Egypte est la terre classique de la Gynécocratie », dit Bachofen, « sa civilisation repose en principe sur la préférence d'Isis à Osiris ».

C'est par le règne des Déesses que commence l'histoire de l'Egypte. Manéthon, qui cherche à effacer les traces du règne de la Femme, place sept dynasties de dieux (il masculinise les Déesses) au début, puis encore douze dynasties vagues auxquelles succèdent trente dynasties de demi-dieux. Veut-il dire par « vagues » des dynasties mixtes, composées de Femmes et d'hommes, de couples régnants ? Nous l'ignorons (1).

Les mémoires de Manéthon se perdirent, mais l'historien Josèphe en reproduisit quelques fragments et, après lui, les chrétiens s'emparèrent de ce qui restait de ces anciennes chroniques pour les dénaturer et nous représenter cette magnifique antiquité comme un temps de barbarie.

L'Egypte fut longtemps gouvernée par des Prêtresses que

(1) Avant ses dynasties, Manéthon plaçait une dynastie de dix rois préhistoriques, et avant trente demi-dieux qui suivaient une dynastie de douze dieux et une autre de sept dieux (probablement les sept forces cosmiques, les Elohim). C'est un moine du VIII^e siècle de notre ère, Georges, surnommé « le Syncelle », secrétaire du patriarche de Constantinople, qui copia ce qui restait des ouvrages de Manéthon.

l'histoire appelle des *Pharaons*. Celui qu'on appelle « le premier Roi » est Mena (devenu Ménès), mot qui veut dire *Mère*, comme *Manou*. On appelle les féministes *Philo-Mena*. On le fait suivre d'une longue série de *Princes*, dit-on, qu'on croyait d'abord fabuleux, mais qui ont réellement existé. Ce sont les Déesse-Mères. On cite parmi elles la Reine Nitocris à laquelle on doit de beaux travaux ; Moëris, qui semble être la Déesse He-Moëra, à qui Hérodote attribue la construction d'un lac immense créé de mains d'hommes et qui servit de réservoir aux eaux du Nil.

Par ici, une révolte masculine et des *rois conquérants*, c'est-à-dire des chefs, des *Ack*, venant troubler le pays. On cite parmi eux Osartasès, Sebek-hotep.

Mais cet état de choses est interrompu tout à coup par l'invasion des Hyksos, appelés *rois Pasteurs*, qui sont les émigrés féministes de l'Inde, qui viennent redonner à l'Egypte une nouvelle vie matriarcale et gynécocratique. Le règne de l'homme en Egypte ne s'établira que dans le millénaire qui précède le Christianisme (1).

Il commencera à Psammitique (665 à 650).

Hérodote et Diodore ont montré que chez les Egyptiens la Femme avait un rôle prépondérant, tandis que l'homme filait et se livrait aux soins du ménage.

M. Révilloud, dans son histoire de *la Femme dans l'ancienne Egypte*, a affirmé le même fait.

C'est la Femme qui faisait les lois et les interprétait ; Elle qui était Déesse et Prêtresse.

Les Pharaons sont des magistrats sacerdotaux, toujours représentés en costumes de femmes.

Elles gardaient en dépôt les livres de science et les cachaient à tous les yeux avec des précautions infinies. Toutes les grandes dignités de l'Etat, les fonctions de Juge, de Médecin, étaient exclusivement réservées à la caste sacerdotale. Les hommes ne pouvaient pas y prétendre ; ils étaient soumis au pouvoir des femmes *sages* (soffet), qui leur faisaient faire un service régulier,

(1) « Non seulement Hérodote, le *Père de l'histoire*, nous parle des merveilleuses dynasties de dieux qui précédèrent le règne des mortels, puis furent suivies des dynasties de demi-dieux, de héros et enfin d'hommes, mais encore ses dires sont confirmés par toute la série des auteurs classiques : Diodore, Eratosthène, Platon, Manéthon, etc., reproduisent le même récit et ne varient jamais dans l'ordre successif qui est donné ». (BLAVATSKY, *Doct. Sec.*, t. III).

un travail dont l'organisation avait été savamment établie. On les envoyait aussi en expéditions lointaines. Pour les récompenser, on leur donnait le droit de porter certains signes de distinction. On comprenait déjà que les honneurs accordés à l'homme n'ont de valeur que s'il les tient de la Femme.

Si après les historiens nous consultons les monuments, nous voyons que les plus anciennes inscriptions connues sont celles qui se trouvent sur le socle de trois statues exposées au Louvre, en haut de l'escalier de la galerie égyptienne. On y voit une femme ayant à ses côtés un homme représenté deux fois (le même à droite et à gauche). Cet homme est Sepa, la femme est Nesa, et l'inscription *Souten Reht-Nesa* a été traduite par « Royale princesse Nesa ».

L'Égypte était divisée en petits Etats appelés des *nomes*, indépendants les uns des autres. C'étaient probablement des tribus plus ou moins étendues comme celles qui existaient partout où régnait la gynécocratie.

Il y avait en Égypte 44 *nomes*, 22 dans le Delta ou basse Égypte et 22 dans la Vallée ou haute Égypte.

Chaque *nome* ou district d'Égypte possédait ses emblèmes héraldiques, peints ou brodés sur la bannière qu'on portait dans les processions solennelles. Dès l'époque de Sétî I^{er}, on trouvait à Abydos la liste complète des provinces. Dans les temples ptoléméens plus récents de Philœ, Denderah, etc., les textes qui servent de commentaires aux listes des districts donnent d'intéressants détails sur l'existence politique et religieuse de chaque *nome*. La distribution géographique de la vallée du Nil a été décrite avec sagacité et exactitude par Harris, de Rougé, etc...

GYNÉCOCRATIE EN CHALDÉE

La Chaldée est une région qui a beaucoup occupé les savants. Elle a eu un grand rôle dans le passé, elle est dans les temps modernes l'objet de nombreuses investigations depuis que des fouilles ont été entreprises sur son ancien territoire et que des documents, gravés sur des tablettes indestructibles, nous ont rendu une partie de son histoire.

Comme toutes les autres régions du globe, la Chaldée a eu trois périodes.

La première est la période matriarcale et théosophique pendant laquelle la Femme règne.

La seconde est la période intermédiaire pendant laquelle l'homme commence à lui disputer le pouvoir : c'est le temps du polythéisme.

Dans la troisième période, l'homme va régner seul. Il a vaincu la Femme et il va faire des lois pour l'asservir.

Résumons en quelques pages cette évolution religieuse, familiale et sociale en Chaldée.

PREMIÈRE ÉPOQUE

LES SUMIRS ET LES ACCADS

L'écriture cunéiforme nous a conservé les annales des Sumériens.

Les Sumirs seraient les féministes de la Pré-Chaldée. Les Accads seraient les féministes déportés de l'Inde lors du schisme d'Irschou. Ils vinrent se réfugier chez les Sumirs à cause de leur communauté d'idées.

Les Accadiens sont un rameau détaché de la race sémitique. Lorsqu'ils arrivèrent chez les Sumériens, « race pleine de mensuétude », dit-on, ils se mêlèrent à eux ; ils étaient au début de leur histoire dont la suite allait remplir le monde ; ils accomplissaient la première étape de ce qu'on a appelé « Israël errant ».

Les Sumériens occupaient la plaine basse où s'élevaient les plus anciennes cités : Nippour, Eridac, Our, Larsam, Ourouk, Sirpoula, Houmma, etc., etc.

Les réfugiés Accadiens s'établirent plus au nord, dans les terrains encore vacants : à Kish, à Opis, à Agadé, etc.

Ces deux peuples se pénétrèrent et se fusionnèrent si bien qu'ils apparaissent dans l'histoire intimement unis, sous des noms qu'on ne sépare pas.

Des historiens ont nié l'existence des Sumirs et des Accads parce que c'étaient des tribus féministes.

On s'en occupe maintenant parce qu'on a trouvé des documents masculins antédatsés, qui ont fait croire que l'homme avait régné sur ces peuples ; alors on les a fait entrer dans l'histoire.

Leur gouvernement gynécocratique.

Le gouvernement matriarcal qui existait à Bab-ilou, nom primitif de Babylone, était un régime théocratique. Les ordres, comme les lois, émanaient de la Déesse (les historiens modernes diront d'un Dieu), et la *divination* (faculté intuitive) imposait à tous le respect et l'obéissance. C'est ce qui a créé dans l'âme humaine l'atavisme de l'autorité *divine* à laquelle l'homme se soumet. Mais il y avait une multitude de Déeses ; chaque contrée avait la sienne, elles étaient, d'après le style moderne, « des dieux locaux ».

Un homme est près d'elle, il est son lieutenant ou son officier (on dira plus tard son vicaire), il sert d'intermédiaire entre elle et le peuple et transmet ses ordres. On l'appelle Lou-Gal (homme grand), ou Patesi, ce qui veut dire : « Soumis à la Déesse ».

Les officiers forment donc une caste privilégiée. Ils sont investis de biens, mais qui sont inaliénables et dont ils n'ont que la gestion, le fonds reste à la communauté, car la propriété collective familiale est à la base de toute société matriarcale.

A l'origine, la tribu est un territoire limité sur lequel vit la famille sous la protection d'une Déesse-Mère. Il ne faut donc pas s'étonner d'apprendre que le panthéon chaldéen, au IX^e siècle avant notre ère, comptait plusieurs milliers de *Grands Dieux*, c'est-à-dire de Déeses-Mères, dirigeant chacune une famille, mais avec une inégalité de pouvoir qu'on a évaluée mathématiquement en les classant de un à soixante. C'est ainsi que Nin-ghirsou, Déesse de Sirpoula, a une puissance évaluée à cinquante. (Cette puissance est peut-être basée sur le nombre des habitants de la tribu.)

Les villes et les villages ne sont d'abord que des agglomérations d'enclos créés le long du fleuve ou du canal d'irrigation à proximité du temple. Les Déeses possédaient quelquefois de vastes tènements ; au delà s'étendait la plaine laissée à la jouissance commune.

C'est en s'emparant des terrains libres que les officiers-Prêtres se sont créés des domaines, qu'ils ont opposés plus tard à ceux des Déeses-Mères.

Sémiramis.

La grande figure qui brille dans l'histoire de cette époque, c'est Sémiramis. On croit qu'elle régna 2000 ans avant notre ère. Il existe un monument, à la gloire de cette grande Femme, qui se compose de sculptures singulières que M. Dauville a décrites. Ces figures gigantesques sont taillées dans le roc et forment de vastes bas-reliefs. Ctésias, qui vivait à la cour de Perse, raconta l'histoire de Sémiramis, dont le nom chaldéen était Sammouramit. C'est cette brillante Reine qui fit construire Babylone. Le nom de cette ville, retrouvé dans les inscriptions, est Bab-ilou (porte du ciel, ou porte divine). Sémiramis y tint le sceptre du monde à une époque que l'on ne saurait préciser. Elle était fille de Derceto (ou Dercetis), grande Déesse phénicienne qui avait un magnifique temple à Ascalon, élevé par Sémiramis en l'honneur de sa Mère.

C'est Derceto qui fut surnommée Astarthé, après avoir écrit le grand livre sacré appelé « Cosmogonie Phénicienne ». Josèphe identifie Derceto avec Oannès, adoré dans les mêmes contrées. Sémiramis avait pour emblème la colombe, symbole de la pureté et de l'esprit. Elle exerçait sa domination sur tous les peuples voisins de son empire et se consacrait aux travaux pacifiques ; ses expéditions avaient pour but de faire défricher les pays incultes, de percer des montagnes, de briser des rochers, de faire pratiquer de grandes et belles routes qui reliaient son pays aux autres. C'est dans ce but qu'elle alla jusqu'aux Indes.

Elle fit exécuter à Babylone des travaux gigantesques qui ont fait l'admiration de l'antiquité : le Temple, les palais, les jardins suspendus et les tours en étages.

Les remparts de Babylone formaient un carré de 120 stades de côté, renfermant, outre Babylone, plusieurs autres villes et des champs. Borsippa n'était qu'un faubourg de Babylone (1).

Sémiramis parcourut le monde et partout sur son passage, elle suscita un mouvement d'enthousiasme et, d'admiration. Rien ne

(1) Si l'on prend pour mesure le stade de 198 mètres, Babylone avait environ 95 kilomètres de tour et 595 kilomètres carrés de superficie. Paris, y compris Pantin, Levallois-Perret, Montrouge, Ivry, Vanves et Neuilly, ne couvre que 108 kilomètres carrés. D'après Quinte-Curce, Babylone avait 90 stades de pourtour, c'est-à-dire environ 16 kilomètres. L'enceinte murée de Paris était de 39 kilomètres. Ces différences de mesures viennent de ce que les uns comptent toute la région babylonienne (la tribu) qui comprenait plusieurs villes, et les autres ne mesurent que la ville; c'est comme si les uns mesuraient Paris et les autres le département de la Seine.

lui résistait, elle ne connut ni les difficultés, ni les obstacles ; elle dicta ses volontés à l'Égypte et reçut les hommages des Éthiopiens. Elle rentra à Babylone en une marche triomphale. Plus tard, elle visita l'Empire du Milieu où elle eut une entrevue avec une souveraine chinoise.

Elle s'avança jusqu'aux Indes, mais elle se heurta à l'Empire des Aryas et fut repoussée par eux ; elle dut rétrograder jusqu'en Assyrie.

Cette grande Reine disparut brusquement de la scène du monde. Une légende la fit s'envoler de son palais au milieu d'une bande de colombes, mais les historiens rapportent qu'elle mourut de mort violente.

Sémiramis porta la civilisation antique à son apogée et fut l'initiatrice de la haute culture des Kaldéens, cette race supérieure qui remplissait dans le monde une sorte de sacerdoce scientifique. Hérodote parle de la tour de Bélus qu'il a vue à Babylone, monument composé de huit étages, couronnés par une plateforme régulière où l'on faisait des observations astronomiques.

Callisthène, au temps d'Alexandre, trouva à Babylone des observations astronomiques remontant à 1900 ans. Donc, l'astronomie apparaît comme une science déjà constituée en Kaldée, dès une antiquité prodigieuse. Les Grecs en savaient bien peu avant les conquêtes d'Alexandre ; Aristarque parle des observations des Kaldéens, mais ce n'est que plus d'un siècle après la conquête de Babylone que les fameuses tablettes astrologiques furent utilisées par Hipparque.

C'est aux Kaldéens que l'on doit le Zodiaque. C'est aussi parmi les antiques conceptions de ce peuple que nous trouvons le système duodécimal qui est resté dans l'usage de vendre à la douzaine.

Ce système a été appliqué à la mesure du temps et de la révolution diurne du soleil, c'est-à-dire à la division du jour en 24 heures. Ce sont les Chaldéens qui ont divisé l'année en 365 jours 6 heures 11 minutes.

Böckh a démontré, et après lui Brandis, que toutes les mesures de grandeur, de poids et de capacité dont se sont servis les anciens doivent être rapportées à une même échelle, et qu'en Phénicie, en Palestine, en Perse, comme à Athènes et à Rome, on retrouve partout le système sexagésimal des Babyloniens.

M. Hilprecht, professeur à Pittsburg (Université de Pensyl-

vanie), qui dirige les fouilles entreprises sur l'ancienne Nippour, la première capitale de l'empire Babylonien, a retrouvé la célèbre bibliothèque du Temple de Nippour qui contient près de trente mille écrits, parmi lesquels il y a des dictionnaires, des plans, des ouvrages littéraires et scientifiques, des poèmes, des contrats commerciaux ou industriels, des recueils chronologiques, des traités légaux et religieux. Tout cela jettera certainement un jour nouveau sur l'histoire, si les traducteurs modernes n'y mettent pas trop leurs idées masculinistes.

Les 10 à 12 mille volumes restant à extraire des ruines du Temple doivent se rapporter, suivant le professeur Hilprecht, à l'histoire des Hébreux.

On assure que dix-huit mille manuscrits ont déjà été retirés de la bibliothèque de Nippour. Ils seraient tous dans un excellent état de conservation, écrits sur des tablettes d'argile, en caractères cunéiformes.

On croit que Sémiramis fonda aussi Ninive (1).

Cette ville était entourée de murs hauts de plus de 30 mètres et assez épais pour y faire passer de front trois chariots ; ces murs contournaient la ville, qui occupait une surface mesurant 80 stades sur 50 (le stade était de 600 pieds) ; sur ce périmètre étaient, de distance en distance, 15 tours fortifiées, atteignant la hauteur de 70 mètres. Ce chiffre est peut-être exagéré, il est peut-être exact et prouve alors que, dans ces époques de jeunesse humaine et de grande force corporelle, on faisait de grandes choses que l'on ne sut plus accomplir dans les âges suivants.

La population de Ninive fut estimée à plus de 2 millions d'habitants. Ce fut la ville de toutes les splendeurs, la ville puissante, sans rivale, gorgée de richesses et qu'on accuse d'orgueil parce qu'elle est fière de sa splendeur.

« C'est moi et il n'y en a point d'autre que moi », lui fait dire le prophète Sophonie (11-15).

Tel était le monde antique que les hommes allaient détruire !

* * *

Au mois de juin 1914, une nouvelle venait d'Amérique et causa une impression profonde à Paris. Les journaux la reproduisirent

(1) Des savants prétendent que Ninive a été totalement transformée onze fois et que les travaux durèrent xv ou xx siècles.

en l'intitulant : *La créatrice du monde*. Voici ce qu'on disait : « L'Université de Pensylvanie possède une pierre gravée qui a été mise au jour, il y a quelques années, au cours de fouilles faites à Nippur. Le professeur Arno Poebel avait entrepris de déchiffrer les caractères gravés sur la plaque, et il vient d'annoncer qu'il y aurait réussi. Il déclare que ce document préhistorique date de 7000 ans environ avant notre ère. Ces caractères donneraient, d'après M. Arno Poebel, une nouvelle version de la Genèse, avec cette différence que le monde aurait été créé, non par un dieu, mais par une Déesse ».

Il n'y a pas de quoi s'étonner de pareilles découvertes.

Les sociétés secrètes conservent depuis longtemps la vieille tradition qui enseigne que la Déesse était appelée « le grand Architecte de l'Univers » ; mais la création qu'elle accomplit n'a rien de surnaturel : elle fonde des villes et elle crée l'enfant.

Nitocris.

Une autre Souveraine apparaît dans cette histoire primitive de la Kaldée : c'est Nitocris. Hérodote nous dit qu'elle fit faire à l'Euphrate un triple circuit, en sorte que le fleuve passe trois fois par Ardericca (1) et que les bateaux qui le descendent rencontrent ce bourg trois fois en trois jours.

L'Assyrie et la Babylonie.

Ninive et Babylone, tantôt séparées, tantôt jointes ensemble, représentent la plus puissante gynécocratie de l'Orient. Ce pays, entouré du Tigre et de l'Euphrate, est appelé Mésopotamie, qui veut dire au milieu des fleuves ; Babylone est sur l'Euphrate et Ninive sur le Tigre.

DEUXIÈME ÉPOQUE

Pour comprendre la distance qui sépare l'époque matriarcale de l'époque patriarcale, il faut bien connaître les mœurs de ces stades différents de l'évolution humaine.

(1) Ce nom ne viendrait-il pas de la Déesse Ardouina ?

M. de Morgan dit des Pré-Chaldéens « qu'ils étaient de mœurs douces comme les premiers habitants de l'Égypte », on peut ajouter *de toute la terre*, car partout la douceur de l'Enfant et la poésie de l'Adolescent ont précédé la brutalité de l'homme adulte.

M. Fossey, le successeur de M. Oppert au Collège de France, a fait remarquer que le mot *guerre* n'existe pas dans la langue Sumérienne (Pré-Chaldéenne). La guerre ne commence qu'avec les passions engendrées par la vie sexuelle de l'homme. Donc il a existé un état de choses qui était l'opposé de celui qui lui a succédé.

Voyons comment s'est accomplie l'évolution régressive qui a entravé l'ascension du genre humain vers le progrès continu.

Première phase de l'usurpation du pouvoir.

Quand le Lou-gal, ou *Patesi*, commença à usurper les droits de la Déesse-Mère, il s'en dit *le Fils*. C'est ainsi que ces hommes apparaissent, dans les histoires masculinistes, comme les fils du « Dieu local » Peut-être y en eut-il qui l'étaient réellement. — Le Lou-gal prenait un pouvoir de plus en plus grand, administrait, jugeait *au nom du Dieu*, dont il était le fils ou le *Patesi*, c'est-à-dire le représentant.

Mais l'ambition de l'homme est immense, son orgueil envahissant; il devait, en suivant cette voie progressive d'usurpation, arriver un jour à prendre le pouvoir tout entier — et à se déclarer lui-même Dieu et roi. Il y eut cependant une période intermédiaire pendant laquelle on nous montre des dynasties masculines se déroulant *simultanément* avec le pouvoir féminin, qu'on ne pouvait pas supprimer d'un seul coup. En Chaldée, comme partout, quand le Prêtre eut pris la place de la Déesse, quand le roi eut pris la place de la Mère, on écrivit une histoire mensongère qui avait pour but de faire remonter le règne de l'homme à une haute antiquité.

Alors on donna à chaque ville un *roi* et on créa des dynasties masculines pour justifier la filiation paternelle, de date très postérieure. (Elle n'exista en réalité qu'après Ptolémée Philopator, deux siècles avant notre ère.) C'est ainsi que, quand il y eut des rois à Babylone, on les fit remonter à 2000 ou 3000 ans et on prétendit qu'ils avaient régné sur les Sumirs et les Accads.

En réalité, la royauté masculine commença partout à l'époque où elle commence chez les Hébreux, c'est-à-dire à l'époque de Salomon. Avant cette date, on ne trouve partout que le gouvernement théocratique matriarcal.

Cette façon de reporter dans le passé le règne de l'homme nous explique pourquoi, dans l'histoire masculine, il n'existe pas de chronologie, on met les dates au hasard, sans se préoccuper des anachronismes choquants qui en résultent. Ainsi, on donne 4000 ans d'antiquité à Manetou-sou *qui a son obélisque*, dit-on, sans se douter que ce symbole du culte mâle n'a existé qu'à l'époque des religions phalliques, 1000 ans avant notre ère. Après lui on cite Messilim, que l'on fait roi de Kioh, et M. Mirande, à qui j'emprunte ces renseignements, dit de lui « qu'il intervint entre Sirpoula et Houmma pour la délimitation de leur territoire respectif, sur l'ordre d'En-lil, *patron* de Nippour » (1). Ce mot moderne *patron* est mis ici pour Déesse.

Sémiramis, la grande souveraine Kaldéenne, fut attaquée par l'Assyrien Ninus, qui, comme les héros grecs, s'en allait bataillant à la tête d'une armée de jeunes gens. Il employa 17 ans à parcourir l'Asie, semant la terreur sur son passage.

Dans une expédition contre les Bactriens, il se trouva en présence de Sémiramis et, là, ce belliqueux guerrier fut vaincu par le prestige et les charmes d'une femme. Emerveillé de la beauté et du courage de cette Reine, il n'aspira plus qu'à vivre près d'elle. Il est probable qu'il arriva à se faire admettre comme *patesi* (intendant), car nous le voyons occupé de faire achever les constructions commencées par Sémiramis. Mais il y met la brutalité de l'homme, ce qui gâte tout. Ainsi, la légende dit que, pour continuer ces travaux, il alla chercher des hommes dans la Bactriane, et qu'il mit le siège devant Bactres, sa capitale, ville qui était défendue par les Aryas, peuples rudes et belliqueux et très masculinistes, ce qui ferait croire qu'on faisait travailler les hommes comme des esclaves conquis. Cette façon de recruter des travailleurs par la violence est masculine, elle n'est pas féminine, et sous un régime gynécocratique on n'employa certainement pas la violence. C'est donc Ninus, qui n'était qu'un intermédiaire, qui aurait employé ce procédé. Ce qui prouve que la femme emploie d'autres moyens d'action, c'est que la suite de la

(1) Nippour s'appelle aujourd'hui Niffar, le P n'existant pas en arabe.

légende nous dit que, pour faire cesser le siège de Bactres, Sémiramis n'eut qu'à apparaître. Ceci nous révèle le caractère de Ninus qui, en réalité, fut le grand perturbateur de la Kaldée, l'ennemi et l'usurpateur de Sémiramis; aussi il est très probable que c'est lui qui la fit assassiner.

Nippour était alors la ville de la Déesse En-lil; elle était située au pays de Sumer, à douze mille d'Hilleh.

Et M. Mirande, qui veut voir partout le pouvoir de l'homme, y fait régner un roi, dont il dit : « Il exerçait donc sur ces cités une sorte de suzeraineté, attestée par sa construction, à Sirpoula, d'un Temple au *dieu local* Nin-Ghirsou, auquel il dédia une masse d'armes, signant « *lougal-chap-en-your*, étant *patesi* ». Donc, s'il est *patesi*, c'est-à-dire officier intermédiaire d'une Déesse, ce n'est pas un *roi*. Cependant, on le fait régner au xxxviii^e ou xxxvi^e siècle avant notre ère.

Premières usurpations royales.

A une époque indéterminée, deux *patesis*, Badou et En-Kigal, prirent le titre de roi (cela ne peut être qu'entre le ix^e et le viii^e siècle avant notre ère), mais ce fut leur successeur « Ourmina, *fi*ls de Gounidon, *fi*ls de Goursar » qui fonda la première dynastie de Sirpoula. Et après avoir mis ce mot *fi*ls qui indique la filiation paternelle, qui ne commença que dans les quatre siècles qui précédèrent le Christianisme, on dit que cette première dynastie masculine fut fondée 3.500 ans avant notre ère.

La première préoccupation était donc d'affirmer la filiation paternelle pour l'opposer à la filiation maternelle; après cela, on va chanter les exploits guerriers des conquérants, toujours en reculant leur histoire jusqu'à l'époque lointaine de la gynécocratie. Voici un échantillon de cette littérature :

« Après avoir anéanti Houmma, Eannatum guerroya contre Elam ; Elam eut la tête brisée. Il prit Our, Ourouh, Oupi, renversa les rois de Kish et fonda un grand royaume *Sumérien*. (Les Sumériens, dont on prend le nom, sont les Pré-Chaldéens, les anciens féministes.) Sous son frère Eannatum, En-Akalilil reprit les hostilités, il incendia et pillait le goundin et jeta dans le fossé la stèle de Eannatum. Il fut défait ; son successeur Ham-Houmma attaqua de nouveau l'ennemi séculaire (les féministes), mais il périt dans le combat et le territoire de Houmma fut incorporé au royaume de Sirpoula ».

Telles sont les mœurs guerrières de ces hommes que l'on place pendant l'époque matriarcale, l'âge de la paix, qui se déroula avant les armes, avant les discordes, avant les passions, à l'époque où M. Fossey nous dit que le mot guerre n'existe pas dans la langue.

Ces horreurs guerrières sont celles contre lesquelles s'élevèrent les petits prophètes israélites qui écrivirent à Babylone pendant la captivité. Ainsi, Habacuc (600 ans avant notre ère) nous a conservé le souvenir de la terreur qu'inspirait ce qu'il appelle « le filet chaldéen » (ch. II, 1).

Mais j'abrège ce récit pour arriver au fait qui domine l'époque masculiniste : le code d'Hammourabi. Voici, pour nous y acheminer, quelques naïvetés qui sont des aveux.

« L'arbitraire et les exactions des Prêtres et des Grands, portés à leur comble, avaient suscité une révolution. (Il y avait des *Prêtres*, cela se passait donc à l'époque rabbinique.) Elle porta au trône un homme nouveau, Ourou-Kagira.

« Le peuple était fatigué des *patésis* précédents. Il délivra le peuple de la disette, du vol, du meurtre... La servitude existait, il établit la liberté. (Voilà la louange du roi qui établit le régime masculin et le dénigrement du régime antérieur qu'il renverse.)
« Les bons champs, les ânes et les bons bœufs, les prêtres les ravissent.... les prêtres ravissent les fruits des arbres de la veuve...
Le grain des dieux (des Déesses) était donné aux ânes des *patésis* ». (Ceci est un document curieux qui nous montre comment l'homme, en qui la femme met sa confiance, administre ses biens). Désormais, si un officier du roi veut acheter une maison, il la paiera en bon argent ».

Ourou-Kagira provoqua un grand mécontentement parmi les puissants (les féministes de l'ancien régime). Les gens de Houmma pillèrent et incendièrent les palais et les temples, y versèrent le sang, détruisirent les statues et les monuments.... » Ce fut la ruine de Sirpoula et la fin du royaume Sumérien (Féministes) ». (Mirande, *Code Ham*, p. 32.)

Ninive, comme toutes les autres villes, tomba dans le chaos de la puissance masculine — et disparut. Elle fut assiégée, prise et détruite au VII^e siècle avant notre ère (666). Depuis, elle tomba dans l'oubli, la végétation s'étendit sur ses ruines comme le silence sur son histoire.

Nippour, remplacée par Babylone comme capitale de la

Kaldée, fut détruite par les Elamites en l'an 228 avant notre ère.

Si les rois masculins ravagent les villes et les possessions des anciens féministes, — tels des bandits qui s'imposent par la force, — ils ne changent cependant pas complètement les mœurs qui sont ancrées dans l'âme humaine. Ainsi, voici un roi chaldéen (qu'on place 2.500 ans avant notre ère, toujours 2.000 ans plus loin que sa date réelle), Goudea, dont le Louvre possède huit statues, qui se fait appeler « le bon pasteur ». Un homme modeste, comme on voit ! Il déclare, du reste, « qu'il était plein de science et se comportait avec grandeur... il était le lion farouche, maître de la plaine, et le sceptre d'équité a été placé dans ses mains... De la montagne de Magou, une pierre de diorite il fit venir, et en la statue de Nin-ar-sag, la Mère des enfants de la ville, il la sculpta. »

Goudea eut un songe et il dit : « A ma Mère puissé-je apporter le récit de mon songe ; que la devineresse, celle qui a la science de ce qui me convient, que ma Déesse Nina, sœur de Sarara-Sunta, m'en révèle le sens ».

Au *patesi*, sa Mère Nina répondit. (Donc la femme ne reconnaît pas la royauté de l'homme, puisque cette Mère n'appelle pas son fils roi, mais *patesi*). Elle lui explique le songe, dans lequel, parmi beaucoup de choses, il y a un âne, et elle termine en lui disant : « l'âne, c'est toi ». Le fils de Goudea fut détrôné par Our-Engour, puis ce fut le tour de Issin et de Larsam. A ce moment apparurent les A-mourron (Amorrhéens), apparentés aux Chananéens et aux Phéniciens ; ils descendirent des monts de Syrie et fondèrent le premier empire Babylonien. Tout cela 2.000 ans après Sémiramis qui fonda Babylone. Du reste, pour justifier l'anachronisme, on fait remonter la puissance masculine Babylonienne à 2.247 ans avant notre ère. Quel gâchis dans la chronologie !... Mais tout cela a pour but surtout de donner une date très ancienne au code de lois masculines, qui va être rédigé par Hammou-rabi, dont on fait le 6^e roi de la dynastie amorrhéenne.

On lit sur les inscriptions du Louvre :

« Hammou-rabi, roi puissant, roi des quatre régions, roi de Bab-ilu. Les dieux Sin et Bel m'ont donné les peuples des Soumirs et des Accads pour régner sur eux. Ils ont rempli mes mains des tributs de ces nations... J'ai fait creuser le Nahar ».

« Hammourabi, la bénédiction des hommes de la Babylonie. »

Si ce roi fut la bénédiction des hommes, il ne fut pas celle des femmes !

*Fin de la Gynécocratie en Assyrie.
Sardanapale (Assour-bani-habal).*

Voici un personnage dont l'histoire présente un grand intérêt.

D'abord, que signifie ce nom composé ? Consultons les tablettes de la bibliothèque d'Assour-Banipal. Nous y trouverons l'histoire des noms glorifiés en Assyrie que des historiens hébreux ou grecs nous ont donnés comme étant ceux des conquérants. Nous constatons que tous ces noms ont une origine théogonique et féminine.

Les altérations sont grossières et on se demande quel régime de terreur ou quelles ruses il a fallu soutenir pour les faire admettre. Voici une série de noms dans lesquels entre le mot Assour (de *Assura*, la maîtresse), qui veut dire : vivant d'une vie spirituelle :

Assar-haddon — Assour-ah-iddina — qui signifie : « La Déesse Assour donna un frère. »

Assour-idil-ili (Assour Maîtresse Déesse me créa), on en fait *Saracus*.

Assour-bâni-habal (La Déesse Assour créa Habel, *la fille*), on en fait Sardanapale.

Assardonpal Assour-Nasir-habal (Assour protège Habel, *la fille*).

Il est bien entendu que les traducteurs ont mis partout le mot fils où il fallait fille, puisqu'ils ont fait de Habel un garçon.

C'est de ce dernier nom que Hérodote fit Sardanapale.

L'historien grec Ctésias (vers 400 ans avant notre ère) confond Sardanapale avec Saracus — cité plus haut — et en fait un type de débauche honteuse, un souverain imbécile et énervé, — ce qui nous confirme dans notre conviction que c'est bien de la souveraineté féminine qu'il s'agit, car, aux époques de luttes violentes contre la femme, c'est toujours ainsi que les usurpateurs de son pouvoir la représentent.

La prétendue débauche de la Femme, c'est la liberté sexuelle dont elle était investie sous le régime théogonique ; bien plus, c'est le culte féminin dans toute sa pureté.

Ce même historien raconte qu'une coalition formidable se forma contre Saracus — ou Sardanapale —. Arbace, capitaine des troupes Mèdes, et Bélésis, commandant des Babyloniens,

s'unirent et marchèrent sur Ninive à la tête de quatre cent mille hommes. A l'approche des armées, Saracus ou Sardanapale montra une vaillance et une activité extraordinaire (c'est Ctésias lui-même qui le dit, après nous avoir montré Sardanapale comme un être avili). Elle fit subir aux rebelles deux graves défaites, soutint courageusement un siège de deux ans, et lorsque, pour comble de malheur, le Tigre débordé eut renversé les murs de la ville, elle fit dresser un bûcher et se livra aux flammes plutôt que de se rendre.

Quel homme aurait fait cela ? Seule l'horreur qu'éprouve la Femme à la pensée de la domination masculine a pu inspirer de pareils actes d'héroïsme.

Les bas-reliefs et les inscriptions postérieures à la défaite du régime féminin nous représentent les Reines d'Assyrie comme des orgueilleuses, qui avaient amassé les colères contre elles ; on leur attribue des actes de cruauté, commis sur les vaincus, ce qui est certainement le renversement des rôles ; ce sont elles qui subissent des supplices, non qui les infligent, puisqu'elles furent vaincues. L'histoire est pleine de ces justifications par le mensonge et la lâcheté. Et voici comment l'histoire mensongère nous raconte la défaite d'une grande Reine, cette fin de la Gynécocratie :

« Un préfet de Médie, nommé Arbace, secondé d'un Prêtre Babylonien nommé Bélésis, se révolte contre Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, et le contraint à mettre le feu à son palais, dans Ninive, et à s'y brûler avec les femmes et ses trésors ». Donc, Assour-bani-Habal, dont les Grecs ont fait le roi Sardanapale, était une *Reine*, mais son vrai nom a été rendu à l'histoire par les fouilles modernes, à peine modifié, c'est Assurbanipal. Ce nom est surtout consacré maintenant par la fameuse découverte de la Bibliothèque de Ninive appelée *la Bibliothèque d'Assurbanipal* (1).

(1) Le roi Assurbanipal n'est autre que le Sardanapale dont nous parle Bérose ; ce souverain d'Assyrie avait à Koyoundjik une bibliothèque dont les ruines subsistent encore, et ces ruines ont été étudiées par Layard.

« Cette bibliothèque n'avait pas d'autres livres que des *coctiles laterculi*, comme les appelle Pline, c'est-à-dire des briques ou tablettes plates et carrées en terre cuite, portant sur leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très fine et très serrée, tracée sur l'argile encore fraîche avant sa cuisson. Les Assyriens ne se servaient ni d'encre, ni de pinceau ; ils n'avaient sous la main ni papyrus, ni peaux préparées, ni planchettes, mais ils avaient de l'argile en abondance et ils en faisaient « leur

Le mot *Assour*, que nous venons de voir entrer dans la composition des noms glorifiés, devait évoluer dans le même sens que toutes les expressions qui avaient indiqué, d'abord, la puissance spirituelle de la Déesse. Ce mot s'est altéré en restant, cependant, un qualificatif féminin, mais qui change lui-même de signification. Quand la jalousie met la haine au cœur de l'homme, *Assoura*, « l'Esprit féminin », devient le *mauvais esprit* ; l'homme maudit et ridiculise ce qu'il avait adoré.

Mais le peuple, habitué à la signification d'un mot, ne le change pas si facilement. *Assour* resta dans la langue, seulement il devint Androgyne. Au masculin, il fit Sar (d'où Senior, que nous traduisons par Seigneur) ; c'est pour cela que Assour-Bani-Habal fut rendu par *Sar-danapale*.

Ahura, un des dérivés primitifs d'*Assoura*, eut le même sort. De ce dernier mot, le haut allemand avait fait Hurrah, terme d'enthousiasme, de louange ; le hollandais vint après et en fit *houder*, qui veut dire « celui qui tient ». C'est de là qu'on a fait *stat-houder*, celui qui tient l'Etat, le pouvoir. D'autres mots se rattachent à cette racine, ainsi : hoyau, houlette, emblème du berger ou de la bergère, qui dirige un troupeau.

Mais l'envie, qui n'abandonne jamais le plaisir de ridiculiser ou de renverser ce qui est en haut, mettra le mot houspiller derrière le mot hurrah, puis *huer* et *huard*.

En bas-breton, voici *huard* devenu *houch*, qui veut dire cochon — coche. Et comme ce qui est outrageant se retrouve toujours au féminin, le *houch* masculin devient la gouge féminine. Telle est l'évolution des langues ; elle représente fidèlement l'évolution des idées, l'évolution des mœurs.

Dans un ouvrage classique, une *Histoire* de M. Kleine, je lis ceci (p. 24) : « Sardanapale travaillait la pourpre et la laine, se fardait le visage, s'enduisait le corps de préparations odorantes et s'efforçait de donner à sa voix un timbre féminin. Il ne se montrait point au peuple, qui désira bientôt s'affranchir d'un roi si méprisable.

papier ». Ils dessinaient leurs caractères en creux sur la terre molle à l'aide d'un stylet triangulaire, dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Ninive. Le coup de stylet dans l'argile produisait naturellement une espèce de *clou* ou *coin* qui, étant l'élément générateur de toutes les figures syllabiques, a fait donner à l'écriture assyrienne le nom de *cunéiforme* » (*Magasin pittoresque*).

Voyez *La Bible et l'Assyriologie*, article de la *Revue des questions historiques*, avril 1873.

« Un Mède, Arbaces, qui commandait le corps de troupes envoyé par les Mèdes pour la garde de Ninive, se lia avec Bélésis, *Prêtre Chaldéen* et commandant des Babyloniens. Tous deux s'entendirent et soulevèrent les troupes venues de la Perse, de la Médie, de Babylone. Sardanapale, à la tête de l'armée qui lui restait fidèle, n'hésita point à livrer bataille aux révoltés et, trois fois vainqueur, les repoussa bien loin. Les chefs désespéraient. Bélésis releva leur courage en annonçant un secours prochain, dû à la faveur des dieux. On apprit, en effet, qu'un corps d'armée arrivait de la Bactriane pour secourir le Roi. Les conjurés se portèrent au-devant de lui et, en excitant chez les Bactriens le désir de liberté, les attirèrent dans leur parti. Arbaces surprit ensuite le camp de Sardanapale, qui n'avait point fini de célébrer ses triomphes, tailla en pièces les Assyriens et serra de près la ville de Ninive, où le Roi (c'est-à-dire la Reine) s'était renfermé, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le siège traîna en longueur ; pendant deux ans, on se contenta d'attaquer les murs et de couper les convois. La troisième année, il tomba des pluies si abondantes, que les eaux du Tigre inondèrent une partie de la ville et renversèrent le mur dans une étendue de 20 stades ; le roi (donc la Reine), alors, désespéra de son salut ; et pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, il fit dresser, dans son palais, un immense bûcher sur lequel il (elle) plaça son or, son argent et tous ses ornements royaux ; il (elle) s'enferma dans une chambre construite au milieu du bûcher et se fit ainsi réduire en cendres avec ses gens et son palais.

« Le premier empire Assyrien venait de s'écrouler. »

« Et, ajoute l'auteur de cette narration, Sardanapale, prince lâche et mou, surpassa les autres en mollesse, mais non en lâcheté, car, *s'il vécut en femme*, il sut *combattre* et mourir en homme ».

La lâcheté, c'est celle des hommes qui attaquent une femme.

Un autre auteur dit ceci :

« On voit à Rome une étrange statue qui représente un homme debout, et au bas de laquelle on lit : *Sardanapaloc*.

« Si cette statue vient d'Assyrie, pourquoi ces lettres italiques ? Si elle vient de nos contrées, pourquoi aurions-nous fêté par des statues un roi que nous méprisons pour ses débauches ? »

Mais parce que cette Reine a été glorifiée d'abord et on n'a inventé ses prétendues débauches qu'après qu'elle a été vaincue.

C'est alors qu'elle a été méprisée et calomniée, système habituel des lâches.

Suivant Strabon, une inscription qui se trouvait sous une statue de Sardanapale, dressée à Anchiale, non loin de Tarse, disait : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». (*Géographie*, L. XIV, ch. iv.)

Ce personnage devait avoir une bien grande renommée pour qu'on lui ait élevé tant de statues.

Sargon, dont le nom se lit dans une inscription trouvée en Chypre, est le masculin de Sargina ; on a voulu en faire un roi assyrien, *avant les rois*. Mais on a fait remarquer que ce nom vient de *Serge*, qui est un mot des *Mystères celtiques* célébrés non loin de Chypre.

Dans le langage des anciens Samothraces, *Sergius* a toujours désigné un *saint* et, dans ces anciennes luttes, qui dit *saint* dit *Femme*.

L'incendie de Sardes par les Ioniens, l'incendie du palais de Sardanapale, sont des souvenirs de la destruction du monde gynécocratique (1).

Les inscriptions qu'on a pu lire dans les temps modernes ne justifient pas les légendes des masculinistes ; au contraire, elles les démentent.

* * *

Cette façon de traduire les noms était dans les habitudes des Grecs et, plus tard, des auteurs catholiques. C'est ainsi que de *San-Chon-iath*, titre d'un livre qui signifie : « *La loi entière de Chon* », on a fait le nom d'un homme, *Sanchoniaton*, « écrivain phénicien d'une époque incertaine, dit-on, auteur d'une histoire phénicienne dont quelques fragments ont été conservés par Eusèbe ». On voit par là la valeur de ces fragments. Cela inspire à M^{me} Blavatsky les réflexions suivantes (*Doctrines Secrètes*, t. I, page 12) :

« Si nous passons maintenant à l'ancienne littérature des religions sémitiques, à l'écriture chaldéenne, la sœur aînée et l'institutrice, sinon la source, de la Bible mosaïque et le point de départ du christianisme, qu'est-ce que trouvent les savants pour

(1) Voyez *Encyclopédie méthodique*.

perpétuer la mémoire des anciennes religions de Babylone, pour rappeler le vaste cycle d'observations astronomiques des mages chaldéens, pour justifier les traditions de leur littérature splendide et éminemment occulte ? Que reste-t-il de tout cela ? Rien, sinon quelques fragments *attribués* à Bérosee. Encore ceux-ci sont-ils sans valeur, même comme fil conducteur pour retrouver le caractère des choses disparues, car ils ont passé par les mains de sa grandeur l'évêque de Césarée (Eusèbe), qui s'était lui-même établi censeur et éditeur des Archives sacrées de religions autres que la sienne propre, et ils portent sans doute encore la marque de sa plume éminemment véridique et digne de confiance. Quelle est en effet l'histoire de ce traité sur la religion jadis si grande de Babylone ?

« Écrit en grec, pour Alexandre le Grand, par Bérosee, un prêtre du temple de Bel, et d'après les annales astronomiques et chronologiques conservées par les prêtres de ce temple, qui embrassaient une période de 200.000 ans, ce traité est maintenant perdu. Dans le 1^{er} siècle avant J.-C., Alexandre Polyhistor en fit une série d'extraits *perdus aussi* ; Eusèbe se servit de ces extraits pour écrire son *Chronicon* (270-340 de l'ère chrétienne). Les points de ressemblance, presque d'identité, entre les écritures des Juifs et celles des Chaldéens (1), rendaient ces dernières fort dangereuses pour Eusèbe, dans son rôle de défenseur et champion de la foi nouvelle, laquelle avait adopté les Ecritures Juives, et, avec elles, une chronologie absurde. »

« Il est absolument certain qu'Eusèbe n'épargna pas les tables synchroniques égyptiennes de Manéthon, à tel point que Bunsen (2) l'accuse d'avoir mutilé l'histoire de la façon la moins scrupuleuse, et Socrate, un historien du v^e siècle, ainsi que Syncellus, vice-patriarche de Constantinople au viii^e, le dénoncent tous deux comme un impudent contrefacteur. Il est donc tout naturel qu'Eusèbe agit de même envers les annales chaldéennes, qui menaçaient déjà la nouvelle religion si hâtivement acceptée. »

(1) Cette concordance n'a été découverte et démontrée que récemment, grâce aux travaux de George Smith (voir son compte rendu chaldéen de la Genèse), de sorte que c'est la contrefaçon de l'Arménien Eusèbe qui a induit toutes les *nations civilisées*, pendant plus de 1.500 ans, à accepter les dérivations juives comme une révélation divine et directe.

(2) BUNSEN : *La place de l'Egypte dans l'histoire*, vol. I, p. 200.

Les Tablettes déchiffrées.

M. Stephen Langdon, professeur d'Assyriologie à l'Université d'Oxford, et peut-être le plus expert des lecteurs de textes religieux sumériens, vient d'éditer et d'expliquer, dans l'ouvrage intitulé *Sumerian Epics*, etc., une tablette importante ramassée autrefois dans les fouilles de Niffer et conservée précieusement au Musée de Philadelphie.

Il ne s'agit en effet de rien moins que d'un résumé, selon la tradition de Niffer, de l'histoire du premier âge de l'homme : gains considérables de notions, qui viennent s'ajouter à celles que nous avons déjà par le fait de précédentes découvertes sumer-accadiennes. Comparé avec les traditions hébraïques, le nouveau document présente une variante des plus curieuses, celle d'une autre ordonnance des faits. Le document est intitulé :

Le relèvement de l'homme déchu.

Sous le sceptre de la Déesse Nin-ella (qui est certainement la Nehal-Ennia des Celtes), les hommes coulent les jours les plus heureux. (Description de l'âge d'or.) La Déesse Nin-Tud, qui avait créé notre race, est avertie de la chute de l'homme (dans le péché), qui va être suivie d'un cataclysme, un déluge (ce qui signifie révolte et persécution).

Une fatalité s'attache à la plante *Kasû* ; sur l'heure, l'homme y porte la main. La Déesse s'écrie éplorée : *Il ne verra plus la face de la vie* jusqu'à ce qu'il meure, c'est-à-dire il ne connaîtra plus le bien-être jusqu'à sa mort. La déchéance de l'homme, par le fait matériel d'avoir consommé le fruit fatal, est réparable seulement par l'intervention des Divinités Créatrices.

La Déesse Nin-Harsag se lamente amèrement sur ces événements ; elle s'écrie : *Quel profit pour moi d'avoir créé des enfants ?* Les Déeses se concertent pour remédier au triste état de choses, non qu'elles puissent ramener la nature humaine à son premier état, mais parce qu'elles veulent en adoucir les épreuves par le secours d'êtres supérieurs. La Déesse semble consoler l'homme et s'excuser elle-même de l'avoir fait si defectueux : « Mon frère, en quoi souffres-tu ? » dit-elle.

Et il répond, énumérant huit souffrances qui vont accabler l'homme. Ce sont autant de maux physiques qui réclament

autant de remèdes, qui sont présentés par la Déesse Nin-Harsag (1).

Et alors on institue huit Déeses pour veiller sur lui :

1. Abu, règne sur les pâturages ; 2. Nin-tulla ; 3. Nin-ka-utud ; 4. Nin-Ka ; 5. Nazid ; 6. Dazima ; 7. Nin-til, la Dame des mois ; 8. Ensagné.

Ce document, que j'abrège, a été lu à l'*Académie des Inscriptions*, par le P. Scheil, le 24 décembre 1915. Le compte rendu en a été publié dans le *Bulletin*.

* * *

Les professeurs modernes d'Assyriologie ne nous avaient pas habitués à cette restitution des documents antiques. Au contraire, ils suivaient la voie tracée par les Pères de l'Eglise et supprimaient les noms de femmes partout où ils les trouvaient. M. Oppert s'est fait connaître par ce système.

Voici ce que nous lisons dans un ouvrage très savant de M. Cailleux, intitulé : *Origine Celtique de la civilisation* : Dans un chapitre où il s'agit des grands monuments des anciens exécutés dans l'Asie Centrale, M. Cailleux dit en note, page 182 : « Ces travaux sont, dans Hérodote, attribués à des femmes et surtout à Sémiramis et à Nitocris, et dans les inscriptions on les attribue à des hommes et surtout à Nabo-polasar, à Nabu-chodonosor. M. Oppert, lui-même, admet que par Nitocris c'est Nabo-polasar qu'il faut entendre. C'est ainsi que, dans nos Mythes occidentaux, les mêmes actes ont indistinctement pour auteur Diane et Apollon, Minerve et Neptune. »

Or, on a pu changer, à une époque plus ou moins récente, les anciens noms sur les inscriptions extérieures des Temples, quand les Femmes ont été vaincues, mais les inscriptions intérieures étaient ordinairement laissées dans leur première forme.

Ce qui prouve que les substitutions de noms sont relativement modernes (ou tout à fait modernes), c'est que les auteurs anciens comme Hérodote et Diodore ne les connaissent pas, alors que

(1) Nin fera Nina dans les langues modernes.

Les masculinistes en feront Ninus. Chez les Celtes, la grande Déesse s'appelle Nehal-Ennia.

tous nos savants actuels s'accordent à masculiniser les noms féminins, qu'ils les trouvent sur les briques des inscriptions cunéiformes ou dans les anciens textes. On pourrait citer une liste de ces substitutions de sexes qui remplirait des pages. La conclusion, c'est que l'histoire, qu'elle soit enseignée par des Prêtres ou par des laïques, n'est qu'un tissu de mensonges.

C'est ce que Michelet a compris quand il a dit : « L'Histoire tombera et se brisera en atomes dans le courant du ^{xx}^e siècle, dévorée jusque dans ses fondements par ceux qui rédigent ses annales. »

L'Histoire de « l'Age d'or » inscrite dans les Temples.

Les palais et les temples de l'ancien régime étaient évidemment construits à la gloire des Déesses. C'est là qu'on inscrivait les actes de ces grandes Femmes, les Aïeules (ou, plus exactement, les anciennes), leur gloire, leurs luttes, leurs triomphes, leurs légendes rendues sacrées par de longs souvenirs.

C'est l'origine du culte des ancêtres.

En Amérique, tous les grands monuments avaient été faits par les anciens Tolèques, et la gloire des anciennes héroïnes se lisait en hiéroglyphes sur les murs des temples.

Diodore de Sicile dit qu'Isis fit construire des temples tout en or, et que Sémiramis fit construire les merveilleux palais de Babylone.

L'histoire fabuleuse d'Isis que nous raconte Hérodote était copiée des temples.

Dans les temples Kaldéens, comme dans tous les temples du monde, les légendes inscrites étaient celles des âges primitifs et les mystères de Babylone étaient ceux des autres nations.

Toute l'histoire de Sémiramis a été trouvée sur des inscriptions. C'est ainsi que nous savons que c'est elle qui a fait construire Babylone.

Alexandre trouva chez les Scythes son nom sur une inscription qui rappelait ses grands travaux.

De la Syrie à Babylone, on trouve une chaîne de noms divins féminins, qui dénotent une même Religion naturelle. On trouve d'abord la ville syrienne de Bambyce, avec la Déesse Atergatis (Derceto), (que les masculinistes représenteront avec une queue de poisson comme Sémiramis) ; puis Charco, que l'on adorait

à Méni. Puis Mygdonie (Myg-don, de Magd-bourg). Cette Déeses est appelée Anthémusie par les Grecs.

Dans l'Inde, tout ce qui avait été fait de merveilleux dans la vie des primitives familles féministes était inscrit sur les murs des temples : les sources qu'elles avaient fait jaillir, les rochers qu'elles avaient fendus, portent des inscriptions qui attestent cette origine matriarcale.

Chez les Grecs, Phidias a écrit sur les marbres du Parthénon toute l'histoire de Minerve qui, dans des temps fort reculés, avait fondé Athènes.

Cette coutume devait être copiée par des hommes qui, plus tard, s'attribueraient les mérites des femmes.

C'est ainsi que nous savons qu'on mit à la gloire de l'homme, représenté par Osiris, tous les exploits de Seth.

Diodore de Sicile a copié sur les murs des temples égyptiens l'inscription suivante : « Je suis Osiris, roi ; j'ai parcouru tout l'univers jusqu'aux extrémités des déserts de l'Inde, et ensuite d'autres parties du monde, jusqu'à l'Océan, jusqu'aux sources de l'Ister (1), j'ai visité toutes les nations pour leur apprendre tout ce dont je suis l'inventeur ».

(1) L'Ister est au pays des Celtes, d'après Hérodote.

CHAPITRE VII

LES DEUX PRINCIPES

ORIGINE LOINTAINE DE L'ANDROCRATIE. — ÉGALITÉ DES SEXES.
— CE QUE FUT LA ZOOLATRIE. — LE MONDE MASCULIN ET LE
MONDE FÉMININ, REPRÉSENTÉS SYMBOLIQUEMENT PAR LE
CIEL ET L'ENFER.

« Le sage fait le Bien comme il respire. C'est sa vie ».
Proverbe chinois.

« Le Ciel, c'est ce qui fait les délices de l'Esprit. L'Enfer
est ce qui lui donne du mal. Voilà pourquoi le vice est
appelé Enfer et la vertu est appelée Ciel ».

VISHNU.

Les deux Principes.
Troisième Age (Dwâpara-Yuga, Age du doute).

La grande révolte de l'homme contre la Femme, dont nous
avons retracé l'origine dans l'époque précédente, ouvrit l'ère
des discordes, qui devaient régner si longtemps.

L'humanité fut, dès ce temps, divisée, et c'est cette division
qui est représentée par les « Deux Principes se disputant le
monde ».

Le Principe féminin, qui avait créé l'âge d'or et qui voulait en
conserver les bases, fut appelé *Conservateur* (qui conserve la vie
en soi et conserve le monde).

Le Principe masculin, qui avait voulu détruire l'ordre établi,
fut appelé *Destructeur* (qui se détruit pour créer la vie de l'enfant
et détruit le monde).

Dès lors, deux voies furent ouvertes devant l'humanité : l'une
qui devait tendre à rétablir l'ordre et à affirmer les splendeurs
de la Théosophie. C'est celle-là qui avait en elle le germe des

grandes civilisations de l'antiquité, parce qu'elle consacrait le *Droit naturel* et parce qu'elle était la glorification de l'amour féminin qui élève l'âme de l'homme.

C'est ce que la Théologie a appelé *la cité de Dieu*.

L'autre voie est celle de l'Orgueil qui conduisait les hommes à la révolte contre l'autorité morale de la Femme, à la négation de son verbe, à tous les tourments de la jalousie, aux désordres et aux crimes qui sont la conséquence terrible des œuvres sexuelles masculines.

C'est ce que la Théologie a appelé « la cité du monde ».

On ne peut pas nier que l'homme ait cherché à détruire l'œuvre sociale de la Femme, puisque cette œuvre a disparu. On ne peut pas nier qu'il ait cherché à entraver son élévation spirituelle, puisqu'il le fait encore de nos jours.

L'histoire est remplie de la lutte qui résulte de ces deux évolutions contraires : celle de l'Esprit féminin qui veut monter toujours dans la voie du progrès infini ; celle de l'instinct masculin qui entraîne l'homme vers des plaisirs dégradants, qui troublent sa mentalité et lui suggèrent des mensonges et des ruses pour se justifier. Ce sont ces deux Principes qui furent, au début, appelés « le Bien et le Mal, l'Esprit et la Force ».

Nietzsche chante la joie de la destruction dans laquelle il voit l'accomplissement de l'éternelle destinée de l'homme. Il cite ces vers avec éloge :

« A l'heure de la mort il ordonnait,
Et il ordonna la destruction. »

« Je rêve, dit-il, d'une association d'hommes qui seraient entiers et absolus, qui ne garderaient aucun ménagement et se donneraient à eux-mêmes le nom de *destructeurs* ».

Il veut borner la vie débordante à ses « manifestations agressives et guerrières ».

Les émotions actives sont pour lui « l'action de subjuguier, l'exploitation, l'ambition, la cupidité, la cruauté, le plaisir de faire le mal pour le mal, de détruire pour détruire, de dominer pour dominer ».

« Le tigre déchire sa proie et dort, voilà le modèle fourni par la nature. L'homme fort et cruel tue son semblable, cela est dans l'ordre, cela est digne du tigre ; mais l'homme veille, voilà le mal, voilà la décadence, l'infériorité du civilisé, par rapport au

tigre ou au grand fauve des bois, aux vieux Germains destructeurs, à l'anthropophage qui ne connaît pas « la mauvaise conscience ».

Dans sa *Gaie Science*, Nietzsche dit que les vices de toutes sortes sont les ouvriers cyclopéens qui servent à bâtir le nouvel édifice. « L'homme de rapine, l'homme de proie » peut se permettre l'*acte terrible* et toute la somptuosité de la destruction, de l'analyse, de la négation, il semble autorisé au mal, à l'irrationalité, au blâme, en raison d'un excès de forces génératrices et fécondantes, qui savent transformer tout désert en un paradis luxuriant. »

C'est parce que l'homme se détruit lui-même, dans l'*acte terrible*, qu'il aime à détruire la vie dans l'univers.

C'est parce que la Femme se conserve elle-même, qu'elle aime à conserver la vie universelle.

Synésius, évêque de Ptolémaïs, initié aux Mystères, dit que « les âmes humaines émanent de deux sources : l'une lumineuse, qui coule du haut des cieux; l'autre ténébreuse, qui jaillit de la terre, dans les abîmes profonds de laquelle se trouve son origine ». (*De Provident.*, c. 5.)

Dans tous les pays, nous allons voir les deux Principes — mâle et femelle — symbolisés par deux êtres (deux divinités, dira-t-on plus tard) qui sont en luttres continuelles.

Aux Indes, c'est Vishnou, Principe conservateur, et Çiva, le destructeur.

Chez les Iraniens, les anciens Perses, c'est Ahoura-Mazda (Ormuzd) et Ahriman, son ennemi.

En Egypte, la « bonne Déesse Isis » sera attaquée par Osiris, principe de destruction et de mort (1).

Partout la lutte divisa les nations en deux partis : les Féministes, qui s'opposaient au renversement des antiques institutions qu'ils voulaient conserver; les masculinistes, qui voulaient tout détruire par la force ou la ruse.

La lutte fut terrible.

Les femmes s'emportaient contre leurs agresseurs qui les insultaient et devenaient de plus en plus violents et méchants.

Aucune prudence n'existait encore chez ces deux enfants déchaînés l'un contre l'autre, et qui commençaient un combat dont

(1) Des deux Principes, les historiens masculins ont fait deux *Princes*.

ils ne pouvaient pas prévoir les conséquences futures. En effet, ce sont les générations postérieures qui devaient en être victimes.

La lutte des deux Principes en Perse.

Nous lisons dans le *Boun-Dehesh* (p. 347) qu'Ormuzd savait, par sa science souveraine, que d'abord *il* ne pourrait influencer sur Ahriman, mais qu'ensuite *il* se mêlerait avec lui, et qu'enfin *il* finirait par le subjuguier et le changer, au point que l'univers existerait sans Mal pendant la durée des siècles.

Ceci nous explique un grand fait psychologique : c'est que la première impression causée à la Femme par la révolte de l'homme fut l'épouvante qui fut suivie de la fuite. Mais l'amour de l'homme la ramena ; alors elle réfléchit et arrive à penser qu'au lieu de s'enfuir il faut lutter et vaincre.

Ahriman n'a pas la prescience de l'avenir, il a conscience de son impuissance finale. Il est, mais ne sera pas toujours. Sa création (sa puissance malfaisante) même n'est pas originelle, elle est toute d'opposition et de contradiction ; et si l'on va au fond de la doctrine, le « Mal » n'entre dans le monde qu'avec la procréation.

Les partisans d'Ahura-Mazda (les féministes) sont appelés Oromasdès. On représente aussi les bons esprits par les « Am-schaspands » et les mauvais esprits par les « Darvands » qui personnifient la désobéissance au verbe divin (à la parole de la Femme). Mazda, l'Asura des temps primitifs, est le premier des Amshaspands, le dieu, c'est-à-dire la Dêvâ personnelle et vivante qui est *l'ordonnateur* du monde.

Le Principe du Bien, Oro-maez, devient Ormuzd.

Le Principe du Mal, Ahri-maen, vient de *maen* (lune, reflet). Il est le reflet d'Oro-maez. C'est de ce mot *maen* qu'on fait « man ». Ahriman, c'est l'homme de guerre, c'est le nom donné aux guerriers chez les Germains.

Les deux Principes en Egypte.

Même légende. Deux frères, Ramessès Gôpth le superbe, et son frère Armassès (sa sœur), doux et modeste, représentent l'homme et la femme.

C'est de Gôpth qu'on fera Egyptus quand l'homme aura

triomphé de la Femme. L'Égypte s'est d'abord appelée Chemi ou Mitzrah.

« Les Egyptiens, dit Dunlap, établissaient une distinction entre un Horus aîné (masculin) et un cadet (féminin); le premier était le frère d'Osiris (homme comme lui), le second sa fille (Dunlap dit : *son fils*). Le premier est né dans les ténèbres, le second est l'idée rayonnante du Logos se revêtant de matière et assumant une existence réelle ». (*Spirit History of Man*, p. 88).

Le Principe du Mal s'appelle aussi Typhon (serpent), et personnifie les fléaux de la Nature et les maux du corps et de l'âme. Il est prisonnier d'Isis *qui l'a racheté*, c'est le frère d'Osiris, il est accouplé à lui dans l'homme. « Il s'est ignoré lui-même, dit la glose, et il est devenu aveugle. Au commencement, il était placé dans un haut lieu, mais il a perdu la connaissance de ce qu'il était, il s'est nui à lui-même et s'est vu frustré de la vie éternelle. Il est devenu le chaos, l'abîme, la grande profondeur. » Les hommes-serpents sont nombreux. On les appelle les 72 conjurés de Typhon.

Le Schisme d'Irschou.

C'est l'empire indien qui, le premier, se divisa en deux partis.

La légende raconte que deux princes, *deux frères*, se divisèrent (allusion à la querelle des deux sexes), et que l'aîné Tarah-hya entraîna les grands, les forts (c'est-à-dire les hommes). L'autre, le cadet *Irschou* eut avec lui les faibles (les femmes). On le raille sur sa faiblesse ; ses partisans sont appelés Pallis, en sanscrit les Pâtres, les pasteurs. Tarah-hya les poursuit, détruit leurs constructions. Irschou attaque l'orthodoxie masculine et fait adorer le Principe féminin, auquel elle donne l'antériorité comme force morale organisatrice, et la prééminence sur le sexe masculin (cela rappelle la légende d'Esau et Jacob). C'est une guerre de religion, une guerre de croyance, ce qui veut dire une guerre de sexes.

Le résultat du schisme d'Irschou fut un désordre général. C'est à cette époque que remonte le mot *anarchie*. Quand les auteurs masculins écriront l'histoire après leur triomphe sur le régime gynécocratique, ils nous raconteront ces luttes, mais nous les montreront comme une révolte de la Femme contre eux, et ils appelleront cette première division le *schisme d'Irschou*, alors que, en réalité, ce fut une révolte de l'homme contre la Femme ;

c'est lui qui partout créa des schismes. Mais une sorte de remords le tourmentait après son triomphe, il en avait honte en face des nouvelles générations, et c'est pour le cacher qu'il supprime les noms de femmes de l'histoire et laisse supposer qu'il s'agissait d'une lutte d'homme à homme ; c'est aussi pour effacer de la tradition le souvenir du régime féminin.

Ce furent les Hindous qui essayèrent les premiers de secouer la domination féminine (la date de cet événement est incertaine, quelques-uns disent 3.230 avant notre ère). Les livres sacrés des brahmanes disent expressément que ce fut sur les bords de la *Koumoudvatî*, ou de l'Euphrate, que la faculté masculine prit la domination sur la faculté féminine. On adora son symbole sous le nom de *Bal-Içwara-Linga*.

Mais, avant d'en venir là, de graves disputes eurent lieu. On discutait pour savoir laquelle des deux puissances doit être soumise à l'autre. Est-ce Içwara (le Principe spirituel) qui produit Prakriti (la matière) ou Prakriti qui produit Içwara ? Quel est le premier par rang ? Le premier apparu ? Lequel des deux agit le plus nécessairement et le plus énergiquement dans la procréation des êtres ?

Doit-on confondre ou séparer leur culte ? Doivent-ils avoir des autels séparés ?

Ces luttes s'étendirent à travers plusieurs siècles, et peu à peu, l'homme se mit sur l'autel à côté de la Déesse, mais il y a une chronologie à observer dans ces faits. A l'époque dont nous nous occupons, le dieu mâle n'est pas encore admis, il n'est encore que le « Mauvais Principe », le fils rejeté de Dyaus — Zyan (qui deviendra Zeus) ou d'Aditi.

Les deux Principes en Grèce.

Dans toutes les mythologies primitives, nous retrouvons les luttes de la raison contre le mauvais esprit, de la Femme contre l'homme méchant. Elle est partout représentée par un génie foulant aux pieds un monstre, soit un dragon, soit une hydre à sept têtes, soit une tarasque.

Les deux principes, dont on fait partout deux frères, sont ici représentés par Epiméthée et Prométhée.

Prométhée (l'homme) souffre de la domination de ses passions qui lui fait perdre sa liberté et l'enchaîne sur un rocher (la ma-

tière). Il est le premier né, comme Caïn, comme Esaü, d'où son nom « Pro-méthée ».

On cache dans une légende orgueilleuse *la chute* liée à la génération. On fait de lui un *Dieu* qui forme les premiers hommes de terre et d'eau et, pour les animer, dérobe le feu du ciel.

En d'autres termes, le mythe est ainsi exprimé :

« Prométhée, ayant façonné une statue, l'anima d'un *rayon de soleil* et pour son châtimement fut attaché au Caucase (1). »

Moralité : C'est parce qu'il a engendré un enfant qu'il est tombé sous le joug des passions.

Pendant qu'il est attaché sur le mont Caucase, un aigle lui dévore le foie (ou les entrailles) à mesure qu'il renaît, symbole de la mort que l'homme se donne à lui-même, — ou plutôt qui lui est donnée par l'organe qui fut symbolisé par une oie, une grue, un aigle (figurant le phallus).

Sa sœur, Epi-méthée, est « celle qui vient après », mais se met « au-dessus ».

Pandore (tous les dons de la Nature) séduit Epi-méthée qui s'empresse d'ouvrir le coffret fatal qui contient tous les plaisirs. On sait le reste; avec les plaisirs s'échappent immédiatement tous les maux qui se répandent sur la terre. « Auparavant, dit Hésiode, les hommes vivaient exempts de maux, de pénibles travaux, de cruelles maladies qui amènent la vieillesse; mais, depuis ce jour fatal, mille calamités errent parmi les humains, la terre est remplie de maux, la mer en est remplie, et les adversités de tous genres se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour ».

L'espérance seule était restée au fond de la boîte.

Deucalion (le Déluge) est fils de Prométhée. Ses partisans sont les Prométhéides.

La Grèce a aussi des Titans (hommes grands et forts), qui veulent « escalader le ciel », c'est-à-dire prendre la place des Déesses.

Ganymède, le jeune garçon « enlevé au ciel » par un aigle, retombe lourdement sur la terre.

Une lampe romaine du musée du Louvre représente Ganymède par un singe qui manifeste une frayeur grotesque.

En face de la Déesse Aristée, protectrice des pasteurs, nous

(1) On trouve huit montagnes appelées Caucase par les anciens, ce qui prouve que ce nom cache aussi une signification symbolique.

trouvons l'homme des bois, le Pan capriforme, (son nom dérive de *pacere*, dit-on), aux jambes velues, à la tête cornue, il s'épouvante et il épouvante, de là cette expression : « une terreur panique ».

Partout l'homme déchu a peur de la Femme et se cache.

Enfin, l'Arès des Grecs, personnifiant les combats, ressemble beaucoup à l'Ahriman des Perses. C'est l'homme sauvage et guerrier, au caractère impétueux et violent, qui est en opposition avec Athéné. On le représente sous les traits d'un jeune héros, robuste, agile, d'une extrême vivacité, armé d'un bouclier argien et d'une épée. Sur la tête, un casque à panache.

Le bouclier, c'est la lâcheté; — l'épée, le crime; — le panache, l'orgueil.

Ses attributs sont la lance et le flambeau allumé par lequel était donné le signal du combat.

Pendant ce temps-là, les Arcadiens célébraient une fête lugubre, en l'honneur de leur Abel Scéphrus, pour perpétuer le souvenir de sa première défaite.

Citons encore Héphaïstos — le feu terrestre —, c'est-à-dire les passions basses. La Fable raconte que Zeus le saisit par les pieds et le précipita du ciel sur la terre. Il resta boiteux. L'allégorie est transparente : le ciel, c'est l'Esprit, la tête; la terre, c'est la partie inférieure du corps, où s'allume le feu terrestre. C'est son esprit qui va boiter par cette chute, puisqu'il en a sacrifié la moitié. Le feu terrestre représente les passions. Les cyclopes étaient ses compagnons de travail, ils n'avaient qu'un œil pour voir, comme lui n'avait qu'une bonne jambe pour marcher. On lui attribue la fabrication des armes et de toutes sortes de parures.

Chez les Grecs, le bon Esprit était appelé Agathodaïmon et le mauvais esprit Kakodaïmon.

Les deux Principes à Rome. Castor et Pollux.

Comme partout, les deux principes (les deux sexes) se retrouvent ici sous plusieurs formes. Une des plus connues est celle qui nous les montre comme deux frères : Castor et Pollux.

Castor (altération de *Castà*) représente le jour, Pollux la nuit. Ces deux Principes, dont on fera deux amis quand on suppri-

mera les femmes, avaient un temple à Rome. Leurs partisans ont partagé la grande ville ; les uns juraient sur Pollux et les autres sur Casta sa sœur.

Le régime social était également partagé à Rome. Il fut un temps où les deux sexes régnèrent tour à tour, chacun pendant six mois de l'année.

C'est à cette époque qu'on aurait imaginé le Janus à deux faces, — l'une souriante (la femme), l'autre grondante (l'homme).

Scandinavie.

Chez les Scandinaves et les peuples du Nord, c'est Loki, le mauvais esprit, qui est, comme Prométhée, enchaîné par l'ordre de la Divinité suprême, pour avoir enfreint ses lois.

Nous trouvons aussi Féridoun enchaîné sur le mont Devavend par Zohak. Il a sur ses épaules deux serpents qui se nourrissent de cervelle d'homme. Image symbolique, représentant le mal que l'homme se fait à lui-même.

* * *

Partout le « mauvais esprit » de l'homme se révoltait contre le génie féminin, partout son instinct l'entraînait dans une voie contraire à celle que la Déesse-Mère lui avait tracée. Cela amenait des discussions sur les caractères de la sexualité, l'homme voulant que la supériorité fût donnée à la force qui grandissait en lui, la Femme voulant qu'elle fût toujours laissée à l'Esprit qui s'affirmait en elle et à sa manifestation, la Raison. C'était d'interminables querelles d'autant plus difficiles à faire cesser que les hommes ne voulaient plus comprendre les véritables lois de la sexualité, qui furent, dès lors, cachées dans des allégories, des paraboles, des métaphores.

Cependant, l'histoire nous dit que le mauvais génie fut repoussé dans l'abîme d'où il était sorti.

Mais il devait en ressortir !...

Toutes les traditions de l'antiquité, qu'on a appelées « des Fables », reposent sur les lois de la Nature, toutes traduisent un phénomène réel, observé au commencement de l'évolution humaine, mais dont la signification s'est perdue à travers le temps.

On n'invente pas des dogmes aussi anciens, aussi répandus, aussi durables dans l'esprit de l'humanité, sans que le fait sur

lequel ces croyances reposent se soit imposé par sa Vérité à la raison universelle.

Les Trophées, les Emblèmes.

Donc il fut un temps où la moitié de la Terre était féministe, l'autre masculiniste. Tour à tour vainqueurs ou vaincus, on voyait les deux partis sans cesse en lutte. Ils couvrirent pendant plusieurs siècles toute l'Asie, l'Afrique, l'Europe de ruines sanglantes. Ils prenaient pour emblèmes les objets qui rappelaient l'origine de la lutte.

Les Féministes avaient pour symbole la fleur de lotus (ou lotos), qui représentait la Yoni des Hindoues, le cteis des Grecques.

Chez les Celtes, la fleur de lys sera l'emblème féminin et restera longtemps le symbole du pouvoir légitime. Mais les hommes s'en empareront sans penser que la chose qu'il représente n'appartient pas à leur sexe.

La Rose, que les anciens appelaient « la splendeur des plantes », est aussi un emblème qui représente la Femme. Elle est dédiée à Vénus et ceux qui se soumettent à sa loi sont appelés *sub rosa*. C'est la rose mystique que nous retrouvons en Egypte dans l'ordre de la « Rose-Croix ».

C'est du mot « Yoni » que viennent les principaux noms donnés aux sectateurs féministes : Yavanas, Yonijas, « Adorateurs de Vishnou », Ionioi et enfin Ioniens, nom que prendra l'archipel grec quand les fugitives de l'Asie s'y réfugieront.

Le mot *Ioni* était devenu à cette époque synonyme de féminin, et tous les arts de luxe, les inventions ingénieuses, les travaux délicats étaient rapportés à l'Ionie (1).

Mais les hommes raillaient, blasphémaient, ridiculisaient la Yoni. Chez les Celtes, on la représentait par une grenouille (et les anciennes coutumes bretonnes nous apprennent qu'il a existé longtemps un jeu qui consistait à « écarteler la grenouille »).

Les masculinistes arborent le « lingam » aux Indes. On les appelle « Lingajas ». Chez les Grecs, c'est le Phallos, et chez les Latins, le Phallus.

Les Féministes, à leur tour, ridiculisent cet emblème, le repré-

(1) Les masculinistes diront que *Ion*, descendant d'Hellen par Xuthus, fut le père des Ioniens.

Le mot *ion* est resté pour désigner ce qu'il y a de plus petit.

sentent sous la figure d'une oie, d'une grue, d'une cigogne, de tout oiseau dont le long cou émerge de deux ailes déployées, et en font le symbole de la bêtise.

Plus tard, les hommes ennobliront l'emblème et en feront le cygne de Leda, les oies sacrées du Capitole, et enfin l'aigle impérial. Dans les vieilles légendes germaniques, c'est la cigogne qui apporte les enfants au monde.

Cependant, quand, plus tard, ils voudront renvoyer à la Femme ses injures, c'est elle qu'ils appelleront *grue*, *oie*, croyant ainsi l'insulter, sans penser que la signification symbolique de ces mots ne s'applique pas plus au sexe féminin, que la fleur de lys au sexe masculin.

Le chameau, qui a deux bosses et un long cou, représente aussi le Phallos.

Le chêne deviendra un emblème mâle, à cause de la forme de son fruit, — c'est pour cela qu'il symbolisera la force de l'homme.

On lui opposera l'Acacia, qui deviendra un emblème féminin à cause de la forme de sa fleur et restera le symbole de la science primitive perpétuée dans les sociétés secrètes (notamment dans la Franc-Maçonnerie).

La signification des symboles se voilera dans l'hermétisme et quelques-uns deviendront énigmatiques, tels que la flûte de Tubal-Caïn, ce triste instrument qui amène la dégénérescence de l'homme qui devient expert dans l'art de s'en servir. Et les traducteurs naïfs nous diront : « Tubal-Caïn ou Jubal découvrit les instruments de musique ».

En même temps que les emblèmes, les couleurs deviennent symboliques. Le blanc est la couleur masculine; le rouge, la couleur féminine. Et la couleur rouge appelée *ponceau* devient l'emblème de la souveraineté ; c'est la pourpre. Les féministes (les rouges) sont appelés Pinkshas ; de là vient le nom de Phéniciens qui veut dire *roux* (1).

Un oiseau rouge, le *Phénix*, du nom même des Phéniciens, servira d'emblème féminin et désignera tout ce qui est élevé, grand, remarquable. De là l'expression railleuse de l'homme : « C'est un phénix ».

Du reste, les noms des emblèmes servent d'insulte dans la lutte.

(1) Fabre d'Olivet croit que ce sont les Grecs qui donnent le nom de Phéniciens aux Kenaanis.

Mais ce qui est injurieux dans la bouche des masculinistes est glorieux dans la bouche des féministes.

Certains peuples adoptèrent l'étendard blanc, ceux qui voulaient abandonner la contrainte du pouvoir féminin, si bien que le blanc était devenu l'emblème du despotisme, du mensonge, de l'hypocrisie sacerdotale. Les Argiens, les Albains rappellent, par l'étymologie de leur nom, la couleur blanche.

Cette couleur est celle que prirent les Druides quand les Druidesses furent vaincues (1).

Druide se dit en celtique *Belech*. De là *Bel* et *Bal*. De *Bel*, les Grecs firent *Ho-bélisque*, *flèche de pierre*, monument taillé en forme de flèche pour symboliser le phallus.

Le drapeau rouge devint celui de la révolte contre le despotisme quand la vérité et la justice furent vaincues.

Toute l'Asie, toute l'Europe, toute la Terre se divisa en blancs et en rouges.

Enfin, l'architecture même introduisit des emblèmes symboliques dans les constructions.

Devant les temples élevés aux dieux mâles, que nous allons bientôt voir apparaître, on aménagera une allée bordée d'obélisques, — emblème mâle.

Les Féministes lui opposeront l'arc de Triomphe.

On sait que l'ordre Dorique est masculiniste, tandis que l'ordre Ionique est féministe.

L'écriture hiéroglyphique est tout entière symbolique. La première écriture alphabétique le sera aussi, les chiffres même le seront. Le cercle et le diamètre, qui forment le 10 sacré, représentent le principe mâle et le principe féminin.

Phénicie.

Les Kénaanis, appelé Phéniciens par les Grecs, étaient en Egypte environ cinq siècles après le schisme d'Irschou aux Indes. Ils quittèrent plus tard ce pays devenu inhospitalier et séjour-

(1) Dans les dialectes dérivés du Celtique, lorsque les hommes mettront de leur côté toutes les vertus féminines, ils feront confusion entre le mot *blanc* et les mots *sage*, spirituel, savant.

On dit encore en allemand *Weiss* blanc, et *Wissen*, savoir. En anglais, *white*, blanc, et *wit*, esprit, *wisdom*, sagesse.

Cette confusion vient aussi de ce que, dans un autre symbolisme, le Bien est blanc, le Mal est noir. Mais alors l'opposition n'est plus entre blanc et rouge.

nèrent d'abord en Arabie. Traqués aussi dans ce pays, ils s'en allèrent à Babylone.

Ils parlaient la même langue que les Sémites et, comme eux, vivaient sous un régime gynécocratique.

Les Phéniciens étaient un peuple très avancé au point de vue intellectuel. On leur doit toutes sortes d'inventions, à commencer par l'écriture alphabétique. Ils portèrent leur civilisation et leurs croyances dans de nombreuses colonies, ils voyageaient facilement, par terre et par mer. Nous les retrouvons peuplant l'Atlas, l'Ibérie, les îles de l'Italie, la célèbre île des Phéaciens, les côtes de la Grèce, l'Asie Mineure, les Cyclades, les Sporades, Chypre, Malte, les environs du lac Triton et jusqu'à l'Irlande.

En Afrique et en Espagne, ils étaient connus sous le nom de Thérésiens (1).

Les Phéniciens furent, plus tard, divisés en un grand nombre de sectes. Ils sont souvent appelés Philistins ou Pharusiens, d'une de leurs sectes. Les Ioniens sont souvent appelés Iduméens. Tous ces noms sont utiles à connaître pour se faire une idée exacte des luttes qui remplissent toute l'antiquité.

Origine de la Zoolâtrie.

L'homme ainsi transformé par ses œuvres sexuelles sembla à la Femme si près de la brute qu'elle en fit un objet de moquerie. Il ne la comprenait plus, ne s'intéressait plus à ses enseignements, ne cherchait plus que des plaisirs qu'elle refusait de partager, qui lui inspiraient du dégoût.

C'est alors que nous la voyons représenter l'homme sous des formes animales que la primitive idéographie nous a conservées.

L'hiéroglyphie est l'histoire de l'origine et de la filiation des idées religieuses chez tous les peuples. Les vices que l'on voulait combattre étaient personnifiés de mille manières.

Dans chaque pays, un animal sert de comparaison. Les emblèmes de l'Orient sont le chameau à deux bosses et l'éléphant d'Asie.

(1) Toutes les nations étaient représentées par des Déeses. On représente l'Ibérie par une femme assise sur une montagne et tenant en main une branche d'olivier. Elle a à ses pieds un lapin. En hébreu, lapin se dit *span*; c'est, d'après Bochart, de là que vient le mot Hispania, qui a prévalu quand le régime de l'homme s'est affirmé.

(*La Judée en Europe*, de TH. GAILLEUX).

Aux Indes, l'homme bestial, c'est Ganeça. Il a une tête d'éléphant. (Voir ses représentations au Musée Guimet). Sur les plus vieux monuments de l'Inde, on a trouvé des éléphants à sept trompes, imitant les serpents à sept têtes. Ceci est destiné à ridiculiser la doctrine du septénaire. Le mot « Eléphant » vient de Elf, — et le mot *elf* est le masculin de Elves, les anciennes fées des Celtes.

Est-ce parce que les hommes s'étaient fait appeler Elf que les femmes les ridiculisaient en leur donnant une forme animale ? Peut-être.

Le mot Elaphos signifie cerf en grec.

Elf devint *fleuve* en scandinave. (L'eau contraire du Feu-esprit).

Dans le même genre, l'Aleph des Hébreux, la première lettre de l'alphabet, c'est-à-dire *la tête, le premier*, sert à faire le mot *Alef*, taureau en phénicien.

Donc on se moque de l'homme, qui veut être le premier, ayant des mœurs bestiales.

La légende de Ganeça.

Çiva eut de Pârvatî un fils, qui, sous le nom de Ganêça est, devenu l'un des Dieux les plus populaires de l'Inde moderne. Il est représenté avec la tête d'un éléphant — (légende : la première fois que sa mère le vit, elle lui réduisit la tête en cendres, par l'éclat de ses regards. Çiva, désolé d'avoir un fils acéphale, ordonna à ses serviteurs de lui envoyer la tête du premier être venu dormant la face tournée vers le Nord; — ce fut un éléphant).

Les qualifications de Ganeça sont : Akhouga, — qui a le rat pour monture.

Dvaimâtoura, — qui a deux mères, — la sienne et celle de sa tête (la femme qui le guide).

Ekadanta, — qui a une seule dent.

Ganeça, — le seigneur du cortège qui suit Civa.

Gadjamoukha, — qui a un visage d'éléphant.

Lambodara, — qui a un abdomen pendant, etc.

Chez les Egyptiens, nous trouvons Anubis, figuré avec une tête de chacal. Il représente la mort, l'ensevelissement, souvent il est

accroupi sur un coffret funéraire, muni d'un flagellum. Il est dit « vainqueur des ennemis de son père Osiris ». Les ennemis d'Osiris, ce sont les partisans d'Isis.

* * *

Les Etrusques symbolisent l'homme par le taureau. C'est l'animal qui sert surtout de comparaison pour représenter la force musculaire de l'homme. Ce symbole fit fortune en Egypte. On a trouvé des taureaux Apis et Mnévis en pierre et en métal, quelques-uns de très forte taille, comme l'Apis du Louvre, qui est d'époque saïte, ou le Mnévis du Boulaq, qui est de la XX^e dynastie, d'après Maspéro.

Le bélier joue un grand rôle dans la zoolâtrie.

Il fait opposition à la brebis, à l'agneau, qui représentent le féminin.

Les cornes qu'on lui met sur la tête sont un double symbole, elles représentent le sexe de l'animal et aussi la *régression des courants céphaliques*, que la sexualité masculine détermine et qui tirent le front en arrière en accomplissant un mouvement vermiculaire d'avant en arrière, des lobes frontaux vers l'occiput.

Les cornes que l'on donnera aux esprits infernaux seront couchées sur la tête dans la même direction. La corne relevée en avant, dont la Bible parle si souvent, caractérise le sexe féminin. Ce n'est qu'au moyen âge que le diable sera représenté avec des cornes relevées.

Mendès ou Menth, qui symbolise le bouc, est représenté avec des cornes.

Ken, « le générateur », est aussi un homme à cornes.

On célébrait à Thèbes une fête de deuil appelée « le sacrifice annuel du Bélier »; c'est ce que représenta plus tard le « sacrifice annuel de l'Agneau » (l'agneau pascal), sacrifié une fois par an, quand la Religion obligea la Femme à venir au printemps se livrer à l'homme dans le Temple de la Déesse Mylitta.

Il était dit, dans ces fêtes symboliques, que le dieu que le Bélier figurait ne pouvait se montrer aux hommes qu'en devenant mortel comme eux.

Un jour, raconte Hérodote, Hercule voulut absolument voir le dieu caché — Ammon. (On sait ce que signifie l'expression *voir Dieu* quand le Dieu est la Déesse.) Mais Ammon s'y refusait.

Enfin, comme Hercule ne cessait de le prier, Ammon s'avisa de cet artifice : il dépouilla un bélier, en coupa la tête qu'il tint devant lui, et, s'étant revêtu de sa toison, il se montra en cet état à Hercule.

Ces allusions aux lois de la génération sont transparentes, elles rappellent toujours que l'homme est condamné par les lois de son sexe à devenir mortel (il s'agit de la mort de l'âme), ce qui lui enlève la noblesse humaine et le fait ressembler à l'animal.

La fête annuelle qui consacrait cette idée était accompagnée de pleurs, pour représenter les pleurs réels des femmes qui avaient souffert pour les péchés de l'homme.

Le Bélier resta le symbole de la primauté de l'homme, premier apparu.

L'Ours.

Chez les peuples du Nord, l'homme bestial est comparé à l'Ours.

Le mot « barbare » ou « berber » (de baer-bor) signifiait chez les Boréens *ceux qui portent l'ours*, les hommes chasseurs, les insociables, doués d'une grande force musculaire.

Par extension, on arriva à appeler ces hommes des *ours*, ce qui voulait dire des gens non policés, vivant entre eux, loin des autres, et ne sachant pas se conduire dans la société des femmes.

Cette épithète, d'abord mal prise, fut plus tard acceptée, et l'homme par réaction s'en para, comme d'un titre glorieux.

Dans le blason armorial commun des temps primitifs, l'ours figurait, et son nom *bor* (ours dans les langues scandinaves) devint la racine du mot *Boréen*.

Quand vint la grande lutte de l'homme contre la Femme, c'est l'Ours, l'homme barbare, qui devint *le lumineux* ; l'homme se déifia et se fit si grand qu'il se compara au soleil.

On retrouve l'ours comme symbole archaïque d'Ouranos (Uranus), l'éjaculateur, le projecteur de lumière.

C'est à ce moment que les constellations astrales du nord furent appelées des ourses : la grande et la petite.

Dans l'écriture primitive, la lettre R est le signe du mouvement, c'est l'emblème de l'homme ; la lettre S est le signe de l'Esprit, c'est l'emblème de la Femme. Ces signes ont la forme d'un chariot. Le signe féminin représentait le grand chariot, la

grande lumière; le signe masculin représentait la petite lumière, le petit chariot.

Plus tard, l'homme donna son emblème : *l'ourse* aux deux chariots, *supprimant* l'emblème féminin, — car l'homme ne partage pas, il prend tout.

Par la suite, les idées et les symboles des peuples méridionaux arrivèrent jusque chez les Boréens; alors ceux-ci adoptèrent les idées régnantes qui divisaient le monde en *lunaires* et *solaires*. Ils firent de leur petit chariot le symbole des *lunaires*, et de leur grand chariot le symbole des *solaires*.

Mais, avant de connaître les luttes des autres peuples, ils avaient soutenu les mêmes disputes et avaient aussi pris des emblèmes astronomiques.

L'aurore boréale fut aussi regardée par les hommes comme un symbole de lumière masculine.

Mais on ne détruit pas ainsi toutes les anciennes idées, basées sur les lois de la nature, par des imputations contraires. Si le mensonge a des partisans, la vérité en a aussi. On vit, à la suite de ce *renversement* des sexes, tout le monde septentrional se diviser en deux camps : les *Tour-an* (Bers cheminant) qui étaient les masculinistes qui suivaient l'Ours, et les *Ku-an*, les féministes qui ne suivaient pas l'ours (les Bers sédentaires ou Barons), — les nobles.

Le serpent dans le symbolisme antique.

Enfin, l'antiquité a donné un grand rôle au serpent dans les luttes de sexes.

Cet animal rampant est l'emblème de ce qui est bas, lâche, vil. Il mord la femme au talon, image de l'homme qui l'attaque « par en bas ».

La Femme est la Déesse trempée dans des eaux qui la rendent invulnérable, excepté au talon, où le serpent pourra la mordre et où elle sera blessée. Belle allégorie qui montre qu'elle ne peut pas être attaquée de front, loyalement, franchement, mais seulement par la bassesse qui *la mord par en bas*.

(Mordre la Femme au talon, *l'attaquer par en bas*, c'est l'attaquer dans son sexe, en lui imputant les péchés de l'homme.)

Nietzsche compare le méchant à une grappe de serpents enlacés, sifflants et toujours prêts à mordre.

Le serpent — l'homme vil — a mille noms.

En Egypte, c'est Typhon.

En Syrie, c'est Nahash. C'est celui-là qui est le héros de la légende d'Adam et Eve.

Chez les Perses, le méchant est représenté par le serpent Ophi-néus.

Au Louvre, on peut voir Minerve assise et menacée dans sa sagesse et dans sa dignité par des serpents qui s'élèvent autour d'elle.

Dans la mythologie égyptienne, le serpent est enroulé autour d'un vase d'eau qu'il anime de son souffle. Le vase est un symbole sexuel. L'eau représente l'élément qui éteint le feu (l'esprit).

D'après Eusèbe, les Egyptiens représentaient le soleil, qui symbolisait la Déesse Isis, traîné dans un vaisseau que le crocodile dirigeait en qualité de pilote. Allusion au gouvernement du prêtre (de l'homme) conduisant la Femme.

Dans la mythologie de Créuzer, nous trouvons une représentation de Vishnou dormant sur Ananta-Shesha, le grand serpent de l'éternité. Elle l'aime, lui prête ses vertus, ignore sa méchanceté. Cependant, les sept têtes du serpent — les sept manifestations de l'esprit du Mal — sont sur sa tête. D'elle part un cordon, un lien — qui porte un lotus dans lequel sont des hommes sages qui lisent ses livres, qui étudient sa science.

Le grand serpent repose sur l'eau, d'où émergent des fleurs de lotus. Dans l'eau, on aperçoit des poissons, représentant ceux qui vivent dans le mal et l'ignorance.

Les serpents sont des charmeurs, ils hypnotisent du regard l'oiseau (qui symbolise l'esprit qui s'élève), c'est-à-dire qu'ils séduisent la Femme.

C'est sans doute pour cela que nous trouvons en Grèce un Apollon Pythien séducteur, mais perfide.

N'oublions pas l'Hydre de Lerne, espèce de serpent polycéphale, dont chaque tête représente un des vices de l'homme, comme l'Ananta-Shesha des Hindous.

Quoique les prêtres aient cherché à donner un sens nouveau aux antiques symboles (pour eux, le serpent représente la prudence), ils ne purent pas effacer l'idée primitive qui s'y rattachait et qui persista toujours.

Les peuples sauvages, qui sont dégénérés, ont fait du serpent une divinité qu'on adore.

Toute la tradition antique, propagée par la Femme, est pleine de la légende du serpent, et c'est Elle qui doit lui écraser la tête.

Il est des peuples qui remplacent le serpent par le Scorpion, lequel blesse la Femme au pied.

Chez les Slaves et les Allemands, c'est le crapaud qui est l'emblème du Mal.

Dans la gageure avec le forgeron Sindri, Loki — le Mal —, sous la forme d'un taon, pique trois fois douloureusement « l'Etre petit », le nain (manière de désigner la Femme), qui devait souffler le feu sans interruption, comme plus tard les Vestales.

Quand ce même Loki infernal voulut tromper Freya — la Déesse —, il se métamorphosa en une mouche.

Chez les Grecs et les Latins, le mâle inférieur, c'est-à-dire sexuel, c'est le Faune, le Satyre qui n'a de l'homme que la moitié du corps, la partie inférieure est celle de l'animal.

Enfin, celui qui manque d'intelligence est comparé à l'âne et ce symbole, qui est dans la Bible, se retrouve à l'origine du christianisme, où la tête d'âne joue un grand rôle et se trouve dessinée sur les murs des catacombes de Rome.

Les peuples dégénérés, devenus sauvages, ont gardé les antiques symboles, mais ont glorifié et déifié ce qui représentait le sexe mâle, le masculinisme ayant triomphé parmi eux pendant la longue évolution que ces peuples ont accomplie.

Représailles.

Les comparaisons injurieuses que faisaient les femmes blessaient les hommes et devaient amener de la part de ceux-ci une réaction. Elle fut terrible, brutale, et en même temps stupide.

L'homme, qui est doué d'esprit d'imitation, copia la Femme et créa une faculté psychique nouvelle : la « réflexion sexuelle », qui consiste à renvoyer à la Femme ce qu'elle reproche à l'homme.

La réflexion sexuelle s'appelle en rhétorique *Rétortion* ; c'est l'emploi des raisons, des preuves dont l'adversaire s'est servi. Rétorquer, c'est tourner contre son ennemi les arguments qu'il a employés lui-même.

L'homme se vengea en employant contre la Femme la raillerie

dont elle lui avait donné les premières leçons. Mais là où la Femme avait fait un reproche justifié, il en fit un qui ne répondait pas à la réalité des choses, qui ne s'adaptait pas aux conditions physiologiques, psychiques et morales de la nature du sexe féminin.

Il se contenta de répéter sans penser. Or, une imputation fausse, c'est un outrage.

Imputer à la femme les conséquences des actions sexuelles masculines, c'est supposer implicitement qu'elle est un homme, qu'elle participe à la nature sexuelle de l'homme et subit la même déchéance.

Imputo (en latin attribuer) a fait *Putà* qui veut dire *par supposition*. On supposa donc par ce système, ou, du moins, *on sembla croire* que la femme subissait la déchéance sexuelle, car le mot *Puto* n'affirme pas, mais il présume, il imagine. De là est venue l'expression *père putatif* (père présumé). De là aussi le mot *Putain*, femme présumée impure. Réputation veut dire chose supposée.

Et, sur cette présomption, nous allons voir pleuvoir les injures sur le sexe féminin.

C'est cette réaction subversive qui nous explique pourquoi les Déesses sont présentées sous deux aspects : cela répond à deux époques de l'histoire. D'abord glorifiée, la Femme est montrée dans toute sa dignité. Puis ensuite elle est avilie, déshonorée, et alors on ne lui laisse plus comme attribut que la maternité, — c'est-à-dire ce qui est sexuel et ne peut être nié. Toutes ses facultés intellectuelles sont méconnues, ou même données à l'homme.

Mais ces différentes phases se déroulent lentement.

Le premier stade de la réaction est dans la comparaison injurieuse, renvoyée telle qu'elle s'est produite, sans réflexion. Ainsi la Femme avait comparé l'homme au taureau, à cause de sa force musculaire ; l'homme se vengea en appelant la Femme « vache ».

Elle l'avait comparé au serpent, c'est à elle que l'homme va donner pour emblème le serpent. L'oie et la grue, malgré leur origine idéographique bien spéciale au sexe masculin, serviront, plus tard, à désigner la Femme. On appelle *la Mère l'Oie* la vieille qui conte aux enfants les traditions de l'ancien régime. Et

les modernes qui ont perpétué le symbole l'appliquent maintenant exclusivement à la Femme.

Toutes les Déeses sont ridiculisées.

La grande Isis ne représente plus le soleil, c'est la lune qu'on lui met sur la tête entre des cornes de vache. Elle ne personnifie plus l'Esprit de la Femme, mais son sexe, on en fait une mère uxorice. Elle porte sur son front le serpent d'or, l'Uræus, qui avait servi à représenter l'homme pervers.

L'hiéroglyphe du mot Isis est le *siège*. Il sert à écrire le mot : demeure. Elle représente l'habitation, la maison, on dirait en terme moderne : le foyer. C'est le *Saint-Siège* qu'occupe la femme qui a la préséance. C'est pour cela qu'il est resté dans les mœurs que la Femme s'assied et que l'homme reste debout.

Isis est aussi représentée avec une tête de lionne pour renverser le symbole du sphinx, tête de femme, corps de lionne, qui servait à représenter l'intuition de la grande Déesse Thoth (dont on fera un homme).

Souvent aussi on lui donne une tête de vache.

Enfin, Isis avilie est représentée par la Déesse Seth à tête surmontée d'un scorpion. L'astre Sirius (Sothis) qui apportait l'inondation lui était consacré, la montrant ainsi comme la Déesse de l'eau — qui était le symbole de l'erreur et de l'ignorance. Il y avait à Assouan un temple dédié à Isis-Sothis.

La Déesse Neith, que les Grecs assimilent à Minerve, est appelée *la vache génératrice*. Des petits monuments la représentent allaitant de jeunes crocodiles.

Les Déeses Neith, Nephthys et Bast sont figurées avec des têtes de chattes. La dernière représente ironiquement la chaleur au lieu du flambeau qui éclaire. On les appellera des Déeses Léontocéphales, elles serviront à parodier la Femme-Esprit représentée par le Sphinx.

Menhit, Déesse Léontocéphale, est adorée à Esneh, ce qui prouve qu'après quelques générations on perd de vue l'origine du symbole et on l'accepte comme représentant une vérité ou un mystère.

La Déesse Nout est aussi ridiculisée et son nom est écrit par l'hiéroglyphe de *l'oie glousseuse*. C'est évidemment une vengeance masculine, puisque l'oie (qui représente le phallus) était le symbole de la bêtise de l'homme.

Nout, qui représente le Ciel, est peinte sur le couvercle des

cercueils comme pour représenter la mort, depuis que l'homme-chacal *Anubis* a été un symbole de mort.

Les auteurs expliqueront cela par une idée qui semblera raisonnable, ils diront que la Déesse s'étend au-dessus de la momie qu'elle protège. Mais les morts n'ont pas besoin de protection.

C'est ainsi que les hommes des générations postérieures corrigent les absurdités de leurs prédécesseurs, nées de la jalousie sexuelle, en donnant une signification qui peut sembler raisonnable à leurs aberrations.

Dans un papyrus du Louvre, il est dit au défunt :

« Ta Mère Nout t'a reçu en paix, elle place ses deux bras derrière ta tête chaque jour, elle te protège dans le cercueil. »

Les femmes avaient comparé l'homme rapace au vautour. Voici comment cette signification est renversée à propos des Déeses qui, d'abord, étaient appelées « Dames du Ciel ». On lit dans Horapollon : « Les Egyptiens, lorsqu'ils veulent écrire *Mère ou Ciel*, peignent un vautour ».

Le vautour remplaça la colombe qui représentait l'ESPRIT, et c'est dans la période de réaction que la Mère est symbolisée par cet oiseau rapace.

La colombe a eu un grand rôle dans la Zoolâtrie. C'était le symbole de la pensée qui s'élève.

Jonah en hébreu signifie colombe.

Ce mot vient évidemment du sanscrit *Yoni*, d'autant plus que les Ioniens étaient quelquefois appelés *Colombans*.

Le souffle de l'Esprit devient le vent, qui va devenir synonyme du « chérub » des Hébreux.

L'Esprit interprété par la Femme est tout, par l'homme il n'est rien. Les noms dans leur double signification le disent : « Le vent, l'air et l'Esprit ont toujours été synonymes chez tous les peuples : Pneuma (l'Esprit) et Anémos (le vent) chez les Grecs, Spiritus et Ventus chez les Latins étaient des synonymes. »

« Un vent, ministre de Vishnou, s'appelle « Hanumat » ; ses ailes rapides en font le messager de la colère divine : son dard (Kantaka. l'épine, selon le sanscrit) est redoutable et, s'il ne frappe à la jambe, sa blessure secrète courbe les tailles les plus fières ».

Jecite, mais je n'explique pas. Les luttes de sexes ont créé une littérature inexplicable.

De Sapheth, la Déesse des livres et des Bibliothèques, on fait

Sekhet qui représente « l'ardeur dévorante » du Soleil, lui donnant un rôle sexuel, au lieu de son rôle intellectuel.

Thoeüris (Ta-out, qui est l'antique Déesse Taoth ou Thoth, masculinisée) est « la grande », elle est aussi appelée Apet et Shepout. On en fait une Déesse à corps d'hippopotame, à mamelles pendantes.

Dans une inscription ptolémaïque, elle a un rôle castigateur ; elle est représentée avec une tête de lionne et armée d'un couteau. Il est dit : « Elle se nourrit de ce qui approche de sa flamme ». Elle semble représenter, dérisoirement, la Matrone. Elle préside, dans les temples, aux chambres où étaient représentées les naissances des jeunes divinités. On dit d'elle : « Elle est la grande qui a enfanté les dieux. »

La Déesse grenouille est une forme donnée à la femme qui remonte à la V^e dynastie. On a des amulettes en forme de grenouille.

Si la femme est une grenouille, c'est parce que l'homme a été comparé au crapaud.

A une certaine époque, le signe grenouille servait à écrire le mot année. Est-ce pour rappeler la fécondation annuelle ? Alors le têtard était l'hiéroglyphe du nombre mille ou cent mille.

Voici un autre ordre d'idées et d'ironie :

Nephthys, sœur d'Isis, est représentée par une « pleureuse ». Et on explique ses larmes en lui donnant un rôle funéraire, alors que ce n'est pas la mort du corps qu'elle pleure, mais l'outrage fait à son sexe, sa mort spirituelle. Elle porte les mains à son front en signe de désolation. On la met au chevet des sarcophages qu'elle couvre de ses ailes protectrices. On appelle Isis et Nephthys les deux *pleureuses* et les deux *couveuses*. On attribue leurs pleurs à la mort d'Osiris, ne leur laissant le droit de pleurer que la mort de l'homme, — non son outrage.

En Grèce, mêmes légendes :

Io, la prêtresse d'Héré, est transformée en génisse, dira-t-on, pendant qu'Inachus fonde le royaume d'Argos — ville masculiniste — dans laquelle les hommes surveillent la sexualité féminine, afin d'en empêcher le développement.

Mais ils n'avouent pas leurs ruses et les mettent sur le compte des Déeses. Ici, c'est Héré, Déesse féminine, qui, conspirant contre son propre sexe, exige que Io — la Prêtresse — soit soumise à la surveillance d'Argos aux cent yeux.

Io, c'est, en Grèce, la copie d'Isis à tête de vache.

La belle Europe est aussi enlevée par Zeus et transformée en « taureau ».

C'est ainsi que toujours les symboles changent de sexe.

Pendant que la Femme a maintenant une tête d'animal et un corps humain, l'homme est aussi représenté à l'envers : il a un corps de taureau et une tête d'homme, imitant ainsi le Sphinx. Ceci est, évidemment, une réaction contre les figurations des époques antérieures qui montraient l'homme avec une tête d'animal. Du reste, remarquons que ce nouveau symbolisme est très postérieur au premier, il caractérise l'époque du triomphe de la puissance masculine.

Le serpent lui-même fut réhabilité, comme symbole masculin. Il devint l'emblème de l'innocence, et nous voyons les grands sculpteurs de l'antiquité le mettre dans les mains de gracieuses figures taillées dans le marbre.

Du reste, quand l'homme triomphe, ce reptile ne représente plus la ruse, mais la prudence. Esope l'a remis à sa place, en en faisant l'emblème de l'ingratitude.

C'est ainsi que la Déesse, « l'Eternel féminin », a toujours été représentée, suivant les deux états de l'âme masculine : l'amour avec ses envolées sublimes qui dépassent la raison froide sans la contrarier ; la haine que fait naître la jalousie de sexe, avec ses ruses infernales, témoignage de la fausseté du cerveau de l'homme pervers, affublant l'autre sexe de ses vices, de ses crimes, de ses instincts de fauve (1).

Le Symbole du poisson.

Quand les hommes se virent comparés par les femmes à un océan d'erreurs, un déluge éteignant toutes les lumières de l'Esprit, continuant eux-mêmes ironiquement le symbolisme, ils se comparèrent à des poissons.

Et ce nouveau symbole ichtyologique va jouer un grand rôle dans les mythes religieux. On mettra le poisson dans le Zodiaque et dans les constellations. (Le poisson astral.)

Hygin dit « que les hommes sont nés du *poisson astral*. » Et n'est-ce pas là le premier germe de l'idée que l'homme vient de la mer et qu'il a passé d'abord par la forme du poisson ? Ce poisson

(1) Voir ces instincts décrits par Nietzsche, dans toute son œuvre.

devint par la suite un monstre marin, représentant le grand persécuteur, le grand oppresseur de la Femme.

C'est le grand Léviathan de la Bible avalant les *Yonijas* (les féministes).

Puis le symbole, après avoir subi l'amplification de l'imagination orientale, s'amoindrira dans les esprits vulgaires, et le monstre deviendra une baleine et les *Yonijas* deviendront Jonas.

Pendant que les Féministes deviennent « un homme », les hommes, changeant, dans un autre sens, le sexe de la Femme, arrivent à la symboliser, elle, par le poisson. C'est ainsi qu'on arrive toujours à renverser les rôles. Il était difficile, cependant, de ne pas mettre la Femme *sur* l'eau, elle qui avait toujours été l'*Emergente*. Cette figuration était trop avancée dans les esprits pour disparaître complètement. On arrangea les choses, on en fit une amphibie, une Déesse dont la partie supérieure du corps émerge, mais dont la partie inférieure plonge dans l'Océan, et c'est un symbolisme qui représente dans la Femme l'Esprit en haut, la vie animale en bas.

Tout l'Orient a représenté la Femme sous cette figure bizarre : un corps de Femme terminé en queue de poisson.

La Derceto des Phéniciens, la Vénus d'Aphaca et toutes les Vénus orientales sont ichtymorphiques, l'Oannès des Phéniciens aussi, ainsi que Vishnou s'incarnant en poisson.

Les sirènes étaient aussi des femmes émergeant de l'eau et dont la moitié inférieure avait le corps d'un poisson. Peut-être parce que, dans la lutte de sexes, l'homme les avait attirées à lui et plongées avec lui dans l'océan de l'erreur. C'est peut-être pour cela que, dans le langage vulgaire, on garde cette expression « se terminer en queue de poisson » pour indiquer une chose qui finit mal, comme a fini la puissance féminine.

La sphinge des Egyptiens, forme ridiculisée du sphinx, se termine aussi en queue de poisson. C'est donc à tort qu'on a dit que les Egyptiens n'avaient pas de déluge dans leurs traditions; seulement, ils ne l'expliquent pas par un cataclysme physique, mais lui laissent sa signification symbolique d'un bouleversement moral.

Le sphinx avait représenté l'Esprit féminin dans son plus pur rayonnement, « l'influx d'Isis », symbole qui, d'ailleurs, ne resta pas exclusivement égyptien, mais devint universel. Nous le re-

trouvons en Assyrie, où on lui donne des ailes colossales. C'est la pensée qui vole.

Il est chez les Hellènes, où nous le retrouvons dans la légende d'Œdipe.

Il est avec les Hébreux pour protéger l'arche d'Israël sous la forme des Kéroubim.

Mais la réaction qui profane tout en fit la sphinge représentant la femme avilie par les mauvaises passions masculines qu'on lui attribue ; on lui donne des yeux rutilants de curiosité malsaine, de rêves obscènes, et des griffes fouillant la chair humaine. Toutes les passions de l'homme féminisées.

Origine du Monde masculin.

Les luttes que nous venons de retracer montrent que, quoique l'humanité soit jeune encore, il est déjà des hommes dont l'esprit s'est obscurci, dont le caractère s'est altéré, des hommes déjà engagés sur la pente fatale de la dégénérescence. Ils évoluent maintenant de haut en bas, et, dans cette descente, perdent la spiritualité et se laissent entraîner dans l'erreur, que la Femme abhorre, dans la brutalité qu'elle redoute, dans la luxure qui lui fait horreur.

Cet entraînement des passions pousse les hommes à supporter avec impatience toute autorité morale qui veut les contraindre à remplir des devoirs, et, pour s'en libérer, ils s'insurgent contre la famille primitive et quittent la tribu.

Ces révoltés s'en vont par les chemins, vaguant à l'aventure. Ce sont des vagabonds, des enfants prodiges obligés souvent de revenir au bercail, poussés par les nécessités de la vie, que l'homme isolé ne peut satisfaire et que la famille lui assure.

Cette rupture des liens familiaux fait entrer l'homme dans un monde inférieur, où la Femme ne peut le suivre qu'en subissant d'affreux tourments. Quand il arrive ainsi à secouer ses devoirs, Elle le considère comme marchant vers « la mort de l'âme ». Il n'est plus pour Elle qu'une *ombre* (ou *umbra*, ou *sombra* : qui est sombre et qui sombre). Et de ce mot *ombre* on fera *hombre*, *homo*, homme.

Chez les Etrusques, les hommes séparés des tribus régulières sont « perdus ». On les appelle des mânes (d'où *man*). Ce sont des êtres déchus vivant dans les limbes, c'est-à-dire dans un monde

sans lumière. Ils sont « retranchés pour toujours », suivant une expression employée dans le livre d'Abdias (I, 10) et dans le *Lévitique* (XIX, 8).

Dans le « Li-Ki » des Chinois, il est dit des hommes : « Ceux qui avaient perdu le sentiment du devoir étaient considérés comme des *hommes morts* ».

C'est quand les hommes sont arrivés à cet état qu'ils fuient la société des Femmes et font leur monde à part, le monde masculin où règnent les luttes, les ruses, le mensonge et l'injustice.

Ces dégradés vont former chez les Hindous une classe à part : les parias coûdras. « On les considéra, dit Fabre d'Olivet, comme des hommes insociables, dont on ne pouvait fléchir le caractère opiniâtre, et on les relégua dans le désert comme des sortes de parias impurs. » (*L'Etat social de l'homme*, p. 328).

Les parias sont partout les « réprouvés ». On leur interdit de vivre dans la société des autres hommes. D'abord vagabonds, ils finissent par se réunir et par former des troupes nomades, — c'est ce qui leur donne de la force et de l'audace.

Les Edomites (Edom, c'est l'homme, comme Esaü) formaient des troupes nomades.

Les historiens, pleins d'indulgence pour ces vagabonds, les appellent des « guerriers ». Et en effet ils bataillent, ils tuent, ils pillent.

Les parias ne possédaient rien, n'étant stables nulle part et ne travaillant pas.

L'immutabilité de la propriété territoriale était le principe même de la famille régulière dans laquelle s'accomplissait un travail collectif qui donnait au terrain sa valeur.

Le Rapt des Femmes.

Mais les hommes qui s'étaient séparés du groupe erraient sans femmes, et cet état de choses n'était pas pour leur plaisir. C'est alors que nous voyons commencer le rapt des femmes.

M. Alglave dit (dans *l'Origine de la Famille*) : « A l'origine, les tribus primitives avaient vécu dans un état de promiscuité absolue, sans union durable entre les sexes. Aucun membre de la tribu ne pouvait s'attribuer de droit exclusif sur une femme de cette même tribu. Mais il n'en était pas de même de la femme captive, enlevée dans une tribu voisine ; celle-ci était la propriété

du guerrier qui s'en était emparé. C'est là qu'aurait été l'origine du mariage actuel, et on aurait en même temps l'explication de la défense du mariage entre parents.

« Ce mariage primitif ne pouvait en effet se contracter qu'avec une femme d'une autre tribu ; c'est ce que l'on appelle l'exogamie. Quand il est permis, plus tard, entre les membres de la même tribu, on maintient, au moins pour la parenté proche, la règle de l'exogamie. Le mariage primitif était donc un rapt, et le souvenir s'en est conservé dans les cérémonies nuptiales de presque tous les peuples anciens, où l'on voit figurer, avec beaucoup de détails, un rite ou une formalité rappelant l'enlèvement de la Femme. Il en était encore ainsi à Rome, où l'on cherchait à l'expliquer par un souvenir de l'enlèvement des Sabines par les soldats de Romulus. »

Cette façon de présenter les choses en ennoblissant le rapt et finalement en le légitimant, vient de l'habitude que les hommes ont contractée de glorifier leurs actes, même les plus répréhensibles.

Mais cette citation est utile parce qu'elle montre l'origine lointaine de l'asservissement de la Femme, l'impossibilité où l'homme était alors d'assujettir les femmes de sa propre tribu parce que cette violation de la liberté individuelle d'une Femme n'aurait pas été possible — ou du moins aurait été réprouvée par tous et immédiatement vengée. Il faut aussi ne pas oublier que le mot mariage, employé ici, veut dire union contractée sans le consentement de la Femme, et cette origine de ce genre d'union qui a triomphé a marqué cet usage d'un cachet d'illégalité et d'immoralité que toutes les sanctions données plus tard n'ont jamais effacé (1).

La femme enlevée était une captive qui devait aspirer à la délivrance. Elle devait avoir une profonde haine pour son ravisseur et vivre dans ce milieu nouveau comme dans *un enfer*.

C'est alors que nous voyons se former un commencement d'état permanent de révolte, à côté de l'ancien régime gynocratique, toujours existant cependant et appelé encore pendant de longs siècles à régir la vie régulière de l'humanité.

(1) L'étranger à la tribu qui s'empare d'une femme, pour la violer, est appelé en grec *pro-xénos* (premier étranger); — c'est de *proxénos* qu'on fait le mot *proxène*, *proxénète*.

Les révoltés fondent des villes, ils les entourent de murailles pour empêcher leurs adversaires d'y pénétrer et d'y venir venger l'outrage fait à leurs sœurs (1).

Des noms sont restés dans les anciens récits, qui nous font connaître les premiers audacieux qui se sont révoltés contre la loi théogonique et l'autorité maternelle.

Les premiers ancêtres des Persans, les Iraniens, ont *Giam-Shid* « le premier dominateur » du peuple noir, appelé peuple de Giam ou de Gian-ben-gian, comme disent les Arabes. Zoroastre — le Prêtre de la religion masculine qui régna plus tard — lui rend hommage et le désigne comme le premier homme qu'« Ormuzd ait favorisé de son inspiration » (les hommes mettent toujours les Dieux de leur côté), il le montre partout le chef des peuples. Giam fonda une ville masculiniste « semblable au Paradis », dit Zoroastre.

Ceux qui ont écrit ce qu'on attribue à Zoroastre ont donné, les premiers, l'exemple de l'exagération dans la louange accordée par l'homme aux révoltés contre le régime féminin.

*Séparation des Sexes. Les deux Mondes masculin et féminin.
Le Ciel et l'Enfer.*

Maintenant que nous savons comment la société était constituée à cette époque, nous allons mieux saisir l'esprit des Ecritures. En effet, comment comprendre la signification donnée aux mots si nous ne savons pas que les hommes et les femmes étaient en lutttes et que c'est à ces lutttes qu'il est fait allusion par les premiers auteurs qui écrivirent, — c'est-à-dire par les femmes ?

Dans le « Vishnu-Puràna » (livre féminin), il est dit :

« Le Ciel est ce qui fait les délices de l'Esprit, l'enfer ce qui lui donne du mal. Voilà pourquoi le vice est appelé « enfer » et la vertu appelée « ciel ».

« Ce qui seul est vertu, c'est la sagesse ».

Une femme seule peut avoir écrit cela. Pour un homme, le vice est *aimable*, il n'est pas un *enfer*. L'homme met son « ciel » dans les choses sexuelles (témoin le paradis de Mahomet), non dans les choses qui font les délices de l'Esprit.

(1) C'est à propos des villes murées qu'on dit *les portes de l'Enfer*. Les hommes répondent en appelant la porte des villes masculines « la Sublime Porte ». Achab rassembla à la porte de la ville 400 faux prophètes.

Le mot *infer* (infernus, etc.) signifie inférieur, ce qui est en bas, et on l'emploie pour désigner les choses sexuelles, puisque le pôle générateur *est en bas* par rapport au pôle cérébral qui est en haut.

Origine de l'idée du feu inférieur.

Le feu — qui rayonne dans les astres — ayant été pris pour symbole de l'Esprit et de l'amour féminin, les Prêtres — par ironie ou par imitation — le prennent pour symboliser l'amour masculin, qui est l'antithèse de l'Esprit, — le pôle opposé. Alors ils placent le *feu* dans la partie *inférieure* du corps, par opposition aux Féministes qui placent le feu dans la partie supérieure, — le pôle cérébral.

Il y eut donc deux feux : celui d'en haut : le feu sacré ; celui d'en bas : le feu profane, le feu des passions masculines. Le pôle générateur, c'est le pôle inférieur — d'où *infer*, puis *enfer*.

Quand la partie inférieure du corps devint l'*enfer*, on plaça *en bas* « le feu dévorant », et, plus tard, en le descendant encore plus bas, on le mit sous les pieds, puis sous la surface terrestre.

Dans les Gâthas (livre des Iraniens), l'idée du Ciel est rendue par « Garô-Demana », la demeure des chants. Les esprits bienheureux y chantent des hymnes, Ahoura-Mazda y réside et les *magavas*.

L'enfer est appelé « Droûdjô-demana », la demeure du mensonge ou de la destruction, il est destiné à tous ceux qui pensent, disent ou font le mal.

Chez les Israélites; l'enfer, c'est le *Schéol*, situé au soleil couchant, c'est-à-dire au déclin de la vie spirituelle représentée par le soleil ; c'est le séjour des méchants, des âmes des « morts » (morts à la vie de l'esprit). Le Schéol est opposé à l'Abaddon (paradis) où n'entrent que les vrais enfants d'Ab-bhram, mot qui signifie primitivement peuple de Bhram. Les méchants en sont exclus.

Telle est l'opinion des Pharisiens, adversaires des Sadducéens (1). L'union de l'homme et de la femme est le *mariage du Ciel et de la Terre*.

(1) C'est au temps des Asmonéens que l'on voit apparaître le surnaturel et l'idée d'un ciel et d'un enfer, où les méchants recevront leur châtiment, conception gros

Chez les Hindous, il y a plusieurs paradis.

La tradition antérieure à la réunion des trois dieux dans la *Trimôurti* assigne à chacun d'eux une résidence spéciale. Celle de Brahmâ s'appelle *Satya-loka*, celle de Vishnou *Vaikountha*, celle de Çiva Kailâsa. Ces paradis sont placés sur le Mêrou, et le premier des trois en occupe la cime, celui de Vishnou vient ensuite, puis celui de Çiva à un étage inférieur.

Au-dessous des trois est le *Svarga*, ou paradis d'Indra, où chantent les *gandharvas*, où dansent les *Apsarâs*, où l'on voit la vache Kâma-dhênou, les cinq arbres (cinq races) *Kalpa*, *Pâridjâtaka*, *Mandâra*, *Santâna*, *Haritchandana*. Il est bien évident qu'on a mis ici le mot « Paradis » pour résidence quand on a révisé les livres, effaçant déjà ainsi l'idée de l'enfer dans le monde de Çiva, qui n'est plus qu'un paradis inférieur.

Connaissant l'origine de l'idée d'un « enfer terrestre », un monde créé par l'homme et où la femme souffre, nous allons comprendre la signification des mythes qui nous représentent « la descente de la Femme aux Enfers ».

C'est d'abord en Kaldée que nous rencontrons cette légende. Elle a été trouvée sur les tablettes de la bibliothèque d'Assourbanipal.

En voici la traduction :

La descente d'Istar aux Enfers.

(D'après G. Smith, *Chaldaïsche Genesis* par Hermann et Frédéric Delitzsch ; E. Schrader, *Die Höllenfahrt des Istar*; J. Oppert, *L'immortalité chez les Chaldéens*).

Première Colonne.

1. — Vers l'Aral (l'enfer)
2. — Istar, la fille de Sin, dirigea son esprit.
3. — Et la fille de Sin dirigea son esprit,
4. — Vers la maison des ténèbres, le domaine du Dieu Irkalla,

sière dérivée de l'idée d'un monde heureux et d'un monde malheureux, existant sur la terre même.

Il n'y a dans l'Ancien Testament aucune trace indiquant une âme immortelle séparée du corps, suivant la conception moderne, ni une immortalité au delà de ce monde. Ces idées n'apparaissent que dans le Nouveau Testament.

Voir contre l'immortalité les *Psaumes* (66) — (30, 9, 10) — (88, 10, 14) — (115, 17). Voir aussi l'*Ecclésiaste* (3, 19, 21) — (9, 4, 6, 10).

5. — Vers la maison où l'on entre, mais dont on ne sort pas,
6. — Vers la route où l'on s'achemine sans retour,
7. — Vers la maison où ceux qui entrent soupirent après la lumière,
8. — Le lieu où la poussière sert de nourriture et la boue d'aliment.
9. — On n'y voit jamais la lumière, on y demeure dans les ténèbres.
10. — Sur la porte et les verroux, la poussière est répandue.
12. — Istar en arrivant à la porte de l'Aral,
13. — Crie cet ordre au gardien de la porte ;
14. — « Gardien des eaux, ouvre ta porte :
15. — Ouvre ta porte pour que j'entre.
16. — Si tu n'ouvres pas la porte et que je ne sois pas admise,
17. — Je brise ta porte, je mets en pièces les poteaux... »
21. — Le gardien ouvrit la porte et parla,
22. — Et dit à la princesse Istar :
23. — « Arrête, Déesse, ne fais point cela,
24. — Laisse-moi annoncer ta parole à Nin-ki-gal. » (1)

A ce message, Nin-ki-gal répond :

34. — « Qu'elle pleure avec les époux qui ont quitté leurs femmes,
35. — Qu'elle pleure avec les femmes qui se sont arrachées du sein de leurs maris,
36. — Avec les enfants nés avant terme.
37. — Va, gardien, ouvre ta porte. »
42. — Il la laissa franchir la première porte et lui enleva la grande couronne de la tête.
43. — « Pourquoi, gardien, as-tu enlevé la couronne de ma tête ? »
44. — « Entre, Déesse, car c'est ainsi que (la souveraine infernale) en agit avec ses visiteurs. »

(1) On fait de Nin-ki-gal la « Grande Déesse de la Terre », la Déesse du monde souterrain (voir le Déluge et l'époque Babylonienne). C'est le Pluton des Grecs auquel on donne le sexe féminin, suivant le système de réaction qui consiste à donner aux femmes tous les rôles odieux.

45. — Il lui fit franchir la seconde porte et lui enleva les boucles d'oreilles.

46-47. — (Mêmes questions, mêmes réponses).

48. — Il lui fit franchir la troisième porte et lui enleva le collier du cou.

51-62. — A la quatrième porte, il la dépouilla de son manteau, à la cinquième de sa ceinture, à la sixième des bracelets de ses pieds et de ses mains, à la septième enfin de la tunique, le dernier vêtement de son corps.

63-65. — Istar, arrivée près de Nin-ki-gal, s'irrite contre elle et impudemment la maudit.

66-69. — Nin-ki-gal appelle Sintar, son serviteur, et lui dit : « Frappe Istar

70-75. — De maladie des flancs, des yeux, des pieds, du cœur, de la tête, de tous les membres du corps. »

76-80. — Cependant, les effets du départ d'Istar se font sentir sur la terre : le taureau ne féconde plus la vache, l'âne ne s'approche plus de l'ânesse, l'époux ne témoigne plus d'amour à son épouse.

Deuxième Colonne.

1-19. — Le serviteur des grands Dieux va rapporter ce qui se passe à Samas qui prévient Héra. Héra envoie un messenger pour apaiser Nin-ki-gal.

20 et suivants. — Nin-ki-gal, après avoir témoigné de l'humeur, finit par ordonner à son serviteur Sintar de délivrer Istar. Sintar répand sur elle les eaux de la vie, lui fait retraverser les sept portes de l'enfer, à chacune desquelles il lui rend les vêtements et les parures qu'il lui avait enlevés.

* * *

En Grèce, nous retrouvons Istar dans Perséphone, fille de Déméter, la Déesse du Jour. Cette fille représente la femme tombée au pouvoir de l'homme, la femme subjuguée, avilie, enlevée par Pluton pour en faire sa femelle, son esclave ; Elle est conduite par lui aux enfers, où il réside, où il règne, c'est-à-dire dans le monde infernal que l'homme a fait. Pluton, qui en est la puissance supérieure, représente les ténèbres et la mort, c'est-à-dire l'ignorance et le crime.

Il représente aussi la richesse, et c'est avec son or qu'il séduit la Femme. Alors son nom est Plutus.

Le monde masculin — monde de la vie infernale — est gardé par le chien Cerbère qui en interdit l'entrée par toutes les portes. — La furie y règne, Erinnyes (Homère dit les Erinnyes). Et, comme le tableau que les Femmes en font blesse les hommes, ils se vengent en donnant le sexe féminin à toutes les personnifications violentes ou odieuses qui règnent dans cet enfer.

Hada fait Hadès — ville des Femmes, séjour des Hadas, — qui deviendra l'Enfer pour les prêtres qui voient tout à l'envers (enfer-envers) à l'époque de réaction. Homère dit : l'Hadès, c'est la grotte funéraire de l'Achéron, où Ulysse va consulter les ombres des morts. Ce sont les femmes mortes à la vie sociale.

Cinq fleuves coulent dans ce monde de malheur : le Styx, l'Achéron, le Cocyte, le Léthé et le Phlégéon.

Le Léthé, c'est l'oubli de la science primitive.

Ses juges sont Minos, Rhadamante, Éaque.

C'est dans ce monde maudit que la Femme est entraînée, mais Elle ne doit pas y rester toujours, Elle reviendra à la vie après un temps de séjour aux Enfers.

Ce mythe est la copie de celui d'Istar descendant aux Enfers, mais revenant plus tard à la liberté et retrouvant sa Divinité perdue.

Perséphone est souvent appelée Koré (vierge), ce qui indique que la Femme reste toujours pure.

Hékate, fille d'Astérie, le ciel étoilé, est associée à Perséphone et à Artémise. C'est une puissance du Ciel (ce qui veut dire spirituelle), une Déesse vivant sur la terre. Comme Femme persécutée, elle est la Déesse des chemins, des voyages; comme vaincue, elle préside aux évocations nocturnes. C'est la Sage Femme, elle pratique la médecine et se trouve présente à la naissance des enfants. Par méchanceté on l'assimile aux mages, on en fait une Hermès féminine, adonnée aux enchantements et à la magie noire.

Libéra, fille de Cérès, fut enlevée comme Perséphone et conduite par l'homme dans un monde de malheur — un enfer —, mais elle parvint à se libérer, c'est pourquoi Elle est la protectrice des libérées. L'enlèvement de la fille de Cérès, qui symbolise le rapt de la Femme, faisait l'objet des jeux appelés *Cerealia* ou *Ludi Cereales*.

Les « Cités des Morts » en Egypte.

Ce que nous venons de dire des ombres, des morts, des mânes, va nous faire comprendre ce qu'étaient les idées régnantes en Egypte, à l'époque que nous étudions.

Là, plus qu'ailleurs, l'homme est montré comme l'être imparfait, qui n'est complet que par son union spirituelle avec la Femme; sans elle, il n'est qu'une ombre errante par les solitudes, par les champs, par les villages.

M. Amélineau, dans un ouvrage intitulé *Histoire de la Sépulture et des funérailles en Egypte*, recherche quelles étaient les croyances des Egyptiens à ce sujet et nous montre que l'on appelait « Ka » ce complément de l'Etre humain que nous traduisons par le mot « double ».

Ce double était quelque chose d'assez semblable aux *idoles* des Grecs, aux *idoles des morts*, telles que les dépeignent Homère et les poètes tragiques. C'était à peu près aussi l'*ombre* des Latins. Pour durer, il avait besoin d'un appui, d'un support.

« C'est cette idée du *Double* qui a évolué et qui a abouti à l'idée de l'âme, séparée du corps, telle que la conçoivent les spiritualistes modernes. Quant aux Egyptiens, ils ne croyaient pas primitivement, s'ils y ont jamais cru, à l'âme spirituelle, ou même tant soit peu immatérielle. Au reste, il est certain, comme l'a démontré M. Guizot, que les premiers Pères de l'Eglise eux-mêmes n'y croyaient pas du tout. »

Ces réflexions de M. Amélineau nous amènent à parler de l'origine de cette idée : — L'âme immortelle de l'homme, c'est son *double*, et son double — ou sa moitié —, c'est la Femme; il est le corps matériel, Elle est l'âme immortelle, et c'est pour cela qu'il l'appelle « Alma mia ».

M. Amélineau établit d'abord qu'il faut, d'après les monuments, faire remonter la civilisation de l'Egypte à 6.000 ans avant notre ère. Et puis, avec les éléments que lui fournissent la pierre, le marbre et la gravure, la peinture et la sculpture des « cités des morts », il nous fait l'histoire des mœurs, de la religion et de l'art à travers cette longue série de siècles. Seulement, il se trompe en prenant ces « morts » pour des trépassés; ce mot désigne seulement les hommes morts à la vie de l'esprit, à la vie morale, et nous allons voir par la suite que ces « morts » — là se portent très bien et continuent à vivre longtemps dans leurs « cités des morts ».

M. Amélineau, qui les appelle des cimetières égyptiens, nous dit « qu'ils sont grands comme des villes, ordonnés et distribués de la même façon, avec des constructions beaucoup plus solides et plus fastueuses qui ont résisté au temps, alors, ajoute-t-il, que les Palais des Pharaons et les maisons contemporaines ont disparu ».

Si ces palais n'ont pas subsisté, c'est que c'étaient les demeures des femmes, peut-être mal construites par elles, ou pour elles, que les Pharaons qui les habitaient étaient des Déesses-Mères. A cette époque de l'histoire, le règne de l'homme n'a pas commencé.

« Les Egyptiens, dit M. Amélineau, appelaient la tombe *l'endroit où l'on se tient, la maison où l'on dure, puis la maison de l'existence, le lieu du bonheur*. Apparemment, au lieu de craindre la mort et ses suites, ils s'en réjouissaient. Pour eux, le cimetière était la vraie cité, la cité éternelle. Le mort n'y dormait pas, il y vivait. »

On voit que le malentendu continue. Il faut connaître la psychologie humaine et la psychologie de l'histoire pour comprendre que ces expressions « lieu de bonheur », « maison de l'existence », sont des exagérations destinées à répondre aux accusations dont les hommes étaient l'objet quand ils se séparaient des tribus gynécocratiques.

Nous croyons, en effet, que ce que bien des savants ont appelé « des nécropoles », c'étaient les villes « des morts », les villes masculines.

On trouve encore en Afrique ce nom, *Nécropolis*, cité des morts.

C'est Osiris qui personnifie l'homme déchu, « le mort ».

Ces préliminaires étaient nécessaires pour comprendre la signification de l'ouvrage fameux que les savants modernes ont intitulé « le Livre des Morts », alors que son vrai titre aurait dû être « le Livre des Initiés », car ce livre fameux était le rituel des « Mystères » fondés par la reine Sési.

Le Livre des Morts.

Il s'agit, en effet, dans ce livre, non de la mort réelle du corps, mais de cette mort de l'âme, qui n'empêche pas les hommes de vivre. Ce symbolisme, ainsi compris, change complètement l'esprit du livre.

C'est Lepsius qui donna à ce recueil son titre actuel « Todten-

buch ». Champollion, qui n'y avait rien compris, parce qu'il ignorait l'ésotérisme hermétique des prêtres, voulut l'appeler « Rituel funéraire ». Les Egyptiens ne lui avaient pas donné ce titre. C'est un ouvrage très ancien, datant, dit-on, des premiers temps de l'Égypte, et écrit par *un* ou *des* auteurs inconnus.

D'abord, nous savons qu'on donne toujours comme très anciens les livres *altérés*, pour reporter dans un passé lointain les idées nouvelles qu'on y introduit. Ensuite, nous savons aussi que les auteurs « inconnus » sont les Femmes dont on a caché le nom ; les œuvres des hommes ne sont jamais anonymes et les historiens n'en laissent pas perdre la mémoire.

L'ouvrage dont nous nous occupons se compose de sections ou châts (livres) appelés *Ro*. Il contient des variantes qui laissent supposer plusieurs rédactions ou plusieurs interprétations. C'est le « mort » qui parle, il raconte ce qu'il fait, ce qu'il voit, où il est, etc. Et il faut se rappeler que le surnaturel n'existait pas à cette époque ; donc c'était bien *quelqu'un*, qui était *quelque part*. La plupart des sections se terminent par la formule : « Celui qui sait ce chapitre », ou « celui qui sait ce livre durant sa vie entrera dans la région de la vie Divine ».

Or la vie Divine, c'est la vie dans les villes qui ont conservé le régime Théogonique, le monde où règnent les Déesses. Ce sont donc des conseils, des leçons donnés aux hommes pour les rendre dignes de vivre parmi ces femmes Divines.

C'est une collection de prières en 165 chapitres.

Le chapitre 125 expose ce qu'il fallait pratiquer ou éviter et fait connaître sous une forme dramatique les conditions morales du salut.

Le chapitre 162 se termine par ces mots : « Ce livre renferme le plus grand des mystères, ne le laisse voir à aucun œil humain (masculin), ce serait un crime, apprends-le, cache-le ».

Voilà qui prouve bien qu'il s'agit de la lutte de sexes.

Cela nous confirme dans l'idée qu'il a été écrit par une femme pour moraliser les hommes, et que c'est cette circonstance qui fait que le livre primitif a été altéré.

En effet, dans la rédaction *remaniée* qu'on nous donne, Osiris n'est plus « le mort », mais « le seigneur de la vie ». Ce n'est plus la Femme, la Déesse Isis, qui est l'Être bon, vivant, la grande âme, c'est l'homme qui est devenu tout cela. On a donc corrigé une première rédaction en changeant le rôle des Dieux.

On a vu dans ce livre une allégorie représentant la défaite de la Femme vaincue, et sa résurrection à la vie et à la puissance. On a fait de cela un symbole astronomique. Ra descend dans l'enfer d'Osiris — comme Istar, comme Perséphone, — puis elle en sort et renaît à la vie. Sa mort provoque des pleurs, son retour à la puissance s'affirme graduellement par des modifications successives, opérées par des Divinités qui avaient pour mission de faire avancer le soleil (c'est-à-dire l'Esprit qui conçoit la vérité) jusqu'à son lever. Belle image de la renaissance de la Femme à la vie sociale. Ces Divinités devaient changer perpétuellement les conditions des êtres en les faisant renaître. — Ceci est l'histoire du progrès à travers les générations.

Après cela venaient des idées obscures, qui ne peuvent avoir été exprimées que par des prêtres cachant, renversant, exagérant une idée primitive qu'ils voulaient à dessein rendre intelligible.

Tels ces trois paragraphes :

1° Les *Justes* divinisés, vivant dans l'adoration du soleil, ou constitués gardiens des *bassins* dans lesquels les corps s'épurent pour le renouvellement.

2° La barque du Dieu Af naviguant dans la région souterraine, en fécondant la larve des hommes promis à la résurrection.

3° Les criminels, les morts enchaînés, renversés, torturés par Toun, Horus et les Génies qui les assistent, puis trainés à la « demeure d'anéantissement ». Des âmes, des *ombres* sont plongées dans des gouffres de feu, où l'on voit aussi des têtes coupées. A ces gouffres président des bourreaux féminins, des Déeses à tête de lionne qui « vivent des cris des impurs, des rugissements des âmes et des ombres qui leur tendent les bras du fond du gouffre ».

Ce dernier paragraphe a été écrit par un auteur qui a voulu renverser sur les Femmes ce qu'elles avaient dit du séjour infernal, du monde des hommes. Il leur renvoie leurs accusations, en faisant croire que ce sont Elles qui torturent et non Elles qui sont torturées. C'est le système de la « réflexion sexuelle », c'est une façon de donner à la Femme la responsabilité des souffrances infligées par des hommes.

Le « livre des Morts » a été traduit en français par M. Paul Pierret, qui nous dit :

« Le livre s'ouvre par une représentation des funérailles. Le

traîneau qui porte la momie est escorté par les parents, les *pleureuses*, les *prêtres*, qui portent des *insignes sacrés*, ou lisent les prières prescrites. Les quatorze premiers chapitres, au-dessous desquels se déroule cette procession, introduisent le défunt dans la région souterraine et lui promettent la résurrection, « la vie après la mort » (c'est l'initiation). Chacun des mots que je souligne devrait être expliqué. Ainsi, à l'époque qu'on assigne au *Livre des Morts*, il n'existe pas encore de prêtres. Donc le livre a été remanié à l'époque où les prêtres ont existé, les prières et les insignes sont de la même époque, ainsi que le surnaturel, né du symbolisme destiné à cacher les vérités qui servaient de bases à la Théogonie. Ceci dit, continuons l'exposé de M. Pierret : Les chapitres xviii et xix sont des invocations à Thoth, pour *qu'il* accorde au *mort* la faculté de *proférer la vérité*, privilège divin.

Ici, le mort, c'est l'homme (l'ombre); le privilège divin, c'est le privilège féminin.

Dans les chapitres xxx et xlii, on parle des combats de l'âme contre les animaux fantastiques de l'Hadès. Le mort y apprend les paroles sacrées à l'aide desquelles il doit obtenir la victoire.

Les chapitres xlii et liii s'occupent des maux qui accablent les méchants après la mort (de l'âme) et que l'âme accomplie doit au contraire éviter.

Dans les chapitres liv et lxv, faveurs qui attendent les âmes accomplies.

Le chapitre lxiv compare la résurrection de l'homme (son retour à la vie morale) au lever du soleil, en mettant en regard l'homme qui sort de son tombeau et le soleil qui émerge de l'horizon.

Chapitre lxxxix. Réunion de l'âme à son corps (de la Femme-âme à l'homme-corps).

Chapitre xcix. Le mort arrive à la barque du soleil (symbole de vérité) et y navigue avec lui (le voilà revenu à la vie morale et le tableau suivant indique la vie heureuse qu'il rencontre dans le séjour bienheureux où la réconciliation s'est effectuée).

Chapitre cx. Le *mort* laboure, sème, moissonne, navigue dans l'Elysée.

Chapitre cxxvi. Invocation aux *Génies* (les Déeses) chargés d'effacer la souillure du péché.

Chapitre cxxvii et suivants. L'âme est renseignée sur la

nature et les habitants des diverses régions *célestes* qu'elle doit parcourir.

Le chapitre cxxv est l'un des plus intéressants du recueil ; il est intitulé littéralement et en maintenant la forme hiéroglyphique : « Livre d'entrer dans la salle de vérité et de séparer l'homme de ses péchés afin qu'il voie la face des *Dieux* ».

Le mort adresse aux *Dieux* l'allocution suivante : « *Salut à vous, seigneurs de vérité ; salut à toi, Dieu grand, seigneur de vérité. Je suis venu à toi, mon seigneur, pour voir tes beautés. Je sais ton nom. Je sais le nom des 42 Dieux qui sont avec toi dans la salle de vérité* » (1). Ces 42 Déesses sont les auteurs des 42 livres sacrés des Egyptiens.

Confession négative.

Devant les 42 assesseurs (mis pour les Déesses) dont chacun juge un des 42 péchés, dans la grande salle de vérité.

(D'après le papyrus de Soutiniès, et quelques variantes d'après le papyrus de Turin d'Aoufauh).

1. — Je n'ai pas commis d'iniquité.
2. — Je n'ai pas tourmenté. (Var. : Je n'ai pas commis de violence).
3. — Je n'ai pas causé de tourment de cœur.
4. — Je n'ai pas volé.
5. — Je n'ai tué personne. (Var. : Je n'ai pas fait tuer d'homme traîtreusement).
6. — Je n'ai pas gâté les récoltes. (Var. : Je n'ai pas diminué les offrandes).
7. — Je n'ai pas fait de péché. (Var. : Je n'ai pas causé de dommage).
8. — Je n'ai pas pris les choses de Dieu (des Déesses).
9. — Je n'ai pas dit de mensonges.

(1) La connaissance du nom réel et du nom mystique des *Dieux* était un secret d'initiation dans la période du sacerdoce masculin ; c'était des noms féminins qu'on ne voulait plus citer, qu'on tenait cachés. Un de ces 42 Dieux est la Déesse Ranen ou Ranon, qui préside aux moissons et symbolise l'alimentation.

C'est d'Elle que le *mort* reçoit le renouvellement de la vie.

Nous ne savons pas à quelle époque les prêtres ont altéré ce livre et caché les noms des Déesses, mais c'est certainement après le *x^e* siècle (avant notre ère). Il n'a pas existé de prêtres avant cette époque.

10. — Je n'ai enlevé la nourriture de personne. (Var. : Je n'ai pas enlevé ce qui appartient à autrui).
11. — Je n'ai pas souhaité du mal.
12. — Je n'ai rien transgressé.
13. — Je n'ai pas tué de bestiaux sacrés.
14. — Je n'ai pas fait de choses repoussantes. (Var. : Je n'ai pas commis de perfidies).
15. — Je n'ai pas volé de récoltes.
16. — Je n'ai pas épié. (Var. : Je n'ai pas été accusateur).
17. — Ma langue n'a pas marché. (Var. : Je n'ai pas fait marcher ma bouche).
18. — Je ne me suis pas emporté en criant contre les choses. (Var. : Je ne me suis irrité que lorsqu'il y avait matière).
19. — Je n'ai pas forniqué. (Var. : Je n'ai pas fait d'impuretés).
20. — Je n'ai pas fait peur. (Var. : Je n'ai pas causé de terreur).
21. — Je n'ai pas enfreint les prescriptions concernant les jours du mois.
22. — Je n'ai pas assourdi ma face pour les paroles justes. (Var. : Je n'ai pas fait la sourde oreille aux paroles de vérité).
23. — Je n'ai pas été violent.
24. — Je n'ai pas fait ce qui est abominable à Dieu (aux Déesses). (Var. : Je n'ai pas opéré de maléfices).
25. — Je n'ai pas incendié.
26. — Je n'ai pas mis quelque chose dans l'eau. (Var. : Je n'ai pas souillé l'eau).
27. — Je n'ai pas fait pleurer.
28. — Je ne me suis pas souillé. (Var. : Je n'ai été ni luxueux, ni adultère, ni pédéraste).
29. — Je ne me suis pas rongé le cœur. (Var. : Je n'ai pas eu de colère concentrée).
30. — Je n'ai pas blasphémé. (Var. : Je n'ai pas enflammé ma bouche).
31. — Je n'ai pas eu le bras prompt. (Var. : Je n'ai pas fait acte de rébellion).
32. — Je n'ai pas précipité mon désir. (Var. : Je n'ai pas précipité mon jugement).
33. — Je ne me suis pas procuré abusivement mes peaux.
34. — Je n'ai pas multiplié mes paroles pour parler.

35. — Je n'ai pas péché, je n'ai pas fait de mal. (Var. : Je n'ai pas fait de mal à un malade).

36. — Je n'ai pas fait de blasphème contre le roi. (Var. : Je n'ai pas opéré de maléfice contre *le roi*, ni contre mon père) (1).

37. — Je n'ai pas repoussé *Dieu* (la Déesse). (Var. : Je n'ai pas conjuré *Dieu*).

38. — Je ne me suis pas bouffi d'orgueil. (Var. : Je n'ai pas été bravache).

39. — Je n'ai pas fait de préférence en ma faveur. (Var. : Je n'ai pas agi uniquement selon mes projets et mes préférences).

40. — Je n'ai pas nui aux champs. (Var. : Je n'ai pas endommagé de terres cultivées).

41. — Je n'ai pas agrandi mes possessions en quémendant pour mes biens. (Var. : Je n'ai pas dépouillé les momies de leurs étoffes).

42. — Je n'ai pas déprécié le *Dieu* de ma ville. (Var. : Je n'ai pas méprisé *Dieu* (la Déesse) dans mon cœur).

* * *

Lorsque les Prêtres arrivèrent à faire croire que c'était de vrais morts qui parlaient ainsi, et non plus des « morts » symboliques représentant les hommes pervers, ils firent du *Livre* un recueil qu'ils prescrivirent de donner aux défunts pour les guider dans une autre vie à laquelle on ne croyait pas cependant. Ce fut d'abord une ironie, mais rien ne se propage si facilement que ce genre de mensonges ironiques ; au bout d'une ou deux générations, on ne sait plus de quoi il s'agit et on accepte à la lettre l'idée émise, l'invention malicieuse qui cache la vérité. C'est ainsi que l'on arriva à inscrire les passages les plus importants du *Livre* sur les Sarcophages. On les reproduisait sur les parois de la tombe creusée dans le roc, et on mettait dans le cercueil du défunt un exemplaire plus ou moins complet des invocations et des formules sacrées. Les personnages importants en faisaient transcrire une copie à leur usage particulier, ils donnaient au « mort » leur nom. Plus tard, dans les livres destinés au commerce, le nom du défunt restait en blanc. Les plus anciens chapitres ont

(1) La royauté n'a été établie que longtemps après et l'enfant n'a connu son père que du temps de Ptolémée Philopator.

été trouvés sur les sarcophages et sur les murs des chambres funéraires. Du temps de Ramsès II, les Rituels se distinguaient de ceux des autres périodes par un type graphique plus grand, par de belles vignettes coloriées et par une plus courte rédaction des textes.

Telle est l'évolution de ce *Livre* qui commença par être une œuvre de Femme, écrite pour ramener l'homme à la loi morale, et qui, en passant par les mains des Prêtres, devint quelque chose d'absurde, qui jeta dans le monde l'idée d'une autre vie après celle-ci, alors qu'il ne s'agissait primitivement que du paradis gynécocratique opposé à l'enfer du monde masculin. La Femme, par ses remontrances, voulait *sauver* l'homme, qui cherche éternellement à se soustraire à la salvation qu'Elle lui apporte et préfère ses tourments à la vie heureuse qu'elle lui offre. Il met son orgueil au-dessus de son bonheur.

Telle est l'origine de l'idée absurde d'un paradis et d'un enfer extra-terrestres, idée qui a passé dans les religions modernes, et c'est après avoir ainsi caché, dans un symbole ironique, le paradis des Femmes, qu'on a fini par leur donner le paradis fictif, comme une compensation aux tourments qu'on leur fait subir dans cette vie.

L'exemplaire du « Livre des Morts » publié par Lepsius forme un rouleau de 19 mètres.

Les scribes du temps de Ramsès ne comprennent plus le langage archaïque de plusieurs parties du *Livre*; aussi les hymnes et les invocations qui s'y trouvent et qui se rapportent aux croyances primitives des Egyptiens, c'est-à-dire à des idées féminines, présentent les plus grandes difficultés aux savants modernes qui, alors même qu'ils comprennent les mots, ne comprennent plus les idées, ce qui a fait dire à Bunsen : « Parmi les vivants, personne n'est capable de traduire une seule page du « Livre des Morts ».

Les hommes, qui, en général, aiment le merveilleux, n'ont vu dans le culte égyptien que du surnaturel, ils se sont figuré que sérieusement les Egyptiens s'étaient occupés d'assurer la vie de l'âme dans l'autre monde, et M. de Milloué, qui adopte ces vues, dit : « Aussitôt après la mort, l'âme se rend dans l'*Amenti*, région funéraire, sous la conduite d'Anubis, et comparait devant Osiris, Dieu des morts, qui la plonge dans les ténèbres de l'enfer, ou la prend sur sa barque pour la conduire au paradis des

« champs d'Ialou » ou au séjour des Dieux. Les charmes et les formules magiques ont plus de pouvoir sur le jugement d'Osiris que les actes de la vie. De même aussi, quel que soit son séjour, l'âme a besoin pour vivre de nourriture et de vêtements que doivent lui procurer les offrandes des vivants ».

Le Jugement public du « mort », c'est la confession. Devant tous les proches et amis du *rebelle*, 40 juges, qui sont les Soffetim (sages) examinaient la vie et les actes de celui qui voulait rentrer en grâce. Tous ceux qui avaient à porter une plainte ou une accusation devaient le faire. Si l'accusation était juste, l'accusé était rejeté. Si l'accusation était injuste, l'accusateur payait une amende.

Les rois mêmes n'échappaient pas à ce jugement des Femmes.

Aussi les rites égyptiens sont-ils plutôt des opérations magiques que des cérémonies réellement religieuses.

La coutume d'embaumer les corps a pour origine et pour raison la croyance que l'intégrité du corps est indispensable à l'intégrité de l'âme.

Souvenir du Paradis primitif chez les Iraniens.

Le Minokhired (Manigou-khard), qui signifie *Intelligence céleste*, ou *sagesse céleste* est un ouvrage qui appartient à la nouvelle période littéraire, mais qui a été composé avec les traditions anciennes. Il s'occupe des destinées de l'âme annonçant une justice inflexible *après la mort*, idée moderne, mais qui contient un haut enseignement moral. La forme en est gracieuse.

L'âme franchit le pont fatal et ses bonnes actions viennent à sa rencontre sous la forme d'une belle jeune fille. L'âme lui demande : « Qui es-tu, jeune fille plus belle et meilleure que tout ce que j'ai vu dans le monde ? » Elle répond : « Je suis le bien que tu as fait. Vois en moi les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions que tu as pensées, dites et faites. Et si Je suis glorieuse, Je te rends plus glorieux encore ; si Je suis brillante, Je te rends plus brillant encore ». (D'après Spiegel.)

Dans ce même Livre, la Sagesse apparaît à un Parsi pieux et, répondant à ses questions, lui dit :

« L'intelligence vaut mieux que tous les biens du monde. La sagesse est une chose dont on ne saurait jamais se rassasier. La science et la vertu sont les trésors qu'on peut le moins enlever à

l'homme. Il faut que l'intelligence et la vertu marchent toujours de pair. L'intelligence séparée de la vertu n'est plus de l'intelligence. Le savoir appartient en propre à Ormuzd. *Ormuzd doit désirer que les hommes apprennent à le connaître de plus en plus ; il en résulte alors, tout naturellement, qu'ils marchent de plus en plus selon sa volonté. Ahriman, au contraire, doit souhaiter que les hommes n'apprennent point à le connaître sous sa vraie forme. C'est alors seulement qu'ils font ce qu'il désire* ».

J'espère que l'on a compris le sens de cette dernière phrase qui renferme la loi psychique des sexes. L'être bon veut être connu. C'est le premier devoir qu'il impose à l'homme ; le « Connaître Dieu » des catéchismes modernes n'est que la traduction de l'ancienne prescription « Connaître la Déesse », savoir que sa nature est différente de celle de l'homme, connaître la polarité sexuelle qui engendre cette différence, afin que, connaissant « la Déesse », l'homme puisse s'unir à Elle.

L'homme doit savoir qu'il recueille les conséquences de ses propres actes ; les agissements qu'il croit secrets sont mis en évidence par le trouble de son esprit, par ses doutes, ses hésitations, son scepticisme, sa colère qui est la passion des insensés, et l'homme est insensé quand « sa cervelle a été rongée par le serpent de la luxure ».

La colère ne se rencontre pas chez l'homme sage.

Boëhme, voulant expliquer la chute, c'est-à-dire le passage de la lumière de l'esprit aux ténèbres de l'erreur, dit : « Le serpent fit naître dans le cœur de l'homme l'amour de la créature, — l'équilibre des pôles de la vie fut troublé, le principe de contraction s'engourdit peu à peu et celui de l'expansion devint chaotique ».

C'est le principe de contraction nerveuse dans le cerveau féminin qui s'engourdit. C'est le principe masculin qui devint chaotique. Et il ajoute, montrant qu'il est une voie de salut : « L'homme qui résiste absolument aux « moyens de retour » que lui offre la grâce est lancé pour jamais dans un orbite sans fin, hors du cercle de l'harmonie ».

C'est que, en effet, l'homme sans la Femme, seul en face de la Nature — dont il vient de violer les lois, qui régissent l'autre sexe —, est saisi de terreur ; il a peur de tout, de la solitude, de lui-même. Et, dans son inquiétude, il voit partout le châtiment.

Dans un premier mouvement de *réaction et de remords*, après le meurtre moral de la Femme, dont toutes les mythologies nous

ont conservé le souvenir, il essaya bien de réparer son crime. « Il y avait, dit Sanchoniaton, quelque chose de magique dans l'ardeur avec laquelle les hommes se mirent à faire la guerre à la Nature (féminine) pour la contraindre à reprendre sa précédente fécondité, pour remettre dans leur monde l'« Etre qui les avait quittés », car depuis ce moment ils vivaient dans « la grande sécheresse » et cela jetait l'épouvante dans les esprits ». La femme revint, en effet, à la vie sociale, car les disputes ne sont pas éternelles. On fit la paix moyennant certaines conditions, — et ce sont ces conditions qui furent la première « loi morale » ; les écritures qui la contiennent, les papyrus égyptiens, les olla indiennes, les carreaux assyriens, les rouleaux hébreux, racontent tous les luttes de sexes, d'une façon qui n'est pas favorable à l'homme, puisqu'il y est partout représenté comme le « père du mensonge », « le maudit », « le rejeté ».

Mais il restait dans le monde une espérance de *salut* ; l'homme pouvait rentrer dans la vie heureuse, dans la lumière de l'Esprit, par la *Grâce* que lui faisait la Déesse.

Si nous cherchons l'arrière-fond de la pensée des hommes sur cette théorie de la Grâce — vieille comme le monde —, nous constatons que l'idée première est restée intacte, la substitution des mots seule a créé l'obscurité. Si nous remettons le mot « Déesse » où les modernes ont mis le mot Dieu (Diev), nous allons comprendre ce qu'était la « Grâce », et aussi ce que signifiaient les livres tels que ceux dont nous venons de citer des extraits et qui tous demandaient à l'homme l'aveu de ses fautes comme condition de la « grâce ».

Thèbes des Morts.

Nous avons mentionné la Thèbes des vivants, celle que fonda la Déesse Sêti, mais il y eut aussi la Thèbes des morts, celle de Ramsès. Celle-là est une ville sans famille, la ville des hommes *séparés*, mais non pas cependant sans femmes. On y trouve des harems et des prostituées.

La grande préoccupation de Ramsès semble avoir été de rivaliser avec le monde des femmes et de les surpasser en tout. On institua des collèges où des Prêtres, des médecins, des juges et des professeurs de tous genres enseignaient.

C'est le commencement des Hermès.

Ramsès dépensa des sommes considérables pour l'entretien de son collège de prêtres. Ces Prêtres avaient pour mission de rivaliser de science et d'éclat avec les Prêtresses et d'assurer à Thèbes, — nouvelle capitale de la Haute-Egypte, — la prééminence sur les cités royales féministes du Delta, si renommées par leurs travaux scientifiques et la vogue de leurs Ecoles. Les institutions masculines copiaient les institutions féminines. Cependant, une Ecole masculine fut appelée *Séti*, pour lui donner du prestige. Elle se distingua entre toutes. Les fils de tous les citoyens libres riches ou pauvres étaient invités à y venir. Ils y étaient hébergés moyennant rétribution. Le temple prenait des pensionnaires logés dans un bâtiment spécial.

On traitait durement les élèves, car nous trouvons cette phrase : « *Les oreilles de l'écolier étaient sur son dos* ».

C'est que le bâton, la férule jouaient un grand rôle dans les écoles de garçons dirigées par des hommes.

C'est dans cette « ville des Morts » qu'on inaugure l'enseignement secret des Hermès, qui explique que Ramsès, l'homme, le Dieu, est à la fois l'époux de sa Mère, son propre Père et son propre fils. *Il anime et pénètre les créatures qui, grâce à lui, pénètrent dans un ordre de vie d'un degré supérieur.*

Voilà de la psychologie renversée. Et cela continue.

L'homme vénère en lui la secrète puissance, qui tient l'équilibre moral, récompense les bons, punit les méchants. Il a pour attribut une haute plume double à sa couronne.

Les masculinistes lui donnent une tête de bélier. Ra change aussi de nature. Primitivement, c'est Rhéa — Déesse solaire — ; plus tard, l'enseignement secret des prêtres la transforme, elle devient sous le nom de Ra l'essence composant l'univers tout entier (la pré-substance). Et c'est ainsi que peu à peu la Divinité féminine quitte la terre et monte dans les cieux. Alors sa place sera prise par Ammon, le *Dieu caché*, le Dieu de Thèbes.

Après l'expulsion des Hyksos de la vallée du Nil, sous la protection de Ramsès et par ses soins, on associa son image à celle de Ra d'Héliopolis, Ammon-Ra, en leur donnant les attributs de tous les autres dieux. C'est l'hermaphrodisme divin.

Le temple de Qournak, dans la *nécropole* de Ramsès II, est un temple copié sur les vieilles institutions d'Héliopolis et de Memphis qui étaient féminines.

Près de Karnak, on a trouvé les traces et les débris d'une allée

de sphinx qui n'avait pas moins d'une demi-lieue et conduisait au palais de Louqsor, vaste amas de temples, de galeries, de pylones, de statues, d'obélisques, — donc de symboles masculinistes (1), qui étaient mis en face de la Déesse. C'est parmi ces obélisques que l'on prit celui qu'on apporta à Paris.

Le fondateur du palais de Louqsor est Aménophis Memnon (vers 1732).

Le tombeau d'Osy-mandias (nom grécisé), appelé aujourd'hui Ramesseum, est surmonté d'un colosse de granit de 53 pieds qui représente Ramsès assis sur un trône. Son pied a plus de deux toises de long.

Les Déesses renversées et ridiculisées.

L'homme est implacable pour ses victimes.

Quand les Déesses furent attaquées, vaincues, il les ridiculisa à outrance. C'est ce qui explique les deux aspects de l'histoire : la haine et l'amour. Mais la haine a prévalu.

Loti nous dit (*Mort de Philæ*, p. 307) :

« Une des voies magnifiques de Thèbes est celle qui part à angle droit de la ligne des temples d'Ammon, aboutit à un lac sacré au bout duquel les Déesses à tête de chatte sont assises en cénacle. Elle fut commencée, il y a 3.400 ans, cette voie-là, par une belle reine appelée Makeri, et nombre de rois en continuèrent la construction pendant une suite de siècles ».

On peut voir, au Musée des Momies du Caire, la reine Makeri dans son cercueil, une longue forme féminine dessinée sous les bandelettes qui la serrent.

Elle mourut en mettant au monde un petit prince qui repose là, aux pieds de sa Mère.

Loti dit encore :

« Le temple de la déesse Mout est recouvert et caché depuis xx siècles. Il n'en reste que des tronçons de colonnes, alignées en rangs multiples sur une vaste étendue du désert, et enfin voici le lac sacré au fond duquel les *grandes chattes* sont assises sur un trône ».

Est-ce ironie, parce que le Sphinx avait le corps du lion, qu'on renversait le symbole et donnait aux Déesses un corps de femme

(1) Ho-bélisque, flèche de pierre, vient de Bel.

et une tête de chatte, ou plutôt de lionne ? « Car, dit Loti, des chattes n'auraient pas ces oreilles courtes et ce menton cruel épaissi par une barbiche, image de Sekhmet qui fut Déesse de la guerre et à ses heures Déesse de la luxure (voilà la calomnie masculine). Elles ont des corps sveltes de femme, qui rendent plus terribles ces grosses têtes félines coiffées d'un haut bonnet. » Et voilà pourquoi on nous dit que l'Égypte adorait les chats ! Sekhmet, qui vient d'être citée, semble être une caricature de la Déesse Sêti dont le nom est quelquefois écrit Seket.

L'Astarté des Phéniciens prend souvent sur les représentations des monuments la place de Seket (Déesse ridiculisée). A Edfou, on la voit avec une tête de lionne, conduisant un char tiré par des chevaux. Son nom se trouve souvent dans les papyrus avec ceux de Ramsès II et d'un cheval et d'un chien, favoris de ce roi.

Voici sur Sekhmet de plus amples informations. Nous savons, par Loti, qu'on l'appelait l'Ogresse de Thèbes ; — combien ce titre décèle de haine ! Et quelle grandeur il faut avoir eue pour avoir été à ce point outragée !

Loti dit (p. 316) :

L'Ogresse de Thèbes.

« A l'autre extrémité des ruines, une de leurs sœurs, de plus haute taille, six ou huit pieds de haut, une grande Sekhmet que dans le pays on appelle Ogresse habite seule, embusquée debout dans un temple étroit. Parmi les fellah ou bédouins d'alentour, elle est très mal famée, ayant l'habitude de sortir la nuit pour manger le monde. et aucun d'eux ne se risquerait volontiers chez elle à cette heure tardive. Elle a un corps de femme délicieusement svelte et jeune avec des seins de vierge. Très chaste d'attitude, elle tient en main une fleur de lotus à longue tige, mais ses épaules délicates supportent la monstruosité d'une grosse tête de lionne. Les pans de son bonnet retombent de chaque côté de ses oreilles jusque sur sa gorge et un large disque de lune le surmonte. »

Evolution du culte (Loti, p. 322).

« Devant cette Déesse, on songe aux alentours, à ces ruines dans le désert, à ce néant partout, à ce froid sous les étoiles. Or ce summum du doute, de la désespérance, de la terreur que

dégage un ensemble de choses, voici qu'on le trouve confirmé par la rencontre de cette divinité — symbole (du masculinisme) qui vous attend au bout de la course, comme pour recevoir ironiquement toute humaine prière ; un rigide épouvantail de granit au sourire implacable, au masque dévorateur (1). »

Ceci représente la profanation des hommes et nous montre ce qu'ils ont fait de la grandeur de la divinité féminine ; — cela nous montre aussi les ruines et le néant qui ont suivi leur profanation.

Les temps héroïques en Grèce.

Verè cette époque, la Grèce fut troublée par de terribles luttes. Quelques hommes sortis de la vie paisible des tribus pour se soustraire au travail régulier et à la contrainte du devoir, parcouraient le pays « armés d'une massue », disent les légendes, c'est-à-dire en batailleurs, cherchant à « prendre » ce qu'ils ne voulaient pas s'astreindre à conquérir par le travail. Tels sont Thésée, Jason, Bellérophon et une multitude d'autres. Hercule est le type de l'homme fort, du héros d'aventures retentissantes. La mythologie les appelle des héros, mais ce nom qui, aujourd'hui, est un titre de gloire, avait alors une tout autre signification : il désignait l'homme redoutable sorti des rangs de la famille matriarcale et vivant de rapines. Persée, Thésée, Pirithoüs et les autres héros n'étaient que des chevaliers errants cherchant des aventures, très redoutés dans le pays, surtout par les femmes ; redoutés même de celles qu'ils aimaient et prétendaient protéger.

Le mot héros avait une signification analogue à celle du mot mâne — ombre — mort ou mortel (2) chez les autres peuples. Il désignait celui qui est dans la mauvaise voie et « perd son âme ». Toutes les idées fausses qui servent à glorifier la force, à mépriser le droit, datent de cette époque ; elles sont le résultat de l'évolution sexuelle que l'homme subit et qui dévie sa mentalité.

Les récits mythologiques sont remplis des luttes de cette

(1) Loti parle d'une reine appelée Nsitanébashrou (page 62), dite la « vampiressa » échevelée, et ajoute : « elle était jolie et fut momifiée jeune, mais sa terrible réputation ne peut venir que d'un ennemi qui fut un usurpateur. »

(2) Héros est le masculin de Héra. D'après Cailleux, il vient de *heil* en celtique (le fils de la Vierge), d'où héritier. Il fait *héros* en grec. Cailleux croit que, chez les Hindous, héros a formé « Arya » qui désigne les brahmes. Je ne le crois pas.

Dans les noms comme *Hérostrate*, l'h tombe et le mot devient Erostrate.

Quand, dans héros, l'h tombe, cela devient éros.

époque ; tous ont les mêmes causes et arrivent aux mêmes résultats. C'est toujours le caractère dominateur de l'homme qui s'affirme, en même temps que les passions se déchainent, et le résultat est toujours la lutte avec la Femme, lutte sourde dans la Famille, lutte ouverte dans la Société.

« Aux rivages thraces, les hommes attachent leurs vaisseaux, et volent les jeunes filles thraciennes qu'ils emmènent. » Cette façon de s'emparer des femmes par la force exaspère les Lemniennes et les pousse à commettre leurs fameux crimes tant célèbres : elles tuent les mâles et s'organisent en état amazonique, c'est-à-dire disposé à lutter.

C'est dans une île ainsi dépourvue de mâles que les Argonautes abordent. On dit qu'ils y trouvèrent un accueil favorable.

Les femmes scythes de Thermodon perdirent tous leurs hommes dans les guerres ; alors elles prirent les armes elles-mêmes et des bandes de femmes armées débarquèrent sur toute l'Asie Mineure.

Partout on voyait se produire des événements semblables.

Arrêtons-nous à quelques-uns de ces récits, il serait trop long de les mentionner tous.

Le mythe de Jason.

Jason est un des héros qui combattent ouvertement la Femme et cherchent à renverser le régime matriarcal. C'est Médée qui est sa victime ; c'est elle qu'il arrive à dépouiller de son autorité et de sa liberté ; c'est cette dépouille qui est symbolisée par la « toison d'or », alors que la Femme était représentée par l'agneau. Et on nous dit :

« Médée, vaincue par l'apparition magnifique de Jason, renonce pour toujours à la lutte ». Et on a voulu voir dans cet assujettissement de la femme à l'homme l'origine du mariage.

Partout où les Jasonides débarquent, les anciennes conditions sont renversées, l'ère religieuse est vaincue.

Euripide, qui viendra plus tard et donnera un coup terrible aux droits de la Femme, présente cet assujettissement comme une garantie pour elle, puisqu'elle va se trouver, dès lors, en sûreté devant les poursuites d'Absyrtus. C'est donc dans son intérêt qu'elle va être assujettie. Cependant, la fureur de Médée vaincue nous prouve qu'elle n'accepte pas cette protection de l'homme et préfère sa liberté.

Voici comment le mythe de Jason est enseigné à la jeunesse : *Jason et les Argonautes*. Ce personnage se fait appeler le salulaire, celui qui porte secours (medeor, curo, sano), c'est lui qui va chercher en Orient la toison d'or, palladium du pays, et que Médée, une magicienne, reine des Mèdes, poursuit de sa passion charmeresse.

Donc, les jeunes collégiens vont croire que c'est la femme qui poursuit l'homme, alors que c'est l'homme qui poursuit la femme et veut l'assujettir à ses passions. Quelle belle occasion cependant de faire une leçon de morale à la jeunesse, en lui montrant que les Argonautes sont des bandes révoltées qui ne veulent pas s'assujettir au travail (Argon signifie paresseux) !

Et au lieu de montrer les hommes comme des vagabonds dangereux, on en fait des sauveurs !... sauveurs de quoi ? Jason est le héros connu pour l'enlèvement de Médée qui porte encore à Corinthe le nom de Reine et dispose du trône.

Et Jason est un sauveur !.....

Thésée.

Dans les livres classiques que l'on met entre les mains de nos jeunes gens, on dit que « Thésée purgea l'Attique des Amazones et qu'il épousa leur Reine Antiope, qui fut mère d'Hippolyte. »

En effet, Thésée se posa en adversaire des Femmes et attaqua violemment la gynécocratie qui était défendue par les Amazones.

Les nouvelles mœurs que Thésée essaya d'introduire dans le monde étaient en contradiction avec celles qui avaient existé jusque là ; il en résulta une lutte violente qui s'engagea entre les deux partis. Athéné en fut le prétexte. On croit que c'est vers 1.200 que Thésée arriva à vaincre les Amazones (1). Cette défaite fut le prélude de la lutte soutenue entre l'Asie et l'Europe. Le souvenir de cette lutte est resté dans la littérature et dans les arts. Aristophane la mentionne ; Attalas décora les murs de l'Acropole de tableaux représentant le combat des Amazones et la défaite de Gallieus en Mycie. Dans l'intérieur du temple dédié à Thésée, le combat des Amazones est représenté par des sculptures. On le trouve aussi sur la façade du Parthénon et à la base des jeux Olympiens.

(1) La ville de Troie fut prise en 1185. C'est l'époque des Juges en Israël.

Ce fameux combat est figuré également au pied du sanctuaire d'Arthémise (voir au Louvre) et en maints endroits à Athènes. La colonne du temple Olympien a, dit-on, été élevée en l'honneur de l'amazone Hippolyte à l'endroit où elle succomba.

Une place près du temple de Thésée perpétue le souvenir de la conclusion de la paix et porte le nom de Horkomosium.

A ce propos, Plutarque parle d'une grande fête de Thésée et des Amazones. D'abord on institua la fête des héroïnes tombées, puis celle de leur vainqueur.

Plutarque nous parle du lieu où sont enterrées les Amazones vaincues. Les blessées étaient envoyées secrètement par Antiope à Chalcis où elles recevaient des soins.

D'après d'autres, c'était une fondation des Amazones, et Diodore nous dit qu'elles avaient là leur camp.

A Athènes, on montre le mausolée d'Antiope et celui de Molpàdia.

D'autres villes sont, comme Athènes, pleines du souvenir des Amazones, entre autres Chalcis. Un tombeau amazonique existe encore à Mégara, juste au-dessus du marché ; un autre tombeau a été trouvé au bord du ruisseau Thermodon, d'autres en Thessalie.

Le temple d'Arès à Trézène est également désigné comme la commémoration du combat des Amazones, car là aussi Thésée vainquit les femmes.

On dit que l'hostilité des hommes se changea en amour et qu'alors l'Amazone, vaincue par les sentiments plus que par la lutte, déposa les armes et suivit son vainqueur. La guerre se termina donc dans une heureuse harmonie, disent les historiens, — et le sacrifice de la femme fut dédié à la Déesse Arthémise qui devint alors la Déesse de la Paix. On termina la guerre par une grande fête. L'amour d'Antiope pour Thésée le magnifique fut le meilleur argument en faveur de la paix.

L'héroïne, sous sa cuirasse guerrière, cachait toutes les douceurs de la femme aimante. Elle alla même trop loin, car, par amour pour Thésée, elle trahit sa ville natale. C'est du moins ce qui nous est raconté par Pausanias.

On a retrouvé un vase sur lequel le héros est conduit par une Amazone. Donc, l'homme combat la femme pour arriver finalement à se soumettre à elle dans l'amour.

A Athènes, Antiope combat bravement à côté de Thésée ; c'est

une trahison envers ses sœurs qui lui vaut une condamnation à mort de la part de Molpadia.

Mais Thésée venge celle qu'il aime. C'est elle qui, après quatre mois de luttes, conclut la paix. Dans Hérodote, elle apparaît comme la pacificatrice d'Athènes.

Les deux aspects de la lutte sont représentés sur beaucoup de vases. Sur l'un se trouve d'un côté le combat de Thésée et d'Antiope et de l'autre côté leur union par Aphrodite.

Un autre vase nous montre d'un côté Antiope comme reine des Amazones, à ses pieds est la lance amazonique, de l'autre elle est unie à Thésée ; la transition entre ces deux tableaux a été faite par Eros, qui s'approche de la souveraine pour lui imposer son empire. Elle passe de l'état de femme libre à l'asservissement. Dès lors elle est sujette à la maternité en même temps que livrée aux douleurs de la servitude. Alors Antiope devient Hippolyta : deux noms qui sont représentés souvent comme ceux de deux sœurs. Sous le premier nom elle apparaît comme libre et heureuse, sous le second comme mère ; courbée sous la douleur, elle meurt de chagrin.

Ainsi la Femme est représentée sous deux aspects de la nature : la vie et la mort, la joie et le deuil, la création et la déperdition, suivant qu'elle est libre ou esclave. Antiope l'amazone est représentée sur les monuments comme exempte de tous maux ; quand elle devient esclave et mère, elle est la proie de toutes les douleurs.

Pour les auteurs masculinistes, la victoire de Thésée fut un fait immense dans l'histoire de la Grèce, ce fut le plus grand mérite d'Athènes. Quant aux Amazones vaincues, elles furent représentées comme rebelles et envieuses (elles qui furent victimes de la rébellion et de la jalousie des hommes).

On leur reprocha d'élever leur tour vis-à-vis de la nouvelle ville de Thésée ; de Thésée à qui on fait gloire d'avoir vaincu Antiope et de lui avoir *ravi sa ceinture*.

Il lui a ravi sa ceinture, donc elle est *ravie* et le ravisseur devient *ravissant*.

Thésée fut pour l'Attique ce que Bellérophon fut pour la Lycie, le vainqueur du régime féminin, le fondateur de l'esclavage de la Femme. A son nom reste attachée la chute de la gynécocratie ; c'est ce que les historiens glorifient en lui, c'est pour ce haut fait qu'il est considéré comme un héros, appelé magnifique et lumineux.

Avec nos idées modernes, nous dirions que ce fut le plus grand des lâches. Il est probable que les femmes de son temps le disaient aussi.

Thésée se dit fils de Neptune (le roi des eaux symboliques qui éteignent les lumières) ; il est un vrai Poséïdonien, ses œuvres sont des actes de violence, des rapt de femmes, des abus de la force, des brigandages. Et l'on trouve cela glorieux !

Cependant, les Femmes aussi sont vaillantes, et souvent, dans ces luttes, ce sont elles qui triomphent des hommes, elles qui les exterminent, dans leur colère. Alors elles sont considérées comme les dernières des criminelles.

Cependant, le vrai courage consiste à s'attaquer au plus fort, non à lutter contre le faible.

Héraclès-Hercule.

Il est resté dans les traditions qu'Hercule représente la force musculaire. Ne trouvant pas ce rôle assez noble, avec le temps on a voulu modifier ses attributs, on en a fait le protecteur des champs, le génie de l'abondance, des richesses inespérées, et, pour comble d'ironie, le symbole de la loyauté ; comme si la richesse acquise par la force pouvait être un symbole de loyauté !

On sent là percer l'intention d'une justification.

Il a deux amis, Evandre — un faune — et Cacus qui représente le feu souterrain. Nous avons déjà dit que le feu *d'en bas*, c'est le symbole des passions qui agissent dans la moitié inférieure du corps.

Héraclès-Hercule est le type de l'homme indompté, qui rompt toutes les digues, ne connaît aucun devoir, asservit tout le monde, même la terre qu'il bouleverse, puis, fatigué de ses exploits, rempli de l'orgueil fou que donne la force qui se prend pour une supériorité, il dit : « Il me semble que je deviens Dieu ».

Némésis l'entendit, s'indigna de cette prétention d'un mortel, se fit la Déesse de la vengeance pour défendre la Femme outragée par les prétentions de l'homme.

Son nom, « Némésis » ou Moïra, veut dire *partage, distribution* (Loi des sexes). Elle est la justice, l'ordre, la Providence, ses sentences sont des décrets qui émanent d'une cause supérieure (1).

(1) Némésis, Déesse de la vengeance, était la femme outragée qui se venge. C'est ce qu'on appellera plus tard « la vengeance divine ». Elle était chargée de punir le

Cependant, Michelet trouve qu'elle ne fait pas à l'homme une part assez large quand il dit : « Elles ont fait des lots aux mortels, mais avec des réserves avares. Elles donnent peu, gardent beaucoup. Elles lâchent certaines faveurs en limitant, refusant le surplus, le *trop*, l'*excès*. Ce trop, c'est la gloire, le génie, la grandeur de l'homme, ce pourquoi il se fera Dieu. Donc ceux que les Déesses frappent, Dédale, Icare, Bellérophon, furent punis d'avoir pris des ailes. Dans Homère, les vaisseaux trop hardis sont changés en roc par Neptune. Esculape n'a-t-il pas été foudroyé pour avoir voulu guérir l'homme ? » (*La Bible de l'humanité*, p. 230).

Guéri, non, *prétendu guéri*. Dans les temples d'Esculape et de Sérapis, on faisait des guérisons miraculeuses qui rappellent tous les charlatanismes modernes.

Hercule, ce type d'homme — bien humain — qui combat la Femme-Esprit, mais qui aime la Femme-Chair et dépose aux pieds de la reine de Lydie, Omphale, le butin qu'il a pris à la femme guerrière, ce vainqueur de l'amazone qui lutte est vaincu lui-même par la femme amoureuse dont il devient l'esclave. C'est bien là la personnification de l'injustice qui naît de la force, du favoritisme qui prend aux uns ce qu'il donne aux autres et n'a d'autres lois que son bon plaisir. Michelet le juge bien cependant, quand il dit : « Dans ses statues, Hercule a le trait des athlètes, la frappante disproportion du *pectus* énormément large et de la tête fort petite. Même inégalité dans sa nature morale, il a de la bête et du Dieu. »

C'est l'homme fort de corps et faible d'esprit. Il dompte l'empire de la Femme et tombe ensuite sous son règne. Il personnifie l'industrie, fait de grands travaux, endigue les fleuves, change leur cours pour les empêcher d'arroser les villes où règne la gynécocratie, il trace des routes, remue des blocs de pierre.

On a trouvé dans les fouilles archéologiques d'Olympie une pierre de forme ovale qui pèse plus de 300 kilos. Elle porte cette inscription : « Je suis la pierre de l'athlète Bibon, qui m'a soulevée de terre d'une seule main et m'a jetée par-dessus sa tête. » Il y avait donc déjà des Hercules de foire.

crime. On la représente portant des flambeaux pour dissiper le mensonge. La vengeance de Némésis est la conséquence du Droit violé. Les hommes lui mirent en main des serpents.

M. Tournier a écrit une thèse intitulée « Némésis et la jalousie des Dieux », 1863.

La légende d'Héraclès est celle du mâle premier-né que l'on trouve partout. Conçu le premier par sa Mère, la vertueuse Alcmène, il devint le cadet par l'injustice de Jupiter, dira-t-on, — disons de la Nature, — et esclave de celle qui devient son aînée par la raison ; il est victime de sa force et de l'ivresse de son sang. « Sa force épouvantable est sa fatalité, elle n'est pas en rapport avec la faiblesse du monde ; souvent il croit toucher, il tue ; il vit accablé de crimes involontaires, de repentirs, d'expiations.

« C'est la consolation des opprimés d'opposer la grandeur du misérable et de l'esclave à la sévérité du Dieu.

« Légende des tribus inférieures, touchante, mais sublime et bouffonne. Hercule a des appétits terribles, mange un boeuf, mais il est bon et laisse rire de lui, il aime à rire lui-même. » (Michelet).

La transformation de l'homme sexuel en porc, légende que l'on retrouve partout, se rencontre ici. « Eurysthée lui a demandé l'affreux sanglier d'Erymanthe ; il le prend, le lie, l'apporte hérissé, la hure noire, les dents blanches. Elle, épouvantée d'un tel don, s'enfuit de son trône et se met dans un tombeau d'airain ».

Moralité : Quand l'homme est devenu la brute humaine, que l'on compare au porc, il épouvante la femme, la renverse de son trône. Elle le fuit et ne tarde pas à subir l'assujettissement qui est, pour Elle, la mort.

Ce sont les Doriens qui prendront Héraclès pour divinité. On fait de lui l'ami de Thésée ; cependant, il ne sera divinisé que plus tard. Il est parmi les « jeunes Dieux » de la mythologie, les tard venus. Il est le héros propre au pays des athlètes. Il rompt les mystères qui firent la force des religions théogoniques, profane le sanctuaire des Amazones dont nul homme n'osait approcher ; il brave la sombre mer du nord de la Grèce, il l'appelle « hospitalière » (Euxin) ; l'Amazone Reine de ce rivage est vaincue par lui, il l'humilie, lui *enlève sa ceinture*, manière d'exprimer le viol dans le style mythologique.

Son nom, Héraclès, est formé de celui de Héré, la Reine du Ciel. Il donne à la Déesse la seconde place, la représente par la lune, et se fait représenter, lui, par le Soleil, jusque là emblème de la Déesse (1).

(1) Les Arcadiens s'appelaient Prosélénoï, — ce qui veut dire antérieur à la lune, comme attribut féminin.

Les auteurs qui feront, plus tard, la mythologie, diront que Héraclès fut admis dans l'Olympe à cause de ses travaux. Or, ces fameux exploits ne sont pas, comme on pourrait le croire, des travaux industriels propres au génie de l'homme, ce sont des combats, ou bien la parodie des grandes œuvres morales de la Femme.

En voici, du reste, l'énumération :

1° Il étouffe le lion de Némée. (On a fait remarquer qu'il n'y avait pas de lion à Némée, il s'agit donc d'une idée symbolique.)

2° Il tue l'Hydre de Lerne. (Cette hydre à sept têtes est une figure représentant l'homme pervers, livré aux sept esprits du mal dont on fera les sept péchés capitaux. Hercule en est le type. C'est donc pour se défendre d'être pris pour cette hydre qu'il prétend l'avoir tuée. — C'est le serpent dont la Femme doit écraser la tête.)

3° Il apporte vivant à Eurysthée le sanglier d'Erymanthe. (Nous venons de voir que le sanglier est le symbole de l'homme sexuel — la brute humaine — ; c'est donc lui qui est le sanglier qu'il rapporte vivant.)

4° Il s'empare de la biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain du mont Cérymée. (Cette biche me semble bien représenter la Femme, l'or sur la tête, l'airain aux pieds. Cela rappelle le sphinx auréolé d'or, et aussi la « toison d'or » de l'agneau.)

Le sens caché de ceci, c'est qu'il assujettit la Femme et lui prend ses attributs.

5° Il perce de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale. Voilà un travail peu glorieux.

6° Il vainquit des Amazones !... Une lâcheté de la part d'un Hercule.

7° Il nettoya les écuries du roi d'Elide en y faisant passer l'Alphée dont il détourna le cours.

8° Il délivra la plaine de Marathon du Minotaure qu'il avait amené de Crète à Eurysthée et que ce prince avait laissé échapper.

9° Il tua Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, et leur donna à dévorer le cadavre de leur maître.

10° Il tua Géryon et emmena ses bœufs. (C'est-à-dire qu'il assassina pour voler.)

11° Il délivra Thésée des enfers.

12° Il enleva les pommes d'or du Jardin des Hespérides (1).

Donc, les travaux de ce héros sont des œuvres infernales, des meurtres, des vols, des crimes. Ce demi-Dieu, du reste, descend aux enfers, c'est-à-dire dans la vie de tourments qui ronge le cœur de l'homme. Cependant, il y a une trêve dans sa vie — un amour —, il aime la reine Omphale, et c'est cette reine qui arrive à dompter sa force et sa perversion, et l'oblige à filer à ses pieds. Près d'elle, il reprend le travail de la vie familiale que son humeur aventureuse lui avait fait quitter.

A cette époque, ce sont les hommes qui filaient et qui tissaient. La légende thessalienne raconte que Déjanire envoya à un Hercule (il y en eut plusieurs), une robe teinte d'un poison qui le consuma. Image du poison physiologique qui résulte de sa vie sexuelle et qui tourmente l'homme fort.

Enfin, on arrive au comble du ridicule en faisant d'Héraclès un Dieu « spirituel ».

Bellérophon.

Bellérophon est encore un personnage solaire (ils sont tous des soleils), qui combat des monstres (des Femmes, emblèmes des ténèbres).

Baschoffen nous dit de lui « qu'il est un héros sans tache dont la beauté enflamme les Amazones, qu'il est *chaste* et vaillant, auteur d'œuvres héracliennes, et qu'il a pour devise cette phrase orgueilleuse : « être toujours le premier — dépasser les autres ». Il est le type de la valeur guerrière, ce qui semble à Bachofen une preuve de ses sentiments gynécocratiques, puisque, dit-il, le culte de la Femme et les sentiments chevaleresques sont inséparables. « Vaillant vis-à-vis de l'ennemi et respectueux envers la Femme, fut toujours le caractère d'un peuple jeune et fort. »

Ce serait parfait si ces héros se contentaient de combattre des hommes, mais nous les voyons combattre des femmes et les assujettir, ce qui n'est pas du tout chevaleresque.

Du reste, la lutte, quelle qu'elle soit, est en opposition avec le régime gynécocratique basé sur le droit qui engendre la paix.

(1) Hespéros — mère des Hespérides —, Etoile du soir, c'est l'espérance, c'est-à-dire la femme dont la puissance disparaît, mais qui espère sa résurrection.

Et Bachofen cite un mot absurde d'Aristote qui dit que « la plupart des peuples guerriers sont sous le régime féminin ; ainsi les Celtes, dont les femmes avaient la réputation de grande beauté, au lieu d'exclure la bravoure, en faisaient la base de leur gynécocratie. »

Ce sont là des idées masculines destinées à justifier les batailleurs ; du reste, l'homme justifie toujours ses mauvais instincts en prétendant qu'ils plaisent aux femmes.

« La gynécocratie lycienne, dit encore Bachofen, nous apparaît comme source de qualités supérieures : sincérité, chasteté, bravoure, chevalerie de l'homme à côté de la femme qui représente la beauté, et le gouvernement doux et sévère dont la sanction religieuse est reconnue par les Dieux (il n'y a encore que des Déesses), voilà les éléments de puissance par lesquels un peuple assure sa force. Nous y trouvons la cause qui fit garder si longtemps aux Lyciens leur gynécocratie. Ce n'est pas un effet du hasard qui fit que deux peuples glorifiés dans l'antiquité, les Lyciens et les Locriens, furent ceux qui gardèrent le plus fidèlement le régime matriarcal ; un élément de force conservatrice réside dans l'autorité de la Femme. »

Il y a dans tout ceci un malentendu. L'homme peut avoir une certaine grandeur quand il combat pour défendre le droit de la Mère, le respect de la Femme, mais il n'est qu'un lâche quand, au lieu de défendre la Femme, il l'attaque. Et c'est le cas de tous ces héros amoureux et violents.

Persée.

Persée est aussi un personnage « solaire ». Son ennemie, c'est la Gorgone, — encore une femme exaspérée des outrages du héros. Les hommes la représentent comme un monstre parce qu'elle ose se défendre quand on l'attaque. Elle défend le droit et la raison, on en fait le symbole des ténèbres, de la mort, et sa tête, après que Persée l'a tuée, devient l'ornement du bouclier de Pallas : ce qui ferait croire que les Femmes s'armèrent pour la venger (1).

(1) Gorgonia, surnommée Pallas, se nommait aussi Gorgophore.

Il y avait trois Gorgones : Méduse, Euryale et Sthéno. On leur attribuait le pouvoir de transformer en pierre (pétrifier) ceux qui les regardaient, et l'on croyait qu'elles n'avaient qu'un œil (celui des cyclopes qu'on leur attribue par vengeance), dont elles

Tous ces jeunes héros représentent « la force ». Hercule, Thésée, comme Râma aux Indes, parcourent la terre armés d'une massue, ils sont donc animés d'un besoin de destruction. Pour les justifier, les historiens diront que ce qu'ils voulaient exterminer, ce sont les monstres qui causaient la terreur des Femmes. Mais ces monstres sont symboliques, ils représentent l'homme dangereux, l'homme fort qui tue. Or, l'homme qui tue, le monstre, c'est le héros lui-même. C'est pourquoi ces personnages resteront dans la Mythologie comme le symbole du mal sous toutes ses formes : Mercure sera le vol, Hercule, la force brutale, Bacchus, l'ivrognerie, Vulcain, la laideur, Protée, l'homme qui change d'opinion à tous moments, Phaéton, celui qui ment jusqu'à ce qu'il soit pris et attaché ; cela fait pleurer ses sœurs, mais leurs larmes deviennent de l'ambre (ce qui attache). Tous sont, d'abord, de mauvais esprits qui inspirent la terreur ; — du reste, leur but est de terroriser.

Chacun des mythes que nous venons de mentionner retrace l'histoire de la lutte d'un homme et d'une femme, mais ce ne sont pas des faits isolés, ils résument, en quelques épisodes, de longues discordes qui se produisirent partout, et qui ne pouvaient pas manquer de se produire, puisqu'elles étaient la conséquence des facultés différentes de l'homme et de la femme.

Les Amazones.

La paix avait partout disparu. L'homme subissait la réaction terrible de l'amour, il devenait injuste, violent, sanguinaire, et semait partout la discorde.

Aux Indes, c'est *Ahi*, le nuage qui passe sur le soleil de la vie heureuse, c'est *Vritra*, l'enveloppeur qui assombrit le Ciel, ou bien encore *Ugra*, l'effroyable, un des noms de Çiva, d'où vient le mot *ogre*.

C'est alors que les Femmes, renonçant à se défendre par des

se servaient tour à tour. On dit qu'elles sont coiffées de couleuvres, qu'elles ont de grandes ailes, pour dents des défenses de sanglier, et des griffes de lion aux pieds et aux mains.

Persée les tua et coupa la tête de Méduse, qui fut attachée à l'égide de Jupiter pour la rendre plus terrible.

Tout cela, c'est la réponse de l'homme aux accusations de la femme, — faite plusieurs siècles après la lutte des Amazones, car Jupiter n'est pas encore dans le Panthéon grec à l'époque de cette lutte.

raisonnements qu'on n'écoutait pas, par des arguments qui donnaient à leurs revendications la sanction de la science, se virent obligées de se défendre les armes à la main. Elles se firent guerrières pour soutenir leurs droits et défendre leurs domaines menacés, envahis.

La lutte avait commencé sous une forme morale, on avait vu les vices lutter contre les vertus ; peu à peu, elle changea de caractère, elle devint une bataille ouverte, une armée contre une armée, pour savoir qui imposerait sa volonté. C'est alors que l'on vit les femmes former des bataillons d'amazones.

On dit que le mot *amazone* vient de *a* privatif, et *mazos*, mamelle, parce que les Amazones se brûlaient le sein droit, et c'est par là qu'elles indiquaient qu'elles ne voulaient plus de relations sexuelles avec l'homme. Le mot amazone signifie, dès lors, *celles qui n'ont pas de mâles*.

Mais cette étymologie est inexacte. Fabre d'Olivet en donne une autre qui est plus scientifique. Le mot mâle (mas en latin, masle dans l'ancien français, maschio en italien, macho en espagnol, math en irlandais), uni à la racine négative *ohe*, constitue le mot *mas-ohe*, précédé de l'article phénicien, *ha*, cela fait *ha-mas-ohe*, d'où amazone, celle qui n'est pas mâle et non celle qui n'a pas de mâle ; cela peut aussi vouloir dire « le mâle non », ce qui peut sous-entendre « ne doit pas régner ».

Ces femmes guerrières parurent en Perse, aux Indes, en Grèce, partout. Elles étaient constituées en gouvernement régulier et avaient des Reines qui se rendirent célèbres. Le nom de plusieurs d'entre elles est parvenu jusqu'à nous.

Les Hindous appellent le pays des Amazones *Strîrâdjya* et le placent auprès des monts *Koulas* sur les bords de la mer. Dans le *Boun-Dehesh* des Perses, il est dit qu'elles habitent la ville de Salem. Les Amazones avaient fondé Milet, Ephèse et Athènes.

Pausanias parle de leur invasion dans la Grèce et les fait combattre jusque dans les murs d'Athènes. A Milet, de son temps, les Femmes vivant sous la protection d'Arthémise appartenaient au parti des Amazones. Polydora est le nom de l'une d'elles. On les appelle « Filles du Soleil », selon Apollonius de Rhodes.

Apollonius raconte dans ses *Argonautiques* qu'elles s'étaient établies dans l'île de Lemnos et sur la terre ferme auprès du cap Thémiscure.

Diodore nous renseigne aussi sur ces femmes guerrières, habitantes des rives du Thermodon, et nous parle de leur souveraine ; « sa gloire était grande, dit-il, elle soumettait les peuples les uns après les autres, faisait des *hommes captifs des esclaves* et les employait aux travaux les plus bas. » Ceci me semble une appréciation partielle (1).

Les Amazones de Scythie n'étaient pas moins célèbres, mais les plus connues sont celles d'Afrique. Divers monuments à Mégara, à Trézène, à Tirriki, conservent la mémoire des exploits de l'armée innombrable des Amazones et des royaumes importants qu'elles avaient fondés (2).

On peut nommer encore les Amazones de la Baltique, de Biskai, de Bohême, et bien d'autres encore (3). Elles formaient un gouvernement monarchique qui dura longtemps encore après leur première défaite.

Leurs persécuteurs étaient les échappés du régime régulier. Les attaques qu'ils dirigèrent contre elles eurent des succès divers. En Asie, ils avaient deux grands chefs (deux ministres) ; l'un d'eux se dirigea vers le nord où il combattit les Amazones avec fureur et renversa complètement leur domination. Elles furent obligées de se soumettre ou de quitter le continent de l'Asie. C'est ce dernier parti qu'elles adoptèrent. Elles se réfugièrent dans l'île de Chypre, dans celle de Lesbos et dans quelques autres de l'archipel grec.

(1) Orythie, reine des Amazones, était célèbre par sa valeur et sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs qui avaient été insultées par Hercule et par Thésée.

(2) Voici ce que l'enseignement classique dit des Amazones :

« Amazones — femmes guerrières de la Cappadoce, sur les bords du fleuve Thermodon. Elles ne souffraient pas d'hommes avec elles, et n'en recevaient qu'une fois l'an, ensuite elles les renvoyaient : encore fallait-il pour en avoir qu'ils eussent auparavant tué trois de leurs ennemis.

« Elles faisaient mourir ou elles *estropiaient* (châtraient) leurs enfants mâles, élevaient avec soin leurs filles, auxquelles elles brûlaient la mamelle droite, et les exerçaient à tirer de l'arc. Elles eurent de grandes guerres avec leurs voisins et furent presque détruites par Hercule, qui fit leur Reine prisonnière. »

(3) A une époque que nous ne pouvons pas préciser, nous voyons qu'en Bohême, après la mort de la célèbre Loubouch, une de ses compagnes, Vlasta, forma une armée de femmes pour combattre l'autorité des hommes et faire de la Bohême un royaume exclusivement féminin. La fortune pencha d'abord de son côté. Elle fonda Magdebourg et édicta une loi sévère ordonnant le massacre des mâles nouveau-nés. Les hommes se révoltèrent contre cette loi et déclarèrent la guerre à Vlasta. Elle fut tuée sur le champ de bataille et son armée, désemparée par cette perte, se rendit. Cependant, un parti gynécocratique ne cessa jamais d'exister en Bohême, et c'est l'ancienne royauté de la Femme que les Bohémiens errants proclament encore.

C'est cette circonstance qui fut l'origine de la calomnieuse légende des femmes lesbiennes, *qui ne veulent pas de mâles*.

Le fait de n'avoir pas voulu se soumettre aux hommes suscita contre Elles des vengeances, et les hommes se vengent toujours des femmes en les déshonorant, c'est-à-dire en leur renvoyant les accusations qu'elles avaient portées contre leurs agresseurs. C'est que, en effet, les hommes avaient pris les femmes en haine, les mœurs de Sodome et de Gomorrhe en sont le témoignage.

L'existence des Amazones a été un objet de controverse. La conscience de l'homme protestant, plus tard, contre ces luttes sauvages dirigées contre la Femme, on a voulu croire qu'elles n'avaient pas existé.

L'histoire nous raconte, cependant, que Thésée, Bellérophon, furent vainqueurs des Amazones, et la tradition masculine, voulant noircir ces femmes, dit qu'Elles massacrèrent les vieillards qui étaient restés parmi Elles. Si cela est, c'est que, évidemment, ils les insultaient.

Bachofen, dans la préface de son livre : *Das Mutterrecht*, nous montre la destinée des Etats issus des luttes armées de la Femme. Il dit :

« Après la guerre, les Femmes victorieuses fondèrent des établissements stables, construisirent des villes, s'adonnèrent à l'agriculture. Des bords du Nil aux bords du Pont, de l'Asie centrale à l'Italie, nous trouvons dans l'histoire de la fondation des villes, célèbres plus tard, des noms et des faits d'origine amazonique (1). Des observations faites sur des peuples qui existent encore prouvent que ce sont les Femmes, surtout, qui ont amené la société humaine à la période de l'agriculture détestée par l'homme. »

Puis il cite à l'appui de sa thèse les multiples traditions de l'antiquité, telles que l'incendie des vaisseaux par les Femmes pour mettre fin à la vie nomade des hommes, les villes qui portent des noms de femmes, la part des femmes dans le partage des terrains, notamment à Rome et à Elis.

« Quand la vie se fixe, dit-il, les Femmes accomplissent leur destinée. De la fondation et de l'embellissement du foyer dépend le relèvement de l'existence et de toute la civilisation. »

(1) La tête d'Aphrodite, ceinte d'une couronne murale, représente la ville. C'est cette même tête qui est sur la monnaie de Lycie, ainsi que sur celle d'Athènes.

Pendant que la Femme perd peu à peu sa suprématie primitive, sa domination dans l'intérieur de l'Etat et de la famille reste longtemps intacte. Reculant de degré en degré, la gynécocratie se restreint dans des cercles plus étroits, mais la suite de cette évolution est très diverse ; tantôt c'est le pouvoir politique qui s'effondre le premier, tantôt le pouvoir domestique.

C'est en Lycie que nous trouvons la dernière reine, bien que, nous le savons, la régence soit transmise à la façon gynécocratique.

Par contre, certains peuples ont un pouvoir exclusivement féminin (1) ; chez d'autres, il existe concurremment avec le pouvoir masculin ; tandis que le droit maternel cesse de dominer la famille, ce sont les côtés de l'ancien système unis à la religion qui résistent le plus longtemps, le profond respect pour le culte les protège. D'autres causes aussi y contribuent. Si, pour les Lyciens et les Epizéphiniens, c'est l'isolement de leur position géographique, pour l'Egypte et l'Afrique, en général, leur conformation physique, ailleurs nous trouvons la royauté féminine protégée par sa propre faiblesse, ou soutenue par des formes artificielles. Nous en trouvons la preuve dans des lettres attribuées à des Reines enfermées dans l'intérieur de leur palais. A côté de ces fragments d'un système autrefois plus complexe, les relations d'auteurs chinois sur le royaume amazonique de l'Asie centrale, qui maintint intacte la gynécocratie politique et domestique jusqu'au VIII^e siècle (avant notre ère), prennent un intérêt tout particulier. Leurs traits caractéristiques correspondent exactement avec les récits des anciens sur les dispositions intérieures des Etats amazoniques, et ils sont parfaitement d'accord avec nous pour louer leur « bon gouvernement » et leur direction paisible des peuples. La destruction violente qui a anéanti la plupart des fondations amazoniques, sans en épargner la colonie italienne des Clètes, et plus encore l'influence lente exercée par le temps et le voisinage de puissants royaumes, ont caché à l'humanité moderne tout un état social, et la civilisation européenne doit le considérer comme un morceau oublié de son passé.

« L'amazonisme est un fait universel, il relève d'un état de l'âme humaine, il est aussi universel que l'hétaïrisme (sacerdote

(1) L'Etrurie, la Thrace, la Phénicie, qui avaient la même religion, les mêmes mœurs.

féminin). Tous les peuples ont eu dans leur histoire une période amazonique ; on la retrouve de l'Asie centrale à l'Occident, des peuplades septentrionales des Scythes jusque dans l'ouest de l'Afrique. Au delà de l'Océan, les exemples n'en sont pas moins nombreux, et, même dans des temps plus rapprochés, on a pu les remarquer avec leurs suites de représailles sanglantes du sexe masculin.

« C'est une affirmation des droits de la Femme et une protestation contre les prétentions sexuelles de l'homme ».

La Thrace, pays des Amazones.

La Bulgarie, si barbare aujourd'hui, est sur l'emplacement de l'ancienne Thrace, — si civilisée jadis.

Des fouilles ont été exécutées par M. Degrand, consul de France à Philippopoli, dans la vallée de la Toundja, en Bulgarie.

Ces fouilles ont amené la découverte de nécropoles où l'on trouve les vestiges d'une civilisation primitive offrant des analogies avec celle que nous ont fait connaître les recherches faites dans les plus anciennes nécropoles de l'île de Chypre. On peut donc constater que le domaine de cette civilisation préhistorique s'étendait à la région qui correspond à l'ancienne Thrace. Ainsi, grâce aux travaux très habilement conduits par M. Degrand, le champ des études comparatives s'est agrandi. La question de date doit être réservée. Il est possible qu'en Thrace l'état de civilisation révélé par les fouilles ait duré beaucoup plus longtemps qu'en Asie Mineure. Les produits céramiques, en particulier, montrent des perfectionnements techniques assez significatifs.

C'est en Syrie, au pied du mont Emratz, non loin d'Alep, qu'une ville ensevelie vient d'être mise à jour. On a déjà reconstitué une grande porte sculptée commandant plusieurs rues bordées de maisons en pierre, débris d'une vaste cité. Les travaux de déblaiement se poursuivent sans arrêt. Divers sondages opérées à différents endroits ont permis de supposer que cette Pompéï syrienne est d'une étendue immense, qu'elle possède des ponts, des monuments des plus curieux et d'un pittoresque inattendu.

Son nom ? Les archéologues ne se sont pas encore prononcés.

Les mœurs du temps. Pardon. Réconciliation. Concessions.

La grande querelle humaine ne pouvait pas toujours durer, elle avait des moments de trêve réclamés par la Nature même.

L'homme, qui ne peut pas vivre longtemps sans la Femme, faisait des concessions, des promesses, reconnaissait ses torts, pour obtenir son pardon.

Cet aveu qui précède l'union restera dans le culte des religions antérieures, — ce sera la confession.

Ce que la Femme abhorre, c'est la brutalité, la contrainte. Elle sacrifie son amour à sa liberté. Mais, quand l'homme redevient doux, elle se reprend à l'aimer. Toute la lutte de sexes est contenue dans ce fait. Mais l'homme poussé par sa passion ne réfléchissait pas — et introduisait dans les mœurs une brutalité qui remplaçait les anciennes coutumes, qui avaient été si douces dans la première jeunesse de l'humanité. Aussi l'ancien culte s'était bien modifié; l'homme, maintenant, voulait s'emparer de la Femme en supprimant tous les préliminaires de l'union, toute la poésie des premiers temps. L'adoration, première étape de l'amour, est rapidement franchie, il n'a pas le temps d'adorer, sa passion déborde; aussi la prière, cette seconde étape, est supprimée, il ne supplie plus, il demande sur un ton impératif, avec des menaces. Il se libère aussi de l'offrande, prend plutôt qu'il ne donne.

Cependant, la nature humaine reprend toujours ses droits, et l'amour, qui sans cesse renaît chez les êtres jeunes, crée entre eux le lien sacré qui les unit.

Les temples, avant d'être les édifices que nous connaissons, ont été d'abord des abris creusés dans les rochers — ou des excavations souterraines.

Nous voyons en Grèce, à l'époque appelée « les Temps héroïques », les hommes construire des refuges destinés aux unions; ils sont en bois ou simplement faits de branchages entrelacés. Chaque héros construit le sien pour son usage personnel, en attendant que ces constructions servent à plusieurs et contiennent plusieurs *cellas*.

C'est ainsi que Héraclès, Thésée, les Argonautes, avaient leur temple; chaque divinité grecque était regardée comme la fondatrice de son propre culte, Junon à Argos, Pallas à Athènes.

Pausanias nous apprend que le premier temple de Delphes était une hutte faite de branches de lauriers. C'est là que le héros, vainqueur de la résistance d'une femme, la conduisait pour recevoir le pardon de ses violences et conclure la paix. Ce triomphe, connu de tous, était accueilli par des plaisanteries à double sens; on disait du héros qui revenait de la hutte sacrée qu'il était allé

cueillir des lauriers, et c'est ainsi que cette expression resta pour désigner les triomphes de l'homme.

La légende nous dit aussi qu'une colombe apportait la branche d'olivier (arbre qui produit l'huile sacrée), symbole de paix. Tout cela est d'un symbolisme impudique qu'il ne faut pas expliquer, mais seulement indiquer à la sagacité du lecteur.

Ce fut sans doute un envoyé qui fit les pourparlers de paix, et l'on sait que le *messenger*, c'est l'ange (la jeune fille). C'est Héméra, chez les Grecs, qui fut le *messenger* de paix. Une légende nous dit que la fille d'Atalante céda la gloire à notre amazone pour trois pommes d'or. Il y a encore là un jeu de mots, le mot *pomme* ayant un double sens.

On se rapprochait donc, mais, pour éviter le retour des anciennes discordes, les rapports de l'homme et de la femme furent réglés. On institua un culte, des dates de rapprochements, des jours consacrés. Ce fut surtout le premier jour du mois lunaire, — les nouvelles lunes, ou *néoménies*.

Ainsi, chaque famille avait ses dates sacrées.

Les *nouvelles lunes* étaient accompagnées de sonneries, de festins et de *sacrifices*.

« L'apparition de la nouvelle lune était l'occasion de sacrifices et de festins », dit naïvement Renan, qui voit une fête astronomique dans ce symbole physiologique.

On allait sur les *bamoth* ou hauts lieux, et c'est ainsi que la fête (*hag*) suppose un centre religieux fixe. L'idée de *hag* est liée intimement à celle de pèlerinage. C'est ce qui engendre les *panégyres*, tournées processionnelles autour d'un sanctuaire, danses en cercles, et tous les jeux de la jeunesse.

Le mot qui indique ces fêtes est commun à tous les idiomes sémitiques, hébreu, arabe, araméen.

Le mot *som* ou *sam*, signifiant jeune, est aussi répandu. On devait se présenter à la Divinité — qui est censée tout voir et tout savoir — après un temps d'abstinence qui donnait un air macéré. L'exagération et la moquerie s'en mêlèrent aussi et, plus tard, on représentait les *pénitents* avec un air contrit et en vêtements de deuil pour expier la mort de leur âme qu'ils allaient consommer.

Enfin, on institua une grande fête annuelle, les *Sakaa*, des Phéniciens et des Babyloniens, célébrée sous la tente et qui rappelle la fête sous les tentes des Hébreux.

D'après Hérodote, chaque femme du pays était obligée de se rendre une fois par an près du temple de Mylitta pour s'y livrer à un étranger (1).

Les hommes accouraient en foule à ces rendez-vous.

En Arménie, on sacrifiait de la même façon à la Déesse Anaïtis. Le culte sexuel, d'ailleurs, avait une organisation religieuse analogue en Egypte, en Syrie, en Phénicie, dans l'île de Chypre, à Carthage, et même en Grèce et à Rome.

La grande fête annuelle devint la Pâque.

Les dates de ces fêtes furent les premières qui servirent à compter le temps, à établir le calendrier.

Au début, les Egyptiens ont compté le temps par mois lunaires, ce qui ressort du fait que le déterminatif des hiéroglyphes du mois est le signe de la lune.

Almanach vient de Almé Nikiaca, on le croit persan.

Les femmes prenaient les phénomènes périodiques de leur nature pour base de leur calcul du temps. Plus tard, on réforma le calendrier et on fit le mois de 30 jours, divisé en trois semaines de 10 jours (2).

La fête de printemps était fixée à la première lune après l'équinoxe. Le surlendemain de la fête, on allait en procession couper la première gerbe qu'on apportait au temple.

Cette fête de l'ovulation, encore représentée par les œufs de Pâques, était mise à profit pour faire connaître un des aspects de la loi de la sexualité féminine, la réaction *spirituelle* qui suit, chez la femme, la fonction sacrée. Pour symboliser cette loi, on allumait un flambeau représentant *le feu sacré*, « l'Esprit ». Le

(1) Mylitta ou Molis (Moulidit, la « génératrice ») fut plus tard appelée Bélit, — forme féminine de Bel, — femme masculinisée et avilie, quand vint la réaction profane contre elle.

(2) Dans le calendrier des Israélites, d'après « l'Écrit Jéhoviste », le « jour » est appelé « Iom ».

Le mois est rendu par deux expressions différentes : *Ibodesch* (de *hodesch*, apparaître), d'où *Ibodesch*, « nouvelle lune » (*Genèse*, 21-14 et *Exode*, 2-2), et *Ierah* (de *Iarah*, voyager), d'où *Iareah*, lune. On voyageait pour aller à la fête de la nouvelle lune.

Le mot apparaître a plusieurs significations. Dans les langues modernes, l'apparition du mois physiologique se traduit par le mot *voir*.

La semaine s'appelait *Schâboua*, « la Septaine », de *Schéba*, sept.

L'année s'appelait *Schânâh*, de *Schanah*, changer. Elle se composait de mois lunaires et commençait au printemps. La femme Seh, c'est « l'agneau pascal » en hébreu (Cailleur, p. 217).

Cierge pascal en est la représentation dernière. On l'appelle souvent *lumen Christi*.

Les Allemands conservent le souvenir d'une fête du même genre dédiée à la déesse Ostara.

Des danses et des jeux saluaient la venue du jour attendu. L'île de Cythère, située près du Péloponèse, est restée célèbre par le culte d'Aphrodite qu'on y célébrait.

L'usage de consacrer le 1^{er} mai aux jeunes filles est la continuation de la célébration de la fête du printemps, qui, dans certains pays, était fixée au mois de mai.

C'est quand le symbolisme devint ironique que la Femme fut représentée par l'agneau immolé pour les péchés de l'homme. On l'arrosait de sang ou bien on mettait près de lui un vase (graal) dans lequel son sang coulait. C'est ce vase qui devint le calice, — sans doute parce qu'il était souvent représenté par une fleur.

L'agneau était la parodie d'*Agni*, le feu sacré. Un jeu de mots semble encore être ici la base de la légende.

Je donne les diverses formes du symbole sans tenir compte des dates, mais il y eut évidemment entre la consécration de l'idée primitive et sa parodie une distance. Si nous rapprochons les deux phases de l'idée, c'est pour mieux en faire comprendre l'évolution.

Nul doute que les temples n'avaient d'autre objet, d'abord, que l'union des sexes; — tout y parlait d'amour et de volupté. Les fêtes de printemps avec leurs danses, leurs chants, leurs bruyants transports, célébraient le soleil qui ramène la sève fécondante dans toute la Nature, l'amour qui anime tout ce qui vit. Des bois sacrés consacrés aux promenades solitaires entouraient les temples, l'air y était plein de parfums; les sources coulaient sur un tapis de fleurs, tandis que dans le feuillage le chant du rossignol disait à l'homme qu'il n'était pas seul à chanter la Nature (1).

Les hommes ont fait de ce culte de la Femme des descriptions qui le montrent exclusivement sous le côté sexuel. Mais les Femmes voyaient dans l'amour féminin un phénomène spirituel qui élève et purifie. De là l'éternel malentendu.

(1) Bossuet dit que les Anciens élevaient des temples à l'amour, mais jamais à l'amour conjugal. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque le mariage n'existait pas.

Le désordre sexuel qui s'était produit pendant les temps dits héroïques, eut comme résultat une réaction qui amena la réglementation de la conjonction des sexes ; on voulait par là empêcher le retour du désordre dont on avait tant souffert de part et d'autre. C'est vers cette époque que fut institué le *culte public*. On éleva des temples dans lesquels on sanctifia la *communion*, c'est-à-dire l'union, qui devint pour la femme un devoir. En même temps, son amour considéré comme *sacré* était loué, exalté, et l'action qui le manifestait déclarée sainte, l'homme se prosternait, s'humiliait, reconnaissait que la nature le mettait dans un état de déchéance fatale, il se frappait la poitrine en disant : c'est ma faute.... ma très grande faute....

Le sacrifice public accompli derrière le voile du temple sera supprimé plus tard, quand arrivera la période de réaction contre la Théogonie, et remplacé par un symbole, — le sacrifice des animaux ; et le prêtre nous dira qu'on les tue pour apaiser la colère d'un Dieu jaloux. Le culte alors deviendra sanguinaire et absurde.

Pendant la période de réaction, les anciennes cérémonies deviendront des mystères. Les mystères d'Isis, si fameux, serviront de modèle à tous les autres.

Plus tard, tout cela prit une autre direction. Des changements opérés dans le culte lui donnèrent un autre but et une autre forme. Les Hiérophantes, intimidés ou corrompus, se turent ou consacrèrent des mensonges. Alors, ce qui était autrefois caché dans les temples restera, par un accord secret, éternellement caché dans la vie.

Ce qui causa la grande querelle, ce fut donc l'ignorance des lois de la nature sexuelle de chacun. L'homme ne comprenait plus la nature spirituelle de la Femme, il voulait son corps et le prenait trop brutalement. C'est cette prise de possession (*l'habeas corpus*, « que tu aies », saisie de corps), qui avait blessé la femme.

Mais le besoin d'amour la ramena vers l'homme, car c'est l'amour que l'humanité a toujours cherché, il est le but de l'homme et le rêve idéal de la Femme, il est la grande force qui régit l'univers, il peut tout, le bien comme le mal, il domine les temps et les âges, il se trouve à la source de toutes les religions,

il est la religion même dans son principe ; toutes les philosophies l'ont discuté, il règne dans l'histoire des rois et dans les légendes populaires, il a été, tour à tour, béni et maudit, permis jusqu'à la licence et défendu comme le plus grand des crimes. Il est la source de mille préjugés religieux ou sociaux qui, presque toujours, résultent du malentendu qui règne sur cette question entre les hommes et les femmes, acteurs indispensables de cette idylle, mais qui ne la comprennent pas de la même manière.

L'homme, malgré l'expérience de l'histoire, n'a pas encore compris que l'amour de la femme est un phénomène qui a une réaction spirituelle : — c'est ce qui le sanctifie.

La femme, malgré les désillusions de ses aïeules, ne veut pas encore savoir que l'amour masculin est un phénomène qui a une réaction brutale : — c'est ce qui le condamne.

Pendant que chez la femme le fluide d'amour aspire à monter, chez l'homme il aspire à descendre. C'est sur cette différence que fut basée la grande lutte de sexes dans l'antiquité ; — elle dure encore.

Faire luire sur cette question la lumière définitive de la science, c'est donner à l'humanité le moyen de sortir de l'état de malaise général que le malentendu sexuel a causé dans le monde. Il faut, une bonne fois, que chaque sexe sache comment l'autre aime et pense, afin d'éviter les heurts qui blessent l'amour-propre et finissent toujours par faire de deux amoureux deux ennemis irréconciliables.

CHAPITRE VIII

LES GRANDS LIVRES SACRÉS

LES NEUF MUSES. CE QU'ELLES ÉTAIENT. LA RÉVÉLATION.
ISIS DÉVOILÉE.

« Plus on étudie, plus on demeure convaincu que toutes nos connaissances ne datent que d'hier et qu'il en est peut-être davantage qui ne dateront que de demain. »

J.-B. SAY.

« On ne saura jamais assez combien les femmes constituent une aristocratie naturelle. »

MICHELET.

La Loi morale écrite.

Nous sommes au seuil de l'histoire, non pas de l'histoire connue, mais au contraire de celle qu'on nous a cachée... Dans cette période qui commence, ce ne sont plus les mythes que nous allons consulter, ce sont des documents historiques. On va écrire des Livres — des œuvres géniales — : le *Sépher*, l'*Avesta*, les *Védas*, les *Poèmes Homériques*. Nous allons pouvoir donner des dates, sinon fixes, du moins approximatives.

Après tous les désordres que nous venons de voir se dérouler dans les époques précédentes — et pour en éviter le retour —, on va formuler la Loi Morale et l'imposer comme base de la vie sociale.

Cette époque a une importance considérable dans l'histoire. La *création*, c'est-à-dire l'organisation sociale des premiers temps, menacée, attaquée, détruite par des agitateurs inconscients, va

renaître, c'est une re-crétion que nous allons voir se produire ; elle déterminera une réconciliation, un repos, une vie nouvelle : de là, le mot *récréation*.

Les Livres que nous allons voir apparaître nous rendront les idées que la tradition orale propageait, celles qui avaient surgi dans l'esprit de la Dêvâ, au sein de la vie calme et contemplative des premiers jours, lorsque, émerveillée des splendeurs de la Nature, elle en avait chanté les lois, elle avait exhalé son âme dans des hymnes qui furent les premiers vagissements de l'esprit humain, et le jeune homme lui avait répondu par son premier chant d'amour. Les chants de la Déesse avaient été l'expression de sa pensée spontanée, primitive, simple, féminine, la libre expansion de son esprit, dans cette vie pure, sans guides qui entravent, sans parents qui réprimandent, sans antécédents qui intimident, sans atavisme qui trouble.

La jeune Femme qui avait ainsi chanté n'avait pas écrit ses hymnes ; Elle les récitait et les transmettait par la parole. Ainsi s'était créée la tradition orale, la plus sûre, celle qui se grave le mieux dans le cerveau, celle que nulle altération ne peut atteindre, cette espèce de photographie de la pensée des ancêtres laissée dans les cellules cérébrales de la descendance qui en garde fidèlement le secret, procédé immuable, indestructible comme le cerveau humain, sans cesse reproduit dans sa forme et ses fonctions, procédé qui rectifie les erreurs écrites, et c'est ce qui fait que, quoi que fasse l'homme pour altérer le fond de vérités primitives, elles reparaissent toujours, et toujours nous rendent des vérités simples, qui se mettent en contradiction avec les erreurs régnantes. C'est par la tradition orale que se sont perpétuées les idées, malgré la destruction des Livres qui, plus tard, en contenaient le dépôt. Et c'est par l'intuition des Femmes de toutes les époques que les vérités primitives nous sont rendues ; c'est par elles seulement que l'antiquité se dévoile au philologue dans toute sa beauté et dans toute sa vérité. Ce sont leurs aperceptions si lucides qui faisaient prévoir l'avenir, non parce qu'un Dieu surnaturel le révélait (ce sont elles qui sont les Déeses), mais parce que l'évolution humaine devait répondre à un enchaînement logique de faits que ces primitives inspirées apercevaient très clairement.

Les Livres qui vont surgir vont expliquer l'Univers et ses lois, — la création de l'homme et son évolution, — la différence des

sexes et sa cause, — puis, entrant dans l'histoire, ils vont raconter les premières luttes de l'humanité.

« Les Muses, dit Hésiode, chantent les lois de la Nature ». Mais elles chantent aussi le triomphe de Zeus (l'esprit) sur les Titans (l'homme fort), et c'est cette partie de leurs chants qui va allumer de nouvelles colères, provoquer de nouvelles luttes. Aussi, quand, plus tard, le Prêtre triomphera, il changera tout cela, *rectifiera* toute cette histoire primitive et refera le récit de ces temps lointains dans des Mythologies grossières (officiellement enseignées), qui portent la marque de son esprit obscurci et des idées régnantes de son temps.

Prenons comme exemple la Grèce, qui, dans ces récits classiques, nous rend les Muses. Ces primitives inspirées deviennent les filles de Mnémosyne (la mémoire). Elles ne sont plus des créatrices, Elles transmettent des idées acquises. Elles sont neuf parce que sur certain monument on trouve neuf Femmes, les neuf Déesses qui écrivirent les neuf grands Livres sacrés. Mais ceux qui rappellent leur histoire à l'époque de la décadence de la religion grecque leur donnent, comme attributs, les préoccupations de leur temps, le théâtre, les formes alors régnantes de la littérature. Mais les Muses sont antérieures à Hésiode qui chante leurs louanges et le théâtre ne vient qu'après lui. Il y a donc à rectifier tout cela, en même temps qu'il y a à dénoncer le système de ces singuliers historiens.

Les Muses sont représentées sur un sarcophage du Louvre, dans des attitudes qui indiquent, pour quelques-unes, d'autres attributs que ceux qui sont classiques. On y voit :

CLIO, qui lit un manuscrit (on en fait la personnification de l'histoire et cela peut être).

THALIE, qui tient un masque et un bâton de Pasteur. Le bâton représente l'autorité morale, le masque la nécessité de se cacher pour éviter les persécutions. On en fait la comédie et la poésie pastorale. C'est bien si l'on entend par là la comédie sociale, celle qui se joue dans le monde, non sur la scène.

ERATO n'a pas d'attributs, alors on en fait la Muse de la poésie érotique. Pourquoi ?

EUTERPE tient une flûte ; on en fait la Muse de la poésie lyrique, alors que c'est évidemment de la musique qu'il s'agit.

POLYMNIE a une attitude méditative ; elle s'appuie sur un rocher, le menton posé sur son bras nu (on en a fait la Muse des Hymnes).

CALLIOPE tient un style et des tablettes : c'est l'écriture. On en fait la poésie lyrique.

TERPSYCHORE tient une lyre et un plectrum, elle est ceinte de lauriers, elle chante la victoire. On en fait la Muse des chœurs, quelquefois de la danse.

URANIE, armée d'une baguette, suit sur un globe la course des astres. C'est l'astronomie.

MELPOMÈNE, chaussée de cothurnes, vêtue d'une longue robe, médite comme Polymnie. On en fait la Muse de la Tragédie, alors que c'est bien plutôt la royauté, l'autorité morale qu'elle représente.

Donc, on donne à toutes les Muses des attributs qui représentent l'état intellectuel de la Grèce du ^{vi}^e au ^{iv}^e siècle. Voilà une date et une lumière.

Que cela nous serve de *clef* pour comprendre ce que nous allons avoir à dire des Livres écrits dans les divers pays et de leurs auteurs.

On ne pourrait trop prémunir le lecteur contre l'enseignement classique qui ne nous donne jamais que la dernière forme des ouvrages antiques, celle qui a été la plus défigurée par les altérations successives.

La Révélation.

Toutes les traditions nous disent que les Livres sacrés ont été écrits « du doigt de Dieu ». Donc, Dieu écrivait avant l'homme, mais « Dieu », c'est la Déesse d'abord ; c'est donc à la Femme primitive qu'il faut faire remonter la composition des premiers poèmes qui expliquaient la Nature.

Diodore de Sicile dit : « Les Muses ont reçu le don de l'invention des lettres ».

Chaque peuple a vu dans ses Ecritures Sacrées le rayonnement de la pensée divine. Par la Femme Déesse, la Vérité se répandit sur la Terre. L'Ecriture Divine, c'est l'Ecriture féminine.

C'est par le voile jeté sur toutes les manifestations de l'Esprit féminin qu'on a obscurci l'intelligence des religions.

Comment comprendre ce que fut la « Révélation », si on nie ou méconnaît le révélateur ?

Les sectateurs de toutes les religions sont convaincus que la leur est absolue et remonte à la jeunesse de l'humanité ; ils n'y mêlent pas l'idée d'évolution, de tâtonnement, de perfectionnement. C'est la « Vérité » simple et entière, dite « une fois ». Et ils accordent une confiance absolue à la parole qu'a manifestée « l'Esprit féminin », exempt d'erreurs ; donc, celui qui y croit est exempt de doute.

C'est du cœur de l'homme qu'est sorti le sentiment religieux, et c'est de l'Esprit de la Femme que sont sorties les Ecritures sacrées, comme en sont sorties toutes les institutions primitives.

La Femme, c'est la « réalité suprême », l'être ignoré, mais certain, compris seulement par les hommes d'un esprit élevé, pressenti par le vulgaire, nié par les sceptiques qui sont des inférieurs, outragé par les fous.

Nous possédons aujourd'hui les « Livres » de toutes les religions (tout au moins, ce qu'il en reste) ; nous connaissons la loi morale formulée par les Femmes des diverses nations, mais non écrite d'abord.

Et si nous cherchons à nous rendre compte de la forme de la littérature orale du monde primitif, qui s'interpose entre la création de la langue et l'origine des livres écrits, nous reconnaissons qu'il y règne une simplicité grandiose, en même temps qu'une science surprenante. Le mythe est l'histoire des temps antérieurs à l'écriture, celle que la tradition orale a roulée à travers les âges.

« On peut dire que la littérature non écrite de chaque race est ce qu'elle a produit de plus parfait ; les compositions réfléchies et littéraires (postérieures) n'égale jamais les éclosions littéraires spontanées et anonymes ». (Renan, *Le peuple d'Israël*, livre I, page 305).

Les religions nous parlent toutes de la « première Révélation ». Cette affirmation a été l'origine d'interminables discussions — qui durent encore — et ne pourront cesser que lorsque l'histoire de l'évolution de l'idée divine sera connue et bien comprise.

Comment, en effet, comprendre la *Révélation*, cette parole de vérité donnée par « une voix » à l'homme, si l'on confond la divinité toujours humaine et vivante au milieu des hommes, à l'origine des sociétés, avec le Dieu moderne fondu dans le Prin-

cipe cosmique qui règne dans l'Univers et n'a jamais parlé à qui que ce soit (1) ?

Pour discuter la possibilité de la Révélation, il faut d'abord connaître la personne divine qui donna aux hommes cet enseignement primitif des lois de la Nature ; il faut ensuite savoir en quoi consistait cet enseignement. Quand ces deux questions seront bien comprises, on verra qu'il n'y avait rien de contraire à l'ordre général de la Nature dans la Révélation à laquelle croyaient les anciens, qu'il n'y avait, au contraire, que l'expression d'une loi psychique : la Pensée féminine communiquée à l'homme.

A la Femme revient l'honneur d'avoir formé nos idées primitives, nos croyances fondamentales. Révélatrice des lois de la Nature dont la connaissance s'imposa à son esprit, Elle fut, par cela même, la fondatrice de la première science humaine, base de la Religion naturelle, première, unique et éternelle, car rien ne l'a remplacée.

La Révélation primitive est la parole de la Femme donnée à l'homme. La Vérité révélée par Elle est la lumière qui éclaire, élève, vivifie, qui crée le sentiment religieux ; c'est le splendide soleil qui illumine le désert de la vie masculine, car l'esprit de l'homme n'a pas d'initiative, c'est une terre fertilisable, mais sur laquelle pèsent d'éternelles ténèbres s'il est laissé à lui-même. Si cette terre est fécondée par l'Esprit féminin, elle peut voir germer une magnifique moisson de sublimes pensées, de sentiments profonds, de louables actions, mais l'homme laissé à sa solitude est néant.

Lamennais, de Bonald, Eckstein, Fréd. de Schlegel, la plupart de ceux qui ont écrit sur la Religion, affirment la nécessité d'une révélation primitive, parce qu'ils trouvent que ce n'est pas dans l'homme qu'est la lumière, et ils la cherchent en dehors du monde ; ils créent un Dieu qu'ils mettent au-dessus d'eux pour avoir un

(1) Dans tout ce chapitre, je me suis servie improprement du mot *révélation* parce que c'est le mot consacré par les religions, mais ce mot a une signification contraire à celle qu'on suppose. En effet, il veut dire *re-voiler* et n'a été employé que par les Hermès qui ont caché la science, qui l'ont voilée, puis re-voilée sous de nouveaux symboles, et c'est alors qu'ils l'ont imposée au peuple. Le mot propre, que nous devrions employer, est *dévoiler*, ainsi que le font les Théosophes qui disent « la Science dévoilée », « Isis dévoilée », mais alors le public habitué aux luttes théologiques ne nous comprendrait plus.

Etre à qui ils puissent rendre hommage sans s'humilier, — car ces religieux sont de grands orgueilleux, — un Etre qu'ils font mâle pour ne pas avouer que c'est la Femme qui mérite le culte et les hommages qu'on lui rend, que c'est Elle qui s'éleva si haut au-dessus de l'homme. Et une fois enfoncés dans ce système, ils ne peuvent plus en sortir. Comment définir cette révélation divine ? comment l'expliquer ? C'est alors que naissent les discussions, les chicanes d'hommes à hommes ; les uns l'affirment dans son expression la plus ridicule, la plus grossière, les autres la nient, d'autres l'expliquent, mais pas un ne signale la cause du malentendu : l'orgueil de l'homme.

Toutes ces luttes, toutes ces chicanes, toutes ces injures qui ont rempli la vie des théologiens et des savants, sont la juste punition que se sont infligée à eux-mêmes ceux qui n'ont pas voulu reconnaître le vrai rôle de la Femme, la grandeur de son inspiration, et lui ont refusé ce premier hommage que la Religion naturelle impose : la Foi.

La foi, c'est la confiance dans le décret de l'Esprit féminin ; la *mauvaise foi*, c'est l'affirmation du décret opposé à cet Esprit.

Pas de vie sociale et morale sans la foi en la parole de Vérité !

La révélation ne fut pas une clarté brève, passagère ; ce fut la lumière de toute la jeunesse humaine, qui l'illumina pendant toute sa vie, qui donna un sens à ses actes, une direction à ses pensées. L'amour fut, pour l'homme jeune, l'initiation à la connaissance de l'Univers et de ses lois, « son union sublime avec la sublime essence ».

La Vérité ainsi dévoilée reste intacte tant que règne la divinité féminine, mais, lorsque arrive la persécution et la dispersion des féministes, l'enseignement ne peut plus être donné. Alors, chaque tribu, chaque famille, chaque femme emporte avec elle la Vérité proscrite. Et alors, sous des influences diverses, ces vérités ne tardent pas à s'altérer. Cependant, malgré les travestissements plus ou moins grotesques de cette primitive révélation, on la retrouve chez tous les peuples, même chez les plus sauvages ; les dogmes primitifs ont partout laissé leur empreinte. Et leur altération a fait naître dans tous les pays l'espoir d'une renaissance scientifique, la venue d'une nouvelle Dêvâ libérant le genre humain de ses erreurs.....

*Les Grands Livres Sacrés de l'antiquité
écrits par des Femmes.*

Les Livres sacrés sont les grands monuments scientifiques et historiques de l'antiquité.

Les hommes qui ont écrit l'histoire des religions ont toujours fait remonter les connaissances primitives à une puissance surhumaine, c'est-à-dire au-dessus de leur nature masculine.

Cette puissance révélatrice que les théologiens, plus tard, attribueront à la parole d'un Dieu mystérieux, c'est l'*Esprit féminin* incarné dans les Grandes Déesses qui ont érigé le monument grandiose de la pensée *divine* qu'on appelle *la science primitive*.

Par la Déesse, la Vérité brilla et se répandit sur la terre ; longtemps vivante, longtemps féconde, elle déposa dans le cœur et dans l'esprit des générations successives les connaissances qui furent l'origine de toutes les grandeurs de l'humanité.

La pensée primitive de la Grande Déesse atteignit une splendeur incomparable ; elle sonde les mystères de l'Univers, de la vie, des évolutions, et celui — si important — des sexes.

Ce qui prouve la féminité des antiques révélations, c'est que la science des premiers temps n'est pas analytique comme celle des savants modernes, elle est synthétique comme celle qui émane de l'Esprit féminin ; elle établit des lois, donne des idées générales trouvées par l'*intuition* (qui est la faculté divine) et les formule avec la précision et l'audace de la certitude.

Les procédés de l'Esprit féminin sont si différents de ceux de l'esprit masculin que les hommes n'ont pu expliquer la *science primitive* qu'en y introduisant le surnaturel.

Les Révélatrices.

La tradition antique personnifia toujours la science et les lettres par neuf femmes qui furent les neuf grandes Révélatrices. Les sociétés secrètes, qui continuent les Mystères antiques, ont gardé fidèlement le souvenir de ces grandes Déesses qu'elles symbolisent par neuf sœurs.

Quelles étaient en réalité ces neuf Déesses ?

Les voici :

TOATH en Egypte, auteur des 42 livres sacrés.

SARASVATI aux Indes, auteur du *Véda*.

YAO en Chine, auteur des *King*.

La VOLUSPA chez les Celtes, auteur de l'*Edda*.

DERCÉTO, surnommée ISTAR ou ASTARTHÉ, en Phénicie, auteur de la *Cosmogonie Phénicienne*.

L'auteur anonyme de l'*Avesta* en Perse (1), probablement appelée Ariane ou Ariadne.

KRISHNA aux Indes, auteur de la *Bhagavad Gîtâ*.

HEMÉRA en Grèce, auteur des livres attribués à Homère.

MYRIAM HATHOR en Egypte, auteur du *Sépher* qui servit à faire le premier livre du *Pentateuque*, la *Genèse biblique*.

Nous allons passer en revue l'œuvre de ces grandes femmes dont plusieurs ont été supprimées de l'Histoire ou qui ont été masculinisées.

LA RÉVÉLATION EN ÉGYPTÉ PAR LA DÉESSE TOATH

Les Egyptiens font remonter leurs saintes Ecritures à un « Révélateur » considéré comme un être divin, surnaturel, c'est-à-dire au-dessus de la nature masculine.

Ce Révélateur égyptien est appelé Toath (ou Thoth). Il est dit « l'écrivain de la Vérité », « le *Seigneur* (2) des paroles divines », « le Seigneur des Ecrits sacrés » ; on l'appelle « Trois fois grand ».

Dans les hiéroglyphes, TOATH est désigné par les mots *Nuter Aa Heonet*, qu'on traduit mal à propos par *Dieu trois fois grand*, parce que le mot *Nuter* (*Nouter* ou *Noutir*) ne signifie pas Dieu, il signifie Nature ou « Renouvellement » (par la maternité), donc, ici, il désigne la *Divine Mère*.

TOATH est la Déesse des lettres, celle qui a créé le langage articulé et donné des noms à tous les objets, ce qui est bien le rôle d'une Mère qui dirige et instruit ses enfants.

Elle invente l'écriture, elle fonde la science et la médecine « qui a mis en fuite les ténèbres de l'ignorance ; elle chasse la nuit de

(1) Nous avons pu reconstituer la personnalité de cette Déesse, nous en parlerons plus loin.

(2) On a traduit par un mot masculin, *Seigneur*, un titre qui, dans l'antiquité, était toujours féminin ; c'est le *Grî* (sanskrit), qui devint en grec *Kyria*.

l'âme, l'erreur et les mauvais principes émanés de l'homme». (*Livre des Morts*, chap. XLIV).

C'est TOATH qui établit la religion (Théogonie) et créa les cérémonies du Culte ; elle fit connaître aux hommes l'astronomie et la science des nombres, la géométrie, l'usage des poids et mesures.

Un des livres sacrés de Toath comprenait une description de la Terre, un autre était spécialement consacré à la description de l'Égypte. (Voir Clément d'Alexandrie, *Stromates*, Livre VI.)

Elle se servit de la lune pour mesurer le temps, elle inventa la musique et fabriqua la lyre.

Les idées de TOATH sont exposées dans le *Pœmander* et l'*Asclepius*.

Ce qui prouve bien qu'il s'agit de « l'Esprit féminin », c'est que, sous une autre de ses formes divines, *Ma* (dont le sexe n'est pas discuté), elle est la Déesse qui représente la Vérité. *Mâ* est tout ce qui est conforme à la règle, c'est-à-dire à la loi naturelle, c'est l'identité du Vrai et du Bien.

Ma signifie Mère en Celtique, langue primitive qui a formé toutes les autres. Son diminutif est *Mena*, dont les hommes feront *Ménès*.

La légende dit que TOATH a conseillé HORUS (l'enfant), dans sa lutte contre l'esprit du mal,

TOATH (l'esprit féminin) maintient pure l'œuvre qu'elle a organisée de « l'harmonie universelle », c'est-à-dire du triomphe de l'ordre par la Vérité qui vient d'Elle. Elle est le *Prophète de la Vérité*. TOATH personnifie donc l'intelligence divine qui a présidé à l'organisation sociale primitive, qui fut la gynécocratie ; elle est le sage qui pèse et délibère (1).

En Égypte, comme partout, le régime féminin a précédé le régime masculin, et il a dû avoir une longue durée de prospérité et de paix, puisque, au moment où commence l'histoire, — c'est-à-dire le règne de l'homme, — le pays possède déjà une langue bien formée, l'écriture et des institutions sociales qui serviront de base à l'organisation future des sociétés, enfin, une religion, un culte, une haute morale. Tout cela réalisé avant les temps historiques.

(1) *Sage* est encore un mot traduit du masculin qui, primitivement, avait une signification féminine ; en grec, c'est *Sophia*, qui vient de l'égyptien *Solet*.

« L'Égypte est la terre classique de la Gynécocratie, dit Bachofen, sa civilisation repose sur ses principes, sur la préférence d'Isis à Osiris. »

TOATH est représentée par la tête d'Ibis, et cet oiseau lui est consacré (1).

L'Ibis est un oiseau sacré parce que sa spécialité est de faire la chasse au serpent qui personnifie l'esprit du mal, le mensonge, la fausseté et la ruse.

Le Sphinx.

L'Égypte connue, dès la plus haute antiquité, les lois de la Nature, c'est-à-dire la science des principes, parce que la Femme, qui en fut la Révélatrice, eut, dans cette jeunesse phylogénique, une intuition profonde de l'Univers, de la Vie et de l'homme.

Le sens éternel et universel des grands symboles que ce pays a légués au monde en atteste. La science égyptienne a formulé des principes immuables qui émanent de la pensée *juste*, des principes qui sont vrais à travers le temps et qui ne sont pas perfectibles, étant la Vérité absolue. Mais cette fixité de l'idée est ce que l'homme ne comprend pas, parce qu'il n'y arrive pas spontanément lui-même; il ne prend, de la Vérité, que des aspects isolés et divers, il la morcelle; dans son ensemble, en bloc, elle lui échappe, il en fait la chimère de l'incompréhensible. Aussi reproche-t-on à l'Égypte de s'être murée dans l'idée de l'absolu, forme austère que la Femme donne toujours à ses conceptions intuitives, mais forme ingrate, puisque l'homme ne la comprend pas et n'accepte que le relatif, — c'est-à-dire ce qui est adéquat à son mode intellectuel présent, — lequel mode est variable dans la vie masculine.

Cet absolu de la science féminine, incompréhensible pour l'homme, c'est l'énigme cachée dans le Sphinx. Cette tête de femme, calme dans sa noblesse, consciente de sa force que le corps de lion symbolise, regarde le soleil levant; c'est l'esprit impassible comme l'éternelle Vérité.

(1) Tet ou Thoth signifie en égyptien le Verbe, la parole (Bunsen).

Toath est le Verbe divin, le Médiateur entre tous les êtres. Son nom s'écrit avec la première lettre hiéroglyphique Tho, qui veut dire monde. *Tho-the*, monde divin, devient Tho-oth quand on change la terminaison des noms féminins.

Le Sphinx est le plus ancien symbole de l'Égypte (1). Les textes lapidaires l'appellent le *Hou* de *Hor Em Kou*, c'est-à-dire le gardien du soleil levant. C'est le soleil de vie, le génie de toutes les renaissances, c'est-à-dire des réapparitions de l'Esprit dans un corps féminin.

La radiation solaire *Râ* fait sortir la Vérité du néant, comme une vive lumière. Cette lumière, c'est la *grande intuition*, celle qui, en une minute, déchire le voile qui cache les réalités.

Qui connaît l'*intuition*, ce phénomène aussi rare qu'extraordinaire, comprendra que la première femme qui en fut favorisée ait voulu en commémorer le souvenir dans un symbole qui devait durer aussi longtemps que brillerait la lumière qui avait jailli de son esprit.

Ce symbole fut le sphinx, énigme pour les profanes, compris seulement des initiés, comme la faculté qu'il représente. Il rappelle les conditions cosmiques qui génèrent le phénomène intuitif : l'altitude, l'action du soleil levant quand on est placé au réveil en face de l'Orient.

Au temps de l'ancien empire, le sphinx était couronné d'un disque d'or. Quand le soleil du matin jaillissait de la chaîne arabique, son premier rayon allait frapper le disque et le visage du sphinx, qui resplendissait alors comme un soleil à face humaine.

Par la suite, on institua une cérémonie cultuelle à cet endroit. À l'aurore, quand le soleil, frappant le sphinx, le faisait apparaître comme auréolé de flammes, les prêtres vêtus de blanc montaient vers lui par le dromos en pente douce et entonnaient un hymne de gloire à l'astre bienfaisant qui éclaire la Terre et fait naître la Vérité dans le cerveau des inspirés.

« Tu t'élèves, bienfaiteur Harmakouti, tu resplendis et tu flamboies. Les Divinités et les hommes s'agenouillent devant

(1) Dans le voisinage de Memphis (aujourd'hui près du Caire), se dresse le Sphinx, colosse de granit de 90 pieds de long, de 74 pieds de haut, dont la tête énorme a 26 pieds du menton au sommet.

Ce grand Sphinx était primitivement un grand rocher au milieu des sables. Ce symbole a été copié à profusion. Dans toute l'Égypte, on trouve des sphinx moins gigantesques.

Il y en a qui sont rangés en avenues devant les temples de l'ancienne religion.

À propos du sphinx de la pyramide de Chéops, il ressort de la stèle trouvée par Mariette que le sphinx est antérieur à Chéops et certainement au premier Pharaon.

cette forme qui est la tienne. Viens vers le Pharaon (1), donne-lui ses mérites et sa puissance, phénix aux multiples couleurs. »

C'est en souvenir de cet événement qu'on a construit des pyramides, afin que, à leur sommet, l'on pût se mettre dans les conditions d'altitude qui produisent le phénomène cérébral de l'intuition, si désiré quand une fois on l'a connu (2).

Réaction.

Quand les hommes renverseront le culte féminin, ils donneront à Hermès (personnification du Prêtre) le rôle rempli par la Femme primitive. C'est Hermès qui deviendra le « Révéléateur (3) (celui qui revoile Isis qui avait été dévoilée par la science) ; il prendra à la Femme son beau titre de *Trismégiste*, et la Déesse Toath sera alors représentée par le singe, on en fera une Déesse cynocéphale. Au lieu du soleil, c'est la lune qu'elle personnifiera.

LE LIVRE SACRÉ DES IRANIENS (LES ANCIENS PERSES).

Le livre sacré des Perses est l'*Avesta*, ou plutôt le *Zend-A-Vesta*.

C'est un ouvrage d'une importance capitale, comme les *Védas* des Hindous et la Cosmogonie phénicienne. Son histoire est la même. Composé à une époque très lointaine et incertaine, mais antérieure au règne des Mèdes, son auteur est « caché » et le livre, après des péripéties diverses, tombe aux mains des prêtres de la religion masculiniste qui le dénaturent et tâchent d'en attribuer le mérite à un homme qui représente la caste sacerdotale.

C'est au XIII^e siècle avant notre ère que les Assyriens soumettent les Mèdes et les autres tribus iraniennes.

C'est donc avant le XIII^e siècle que l'*Avesta* aurait été composé.

(1) Pharaon vient de pharai, qui signifie parler. Le Pharaon, c'est le Prophète qui parle, qui enseigne, ce n'est pas un roi.

(2) L'intuition est un phénomène cérébral favorisé par l'altitude. C'est pourquoi les Muses sont toujours représentées comme vivant sur les montagnes. C'est l'Olympe en Grèce, « la montagne des filles de Sion » en Palestine, le Sinaï où vécut la Déesse Hathor, le mont Méron où se réfugièrent les dernières fidèles Israélites, le Carmel en Phénicie, le Liban, etc., etc.

(3) *Révéler* signifie revoiler. Dévoiler Isis, c'est rendre à la Femme sa personnalité, sa nature réelle, sa science et son histoire. La *revoiler*, c'est la cacher de nouveau. Ce fut l'œuvre du Prêtre Hermès, celui qui cache hermétiquement.

Le titre du livre.

Anquetil-Duperron, le premier traducteur, avait traduit l'expression Zend-Avesta par « Parole vivante » : *Zend*, vivant, et *Avesta*, parole. Il croyait que le mot zend désignait les lettres de la langue de l'*Avesta* et, longtemps après, on a cru que zend désignait la langue primitive.

D'après Burnouf, *zend* désigne, non une langue, mais un livre. Il dérive de *zan*, connaître, et veut dire *explication, commentaire, paraphrase*. Il sert à désigner la traduction pehlvi de l'*Avesta*.

Avistah va zend signifie « la loi et son commentaire, la loi et sa traduction ».

Quant au mot Avesta, les Perses le remplacent par *Dîn* (loi), (en zend *Daêna*, d'après Burnouf).

Le mot parole est *Mathra*. On dit « la parole d'Ormuzd ». Les Perses disent de la langue primitive « langue de Mathra », langue de l'Avesta, langue céleste, c'est-à-dire langue créée et parlée par la primitive Divinité.

Notre explication à nous, c'est que l'A-Vesta, qui doit s'écrire en deux mots, est la désignation de la Femme-Esprit, Vesta.

C'est parce que l'A-Vesta a cette signification que les Prêtres perses l'ont supprimé et remplacé par le mot masculin *Dîn*.

Zend-A-Vesta voudrait donc dire : Livre de la connaissance de l'Esprit Divin (féminin), ou de la *parole* divine.

L'Auteur de « l'A-Vesta ».

La Perse fut appelée au début *Airyana*, dont on a fait Eran, puis Iran, l'ancien nom du pays.

Dans l'A-Vesta, on énumère 15 localités excellentes créées par Ahura-Mazda (le principe du Bien), et la première s'appelle *Airyana-Vaêjo*.

« L'endroit que, dans le *Vendidad*, on désigne sous le nom de *Airyana-Vaêjo*, et où naquit le Zoroastre originel (le révélateur féminin), est appelé, dans la littérature *Pourânique*, Shvêta Dvîpa, Mont Mérou, demeure de Vishnou, etc., etc. ; et, dans la *Doctrine Secrète*, on l'appelle simplement *la terre des Dêvâs*, sous la direction de leurs chefs, « les Esprits de cette planète » (*Doctrine Secrète*, t. III, p. 8.)

C'est de ce mot *Airyana* que viendra le nom Airyas, puis

Aryas, donné aux Hindous et aux Perses. Dans les anciens livres sanscrits, on dit *Arya* ; dans ceux de la Perse, *Airya*.

Diodore de Sicile parle du législateur des *Arianiens*.

De tous ces faits, nous concluons que l'auteur de l'*A-Vesta*, qui a donné au pays sa religion, sa législation et son nom, s'appelait *Ariane*. Et nous retrouvons ce nom dans la mythologie grecque qui nous dira que, pour se conduire dans le dédale de la science, il faut *le fil d'Ariane*, c'est-à-dire la connaissance de l'*A-Vesta*.

Ahriman serait le masculin de *Ariane*. La terminaison *ane* signifie ancien, archaïque (*Ari-ana*).

Au ^{ve} siècle, les Mages (Prêtres) font une revision de certaines parties de l'*A-Vesta* et racontent les luttes de sexes au point de vue masculiniste. Cela s'appelle « le combat de Vistasp avec Areiat-Acpa ou Arjaçp. » Ce nom *Areiat*, donné à la femme, semble dérivé de *Ariane* avec la terminaison *at* (ou *et*, ou *eth*) qui ridiculise les Déesses (1).

L'*Avesta* est resté longtemps oral ; il s'est transmis de vive voix et sans l'intermédiaire de l'écriture. Dans les livres qui nous en restent, on trouve des termes pour dire « réciter par cœur » (*Darethra*), réciter (*Marethra*), mais il n'y en a pas qui correspondent au mot *écrire*, ou *écriture*.

L'alphabet zend, qui a servi pour écrire les manuscrits de l'*Avesta*, est de date récente. On ne connaît pas la première écriture de l'*Avesta*, sur laquelle les Pehlvis ont fait leur traduction. Les Parsis actuels l'ignorent et font remonter leur traduction à l'origine même de l'*Avesta*, alors qu'elle ne date que du règne de Sapor II (iv^e siècle de notre ère), au temps d'Abendad.

Telle est la date de la dernière transcription de l'*Avesta* et de sa rédaction en zend.

Ceci fera comprendre que les idées que nous y puisons ont subi de grandes altérations : la forme qui leur est donnée en dénature l'esprit, mais le fond primitif de vérité brille malgré tout sous l'épaisse couche d'erreurs dont on l'a recouvert.

Par la langue, par le mythe, par le nom même des Divinités, l'*Avesta* se rattache à cette période pré-âryenne d'où sont sortis les Védas de l'Inde.

(1) L'*Ariane* grecque serait la Reine Arétès, consacrée comme Déesse, citée par Bachofen, disant que Eusthate considère son histoire comme une fable. Donc on la discute.

L'*Avesta* nous fait reconnaître dans Ahoura-Mazda un principe d'antériorité sociale et de suprématie morale. Sa parole véridique, sa *révélation*, est l'*Honover* (la Vérité). Elle enseigna la première science. Plus tard, quand l'erreur, le mensonge, entra dans le monde avec son ennemi Ahriman, elle le confondit par sa parole de vérité. « Lorsque, au commencement, Ahoura-Mazda eut prononcé une fois ce saint, ce fort *Honover*, les membres d'Ahriman furent brisés de frayeur ; elle le prononça deux fois, Ahriman tomba sur ses genoux ; elle le prononça vingt-et-une fois, Ahriman fut abattu et lié pour la durée du premier âge. »

L'*Honover* se confond perpétuellement et s'identifie avec l'arbre de la vie, le Hom qui éloigne la mort.

On dit que l'*Avesta* est rédigé dans la langue même d'Ahoura-Mazda, la langue divine.

Nous savons, par les prières qu'on lui adresse, que ce ne peut être qu'une femme. Parmi les plus anciennes parties de l'*A-Vesta* se trouve la prière Airyana-ishya.

Le nom de « Mazda » est presque toujours précédé de « Ahoura ». On dit Ahoura-Mazda, et par contraction Ahouramazda, qui dans le langage vulgaire devient Oromaze, lequel se transforme et finit par devenir Ormuzd.

C'est Ahoura-Mazda qui dit : « Je suis celui qui suis. » Les Prêtres ont mis *celui* pour *celle*.

Le mot Ahoura ou Asura, qui veut dire vivant d'une vie spirituelle, est un mot que l'on retrouve à chaque instant dans l'histoire de l'antiquité, d'abord comme un titre glorieux, puis comme une ironie, une expression railleuse, quand les hommes se révoltent contre l'esprit féminin.

« Asura » paraît avoir une origine sanscrite. C'est d'abord un titre de noblesse ; on l'écrit Ashoura ou Ahoura. Il semble se confondre à l'origine avec Aishah (la Femme). En assyrien, Ashur et Asherah en dérivent. Ce nom servait à faire la désignation du grand continent asiatique : Asie (Terre des Déesses).

Chez les Iraniens, on mettait « Ahoura » devant les noms propres, comme aux Indes on mettait « Dévi » ou « Çrî ».

Dans le persan moderne, nous trouvons que « Ahoura » est devenu « houri », en arabe « houria ».

C'est du mot Asura que l'on fit Assyrie, puis Syrie.

Nous retrouvons plus tard le mot altéré, devenu en grec « Seiren », dont on fait « sérénité », autre titre de noblesse, puis

en latin « sirena », qui reste toujours un titre de supériorité féminine.

Il est généralement admis que l'ensemble des anciens textes de l'*Avesta* était rythmé et que la plupart des vieux livres zends étaient composés en vers.

Cependant, on n'a pu restituer tous les textes de l'*Avesta* en vers. Pour les Gâthâs seulement, ce travail a pu être fait et Westphal, Roth, Mayr, sont arrivés à rétablir la métrique de ces cantiques.

Les manuscrits de l'*Avesta* actuellement connus en Europe sont conservés à Londres, Paris, Oxford et Copenhague.

Les Livres perdus (1).

Les Perses assurent qu'avant Alexandre les livres sacrés étaient au nombre de vingt-et-un. Ils en conservent la liste détaillée.

Ces vingt-et-un « nosks » traitent de toutes les sciences théogoniques. En voici les titres avec l'indication du sujet traité dans chacun :

1° *Setoud-yesht* (louange de la Divinité). Il traite de la nature de la Divinité et de celle des anges. « Culte de louange ».

(Ne pas oublier que, dans les temps théogoniques, la Divinité, c'était la Femme vivante).

2° *Setoud-gher* (celui qui loue). De la prière, de la pureté, des œuvres, etc... « Ce qui cause du profit ».

(Le culte primitif rendu à la femme par l'homme.)

3° *Vehesht-Mansré* (la céleste parole). De la foi. « Loi excellente ».

(Il s'agit de la Vérité révélée par la Femme, devant laquelle elle veut que l'homme s'incline sans discuter.)

4° *Bagh* (bonheur). Ce livre s'occupe de ce que renferme la loi et de son vrai sens donné par le Dieu (donc la Déesse) grand et saint (Bag veut dire Dieu).

(Ceci nous fait savoir que, dans l'*Avesta* comme dans le *Sépher*, une Loi était formulée et on lui donnait déjà un sens altéré.)

5° *Douazdah Hamast* (les douze choses entières). Le sujet est le secours. Ce livre parle du peuple méchant, du monde supérieur,

(1) Voir de HARLEZ, *Avesta*, introduction, p. xxxix.

du monde inférieur, de tout ce que la Divinité a fait dans le Ciel (Domaine de l'Esprit), sur la terre, etc... ; il traite encore de la résurrection, de la voie large, de la création (Dâmdâd).

6° *Nader* (l'excellent, le rare). C'est un traité d'astronomie.

7° *Padjem* (les animaux). Il est question des animaux qu'il est permis ou défendu de manger, de leur cuisson (*Pâtchâm*), etc...

8° *Reteshtai* (des militaires, des chefs). Traité de l'autorité, de l'obéissance, des sujets, des juges, etc... (*Ratoushtâiti*, souveraineté).

9° *Beresht* (exécution des ordres ou supériorité). Ce livre parle des juges, examine leurs actions, leurs volontés, etc... (*Barish*, direction).

10° *Kesesrob* (l'agréable parole). C'est un traité de l'esprit, de la science, de l'intelligence.

11° *Veshtasp-sah*. C'est l'éloge du règne de Veshtasp. On y parle de sa conversion.

12° *Khesht*. Traité de la connaissance de la Divinité, de l'obéissance due aux rois, de la rémunération de la loi (Dâdâk).

13° *Sefand* (excellent). Roule sur la science nécessaire aux hommes saints (*spent*).

14° *Djeresht* (il fait). Fait connaître les causes de ce qui regarde l'homme et des divers états, — ce qui est droit (Tchirast).

15° *Baghan-yesht* (l'Yesht du Bienheureux). Contient l'éloge du peuple des Dieux (donc des Déesses) et des anges, de l'homme qui s'approche de la Déesse et la remercie de ses bienfaits : c'est le culte des Divinités (*Bagân-yast*).

16° *Nyarem* (je ne cherche pas mon bien particulier). C'est un traité des biens et de la manière de les employer.

17° *Asparom* (le livre par excellence). Traite des œuvres extraordinaires produites par les Nereugs ; fait connaître l'homme de la loi, — ordonne des pénitences pour que le *Juste* dans ce monde soit délivré.

18° *Davaseroudjed* (qui donne le dernier remède). Secours, connaissance de l'homme et des animaux, ce qu'on doit leur donner (médecine).

19° *Askarem* (je découvre, déclare). Traité des jugements, des ordres, de l'obligation d'apprendre la meilleure ordonnance des lois.

20° *Vendidad* (donné pour éloigner le dev). Apprend à l'homme à se garantir des œuvres mauvaises d'Ahriman de l'impureté, etc.

21° *Hâdokht* (les Hâs puissants). De la manière de faire des œuvres pures, etc.....

Les luttes de sexes racontées dans « l'Avesta ».

Tout ceci nous montre qu'il s'agit encore, dans ces livres, de la science révélée à l'homme et du culte (ou éducation) que la Femme exige de lui — afin qu'il soit digne de vivre près d'elle.

Le principe féminin Ahoura-Mazda — dont on fera Ormuzd — est la puissance spirituelle et morale, le « tout-sachant », principe de la Vérité et du Bien qui a pour symbole la lumière matérielle (de là le culte du feu).

Le principe masculin (Angrô-Maïnyou), c'est l'esprit méchant, qui renferme en lui l'erreur, le mensonge et tout le mal.

Ils sont en hostilité perpétuelle. La création de Ahoura-Mazda a été gâtée par l'intervention de Angrô-Maïnyou (c'est de Angrô que l'on fait *ogre*).

Plus tard, Ahoura-Mazda devient Ormuzd et son ennemi devient Ahriman. Mais rétablissons les faits dans leur forme primitive et nous allons mieux comprendre la signification des premières écritures sacrées.

« Du milieu de Douzakh, Ahriman monte sur la terre, il en
« perce la croûte et il la visite dans tous les sens, corrompant,
« bouleversant le dessus, le dessous, le dedans, le dehors. La
« grande couleuvre de l'hiver prend possession de notre monde.
« C'est surtout le Khounnerets (l'Iran) que le dev infernal
« s'attache à désoler ; il sait que les hommes forts, les Khans, y
« régneront un jour ; que la loi pure y sera d'abord apportée et
« qu'un puissant prophète, Sosiosh, y naîtra. Le Touran et le
« Mazendran sont plus profondément marqués de son empreinte.
« Ces régions maudites sont comme les places fortes où il se
« retranche et d'où il s'élance contre les cieux. »

La providence était représentée sous les traits d'une vierge céleste, qui fournissait des armes pour combattre, subjuguier le génie du Mal et porter à la perfection tout ce qu'il avait corrompu.

Cette Femme primitive est appelée « Mazdao » (qui semble dériver de Mahâ et devenir Magda — la grande), et qui signifie *grandement savante, omnisciente*.

Ses adorateurs sont les Mazdéens.

LA RÉVÉLATION PRIMITIVE CHEZ LES HINDOUS

PAR LA Déesse SARASVATÎ.

Le grand « Livre sacré » des Hindous, c'est le *Véda*. Il a pour auteur Sarasvatî, qui est dite *Mère du Véda*, Déesse de la sagesse et de la science.

Ce nom se décompose ainsi : Sara et Vâtch, ou Vish, qui est la racine du mot Vishnou, l'Esprit incarné dans la femme et dont la présence se manifeste, non seulement par la vie et les qualités du corps, mais aussi et surtout par celles de l'âme qui sont la *pensée juste* et l'action morale.

Vâk ou Vâtch (devenu en latin *vox*) signifie Logos ou Verbe. C'est la parole de Sarasvatî.

La Déesse qui écrit le *Véda* est souvent appelée aussi Saraswata ; le mot *swar*, signifiant Ciel, lui donne une appellation céleste.

La pensée primitive dans l'Inde atteignit une splendeur incomparable. Longtemps vivante, longtemps féconde, elle a déposé, dans le cœur et dans l'esprit des générations successives, des idées qui furent l'origine de toutes les grandeurs de l'humanité, la source de l'atavisme de la jeunesse actuelle.

Sous l'ardent soleil de la vallée du Gange, au milieu des manifestations d'une végétation incomparable, la Nature dévoila ses lois, simples et éternelles, à la Déesse. La pénétration de son esprit comprit tout, la sincérité de sa parole communiqua à l'homme toute sa science.

Elle fut l'éternelle Mâyâ, c'est-à-dire l'éternelle révélatrice de la Nature (1).

Partout elle sonda les mystères du monde et de la vie et les révéla à ses dévots adorateurs.

« Leurs oreilles entendirent l'honneur de sa voix » (*Ecclésiastique*, XVII-II). Ils furent instruits par Elle de ce qu'ils devaient croire et faire, pour atteindre le but final de leur existence, le bonheur.

L'initiation primitive fut conservée intacte pendant des siècles ; elle constituait la *smriti* (la tradition), qui était transmise fidèlement à la postérité.

(1) *Mâyâ Dourgâ* signifie l'inaccessible, l'impossible à atteindre.

Le Livre sacré.

La science de l'Inde fut d'abord déposée dans le *Véda*, mot qui signifie « science suprême » (1).

Il fut plus tard divisé et forme aujourd'hui quatre livres :

1. Le *Rig-Véda*.
2. Le *Sâma-Véda*.
3. Le *Yadjour-Véda*.
4. L'*Atharva-Véda*.

Chaque partie est elle-même divisée en trois :

La *Samhitâ* (recueil).

Le *Brâhmana* (ce qui est relatif à la prière).

Le *Soûtra* (fil, lien, c'est-à-dire religion, union).

Les *Védas* sont composés de *Çlokas*, mot qui désigne la strophe de deux vers.

Ils sont écrits en sanscrit, idiome qui n'est plus parlé depuis xxii siècles, mais que l'on a conservé comme langue sacrée et qui a toujours été employé comme langue littéraire.

Au iii^e siècle avant notre ère, le sanscrit n'était déjà plus parlé. Le mot *sanscrit* veut dire *bien formé, parfait* (2).

Comme tout ce qui date des temps théogoniques, cette langue est d'origine féminine. Elle fut abandonnée comme langue vulgaire lorsque le pouvoir féminin disparut, lorsque la Femme perdit la direction intellectuelle et morale de la société. Alors la langue changea, en même temps que les idées ; l'esprit masculin qui domina, créa une autre langue appelée *prâcrit*, qui veut dire « mal formé », ce qui indique une lutte dans la forme du langage comme dans les idées.

« Le sanscrit, au dire de tous les écrivains anglais qui l'ont étudié, est la langue la plus parfaite que les hommes aient jamais parlé. Elle surpasse le grec et le latin en régularité comme en richesse, le persan et l'arabe en conceptions poétiques. Elle conserve avec nos langues européennes une analogie frappante,

(1) La date des Védas est incertaine. Quelques auteurs, entre autres M. Jacobi, la placent 3.000 ans avant notre ère.

(2) Oscar Vignon, qui voit dans le Celta la langue-mère, dit : Sanscrit et Zend ne sont pas des langues, mais des titres d'ouvrages : « Cen-scrit », les cent écrits.

qu'elle tient surtout de la forme de ses caractères qui se tracent de gauche à droite, et ont servi, selon l'opinion de W. Jones, de type ou de prototype à tous ceux qui ont été et qui sont encore en usage en Asie, en Afrique et en Europe » (Leblois).

La langue sanscrite avait été créée en même temps que la science de la Déesse et pour l'exprimer. En perdant cette science, on perdit, en même temps, le sens des mots, on ne comprit plus les idées abstraites exprimées par cette langue, qui est par excellence la langue des Femmes. Elle garde quelque chose de la forme naïve du langage des enfants ; les A y sont multipliés. (L'énonciation des lettres se fait en ajoutant a au son de la consonne, ba, ca, da, etc., au lieu de bé, cé, dé).

Les Hindous actuels, qui apprennent par cœur tous leurs livres sacrés et peuvent réciter les 100.000 glokas des *Védas*, avouent ne savoir de ces livres que les mots ou *mantras*, non l'esprit.

Ils ont perdu le sens de leurs Ecritures, parce qu'elles ne répondent pas aux idées issues de la mentalité masculine.

Révélation.

Les Hindous prétendent que les *Védas* existaient dans l'Esprit de la Divinité « avant l'origine des temps », et, pour ne pas être contredits, ils en écartent avec soin les nombreuses allusions historiques qui s'y trouvent.

Cette façon de mettre « hors du monde » ou « hors du temps » ce qui émane de la Femme est un fait que nous retrouvons partout et qui répond à un état particulier de la mentalité de l'homme, le manque de mesure, l'exagération dans les luttes.

C'est aux Indes que prend naissance l'idée d'une révélation divine faite aux hommes.

« Je ne crois pas, dit Max Müller, que dans aucun pays la théorie de la Révélation ait été élaborée aussi minutieusement que dans l'Inde. »

Le nom sanscrit de la Révélation est « Çrouti » (ouïe), qui veut dire : ce qui a été entendu.

Les hymnes védiques sont révélés et ont force de loi, disent les hommes. C'est avouer qu'ils ne viennent pas d'eux.

Et, cependant, les Hindous les reconnaissent comme composés par des auteurs *humains*. Donc ils viennent des Femmes, ces créatures humaines *qui ne sont pas des hommes*.

L'idée d'une Divinité extra-humaine, c'est-à-dire extra-masculine, imposée à l'esprit de l'homme jeune, a subi une évolution lente, correspondant à son évolution morale et mentale, elle s'est agrandie en s'éloignant de son point de départ; la Femme primitive, que les générations suivantes n'avaient pas connue, devenait immense parce qu'elle avait été glorifiée à l'excès, en même temps que la Femme des époques postérieures était abaissée par l'homme qui ne la glorifiait plus, mais la jalousait, si bien qu'un temps devait arriver où la distance entre la Femme Divine primitive et la contemporaine devait être devenue énorme, quoique la Femme fût restée la même; c'est la mentalité de l'homme qui avait changé.

Alors, plus moyen de s'entendre. C'est pour cela que les théologiens hindous orthodoxes disent maintenant :

« Il n'est pas une seule ligne du *Véda* qui soit l'œuvre d'un auteur humain. Le *Véda* procède de la Divinité, et même les premières personnes qui l'ont « vue », c'est-à-dire « entendue », étaient des êtres élevés au-dessus des humains, incapables de se tromper en *recevant* la vérité *révélée*. »

Il y a dans ceci un aveu de dégénérescence. Les modernes sentent leur impuissance à comprendre la pensée abstraite des Femmes primitives, pensée que les hommes jeunes comprenaient cependant.....

On a souvent dit que les anciens s'étaient formé, de la Nature, une tout autre conception que celle que s'en sont formée les modernes. Cela vient de ce que les conceptions primitives sont des idées féminines et les conceptions modernes sont des idées masculines. Mais, quand, par exception, une Femme moderne — douée de génie — formule ses idées propres, ce sont encore celles que l'antiquité avait exprimées. L'accord entre la pensée féminine des époques les plus éloignées les unes des autres est parfait.

Plus près de la Nature que pendant les temps historiques, les Femmes primitives en ont compris toutes les lois.

N'ayant pas encore l'esprit troublé par les idées contradictoires et souvent absurdes que les systèmes des hommes ont jetées dans le monde, elles ont, avec leur entière plénitude intellectuelle, observé le monde cosmique et le monde terrestre et

aperçu spontanément tout l'enchaînement des faits qui relient entre elles les sciences physiques, les sciences naturelles et les sciences morales. Elles ont fait de tout cela une vaste synthèse qu'aucun homme, après Elles, n'a pu faire.

Tous les peuples orientaux ont bénéficié de ces révélations féminines, tous ont cru la parole de la Femme qui annonçait l'éternité de l'Univers et l'éternité de la matière soumise à de perpétuels changements, à des évolutions lentes, ordonnées suivant des lois immuables.

Ce n'est pas, comme on l'a cru, parce que l'Inde est une contrée privilégiée au point de vue des merveilles de la Nature, ce n'est pas parce que la variété et la richesse des productions végétales y sont aussi intéressantes que la multiplicité et la singularité des espèces animales, que les premiers penseurs qui ont révélé cette Nature grandiose ont formulé des conceptions plus hardies que celles des peuples occidentaux ; c'est parce que les penseurs possédaient la voyance féminine. Et si la primitive littérature de l'Inde a exercé une influence profonde et indéniable sur tout l'Orient, c'est parce que la Femme en avait été l'initiatrice et parce qu'elle avait su entraîner l'homme avec Elle dans la contemplation de la Nature et de ses grands phénomènes.

C'est dans le primitif *Véda* — aujourd'hui noyé dans les altérations — que se trouve le dépôt de la pensée féminine.

C'est là qu'il faut chercher les premières traces et la première expression de ces conceptions naturalistes qui constituèrent plus tard, avec le progrès du symbolisme, le fonds le plus ancien de la mythologie indienne.

Réaction.

Tous les Livres saints contiennent actuellement d'admirables pensées mêlées à des étrangetés choquantes, dont les fidèles ne s'inquiètent pas, parce qu'on leur a fait croire que ce sont des choses profondes qu'ils sont incapables de comprendre. Tout cela vient de ce que le Prêtre altéra les *Livres sacrés*, altéra l'histoire, altéra la chronologie, fit des dogmes nouveaux et des substitutions de sexes, puis brûla les anciens livres pour qu'on ne puisse plus les lui opposer.

C'est de 1000 à 800 (avant notre ère) que les hymnes védiques furent réunis et *mis en ordre*. C'est ainsi qu'on appelle la revision

des Livres faite dans le but d'en éliminer ce qui n'était pas conforme aux nouvelles idées masculinistes qu'on voulait faire régner.

A ce moment-là, il n'y avait encore que trois *Védas* : le *Ritch*, le *Sâman*, le *Yadjous*.

Le 4^e *Véda*, l'*Atharvan*, est postérieur à cette époque. C'est le commencement de la littérature masculine.

On voit apparaître les *Akhyânas* (légendes), dont les parties métriques se trouvent déjà dans la dernière section du *Rig-Véda*.

Ce poème épique est attribué — comme toute l'ancienne littérature — à un personnage mythique appelé *Vyâsa*, le classificateur. (*Vyâsa* est un mot qui signifie sage dans les langues occidentales).

L'extrait des *Védas* fait par *Vyâsa* se nomme *Védânta* (1). Il est défendu au vulgaire de le lire. Cette crainte vient de ce que le livre de *Sarasvatî* fut alors complètement dénaturé.

Ce sont les Prêtres, les Brahmanes, qui furent les auteurs anonymes de cette revision qu'ils attribuèrent à un personnage légendaire, sans réalité historique, derrière lequel ils se cachèrent.

C'est de 860 à 800 que l'on peut dater l'origine du sacerdoce brahmanique aux Indes.

Dans la nouvelle rédaction des *Védas* se trouvent les « Lois de Manou », dans lesquelles on fait dire à cet antique législateur tout ce que les Brahmanes veulent qui soit dit pour établir leur sacerdoce et leur domination sur le peuple et sur la Femme.

Ce système rétrospectif a été employé par tous les Prêtres, c'est le métachronisme.

Sarasvatî a disparu pour les Brahmanes. Après l'avoir représentée par un fleuve (qui n'a jamais existé si ce n'est dans les rituels), les Brahmanes racontent que ce fleuve existait autrefois, mais qu'un Dieu, dans un accès de colère, le dessécha ; selon d'autres, ce fleuve coule sous la terre et on ne le voit pas (2).

Cependant, son nom n'a jamais été effacé de l'histoire. Dans un ouvrage composé par *Hématchandra*, auteur indien du

(1) Le mot *Védas* est un pluriel. Au singulier, on dit le *Véda*. L'ensemble des livres, c'est le *Védânta*, mot qui signifie : Explication des Vérités.

(2) La *Sarasvatî* qui, entre dans l'Indus et le Gange, va du nord au sud et perd ses eaux dans le désert.

xiii^e siècle, et intitulé : *Abhidhâna tchintâmani* ou « Joyau des dénominations », nous lisons ceci :

« Sarasvatî — déesse de l'ordre, de l'harmonie, de la poésie, de la parole, de l'éloquence, de la musique et des arts. C'est elle qui a inventé la langue et les caractères sanscrits. C'est elle, enfin, qui inspire les poètes et qui donne l'intelligence du Vêda.

Sarasvatî a réuni en elle les attributs de Vâtch, la déesse de la parole du Rig-Vêda. Dans un des hymnes (Mandala 125, 5-8), elle s'exprime ainsi :

« C'est moi qui proclame ce qui est agréable aux Dêvâs et aux hommes ; celui auquel je suis favorable, je le rends puissant, je fais de lui un brahmane, un poète et un sage.

« Je bande l'arc de Roudra (Dieu de la foudre), pour frapper de sa flèche l'ennemi des Dêvâs ; je fais la guerre pour le peuple ; je pénètre le ciel et la terre.

« J'enfante le Père du monde sur la hauteur ; je réside dans les eaux, dans la mer ; de là je pénètre dans tous les êtres, et j'atteins de ma tête le ciel.

« Je souffle comme le vent et je saisis tout ce qui existe, dépassant le ciel, dépassant la terre ; telle je suis par ma grandeur. »

Sarasvatî est encore appelée :

Vâni — Voix.

Bhâshâ — Parole.

Bhâratî — Discours.

Brâhmî — Epouse de Brahmâ (le soleil).

Çroutadêvi — Déesse de la tradition.

Vâtch — Parole.

Les Brahmanes changèrent complètement l'esprit de la Religion. C'est pour cela qu'ils firent une revision complète des *Vêdas* — et qu'ils eurent le plus grand soin, à partir de cette époque, d'empêcher que leur nouvelle rédaction soit analysée ou critiquée. Pour empêcher le retour au *Vêda* primitif, les hymnes védiques ne furent plus livrés au public.

Cependant, on enseignait l'antique vérité dans les Mystères. D'après un texte qui nous a été conservé par Brihaspati, le Brahmâtmâ, chef religieux de tous les Brahmes, en recevant l'initié du second degré, c'est-à-dire l'officiant, qui, par la nature

de ses fonctions, était constamment en rapport avec la foule, prononçait les paroles suivantes : « Souviens-toi, mon fils, qu'il n'y a qu'un seul *Dêvâ* (Divinité spirituelle), maître souverain et principe de toutes choses, et que tout Brahme doit l'*adorer en secret*. Mais sache aussi que c'est un *mystère* qui ne doit jamais être révélé au stupide vulgaire. Si tu le faisais, il t'arriverait de grands malheurs ».

Les traités théologiques de l'époque des Brahmanes sont remplis de raisonnements destinés à prouver que l'homme est l'égal de la Femme, que le Dieu doit être mis à côté de la Déesse. Une formule exprimait cette idée, c'est : « Çiva est la même chose que Vishnou », c'est-à-dire l'homme est la même chose que la Femme. Cela revient à tous moments, avec persistance, c'est l'idée dominante ; les prêtres en sont hantés. C'est le partage des attributs de la Femme. L'homme lui prend la moitié de ses vertus, lui donne la moitié de ses vices ; ainsi les voilà devenus égaux. La Déesse reste Déesse, mais l'homme est Dieu près d'elle. C'est une nouvelle orthodoxie. Le Brahmane *qui sait ainsi*, disent les livres des Prêtres, enseigne cette demi-vérité, et la justice commence à boiter.

* * *

Le *Rig-Vêda* a été traduit en français par M. Langlois (en quatre volumes, 1848-1858, Paris).

Ce traducteur demanda à M. Barthélemy Saint-Hilaire de lui faire une préface. Celui-ci lui répondit : « C'est une entreprise bien audacieuse que la vôtre, ne craignez-vous pas de faire la lumière sur ce passé lointain ? » M. Langlois lui répondit : « Tranquillisez-vous, ma traduction est faite de façon à ce qu'elle ne soit pas dangereuse ».

Peu après, Burnouf écrivait ceci (*Science des Religions*, p.227) : « Il serait bien à désirer qu'un indianiste habile, possédant les théories mystiques des autres cultes âryens et du christianisme, fît de ce livre sacré une traduction nouvelle, plus précise que celle de J. Langlois et plus intelligible que les versions anglaises et allemandes, car le texte des hymnes est accessible à un si petit nombre de personnes, et leur connaissance est si nécessaire au progrès de la science des religions, que, sans une traduction

fidèle des *Védas*, nous ne pouvons pas espérer qu'en France ces hautes études atteignent le but qui leur est proposé. »

YAO, AUTEUR DES LIVRES SACRÉS EN CHINE

Une science très ancienne a précédé en Chine les trois doctrines actuellement régnantes qui remontent à Confucius, à Lao-tseu et à Fo (Bouddha).

Cette science primitive est considérée comme émanée de « Génies » qui ont vécu sur la terre à une époque très reculée. Mais cette façon de mettre à l'avoir d'une collectivité des livres qui ont un seul auteur, est faite pour cacher la personnalité de cet auteur, qui s'appelait Yao.

Quoique les Chinois ne semblent pas admettre une « Révélation primitive » de la divinité à l'homme, ils ont cependant ce dogme au fond de leurs croyances. Bien plus, ils croient que la divinité peut communiquer avec les hommes et leur faire connaître sa volonté par des pronostics. C'est là, du reste, un résidu d'une foi primitive qui n'est plus comprise.

C'est par ce qui reste des antiques « Livres sacrés », les *King*, que nous savons quelque chose des doctrines antiques de ce peuple si lettré. Ces livres ont été la base de ce qu'on appelle, en Chine, « la religion des savants ». Ils contiennent les lois morales et civiles, rédigées en code vers 2228 avant notre ère.

Confucius, que l'on croit, à tort, un auteur, ne fit que mettre dans un ordre nouveau les anciens documents de l'histoire primitive de la Chine, qui remontaient à plus de xv siècles avant lui, — et il vivait au vi^e siècle avant notre ère (1).

Les livres revisés par Confucius (puis détruits et plus tard restaurés sous les Han) furent publiés pour la première fois au vii^e siècle de notre ère, par Tai-tsong, second empereur de la dynastie des Tang.

Cette collection, dite des « Treize *King* », renfermait les livres suivants :

(1) L'enseignement officiel dit : « Le cinquième empereur, Soung, proclama, l'année de son avènement au trône, que la « religion des savants » serait dorénavant la religion de l'Etat, et en 2282 il édicta de nouvelles lois pénales. Ces lois, modifiées par l'empereur wou-Wang, fondateur de la dynastie des Tchéou en 1122, sont connues actuellement sous le nom de « changements ».

1. *Chou King* ; 2. *Y King* ; 3. *Chi King* ; 4. *Tchun King* ; 5. *Li Ki* ; 6. *Ta Hio* ; 7. *Tchoung Young* ; 8. *Lun Yu* ; 9. *Meng Tsen* ; 10. *Hiao King* ; 11. *Y Li* ; 12. *Tchéou Li* ; 13. *Eul Ya*.

Ce dernier est un vocabulaire fixant le sens qu'il faut donner aux mots employés par les auteurs anciens. C'est évidemment là que se trouvent les altérations, mais, en général, les idées restent, elles sont seulement attribuées à des hommes quand elles émanent des Femmes ; nous allons en avoir la preuve.

Ces livres étaient loin d'avoir tous la même valeur et la même autorité ; aussi un commentateur, T'chou-hi, quatre cents ans après la publication des Livres, classe séparément les six *King*, ceux qui ont le plus de valeur, les plus anciens, et à propos desquels on disait : « Le contenu des six *King* a son fondement dans le cœur de l'homme ».

Ces livres sont les N^{os} 1, 2, 3, 5, 11, 12.

Les N^{os} 6, 7, 8, 9, sont considérés comme des livres secondaires écrits à l'époque de Confucius, alors que les idées primitives étaient déjà altérées.

Nous allons faire quelques citations prises dans ces livres, mais en avertissant encore le lecteur que nous ne possédons que des traductions altérées, à travers lesquelles nous devons nous-mêmes chercher à restituer la vérité.

Le Chou King (1^{er} livre).

Ce livre est considéré comme la perle de la littérature sacrée des Chinois. Chou signifie livre, King norme ou doctrine certaine. Il contient surtout un enseignement moral, religieux, politique et social.

C'est en même temps le livre des annales, la plus ancienne des histoires de la Chine.

Les chapitres du livre sont intitulés :

- *Les ordonnances de Yao.*
- *Ordonnances du Grand Yu.*
- *Conseils de Kao Yao.*
- *Ordres donnés dans le pays de Kan, etc.....*

Ce qui surprend dans la lecture du *Chou King*, c'est la haute raison, le sens éminemment moral qui s'y trouve, et qui prouve que les peuples de cette époque reculée possédaient une grande

culture morale qu'il serait difficile de rétablir de nos jours. L'auteur qui a écrit cet ouvrage, qu'on appelle le « Livre par excellence », le « Livre de la Vérité », possédait une nature droite, un esprit réfléchi.

Quel homme, surtout à l'âge irréfléchi de la jeunesse que l'antiquité représente, aurait pu écrire un livre contenant « la Vérité » ? Quel aurait osé dicter des enseignements comme ceux que contient ce livre, et qu'on appelle les « Commandements de Yao » ?

Les annales chinoises placent le règne de Yao au xxiv^e siècle avant notre ère, vers 2357.

Les modernes appellent ce personnage « Empereur », parce qu'il a exercé une autorité, mais le mot empereur ne doit pas être pris dans le sens moderne, — il avait une autre signification, il indiquait une autorité spirituelle et maternelle, et nous savons maintenant que c'est le masculin du mot *Emperière*.

Le Livre débute ainsi :

(Traduction de M. James Legge : *The chinese classics*, Hong-Kong and London, 1865, T. I, page 15 à 17).

1^o « En étudiant l'antiquité, nous trouvons que Yao s'appelait Fang-Huin. *Il* (mis sans doute par les réformateurs pour *Elle*) était modeste, intelligent, accompli et réfléchi naturellement et sans efforts.

« Il (ou Elle) était sincèrement courtois et capable de toutes complaisances. Le déploiement de ses qualités atteignit les quatre extrémités du pays et s'étendit de la Terre au Ciel ».

Faut-il remarquer que ce sont là des qualités féminines : modeste, intelligent, *réfléchi sans effort* et capable de toutes complaisances..... Quel homme sincère oserait dire cela d'un autre homme, à moins que ce ne soit pour défendre la cause masculine ?

Un autre auteur, un lettré chinois, traduit ainsi ce même paragraphe :

« Oh ! que l'ancien empereur était (un homme) d'un grand mérite ! »

Il met le mot *homme* entre parenthèses. Est-ce pour indiquer qu'il n'est pas dans le texte, mais que c'est lui qui l'ajoute ?

Un autre traducteur encore, le Père Angelo Zottoli, dans *Cursus litteraturæ sinicæ* (Chang-Hai, 1880, T. III, page 329), dit aussi :

« Si nous cherchons à connaître l'ancien *empereur* Yao, il est appelé (un homme) de très grand mérite. »

Celui-là ajoute aussi au texte le mot *homme* entre parenthèses.

Rappelons, du reste, que toutes ces traductions sont faites sur le texte déjà altéré par Confucius, à une époque où régnait en plein la réaction masculine contre la Femme.

Le deuxième paragraphe dit :

« *Il* (toujours pour *elle*) était à même de rendre distingués les hommes capables et vertueux, et, par là, *il* étendit son amour aux neuf classes de sa parenté qui toutes devinrent unies (c'était évidemment l'époque du Matriarcat, la famille étendue sous la direction morale d'une Mère). *Il* régla et polica les peuples qui tous devinrent brillamment intelligents, et unit et harmonisa les innombrables Etats; et voici, le peuple aux cheveux noirs fut transformé. Il en résulta la concorde universelle ».

Après les qualités féminines, voici l'action moralisatrice et pacificatrice de la Femme, voici le résultat de son impulsion salutaire, dans la voie progressive et intellectuelle.

Donc, quoique le texte ne parle pas du sexe de ce souverain primitif, quoique les traducteurs n'osent lui donner le leur qu'entre parenthèses, nous avons des preuves psychologiques qu'il s'agit d'une *femme*.

C'est l'époque où, partout ailleurs, le régime féminin fleurissait (XXIII siècles avant notre ère), où la concorde régnait telle que le Livre sacré nous le représente. Aucun homme, surtout dans la jeunesse phylogénique de l'humanité, ne pouvait être doué des qualités énumérées ici; aucun ne pouvait faire régner la paix et la concorde. Nous voyons, au contraire, que c'est l'homme qui, partout, apporte le désordre, la Guerre; nous allons en avoir la preuve dans la suite de cette histoire. Les Chinois se sont distingués par la violence et le despotisme, par la persécution des Femmes et des œuvres de l'esprit; ils sont même allés plus loin que les autres dans cette voie.

Le *Chou King* remonte au temps de trois illustres souverains : « Yao, Chun, et Yu ».

* * *

Nous avons vu que le sexe de Yao n'est pas déterminé; pas non plus celui des deux autres, mais sous leur règne nous sommes

encore en pleine période de paix et de prospérité, nous sommes encore sous le primitif régime gynécocratique ; la lutte des sexes est postérieure à la date du règne de ces souveraines (xx siècles avant notre ère), et le triomphe de l'homme ne devint définitif que vers le v^e siècle avant notre ère.

* * *

Dans le vieil empire chinois, les femmes régnèrent comme partout ; elles ont laissé des préceptes que nous lisons encore dans les vieux livres, tels les *Sentences* de Yu, qui parlait au nom de la raison, et qui disait :

— « Celui qui obéit à la voix de la raison et de la nature est heureux, celui qui la viole est malheureux.

— « La vertu est la base d'un bon gouvernement et ce gouvernement consiste d'abord à *procurer au peuple les choses nécessaires à sa subsistance et à sa conservation. Il faut encore penser à le rendre vertueux*. Il faut enfin le préserver de ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie ».

Telles étaient les bases du régime maternel.

Combien les choses sont changées depuis que la Raison ne préside plus à la destinée des peuples !

Confucius (551).

Ce sont les Jésuites qui donnèrent le nom de Confucius au philosophe que les Chinois appellent Koung-Fou-Tseu. Né vers 550 avant notre ère, il vivait sous la III^e dynastie des *Tcheou*.

Partout la paix primitive avait disparu.

L'invasion des hommes dans le domaine des Femmes avait profondément troublé l'ordre social, le pays était morcelé en une quantité de petits Etats feudataires. Et le désordre social était compliqué de désordre moral. L'esprit de l'homme était livré aux doute et aux terreurs, il adorait ou craignait des génies surnaturels, des ombres. C'est que partout la même évolution physiologique amène le même résultat psychique.

Le *renversement* des idées primitives était allé si loin que partout on sentait la nécessité d'une réforme ou, la désirant, on l'attendait, et c'est toujours dans ces moments de trouble et

d'attente que se manifestent de prétendus réformateurs, qui profitent de l'agitation qui règne pour s'imposer. Confucius fut de ceux-là. Il avait pris part d'abord aux agitations sociales, puis, n'ayant pas réussi sur ce terrain-là, il s'était retiré dans la solitude, et soudain avait changé de système.

Ayant rassemblé toutes les anciennes *Écritures sacrées* du pays, il prétendit les *réviser*. Ces écritures, très anciennes, contenaient comme celles de toutes les autres nations, des idées féminines, une explication abstraite des lois de la Nature, et, de plus, des chants, des hymnes, des préceptes de morale, et les bases des institutions sociales.

Confucius les modifia, c'est-à-dire les ordonna suivant ses idées masculines. Il supprima les *Dieux* et les *Esprits*, c'est-à-dire tout ce qui pouvait rappeler la supériorité des Femmes, trouvant qu'elles n'avaient qu'un rôle à jouer dans le monde : « être une ombre et un écho (1). »

Adoptant les idées d'Hermès, il trouvait aussi que « la femme est devant l'homme comme le cheval est devant la voiture », c'est-à-dire pour le servir.

C'est dans ces idées qu'il revisa les livres. Après cela, il voulut les publier pour donner une nouvelle direction morale au pays.

Ce sont les *Saintes Écritures*, ainsi altérées, qui constituent, depuis, la littérature sacrée de la Chine.

La religion primitive étant perdue, Confucius la remplaça par une philosophie nationale qui eut, du reste, bien des vicissitudes à subir.

Cette doctrine est appelée *You Kiao* (religion des lettrés). *You* signifie lettré, savant, intellectuel.

Quelquefois, on appelle aussi la doctrine de Confucius *Ta Kiao*, grande religion, religion principale.

Les modernes Occidentaux l'appellent le *Joukisme*.

En Chine, en 213 avant notre ère, l'empereur Thsin-Hoang-Ti, secondé par son ministre Li-sse, ordonna de brûler par tout l'empire les exemplaires du *Chi King* et du *Chou King*, livres sacrés des Chinois contenant les doctrines anciennes et les recueils historiques, sauf ceux qu'on laissait aux Po-sse, officiers du savoir général.

(1) Le livre sacré des Samouraïs proclame, d'après les préceptes de Confucius, que « la femme est aussi bas que la terre, l'homme aussi haut que le ciel ».

Lao-tseu (de 600 à 560).

Il règne en Chine une autre doctrine, celle de Lao-tseu, auteur du *Tao Te King*. Comme Confucius, Lao-tseu fut un réformateur de l'ancienne religion naturelle, mais plus près de la Raison et du féminisme. Aussi, sa doctrine est en contradiction avec le masculinisme outré de Confucius.

Tao Te King signifie : « le Livre de la Raison et de la Vertu. »

Dans le premier chapitre du Livre, comme dans toutes les Bibles, il est parlé d'abord du Principe Cosmique qui crée le Ciel et la Terre (les Elohim des Hébreux), en réalité la radiation des astres, ici appelée « l'être sans nom ».

« L'être sans nom est l'origine du Ciel et de la Terre, avec un nom il est la Mère de toutes choses ».

Voici donc la Mère remise à l'origine de tout.

« C'est pourquoi, lorsqu'on est constamment exempt de passions, on voit son *essence spirituelle* ; lorsqu'on a constamment des passions, on le voit sous une forme bornée ».

Que de choses dans ce premier verset !

Dans le chapitre III, il montre combien l'action de l'homme est nuisible quand il veut gouverner : « Lorsque l'homme gouverne, il vide son cœur et il remplit son ventre.

« Il s'étudie constamment à rendre les peuples ignorants, il fait en sorte que ceux qui ont du savoir n'osent pas agir ».

La doctrine de Lao-tseu a été altérée à l'époque de l'empereur Wen-ti des Han (179-155 avant notre ère).

Il existe au Musée Guimet deux anciennes gravures qui se rapportent à la lutte de sexes en Chine. Dans l'une, on voit les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; — sur le premier plan ils sont à genoux, sur le second plan ils sont debout. Les femmes cherchent à enlacer les hommes à l'aide de cordes qu'elles essaient de leur passer autour du cou, — les hommes s'en défendent, ceux du second plan font des grimaces et des signes de menaces.

Dans l'autre gravure, une Femme gigantesque est couchée sur une pierre, elle est morte, c'est l'antique Déesse. Autour d'Elle et sur Elle, une multitude de petites femmes éplorées gisent dans des attitudes de désolation.

Ces gravures sont accompagnées d'inscriptions en chinois.

COSMOGONIE PHÉNICIENNE

PAR LA DÉESSE DERCÉTO, SURNOMMÉE ISTAR OU ASTARTHÉ

Jusqu'au moment où on a entrepris des fouilles en Asie pendant le xix^e siècle, on ne connaissait guère la Cosmogonie phénicienne que par les absurdités que Béroze, prêtre de Bel, en avait rapportées au ii^e siècle avant notre ère, donnant à son auteur Oannès la forme ridicule d'un homme à queue de poisson.

Mais depuis on a signalé d'autres sources. Ainsi, l'historien Josèphe a identifié la Déesse Dercéto avec Oannès. D'autre part, on sait que c'est cette Déesse qui est surnommée Istar ou Astarthé.

Salomon Reinach dit (*Orphéus*, p. 63) :

« La Déesse syrienne d'Hiérapolis, nommée A'ergatis ou Dercéto, est digne d'attention à cause de la description détaillée que le Grec Lucien, au ii^e siècle, nous a laissée de son culte.

« La statue de la Déesse était couronnée d'une colombe, animal sacré en Syrie. Dercéto était à la fois poisson (Oannès) et colombe.

« Le culte était célébré par des hommes habillés en femmes, qui voulaient ainsi s'assimiler à la Déesse. Cette assimilation est le but principal des cultes primitifs. Si les légendes humaines sent les dieux, les rites tendent à diviniser les hommes. »

Plus loin, il dit encore (p. 63) :

« A Ascalon, en Philistide, Atergatis (Dercéto) était honorée sous la forme d'une femme à queue de poisson ; son époux, Dagon, était figuré de même. Ces dieux poissons rappellent l'Oannès Babylonien et la légende de Jonas.

« L'Istar Babylonienne devient l'Astarthé des Grecs (1). C'est l'Aphrodite Ourania (céleste), particulièrement honorée à Carthage, où les Romains l'appellent *Virgo Cælestis*. La Tanit de Carthage a été assimilée à l'Arthémis grecque. »

Cette entrée en matière nous a permis de pousser plus loin les

(1) Aphrodite, dont la légende est asiatique, c'est Istar. Homère l'appelle « Cypris », ce qui lui donne une origine chypriote. Elle était adorée à Paphos et à Amathonte, villes bâties par les Phéniciens.

Ses attributs sont la colombe qui représente l'Esprit saint, le Myrte et la Rose qui symbolisent l'amour et la beauté. Elle est représentée riante sur une conque marine, sur un char trainé par des colombes ou sur une tortue.

recherches, et nous avons trouvé que Dercéto était la mère de Sémiramis et que c'est cette reine qui lui fit élever un temple magnifique à Ascalon.

Nous avons trouvé aussi que c'est *le Livre Sacré* qu'elle écrivit, *la Cosmogonie Phénicienne*, qui fut l'origine de la grande science des Chaldéens.

Le surnom de cette Déesse, Istar ou Isthâr, qui devient Astar chez les Phéniciens, a pour racine « Star » qui signifie astre ; on y ajoute la racine *thé* qui veut dire « parfait », et on fait Astar-thé la Reine des cieux, la Déesse des astres.

Par abréviation et par corruption, on fera d'Astar-thé Tannith, qu'on appelle à Carthage « Notre-Dame Tanit ». Enfin, de Astar-thé, on fera aussi Ar-Thémis, la Vierge Mère, la Mère Divine.

Eschyle appelle Arthémis « Aien-Admeta », Vierge non domptée par l'amour.

De Tannith, nous remontons à Tammouz, fille de la Vie, nom pro-chaldéen de la beauté et du génie créateur.

Nous avons vu que les Grecs appellent Hiérapolis (ville sacrée) la ville où réside Dercéto. Mais ce ne serait là qu'une copie de ce qu'avaient fait avant eux les Celtes. Fabre d'Olivet nous dit : « De Isthâr, on fait Isthâ-Kar, qui devrait être écrit Isdhan-Khair et veut dire « ville divine ». Isdhan signifie « divinité » ou « génie » dans l'ancienne langue de l'Iran, comme encore en « hongrois ».

Ce mot Kar, dans Isthâ-Kar, qui signifie la primitive demeure, la maison ou la ville divine, se retrouve chez les Celtes. Les Bretons disent encore « Maria-Ker ». Il est probable que le nom du mont Carmel, montagne sacrée de la Phénicie, s'écrivait primitivement Kar-Mel.

Th. Cailleux, qui nous a montré que la première religion eut pour berceau les bords du Héliou (la Meuse) et fut l'œuvre d'une femme qu'il appelle Nehal-Ennia, voit dans le mot Oannès, employé par Béroë, une altération de Ennia. C'est plutôt une masculinisation, O étant l'article masculin en grec, et l'S final étant la terminaison masculine que les Grecs mettaient aux noms féminins.

Il y aurait donc eu communication entre les anciens Celtes et les Phéniciens, ce qui est certain, et communauté de doctrine.

Les Assyriens et les Kaldéens, au moment où l'histoire nous les montre comme de grands peuples, avaient déjà une « histoire ancienne » ; ils avaient hérité d'une civilisation acquise avant eux et qui leur avait été léguée par les générations qui les avaient précédés. C'était un peuple gynécocrate qui avait fondé de sages institutions en même temps qu'il avait fait des découvertes importantes, telles les lois de l'astronomie. Les Kaldéens parlaient une langue antérieure à l'assyrien et avaient créé l'écriture cunéiforme. Un certain nombre d'ouvrages, découverts dans la bibliothèque d'Assourbanipal, étaient écrits dans cette langue et avaient été traduits en assyrien. Tantôt l'original et la traduction ont été trouvés ensemble, tantôt l'original est resté seul. Ceci est de la plus haute importance, car il est bien certain que c'est dans le passage de ce monde primitif au régime postérieur que se firent les altérations des croyances et des mythes. C'est parce que tout fut altéré par la suite qu'on ne sait plus aujourd'hui que c'est à leur Déesse Dercéto que les Phéniciens et les Assyriens doivent la plupart de leurs connaissances mathématiques et surtout leur science des astres, appelée *Asataro*, mot que les Grecs traduiront par Astrologie.

Callisthène, au temps d'Alexandre, trouva à Babylone des observations astronomiques remontant à 1.900 ans. Entre autres découvertes, on doit à la grande Déesse Astarthé la chronologie, c'est-à-dire l'année de 365 jours 6 heures 11 minutes, et le système duodécimal dont nous avons reçu la division de l'année en 12 mois et celle du jour en 24 heures.

Voilà plus de quarante ans que Bœckh et Brandis ont démontré que toutes les mesures de grandeur, de poids et de capacité dont se sont servis les anciens doivent être rapportées à une même échelle et qu'on retrouve partout le système duodécimal des Babylonien.

L'Astronomie, dès une antiquité prodigieuse, apparaît comme une science déjà constituée en Kaldée, alors que les Grecs en savaient bien peu de chose avant les conquêtes d'Alexandre. Aristote parle des observations des Kaldéens, mais ce n'est que plus d'un siècle après la conquête de Babylone que les fameuses tablettes archéologiques furent utilisées par Hipparque.

Hérodote parle de la Tour de Bélus qu'il a vue à Babylone, monument composé de sept étages couronnés par une plateforme régulière, d'où l'on faisait des observations astronomiques.

Cette tour était un monument symbolique. Pour en comprendre la signification, il faut connaître la cosmogonie phénicienne.

En voici un résumé rapide :

Les Atomes.

La théorie des atomes, transmise par Démocrite, Epicure et Lucrèce, a été prise par eux chez les Phéniciens, qui l'avaient reçue de la Déesse Astarthé, appelée Istar en Chaldée.

« L'univers est rempli d'une présubstance incréée, l'Ether, sans consistance, dont la propriété principale est l'élasticité, qui a le pouvoir de se dilater jusqu'à la consistance la plus raréfiée ou de se replier sur elle-même à l'état le plus dense. Mais cette condensation ne s'opère qu'à l'aide de l'atome-force qui l'influence et la transforme incessamment.

« L'atome-force est subtil, incréé également, doué d'un mouvement propre, qui est son essence, il émane des astres incandescents dont il constitue la radiation.

« Mais les soleils de l'espace céleste ne sont pas tous identiques. Ils brillent de *sept* couleurs diverses qui représentent sept manifestations chimiques immuables. Un de ces principes-forces considéré seul s'appelle *Eloha* ; considérées ensemble, ces forces sont les *Elohim*. (Ces appellations sont celles qui furent adoptées par les Hébreux et que l'on trouve au début de leur livre sacré). Chez les Phéniciens, la force radiante est appelée *ilus*, quelquefois *élion* ou *el-elium*. Les Kaldéens disent *ilai*, *ilaah*. Les Assyriens appellent la force cosmique *el*, *ilu*, qui veut dire fort. Son principal attribut est l'éternité.

Sept sont colorés. Celui qui nous vient du soleil est blanc. Ces ondes subtiles, immatérielles, sont les agents de la lumière, de l'électricité, du son. L'arrêt de leur mouvement produit la chaleur.

Ce sont ces *immatériels* qui influencent la substance primordiale, l'Ether-azote, qui lui donnent corps et apparence, la transforment continuellement en s'y combinant ou en se séparant d'elle.

Sans les Elohim, pas de vie, pas de lumière, pas de son, pas de chaleur, — et pas d'intelligence puisque *pas de vie*.

Sans l'*atome-force*, la présubstance ne deviendrait pas la sub-

stance, — et celle-ci ne pourrait pas produire la *materia*, c'est-à-dire la matière organique qui va former les corps vivants et se résoudra en inorganique après leur mort.

Sans la substance formée de la présubstance, l'atome-force ne pourrait devenir l'Esprit dans l'Etre ; sans les Elohim, la présubstance existerait, mais *ne serait pas* ; elle serait le *non-être*.

Sous l'influence des Elohim, la *materia* s'agglomère et prend forme végétale. Celle-ci arrive à la vie animale qui se retrouve minéralisée après la mort, lorsque l'Eloha qui nous a animé est retourné dans le grand tout.

C'est cette science de l'Univers qui, dans l'antiquité, constituait la Cosmogonie.

Partie de la science des astres (l'astrologie), elle aboutissait à la chimie (l'alchimie), qui était appelée l'art sacré et enseignée dans les temples. Elle expliquait le résultat de l'action des atomes-forces sur l'Ether-azote, c'est-à-dire l'origine de la *materia* qui en résulte.

Le Septénaire.

Les sept fluides subtils, qui constituent les radiations des multiples soleils de l'espace, s'arrêtent à la surface des planètes et là se superposent en formant des octaves de couleurs comme les sons se superposent en formant des octaves musicaux.

Cette superposition de zones colorées, mais invisibles pour nous, parce que la lumière blanche du soleil nous empêche de les voir, forme le *cercle primordial qui existe autour des planètes et de leurs satellites*.

C'est ce que la science moderne appelle *les rayons chimiques*. Ils sont visibles dans les halos et dans l'arc-en-ciel.

Le Symbolisme primitif.

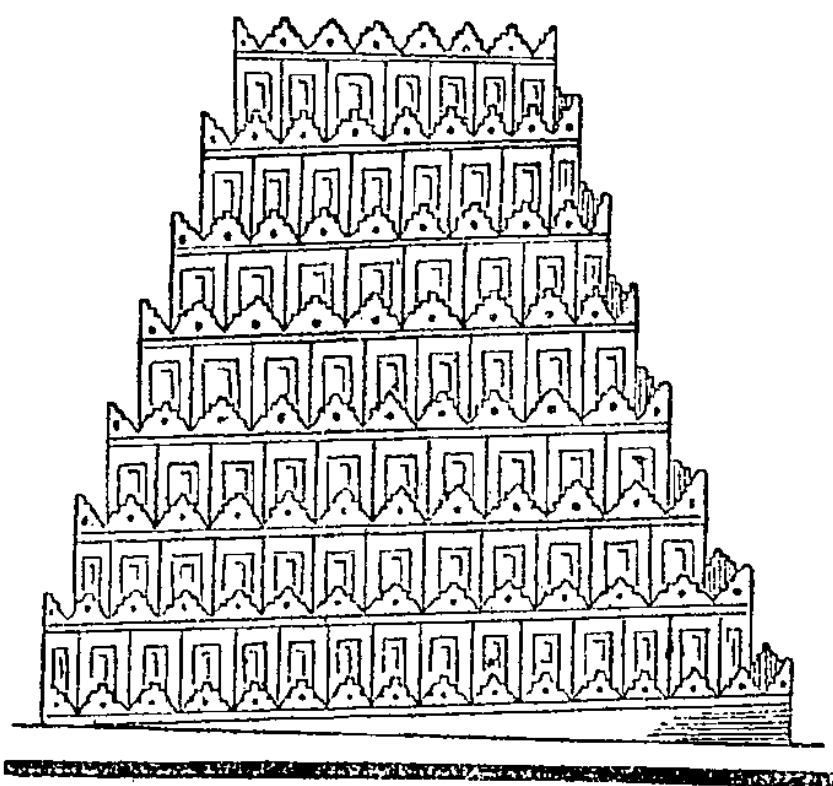
Comme les idées abstraites pénètrent difficilement dans l'esprit des peuples, on en fit des représentations matérielles : c'est l'origine du symbolisme.

Nous trouvons le septénaire symbolisé de mille manières.

En Chaldée et en Assyrie, les temples avaient la forme d'une immense tour carrée à sept étages. Chaque étage superposé était moins large que celui qui le précédait, si bien que ces tours res-

semblaient de loin à d'énormes pyramides. Un chemin montait en spirale autour du monument.

Chaque étage était consacré à l'étude d'un des Elohim, une des sept lumières qui éclairent le monde, et étaient peints d'une des couleurs de ces lumières, de manière à ce que l'ensemble figurât l'arc-en-ciel. Au sommet se trouvait le sanctuaire de la Déesse Istar (Astarthé), l'auteur de cette science cosmogonique. Le chandelier à sept branches des synagogues est destiné à perpétuer cette science perdue.



La tour à sept étages de Khorsabad
près de Ninive.

Cette science primitive fut appelée la *Magie blanche*. Une autre science faite par les Prêtres-Mages s'éleva en face de celle-ci, ce fut la *Magie noire*.

La science féminine avait fait descendre le Ciel sur la Terre, la radiation solaire dans la plante, dans l'homme ; la *Magie noire* va faire monter l'homme dans le Ciel. Ne comprenant plus la doctrine cosmogonique, — ne l'ayant jamais bien comprise du reste, — elle n'en retint que le symbolisme concret, qui lui avait montré des zones colorées superposées. Le Prêtre en fit sept cieux. Puis, comme le sanctuaire de la Déesse couronnait l'édifice, il mit au-dessus des sept zones colorées sa propre image dont il fit un Dieu mâle. Non seulement voilà l'Homme divinisé, mais le voilà projeté dans le ciel où il va devenir aussi grand que son orgueil, c'est-à-dire grand comme l'Univers.

Puis il avait retenu qu'un cercle coloré existe autour des pla-

nètes et de leurs satellites ; mais, ne comprenant plus la science cosmique, il crut que c'étaient les Planètes qui avaient un pouvoir mystérieux, qui s'exerçait sur la vie terrestre, et fit un nouveau septénaire, composé des six planètes connues dans l'antiquité et de la lune, ce qui est absurde, puisque les planètes sont des astres obscurs qui n'émettent pas de radiations.

Le septénaire est appelé l'Heptagone en Grèce. Il a été consacré par toutes les sociétés secrètes. La Franc-Maçonnerie lui a consacré un grade intitulé *Chevalier d'Orient et d'Occident*. C'est le 17^e degré du rite écossais.

* * *

La haute culture des Kaldéens faisait d'eux une race supérieure qui remplissait dans le monde une sorte de sacerdoce scientifique.

Ils ont laissé une riche littérature. Aussi ils sont restés longtemps considérés comme le phare qui éclaira et guida l'esprit, et leur langue est restée la langue de la religion et du savoir.

Réaction.

Le prêtre Bérose, en voulant expliquer les *Origines*, c'est-à-dire les conceptions de l'Esprit féminin, qu'il ne comprenait pas, leur donna une forme absurde. De ce qui était expliqué naturellement, il fit un surnaturel fantastique. Du reste, il fait de la Femme une sorte de monstre, pendant qu'il met sur le trône de la Divinité Bel, le Dieu de la guerre. C'est dire que cette histoire fut écrite pendant les luttes de sexes, en pleine décadence de la religion primitive, et par un prêtre qui cherchait surtout à flatter Alexandre qui voulait renverser le vieux monde. Nous ne reproduirons pas sa version de la *Genèse* ; elle est grotesque, mais voici, comme document curieux, ce qu'il dit de la Révélation primitive. Pour en comprendre le sens, il faut savoir que c'est la Femme qui est cette révélatrice dont il va parler.

La Révélation, suivant Bérose (1).

« Dans la première année du monde apparut, sortant de la mer Erythrée, un animal doué de raison, qu'on appelle Oannès ; ce

(1) F. LENORMAND, *Essai de Commentaires des Fragments de Bérose*.

monstre avait tout le corps d'un poisson, une seconde tête qui était celle d'un homme, des pieds d'homme sortant de sa queue, et une parole humaine. L'animal en question passait toute la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture, leur enseignait les lettres, les sciences et les principes de tous les arts, les règles de la fondation des villes, de la construction des temples, de la mesure et de la délimitation des terres, les semailles, les moissons, enfin l'ensemble de ce qui adoucit les mœurs et constitue la civilisation, de telle façon que, depuis lors, personne n'a plus rien inventé de nouveau. Puis, au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès rentrait dans la mer et passait la nuit au milieu de l'immensité des flots, car il était amphibie. Par la suite, il parut encore d'autres animaux semblables (1).

« Oannès écrivit sur l'origine des choses et les règles de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes ».

Oannès devint le terrible Aun, puis Ana, puis Anne, nom qui reste comme étant celui de la Mère primitive.

Bérose donne une énumération des rois antérieurs au déluge tout aussi fantaisiste ; ce qui le prouve, c'est la durée de leur règne. Il y en a un, Alorus, qui règne 36.000 ans.

(M. Oppert a montré que ces chiffres ne signifient pas ce qu'on leur attribue.)

Si nous mentionnons cette énumération, c'est parce que sous un de ces rois apparaît un second Oannès, une seconde Femme-monstre, c'est-à-dire expliquant les Lois de la nature. C'est sous le roi *Amménon* de Pantibilla. Sous le règne de son successeur *Davonus*, on vit encore sur la terre quatre êtres de ce genre, le genre monstre, la Femme-Esprit.

Sous le monarque suivant, *Edoranchus*, en apparaît encore un. Tous ces Êtres, dit Apollodore qui reproduit les fragments de Bérose, exposèrent en détail et chapitre à chapitre les choses qu'Oannès avait révélées sommairement. Il y eut donc six manifestations, ou *Théophanies*, de l'Esprit féminin.

Des noms leur ont été donnés par deux auteurs ; l'un est Apollodore, l'autre Abydène.

Apollodore a appelé les sept premières révélatrices :

(1) M. Leblois fait remarquer que le terme que Lenormand traduit par *animal* signifie proprement *être vivant*.

Annédotā I^{re}, II^e, etc... et la septième Odakos (1).

Abydène les appelle :

1. — Oannès.
2. — (Point de nom spécial).
3. — Eudokos.
4. — Eneuganos.
5. — Eneuboulos.
6. — Anementos.
7. — Anodaphos.

Le déluge a été représenté par « la descente d'Istar aux Enfers », c'est-à-dire dans le monde de la douleur.

Les eaux du déluge symbolisent l'Enfer sous une autre forme. C'est pour cela qu'on fait de la Déesse un être amphibie, passant la moitié de sa vie dans l'Enfer — ou dans l'eau — et l'autre moitié sur la Terre.

Le déluge tient une grande place dans les traditions phéniciennes. Un déluge, c'est, dans le symbolisme, une persécution, parce que l'eau (symbole de l'ignorance) éteint le feu de l'esprit.

Ce sont les prêtres de Bal qui ont déchaîné le déluge phénicien, c'est-à-dire la grande persécution contre la science de la Déesse.

C'est pendant cette époque que Dercéto est ridiculisée sous le nom d'Astaroth, que l'on trouve à chaque instant dans la Bible, car l'histoire des Phéniciens et celle des Hébreux sont souvent mêlées.

Les Phéniciens parlaient la même langue que les Sémites et, comme eux, vivaient sous un gouvernement gynécocratique.

(1) La racine *Ana*, en grec, vient du phénicien et signifie *origine*, ce qui vient du temps éloigné et s'est étendu (la Mère).

Anagnóstēs (de *ana* et *gnōmai*) voulait dire connaître. Anagogia, Anagogikēs (d'*ana*, préfixe, et *agein*, conduire) indiquait le gouvernement féminin, la gynécocratie.

Anagramma était celle qui, la première, a écrit (de *ana* et *gramma*, lettre).

Du nom de la première révélatrice *Annédota*, on a fait le mot *Anekdotos* (histoire non écrite) (*an*, privatif, et *ek*, de, *didomi*, donner).

Plus tard, de ces apparitions de femmes qui venaient *donner* la parole de vie, sont venus les mots *date*, *data*, pluriel neutre de *datus*, participe passé passif de *dare* (choses données à époques fixées).

Les choses données étaient l'Histoire sacrée, — *Hiéros* (sacré). De ces deux mots réunis, *Hiéra data*, choses sacrées données, l'on fit par la suite un nom, Hérodote.

C'est à cause de la couleur phénicienne appelée *ponceau*, que la pourpre a été l'emblème de la souveraineté féminine. Un oiseau rouge, le *Phénix*, du nom même des Phéniciens, — était l'emblème du parti gynécocratique (1). En même temps, la Yoni prenait la forme de la fleur de violette et était consacrée à Junon.

« Les Phéniciens, adorateurs de la faculté féminine, dit Fabre d'Olivet, étaient appelés les *rouges*, par opposition aux sectateurs masculins qui étaient les *blancs*, tels les *Argiens*, les *Albains* ».

C'est à la faveur de ces noms traduits dans diverses langues, dans les temps anciens, qu'on peut se rendre compte de la lutte des féministes et des masculinistes dans les diverses contrées de l'Asie et de l'Europe. Les Phéniciens furent, plus tard, divisés en un grand nombre de sectes. Ils sont souvent appelés Philistins ou Pharusiens, nom d'une de leurs sectes.

Tous ces noms sont utiles à connaître pour se faire une idée exacte des luttes qui remplissent toute l'antiquité et qui n'ont jamais d'autre motif que le déplacement de la Femme par l'homme qui usurpe son trône et ses fonctions.

LA VOLUSPA, AUTEUR DE « L'EDDA » DES CELTES.

Nous connaissons la science primitive des Celtes par un poème intitulé *la Voluspa*, nom qui signifie : *Celle qui voit l'universalité des choses*.

On a comparé cette œuvre à un livre sibyllin, et le nom de la Voluspa a pris depuis la signification de *Prophétesse* ou *Devine-resse*. Il se dit aussi Volva.

Ce livre contient une histoire cosmogonique ; ce qui en reste se trouve maintenant intercalé dans l'*Edda Islandorum* (2).

(Edda signifie aïeule).

(1) On a vainement cherché le mollusque appelé Murex qui, disait-on, produisait la pourpre de Phénicie. C'est qu'on avait fait une légende, confondant l'emblème moral avec le produit de teinture qui aurait été spécial au pays.

(2) L'*Edda* (l'Aïeule) est un poème composé de deux livres, l'un en vers, l'autre en prose (*Edda Islandorum*, Hæmiæ, 1665). C'est tout ce qui reste d'authentique touchant le culte des anciens druides, dit-on. Ce livre a été écrit pour les glorifier. La première partie date du XI^e siècle et est attribuée à un poète islandais. Il fut découvert en 1643. Il chante les exploits des dieux mâles, Odin, Thor, Balder.

La Voluspa était une grande Déesse qui, comme la Toath des Egyptiens, avait été favorisée de l'intuition totale ; aussi ses oracles étaient regardés comme des lois sacrées. Et, pour les vrais initiés, la science primordiale vient d'Edda. C'est d'elle que la reçurent les Iraniens, les Egyptiens et les Chinois.

Salomon Reinach, dans *Orphéus*, dit (p. 203) :

« Parmi les chants dont se compose l'*Edda*, l'un, la *Voluspa*, mis dans la bouche d'une prophétesse, renferme une véritable cosmogonie ».

Parlant ensuite des conceptions du Nord, il ajoute :

« Laissons-lui l'honneur d'avoir donné au monde les conceptions eschyléennes de la Voluspa, auxquelles rien n'est comparable, avant Dante, dans tout le moyen âge occidental ».

Voici une strophe de ce poème :

« Avant que le temps fût, Ymir avait été.
Ni la mer, ni les vents n'existaient pas encore.
Il n'était point de terre, il n'était point de ciel.
Tout n'était qu'un abîme, immense, sans verdure ».

Ymir est la matière première du monde, la présubstance universelle (Ether), d'où sort la matière organisée, vivante, quand elle est fécondée par le feu primordial, le *Muspelheim* (radiation des soleils) faisant éclore la vie.

Dans ce poème, l'arbre de vie, ancêtre de l'homme, est dit « l'arbre de l'univers » et s'appelle « Yggdrasil ».

« Chez les Celtes, dit Fabre d'Olivet (*Etat social de l'homme*, p. 165), les Femmes du suprême sacerdoce exercèrent la première Théocratie. Un Collège de Femmes était chargé de tout régler dans le culte et dans le gouvernement. Les lois données par les Femmes étaient toutes reçues comme des inspirations divines (1). »

A la tête de chaque Collège de Femmes, car il y en avait dans toutes les contrées, était une Druidesse qui présidait le culte et rendait des oracles ; on la consultait dans les affaires particulières

(1) EDOUARD GRIMARD dit dans *Les Bibles* :

« Chaque peuplade avait sa grande Prêtresse ; ces femmes jouaient un rôle plus ou moins semblable à la fameuse Voluspa des Scandinaves qui, avec une autorité que nul n'eût osé lui contester, dirigeait tout un collège de druidesses. Et tandis que les hommes, palpitants et terrifiés, tremblaient devant ces manifestations d'un monde inconnu, les femmes, plus hardies, exaltées par leur enthousiasme, prophétisaient sous certains chênes centenaires, considérés comme sacrés ».

comme on consultait la Voluspa dans les affaires générales. Leur autorité était très étendue. Leur nom vient de *Drud*, qui veut dire *puissance directrice* de laquelle dépendent toutes les autres. Les Druides, que l'on voit à côté des Druidesses, ne faisaient rien sans prendre leur avis. Le peuple recevait avec le plus grand respect les ordres et l'enseignement de ces Prêtresses, qui exerçaient le pouvoir législatif, mais confiaient à l'homme le pouvoir exécutif. C'est ainsi que la Voluspa nommait un Kank (ou Kang ou King, qui signifia plus tard « roi ») qu'on regardait comme le délégué de la Déesse, institué par Elle, par sa faveur divine ; et le peuple se soumettait sans aucune hésitation à ce chef qu'elle avait nommé et qui était autant pontife que roi.

A cette époque primitive remonte la formation de la langue, la création de la poésie et de la musique qui étaient appelées « la langue divine ». On dira plus tard « la langue des Dieux », quand on mettra des Dieux à la place des Déeses ; mais, à l'époque qui nous occupe, les Dieux ne sont pas nés.

Fabre d'Olivet dit encore (*Etat social*, p. 187) :

« Les Druidesses, en écoutant les oracles de la Voluspa, s'aperçurent que ces oracles étaient toujours renfermés dans des phrases mesurées, d'une forme constante, entraînant avec elle une certaine harmonie qui se variait selon les sujets ; de manière que le ton avec lequel la prophétesse prononçait ses sentences différait beaucoup du langage ordinaire. Elles examinèrent attentivement cette singularité et, après s'être habituées à imiter les intonations diverses qu'elles entendaient, parvinrent à les reproduire et virent qu'elles étaient coordonnées d'après des règles fixes. Ces règles qu'elles finirent, à force de travail, par réduire en système, leur donnèrent les principes des deux plus belles conceptions dont les hommes aient pu s'honorer : la musique et la poésie (1) ».

Et ailleurs il ajoute (p. 73) :

« Tel avait été le décret divin que l'homme recevrait ses premières impulsions de la Femme et tiendrait de l'amour ses premiers développements ».

(1) Les plus anciens écrits de tous les peuples ont été composés dans la forme poétique et chantés avant d'être récités simplement comme l'on parle. Dans les commencements, l'éloquence, la philosophie, l'histoire, sont confondues avec la poésie et la musique. C'est pour cela que les grandes révélatrices sont appelées des Muses.

La science des Celtes est considérée comme la plus ancienne. D'après M. Cailleux, elle aurait précédé celle de l'Asie qui s'en serait inspirée.

Il est difficile d'assigner une date à l'apparition de la Voluspa, mais l'antiquité du Culte théogonique qu'elle institua nous est révélée par un fait qui nous donne, en même temps, l'origine de la Noël : la première nuit après le solstice d'hiver fut appelée « Nuit-Mère », mère du jour nouveau de la nouvelle année. On célébrait à cette occasion une fête appelée New-heyhl (d'où No-el) (1).

Et voici un calcul qui donne une date :

Le mois était composé de 30 jours, l'année de 365 jours et six heures, et les siècles de 30 et de 60 ans. La fête de New-heyhl, qui devait avoir lieu la première nuit du solstice d'hiver, se trouvait reculée de 45 jours au temps d'Olaüs Magnus, l'an 1000 de notre ère, et cela par la raison que l'année celtique, étant plus longue que la révolution du soleil, donnait un jour d'erreur en 132 ans. Ces 45 jours de retard répondent à 5930 ans et font remonter, par conséquent, l'établissement du calendrier celtique à près de 5.000 ans avant notre ère, en supposant même qu'il n'y ait eu aucune réformation.

Enseignement de la science.

L'enseignement des Druidesses durait vingt ans, pendant lesquels les élèves apprenaient des chants sur l'Astrologie, la Théologie, la Physique.

« D'après César et Méla (Livre III, chap. II), les Druides communiquaient à leurs disciples l'enseignement des sciences, c'est-à-dire le mouvement des astres, la forme de la Terre, la grandeur de l'Univers, la nature des choses, la puissance et la volonté des Déesses.

« Les prêtres de ces temps-là faisaient usage des *lettres grecques* (2), mais ils auraient cru profaner la sainteté de leur doctrine et de leurs rites, s'ils eussent confié à l'écriture le dépôt sacré de leurs traditions. L'enseignement était oral, c'est-à-dire se faisait religieusement dans la forme où il fut établi.

(1) La fête de Noël était inconnue des premiers chrétiens.

(2) Parmi les noms collectifs donnés aux femmes, on trouve, dans les langues scandinaves, le mot *Queen*, qui veut dire *Reine* et s'applique à la Femme en général. Changez le Q de Queen en g et vous arrivez à *Gun*, d'où *Guné* qui signifie femme en grec. Il est donc bien vrai que de la langue celtique dérivent toutes les autres.

« Ces poèmes n'ont pas pu être perdus, dit M. Lizeray, ils ont sans doute formé le fond des rapsodies et des légendes qui firent le tour du monde » (*Christ. prim.*, p. 39).

Réaction.

Celui qui réforma la religion, c'est-à-dire l'altéra et changea le régime primitif, ce fut Sigge, — guerrier cimmérien, qui prit le nom d'Odin et joua dans la mythologie scandinave un rôle semblable à celui d'Hermès. Il dénatura et il cacha. (Ce nom d'Odin a servi à faire Edom et Adonis.)

Les légendes scandinaves, qui gardent le souvenir des anciennes luttes de sexes, rapportent ce propos des hommes révoltés :

« Une sentence a été prononcée dans le verdoyant Manheim (nom de la Terre ou de la Scandinavie dans l'ancienne mythologie du Nord), une vieille malédiction sur ton sexe (celui de la Femme).

« La victoire n'est pas faite pour les faibles, elle n'est faite que pour ceux qui sont forts par la volonté, pour ceux qui combattent vaillamment ».

Il y eut donc chez les Celtes, comme partout, une violente persécution contre la femme, contre son autorité et contre la science. Ce sont ces persécutions qui sont symbolisées par des *déluges*. Elles sont toujours suivies d'une accalmie pendant laquelle on institue *des Mystères* pour cacher aux hommes la Vérité qui leur fait si peur.

Les Mystères.

Théophile Cailleux nous dit (*Origine celtique de la Civilisation*, p. 124) :

« Les mystères avaient pour objet la re-formation de l'homme ; ils le prenaient brut et, le travaillant à neuf, s'attachaient à retrancher de son cœur jusqu'aux dernières fibres de la vie sensuelle, à lui enlever sa première âme, et, quand ils en avaient fait un homme nouveau, ils lui inspiraient un souffle créateur qui lui rendait une seconde vie. (Dans les Dionysies, Iacchus, le nouveau fidèle, est nommé Bimater ; de même que les poésies sanscrites, parlant des Brahmanes, les nomment « les deux fois nés », Dwidja. Dans le même cas, Circé appelle Ulysse « deux fois mort ».)

« Les hommes qui avaient subi cette mue formaient une génération mystique, une famille de frères qui, nés d'une mère commune, anéantis dans sa volonté, ne vivant plus que de son âme, lui appartenaient de tout leur être ; aussi ne se présentaient-ils jamais devant la grande Déesse sans être parés d'un signe de dépendance. Le siège de cette puissante transformation était aux bouches du Hélion (la Meuse), désignée sous l'emblème de Nehal Ennia (sa statue a été découverte en 1647 dans l'île Walcheren) ; sa fécondité mystique était figurée par les fleurs et les fruits qui remplissaient son giron (ainsi nous comprenons ce que nos pères appelaient *le giron de l'Eglise*) ; autour d'elle étaient ses enfants dévoués, les Druides, portant comme marque de servitude un collier d'or, qui était, selon Strabon, leur principal attribut.

« Quand les émigrations celtiques propagèrent au loin cette religion, les colonies fondées relevaient toujours de l'Eglise originaire ; elles en faisaient une statue hiéroglyphique et l'hommage rendu à cette déité s'adressait à la primitive et véritable Sion. Cette image se composait de symboles exprimant les opérations virtuelles de Nehal Ennia.

« C'est aux bouches sacrées des grands fleuves que les nations les plus anciennes ont placé leurs mystères. Les îles que forment leurs deltas étaient une retraite naturelle, facilement accessible aux populations primitives ; elles y déposèrent leurs objets précieux, en interdisant l'accès aux profanes et les déclarèrent *Tabou* (sacrées). C'est ainsi que l'île Scaldia, la plus célèbre de celles que forment les jonctions complexes de ces trois fleuves (le Rhin, la Meuse et l'Escaut), fut surnommée l'Escaut *Tabula* (1). Toute la région qui avoisine ces trois fleuves est donc pleine de mystères. C'est là que le peuple des Celtes a sa racine ; c'est là qu'il a grandi, qu'il s'est fortifié dans la lutte, qu'il s'est fait tel que nous le voyons. » (Cailleux, *Origine celtique de la civilisation*, p. 18).

La Meuse est appelée le fleuve du soleil. Tacite, Pline, Ptolémée, Homère, appellent la Meuse *Helion*, le Soleil.

Elle est aussi appelée *Musæus* (Muses). On lit dans Métaphraste, l'historiographe byzantin, que le saint ermite *Sabas* se noya, chez les Goths, dans le fleuve *Musæus*.

Et Cailleux dit (p. 117) :

« Le berceau des anciennes religions est aux bouches de la

(1) Géographie de Ptolémée.

Meuse, au centre de l'antique pays des Celtes ; c'est de là qu'elles se propagèrent dans les autres régions.

« Ce sont les historiens de Rome qui ont fait connaître les Celtes. Dans César, ils nous apparaissent comme livrés aux recherches de pure spéculation. Dans Tite-Live, ils franchissent leurs barrières pour répandre au loin leurs émigrations et leurs idées.

« Nul peuple, à aucune époque, n'a élevé plus haut ses recherches et propagé plus loin ses découvertes ».

La colonisation de l'Inde par les anciens Celtes est connue.

Les Mystères druidiques.

Dans la Grande-Bretagne et dans la Gaule, on faisait des initiations symboliques dans des endroits circulaires ou ovales, destinés à représenter l'œuf d'où tout vient.

Les lieux d'initiation étaient découverts ; les cérémonies se faisaient à ciel ouvert.

On devait les construire avec de la terre et des pierres brutes, non souillées par un outil métallique. Les métaux, le fer, étaient en abomination, parce que c'étaient les hommes ennemis qui les travaillaient et qui les faisaient servir à des arts abominables, à des crimes.

Les initiés portaient une chaîne spéciale qui les faisait reconnaître et admettre dans les lieux secrets.

La principale époque d'initiation était le 1^{er} mai, — le mois de Maya. Il était défendu de consigner par écrit les rites et les doctrines secrètes.

Les mystères avaient trois degrés :

- 1^o Les Bardes.
- 2^o Les Faids ou Vates.
- 3^o Les Druides.

Au premier degré, l'aspirant était revêtu d'un vêtement tricolore représentant les couleurs sacrées : blanc, symbole de lumière, — bleu, symbole de vérité, — vert, symbole d'espérance.

Au deuxième degré, il était habillé en bleu.

Au troisième degré, quand il avait triomphé de tous les obstacles et était arrivé au sommet de la perfection, il recevait une tiare rouge et un manteau flottant d'une blancheur éclatante.

Dans les dialectes celtiques, ce manteau blanc semble conférer

la sagesse, et on confond le mot *blanc* et les mots *sage*, spirituel, savant. On dit encore en allemand *weiss* (blanc) et *wissen* (savoir). En anglais, *white* (blanc) et *wit* (esprit), *wisdom* (sagesse).

Dans les épreuves, on représentait la mort de la Femme pendant la grande persécution et sa résurrection ; elle renaît engendrée par la matrice de la grande Coridwin.

Les Druides représentaient le serpent (l'homme méchant) par Hu. Des ailes déployées représentaient l'esprit divin.

Les Mystères scandinaves.

Dans les Mystères scandinaves on représente, comme on le fera partout, la mort symbolique de la Femme tuée socialement par l'usurpation de l'homme.

C'est la Prophétesse Volva (Voluspa) qui représente la Déesse morte, — ce qui nous prouve qu'une femme de ce nom avait écrit le *Livre sacré* qui fut caché, détruit ou altéré.

La façon dont les prêtres usurpèrent la science et le droit des prêtresses est racontée dans une légende. Le gui, — vulgaire parasite qui croît l'hiver, — représentait symboliquement le Druide usurpateur de la place des Druidesses.

* * *

M. Cailleux, qui voit, comme beaucoup d'autres, la Vérité retrouvée par les descendants des Celtes et revenant encore du Nord, conclut en nous disant :

« Si les nations brillent et s'éteignent, montent et descendent, si les empires apparus avec orgueil sont retombés avec fracas, tous ces coups de branle sont mesurés par une main secrète et toute-puissante pour pousser en avant le mouvement initial et consommer dans l'avenir le règne intellectuel de l'homme.

« Par l'impulsion irrésistible imprimée à sa nature dès l'origine, le Celte marche en tête du genre humain à la conquête de vérités nouvelles.

« Les nations celtiques, après avoir poussé en avant, dans les temps anciens, l'œuvre civilisatrice du monde, après un repos temporaire, sont remontées au faite de la puissance pour donner au mouvement intellectuel un nouveau coup d'impulsion ».

KRISHNA.

Krishna est une des premières illustrations de l'histoire. Comme tout ce qui est très lointain, elle est entourée de nébulosités créées par les historiens des différentes époques ; mais, à travers toutes les fables, toutes les excentricités mêlées à ses légendes, nous apercevons une personnalité réelle qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Inde, comme, du reste, dans l'instauration de la religion universelle, puisque toutes les religions postérieures copièrent, plus ou moins, celle des Hindous. Nous allons donc chercher à dégager cette personnalité réelle des voiles dont on l'a entourée pour la cacher.

Les documents.

Deux espèces de documents nous font connaître Krishna :

- 1° Le livre qui émane de cette personne elle-même ;
- 2° Ceux qui lui ont été consacrés à différentes époques par une multitude d'auteurs.

Il est bien évident que le plus intéressant des documents, c'est celui qui renferme la parole même de cette Divinité. Celui-là, c'est le dialogue que nous avons sous le titre de *Bhagavad-gîtâ*, entre Krishna et son disciple Arjouna, qu'elle instruit.

Ce dialogue est intercalé dans le Mahâbhârata qui contient l'histoire des luttes de sexes entre les fils des Kourous (masculinistes), qui sont 100 et ont un chef aveugle (symboliquement), et les fils des Pândous (féministes), qui sont cinq, parmi lesquels Arjouna.

Les fils des Pândous, par les artifices de Douryodana, furent bannis de la capitale de l'Hindoustan. Les exilés, après une suite d'aventures, reviennent avec une puissante armée pour venger l'affront qu'ils avaient reçu et soutenir leurs droits à l'Empire, basé sur la prérogative de la Mère, de la Femme qui, quoique venue à la vie humaine après l'homme (c'est-à-dire étant la plus jeune des deux frères primordiaux), avait régné jusque là à cause de l'incapacité de l'homme, personnifié par Dhritarâshtra.

C'est à ce moment du récit que se place l'épisode relaté dans la *Bhagavad-gîtâ*.

Le nom de Bhagavat, donné à Krishna, vient de Bhagavati (celle qui possède toutes les perfections divines). Arjouna est son favori en même temps que son disciple.

Le livre caché par les Brahmanes.

Les Brahmanes prétendent que la *Bhagavad-gîtâ* contient tous les grands mystères de leur religion.

Mais ce livre fut longtemps tenu soigneusement caché par eux, parce que, disaient-ils, ils ne voulaient communiquer les mystères de leur doctrine à aucun étranger, jusqu'au jour où M. Hastings, gouverneur général des établissements anglais dans le Bengale, devint possesseur du Code des Indiens, en corrompant quelques Brahmanes, en même temps qu'il ridiculisait leur mystérieuse réserve. C'est alors qu'une traduction en anglais fut faite par M. Charles Wilkins, laquelle, peu de temps après (en 1787), fut traduite en français par M. Parraud.

Ch. Wilkins se mit en rapport avec les Brahmanes, auxquels il était arrivé à inspirer confiance, et qui lui donnèrent sur la *Bhagavad-gîtâ* des renseignements aussi faux qu'intéressés.

Le livre ayant été altéré dans le passé par des hommes qui y avaient mis ce qui les intéressait, les Brahmanes expliquèrent au traducteur que le principal but de ces dialogues était de renverser tous les cultes qui avaient régné jadis afin d'établir la dernière doctrine prêchée par les Brahmanes, — c'est-à-dire que, suivant le système de tous les prêtres, ils voulaient voir dans ce livre la confirmation de leur enseignement.

Un peu de réflexion montre la fausseté de ce raisonnement. D'abord Krishna, qu'ils font remonter à 4 ou 5.000 ans, n'aurait pas pu renverser les différentes doctrines religieuses, puisque, à cette époque reculée, il n'en existait aucune ; elle n'aurait pas, non plus, fait triompher le Brahmanisme, puisqu'il ne devait naître que bien des siècles après (vers 800 avant notre ère), et c'est lui qui allait renverser la religion naturelle que Krishna avait instituée.

Donc, tous les renseignements donnés par les Brahmanes sur la *Bhagavad-gîtâ* sont faux. C'est pour cela qu'on a tant discuté autour de ce petit livre, dont on a supprimé les passages les plus importants, en les remplaçant par des interpolations brahmaniques, ce qui a créé cette obscurité qui règne dans tous les livres altérés, — où les interpolations apparaissent comme des plaques de couleur sombre sur un fond d'or. Le traducteur anglais, qui a compris cela, dit : « Le lecteur voudra bien excuser l'obscurité de

quelques passages et la confusion des pensées qu'il trouvera dans l'ouvrage, tel qu'il est présenté. C'était au traducteur à écarter cette obscurité et cette confusion ; c'est ce que j'ai tâché de faire dans les notes, mais, comme je n'ignore pas qu'elles ne suffisent pas encore pour lever entièrement le voile du mystère, je prie le lecteur de me permettre de faire remarquer, pour ma justification, que le texte même *n'est qu'imparfaitement entendu par les plus savants Brahmanes d'aujourd'hui* et que, quelque petit que soit l'ouvrage, il a eu plus de commentaires que nos livres saints. Je ne les ai pas totalement négligés, mais, comme ils sont souvent plus obscurs que le texte qu'ils prétendent éclaircir, j'ai cru qu'il valait mieux laisser ces passages difficiles à la sagacité des lecteurs ». (Préface du traducteur anglais, reproduite dans la traduction française de M. Parraud, page 22).

Maintenant, ouvrons le livre, dans la traduction faite sur la traduction anglaise, bien entendu, la première parue en Europe et la plus exacte. (Nous rectifions seulement l'orthographe des noms sanscrits.)

Bhagavad-gîtâ.

Ce petit livre contient 18 lectures. Etudions-les :

Dans la première, intitulée « Affliction d'Arjouna », nous voyons le chef du parti masculiniste, Dhritarâshtra, demander à Sanjaya ce que font les deux armées rassemblées dans les plaines de Kouroukshetra pour le combat.

Sanjaya répond en énumérant ceux qui forment la puissante armée des Pândous (féministes), il cite les noms de vaillants princes et de grands guerriers, « et l'audacieux Outtamaoujas et les enfants de Krishna, fille de Droupada, tous grands guerriers ».

Donc, voici un renseignement intéressant sur Krishna. Cette personnalité n'est pas parmi les hommes qui combattent, mais elle est la mère de fils qui sont des guerriers.

On parle ensuite des préparatifs du combat qui va avoir lieu. « Krishna et Arjouna étaient debout sur un char magnifique, ils sonnèrent de leurs conques qui étaient d'une forme céleste. Le prince de Kaçi, à l'arc redoutable, Çikandi, Drishtadhyumna, Virâta, Sâtyaki au bras invincible, *Droupada et le fils de sa royale fille Krishna*, avec les autres chefs et nobles, firent aussi retentir leurs conques. »

Donc, voici un fait acquis. Krishna est la « fille royale de Droupada. » Elle a des fils qui combattent à ses côtés, elle a près d'elle un disciple favori, Arjouna ; ils sont sur un char en vue des deux armées, — et Arjouna, regardant les adversaires en présence, ne voit de tous côtés qu'aïeuls, oncles, cousins, précepteurs, fils, frères, proches parents et amis intimes. « Quand j'aurai détruit mes parents, pourrai-je encore prétendre au bonheur ? Oh ! Krishna, de quel plaisir pourrions-nous jouir si nous les détruisons, quoiqu'ils soient de vrais tyrans ? Le désir de régner va nous faire exterminer notre propre sang » (1).

Lecture II. — Dans cette deuxième lecture, Krishna explique à Arjouna que le devoir de l'homme est de combattre pour la bonne cause, que sa faiblesse folle est indigne d'un homme, qu'elle est honteuse, contraire au devoir, et la source du déshonneur.

Arjouna toujours indécis répond :

« Dis-moi sincèrement ce qu'il faut que je fasse. Je suis ton disciple, instruis-moi de mon devoir, puisque je suis sous ton inspiration ».

Cette phrase nous montre la dépendance morale de l'homme avant l'âge de la révolte.

Dans la réponse de Krishna, les Brahmanes ont interpolé leurs doctrines philosophiques modernes sur l'immortalité de l'âme, ce qui est choquant, dans un paragraphe qui commence par ces mots : « J'ai toujours été (ce qui veut dire : j'ai toujours été *ce que je suis*, la Maîtresse), ainsi que les *Princes de la terre* (les Déesses), et nous ne cesserons jamais d'être ».

La phrase ainsi comprise est logique dans un livre comme le *Mahâbhârata* qui s'occupe d'une lutte de sexes. Ce sont ces mots : *J'ai toujours été*, que les Prêtres font servir à la confirmation de leur théorie de l'immortalité de l'âme.

Mais Krishna ajoute : « Jette seulement les yeux sur les devoirs de la tribu ». Il s'agit évidemment de la tribu matriarcale (il n'y en a pas d'autre à cette époque), et la tribu d'Arjouna, c'est celle

(1) On raconte que, dès que les Hindous s'aperçurent de l'indiscrétion du traducteur anglais qui avait fait connaître le sexe de Krishna, ils envoyèrent en Europe une mission chargée de rechercher les volumes imprimés de cette traduction — et de la traduction française — et de les détruire. Il faut croire que tous n'ont pas été trouvés, puisque j'en possède un.

dont la royale Krishna est la Mère. On a aussi altéré ce passage, entendant par *tribu* les quatre castes sociales qui furent créées plus tard par les Brahmanes ; mais les interpolateurs sont si maladroits que, pour qu'on n'ignore pas la supercherie, l'interpolateur a ajouté : « Ton jugement est fondé sur les doctrines spéculatives du *Sāṅkhya-Cāstra* », doctrine bien postérieure à Krishna.

Après cela reparaissent les principes de sagesse éternelle contre les jouissances passagères, mondaines ou charnelles que l'homme cherche, et Krishna rappelle à son disciple la science divine exposée dans le *Véda* ; elle lui dit : « Que personne n'ait pour motif de l'action l'espérance d'une récompense.

« Cherche un asile dans la sagesse seule ; quand ta raison aura surmonté l'indigne faiblesse de ton cœur, alors tu parviendras à toute la science qui a été — ou qui est — digne d'être connue. Tu acquerras cette égalité d'âme qu'on appelle *Yoga* (1). Quand par une étude assidue ton entendement sera fixé immuablement dans la contemplation (l'étude de la Nature), c'est alors que tu obtiendras la vraie sagesse ».

Et Arjouna répond :

« A quelle marque, ô Krishna, distingue-t-on un homme sage et ferme qui est fixé dans la contemplation ? » (La raison supérieure).

Réponse de Krishna :

« Celui-là est vraiment confirmé dans la sagesse qui écarte tous désirs qui entrent dans son cœur, qui est content de lui-même, et qui est heureux en lui-même. Il est étranger à l'inquiétude, à la crainte et à la colère. Sa sagesse est confirmée lorsque, semblable à la tortue, il peut retirer tous ses membres (2) et les détourner de leurs fonctions accoutumées. L'homme affamé perd tout autre objet, excepté celui de ses désirs. Les passions tumultueuses

(1) *Yoga* Le sens propre de ce mot est *jonction* ou *union* (avec l'esprit féminin, *Dévi*). Il est aussi employé pour signifier une application de corps et d'esprit ; mais dans cet ouvrage il est ordinairement employé pour exprimer l'application de l'esprit aux choses spirituelles.

Le mot *Yogî*, qui signifie « homme dévot », est un de ses dérivés. Le mot *dévotion*, pris seulement pour la pratique des devoirs religieux et la contemplation de la Divinité (la Déesse), rendra le sens de l'original et les mots *dévots* et *dévoués*, ses dérivés.

(2) La tortue est représentée, dans le symbolisme antique, comme *ce qui soutient le monde*. On ne comprendrait pas ce symbole sans cette explication donnée par Krishna, qui nous montre qu'on en fait l'image de la chasteté parce qu'elle sait retirer ses membres.

entraînent avec violence le cœur même de l'homme sage qui fait effort pour les réprimer.

« L'homme inspiré, qui met en moi sa confiance, peut les dompter et devenir heureux. L'homme qui a soumis ses passions est en possession de la vraie sagesse. L'homme qui se livre à ses passions sensuelles éprouve un grand trouble ; de ce trouble naît une violente agitation ; de cette agitation naît la colère ; de la colère vient la folie, la perte de la mémoire ; de la perte de la mémoire la perte de la raison, enfin de la perte de la raison la perte de tout (1).

« L'homme d'un esprit docile qui jouit des objets des sens, en soumettant à sa volonté toutes ses facultés, et en se gardant libre d'orgueil et de méchanceté, obtient le bonheur suprême. Dans ce bonheur, il trouve l'exemption de toute inquiétude, et, son esprit étant ainsi dans le calme, la sagesse se présente à lui de tous côtés. L'homme qui néglige ces vérités n'a point la sagesse ou le pouvoir de la contemplation. Celui qui est incapable de penser n'a point de repos. De quel bonheur peut jouir celui qui n'a point de repos ? Le cœur qui suit l'impulsion des passions entraîne la raison comme les vagues emportent la barque au milieu de l'Océan en furie. Celui-là donc qui peut réprimer toutes ses passions dans leurs mouvements déréglés, est doué de la vraie sagesse. Celui qui, réprimant toute concupiscence de la chair, marche sans désirs déréglés, modeste et libre d'orgueil, obtient le bonheur. C'est là la divine dépendance.

« L'homme qui met ainsi sa confiance dans l'*Etre suprême* (2) ne peut errer. »

(1) Note du traducteur français à propos de la folie générée par les excès sexuels de l'homme :

« A la remarque de M. Wilkins sur ce mot (folie), nous allons joindre celle de M. Halhed, traducteur anglais du Code des Gentoux, qui en fera mieux sentir la vraie signification :

« La *folie* dont il est question ici ne doit pas se prendre dans le sens que ce mot présente dans notre langue, comme une qualité négative, ou un manque total de sens, mais comme une espèce de léthargie, de stupidité, ou une absence d'esprit, dans laquelle la volonté n'est pas entièrement passive. Il semble que ce soit une maladie particulière à l'Asie, car nous ne trouvons pas de terme pour en exprimer l'idée précise dans les langues de l'Europe. Elle opère quelquefois comme un violent accès de crainte, pendant lequel l'homme qui en est attaqué parle d'une manière absolument disparate et contraire à ses opinions, à sa connaissance et à sa croyance, et l'on peut même ajouter à son intention ».

(2) Suprématie se rend par *prî* qui se met devant le nom des Déeses.

Lecture III. — Dans ce chapitre, Krishna explique à Arjouna la suprématie de l'esprit sur les sens, et lui montre que l'exercice de l'entendement est supérieur aux autres. Elle dit : « Dans ce monde, il y a deux doctrines : celle du *Sânkhya* ou science abstraite, qui est l'exercice de la raison en contemplation, et celle de la pratique ou exercice des devoirs moraux et religieux ».

Ces deux doctrines répondent aux facultés des deux sexes. La femme est contemplative, l'homme est actif. De là est venue cette idée altérée : la femme passive, l'homme actif. On la comprendrait mieux si l'on disait : la femme *pense*, l'homme *agit*.

Ensuite, Krishna aborde la question de la multiplication (génération), et donne à Arjouna des conseils sur le culte que l'homme doit rendre à la Femme. Elle dit :

« Souvenez-vous des Dêvis, afin que les Dêvis se souviennent de vous. Aidez-vous l'un l'autre, et vous parviendrez à la souveraine félicité. Les Dêvis, étant honorées dans votre culte, vous accorderont la jouissance de vos désirs. Celui qui jouit de ce qui lui est accordé par les Dêvis et ne leur en offre pas une partie est semblable au voleur ; celui qui ne mange que ce qui reste des offrandes sera purifié de tous ses péchés.

« Celui qui ne prépare des aliments *que pour lui*, mange le pain du péché ».

Tout ceci est exprimé par un symbolisme obscur pour les non-initiés, mais renferme une leçon donnée aux hommes par une femme pour assurer l'harmonie et la réciprocité de leur union.

Or, ces préceptes sont plus importants qu'on ne croit et ont toujours constitué un chapitre du Code des lois morales dans les anciennes religions. Et Krishna ajoute : « Ceux qui, avec une ferme croyance et libres de péchés, suivront constamment ma doctrine, seront sauvés même par les œuvres ; et sache que ceux qui, la méprisant, ne suivent pas mes conseils, s'écartent de toute sagesse et sont privés de raison. »

Et Arjouna répond :

« Par qui, ô Krishna, l'homme est-il porté à commettre de mauvaises actions ? Il semble qu'il est poussé, contre sa volonté, par quelque force secrète ».

Krishna dit : « Apprends qu'il y a une concupiscence ou une passion ennemie (de l'homme), fille du principe charnel, sans cesse agissante et pleine de péchés, par laquelle le monde est enveloppé comme la flamme est enveloppée par la fumée, le fer

par la rouille, le fœtus par ses membranes. L'entendement de l'homme est obscurci par cet ennemi irréconciliable, sous la forme de désir, lequel porte avec lui le ravage comme un feu dévorant et se laisse difficilement apaiser ; c'est dans les sens, dans le cœur et dans l'entendement qu'il se plaît surtout à commander. Par leur moyen, il obscurcit la raison et assoupit l'âme. Tu dois donc, avant tout, vaincre tes passions et soumettre ce dangereux destructeur de la sagesse et de la science.

« On admire les organes, mais l'Esprit est bien plus admirable. L'entendement est au-dessus de l'esprit, — et qui est au-dessus de l'entendement ? C'est l'Etre ».

Tout ceci est de la psychologie féminine et, en l'absence d'autres preuves, suffirait pour révéler le sexe de Krishna.

J'arrête ici ces citations qui me semblent suffisantes pour faire comprendre la loi morale de cette Déesse donnée à l'homme dans la *Bhagavad-gîtâ*.

Histoire et Légendes concernant Krishna.

Pour établir l'histoire de Krishna, nous avons quelques faits qui nous ont été conservés dans ses légendes. Mais ce qui est intéressant, c'est le grand mouvement suscité par cette femme remarquable et qui fit le fond d'une multitude de légendes que les vieilles Ecritures nous ont conservées en leur donnant une forme altérée.

Les faits historiques se résument en ceci :

Elle vécut vers l'an 3.000 avant notre ère ; quelques-uns croient qu'elle était venue du pays des Celtes ; les Brahmanes disent qu'elle naquit à Madoura, dans le sud de l'Hindoustan, 4.800 ans avant notre ère. Si on antidate sa naissance, c'est parce que les Brahmanes employèrent cette supercherie pour se donner à eux-mêmes une haute antiquité, puisqu'ils ont introduit leur doctrine et mentionné leur existence sacerdotale dans le dialogue de Krishna et d'Arjouna.

Cette Déesse, qu'on appelait Iça-Krishna, et aussi Çri-Krishna (1), fut persécutée et mourut en croix. Sur les murs du temple de Madoura, on voyait une peinture qui représentait Krishna crucifiée.

(1) Du celtique Kyrie, où les Déeses sont appelées Val-Kyries.

D'après les *Pourânas* (livre masculinisé), elle était vénérée sous le nom de *Bon Pasteur* et de *Dieu sauveur*.

Angada, l'homme méchant qui a fait crucifier Krishna, est maudit par la divinité et condamné à parcourir le monde comme *une ombre errante*, tel le *Juif errant*, maudit par la Femme chez les Israélites.

C'est cet événement qui donna naissance à la vieille tradition de Caïn et Abel (Habel la femme, Caïn l'homme), parce que *son sacrifice a plus de valeur que le sien*. (Ceci est un symbole.)

Et c'est justement la doctrine de Krishna exposée dans la *Bhagavad-Gîtâ* qui contient cette histoire du *sacrifice* différent dans l'homme et dans la femme, par suite de la polarité inverse des sexes.

C'est donc bien l'enseignement de Krishna qui suscita la jalousie sexuelle de Caïn.

Le nom de Krishna voulait dire « entier », « complet »; on lui donna la même signification que l'Ecole Pythagoricienne donnera au mot *individu* (qui n'est pas divisé par la vie sexuelle). C'est sur cette loi du sexe féminin qu'on appuya le dogme de l'*unité divine*: « Dieu est un », parce que la Déesse garde l'*être en soi*, ne le divise pas, pour le donner à la génération.

Un poème épique, le Mahâbhârata, chante les exploits de Krishna contre les parties méridionales de l'Inde et la conquête de l'île de Ceylan. Il parle aussi de son ennemi *Hanoumat*, être moitié dieu et moitié singe, ainsi que de son armée composée de la même espèce de créatures.

Il est bien évident que ce sont des hommes qui sont ainsi désignés par les femmes, et qui garderont plus tard le nom d'*humanité* dérivé de celui de leur chef Hanoumat. Avant cette époque, la race dont nous faisons partie s'appelait « la race divine », de Dêvâ, la femme.

Krishna était considérée comme un sage *infaillible*, comme la vraie Divinité. Sa révélation donnée dans la *Bhagavad-Gîtâ* est regardée comme l'évangile de l'Orient. On appelle « un chant divin » cet enseignement donné par une femme qui explique à son disciple le néant du monde et des hommes, le néant de tout ce qui n'est pas l'*Etre en soi*, l'*Etre suprême*, la *Femme-Esprit*, c'est-à-dire elle-même, puisque c'est en elle qu'elle a contemplé la grande loi de la Nature qui régit les sexes.

Au lieu du *Linga* et de la *Yoni* qui avaient servi d'emblèmes

jusque là aux partis masculiniste et féministe, Krishna prit pour emblème l'ombilic, cicatrice du cordon ombilical qui relie l'enfant à la Mère — dont elle fit le symbole d'un lien moral. Ensuite, se plaçant sur le plan spirituel et non plus sur le plan sexuel, elle renonce aux couleurs blanche et rouge que les deux partis arboraient — et qui étaient les couleurs sexuelles —, et prend pour drapeau le bleu — couleur du ciel — qui va désormais représenter l'Esprit.

Et le nom de Krishna signifiera « bleu céleste ». C'est l'origine des draperies bleues dont on habillera les Déesses, jusques et y compris la Vierge Marie.

On donne aussi à Krishna le nom de *Cæruleus*, qui veut dire « bleu foncé ». Plus tard, mêlant le rouge sexuel et le bleu spirituel, on en fera le violet qui restera la couleur du sacerdoce.

Cependant, certaines écoles masculinistes appelleront Krishna « le noir », par vengeance, parce que Râma — le principe mâle — était appelé *le noir* par les féministes.

Krishna, huitième incarnation de Vishnou.

Krishna était considérée comme une des plus brillantes incarnations de Vishnou (l'Esprit féminin).

On lui éleva partout des temples, dans l'Inde, et elle était surtout vénérée par les femmes.

La légende dit qu'un envoyé céleste avait annoncé à Dêva-Kî, sa mère, qui était fille d'un Râja de Madoura, que, tout en restant vierge, elle mettrait au monde un enfant qui serait grand parmi les hommes. Kansa, roi de Madoura, tyran cruel et jaloux, voulut faire mourir la jeune fille. Celle-ci se réfugia chez un vieux serviteur de la famille, Nanda, gardien en chef de nombreux troupeaux, qui la tint cachée dans une grotte. C'est là que naquit Krishna, l'enfant divin, environné d'une lueur soudaine et salué par le chœur des anges. Pour se débarrasser de cet enfant, le tyran fit tuer tous les nouveau-nés du pays.

C'est cette fable qui a été copiée dans la légende de l'enfance de Jésus, qu'on fait naître dans une étable parmi des bœufs et des bergers, au milieu de prodiges à peu près semblables, sans oublier la méchanceté d'Hérode qui ordonne le massacre des innocents. Et la légende ajoute :

Krishna porte sur le front la marque de la secte de Vishnou.

Brahmâ et Çiva le reconnaissent pour maître, Indra (une autre Déesse), son rival même, se prosterne devant *lui*.

Ceux qui ont entouré, plus tard, son nom de ces légendes, ont cru la grandir en lui attribuant des miracles : Krishna étudie les livres sacrés, ressuscite les morts, redresse les bossus, tue les démons, etc., etc. (Voir *Krishna et sa doctrine*, par Théodore Pavie, Paris, 1852). Or, ce personnage était tout simplement une grande femme, auteur d'un livre qui expliquait une grande loi de la Nature.

Ce que nous savons de son livre, la *Bhagavad-Gîtâ*, prouve qu'elle pensait et parlait en femme.

C'est parce qu'elle s'est attardée à expliquer la loi des sexes, montrant l'éternelle pureté féminine, l'intensité spirituelle de la Femme qui augmente au lieu de décroître, dans son amour toujours pur, qu'on l'appelle *Agni, le feu purificateur*, et que les esprits malins qui prennent tout à rebours profitent de ce qu'elle parle de la loi qui régit la vie sexuelle pour la représenter comme recevant l'onction du soma (symbolisme outrageant).

Krishna dans les Pourânas.

Les Pourânas, poème sacré des Hindous, chantent la gloire de Krishna et relatent son histoire, mais avec l'exaltation et l'inexactitude de ce genre d'écrits. On en fait *un Dieu*. Cependant, au chapitre VII, Krishna est une mère dont on a tué les enfants et, dans sa douleur, elle dit à Arjouna, son favori, d'aller la venger. Ce n'est pas ainsi qu'*un Dieu* agirait, surtout à une époque où l'enfant n'appartient qu'à sa mère et où le père est inconnu.

Les Pourânas sont au nombre de 18. Chaque Pourâna contient cinq parties :

1° La création ; 2° La destruction ; 3° Le renouvellement ; 4° Les avatars ; 5° La généalogie et l'histoire.

On dit dans ce livre : « Krishna dont la gloire est aimable ». Ailleurs, on parle du « Lotus des pieds de Kari ». (Kari est le petit nom de Krishna.)

Opinion de M. Parraud.

M. Parraud, le traducteur français de la version anglaise de la *Bhagavad-Gîtâ* par Ch. Wilkins, après nous avoir fait remarquer que tout ce que nous avons de plus authentique sur la religion,

les mœurs et les connaissances philosophiques des Indiens, nous le devons aux Anglais, ajoute que ce sont eux qui nous ont donné la *Bhagavad-Gîtâ*, — et j'ajoute, moi, que ce sont eux qui nous l'ont donnée dans sa forme exacte, puisque M. Wilkins n'a pas hésité à nous montrer Krishna comme une *filles royale*, alors que Burnouf a supprimé les lignes qui indiquent le sexe de Krishna et remplace les noms par « les Draupadis » (nom de famille).

Dans son discours préliminaire, M. Parraud dit : « La *Bhagavad-Gîtâ* présente en abrégé la doctrine des Hindous sur la religion et la morale ; Krishna, qui est la Divinité sous une forme humaine, instruit Arjouna sur ce qu'il lui importe le plus de savoir, il lui dévoile la nature de l'âme, la destination de l'homme, les devoirs qu'il a à remplir envers ses semblables et envers la Divinité, — et lui montre la route qu'il doit suivre pour arriver au bonheur. Les préceptes de Krishna sont quelquefois si sublimes, tranchons le mot, *si obscurs*, qu'il est difficile de les suivre. Mais cette obscurité tient, sans doute, à des connaissances particulières que nous n'avons pas ».

Ceci est parfaitement vrai. La *loi des sexes* expliquée par une femme est difficilement compréhensible pour les hommes, surtout lorsqu'on la présente altérée par des prêtres intéressés à la cacher. Cependant, elle est claire pour la femme qui la sent en elle. C'est parce qu'on a voulu la cacher qu'on a institué des *Mystères* pour la propager et la faire comprendre par des symboles.

Opinion des catholiques.

Pour M. Nève, professeur de sanscrit à l'Université catholique de Louvain, Krishna, *filis de Dêvakî*, est adoré comme une incarnation de Vishnou avec les attributs de la toute-puissance.

Cet auteur fait remarquer le grand empire qu'il a eu sur l'esprit des Indiens jusque dans les temps modernes.

C'est cet auteur qui a essayé de prouver que l'histoire de Krishna, qui se trouve dans les Pourânas, a été tirée du Nouveau Testament par les Brahmanes. Et cela parce que la légende de l'enfance de Jésus est copiée sur celle de Krishna qui vivait 3.000 ans avant l'ère chrétienne.

* * *

Les historiens de mauvaise foi ont essayé de masculiniser cette Déesse. Comme dans les Pourânas c'est une jeune fille prenant ses ébats avec d'autres jeunes filles, ses compagnes, bergères comme elle (les gopîs), on a fait de Krishna « l'amant des gopîs ».

Ce mot, bergère, que nous donnent les modernes, est la traduction du mot « pasteur » (d'où les *rois-Pasteurs*).

Tous les partis masculins ont attaqué Krishna, particulièrement les Brahmanes de l'époque chrétienne, qui en ont fait un homme vicieux livré à toutes les débauches.

HATHOR

Tout le monde connaît la Déesse Hathor, personne ne connaît son œuvre. Et, cependant, nulle autre peut-être n'a fait plus de bruit dans le monde.

C'est que, ici encore, le nom réel de cette grande femme est caché, c'est son surnom seul qui est resté dans l'histoire.

Hathor (Ha Thorah) signifie « la Loi ». C'est elle qui a formulé une loi, un décalogue, qui, longtemps, a régi la vie de la race sémitique à laquelle elle appartenait. Son nom réel était Myriam. Les modernes diront Maria. On en fit une prophétesse, la sœur de Moïse.

Reprenons cette histoire, et résumons-la en quelques pages, parce qu'elle est le fond de l'œuvre de la déesse Hathor, que l'on ne comprendrait pas si nous ne la faisons pas connaître d'abord.

Origine des Hébreux.

Les peuples gynécocratiques de l'antiquité portaient un nom générique qui les rattachait les uns aux autres par une croyance commune : ce nom désignait *la Mère*. Il est resté dans toutes les langues anciennes. C'est Hévah ou Haveh (si on le lit à l'envers), c'est aux Indes Dêvâ ou Dêvî (le D est un article, le nom est Eva ou Evi). C'est chez les Grecs Hébé, que nous retrouvons dans Habe-el (Abel) (l'article suit le nom).

C'est ce nom de Habe qui servit à former le nom générique d'une race, les Heber ou Hébreux, c'est-à-dire ceux qui sont régis par l'autorité maternelle.

Quand les féministes émigrèrent de l'Inde, une partie des émigrés vint occuper l'Égypte : ce sont ceux qu'on appelle « les Rois Pasteurs », quoique la royauté masculine n'avait pas commencé alors, et qu'en réalité c'étaient des *Reines*, mais régnant par l'Esprit seulement. C'est pour cela que le mot *Pasteur* reste pour représenter la direction spirituelle des peuples.

Les masculinistes diront que le mot « hébreu » signifie « déportés », c'est-à-dire ce qui vient d'*au delà*, et on précisera même en disant d'*au delà du Gange*. On les appelait *Hebraïcos* (en grec).

Le mot Israël (de Isa-ra-el), indique encore un parti gynécocratique : Isa, surnom donné à Krishna, deviendra Isis — ce sont les Grecs qui ont ajouté l's finale —, et Ra indique ce qui est droit, juste, légal. C'est pour cela que Israël désigne le parti légal, *le peuple choisi*. El est un article mis après le nom.

Les Israélites émigrés de l'Inde s'arrêtent d'abord en Kaldée, dans une ville désignée sous le nom de *Or* ou *Ur*, qui signifie *lumière*, et, là, enseignent la *loi des sexes*, révélée par la Déesse Krishna.

Comme ils venaient de l'Inde, ils furent appelés « peuple de Brahm » et c'est cette expression qui deviendra Abrahm, puis Abraham. Dans l'histoire écrite dans la suite par des prêtres, on nous dira qu'Abraham avait une femme (1.500 ans avant l'institution du mariage) ; cette femme s'appellera Sarah, parce que ce nom était universellement connu aux Indes, puisque c'était celui de l'auteur du *Véda*, Sara-svati.

On donne à Abraham un fils, Isaac ; or, Isa, surnom de Krishna, dont on fera *Isis*, est la « Mère divine » ; quant au mot *ac* (qui s'écrit *ak*), il signifie *chef*.

Donc, Isa-ak signifie encore *Direction Maternelle*, c'est-à-dire Isa (ou Isis), cheffesse.

Dans la légende biblique, Isaac a deux enfants, Esaü et Jacob. Ce sont les deux sexes. Esaü, le mâle, est le premier-né, mais il a perdu sa priorité par la chute (dans la vie sexuelle), c'est cela que l'on cachera symboliquement dans le plat de lentilles.

Jacoba ou Jacobi, seconde apparue, a dépassé son frère parce que sa nature ne la fait pas déchoir ; donc elle prend la première place, ce qui explique pourquoi c'est elle qui règne dans cette époque d'adolescence humaine qui est représentée, dans la vie actuelle, par nos deux adolescents chez lesquels la même diffé-

rence se produit : l'avance de la fille sur le garçon du même âge.

De Jacob, principe féminin maternel, naissent les Mères des douze tribus. C'est le régime matriarcal. Le mot *patriarche*, qu'on a introduit dans cette histoire, n'existe pas dans l'antiquité, et Renan nous apprend qu'il ne date, en réalité, que du ⁱⁱe siècle de notre ère. Ce sont les reviseurs des Ecritures qui l'ont introduit dans la Bible.

Les Israélites émigrés, après un séjour en Chanaan, arrivent en Egypte. Ce sont les Ich-sos (*Ich* ou *ik*, féminin de *ak*, chef-fesse; *sos*, pasteur, d'où roi-pasteur); ils y fondent un gouvernement gynécocratique, sous la direction des *Pharaons*, Mères spirituelles (de *pharai*, parler), gouvernement qui sera attaqué par les masculinistes jusqu'au jour où, fatigué de luttes, le parti féministe prend la résolution de quitter l'Egypte et d'aller s'établir au delà de la Mer Rouge.

C'est cette histoire des luttes de sexes chez les Israélites qui est racontée dans un livre intitulé *le Sépher*, dont la déesse Hathor est l'auteur.

Le Sépher.

Le Sépher est un livre qui a servi à faire le Livre I de la Bible : *la Genèse*.

On croit que c'est entre le ^{xv}e et le ^{xiv}e siècle (avant notre ère) qu'il fut écrit.

Ce livre fameux contenait l'histoire de l'Univers, c'est-à-dire la Cosmogonie, l'apparition de la vie à la surface terrestre, l'origine végétale de l'homme (l'arbre de vie) et la loi morale. Il est appelé le « Livre de la Loi » (Ha Thorah). C'est un tout sans divisions. Ce sont les reviseurs qui ont fait du premier livre de la Bible un Pentateuque divisé en cinq livres. Le premier de ces cinq livres seul est ancien, les autres sont modernes.

Longtemps on a aussi appelé le *Sépher* « le Livre de l'Alliance », ce qu'on exprime en grec par Diathékê.³⁴

La langue hébraïque primitive.

Le *Sépher* fut écrit dans la langue que parlaient les Israélites qui occupaient l'Egypte à cette époque.¹

Cette langue, intermédiaire entre les langues hiéroglyphiques

et les langues alphabétiques, subit de telles altérations et de telles déformations que, du temps d'Esdras (vers 450 avant notre ère), on ne la comprenait plus.

C'est alors qu'on fit une nouvelle rédaction du *Sépher* dans l'hébreu des rabbins, qui ne rendait plus du tout l'original.

Les modernes n'auraient jamais connu le *Sépher* primitif si un homme d'un génie extraordinaire, Fabre d'Olivet, n'avait entrepris de reconstituer l'hébreu primitif et de refaire la traduction des dix premiers chapitres du *Sépher*. Il vivait au commencement du XIX^e siècle, et fut tout de suite remarqué par Napoléon comme un homme qui pouvait restituer la vérité. Cela lui valut une persécution effroyable, parce qu'on s'apercevait que sa grande science allait permettre de reconstituer le texte primitif de la Bible, caché depuis 3.400 ans, et que les rabbins continuaient à dénaturer complètement.

Fabre d'Olivet fut frappé de la profondeur des idées qu'il apercevait dans le *Sépher*, qui reconstituait la science primitive de l'antique Toath. Mais il comprit aussi pourquoi on l'avait si soigneusement caché. Il dit :

« Le *Sépher* se présente ! Fils du passé et gros de l'avenir, ce livre, héritier de toute la science des Egyptiens, porte encore les germes des sciences futures ; fruit d'une inspiration divine, il renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut, et les éléments de ce qui doit être. Tous les secrets de la Nature lui sont confiés. Tous. Il rassemble en lui et dans le seul *Bereshith* plus de choses que tous les livres entassés dans les bibliothèques européennes ; ce que la Nature a de plus profond, de plus mystérieux, ce que l'esprit peut concevoir de merveilles, ce que l'intelligence a de plus sublime, il le possède. Faut-il porter sur le voile épais qui le couvre une main téméraire ? Première et puissante difficulté. »

Donc, il s'arrête, il hésite à l'idée de divulguer ce que tant de générations d'hommes ont voulu cacher. Mais l'intérêt scientifique est là, qui impose la Vérité. Et du reste, l'étude des sciences naturelles, qui marche en même temps que la reconstitution de l'histoire, ne nous a-t-elle pas rendu, par une autre voie, l'origine du monde, les véritables lois de l'évolution des êtres organisés et la loi morale ? Il est vrai que cette science, que certains hommes craignent tant, est restée secrète. Fabre d'Olivet, plus perspicace que les autres, et comprenant que la Vérité, mise tout

entière à nu, ne peut qu'améliorer la vie sociale de son propre sexe, dit encore :

« Il est, n'en doutez pas, des moments marqués par la Providence, où l'impulsion qu'elle donne vers de nouvelles idées, sapant des préjugés utiles dans leur origine, mais devenus superflus, les force à céder, comme un habile architecte déblayant les grossières charpentes qui lui ont servi à supporter les voûtes de son édifice.

« Si j'étais né un siècle ou deux plus tôt, et que des circonstances heureuses, servies par un travail opiniâtre, eussent mis les mêmes vérités à ma portée, je les aurais tues, comme ont dû les taire ou les renfermer hermétiquement plusieurs savants de toutes les nations ; mais les temps sont changés. Je vois, en jetant les yeux autour de moi, que la Providence ouvre les portes d'un nouveau jour ».

Si ce jour nouveau s'est levé dans le courant du XIX^e siècle, il n'a pas encore pu briller sur l'humanité attardée aux vieilles croyances. Fabre d'Olivet lui-même n'a pas voulu soulever tous les voiles qui couvraient la Vérité ; il ne le pouvait pas, du reste, parce que, pour comprendre l'explication des lois de la Nature données par les Déesses de l'antiquité, il faut connaître tous les secrets de la pensée féminine depuis si longtemps cachée. Une femme seule pouvait faire ce travail, mais la science de Fabre d'Olivet lui donne des preuves irréfutables, quoique la traduction qu'il a faite lui-même soit défectueuse, mais il le sait, et donne au lecteur les moyens de la rectifier, en indiquant les diverses interprétations des différentes versions faites dans l'antiquité.

Voici le résumé des idées générales exposées dans les 10 premiers chapitres du *Sépher* :

CHAPITRE I^{er}. — C'est l'histoire des forces cosmiques qui régissent l'Univers et président au développement primitif des êtres organisés ; c'est tout ce qui se présente en puissance d'être ou en germe : *la Principiation*.

CHAPITRE II. — Le Principe cosmique y passe de puissance en acte. L'apparition de l'homme et la distinction sexuelle.

CHAPITRE III. — Les différences physiologiques des sexes. Une grande opposition a lieu entre les êtres différemment sexués.

CHAPITRE IV. — Ce chapitre s'occupe de la reproduction. C'est l'origine de l'activité sexuelle et de la maternité. C'est aussi la

réaction brutale de l'homme contre la femme, racontée dans l'histoire de Caïn et Habel.

Chapitre V. — C'est l'histoire des mutations ontologiques des êtres dans l'évolution primitive, qui s'arrête à *Noah*, repos de la Nature.

CHAPITRE VI. — La puberté et le commencement des passions chez l'homme. Le principe intellectuel, l'Esprit sauvé de la corruption, symbolisée par un déluge.

CHAPITRE VII. — La grande persécution de la Femme par l'Homme, l'Esprit éteint par les eaux de l'ignorance (déluge). L'équilibre est rompu. Une catastrophe terrible suit. L'Univers doit être renouvelé.

CHAPITRE VIII. — La séparation des hommes et des femmes. Les femmes vivent dans des lieux fortifiés : la Thébah (l'Arche). Cela se termine par une réconciliation.

CHAPITRE IX. — L'autorité morale de la Femme. Son enseignement, sa *Loi* donnée à l'homme. Fabre d'Olivet appelle ce chapitre *la Restauration cimentée*. Un nouveau mouvement commence.

CHAPITRE X. — L'énumération des êtres émanés de Noah (la Nature). Commencement de vie sociale.

Telle est la grande histoire qui est relatée dans le *Sépher*. Son auteur, qui semble avoir souffert de la persécution des hommes, s'occupe beaucoup de l'évolution sexuelle et des différences physiologiques et psychiques qui séparent les hommes et les femmes.

Ce qui fait la grande différence entre la version primitive du *Sépher* et la Bible moderne, c'est l'introduction du mot « Dieu » dans le texte. Fabre d'Olivet lui-même est tombé dans cette erreur, quoiqu'il l'atténue un peu en mettant le mot au pluriel. Il dit : *Lui les Dieux*. C'est une faute, car jamais le mot Elohim n'a signifié *Dieu* ; pour les anciens Israélites, comme pour les initiés des Sociétés Secrètes, il signifie *les étoiles*, c'est-à-dire les forces cosmiques manifestées par la radiation des astres.

C'est le mot Haveh ou Hevah qui représente l'idée divine. Haveh devient Hevah lorsque les noms hébraïques, interprétés par les Européens, furent lus à l'envers, c'est-à-dire de gauche à droite, alors que les Hébreux lisent de droite à gauche.

C'est dans la seconde période religieuse que l'on dira Ihaveh, faisant précéder le nom de la Mère de la lettre idéographique Iod (I), qui symbolise le sexe masculin, et sert à donner aux noms divins, auxquels on l'ajoute, le caractère hermaphrodite.

C'est ce nom Ihaveh, caché par les rabbins, que, dans la traduction grecque, on rend par « Eternel ». Dans les versions plus modernes, on remplacera *Eternel* par « Seigneur », et alors le nom divin sera tout à fait masculinisé.

Les Hébreux mentionnaient aussi les puissances morales des peuples voisins, comme Astarthé. Enfin, des hommes introduisaient dans le culte des personnifications mâles comme Baal, comme Moloch, mais jamais ces personnages allégoriques ne sont appelés *Dieu*.

Le mot Dieu est d'origine âryenne, il remonte au sanscrit Dêva, Diêva, d'où Dêvatâ, dont on fera en latin Deitas. En zend, c'est encore de Diêva qu'on fait Dyanis (Diane). Dia est pris pour *Ciel, incorporel, spirituel* (1). Mais on supprimera la lettre terminale qui indiquait le genre, et le mot devenu Diev fut considéré comme neutre. C'est sous cette forme qu'il passa en Occident, où Diev devint Dieu quand, sous François I^{er}, le V devint un U.

Quant au mot God des Anglo-Saxons, il vient directement de l'hébreu. C'est le Iod hébraïque devenu Jod, que les Saxons écrivaient Godh, puis Gott ; tandis que les Anglais en faisaient le God qui est entré dans leur langue pour indiquer la divinité masculine, qu'ils appellent aussi « Lord ».

M^{me} Blavatsky, dans la *Doctrina Secrète* (T. II, p. 56), nous dit :

« Le mot Dieu, embrassant au singulier les dieux ou Theoï, est parvenu aux nations d'une civilisation supérieure par une étrange source, par une source aussi complètement et aussi extraordinairement phallique que l'est le lingam indien dans sa franchise brutale.

« L'idée de faire dériver le mot God du synonyme anglo-saxon Good est abandonnée, car, dans aucune autre langue, depuis le Koda persan jusqu'au Deus latin, on n'a trouvé d'exemple prouvant que le nom de Dieu soit un dérivé de la qualité Goodness (bonté). Pour les races latines, il vient de l'âryen Dyaus (le jour), pour les Slaves du Bacchus grec (Bhag-Bag), et pour les races

(1) Voyez PICTET, *Dictionnaire des racines indo-européennes*, p. 412 et 416.

saxonnes de l'hébreu *Jodon*, Jod. De là vient le saxon Godh, le Gott germanique et le God anglais. On peut dire que ce terme symbolique représente le créateur de l'humanité physique, mais sûrement il n'a rien à faire avec la formation ou la *création* tant de l'esprit que des dieux ou du Kosmos ».

Les Elohistes et les Jéhovistes.

C'est parce qu'on a fait confusion entre le principe cosmique et la Divinité terrestre — vivante — (le Dieu vivant) Hevah, que l'on a cru qu'il avait existé deux versions différentes de la Genèse : l'une qui désignait Dieu par le mot Elohim et l'autre par le mot Ihaveh. C'est la thèse du rabbin Astruc, qui voit dans le *Sépher* deux livres qui auraient été réunis : celui des Elohistes et celui des Jéhovistes. Cette doctrine a eu un grand succès. Elle est cependant fausse, parce qu'elle est basée sur la confusion entre la puissance cosmique qui organise l'Univers (la radiation des astres) et la Déesse-Mère qui crée l'enfant. Elle seule est *créatrice* : les Elohim *organisent*, mais ne créent pas.

Il faut connaître ces idées préliminaires pour comprendre l'énorme distance qui sépare le texte original du *Sépher* de la version grecque, sur laquelle presque toutes les versions modernes sont faites.

L'auteur du « Sépher ».

Quand on sait ce que contient le *Sépher*, on cherche qui a pu écrire des choses si favorables à la cause féminine et qui furent si hermétiquement cachées par les Prêtres, quand ils purent s'emparer du livre.

Si l'on consulte l'histoire masculine pour savoir qui était cet auteur, on trouve d'abord que Manéthon (prêtre de Baal au ^{III}^e siècle avant notre ère) cherche à égarer l'opinion en attribuant le *Sépher* à un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, qui aurait plus tard changé son nom pour celui de Mosès.

Or, lorsque Manéthon écrivit ses *Mémoires égyptiens*, vers 270, il y avait déjà plus de v siècles qu'Esdras avait fait mutiler le *Sépher* pour l'accommoder aux idées nouvelles qu'il avait introduites dans la religion.

On sait que c'est Philon d'Alexandrie qui, une trentaine d'années avant le premier siècle de notre ère, écrivit la légende de

Moïse telle qu'elle a été propagée depuis, dans un livre intitulé *De vita Moses*. Mais tout cela, c'est le mensonge. La Vérité, quoique cachée, était cependant facile à retrouver, la tradition secrète la conservait et toutes les études historiques modernes devaient la remettre au jour.

L'auteur du *Sépher*, c'est la Prophétesse Myriam, connue dans l'antiquité sous le nom de « Marie l'Egyptienne » et dont Philon a fait la sœur de Moïse.

Renan dit dans *Le Peuple d'Israël* (T. I, p. 167) : « Un autre Lévi, nommé Ahron, paraît à côté de Mosé, ainsi qu'une femme nommée Myriam. La légende en fit son frère et sa sœur. Certains récits donnaient à ces deux personnages plus d'importance que les rédactions qui nous ont été conservées. »

Aujourd'hui, les savants ne croient plus à l'existence de Moïse. C'est le rabbin Aben-Ezra, qui vivait au ^{xiii}^e siècle, qui, le premier, remarqua que Moïse ne pouvait pas être l'auteur du *Pentateuque* « à cause des anachronismes du langage, de la connaissance de la Palestine postérieure à Moïse ».

Depuis, Voltaire a fait remarquer que Moïse parle de villes qui n'existaient pas à l'époque où le *Sépher* a été écrit, et qui ne seront bâties que plusieurs siècles après. Il mentionne le *Livre du Droiturrier*, qui fut écrit du temps des Rois. Il donne des préceptes pour la conduite des rois, alors qu'il n'y avait pas encore de rois. On lui fait écrire un livre sur les Prêtres : le *Lévitique*, alors que c'est Esdras, mille ans après, qui créera la caste sacerdotale. On lui donne des femmes avant l'institution du mariage, et on parle de ses divorces alors que c'est le Droit romain qui a créé tout cela, deux siècles avant notre ère (1). M. Leblois, dans son ouvrage *Les Bibles*, dit (L. V, p. 306, note) : « Il est remarquable que nulle part, dans l'ancien Testament, le *Pentateuque* n'est attribué à Moïse. Le premier auteur qui exprime

(1) Voltaire, dans le *Dictionnaire Philosophique*, article *Moïse*, et dans les questions sur l'*Encyclopédie*, article *auteurs*, puis dans la *Lettre d'un Quaker*, après avoir nié l'existence de Moïse, fait remarquer qu'aucun prophète n'a cité les livres du *Pentateuque*, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres (en grec *Arithmoï*), Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique. Il n'est jamais parlé ni du Béréshith, ni du Veelleh-shemoth, ni du Vaïqra, ni du Vaïedabber, ni de l'Haddebarim.

cette idée est Philon, le contemporain de Jésus ». Et cependant les Prophètes parlent continuellement de la Loi. — *Ha-Thorah*.

Le nom de Myriam — ou Myriem — a servi de racine à une multitude de mots. Comme c'est la doctrine de cette Déesse qui sera cachée dans les « Mystères », son nom désignera la *mystagogie* égyptienne, qui fut si brillante qu'elle donna même son nom au pays, qui fut appelé Misraïm. Hathor était la « rose *mystique* », et la lettre M est une lettre sacrée dans toutes les langues orientales. La légende représente Marie l'Égyptienne traversant le Nil en marchant sur les eaux, et son nom alors signifie Mar (mer) : Myriam, comme Aphrodite, sort de l'onde amère. C'est pour cela que l'on dira que Moïse fut sauvé des eaux.

Le *Moses* des Hébreux, le *Mouça* des Arabes, fut d'abord *Mœses*, qui signifie « fée résidant sur l'Olympe », et, finalement, devint Musa (Muse) ; dans le dialecte éolique, on dira Moïsa pour Muse.

La Déesse Hathor.

L'Égypte a gardé le souvenir de Myriam et l'a glorifiée sous le nom de Hathorah (la Loi). Les égyptologues nous disent que Hathor est la forme sensible d'Isis. C'est la Déesse à la pure lumière céleste, portant le disque solaire sur la tête. On l'appelle la Déesse au clair visage, de qui émanent les joies pures de la vie. On la prend aussi pour la *Muse Divine*, qui embellit et charme l'existence par l'amour, le chant et l'allégresse. Elle protège, comme une fée bienveillante, les petits enfants et choisit leur destinée. On la personnifie dans l'image collective des Hathor dont chacune répond à l'un de ses attributs.

Dans le salon égyptien du British Museum se trouve une Hathor adorée par le Pharaon Thotmès. Ce monolithe a été pris à Karnak. La légende suivante est inscrite sur le trône de cette Déesse : « La Divine Mère et Dame, ou Reine du Ciel », puis *Etoile du Matin* et *Lumière de la Mer* (Stella matutina et Lux Maris).

C'est avec les louanges adressées à Hathor qu'on a fait les litanies de la Sainte Vierge.

Le nom de Hathor signifie aussi le Beau et le Bien.

C'est parce que cette Déesse avait été surnommée *la Muse* que ce surnom, porté partout, est devenu l'appellation que les prêtres ignorants ont gardée pour désigner l'être mâle qu'on lui

a substitué, Mosès ou Mosheh. En Grèce, Musa masculinisée deviendra Musée.

HEMœERA

Hemœera est une Déesse dont le nom et l'histoire remplissaient l'Europe, qui joua un grand rôle en Grèce et particulièrement dans l'ancienne Achaïe.

Hemœera signifie *la lumière*, et il semble bien que Diane, dont le nom signifie aussi *le jour*, soit la même Déesse dont le nom serait exprimé dans une autre langue (Diane vient de Dia, qui signifie *jour, lumière*, et ana, ancien).

Mais ces surnoms sont ajoutés à un nom réel qui devait être Europe, lequel nous a été conservé dans les Mystères de la Grèce et dans la mythologie des Prêtres. On confond Eôs, l'aurore, avec Hemœera, Déesse du jour ; elle a des ailes aux épaules, elle plane dans l'espace et verse la rosée sur la terre.

De ce nom Hemœera, on fit, par la suite, un nom collectif : les Hemœerides, désignant les prêtresses de la grande Déesse. Dans de nombreuses inscriptions trouvées sur les bords de la Méditerranée, les Prêtresses sont appelées *Mæres* —, d'où le mot *Mère*. Hemœera c'est la mère spirituelle. Les Muses sont surnommées Moëmonides (1).

Par toute la Gaule, on trouve des inscriptions portant *Deabus Mærabus* (Déesses Mères) ou bien *Deæ Mæræ* (Encycl. méthod.).

Les prêtresses d'Hemœera sont « celles qui regardent » (les astronomes). Du temps de Strabon, on voyait à Dianeum, en face des Baléares, le célèbre observatoire appelé *Hemeroscope*, tour pyramidale servant, selon la science de ces anciens peuples, à déterminer l'instant précis de l'arrivée du soleil aux tropiques (Odyssée). Hemœera est certainement celle qui est désignée par le surnom *Uranie*.

Le culte de la Déesse Hemœera.

C'est la Déesse Hemœera qui écrivit les poèmes dits homériques, qui sont considérés comme les livres saints de la Grèce. On les

(1) Dans la langue celtique, le mot *Mère* se dit *Ma*. (Ce mot répété a fait *mama*.) Il a servi de racine au mot *Mère* dans toutes les langues (*Matri*, *Mater*, etc). On s'est étonné que le mot français *Mère* n'ait pas la même racine ; c'est qu'il a une autre origine : il signifie *Mère spirituelle*. Il y a donc en français deux mots pour désigner la même personne : *Maman* et *Mère*.

faisait remonter à la Divinité, donc à la Femme Divine, comme les livres sacrés de toutes les autres nations.

Les vers de ces poèmes étaient portés de ville en ville, par des chanteurs appelés « Aèdes », qui excitaient le plus vif enthousiasme. Ces Aèdes, appelés aussi « Hémœrides », faisaient la plus active propagande des vers de l'Iliade, ce qui prouve qu'ils prenaient une grande part dans la lutte, qu'ils avaient un grand intérêt dans le triomphe des idées qui y étaient exposées. On les voyait dans les festins, chanter ou réciter les vers de l'Iliade qui passaient de bouche en bouche et qui devinrent l'ornement des plus brillantes fêtes.

Hemœra masculinisée.

Le nom d'Hemœra masculinisé est devenu Homère.

Fabre d'Olivet nous apprend ceci :

« Le nom d'Homère n'est pas grec d'origine et n'a point signifié, comme on l'a dit, *aveugle*. La lettre initiale O n'est point une négation, mais un article (ho) ajouté au mot phénicien *mœra*, qui signifie au propre un foyer de lumière et au figuré un Maître, un Docteur » (*Vers dorés*, p. 73).

Mais le mot *mœra* est féminin, et c'est l'article féminin *he* (la) qui le précédait. Ce nom alors était Hemœra.

Il est facile de comprendre comment le nom fut altéré : en voulant le masculiniser, on remplaça l'article féminin *He* par l'article masculin *Ho*, — et Hemœra devint alors Homeros. Ce fut tout simplement un changement de genre pour consacrer un changement de sexe.

Donc, c'est par antithèse que de *mœra*, *lumière*, *voyance*, on fait d'Homère un aveugle.

Les poèmes hémœriques revisés.

Nous ne connaissons pas les œuvres originales d'Hemœra, d'abord parce que cet auteur ne les écrivait pas et se contentait de les réciter ou de les chanter, ensuite parce que les traductions que nous en avons ont été faites à une époque relativement moderne et dans un temps où il était d'usage de dénaturer l'histoire de l'antiquité.

Le grammairien latin Diomède (iv^e siècle après notre ère)

raconte que la Grèce ayant perdu, *par accident*, une grande partie des chants d'Homère, Pisistrate, qui attachait un grand prix à la conservation de ces Poésies, fit publier dans toute la Grèce, avec promesse de récompense, l'invitation de lui transmettre les vers que chacun aurait gardés dans sa mémoire. Après avoir reçu d'innombrables morceaux, il réunit 72 grammairiens, les enferma dans des chambres spéciales et fit composer, par chacun, un Homère complet à l'aide des fragments recueillis (*Repertorium für Biblische und Morgenländische Litteratur*, T. I, p. 266-267).

Cette légende ressemble bien à celle d'Aristée au sujet de la *Version des Septante*, qui aurait été faite dans les mêmes conditions. Nous ne croyons guère à ces pertes *par accident*, surtout à une époque où nous voyons partout les œuvres qui chantent les louanges de l'ancien régime dénaturées. Ce qu'il y a de certain, c'est que de nombreux changements et des interpolations ont été faites dans les poèmes d'Homère.

On croit que c'est Lycurgue (396-323) qui, le premier, rapporta dans la Grèce occidentale les poèmes d'Homère. C'est lui, le mâle législateur, qui en fut le premier éditeur sept ou huit siècles après la mort de leur auteur. Solon et les Pisistratides achevèrent de les fixer par l'écriture.

La dernière revision des poèmes d'Homère est due à Aristarque de Samothrace (né vers 160). C'est après avoir subi les épurations et les corrections de ce grammairien grec, célèbre par ses études critiques sur les poèmes grecs, que fut fixé le type adopté, d'où sont dérivées toutes les copies que nous possédons.

L'Iliade.

Le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille. Or, pour qu'Achille ait été en colère, comme Médée, à propos de la conquête du pays par les hommes, il faut qu'Achille ait été, dans le poème primitif, une personne bien attachée à l'ancien régime gynécocratique.

Du reste, on nous dit que sa Mère l'avait rendu invulnérable, excepté au talon, en le trempant dans le Styx.

Or, nous savons que cette légende représentait alors la Femme « mordue au talon » par le serpent, qui représente l'homme vil, celui qui l'attaque lâchement, « par en bas », c'est-à-dire dans son sexe.

Alors, Achille, c'est la Femme outragée ! On en fait un « fils » de Téthys et de Pélée, roi des Myrmidons, et il aurait été élevé par le centaure Chiron (Ki-Ro), qui lui enseigna l'art de guérir (1). Donc Achille guérissait. Mais c'est la Femme qui exerçait la médecine dans les temples à cette époque ! Du reste, toutes ses occupations sont féminines : dans l'Iliade, nous voyons qu'Achille prépare *elle-même* (?) le repas qu'*elle* (?) veut offrir à Agamemnon.

Puis on nous dit que, quand éclata la guerre de Troie, sa mère, sachant qu'il y devait périr, l'envoya *déguisé en femme* à la cour de Lycomède, roi de Scyros. Voilà donc Achille devenu femme, dans la rédaction revisée, mais à titre de déguisement ; combien cela est significatif ! Ulysse l'emmena au siège où *il* se signala par les plus glorieux exploits, tua Hector, puis, après dix ans de siège, fut tué par Pâris qui lui lança une flèche empoisonnée au talon, seul endroit où il fût vulnérable.

Tout ceci est évidemment arrangé par les reviseurs. L'Iliade est le récit devenu allégorique de la lutte de sexes en Grèce (2). On y voit Penthésilée, reine des Amazones, tuée devant Troie. Du reste, les premiers vers le disent :

Déesse ! viens chanter la colère d'Achille
Fatale, et pour les Grecs si fertile en malheurs,
Qui d'avance, aux enfers, précipitant en foule
Les âmes des héros, livra leurs corps sanglants
Aux dogues affamés : ainsi Jupiter même
Le voulut, quand la haine eut divisé les cœurs
Du roi des rois Atride et du *divin* Achille.

Ce qualificatif *divin* indique encore qu'il s'agit d'une femme, car, à l'époque d'Homère, l'homme n'est pas encore divinisé.

L'Iliade dit :

« Achille, l'illustre Eacide, né d'une mère immortelle ».

(1) Or nous savons que c'étaient des femmes qui exerçaient la médecine, on les appelait les Asclépiades, nom dont on fera Esculape.

Dans l'Iliade, on lit : « La blonde Agamède qui connaissait toutes les plantes salutaires que nourrissent les champs » (Chant XI).

La médecine était enseignée dans le temple de la déesse Hygie. Le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie des Inscriptions, a retrouvé un de ces sanctuaires sur le Mont-Auxois.

(2) Dictionnaire de Descubes.

Cette Mère, c'est Téthys « qui donna le jour à six filles divines », dit la Fable ; elle n'eut aucun fils.

* * *

Nous arrêtons ici ce rapide exposé, mais nous avons fait une étude spéciale de cette question et nous la publierons séparément.

LA TRADITION ANTIQUE

Si les premiers efforts de la pensée humaine ont créé une science qui n'a jamais été dépassée et que, de toutes parts, on cherche aujourd'hui à reconstituer, c'est que, dans la jeunesse de l'humanité, la femme *avait parlé*. — La découverte qu'elle fit des lois de la Nature a été l'origine, la source, la base de toutes nos connaissances. Première révélatrice des vérités naturelles, elle est restée elle-même, dans le souvenir atavique de l'homme, l'idéal lointain, la suprême personnification religieuse ; son ombre s'est traînée dans toutes les religions, c'est la vierge devant laquelle l'esprit de l'homme s'incline, souvenir confus de la première Théogonie.

C'est ainsi que la très haute antiquité a possédé des notions vraies de toutes les sciences, et ces notions ont même pris des développements poussés si loin dans les détails, dans la précision des faits, que, pour nous remettre à leur hauteur, nous devons donner une vigoureuse impulsion à nos sciences modernes qui se traînent si péniblement par les sentiers de l'empirisme et de la routine.

Mais la tradition s'est emparée de ces notions que la femme avait apportées, et les a transmises à travers les siècles en les altérant.

Les conceptions théologiques que l'on nous représente comme ayant régné à l'origine de la vie humaine sont, dans la forme qu'on leur donne aujourd'hui, le travestissement de la pensée féminine, pensée travestie parce qu'elle est exprimée par des hommes qui n'en comprennent pas le sens, et, dès lors, devenue grotesque et ridicule comme le serait un homme affublé de vêtements de femme.

La métaphysique qui se greffe sur la théologie est le même travestissement un peu modifié. Quant à la science moderne, celle du moins qui supprime complètement la forme primitive

traditionnelle, même travestie, c'est-à-dire tout l'apport de l'esprit féminin, celle-là, c'est *le néant*.

Cette prétention d'appeler *science* ce qui est le renversement de toute vérité, démontre l'obscurité qui règne dans les esprits dominés par des passions troublantes.

Le sens caché, le sens ésotérique des faits, des textes, des livres religieux, ne semble pas pouvoir être compris par la généralité des hommes; c'est pour cela que l'antiquité avait institué l'usage de l'*initiation*, conférée seulement à ceux qui voulaient bien se soumettre à une longue étude et qui consentaient d'avance à accepter les conclusions de la science.

Mais ceux qui veulent voir clair dans les choses abstraites *a priori*, c'est-à-dire avec leurs seules facultés, ne voient rien, et ils nous le prouvent bien, puisque leur premier mot est toujours une négation.

Les Sibylles.

Les grandes femmes qui avaient écrit les Livres sacrés étaient considérées comme les hypostases ou incarnations divines (1); Elles étaient douées du « Verbe Divin », le Logos (la raison divine manifestée par le discours).

De la « Hadad » des Phéniciens, on avait fait « Hagios » qui veut dire saint, et, en y ajoutant « logos » (legein), on fit Hagiologie, expression de la raison pure. Ces femmes étaient considérées comme ayant la *divina notio* (notion divine), d'où le mot « divination », qui change de signification quand leurs facultés intuitives deviennent, pour les hommes, un état merveilleux qui dépasse les limites de leur propre mentalité.

La science des grandes Déesses était enseignée par les Sibylles, qui y ajoutaient leurs commentaires.

« La Sibylle prophétisait par une vertu qui lui était propre, et l'oracle s'exhalait du sein de la Pythie comme l'odeur s'échappe de la plante », dit M. Baissac. Mais, pour comprendre ceci, il faut savoir que le mot « pharaï » (parler), dont on fait prophète (celui qui parle), a la même signification que le mot *logos*.

Ce sont les discours et les sentences des Sibylles qui sont désignés par le mot *logos*. Ce sont elles qui représentent la raison et

(1) C'est de cela qu'on a fait les incarnations de Vishnou.

l'intelligence, elles qui chantent la Nature dont elles expliquent les phénomènes.

Ce sont elles aussi qui, dans les moments de luttes et de désordre, osèrent élever la voix pour raconter les méfaits des hommes, flétrir leurs vices et leur despotisme, combattre leurs erreurs et réclamer la justice.

On les considérait comme de grandes inspirées parce qu'elles parlaient suivant l'inspiration de leur intuition féminine. C'étaient de vraies femmes, des femmes fortes ne craignant ni la raillerie, ni la colère des hommes. Elles avaient une grande autorité dans le monde grec ; leurs prédications étaient écoutées avec le plus grand respect, leurs livres considérés comme sacrés.

La plupart des noms de ces grandes femmes ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Les unes ont été tout à fait livrées à l'oubli, d'autres nous sont présentées sous une forme allégorique, beaucoup ont été masculinisées quand les historiens ont écrit l'histoire pour glorifier leur sexe.

Parmi les noms qui couvrent des symboles (lesquels avaient eux-mêmes couvert d'anciennes femmes), Fabre d'Olivet cite le poète Linus, qu'on regardait comme l'auteur de tous les chants mélancoliques du monde ancien, et qui n'est autre chose que la poésie lunaire (quand la lune devient le symbole de la Femme), détachée de la doctrine d'Ætoliinos. Après cela, on comprend l'histoire qui nous raconte que Linus est tué par Hercule.

Le poète Amphion, dont les chants étaient puissants, dit Fabre d'Olivet, n'est autre chose que la poésie orthodoxe solaire (quand le soleil représente encore l'esprit féminin). Le nom d'Amphion signifie la croix orthodoxe ou nationale de la Grèce, (du phénicien *am*, une nation Mère, une métropole, une bouche, une voix, et *yon*, un des noms de la Grèce, l'Ionie, de Yoni. emblème féminin). C'est de là que les Grecs ont tiré « une voix mère », c'est-à-dire légale, sur laquelle tout doit se régler (la voix de la Mère).

Thamyris est aussi un nom symbolique ; il signifie « la lumière jumelle des Dieux », du phénicien *tham*, jumelle, *aur*, lumière, et *ish*, être.

Fabricius porte à 70 le nombre des poètes allégoriques qui ont précédé Homère.

Nous avons tout lieu de croire que ces noms, devenus des allégories, représentaient les premières Sibylles.

Les oracles, paroles divines, furent donc, au début, spécialement féminins ; mais les hommes plus tard voulurent les imiter. Ils commencèrent d'abord par se faire l'écho des paroles sibyllines, le porte-parole de la Femme.

Le législateur de Sparte puise sa force, dit-on, dans la parole d'une Sibylle ; celui de Rome est inspiré par la nymphe Egérie.

Si nous supprimons la Femme et son influence des sociétés antiques, nous supprimons tout ce qu'elles avaient d'intellectuel, nous supprimons surtout la hardiesse de l'initiative des choses de l'Esprit, car c'est timidement que l'homme s'en mêle ; il se méfie de lui, il n'ose pas d'abord. L'audace lui viendra avec l'inconscience de ses actes.

Les prêtres catholiques, pour donner plus de force à leurs affirmations, firent prédire leur doctrine et la légende de leur fondateur par les Sibylles de l'antiquité. Dans un livre intitulé *Chronologie Collée*, on nous représente les portraits de douze Sibylles tirés de médailles antiques, avec l'abrégé des prédictions qu'on met dans leur bouche pour donner de l'autorité à ce qu'avançaient les hommes. Et le même ouvrage, publié en 1622, ajoute : « Les Sibylles qui n'ont pas prophétisé sur le Messie sont :

Colophonie, nommée Lampusia.

Cassandra, fille de Priam.

Epirotique, fille de Thesprotie.

Manta, fille de Tirésias.

Carmenta, mère d'Evandre.

Fauna, sœur de Faunus.

Elissa. »

Voilà des noms que nous enregistrons.

La Religion primitive.

Nous venons de remonter dans le passé pour chercher l'origine de la Religion primitive. Nous avons trouvé qu'elle était basée sur les lois de la Nature, qu'elle était *naturelle*. Et c'est en cela qu'elle diffère des religions modernes qui, toutes, sont basées sur la violation de la Nature, qui sont *supernaturelles*. Et comme toutes les erreurs triomphantes sont intolérantes, elles ne se laissent pas discuter, parce que leurs prêtres ont une conscience vague des absurdités qu'ils enseignent. Comme tous les usurpa-

teurs, ils condamnent, avec la dernière rigueur, le régime antérieur au leur, celui qu'ils sont venus renverser.

L'évolution religieuse a donc eu deux grandes phases bien tranchées :

La Religion naturelle.

Les Religions surnaturelles.

L'histoire des religions, c'est l'histoire des luttes de sexes, des luttes de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, de la justice et de l'injustice. C'est parce que c'est l'histoire des luttes de sexes que si peu d'hommes consentent à chercher et à dire toute la vérité dans cette question réputée dangereuse.

Elle contient un grand danger, en effet, pour les prêtres de tous les cultes qui s'appuient sur le mensonge, puisqu'elle lève entièrement le voile qui cachait la Vérité.

Leur sécurité relative vient de ce qu'ils s'appuient sur l'ignorance universelle. C'est que, pour faire l'histoire vraie des religions, il faut connaître l'évolution de la pensée humaine et l'évolution des sentiments, et cette histoire complexe restait à faire.

La nature fondamentale de l'humanité a toujours été la même ; il n'y a de différences que suivant les âges et le sexe. Et c'est justement cette différence sexuelle qu'il importe de connaître pour comprendre l'histoire. « Plus on avancera dans les études anthropologiques, dit M. de Quatrefages, plus on reconnaîtra que, si les peuples, les races diffèrent, l'homme, l'espèce, sont les mêmes sur toutes les terres, sous tous les climats ».

Il faut donc pour faire briller la Vérité et établir la Justice, un frein qui entrave les instincts pervers de l'homme ; ce frein, c'est la Religion, ce lien sacré qui unit *l'homme à la Femme*.

« La Religion, c'est la conciliation vivante et heureuse de la dépendance et de la liberté », dit M. Auguste Sabatier dans *La Religion de l'autorité et la Religion de l'Esprit*.

On ne peut pas mieux dire.

La Religion naturelle ne peut être conçue sans une autorité qui soit investie du droit et du pouvoir de réduire à l'unité les opinions dissidentes...

Cette autorité réside dans la Déesse.

La morale doit avoir sa racine dans la croyance en la Femme Divine, car le sentiment naturel du bien et du mal, sans aucune pratique pour réveiller en l'homme la conscience de son imper-

fection et le besoin de s'élever vers l'idée éternelle du bon et du juste, ne suffirait pas pour conduire l'homme à l'accomplissement de ses hautes destinées.

L'Idée Divine, dans l'esprit de l'homme, ne provient pas de l'enseignement qui lui est donné ; elle provient d'un atavisme lointain qui lui remémore les idées confuses de sa jeunesse phylogénique. Dans le passé perdu, l'homme a su qu'il existait au-dessus de lui un être supérieur à lui en puissance intellectuelle et en grandeur morale, un pur Esprit. Ce fut d'abord la vierge adolescente, la Femme jeune, puis l'idée s'amplifia dans son cerveau et grandit jusqu'au surnaturel dont il dota la Divinité.

La Religion naquit d'un phénomène psychique et le culte fut primitivement individuel, réduit à un couple, l'homme et la femme qui sont le Prêtre et la Déesse, créant ensemble un lien d'amour.

L'idée divine, comme nous l'expliquons, a pour conséquence le sentiment religieux, c'est-à-dire le lien qui unit l'homme à la Divinité. C'est ce qui explique qu'un savant comme Burnouf dit : « Certes, j'admets que l'idée de Dieu est la base et le fond de notre raison ». Mais, lorsque les hommes changent la nature de la Divinité, en font un homme ou un être invisible, le sentiment pour elle ne peut plus exister.

Si l'idée divine est universelle, c'est parce que la Religion naturelle a régné partout au début des sociétés humaines. Burnouf, décrivant cette Religion naturelle, dit (*Science des Religions*, p. 191) : « La Religion est un acte intellectuel par lequel l'homme reconnaît une puissance supérieure, et un acte d'amour par lequel il s'adresse à sa bonté. Ces actes ne sont point des abstractions et ne peuvent s'expliquer que par des raisons scientifiques. Ce sont des réalités où l'homme est acteur depuis les temps les plus anciens, ce sont des œuvres qu'il n'a cessé d'accomplir aux époques de haute civilisation comme aux époques de barbarie ou de décadence. Il faut donc admettre, à moins d'accuser d'insigne folie le genre humain tout entier, que les formules sacrées, ainsi que les rites et les symboles, couvrent quelque chose de réel, de vivant et de permanent qui donne à toutes les religions leur durée et leur affinité.

« Cet élément doit jouer dans leur longue et multiple histoire le même rôle que la vie dans les corps organisés. L'anatomie et

la morphologie, qui donnent l'analyse des formes externes ou internes de ces derniers, n'expliquent rien si elles n'ont sans cesse, à côté d'elles, cette idée de la vie qui anime et produit ces formes mêmes. Mais, du moment où elles font intervenir comme moyen d'explication un principe vivant, elles cessent d'être purement descriptives et deviennent la physiologie. De même, si la notion mystérieuse qui se cache sous les formules sacrées est négligée, ni l'archéologie, ni la linguistique ne peuvent rendre compte de la naissance et du développement des religions, non plus que de leurs analogies entre elles. Ce fonds commun, qui persiste à travers l'humanité, leur échappe ; les mythologies ne paraissent plus que des amusements ou des inventions des poètes, et ce fait immense de l'empire exercé par les religions sur les hommes, de cette puissance mystérieuse qui a rempli d'autels les cités, chargé des générations entières de labeurs exécutés par elles avec allégresse, souvent aussi armé les nations les unes contre les autres, bouleversé les États, renversé les dynasties, ce fait demeure sans raison d'être, la science est muette devant lui.

« Il y a donc dans les religions une idée fondamentale qu'il faut avoir sans cesse à l'esprit, quand on parcourt les faits constatés par la linguistique et par l'archéologie, car c'est cette idée qui donnera l'interprétation des faits. La science cesse alors d'être une pure analyse et prend sa place dans l'ordre des sciences physiologiques (et psychologiques). Cette idée peut se lire cent fois en termes simples et sans formules symboliques dans le *Véda* ; puis, une fois qu'on l'y a saisie, on la retrouve partout dans les religions des temps postérieurs ; elle y anime les cérémonies du culte, se cache sous les symboles, donne aux expressions dogmatiques leur sens, leur portée et leur unité, s'épanouit enfin en doctrines morales, en pratiques et en conséquences de toute sorte, dont le génie des peuples et la différence de milieu suffisent pour expliquer la diversité. »

Burnouf dit encore (*Science des Religions*, p. 428) :

« Si tous les faits d'observation étaient ramenés aux vérités absolues et rangés dans le domaine de la science, il n'y aurait plus aucune diversité entre les opinions ; toute discussion serait terminée. La raison est donc le principe d'unité entre les hommes. (Mais les déraisonnables, qui sont les *hostiles*, ne peuvent entrer dans l'union.)

« En outre, la psychologie a démontré que c'est par l'effet des vérités absolues que nous attribuons quelque vérité à nos autres conceptions.

« La raison est donc le principe d'unité entre tous les hommes. La raison est le fond primordial de la pensée. Chez les Grecs, elle a reçu le nom de *Logos* ou de *Verbe*. Dans le Vêda, elle porte celui de *Vâk* (en latin *Vox*) qui a la même signification. C'est ce que les religions et les philosophies appellent « l'idée de Dieu » (c'est-à-dire émanée des Dêités). Cette idée constitue donc le fond de la pensée à tous les degrés. Elle engendre la métaphysique. »

C'est vers cette unité de pensée que convergent toutes les analyses faites dans les sciences physiques et naturelles. La science qui la résume et qui permet d'en faire la synthèse est celle qu'on a nommée métaphysique ; son rôle commence où finit celui des sciences particulières.

La femme commence où l'homme finit.

Burnouf dit encore (page 415), après avoir parlé de la faculté de concevoir la vérité absolue dont les mathématiques ne sont qu'une partie :

« Les mathématiques pures n'ont qu'une très faible portée philosophique et s'accommodent de tous les systèmes. Les *quantités* qu'elles ont pour objet sont les diverses formes de cette possibilité d'être que les Asiatiques ont appelée Mâyâ et que Platon nommait aussi la Mère, le lien, la dualité. Or, quelle que soit la métaphysique à laquelle on s'arrête, cette Mâyâ est la condition inévitable de tout phénomène réel ou seulement possible ; elle a donc en elle quelque chose d'absolu ; c'est ce qu'avaient compris les Indiens et Platon ».

Burnouf trouve que cette pensée primordiale est la *forme unique de laquelle dérivent toutes les formes individuelles de la pensée* (c'est-à-dire qu'elle est la forme de la raison pure qui règne en l'esprit féminin, tandis que chez les hommes les formes individuelles sont multiples).

L'histoire des religions s'explique par deux éléments psychologiques : l'amour et la haine, la soumission et la révolte, l'humilité et l'orgueil. Mais l'axe autour duquel tournent ces sentiments est l'antique Déesse. Impossible de rien comprendre aux religions si l'on ne connaît pas cette cause première du sentiment religieux.

Le consentement et les dissentiments de l'homme expliquent la diversité des dogmes. Il consent à croire la *Vérité* ou il la nie, la discute et la remplace. Alors apparaît l'*Erreur* avec toutes les oppressions qui l'imposent.

C'est par le *consentement* que se forme l'orthodoxie, qui a pour point d'appui l'*autorité*.

Il y a entre toutes les orthodoxies de la Terre une somme de dogmes communs qui représentent la Religion naturelle primitive, un résidu des croyances qui ont subi des déviations locales, — mais toujours avec le même but : faire passer l'autorité morale de la Déesse au Prêtre usurpateur et, pour y arriver, altérer les anciennes croyances dans une forme divine concrète.

Mais, comme ces altérations sont différentes chez les différents peuples, ce sont justement elles qui sont les causes de luttes, de guerres, de persécutions ; le fonds primitif disparaît, — on ne le discute pas, on ne le comprend plus. Si on le connaissait, on verrait que tous les peuples ont le même fonds commun de croyances, puisque tous ont commencé par adorer le divin féminin, tous lui ont rendu un culte qui n'a pas beaucoup varié d'un endroit à l'autre. Les doctrines naissent les unes des autres, mais d'abord elles ne sont toutes qu'une seule doctrine.

Ce sont les diverses formes dissidentes qui, pour les hommes, sont devenues « l'orthodoxie ».

A mesure que la doctrine fondamentale se revêt de formules conventionnelles qui la dévient du sens primitif, sous prétexte de la rendre plus conforme aux conditions nouvelles ou locales, c'est-à-dire aux intérêts masculins des prêtres, une réaction se produit, la contradiction naît, c'est-à-dire l'effort pour renverser l'interprétation nouvelle et ramener l'idée à son origine, et ce n'est que sous l'oppression que la pensée s'éteint, s'arrête, hésite, du reste pour reprendre son élan aussitôt que la liberté renaît.

La chute des orthodoxies masculines (les religions surnaturelles, n'intéresse pas la *Religion naturelle*. Bien plus, cette chute la dégage des obstacles qui l'obstruent et l'étouffent. Le dogme de l'homme, du Prêtre, — est une force oppressive qui impose l'erreur.

Nous qui venons à la fin des temps, nous avons sous les yeux la multitude innombrable de débris dont l'histoire est jonchée : débris de livres, débris de monuments, de traditions, de langues, de rites et d'institutions. Notre tâche est d'en comprendre la

signification morale et d'en extraire la *Science des Religions* qui n'a pas été faite jusqu'ici .

Et c'est cela qui remettra la paix dans le monde, car c'est autour du mot *Religion* que toutes les passions humaines se sont déchaînées. Les discussions, les luttes, les guerres ont, presque toutes, été provoquées par un mot dont, aujourd'hui, on ne comprend plus la signification.

FIN

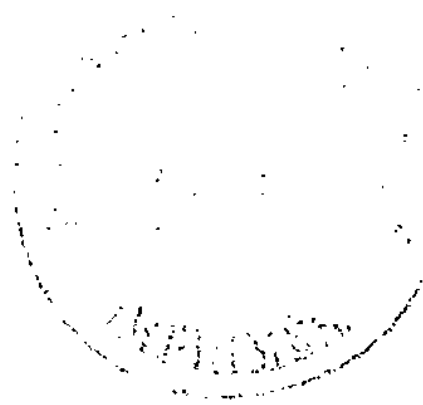


TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|---|-------|
| INTRODUCTION | 1 |
| Origine lointaine de l'erreur sociale..... | 1 |
| Vérité..... | 2 |
| La science antique..... | 3 |
| Lutte des hommes pour le pouvoir spirituel..... | 3 |
| Résurrection de l'Esprit féminin..... | 4 |
| La Nouvelle Science..... | 4 |
| L'histoire rectifiée | 8 |
| La science historique..... | 9 |
| Les cycles de l'histoire..... | 12 |
| Comment on a écrit l'histoire..... | 13 |

CHAPITRE PREMIER

Le Monde primitif.

| | |
|--|----|
| <i>Première Epoque.</i> — Notre origine..... | 16 |
| Développement primitif | 19 |
| Le système nerveux | 24 |
| Physiologie de l'homme tertiaire..... | 26 |
| <i>Seconde Epoque.</i> — Première enfance..... | 28 |
| Pré-alimentation | 29 |
| Progression anatomique et physiologique..... | 29 |
| La vie prolongée | 30 |
| <i>Troisième Epoque.</i> — Seconde enfance..... | 31 |
| Les caractères physiologiques | 32 |
| La durée de la vie..... | 33 |
| Age de la pierre polie..... | 34 |
| Les premiers squelettes..... | 34 |
| Caractères anatomiques des Primitifs..... | 35 |
| Sexualité | 36 |
| Etat mental des Primitifs..... | 36 |
| Relations sociales..... | 37 |
| <i>Quatrième Epoque.</i> — Adolescence de l'Humanité..... | 39 |
| Expérience confirmative..... | 41 |
| L'âge critique de la sexualité..... | 42 |
| La Femme primitive..... | 43 |
| L'Homme primitif..... | 44 |
| Différences sexuelles | 46 |
| Premières relations intersexuelles chez les Primitifs..... | 46 |
| Inventions. Découvertes. Industrie de cette époque..... | 48 |
| Origine des constructions..... | 47 |

CHAPITRE II

La Religion.

| | |
|---|----|
| Origine de la Religion..... | 51 |
| Etat psychique des primitifs adolescents..... | 52 |
| Théogonie..... | 55 |
| La Divinité primitive chez les Hindous..... | 58 |
| La Divinité primitive chez les Perses..... | 59 |
| La Divinité primitive en Arabie..... | 61 |
| La Divinité primitive chez les Egyptiens..... | 61 |
| La Divinité primitive en Chine..... | 62 |
| La Divinité primitive en Grèce..... | 65 |
| Chez les anciens peuples italiques..... | 66 |
| Le premier culte de la Religion naturelle..... | 69 |
| L'Adoration..... | 69 |
| La Prière..... | 71 |
| La prière chez les Hindous..... | 71 |
| La prière chez les Kaldéens et les Assyriens..... | 75 |
| La prière chez les anciens Iraniens..... | 75 |
| Les Offrandes..... | 79 |
| La Communion..... | 80 |
| Le Sacrifice..... | 82 |

CHAPITRE III

La génération.

| | |
|--|-----|
| La génération..... | 87 |
| Microcosme..... | 88 |
| Maternité..... | 90 |
| Traditions sacrées concernant les Déesses-Mères..... | 92 |
| Egypte..... | 93 |
| La Mère dans l'Inde primitive..... | 94 |
| La Divine Mère Déméter en Grèce..... | 95 |
| La Mère dans la Rome antique..... | 96 |
| Chez les Celtes..... | 97 |
| En Chine..... | 97 |
| En Amérique..... | 98 |
| La Divine Mère chez les Hébreux..... | 98 |
| Origine du nom d'Eve..... | 99 |
| Les premières familles..... | 101 |
| Le nom de la Mère..... | 106 |
| La tribu..... | 109 |
| La Mère, providence universelle..... | 110 |
| La Déesse-Mère, Educatrice du genre humain..... | 112 |
| Les deux instincts..... | 115 |

CHAPITRE IV

Gynécocratie.

| | |
|------------------------|-----|
| Gynécocratie..... | 117 |
| Les Temps oubliés..... | 118 |
| Archée..... | 119 |

| | |
|--|-----|
| La langue primitive..... | 124 |
| Les survivances philologiques du Matriarcat..... | 128 |
| La langue maternelle. Langue sacrée..... | 129 |
| La première écriture..... | 131 |
| Les lettres cunéiformes..... | 132 |
| La Déesse, Mère des lettres..... | 133 |
| La science primitive..... | 134 |
| Ancienneté de l'Astronomie..... | 137 |
| Cosmogonie | 138 |
| Le mois | 139 |
| La semaine | 140 |
| Les éclipses de lune..... | 148 |
| Médecine | 145 |
| Le Parthénon..... | 147 |
| Industrie. Constructions. Travaux..... | 148 |
| Moyens de transport..... | 151 |
| Tissage et teinture..... | 151 |
| Civilisation des temps gynécocratiques..... | 153 |
| Théocratie | 155 |
| La théocratie base du droit naturel..... | 157 |
| Les plus anciens documents..... | 159 |
| Fin de l'âge d'or..... | 161 |
| L'atavisme de cet âge..... | 163 |
| La Femme ontogénique..... | 164 |
| L'Homme ontogénique..... | 167 |
| La Légende des Atlantes..... | 168 |
| Origine de la légende..... | 170 |
| Relations des Européens et des Américains primitifs..... | 174 |
| Les survivances du matriarcat chez les Touareg..... | 175 |
| Les Femmes Touareg..... | 180 |

CHAPITRE V

Rébellion.

| | |
|--|-----|
| La Jeunesse phylogénique. Age de feu. Trétâ-Youga..... | 183 |
| Caractères physiologiques..... | 184 |
| Caractères psychiques..... | 185 |
| La Confusion (Babel)..... | 186 |
| Le péché originel..... | 187 |
| Universalité du dogme de la chute..... | 189 |
| Rébellion | 192 |
| Jalousie | 193 |
| Caïn et Habel..... | 194 |
| La grande persécution..... | 197 |
| Les Hauts Lieux..... | 199 |
| Le Déluge universel..... | 200 |
| Izdubar. La légende de l'homme..... | 204 |
| Universalité des croyances primitives..... | 207 |
| Les Archives cachées..... | 210 |
| « Babel » dans la Vie actuelle..... | 211 |
| La « chute » dans la vie ontogénique..... | 212 |
| Atavisme | 213 |
| Les Titans contre les Dieux..... | 214 |

CHAPITRE VI

Une Ère nouvelle.

| | |
|--|-----|
| Restauration de la souveraineté féminine..... | 217 |
| La Déesse Seth..... | 218 |
| Sésostris | 219 |
| Réaction. Persécution..... | 220 |
| Confirmation inattendue des substitutions de sexe en Egypte..... | 221 |
| Ramsès I ^{er} , Ramsès II, Sésostris..... | 223 |
| Les momies révélatrices..... | 224 |
| La légende de Ramsès..... | 227 |
| Les exploits de Ramsès..... | 228 |
| La Thèbes des vivants..... | 229 |
| Régime primitif en Egypte..... | 231 |
| Gynécocratie en Chaldée | 233 |
| <i>Première Epoque.</i> — Les Sumirs et les Accads..... | 234 |
| Leur gouvernement gynécocratique..... | 235 |
| Sémiramis | 236 |
| Nitocris | 239 |
| L'Assyrie et la Babylonie | 239 |
| <i>Deuxième Epoque.</i> | 239 |
| Première phase de l'usurpation du pouvoir..... | 240 |
| Premières usurpations royales..... | 242 |
| Fin de la gynécocratie en Assyrie. Sardanapale..... | 245 |
| Les Tablettes déchiffrées..... | 251 |
| Le relèvement de l'homme déchu..... | 251 |
| L'Histoire de « l'Age d'or » inscrite dans les Temples..... | 253 |

CHAPITRE VII

Les deux Principes.

| | |
|--|-----|
| Les deux Principes. Troisième âge (Dwâpara-Youga)..... | 255 |
| La lutte des deux Principes en Perse..... | 258 |
| Les deux principes en Egypte..... | 258 |
| Le schisme d'Irschou..... | 259 |
| Les deux Principes en Grèce..... | 260 |
| Les deux Principes à Rome. Castor et Pollux..... | 262 |
| Scandinavie | 263 |
| Les Trophées, les Emblèmes..... | 264 |
| Phénicie..... | 266 |
| Origine de la Zoolâtrie..... | 267 |
| La légende de Ganéça..... | 268 |
| L'ours | 270 |
| Le serpent dans le symbolisme antique..... | 271 |
| Représailles..... | 273 |
| Le symbole du poisson..... | 278 |
| Origine du monde masculin..... | 280 |
| Le rapt des femmes..... | 281 |

| | |
|--|-----|
| Séparation des sexes. Les deux Mondes. Le Ciel et l'Enfer..... | 283 |
| Origine de l'idée du feu inférieur..... | 284 |
| La descente d'Istar aux enfers..... | 285 |
| Les « cités des Morts » en Egypte..... | 289 |
| Le Livre des Morts..... | 290 |
| Confession négative..... | 294 |
| Souvenir du Paradis primitif chez les Iraniens..... | 298 |
| La Thèbes des Morts..... | 300 |
| Les Déeses renversées et ridiculisées..... | 302 |
| L'Ogresse de Thèbes..... | 303 |
| Evolution du Culte..... | 303 |
| Les Temps héroïques en Grèce..... | 304 |
| Le mythe de Jason..... | 305 |
| Thésée..... | 306 |
| Héraclès. Hercule..... | 309 |
| Bellérophon..... | 313 |
| Persée..... | 314 |
| Les Amazones..... | 315 |
| La Thrace, pays des Amazones..... | 320 |

CHAPITRE VIII

Les grands Livres sacrés.

| | |
|--|-----|
| La Loi morale écrite..... | 327 |
| La Révélation..... | 330 |
| Les grands livres sacrés de l'antiquité écrits par des femmes..... | 334 |
| Les Révélatrices..... | 334 |
| LA RÉVÉLATION EN ÉGYPTÉ PAR LA Déesse TOATH..... | 335 |
| Le Sphinx..... | 337 |
| Réaction..... | 339 |
| LE LIVRE SACRÉ DES IRANIENS..... | 339 |
| Le titre du Livre..... | 340 |
| L'Auteur de l'A-Vesta..... | 340 |
| Les Livres perdus..... | 343 |
| Les luttes des sexes racontées dans l'A-Vesta..... | 345 |
| RÉVÉLATION PRIMITIVE CHEZ LES HINDOUS. LA Déesse SARASVATI..... | 346 |
| Le Livre Sacré..... | 347 |
| Révélation..... | 348 |
| Réaction..... | 350 |
| YAO, AUTEUR DES LIVRES SACRÉS EN CHINE..... | 354 |
| Le Chou-King (1 ^{er} livre)..... | 355 |
| Confucius (551)..... | 358 |
| Lao-tseu (de 600 à 560)..... | 360 |
| COSMOGONIE PHÉNICIENNE PAR LA Déesse DERCETO SURNOMMÉE | |
| ISTAR OU ASTARTÉ..... | 361 |
| Les Atomes..... | 364 |
| Le Septénaire..... | 365 |
| Réaction..... | 367 |
| La Révélation suivant Bérosee..... | 367 |
| LA VOLUSPA, AUTEUR DE L'EDDA DES CELTES..... | 370 |
| Enseignement de la science..... | 373 |
| Réaction..... | 374 |

| | |
|---|-----|
| Les Mystères..... | 374 |
| Les Mystères druidiques..... | 376 |
| Les Mystères scandinaves..... | 377 |
| KRISHNA..... | 378 |
| Les documents..... | 378 |
| Le livre caché par les Brahmanes..... | 379 |
| La Bhagavad-Gîtâ..... | 380 |
| Histoire des légendes concernant Krishna..... | 385 |
| Krishna. 8 ^e incarnation de Vishnou..... | 387 |
| Krishna dans les Pourânas..... | 388 |
| Opinion de M. Parraud..... | 388 |
| Opinion des catholiques..... | 389 |
| HATHOR..... | 390 |
| Origine des Hébreux..... | 390 |
| Le Sepher..... | 392 |
| La langue hébraïque primitive..... | 392 |
| Les Elohistes et les Jéhovistes..... | 397 |
| L'auteur du Sépher..... | 397 |
| La Déesse Hathor..... | 399 |
| HEMËRA..... | 400 |
| Le culte de la Déesse Hemœra..... | 400 |
| Hemœra masculinisée..... | 401 |
| Les poèmes homériques revisés..... | 401 |
| L'Iliade..... | 402 |

* * *

| | |
|----------------------------------|-----|
| <i>La Tradition antique.....</i> | 405 |
| Les Sibylles..... | 406 |
| La Religion primitive..... | 408 |

En vente chez Marcel GIARD et C^{ie}, libraires-éditeurs
16, Rue Soufflot et 12, Rue Toullier, PARIS (5^e).
ET A LA LIBRAIRIE " RHÉA " 4, SQUARE RAPP, PARIS (7^e)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Œuvre de C. REXHOZ comprend deux séries : la série scientifique, synthèse des lois de la Nature, divisée en 6 livres et portant le titre général de *La Nouvelle Science*, et la série historique.

LA NOUVELLE SCIENCE

LIVRE I : Les Forces Cosmiques

Origine et Evolution des Astres. Principes d'une nouvelle physique de l'univers.
3^e édition. 1910 6 francs
La première édition, intitulée *La Force*, parue en 1890 4 francs

LIVRE II : Les Facteurs de la Vie

La substance universelle. Pluralité des Forces. Pluralité des Vies. Conception nouvelle de la chimie organique. Evolution de la matière. Synthèse des métaux (1920) 8 francs
Ouvrage publié en 1890 sous le titre de : *Le Principe générateur de la vie* 4 francs

LIVRE III : L'Origine Végétale

Les Familles naturelles. Les Évolutions phylogéniques. Troisième édition de la première partie, comprenant l'origine végétale des mammifères (1905). 5 francs
La suite de l'ouvrage est inédite. Nombreuses planches et figures dans le texte.
Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1883, sous le titre de : *L'Origine des Animaux*, 603 pages 25 francs

LIVRE IV : Origine des Sexes

Cause cosmique de la différenciation sexuelle. Polarité inverse des deux sexes.
Le dualisme physiologique Inédit.

LIVRE V : Psychologie comparée de l'Homme et de la Femme

Base scientifique de la Morale. Explication des deux natures masculine et féminine pour faire cesser les luttes de sexes. 600 pages (1898) 12 francs
Résumé de cet ouvrage : *La Loi des sexes*. 20 pages 1 franc.

LIVRE VI : Les Ages de la Terre

Origine, Évolution, Avenir de la Terre. Succession des vies à sa surface. Le cataclysme cosmique qui nous menace Inédit.

-:- SÉRIE HISTORIQUE -:-

La série historique, qui comprend six livres, montre que l'histoire du monde primitif a été systématiquement cachée, qu'elle ne contient que des légendes dont il faut chercher le sens, des symboles mystérieux, des absurdités résultant d'une révision incohérente des textes primitifs.

C'est cette histoire cachée qui est restituée dans ces livres ; ils expliquent l'évolution de la vie morale de l'humanité depuis ses origines jusqu'à nos jours. On y trouve la source lointaine des croyances, des traditions, des légendes, et l'histoire des diverses étapes du développement de la pensée humaine.

L'ÈRE DE VÉRITÉ

LIVRE I : Le Monde Primitif

Histoire de la Préhistoire

Origine de l'homme restituée. — Premiers stades de la vie humaine. — Enfance phylogénique. — Adolescence. — Ecllosion du sentiment religieux. — Première forme de la Divinité. — Le culte primitif. — L'âge d'or.

Théogonie. — Gynécocratie. — Matriarcat. — Les premiers livres sacrés. — Civilisation des temps anciens. — Origine des Mythologies. 400 pages (1921). 15 fr.

LIVRE II : Le Monde Ancien

Origine du Mensonge Religieux

Apparition du Prêtre destructeur de la Religion naturelle. — L'âge noir (Kali-Yuga). — Polythéisme opposé à la Théogonie. — Révolution religieuse universelle.

La science primitive cachée par les Hermès. — Le Surnaturel opposé aux lois de la Nature. — L'autorité brutale usurpe le pouvoir de l'autorité morale. — Documents détruits ou altérés. Bibliothèques brûlées. — Renaissance Pythagoricienne. — Décadence des nations. — Fin de la civilisation antique.

LIVRE III : Le Monde Israélite

Les Origines secrètes de la Bible

Le Sépher, première forme de la Bible. — Ce qu'il était. — Pourquoi on a caché le nom de son auteur. — Les sociétés secrètes fondées pour conserver son souvenir. — La Divinité primitive des Hébreux. — L'Israélisme. — Ce que furent les *sofetim* dont on a fait les Juges. — Personnalité cachée et persécutée de Dand (dont on fait David). — Pourquoi le grand cri de douleur jeté dans les Psaumes. — Les Mystères de Jérusalem, origine de la Franc-Maçonnerie. — Luttes de sexes. — Israël (ou les féministes) à Samarie ; Juda (ou les masculinistes) à Jérusalem. — Le Livre revisé par Esdras pour en dénaturer l'esprit. — La version des Septante en consacre les altérations. — L'exégèse moderne en recherche le sens caché.

LIVRE IV : Le Monde Chrétien

Le premier Christianisme. Tentative de restitution de la science antique et de l'ancien régime théogonique du peuple d'Israël. — Histoire de son fondateur caché qui est une femme, Johanah, dont l'Eglise fait saint Jean.

Le second Christianisme fait par saint Paul en est l'antithèse. Il s'édifie sur la légende de Jésus et devient le Catholicisme.

LIVRE V : Le Monde Celtique

Nous reprenons l'histoire des origines, chez les Celtes, pour montrer la grande civilisation partie du Nord de l'Europe et répandue sur toute la terre.

Lutte morale en Gaule. — La vérité persécutée, la femme vaincue, le pouvoir brutal triomphant. — Les mystères druidiques, les chevaleries. — Transformation lente de l'ancien régime dans le Catholicisme.

LIVRE VI : Le Monde Moderne

C'est par la terreur qu'on impose la doctrine nouvelle. — La chevalerie, réaction contre le satanisme. — Les Vaudois et les Albigeois essaient une restauration féministe. — Les Templiers rapportent d'Orient les Mystères antiques. — L'inquisition instaurée en France pour les combattre. — Réapparition de l'Immaculée Conception, souvenir altéré des anciens Mystères conservés dans l'ésotérisme. — La Réforme. — La Révolution. — Les temps modernes. — Triomphe final de la raison après 3 000 ans d'erreurs. — Renaissance morale.

Chacun de ces volumes grand in-8 contiendra 500 pages environ et sera vendu 15 francs.

Le premier a paru en mai 1921. Les autres dans les quatre années suivantes